



ROMANCE LANGUAGES



Class DC3

Book C69

Acc. v.49



3 1858 029 593 153

Date Due

30 Aug '40		
6 Nov '40		6 Sep '73
29 Jan '85		15 Dec '73
28 Dec '72		
75 May '73		6 Sep '73
		15 Dec '73
30 May '73		
30 Aug '73		

Library Bureau Cat. no. 1137

GOV

COMMENTAIRES
DE
BLAISE DE MONLUC
MARÉCHAL DE FRANCE

COLLECTION DE TEXTES

POUR SERVIR À L'ÉTUDE ET À L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE.

COMMENTAIRES

DE

Lasseran-Massenaux

BLAISE DE MONLUC

MARÉCHAL DE FRANCE

ÉDITION CRITIQUE PUBLIÉE ET ANNOTÉE

PAR

PAUL COURTEAULT

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux

II

1553-1563



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

Libraire des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes

82, RUE BONAPARTE, 82

1913

YT128VNU 31AD
AA01 70
Y9A9BL

COMMENTAIRES
DE
MESSIRE BLAISE DE MONLUC

MARESCHAL DE FRANCE

LIVRE TROISIÈME

Cependant que la guerre se faisoit en Piemont, comme j'ay escrit cy dessus, sous ce grand guerrier, monsieur le mareschal de Brissac, qui y establît une très-belle discipline militaire (aussi pouvoit-on dire que c'estoit le plus belle escolle de l'Europe), on ne dormoit pas du costé de la Picardie, Champagne et Mels, qui fut assiegé par l'Empereur. Ce fut là où ce grand duc de Guyse acquist une gloire immortelle¹. Je n'ay eu jamais plus grand regret que de n'avoir veu ce siège. Mais on ne peut estre en tant de lieux. Le Roy, qui desiroit troubler les affaires de l'Empereur en Italie, fit tant, par les pratiques et menées de quelques cardinaux, ses partisans², et de monsieur de Termes³, qu'il fit revolter les habitans de la ville de Siene, qui est une très-belle ville et importante en la Toscane, de sorte que les Espagnols qui estoient dedans en furent chassés et la citadelle ruinée⁴.

1. Cette allusion à la défense de Metz par le duc de Guise (19 oct. 1552-1^{er} janv. 1553) est un souvenir du récit qu'a fait Paradin de cette défense (*Continuation de l'histoire de nostre temps*, 1556, p. 187-239), d'après la relation de Salignac-Fénelon.

2. Les cardinaux de Tournon, du Bellay, d'Armagnac, de Ferrare.

3. Cf. t. I, p. 158, n. 1.

4. Le 26 juillet 1552. D'après le chapitre de Paradin (*op. cit.*, p. 149-155) intitulé : *Restitution de la liberté de Siene* — Voir, sur ces événements, Duc de Dino, *Chroniques siennoises*, Paris, 1846, in-4°, p. 157-244, et le *Diario* de Sozani, au t. II de l'*Archivio storico italiano*.

Comme ce peuple se voit jouissant de la liberté, ayant levé les enseignes françaises il ne fit faute d'implorer l'aide et secours du Roy¹, lequel en donna la charge à monsieur de Strozzy, qui fut depuis mareschal², lequel, avec l'aide des allies du Roy, mist des forces en campagne, assisté des seurs Cornetio Bentivoglio³, Fregouse⁴ et autres seurs Italiens⁵, des seurs de Termes et de Lanac⁶. Ledit seigneur

1. Il l'obtint par le traité du 28 janvier 1553 (D. N., ms. Clairambault 345, f° 43, copie).

2. Les lettres du Pâral de maréchal de France pour Pietro Strozzi, sont de février 1556.

3. Cornelio Bentivoglio, fils de Cosmeo Bentivoglio et de Costanza Rengoni, au service de Charles-Quint dès quinze ans, prit part à la campagne de Provence (1536), à l'expédition d'Alger (1541), passa en 1550 au service de Henri II, et assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour (1569), fit la guerre de Parme (1551), contribua à la délivrance de Sienne (1552), y remplaça Termes (1553), assista, sous Strozzi, au combat de Marciano (1554), puis, rentré à Sienne, collabora avec Montecchi à la défense de la ville en qualité de commandant des gens de pied italiens, suivit, après la capitulation, les Siennois retirés à Montalcino (1555), assista le duc de Ferrare comme conseiller militaire en 1557, fut général de l'artillerie du duc de Gênes en Italie (1558), revint à Ferrare, où Montecchi le retrouva (voir livre IV), fut lieutenant de roi à Montalcino (1559), reçut du duc Cosme, après la paix de Cateau-Cambrésie, Magliano en Maremme, vint en France (1560), fut fait gentilhomme de la chambre et chevalier de l'ordre, accompagna Alphonse d'Este en Hongrie contre les Turcs (1566), reçut du duc de Ferrare la charge de capitaine de la garnison de la ville de Ferrare (1567), mort à Ferrare le 24 mai 1567, épouse * Lucrezia d'Este * Isabella Bendedol (Litta, *Celebri famiglie italiane*, Milan, 1819 et suiv., III, p. 311, fasc. XLII, liv. VI).

4. Aurelio Fregoso, de l'illustre famille génoise des Fregosi, fils d'Ottaviano Fregoso, s' de Santa Agata, au duché d'Urbain (16 août 1514), était au service de la France dès 1549, avec une pension de 3000 livres (D. N., ms. fr. 3132, f° 38 v°), prit part à la guerre de Parme (1551), à la délivrance de Sienne (1552), reçut, en récompense de ses services, le titre de citoyen siennois (4 août 1553), combattit dans la guerre de Paul IV contre les Espagnols, en 1558 (voir livre IV), puis abandonna le service de Henri II, devint général de la cavalerie du duc Cosme de Médicis, prit part, en cette qualité, à la guerre contre la France en Lombardie (1577), commissaire à Porto-Ferrajo (1565), chef du corps florentin qui participa à la guerre contre les Turcs (1566) et sous une compensation pour établir la puissance de sa famille à Gênes (1571-1576), capitaine des galères de Toscane (1571), mort en 1581, épouse Lucrezia Vilelli (Litta, op. cit., I, VII, fasc. LXVI, liv. VI et E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 10-11).

5. Voir la longue liste donnée par Paradin (op. cit., p. 367).

6. Louis de Saint-Gelais, né vers 1512, fils d'Alexandre de Saint-Gelais et de Jacqueline de Lussac, s' de Lussac, Saint-Savin, Précis-sur-Oise, Verneuil-sur-Artois, à Lille et à Paris, baron de La Mothe-Saint-Heray, capitaine de Bourg-sur-Gironde et de Maye, gentilhomme de la chambre de Henri II, gouverneur de son fils François II et Charles IX, chevalier d'honneur de Catherine de Médicis et intendant de ses finances, conseiller du roi en son conseil d'État et privé, ambassadeur en Angleterre (1547), auprès du duc Maurice de Saxe et d'Albert de Brandebourg (1552),

Strossy, quoy qu'il eust les forces et de l'Empereur et du duc de Florence sur les bras, si est-ce qu'il s'y porta fort vaillamment et prudemment, pour faire leste au marquis de Marignan, dict Medequi¹, lequel faisoit la guerre à toute outrance². Toutesfois, en despit de luy, le sieur Strossi print plusieurs petites villes, lesquelles dependent de l'estat de Siene ; de quoy je ne veuz particulièrement parler, parce que je n'y estois pas. A ce que j'ay entendu, il s'y fit de beaux exploits³. Car l'Empereur et le duc de Florence ne desiroient rien tant que chasser le Roy d'Italie, pour la crainte qu'ils avoient qu'y⁴ ayant un pied, il n'y mist tout le corps. Mais nous ne sçaurions jamais garder nos conquestes. Je ne sçay pas si à l'advenir on fera mieux ; je me doute fort que non, pour le moins il me le semble ainsi. Dieu vueille que je me puisse tromper !

Or monsieur^a de Strossy manda^b au Roy qu'il ne le pouvoit servir tenant la^c campagne^d et commandant^e dans Siene⁴, et qu'il le supplioit très-humblement vou-

^a Ed. qui

a) Or quelque temps après monsieur — b) monsieur le mareschal de Strossy (d'Estrossi B), qui estoit à Siennne, manda — c) servir en deux sortes, c'est [de B] tenir la — d) compaignie A — e) commander

auprès du pape (1552, 1553-1554, 1555-1556), capitaine de la seconde compaignie des cent gentilshommes de la maison du Roi de 1568 à 1578, mort en octobre 1589 — M. Ch. Sauzé de Lhoumeau a entrepris la publication de la correspondance politique de Louis de Saint Gelais (t. I, seul paru, Poitiers, 1904, in-8°).

1. Giangiulio Medici, marquis de Marignan, frère du pape Pie IV, né, selon Giuntini, le 13 février 1498, mort à Milan le 8 novembre 1555. Cf. t. I, p. 334, n. 3 et la notice de Brantôme (éd. Lalanne, t. I, p. 291-304).

2. L'expression « à toute outrance » est dans Paradin ; elle souligne l'emprunt.

3. Cf. Paradin, *op. cit.*, p. 364-376 — Voir, sur l'invasion du Siennnois par Marignan et la campagne de Strozzi dans le Val di Nievole (janvier-juin 1554), Annita Coppini, *Pietro Strozzi nell' assedio di Siena*. Florence, 1901, in 8°, p. 95-98.

4. Strozzi, assiégé dans Siennne par Marignan depuis trois mois, menacé de manquer de vivres, avait résolu de sortir de la ville, de tenir la campagne en vivant sur le pays, de fortifier les principales places du Siennnois, puis, tendant, d'une part, la main au baron de Courquevaux, qui levait à Parme un corps de secours, renforcé, d'autre part, par les Allemands de Reckenrot, qui attendaient en Provence qu'on les embarquât pour la Toscane, de prendre

loir faire election de quelque personnage, de qui^a Sa Majesté se peut fier, pour y commander tant qu'il seroit en campagne^b. Le Roy, ayant receu ceste depesche, appella^c monsieur le connestable, monsieur de Guyse et monsieur le mareschal de Saint-André^d, pour en nommer chacun un. Par les mains de ces trois tout passoit. Tous les roys ont eu toujours cela : ils se laissent gouverner à quelques uns, peut-estre trop. Certes il semble parfois qu'ils les craignent. Monsieur le connestable estoit plus favori et plus aymé du Roy qu'autre fut jamais. Monsieur le connestable nomma le sien, monsieur de Guyse le sien, et monsieur le mareschal de Saint-André aussi le sien. Alors le Roy leur^e dict : « Vous^f n'avez point nommé Monluc^g. » Monsieur de Guyse luy respondit : « Il ne m'en souvenoît point^h. » Monsieur le mareschal de Saint-André en dictⁱ de^h mesmes ; et encores^h luy dict monsieur de Guyse : « Si vous nommez Monluc^g, je me taisⁱ

^a Ed. Montluc.

a) laquelle A — b) campagne Alors le Roy appella — c) omis dans A — d) vous autres A — e) pas A — f) ces deux mots omis dans A — g) le H — h) omis dans A — i) laisse

une vigoureuse offensive et d'aller « faire le gasl » sur le territoire florentin. Voir, sur ce plan grandiose, qu'il exécuta en partie, le mémoire justificatif de Strozzi à Henri II, publié, en 1606 à Venise par Bartolommeo Zucchi, *Idea del Segretario*, et de nouveau par Cantini, *Vita di Cosimo Magno*. Florence, 1805, p. 553. Il en existe plusieurs copies à la bibliothèque communale de Sienn (K, VI, 31, f^o 194-200) et une traduction française sous le titre : *Discours de M^r Pierre Strozzi, mareschal de France, sur la perte de la bataille de Marciano*, à la B. N., ms. Dupuy 506, f^o 39-42.

1. Monluc se souvient ici exactement de la « patente » qui lui fut donnée. Elle portait que Pietro Strozzi, lieutenant général du roi en Italie, étant contraint de sortir de Sienn, où le lieutenant du duc de Florence, « pour aller donner ordre aux affaires des autres villes et places du Siennois et exécuter quelques entreprises qui se pourront offrir », le roi a fait choix, pour commander en son absence dans Sienn, en qualité de son lieutenant général, de « nostre amy et feal gentilhomme de nostre chambre Blaise de Monluc », avec pouvoir absolu sur les gens de guerre à pied et à cheval et mission de « faire tenir avec toutes les honnestes persuasions dont il se pourra adviser ladite republique, citoyens, manans et habitans de ladite ville en union parfaite, amitié et bonne intelligence les uns avec les autres... » (Pouvoir de lieutenant à Sienn pour le sieur de Monluc en l'absence du seigneur Pierre Strozzi, B. N., ms. Clairamb. 963, f^o 219, copie du xviii^e siècle, s. l. n. d.).

2. Cf. L I, p. 219, n. 5.

et ne parleray plus de celuy que j'ay nommé. — Ny moy aussi », dict monsieur le mareschal, *lequel depuis m'a fait tout ce discours*. Alors monsieur le connestable dict que je n'estois pas bon pour faire ceste charge, parce^a que j'estois trop bisarre^b, *fascheux* et collère. Le Roy respondit qu'il^c avoit tousjours veu et cognu que la^d colère et bisarrerie^e qui estoit en moy n'estoit sinon pour soutenir son service, lorsque je voyois qu'on^f le servoit mal ; car^g jamais il n'avoit ouy dire que j'eusse prins querelle avec personne pour mon particulier. Monsieur de Guyse et monsieur le mareschal respondirent qu'aussi ne l'avoient ils jamais ouy dire, et que desjà j'avois esté gouverneur de Montcallier^h et d'Albeⁱ, sans que jamais homme se soit plaint de^j moy ; et d'autre part, que, si j'estois tel, monsieur le mareschal de Brissac ne m'eust pas tant aymé *et favorisé*, ny ne s'en fut tant fié comme^k il faisoit. Monsieur le connestable repliqua^l encores fort : car il vouloit que celuy qu'il avoit nommé y allast. *Il se faschoit de ceder, et aussi il ne m'a jamais guère aymé, ny les siens aussi*^m. Monsieur le cardinal de Lorraineⁿ y estoit, qui a meilleure^o souvenance que moy de celuy que monsieur le connestable avoit nommé ; toutesfois^p il me semble que c'estoit Boccal^q, lequel depuis s'est^r

* *Leçon des mss. Ed. : or*

a) pour ce B — b) visarre A — c) respondit asture (asture B) là qu'il d) ses A — e) visarrerie — f) service et alors qu'il voyoit qu' (service quant B) on — g) Moncallier (Monqualier B) — h) se plaignist de — i) fié de moy comme A — j) repugna (repugnoit B) — k) meilleur — l) quant à moy A — m) c'estoit ung (omis dans B) Boccal (Bouquail B) — n) a este A —

1. Cf. t. I, p. 320, n. 3.

2. Cf. t. I, p. 388.

3. Montuc oublie de rappeler qu'il écrivait, le 23 mars 1554, d'agen au connestable : « Monseigneur je n'ay jamais eu bien, honneur ny advancement des roys, père et fils, que par vostre moyen. Je vous supplie tres humblement que, si le roy n'a mandé encore personne à Siennne, le garder qu'il ne change de volonté, et m'y mander. » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 9).

4. Charles de Lorraine, né le 17 févr. 1525, mort le 26 déc. 1574, second fils de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon, archevêque de Reims en 1538, cardinal en 1547.

faict huguenot¹. A la fin, le Roy s'en fit accroire, ayant monsieur de Guyse et monsieur le mareschal de Saint-André de son costé, et envoya^a un courrier devers monsieur le mareschal de Brissac, pour me faire venir en Avignon, auquel lieu j'attendrois un gentil-homme que Sa Majesté m'envoyoit, lequel apporteroit ma depesche pour m'en aller à Siene.

Or monsieur le mareschal, quelques jours devant², m'avoit donné congé pour m'en venir à ma maison, à cause d'une maladie qui m'estoit survenue, *comme j'ay dict*³, lequel n'avoit^b nulle envie de ce faire, comme luy-mesmes m'a confessé depuis, et m'a faict cest^d honneur de me dire que, s'il eust cognu l'importance que ce lui fut de m'avoir perdu, qu'il eust encores escrit au Roy plus de mal de moy qu'il n'avoit faict, et qu'en sa vie ne^e se repentit tant de chose qu'il eust faicte que^f de m'avoir laissé partir d'auprès de luy^g, car il m'avoit bien trouvé à dire depuis que j'estois party de^h Piemont. Monsieur de Cossé⁴, monsieur le président de Birague⁵ et autres peuvent tesmoigner combien de fois ils luy ont ouy regretter mon absence, mesmement quand les choses ne luy succedoient comme il vouloit⁶. Et si l'on regarde bien que j'avois faict estant sous luy, on trouvera que ce que je dis est veritable et qu'il avoit raison de me regretter. *J'estois tousjours à ses pieds et à sa teste. Je*

a) manda — b) survenue. Monsieur le mareschal qui n'avoit A, — c) n'ayant B — d) ceste — e) faict affirmant qu'il ne A — f) faicte en sa vie que A — g) sa personne — h) du

1. Cf. 4 I, p. 133, n. 5

2. On a vu (t. I, p. 422, n. 3) que Brissac donna congé à Monluc en septembre 1553. L'envoi de Monluc à Siene ne fut pas décidé avant le début de mars 1554. Le 17, Dominique du Gabre, évêque de Lodève, trésorier des armées à Ferrare, écrivait au connétable qu'on se félicitait en Italie d'un tel choix (*Corresp. polit. de Dominique du Gabre*, publ. par A. Vitelli. Paris, 1903, in 8°, p. 93).

3. Cf. t. I, p. 422.

4. Cf. 4 I, p. 343, n. 1.

5. Cf. t. I, p. 219, n. 2.

6. Monluc fait peut-être allusion au demi-échec de Brissac sur Verceil, le 18 novembre 1554 (cf. Marchand, *Charles 1^{er} de Cossé*, p. 233-237).

croys toutesfois que pour ma presence il ne se fût rien fait de mieux, mais si suis-je contrainct dire le vray. Il en y a qui en diront davantage, s'ils veulent.

Or^a il escrivit une lettre au Roy et une autre à monsieur le connestable, par laquelle il mandoit à Sa Majesté qu'il avoit faict une election fort mal à propos pour commander à Siene; car j'estois un des plus colères hommes du monde et le plus bisarre, et tel qu'il falloit que la moitié du temps il endurast de moy, cognoissant mes imperfections, mais que j'estois bien bon pour faire tenir la police et la justice en un camp, pour commander à la campagne et pour faire combattre les soldats; mais^b que, considéré^c les humeurs^d des Syenois^e, c'estoit feu contre feu, qui seroit le vray moyen de perdre cest estat, qu'il falloit conserver par douceur. Il prioit monsieur le connestable aussi de le remonstrer au Roy. Et cependant il me depesche un courrier, lequel me trouva fort malade^f; et me mandoit que le Roy me vouloit envoyer à Siene, mais^g que, comme amy mien, il^h me conseilloit de n'accepter point cesteⁱ charge, me priant de ne l'abandonner pour aller ailleurs sous un autre, et m'assurant que, si rien vaquoit en Piemont, que j'aymasse mieux que ce que j'avois, que je l'aurois. Tout cela estoient des artifices pour me retenir. O qu'un sage lieutenant de Roy doit veiller et prendre garde qu'il ne perde celui auquel il a beaucoup de fiance et qu'il cognoist de valeur! Il ne doit rien espargner pour le retenir: car bien souvent un homme seul peut beaucoup. Il faut manger beaucoup de sel pour cognoistre un homme, et cependant vous estes

a) véritable touchant ces regrets. Or — b) et — c) considérant B — d) humeurs (honneurs B) — e) et — f) qu'il — g, la

1. Cf. le mot fameux de Dante (*Inf.*, XXIX, 121-123)

Or tu giarnai
Gente sì vana como la sanese?
Carlo non la francoesa si d'assai.

2. Confirmé par la lettre au connestable du 23 mars, déjà citée (p. 9, n. 3).

privé de celui auquel vous aviez fiance, car vous avez ja éprouvé sa fidélité.

Or avoit mandé aussi ledit sieur mareschal au ⁴ Roy que j'estois en Gascongne malade; et comme le matin ses lettres furent^b leues, monsieur le connestable, *qui en fut bien ayse*, dict au Roy qu'il luy en avoit bien dict autant et qu'homme ne me pouvoit mieux cognoistre que monsieur le mareschal de Brissac, *qui m'avoit souvent veu en berongne*. Le Roy, qui de son propre naturel m'aymoit, *et m'a toujours aimé depuis qu'il m'eust remarqué à la cumisade de Boulongne^c*, dict^e, comme monsieur le mareschal de Saint-André m'a dict plusieurs fois, que^d, quand bien tous ceux de son conseil luy diroient mal de moy, qu'ils ne gaigneroient rien, car son naturel estoit de m'aymer, et qu'il ne vouloit quitter son eslection, *quoy que l'on en parlast*. Monsieur^e de Guyse print la parole et dict: « Voylà une lettre qui se ^e contrarie fort, en premier lieu, monsieur le mareschal de Brissac dict que Montluc^f est colère et bisarre^g, et qu'il ne s'accomodera jamais avec^h les Siennois, mais qu'il gastera tout vostre service, si vous le leur envoyez; d'autre part, il le loue des choses qui requièrent d'estre en un homme de commandement et qui a en charge des chosesⁱ grandes: car il dict qu'il est homme de grande police et grande justice, et, pour faire combattre les soldats, de grandes entreprises et executions. Qui a jamais veu qu'un homme doué de toutes cesⁱ bonnes parties n'eust avec luy de la colère? Ceux qui ne se soucient guères que les choses aillent mal ou bien, ceux-là peuvent estre

^a *Leçon des mss. Négl omise dans l'éd.* — ^b *Ed.* — ^c *Montluc*

^e) *mandé* monsieur le mareschal aussi en A — ^b) *matin* les lettres de monsieur le mareschal furent A — ^c) *omise dans les deux mss* — ^d) *fois* mesmes que A — ^e) *naturel* s'inclinoit à me porter affection et luy faisoit fort de revoquer son eslection, *Monsieur* — ^f) *visarre* — ^g) *avecques* H — ^h) *homme* qui fault qui commande en choses — ⁱ) *ses* A

sans collère. Au demeurant, Sire, puisque vous-mesmes avez faict l'eslection, il me semble que ne la devez revoquer. » Monsieur le mareschal de Saint-André respondit après : « Ce que monsieur le mareschal de Brisac dict, facilement vous le pouvez rabiller, en^a escrivant à Monluc^{*} que vous-mesmes l'avez esleu et que, pour l'amour de vous, il laisse tant qu'il pourra sa collère, ayant à faire avec cerveaux bisarres, tels qu'estoient les Siennois. »

Le Roy dit lors qu'il n'avoit point de craincte qu'après^b qu'il m'auroit^c escrit une lettre, je ne fisse ce qu'il me commanderoit. Et soudain me depescha un courrier à ma maison, par lequel me manda que, quand bien je serois malade, que je me misse en chemin droict à Marseille, auquel lieu je trouverois ma depesche, et m'embarquerois avec les Allemans que le Rincroq¹ menoit et dix compagnies françoises², où il m'envoyeroit aussi de l'argent pour faire mon voyage, et que je laissasse un peu ma collère en Gascongne, m'accommodant^{**} à l'humeur de ce peuple. Le courrier me trouva à Agen, entre les mains des medecins, bien malade; toutesfois je luy dis que dans huict jours je me mettrois en chemin, ce que

^{*} Ed. : Montluc. — ^{**} Ed. : m'accommodant.

a) qui B — b) que mais A — c) m'oust A

1. Georges Reckenrot, capitaine allemand au service de la France, touchait une pension dès 1540, reçut, le 2 avril 1544, en don la seigneurie de Transblevis en Biezois, fut envoyé par le landgrave de Hesse à la cour de France en juin juillet 1546 (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. IV, n^o 11802, 13757, t. IX, p. 93).

2. Inexact. Henri II écrivait, en mars, au cardinal du Bellay et à Lansac, ses agents à Rome : « Je fais embarquer sur mes galères et vaisseaux, pour aller descendre en la marine du Siennois, les trois mille lansquenets du capitaine Roquerol, six enseignes des vieilles bandes françoises qui ont fait le voyage du Levant sur mes galères et estoient dedans Saint Florent, et deux bandes italiennes... » (Ribier, *Lettres et Memoires d'Etat*, Paris et Blois, 1606, in-f^o, t. II, p. 516). Il répétait la nouvelle, le 28 avril, au cardinal d'Armagnac (*ibid.*, t. II, p. 517-518). Dès le 28 avril, Bartolommeo Cavalcanti l'écrivait, de Sienne, au duc de Parme (*Lettre di B. Cavalcanti*, Bologne, 1869, pet. in-12, p. 66). Ces bandes françaises et italiennes étaient rentrées en France après la reprise de la Corse par André Doria (février 1544).

je fis. Et cuiday mourir à Toulouse, duquel lieu, par le conseil des medecins, je devois retourner arriere; ce que je ne voulus^a faire¹, ains^b me fis traîner jusques^c à Montpellier^d, là où je fus encores conseillé par les medecins de ne passer plus outre, s'asseurans que, si je m'asardois, je n'arriverois jamais à Marsille en vie. Mais, quelque chose qu'ils me sceussent dire, je me resolus de cheminer tant que la vie me dureroit, à *quelque pris que ce fût*. Et comme je parlois, m'arriva un autre courrier pour me faire haster; et de jour à autre je recouvrais ma santé en allant, de sorte que, quand je fus à Marseille, je me trouvay sans comparaison mieux que quand j'estois party de ma maison.

Certes, ce Roy, mon bon maistre, avoit raison de deffendre ma cause; car jamais ma collère ne porta nul prejudice à son service, ouy bien à moy et à quelque autre qui n'a sceu esquiver ny se garder de mon humeur. Jamais je ne luy perdis plasse, bataille, rencontre, ny ne fus cause de luy faire perdre un serviteur. La colère ne m'a jamais jetté tant hors de moy de me faire faire chose prejudiciable à son service. Si elle est violante et prompte, aussi elle en dure moins. J'ay toujours cognu qu'il vaul mieux se servir de ces gens-là que d'autres; car il n'y a poinct d'arriere boutique en eux, et si ils^e sont plus prompts, plus vaillans que ceux qui veulent

^e Ed. s. l. s.

a) voir cis volsiz H) — b) faire toutesfoiz, ains — c) me trainys jusques — d) Montpellier H

1 Inexact. Monluc revint par eau de Toulouse à Agen, d'où il écrivait, le 23 mars, au comestable qu'il était venu se « getter entre les mains des medecins en ceste ville, et ont fait telle diligence, avec les prières que j'en leur en ay fait, que, en six jours, m'ont doi né sept medecines et arraché deux lents qui me rendoient ung si grand mal de teste que j'avois presque perdu le sens. A present je me trouve alegay de plus de la moitié de mes maux, et ne me reste plus que ung mal d'estomach, dont les medecins m'assurent que bien tot en seray dehors. Mardy ils me vueillent mettre à la diette pour huit jours, et après m'assurent que je pourray faire service » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 9).

avec leur froideur se faire estimer plus sages. Mais, laissant ce propos, je retourneray à mon voyage.

Je trouvay que le baron de La Garde ¹ estoit parti avec l'armée ², pour aller en Arger ³ faire avec le roy d'Arger ⁴ qu'il luy baillast son armée ⁵, pour ce que ledit sieur ⁶ baron avoit esté adverty que le prince Doria ⁷ l'attendoit avec une grande ⁸ armée sur le chemin pour le combattre; et l'armée du Roy n'estoit pas assez forte, qui fut cause que nous temporisames quelques jours ⁹. Comme donc le baron fut arrivé ¹⁰, ayant l'armée d'Arger ¹¹ avec luy, nous nous embarquasmes à Toulon ¹²; et par le chemin rencontrâmes huict ou neuf navires, chargez de bleds, qui venoient de Sicille ¹³ et l'apportoient ¹⁴ en

¹ Ed. d'Orlé.

a) Arger — b) seigneur B — c) Doria (d'Orye B) — d) grand B — e) Toulon B — f) Sicille A — g) l'apportoient A

1. Cf. t. I, p. 105, n. 1.

2. La flotte (en italien, *armata*, en espagnol, *armada*). — Détail exact : le 16 mai, une frégate marseillaise sortit à la recherche de La Garde, avec l'ordre urgent de revenir sur les côtes de France pour embarquer le secours de Sienna (Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B, 2549, P 31, cité par La Roncière, *Hist. de la Marine française*, t. III, p. 516, n. 4).

3. Alger.

4. Le beglerbey Salah Rais, dont Henri II avait obtenu le concours pour remplacer les galères défectueuses de Dragut, amiral de Soliman II.

5. Le 30 avril, le capitaine La Salle était parti de Marseille avec l'ambassadeur de Dragut pour « hasler de tant plus le parlement de l'armée dudit Arger ». (B. N., ms. Moreau, 738, P 55, cité par La Roncière, *op. cit.*, t. III, p. 516, n. 5) Le marché passé entre Henri II et Salah Rais fut annoncé de Bruxelles le 4 et le 11 juin par l'ambassadeur anglais John Mason (W. B. Turnbull, *Calendar of state papers, foreign series, of the reign of Mary (1553-1557)*, Londres, 1861, in 8°, n° 215 et 218).

6. André Doria. Cf. t. I, p. 83, n. 2.

7. A ce motif, indiqué par Monluc, il faut en joindre un autre : l'animosité personnelle du baron de La Garde contre le prieur de Capoue, Leone Strozzi, frère de Pietro, qui avait été nommé, en mars, général des galères d'Italie. La raison que donne Monluc est, d'ailleurs, confirmée par une lettre de Charles-Quint à son frère, du 8 juin (Lanz, t. III, p. 627) et par une dépêche de l'évêque d'Arras à Simon Renard, du 19 juin (*Pap. d'Etat de Granvelle*, t. IV, p. 261). Voir, sur la rivalité de La Garde et du prieur de Capoue, La Roncière, *op. cit.*, t. III, p. 413-414.

8. La flotte de La Garde et l'« armée » d'Alger n'approchèrent pas des côtes de Provence avant le mois de juin (Odet de Selve à Henri II, 3 juin 1554, dans Charrière, *Négoc. de la France avec le Levant*, t. II, p. 319).

9. Toulon, var, ch.-l. d'arr.

Espagne, lesquels ledict baron fit brusler, sauf deux qu'il amena^a pour fournir son armée^b. Et ainsi^c allames jusques à Porte Hercule^d, auquel lieu nous fut impossible de faire descente, à cause que le marquis de Marignan avoit son camp près du chemin qu'il nous falloit tenir pour aller à Siene^e, qui fut cause qu'il nous fallut^f rembarquer pour reculer en arrière et faire la descente auprès d'Escartin^g, où monsieur de Strossi^h estoit avec son camp. Là trouvâmes que le prieur de Capueⁱ avoit^a

a) amena (en mens B) — b) ainsi A — c) Porte Hercules (Port Hercules B) — d) faulx (faulx B) — e) de Scarlin A — f) monsieur le maréchal — g) Cappe — h) Cappe n'avoit que deux jours avoit

1. Confirmé par une dépêche de Peter Vannes au conseil, Venise, 13 juillet 1554. Vannes donne le chiffre de sept navires impériaux (*State papers, Mary*, n° 217). Le fait est aussi mentionné par Cornilios, *Annus gestorum Henrici II* libet quinque Paria, 1584, in-4°, f° 119 r°.

2. Porto-Ercole, commune de Monte-Argentario, distr. et prov. de Grosseto. — Le 6 juillet, les vingt-six galères du baron de La Garde, accrues de huit mâtures et de douze flûtes et br. gantins (chiffres donnés par une dépêche de John Mason, du 4 juin, dans *State papers, Mary*, n° 215) étaient en vue de Porto-Ercole (La Roncière, op. cit., t. III, p. 524, n° 6).

3. Marignan avait, en effet, occupé, au début de juillet, la route de Rome, pour barrer de ce côté le passage au renfort attendu (Giovanni Rodia, *Racconti delle principali fazioni della guerra di Siena*, publ. par Milanese au t. II de l'Archiv. stor. ital., p. 561).

4. Montuc est le seul historien qui, place le débarquement à Scarlino (écart de Garrofrano, prov. et distr. de Grosseto). Scassin ne précise pas le lieu, Rodia (p. 561) et Dominique du Gabre (*Corresp. polit. de Gabre*, p. 25) indiquent Porto-Ercole. L'ambassadeur anglais à la cour de France, Dr Wotton, écrit, le 29 juillet, que le secours a débarqué près de cette place (*State papers, Mary*, n° 163). Montuc paraît avoir raison. La descente eut lieu le 8 juillet, date où le capitaine Landuccio Landucci en apporta la nouvelle à Siennese (Scassin, p. 259). Strossi la place le 11 dans son *Discorsi* (H. N., ms. Dupuy, 500, f° 36).

5. Inexact. Strossi était à Montalcino.

6. Leone Strozzi, frère aîné de Pietro, commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, entra au service de la France en 1541 et reçut la charge de capitaine de six galères le 28 décembre (*Catologue des actes de François I^{er}*, t. VI, n° 22287). Il guerroya dans le Levant, fut nommé, le 1^{er} juin 1547, capitaine général des galères, enleva en 1547 le château de Saint Andrew, en Écosse, et l'égara (juillet 1548) Doris à reculer au château d'Is. occupa, en 1549, l'archipel anglo-normand, quitta le service de la France à la suite d'une brouille avec le comestable, alla combattre à Malte, et, sur les instances de Catherine de Médicis, obtint de rentrer au service de Henri II en mars 1554. Cf. Piero Strozzi et Arnaldo Pozzolini, *Memorie per la vita di fra Leone Strozzi*, prieur de Capoue. Florence, 1890, gr. in-8°; J. Fournier, *L'entrée de Léon Strozzi, prieur de Capoue, au service de la France et Les galères de France sous Henri II* (*Bull. de géogr. hist. et descript.*, 1902 et 1904); La Roncière, *Hist. de la Mer fr.*, t. III, p. 463-479, 520-525 (avec portrait).

esté tué en recognoissant Escarlin, il y avoit deux jours¹ ; qui fut un grand dommage, car c'estoit un vaillant homme, s'il en y avoit en terre ou^a sur mer, et un bon serviteur du Roy. Il estoit frère de monsieur de Strossi, et me dit-on qu'il fut tué de la main d'un paysan, qui luy tira une arquebuzade de derrière un buysson². Voyez quel malheur qu'un grand capitaine meure de la main d'un vilain avec son baston à feu ! Nous marchâmes ainsi^b jusques à Boncombant^c, allant tousjours monsieur de Strossi^d un peu devant nous, à cause des^e vivres ; et là tout le camp fut assemblé.

Avant que les Allemans et François fussent arrivez audict Boncombant^e, monsieur de Strossi^d s'y^f mit devant le matin, avec les trois mil^g Grisons desquels monsieur de Forcavaux^h estoit collonelⁱ, et avec^j les Italiens, afin de faire place aux^k Allemans et François, qui avoient besoin de loger et reposer deux heures. Je vins trouver, le soir devant, monsieur de Strossi^d, et le matin partis avec luy pour arriver de bonne heure à Siene⁵,

a) ny b) ainsin A — c) Boncouvent B — d) monsieur le mareschal
e) nous pour l'amour des A — f) se — g) mille A — h) Forcabaux (Forcabaux B) — i) coronel (colonel B) — j) avecques A — k) ausdicts

1. Inexact. Roffa (p. 559) place le fait le 14 juin ; Pecci (*Memorie storico-eristiche di Siena* Sienna, 1755-760, t. IV, p. 150) le 26. En tout cas, une délibération des Huit de la guerre du 28 y fait allusion (Arch. d'Etat de Sienna, *Deliberazioni degli Otto di Reggimento*, t. CLXXX, f° 101).

2. En réalité, Monluc se souvient ici de Paradin qui avait écrit : « En ce mesme temps eurent aussi les ennemis argument de rejouissance à leur tour, tant à raison de l'arrivée du secours imperial, que de la mort du prieur de Capoue, frère du seigneur Pierre Strozzi. Costuy avoit esté tué en recognoissant la ville de Scarlino, d'un coup d'arquebuse, tiré par un paysan qui se cachoit derrière ung buysson » (*Continuation*, p. 376) Brantôme (éd. Lallanne, t. I, p. 442) a copié Monluc sans soupçonner qu'il transcrivait Paradin.

3. Buonconvento, prov. et distr. de Sienna, sur l'Ombrone.

4. C'était le secours de Parme (cf. p. 7, n. 4) que Strozzi était allé chercher en juin sur les confins du Lucquois. — Sur Fourquevaux, cf. t. I, p. 322, n. 3.

5. Probablement le 11 juillet, date où Sozzini mentionne l'arrivée de Strozzi (p. 262).

où nous trouvâmes monsieur de Lانسac ^a, qui, à nostre arrivée, donna à dîner à monsieur de Strossi ^b, à monsieur de Forcavaux ^c et à moy. Sur l'arrivée des Grisons et des Italiens se dressa une grande escarmouche à Sainte Bode, un monastère de nonnains, près Saint-Marc, qui est un autre monastère de religieux ^d. Le marquis de Marignan avoit son camp au palais du Dieu ^e, qui est sur le chemin de Florence ^f, près Siennne un mille, et ce matin mesmes il estoit party pour aller ^g à Sainte Bode assaillir le capitaine Bertholomé ^h de Pesere ⁱ, lequel monsieur de Strossi ^b avoit mis dedans avec sa compagnie ^k. Ledict marquis avoit laissé ses

a) Lانسac - b) monsieur le marquis - c) Forcavaux (Forequebault B) - d) Fleurance (Florence B) - e) venir - f) Bartholomé d - g) Pesere B

1. Il y était depuis le 13 juin (Sossini, p. 246 : Lانسac au roi, Siennne, 1 juillet, dans Sauvé de Lhoumeau, *Corresp. polit. de M. de Lانسac*, t. 1, p. 116 (17) Montuc eut le de dire que Strossi, se défiant de l'expérience de Montuc et de son ignorance des « humeurs et manières de vivre » des Siennnois, avait pris Lانسac, qui avait été mêlé aux négociations de la république avec la France, de venir de Rome à Siennne pour aider de ses conseils le nouveau lieutenant de roi (Lانسac au connétable Rome, 9 juin, *ibid.* t. 1, p. 113).

2. Sant'Abbondio, prov. et distr. de Siennne. Le couvent de Sant'Abbondio appartenait aux Gesuites, elles avaient alors pour protecteur le cardinal d'Armagnac (lettre du cardinal d'Armagnac au Roi le 14 guerre, Rome, 6 nov. 1554, Arch. d'Etat de Siennne, *Lettere appt. Otto*, 6). Quant au monastère de Saint Marc, c'est l'abbaye de Saint Eglise, appelée aussi *Monastero fuori porta San Marco* depuis que Pie III l'avait, en 1479, réunie à la paroisse San Marco de Siennne (*Il territorio di Monastero illustrato*, Siennne, 1816, in 12, p. 26). Les deux couvents étaient bâtis sur deux hauteurs qui se font face, au sud de la ville.

3. Le Palazzo de Diavoli qui domine encore aujourd'hui un tour carrée de beliques sur la *Strada fiorentina*, à 1 kilomètre environ au nord de Siennne. Marignan s'y était retiré, après avoir évacué, à l'approche du secours de France, le faubourg de San Lazzaro et la position de Sant'Abbondio.

4. Bartolommeoda Pesaro, gouverneur de Montecchiello en 1557. Montuc le chargea, en mars, d'une mission auprès du duc de Guise (éd. de Rubis, t. IV, p. 54). Le 19 avril, les magistrats de Montalcino lui envoyèrent 40 papiers pour les travaux de fortification à faire à Montecchiello (Arch. d'Etat de Siennne, *Dellib. di Montalcino*, vol. 5, non fol.). Le 16 janvier et le 16 août, ils se plaignaient à Montuc des excès commis par ses soldats (*ibid.*, vol. 4, p. 57 v°, vol. 6, p. 92 v°).

5. D'après Sossini (p. 162), Sant'Abbondio fut occupé, dans la nuit du 12 au 13 juillet, par 300 arquebusiers, qui « guériront de tout mal » les cinq cents soldats malades qu'y avait laissés le marquis. Le lendemain, ils furent renforcés par les trois compagnies des capitaines Gasparino da Faenza, Fedorigo Montalto et Bartolommeoda Pesaro. On commença à fortifier aussitôt Sant'Abbondio le 13 juillet, Lانسac demandant à Strossi de lui envoyer des pionniers (*Corresp. de Lانسac*, t. 1, p. 129).

Italiens audict Palais du Diau, et mené tous les Espagnols et Allemans avec lui¹. Et comme nous disions, l'escarmouche se commença forte et roide² à Sainte-Bonde. Les Grisons et les Italiens firent alte³ au Palassot⁴, près Sienne demy mille⁵, et nos Italiens⁶ aussi, par le commandement de monsieur de Strossi⁷, pour ce qu'il vouloit adviser plus tost / où il mettroit tout le camp et qu'il vouloit aussi qu'avant que ceux-là fussent logez, les Allemans et François fussent arrivez, pour ce que tout à un coup se logeroient ensemble⁸. Mais, n'ayant point encores parachevé de disner, nous ouymes quelques petites pièces tirer à Sainte-Bonde, que le marquis y avoit mené⁹. Alors je dis à monsieur de Strossi¹⁰ ces mots : « Monsieur, ceste escarmouche est grande et roide, meslée avec¹¹ de l'artillerie. Ils vous emporteront le capitaine Berthelomé de Pesere¹². Je vous prie, allons voir que c'est. » Ledit sieur¹³ me respondit : « Allons donc, aussi faut-il que nous allions¹⁴ regarder où nous logerons le camp. » Monsieur de Lansac¹⁵ me presta un cheval ture poil¹⁶ gris, car je n'avois point amené mes¹⁷ chevaux par mer. Lors je dis à monsieur de Strossi¹⁸ s'il trouveroit bon que j'allasse voir que c'estoit de ceste escarmouche, pendant¹⁹ qu'il yroit regarder avec messieurs de Lansac²⁰ et de Forcavaux²¹ où i. logeroit le camp. Il me dict qu'il le trouvoit²² bon²³ ; et sortismes par la porte

a) redde (rede B) — b) allou (halton B) — c) mil — d) Ytaliens A — e) monsieur le maréchal — f) adviser, prom. cr. (plus tost adviser B) — g) pour que tout à un coup tout le camp se logeât ensemble — h) avecque (avecques B) — i) Bartholomé de Peserre (Pesere B) — j) monsieur le maréchal (ledit sieur maroschal B) — k) allons — l) Lansac — m) mot omis dans A — n) de — o) cependant A — p) Fourcavaux (Forquebault B) — q) trouveroit A

1. En tout quatorze enseignes, dit Sozzini. Les Impériaux contournerent, au nord-ouest de la ville, le poggio de San Prospero et, par la vallée de la Trezza, descendirent vers Monistero et Sant'Abbondio.

2. Le Palazzetto Tolomei.

3. Sozzini dit que, dès le 13 au soir, les Impériaux avaient commencé à y ouvrir une brèche avec deux canons.

4. Ce dialogue avec Strozzi paraît bien imaginé de toutes pièces. Strozzi avait quitté Sienna et le soir du 12, était retourné à Buonconvento, où Lanoue lui écrivait le 13, comme on l'a vu (p. 18, n. 5).

Saint Marc¹. Je tiray droict au lieu de l'escarmouche^a, et eux un peu à main droicte pour regarder où ils mettroient le camp.

Comme^b j'arrivay delà la Tresse², où se faisoit l'escarmouche, je n'y trouvay aucun capitaine, et estoit comme une escarmouche faicte en desordre; et les ennemis avoient gagné advantage sur les nostres, car il[s] les avoient tirez des cottaux près Sainte-Bonde et ramenez jusques aux prez qui sont joignant la rivière de la Tresse. Et à mon arrivée je demanday^c les capitaines, et n'en trouvay un seul qui se dict capitaine, dont s'ensuivoit^d un grand desordre. Sur cela j'en^e vis venir un sur un cheval gris, et courus à luy pour luy demander s'il estoit capitaine; lequel me^f dict que ouy. Je luy demanday son nom; il me respondit: « Io mi chiamo Marioul³ de Santa-Flior³ ». Et je^h luy dis: « Signor capitan, io mi chiamo Monluco⁴; andamo insieme⁴. » Orⁱ tout le camp avoit desjà entendu que je venois avec le secours; et encore que nous ne nous fussions jamais veus, si est-ce que nous nous recognûmes au nom. Je le priay de r'allier ses gens, pour donner une cargue aux ennemis et les ramener contre-mont, ce qu'il fit; et les ramenâmes^j

^a Ed. Montluco

a) droit à l'escarmouche A — b) camp. Et comme B — c) demande — d) s'en suivoient (s'en ensuyvoit B) — e) Je — f) capitaine Il me A — g) respondit qu'il se nommoit Marioul — h) et respectivement je A — i) dis io mien. Or — j) remenasmes A

1. Porta San Marco, au sud-ouest de la ville

2. La Tressa, affl. de l'Arbia, r. d., sous-affl. de l'Ombrone, conte au sud de Sienne.

3. Cf. t. I, p. 181, n. 4. — Mario Sforza, troisième fils de Bosto Sforza et de Costanza Farnese, fille du pape Paul III, comte de Santa Fiore, Valmontane, Segui, chevalier de Saint-Michel, chevalier de Calatrava. Il épousa Fulvia Conti Diego Fuentes (*La conquista di Sena*, à la suite de l'*Historia del fortunato*, marquis de Pescara Anvers, 1570, pot. in 8°, f° 51 v°-52 r°) cite Mario de Santa Fiore comme ayant pris part à l'escarmouche, « con otros principales ».

4. Lire: « Io mi chiamo Mario di Santa Fior » (Je me nomme Mario de Santa Fiore.) « Signor capitan, io mi chiamo Monluco; andiamo insieme » (Seigneur capitaine, je me nomme Montluc, allons ensemble.)

jusques au haut¹. Cependant tout au long du² cottau l'escarmouche tiroit, et au long des vignes droict au Pallassot, qu'est³ un petit palais, au derrière duquel estoient les Grisons ; et au dos de la montagne, un peu avant, à cause que⁴ l'artillerie que le marquis avoit à Sainte-Bonde tiroit là, tous les capitaines italiens et le sieur Cornelio Bentivolio⁵, qui en estoit colonel⁶, estoien[t] au coing des vignes tirant à Sainte-Bonde et à Saint-Marc⁷, derrière⁸ un petit oratoire⁹, au couvert de l'artillerie. Or, depuis¹⁰ le Pallassot jusques au petit oratoire il y pouvoit avoir trois cents pas. Le seigneur Marioul¹¹ et moy fismes tant que nous menâmes tout au long du cottau des vignes l'escarmouche sur leurs bras.

J'avois amené¹² avec¹³ moy le capitaine Charry¹⁴, qui estoit mon lieutenant à¹⁵ Albe, avec trente bons soldats, tous lesquels presque estoient¹⁶ gentils hommes, n'estant voulu demeurer avec mon frère, monsieur de Lioux¹⁷, à qui le Roy avoit donné le gouvernement d'Albe, à la supplication et requeste que monsieur de Valance¹⁸, mon frère, et moy luy en avions faicte. Sur quoy il y eust

¹ *Legen des mss. Ed. Ven.* — ² *Legen des mss. Ces trois mots omis dans l'ed.*

a) Pallassot. Or le Palassot est A — b) Cornelly Ventivolle (Cornelli Ventibolle B) — c) coronnel A — d) Marq A — e) dernier — f) depuis B — g) Mariou — h) je admène A — i) avecque (avecques B) — j) en — k) soldats: presque tous lesquels estoient — l) Lioux A — m) Vallance (Valence B)

1. Jusqu'au haut de Monistero. Le marquis était maître de cette position, qu'il avait occupée en avril. Cavalcanti écrivait, le 15, au duc de Parme « I nemici non cessano di fortificarsi, e di nuovo fanno un forte a Monistero, vicino a Porta San Marco un miglio » (*Lett. di B. Cavalcanti*, p. 63). Les pentes du coteau de Monistero sont encore aujourd'hui couvertes de vignes. Antonio Montalvo, majordome du duc Cosme, dans sa *Relazione della guerra di Seno* (Turin, 1803, in-8°), rédigée d'après les dépêches échangées entre le duc et Maignan, insiste aussi sur ces difficultés du terrain.

2. La petite église Saint-Charles, dont on montre encore la place auprès du pont où passe la vieille route qui mène de Porta San Marco à Monistero.

3. Cf. t. I, p. 376, n. 1.

4. Cf. t. I, p. 16, n. 5. — Voir deux lettres de Joachim de Montluc au roi et au connétable, Agen, 22 mars 1554, pour les remercier de ce don, dans Tamizey de Larroque, *Lett. inéd. de quelques membres de la famille de Montluc*, 1890, p. 22.

grand dispute, car monsieur le mareschal de Brissac differoit de l'accepter jusques à ce qu'il eust responce de moy. Et comme il entendit que le Roy estoit resolu de m'envoyer à Siene, il m'envoya un courrier de nouveau, me priant^a que je ne quilasse poinct le gouvernement d'Albe et que je nommasse mon lieutenant ou autre pour commander au^b gouvernement jusques à mon retour, m'assurant qu'il accepteroit celuy que je nommerois, et que cependant il feroit garder mes gages, tellement que je ne perdrois rien; et au surplus, que je considerasse que la charge que le Roy me donnoit à Siene ne seroit poinct de si longue durée que le gouvernement d'Albe. Mais je le suppliy très-humblement d'avoir mon frère pour agréable, l'assurant qu'il luy seroit aussi affectionné serviteur que moy, et que, quand bien je retournerois de Siene, que je jurois de l'aller trouver pour luy faire service en simple soldat, encore que le Roy^c me^d baillast aucune charge, pour estre près de luy. Or, pour monstrier la complexion de monsieur le mareschal, je veux dire et maintenir que c'estoit un des bons seigneurs et maistres que, cinquante ans a, fut^e en France pour ceux qu'il cognoissoit avoir bon zèle et affection au service du Roy; et si monsieur le president de Birague^f met la main à la conscience, il en jurera comme moy. *Il avoit plus le profit d'autrui que le sien propre; on ne perdoit rien près de luy, il faisoit part des biens-faits et de l'honneur. Au reste, il avoit et honoroit jusques aux simples soldats; les bons hommes, il les cognoissoit par leur nom, prenoit l'avis de tous, sans croire sa teste seule, comme faisoit monsieur de Lautrec¹.*

^a *leçon de B. Ed. - le roi ne me. leçon fantôme mais qui s'explique par le lapsus de A*

^b ces deux mots ont dans A + b) adjet B — c) la Roynne A — d) un y a (les deux mots ont dans A + fousi B — e) Virague

¹ Cf. t. I, p. 107 les deux passages sont des additions, qui paraissent avoir été suggérées à Mouton par la lecture de du Bellay

Or, pour retourner à ^a l'escarmouche, je trouvay à l'oratoire le sieur ^b Cornelio ^c, le collonnel Charamont ^d, que je n'avois encores veu. Entre lequel oratoire et Sainte Bonde il y a un grand chemin ^e, et au long d'iceluy ^f deux petites maisons, à dix ou douze pas l'une de l'autre. Nous fismes une cargue aux ennemis au long de ce chemin, et leur ostames les deux maisons. Le capitaine Chary se jetta dans l'une, nos Italiens dans l'autre. Ils demeurarent là environ ^g trois quarts d'heure, toujours presque ^h aux mains, de sorte que le marquis y debanda toute l'arquebuzerie espagnole et les Italiens mesmes, qui estoient à leur fort de Saint Marc ⁱ, et meit six enseignes espagnoles tout au long du grand chemin, pour soutenir l'escarmouche ^j. Or la grande ^k escarmouche estoit à main droicte et à main gauche dans les vignes, de sorte que ^l la cavallerie n'y pouvoit rien faire. Le seigneur Cornelio ^c, par l'advis des capitaines, se voulut ^m retirer. Je luy remoustray qu'il ne falloit point qu'il commençast sa retirade qu'il n'eust de la cavallerie, ensemble les Grisons, pour le soutenir, vers lesquels je m'en yrois pour les prier de marcher jusques à moitié chemin du Pallassot à ⁿ l'oratoire; et que de mesmes j'yrois prier le comte de La Mirande ^o ^p, qui estoit collonnel ^q de la cavallerie et avoit faict alte ^r du costé du Pallassot, en un vallon derrière un petit bois: ce que tous trouvarent bon. Ainsi ^s je courus aux Grisons, et les priay

^a) retourner doncq à — ^b) seigneur B — ^c) Cornelly (Cornely B) — ^d) du chemyn A — ^e) près de A — ^f) presque toujours B — ^g) grand B — ^h) près dans A — ⁱ) vouloit (volsist B) se — ^j) Pallassot et à A — ^k) La Mirando (La Mirando B) — ^l) corounel (colonel B) — ^m) altou (haltou B) — ⁿ) a. u. m.

1. Cf. t. I, p. 360, n. 1.

2. Monluc désigne ainsi la route de Porta San Marco à Monistero.

3. Le fort de Monistero, que Monluc distingue très exactement du fort siennois que Strozzi avait fait élever devant la porte San Marco, « Il signor Pietro poco fuori d'essa porta m'ha fatto un altro piccolo, ma sicuro », écrivait Cavalcanti, le 15 avril 1554, au duc de Parme (*Leti di B. Cavalcanti*, p. 62).

4. Confirmé par Montalvo.

5. Lodovico Pico, prince de Mirandola, fils de Galeotto Pico et de Ippolita Gonzaga, chevalier de l'ordre, mort en 1568, épousa 1° Renée, fille naturelle du cardinal Ippolito d'Este; 2° Fulvia da Correggio (*Lista*, t. I, fasc. 1).

de vouloir marcher seulement deux cents pas. Le colonnel^a, qui commandoit sous monsieur de Fourquevaux^b, n'y voulut entendre. Je courus au comte, et le^c priay^d de laisser venir quatre cornettes de gens de cheval^e, ce qu'il fit, qui furent le comte de Fontavala^f, Cornelio Joby^g, le baron de Rabat^h et Serillacⁱ, mon neveu^j, qui conduisoit la compagnie de monsieur de Cipierre^k. Or, comme^l les cornettes marcharent au galop, je vis le sieur^m Cornelioⁿ qui commençoit à se retirer, à l'instance des capitaines; et^o courus à luy, et luy remonstray^p que les six enseignes marchaient, et que c'estoit des Espagnols, car les drapeaux estoient trop grands, qui estoit signe que^q le marquis estoit là avec^r tout le camp, lequel les chargeroit dès qu'il commenceroit à prendre la

a) colonnel (colonel B) — b) Fortehaults (Forquehauts B) — c) luy B — d) priay A — e) l'arrabal (d'Arrabat B) — f) Serilhac — g) Sipierrre Or, entre le Paillasson et l'oratoire y pouvoit avoir trois ou quatre cents pas. Comme A — h) seigneur B — i) Cornelly (Cornely B) — j) je — k) monstrey (monstrie B) — l) signe évidant que — m) avecques

1 Ces gens de cheval, qui décidèrent du succès de l'escarmouche, sont figures, vêtus à la romaine, galopant sur des courtoirs longueurs, avec un étendard beurré, au premier plan d'un dessin du Stradan (Jean van der Straden), peinte officielle de Cosme I^{er}, qui fait partie d'une suite intitulée *Medusa familiae posterum victoria et triumphus*, gravée en 1565 par Philippe Galle et dont l'Archiv d'Etat de Sienne possède un bel exemplaire.

2 Pucci (*Memorie storico-critiche della città di Siena*, t. IV, p. 131) l'appelle le comte de Fontanella et dit qu'il était Ferrarais Frédéric, comte de Fontanella, capitaine d'arquebusers à cheval en 1551 (B. N., ms. Clot ramh., 156, p. 1107; n. acq. fr., 8612, f. 9), fut pris et blessé, avec d'Andolot et Sipierrre, pendant la guerre de La Mirandole, près de San Secondo, avant le 18 juillet 1551 (B. N., ms. fr. 20411, f. 17). [Communiqué de M. F. Vintry.]

3 Cornelio Zubelli, gublen de la compagnie du prince de Molle (13 novembre 1550), capitaine d'arquebusers à cheval (12 juillet 1551), tué au combat de Marciano (Boyvin du Villars, coll. Petitot, t. XXIX, p. 293).

4 Jean de Foix, baron de Rabat, fils de Jean III, baron de Rabat, vicomte de Maseat et de Catherine de Villemur de Paulhès, mariés en 1509 (G. Doublot, *Hist. de la maison de Four-Rabat*, 3^e part., t. 1^{er}, 1868, in 8^o), mort avant le 15 juin 1555 (Monte au comestable, Paris, 15 juin 1555, éd. de Rühl, t. IV, p. 58).

5 Cf. t. I, p. 209, n. 3 Jean de Sérillac, fils de Jean (cité au t. I, p. 72 n. 2) et d'Anne de Lary-la-Tour, mariés avant le 9 juillet 1516 (Ledru et Vallée, *Général. de Foudras*, Paris, 1908, in 8^o, t. I, p. 197). Il épousa avant 1551 Marguerite de Biran. Il était en 1549 mineur de 15 ans. En 1551, il faisoit partie, en qualité de cheval léger, de la compagnie Sipierrre, et tomba le 18 mai, avant de partir pour l'Italie.

6. Cf. t. I, p. 209, n. 2.

descente, le priant de tourner au mesme^a lieu, ce qu'il fit, n'en estant pas^b à trente pas. Jeournay aux cornettes, et les arrestay à moitié chemin^c du Pallassot à l'oratoire^d; puis^e retourna[y]^f autre fois aux Grisons, lesquels, après que je leur eus remonstré nostre perte, se levarent et commençarent à sonner les tabourins et marcher jusques au costé de la cavallerie.

Le marquis, qui vist que la cavallerie et les Grisons se monstroient, il^h voulut retirer les six enseignes du grand chemin. Il n'y avoit chef aucun des nostres qui fût à cheval, que moy et le seigneurⁱ Marioul^j, qui ne m'abandonna jamais; aussi^k je pouvois voir tout ce que l'ennemy faisoit. Alors je luy dis: « Voylà les enseignes espagnoles qui tournent visage, ayant veu nostre cavallerie et les Grisons. Falctes-leur, seigneur^l Cornelio^m, une cargue, car il est temps maintenant. » Le seigneur Marioul descend, et mit une rondelle au bras et l'espéc en la main. Je dis au capitaine Charry qu'il monstrast ce qu'il avoit tousjours esté, *et qu'il fît paroistre à ces estrangers ce qu'un Gascon sçavoit faire*, et qu'il gaignast le devant de tous. Monsieur de Fourquevauxⁿ avoit amené quatre cents arquebuziers italiens de Parme^o, braves hommes, qui estoient joincts à l'oratoire. Je ne me feray point plus vaillant que je ne suis, car je ne descendis pas^p. *Je fesois déjà le lieutenant de roy*. Et departismes les soldats à main gauche et à main droicte, et au long du^q grand chemin, et là fismes la cargue, qui fut brave s'il s'en est jamais faict, et telle que nous les ramenames jusques à une descente à^r main gauche de Sainte-Bonde, où estoit le marquis et le demeurant de ses^s Espagnols et Allemans. Et pour ce que les Espagnols tenoient jusques

^a *Leçon des mss. Ed. d'un*

^a) mesmes B — ^b) *feut*, car il n'en estoit pas A — ^c) point B — ^d) moitié de chemin B — ^e) Pallassot et de l'oratoire — ^f) l'oratoire et puis A — ^g) courrez (Journay B) — ^h) *amis* dans B — ⁱ) seignor A — ^j) Mariou B — ^k) ainsi — ^l) Cornelly (Cornely B) — ^m) Forcabault (Forquebault B) — ⁿ) Palme — ^o) point A — ^p) et B — ^q) ces A

sur le bord de la montée, ceux qui avoient prins la fuite^a donnèrent au travers d'eux, et se ramenèrent les uns et les autres jusques sur les^b bras des Allemans. Le marquis, qui vist^c ce desordre sur ses^c bras, commença à se retirer par une vallée^d tant qu'il pouvoit, sans sonner trompette ny tabourin^e. Ceux qui estoient sortis de Saint-Marc^f se retirèrent aussi en haste, et en ramenèrent les quatre petites pièces, desquelles ils battoient Sainte-Bonde dans leur fort de Saint-Marc^g. Et me dict le marquis, lorsque^h je sortis de Siene, en m'accompagnant environ deux milleⁱ de la ville^j, que, si nous eussions poussé outre, nous mettions son camp en desordre et fuite et les defaisons; mais nous ne voyons pas son desordre. Le proverbe des anciens est vray: si^k l'ost^h sçavoit de l'ost^h, mal iroit de l'ost^h. Nous nous tinmes tous heureuxⁱ d'avoir eschappé une si grande fortune, *et nos ennemis encore plus^l*.

Monsieur de Strossi^j, qui estoit de l'autre costé de la porte Saint-Marc, en des^k vallons qu'il y a^l, discourant tousjours avec messieurs de Lansac^m et de Fourquevauxⁿ pour l'assiette du camp, oyoit^o bien qu'il y avoit une grande escarmouche; mais il sçavoit aussi^p que tous les

^a *Laçon des mss Ed. . ie.*

a) cargue — b) qui se vint — c) les — d) tabourin 4 — e) un temps après que — f) mil — g) desordre, qui est le proverbe des anciens Si — h) 'ot — i) bureux B — j) monsieur le mareschal — k) de (ces B) — l) Lansac — m) Forcabaulx (Forquebault B) — n) camp il oyait — o) bien

1. La vallée de la Tressa.

2. Entendez : les Impériaux de Monistero

3. Entendez : évacuèrent les quatre petites pièces qui étoient dans le fort de Monistero.

4. Voir plus loin, au récit de la sortie de Siene (p. 158).

5. Montalvo confirme Montec, mais met plus en relief le résultat incertain de l'escarmouche. D'après lui, Strozzi, voyant l'impossibilité d'enfermer toute son armée dans Siene, inquiet aussi de l'accueil très froid que lui avait fait la Seigneurie, qui ne se souciait pas de nourrir toutes ses troupes, aurait voulu, ce jour là, tout terminer par une bataille. L'affaire se réduisit à une escarmouche, dont les historiens sont unanimes à noter le caractère sanglant.

6. Il s'agit des vallons qui se creusent à l'est de Siene, entre porta Tufi et porta Otile.

capitaines y estoient, et je m'en y estois aussi allé. Ils ne pensèrent jamais que la chose fût si aspre qu'elle estoit. A la fin, comme ils entendirent le rencontre si fort, ils laissèrent là^a tout et coururent à nous; toutesfois ne peurent arriver à la cargue^b, de quoy fut bien marry ledit seigneur Strossi^c, mesme de ce que l'on ne l'avoit adverty de ce combat. Aussi fut bien monsieur de Fourquevaux^d, d'autant que les Grisons, desquels il estoit chef, estoient venus jusques à combattre et que ses arquebuziers avoient combattu. Je luy dis que je n'avois nul homme à cheval avec moy, sinon le sieur^e Marioul, et que cestuy-là estoit trop homme de bien pour laisser sa charge^e et l'escarmouche, car il avoit trois ou quatre enseignes sanz luy; par quoy je ne leur pouvois envoyer personne pour les advertir. Or monsieur de Strossi^f avoit mandé le sieur Robert, son frère¹, au sortir de table, en diligence, pour faire avancer les François et Allemans, ce qu'il fit; et les trouva qui commençoient à boire, lesquels il ne peut tirer promptement des tables, car ledit sieur Strossi avoit faict mettre à manger dans^g le grand chemin. Et si l'on ne leur^h eust rien apprestéⁱ là, ainsi comme ainsi ils fussent passez outre et à poinct nommé *fussent* arrivez sur la chaude du combat, ainsi la bataille estoit gagnée. Mais il faut^j dire comme l'Italien^k: « Fa me indevino^l et io^m te daròⁿ danari^o 2. » Voylà qui^p se

^a *Leçon des mss. Ed. :* cargue, qui n'a pas de sens

a) le - b) charge A — c) sieur mareschal — d) Forcabaulx (Forquebaux B) — e) soignor (seigneur B) — f) monsieur le mareschal — g) car c'estoit à manger que monsieur le mareschal avoit faict metre dans — h) les — i) aprestés A — j) faudroit — k) l'italien B — l) indevino — m) iou B — n) doro A — o) dinare — p) voila ce qui

1. Roberto Strozzi, frère de Pietro et de Leone, époux de Maddalena de Médici, obtint des lettres de naturalité en juin 1544, fut chevalier d'honneur de Catherine de Médici et mourut en 1566 (E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 44).

2. Lire : « Fami indevino, e io ti darò danari. » (Fais moi devin et je te donnerai des deniers.)

fit le premier jour que j'arrivay à Siene¹, estant si bien remarqué des Sienois^a et de tous les capitaines italiens^b, qui ne me cognoissoient pas^c, que cela me porta une grand faveur parmy les Siennois et parmy tout le camp. *Courant à cheval parmy les gens de pied, ores çà, ores là, disposant ceux-cy d'un costé, ceux-là de l'autre, je leur monstre que ce n'estoit pas la centième escarmouche où je m'estois trouvé.*

Or monsieur le mareschal logea son camp entre porte Nove^d et porte Tuffe, dans de beaux bourgs qu'il y avoit^{e, f}. Et non-seulement en cest endroict-là estoient beaux les bourgs, mais j'oserois bien dire que, si les bourgs de Sienne eussent esté tous ensemble, ils eussent surpassé la ville de grandeur : car dans les bourgs y avoit de^g plus beaux palais, de^g plus belles eglises et monastères qu'il n'y avoit dans^h la ville³. Le lendemain matin, monsieur de Strossi nous mena sur la muraille de la ville tirant au camp de l'ennemy⁴, et là disputâmes s'il seroit bon de le combattre. Les uns le trouvoient bon, les autres mauvais. Ceux qui le trouvoient mauvais disoient que nous ne pouvions passer, pour aller au palais du Diau, sans passer à la veue d'un petit fort⁵, que le marquis avoit faict entre

^a *Leçon des mss. Ed.* : qu'il avoit.

a) remarqué de tous les Siennois B — b) italiens A — c) poinct — d) Nobe — e) omis dans A (des B) — f) des B — g) que non pas dans A

1. Le 14 juillet 1554, c'est-à-dire le surlendemain de son arrivée.

2. La *Porta Nuova* (aujourd'hui *Porta Romana*) et la *Porta Tuffi* sont au sud de Sienne. Entre les deux portes était le faubourg de San Lazzaro, où Strozzi dit aussi que Strozzi logea ses troupes.

3. Montluc oppose ici à la cité, noyau central groupé autour de la *Piazza del Campo*, du *Palazzo pubblico* et de la cathédrale, les trois « bourgs » qui s'allongent en trois tentacules : Camollia au nord, Borgo Nuovo au sud-ouest, San Martino au sud-est. Ils étaient compris dans l'enceinte de la ville.

4. La muraille de Camollia, d'où l'on pouvait voir le camp du marquis, établi au nord de Sienne.

5. Ce fortin s'élevait sur le poggio de Ravacciano, au N.-E. de Sienna, à droite de la route de Florence, en face de la barrière de San Lorenzo, au-dessus de la gare actuelle. Cette hauteur, la première à gauche du coteau de l'Osservanza, que Montluc appelle « la petite Observance », était, comme celui-ci, couronnée par un couvent.

la petite Observance et le palais du Diau, auquel lieu il y avoit trois ou quatre pièces de grosse artillerie, comme il estoit vray, et que, laissant cestuy-là ^a derrière, nous laissons ^b pareillement leur fort de Camolie ^c. Je proposay ^d que, pour le dommage que l'artillerie du petit fort nous pouvoit faire, nous passerions un peu devant le jour et laisserions une enseigne ou deux pour brider le petit fort; et quant au fort de Camollie ^e, nous y pouvions laisser trois ou quatre compagnies de la ville; et de ma part, qu'avec le demeurant de la ville je passerois à porte Fontebranda ^f, et aurois monté une montaignolle ^g au poinct du jour, pour me rendre à la pleine, et tellement à propos que, tout ainsi ^h que nostre camp arriveroit près de leur, à mesme temps je me rendrois si près d'eux qu'il faudroit qu'ils entrassent en crainte de nous voir arriver, l'un d'un costé, l'autre d'un autre. Les Siennois faisoient estat de tirer quatre mille bons hommes dehors. Il en y eust qui tindrent ma proposition, et des Siennois aussi, qui estoit de les combattre; d'autres le contraire. Le jeu nepouvoit estre qu'il ne fut bien disputé: car le marquis avoit trois tierces ⁱ d'Espagnols, sçavoir ^j le ^k tierce de Sicille ^l, celluy ^m de Naples et celluy ⁿ de Corsègue ^o c'est ce que nous appellons *regimens*, les deux premiers composés ^p de soldats vieux, et celluy ^q de Corsègue de nou-

^a *Leçon des mss. Ed. : celle.* — ^h *Ed. : premières composées.*

a) laissant aussi cestuy-là — b) l'ensions A — c) Camolye (Camollie B)
d) proposais e) Camolye (Camollie B) f) montaigne B g) ainsi A
h) tiers (lier B) — i) c'est assavoir A — e) la A — j) Cocilla A

c. C'est le fort que le marquis avait fait élever devant la porte Camollia, à la suite de la camisade du 26 janvier 1554, qui l'avait rendu maître de la route de Florence. Montluc distingue ici le fort impérial de Camollia de la citadelle siennoise qui défendait la porte et que Sozzini appelle la Castellaccia.

1. Porta Fonto Branda, à l'ouest de la ville. Elle tire son nom de la Font Branda, la plus antique des fontaines siennoises. Elle s'appelait primitivement Porta Salvia (P. Rossi, *Le iscrizioni romane del territorio senese*, dans le *Bollettino senese di storia patria*, t. IV, p. 168-169).

3. Le poggio de San Prospero, au nord ouest de la ville.

4. C'est l'espagnol *tercios*.

5. Corse.

veaux^a (mais si est-ce qu'il y avoit de bons soldats), et deux regimens d'Allemans, en chacun desquels y^b avoit douze enseignes, avec^c quatre ou cinq mille^d Italiens. Quant à la cavallerie, je pense que la nostre eust battu la leur, car nous avions de bons capitaines et de braves chevaux legiers. Au reste, nostre camp estoit de dix enseignes d'Allemans, dix de Grisons, quatorze de François et de cinq à^e six mil Italiens. De tout ce jour monsieur de Strossi^f ne peut resoudre ce qu'il feroit, pour la diversité des opinions. Toutesfois je pense que le lendemain il se fût resollu de les aller combattre, car les Siennois en avoient grande^g envie, *et croy que ces gens qui eussent combattu pour leur liberté eussent faict rage*^h. Mais le marquis en fut adverty, ou son dessein n'estoit pas de demeurer plus là, car il partist un' heure devant le jourⁱ; et si Dieu eust voulu inspirer monsieur de Strossi^f à ce que ce jour il les fût allé combattre, nous les trouvions le matin deslogez et les combattions sur leur retirade *et en desordre*. Mais il faut tousjours retourner à ce que j'ay dict cy devant : « Fa me indevino^k et io ti darò^l dinare^m. »

Le^j marquis print le chemin devers Mauchaneⁿ, auquel lieu monsieur le mareschal avoit laissé quatre enseignes, ou bien le marquis la tenoit, qui s'en alla à un

^a *Leçon des mss* Ed. : Manchaut.

a) nouveau b) d'Allemans où il y a c) enseignes pour regiment avec —
d) mil — e) ou — f) monsieur le mareschal g) grand B h) indovino —
i) dorò A j) dinare. Or le

1. Sur la vraisemblance du plan proposé par Monluc, cf. B. de M. h., p. 244.

2. Sozzini dit de même que, le 16 juillet, les Impériaux de très bonne heure évacuèrent les hauteurs au nord-est de la ville. Il ajoute que les Français occupèrent aussitôt celle de l'Osservanza.

3. Cf. p. 27, n. 2.

4. Marciano, prov. et distr. d'Arezzo, dans le Val di Chiana, à l'est de Siennne — Marignan ne deslogea que le 22 juillet (*Relazione della rotta di Piero Strozzi datagli dal marchese di Marignano*, dans *Miscell. di stor. ital.*, t. XVII, p. 345 — Cavalcanti au duc de Parme, 23 juillet, dans *Lettere di B. Cavalcanti*, p. 89-90).

autre lieu près de là, et monsieur de Strossi^a droict à Mauchane^b. Je n'ay bonnement souvenance^c lequel c'estoit^d; mais si est ce qu'ils demeurarent huict ou neuf jours ayant leurs camps à sept ou huict mil, l'un allant pour prendre quelque place et l'autre suivant pour secourir^e. Toutesfois^f le marquis arriva devant Mauchane^g, et commença^h à la battre pour la prendre ou bien pour la reprendreⁱ. Je n'y estois poinct, car j'estois demeuré à Siene, suivant l'intention du Roy *et suivant ma charge*; et, sans une maladie^j où je commençois d'entrer, je cuide que monsieur de Strossi^k m'eust mené avec luy, et eust laissé monsieur de Lansac^l gouverneur, comme il faisoit^m auparavantⁿ. Mais à la fin, comme monsieur de Strossi^o partist, monsieur de Lansac^p print son chemin à Rome, pour faire sa^q charge d'ambassadeur^r. Comme le marquis sentist approcher monsieur de Strossi^s, il luy fit place, et leva^t son artillerie, et se mit^u un peu à main droicte de la ville, à cent cinquante ou deux cents pas, et s'ayda^v de

^a Ed. Mauchaie

^a) monsieur le maréchal — ^b) Mauchane, bonnement je n'ay souvenance — ^c) pour la secourir B — ^d) Si est-ce que — ^e) et la commença — ^f) sans ung commencement de maladie A — ^g) Lanssac — ^h) estoit — ⁱ) paravant — ^j) Rome à sa — ^k) leva — ^l) met — ^m) s'ayde

1 En fait, au début de la campagne qui allait s'ouvrir, Marciano était au pouvoir des Impériaux. Le jeudi 19 juillet, Strozzi alla reconnaître la place, le samedi 21, il s'en empara. Cavalcanti au duc de Parme, Siene, 21 juillet, dans *Lett. di B. Cavalcanti*, p. 87-88, Roffia p. 566. Sozzini (p. 267) dit que Montluc fut informé le 21 de la prise.

2 Sur ces opérations, qui durèrent du 22 au 29 juillet, voir la *Relation* citée p. 30, n. 4 (p. 346), Sozzini (p. 268-269), Roffia (p. 570-571). Les places auxquelles il est fait allusion sont Civitella, d'où Marignan obligea Strozzi à déloger le mardi 24, et Fojano, qu'il ne put l'empêcher de prendre d'assaut, le vendredi 27.

3 Marignan prit la ville, mais, faute de pièces de siège, ne put emporter le château.

4 Montluc avait, en effet, écrit à Lanssac « qu'il luy sembloit merveilleusement nécessaire » qu'il revint à Siene, laissant entendre qu'il préférait aller rejoindre Strozzi (Lanssac à Strozzi, 30 juillet, dans *Corresp. de M. de Lanssac*, t. I, p. 440). Gabre avait écrit à Lanssac le 21 juillet « Il m'est avis que vous ne devriez poinct partir de Siene, afin que M. de Montluc puisse tenir compagnie au sr Pierre en campagne » (*ibid.*, t. I, p. 439).

5 Lanssac avait quitté Siene le 17 juillet (Sozzini, p. 265). Le 2 août, le cardinal du Bellay annonçait au connétable le retour de Lanssac à Rome (B. N., ms. fr. 20447, p. 133, orig.).

trois petites montaignolles, dans lesquelles il se retrancha, et du costé où estoient les fontaines. Monsieur de Strossi ^a se vint camper entre le marquis et la ville, au long d'un grand chemin creux qu'il y avoit ¹. Or monsieur de Strossi ^a se ^e mettoit si près pour combattre le marquis, s'il le pouvoit tirer hors de son retranchement. Là ^b demeurarent sept ou huict jours ², regardans à qui deslogeroit le premier. Le marquis cognoissoit bien que, s'il deslogeoit le premier ^c, monsieur de Strossi ^a le combattoit ^d, ce que le marquis ne vouloit faire, car il luy estoit deffendu expressement de rien hazarder, comme il nous a esté dict depuis par don Jean ^e de la Lune ³ mesmes, qui estoit avec le m[a]rquis, lequel estoit un brave Espagnol.

Or, entre les deux armées ^f n'y avoit qu'un champ, qui ne duroit pas cent cinquante pas, dans lequel se faisoient ^g les escarmouches des ^h gens de pied, lesquelles les nostres perdoient presque tousjours, à cause de l'artillerie que le marquis avoit mis ⁱ sur ces trois montaignolles; de sorte que monsieur de Strossi ^a perdist plus de gens par leur artillerie que par leurs arquebuzades ⁴. Ledit sieur de Strossi ^j ne tenoit qu'une fontaine, vers laquelle l'artillerie d'une des montaignolles ^k tiroit et y endommag[e]oit ^l

^a *Leçon des mss. Ed. si*

^e) monsieur le mareschal — ^b) retranchement et li B — ^c) membre de phrase omis dans A — ^d) combattoit A — ^e) Jehan (Joan B) — ^f) camps — ^g) faisoit A — ^h) de — ⁱ) mise A — ^j) Monsieur le (ledit sieur B) mareschal — ^k) montaignes B — ^l) domageoit

¹ « Lo Strozzi s'accampò lasciandosi la terra di Marciano per il fianco, né da l'uno a l'altro esercito era più distanza d'una archibugiata. » (*Relazione*, p. 346-347).

² Luckart. Les deux armées furent en présence quatre jours seulement, du 29 juillet au 2 août.

³ Juan de Luna, gouverneur du Castello de Milan en 1547, après la mort d'Alvaro de Luna (Felice Calvi, *Storia del Castello di Milano*, Milan, s. d., p. 513). Il était venu en juin renforcer Marignan (Desjardins, *Négoc. de la Fr. avec la Tosc.*, t. III, p. 356-357). En 1556, ayant accusé fausement D. Ferrante Gonzaga, il passa au service de la France et se rendit auprès de Brissac en Piémont (cf. Campana, *Vita di Filippo II*, vol. II, terza dec., f. 150, p. 2, Boyvin du Villars, coll. Petitot, t. XXIX, p. 297 et 302, Brantôme, t. I, p. 236, 334 [Communique de M. A. Morel-Fatio].)

⁴ Allusion aux escarmouches du lundi 30 et du mardi 31 juillet, dont la *Relazione*, Roffia et Montalvo confirment le caractère sanglant.

beaucoup de gens, tellement qu'il falloit que la nuit l'on allast prendre l'eau ¹. Monsieur de Strossi ^a ne pouvoit mettre aussi sa cavallerie en bataille, que l'artillerie des montaignolles ne l'endommageast ^b, et me dict-on que en trois ou quatre jours il y ^cavoit esté tué plus de six vingts hommes ou chevaux, de sorte que la cavallerie en estoit toute espouvantée, et nos gens de pied en estoient de mesmes ^d. Monsieur de Strossi ^e s'oppiniastroit à ne vouloir desloger le premier, sur l'esperance qu'il avoit que le marquis deslogeroit afin de le combattre, et aussi qu'il ne luy vouloit donner cest avantage qu'il le fyt partir le premier. L'un et l'autre avoit bon cœur et la gloire en recommandation; mais il vault mieux faire les affaires de son maistre sans se mettre sur le poinct de l'honneur, j'entens si ce n'est une honte toute descouverte. Il m'advertissoit tous les jours de tout ce qui ^fse faisoit, ensemble le senat. Aussi tous les jours nous estions au conseil, pour disputer de ce que monsieur de Strossi ^e nous escrivoit. Je l'advertissois à toute heure, et ^epriois de ne se consumer là en la perte, pour laquelle les soldats des ennemis demeureroient en cœur et les siens en peur. Autant luy escrivoient les seigneurs du senat; mais il avoit si grande envie de combattre le marquis que ceste envie luy ostoit la cognoissance de la perte qu'il faisoit. Je mourois d'envie d'y aller; mais le senat n'en fut d'avis ³. A la fin il m'escrivit que

a) monsieur le maréchal — b) leur dommageait — c) omis dans B — d) que B — e) l'advertissait toujours et A — f) par A

1. Sazini insiste, comme Montuc, sur le manque d'eau et dit qu'au camp de Strozzi on la vendait « soldi quattro il boccale ». Mais les Impériaux en souffraient aussi, parce qu'il n'avait pas plu depuis quarante jours : « Anla però patendo molta necessità, massime d'acqua », dit la *Relazione* (p. 347).

2. Roffia dit, en termes presque identiques, que ces escarmouches « posero i Francesi in gran timore, terrore o spavento. »

3. Montuc oublie de dire qu'invoquant la fièvre qui ne le quittait pas, il pria Strozzi d'envoyer à Sienne, pour le suppléer, le capitaine Combas ou son frère Roberto (Montuc à Strozzi, Sienne, 3. juillet et 1^{er} août. — Instruction de Montuc à Giovan Batista Strozzi, même date, dans l'éd. de Ruble, t. IV, p. 13-14). Était-il sincère ? Cavalcanti en doutait, dans une lettre à Giovan Batista Strozzi (*Ibid.*, t. V, p. 342). Cf. B. de M. h., p. 158.

dans deux jours il se retireroit à la vue de son ennemy droit à Lusignano^a.

Je luy depeschay incontinent un gentil-homme qui estoit près de moy, nommé le sieur^b de Lecussan^c, et le priay de ne faire poinct sa retraicte de jour, puisque la perte des escarmouches estoit tombée sur les siens, car par malheur, les deux jours derniers, nos gens avoient plus perdu que tous^d les autres; et, quelque chose que l'on luy sceust conseiller au contraire, je le^e suppliois de me croire et de faire sa retraicte de nuict, car il n'y avoit que deux mille jusques à Lusignano^f; et le priois qu'il se souvint que le roy François se retira devant^g Landrecy^h en ceste sorte, *et tant s'en faut qu'il en fût blasmé qu'au contraire il en futⁱ estimé et luy fut attribué^j la plus grande sagesse qu'il fit jamais par tous les princes et potentats de la chrestienté, et neantmoins il n'avoit fait aucune perte aux escarmouches; l'advertissant que jamais jusques icy je n'avois veu^k faire une bonne retraicte en ceste sorte aux amys et^l ennemys, si ceux qui la faisoient estoyent suivis de près. Et luy mis en avant la retraicte que voulurent faire messieurs de Montegean^m et Boisiⁿ à Brignolles^o,*

a) Lusignan (Luzignan B) — b) monsieur — c) que de tour — d) luy — e) retira de devant — f) sorte qui luy feust — g) que jusques icy je n'avois jamais veu — h) ne — i) Montegean — j) Boissi B — k) Brignoles B

1. Cf. t. I, p. 181, n. 3.

2. François de Galard, aîné de Goulard, s' de Lécussan, fils aîné de Jean de Galard, s' de Lécussan, testa le 20 sept. 1550, probablement au moment de son départ pour l'Italie; épousa Françoise de Comeres, qui était veuve le 7 déc. 1527 (Arch. dép. du Gers, B, c, f° 207) et dont il avait eu : Antoine de Galard, prieur de Dolmayrac, et René de Galard, s' de Lécussan, cité comme archer dans une montre de la compagnie de 30 lances de Blaise de Monluc, passée le 7 déc. 1562, à Beaumont de Lomagne (B. N., ms. fr. 15800, n° 58), et qui laissa postérité de son mariage avec Anne de Pujollé, fille de Jean de Pujollé, s' le Fieux, et de Jeanne de Montlenard (Communiqué de M. de Jauréguin). Voir, sur cette famille, abbé Dubourg, *Hist. du doyenné et de la paroisse de Moyrac*, Agen et Layrac, 1909, in-8°.

3. Cf. t. I, p. 238, n. 3.

4. Cf. t. I, p. 68, n. 3.

5. Cf. t. I, p. 239, n. 1.

6. Brignoles, Var, ch. 1 d'arr. — Allusion à un épisode de l'invasion de la Provence par Charles-Quint, en août 1536. Le fait a été conté en détail

lesquels ne se voulurent retirer sans voir l'ennemy, quelque conseil que les capitaines qui estoient avec eux leur donnassent, qui fut cause qu'ils furent defaits à un quart de lieue du logis; monsieur d'Annebaut^a, qui pour lors estoit mareschal de France, à Teroanne^b, monsieur d'Aussun^c à Carignan^d, et prou d'autres que je luy nommois. Et puisqu'un si grand roy que le nostre, et grand guerrier comme il estoit, en avoit esté loué de tout le monde, qu'il en devoit prendre exemple, attendu aussi que tant de vaillans capitaines s'estoyent perdus en faisant la retraicte à la teste de l'ennemy, que par telle perte, si elle advenoit^e, il pouvoit penser que deviendrait la ville de Sienne^f. Bref monsieur de Lecussan^g me rapporta qu'une fois monsieur de Strossi^h s'estoit resolu de la faire en ceste sorte; et sans un homme malheureux qu'il avoit auprès de luy, nommé Thomas d'Albecheⁱ, il se retiroit

^a *Leçon des mss. Ed. d'Albenc.*

^a) de Hanebault (d'Anebaut B) — ^b) Theruene B — ^c) d'Auxun A — ^d) perte cela advenoit A — ^e) Sienne B — ^f) Lucassan A — ^g) monsieur le mareschal

par du Bellay et, d'après lui, reproduit par tous les historiens. Cf. *B. de M. A.*, p. 117, n. 3.

1. Dans les premiers jours de juillet 1557 — Cf. t. I, p. 134, n. 2.

2. Le 14 novembre 1543. — Cf. t. I, p. 179-183.

3. Tommaso del Vecchio, qualifié d'aumônier ordinaire du roi dans une lettre de Catherine de Médicis au duc de Ferrare, du 1^{er} mai 1548 (*Lett. de Cath. de Méd.*, éd. La Ferrière, t. I, p. 23). En 1552, pendant le siège de Metz, il servait de courrier entre le duc de Guise et la cour (cf. *Mém. Jour. du duc de Guise*, coll. M. Chaud, t. VI, p. 91, 97, 98, 100, 117, 124, 130, 134, etc.). En 1554, il remplissait le même office entre Strozzi et la cour : voir deux lettres de Gabrio au roi, du 18 février, et au connétable, du 17 mars (*Corresp. polit. de Dominique du Gabre*, p. 83 et 93). Fin déc. 1553, la reine écrivait à Leone Strozzi qu'il serait bientôt dépêché vers lui : en mai, elle annonçait au duc de Ferrare que « M^r Thomasso del Vecchio » part pour lui porter de ses nouvelles, une lettre de Gabriel Simeoni, datée de l'Isle-Adam, 30 avril 1554, fait aussi allusion à ce voyage et précise que del Vecchio part pour Sienne (*Lett. de Cath. de Méd.*, t. I, p. 88 et n.). Il était auprès de Strozzi la veille du combat de Marciano, comme en fait foi une lettre, dont une moitié est malheureusement indéchiffrable, qu'il écrivait du camp, le 31 juillet, au Duc de Guise. Il y exposait que Strozzi avait réuni à attirer le marquis « en lieu propre pour nostre advantage », ajoutant : « Et regarderons qui sera le premier à faire quelque faute ou erreur. Je ne sçay comme nous nous despartirons, mais je vous puy bien assurer que sy le seigneur Pierre fait ce qu'il m'a promis, il combatra avecques sy

en la façon que je luy^a conseilloy. Mais comme il y a des^a gens au monde que Dieu a faicts heureux^c, il en a faict d'autres pour estre malheureux^d, comme estoit ce Thomas ; car il luy remonstra tant de choses que finalement il fist changer l'opinion à monsieur de Strossi^e, qui me manda qu'il estoit resolu de se retirer à la veue de son ennemy. Et pour monstrier qu'il se vouloit retirer ainsi^f que je luy conseilloy, ledit sieur fist partir à une heure de nuict deux canons, qu'il avoit, droiet à Lusignano^g, auquel lieu je cuide que les^h canons estoient déjà arrivez (carⁱ il n'y avoit que deux petits mil) avant qu'il changeast l'opinion qu'il avoit prinse. Et il estoit quatre heures de nuict avant que monsieur de Lorusan le laissast^j, qui m'apporta sa resolution et arriva environ les sept heures du matin, à la mode de France^k.

Or c'estoit en aoust. Soudain je mandé à la Seigneurie^l :

a) le A — b) de — c) heureux — d) malheureux B — e) monsieur le maréchal — f) ainsi — g) Lucignan — h) lesdits B — i) Lucignan et euydu que les canons estoient déjà à Lucignan, car A — j) laissa — k) seigneurie

grand raison que la fortune n'y devroyt avoir puissance. Mais le tout sera en main de Dieu, seigneur des armées. » (B. N., ms. fr. 20545, f^o 11 r^o 12 r^o, orig. sign. autogr.). Une lettre du cardinal du Bellay au connétable, datée de Rome, 10 septembre, confirme ce que Montuc dit de l'influence de del Vecchio sur Strozzi : « Thomas Delveche manye tout sous luy. » (B. N., ms. fr. 20447, p. 194, orig.). « M^r Tommaso » est encore cité comme courtier dans une lettre de Strozzi au connétable, du 27 fév. 1555 (Bibl. comm. de Sienn., A. VI, 21, f^o 210 r^o). Tous ces documents, on le voit, confirment rigoureusement le récit des *Commentaires*. Le Thou a donc été induit en erreur lorsqu'il a écrit dans son *Histoire* : « J'ai ouï dire à del Bene que Montuc l'accusait fausement d'avoir donné ce conseil à Strozzi. » (Éd. fr. de 1740, t. II, p. 285.) Tommasino del Bene, capitaine florentin et agent diplomatique, qui joua un rôle actif dans les négociations de la France avec l'Allemagne et les Pays Bas (cf. E. Picot, *Les Italiens en France au X^e s^ecle*, p. 90), avait été trompé par la lecture fautive de l'éd. orig. des *Commentaires*, qui porte d'Alber, et par l'absence du prénom. Son erreur était d'autant plus naturelle qu'il assistait, lui aussi, au combat de Marciano. Les mss. permettent de rétablir la vérité et de justifier Montuc. Ils infirment aussi l'assertion du chroniqueur siennois Agnolo Bardì, qui attribue la résolution de Strozzi à l'influence de Cornelio Bentivoglio, dans ses *Storie senesi dal 1512 al 1566*, f^o 318 (Bibl. comm. de Sienn., ms. A, VIII, 25).

1. Le jeudi 2 août.

2. Montuc désigne ainsi le Concistoro, composé du capitaine du peuple et des neuf *priors* ou *signori*. Le registre du Concistoro n'existant plus, il est impossible de contrôler ce qu'il dit de ce conseil et du discours qu'il y prononça. Sazzini n'en dit rien.

que je les priois de se vouloir trouver tous au Palais¹, parce que j'avois à leur communiquer quelque chose d'importance; ce qu'ils firent. Or ma maladie me croissoit de plus en plus, car elle se tourna en fièvre continue avec dissenterie. Neantmoins je me rendis au Palais environ les neuf heures, et alors commençay à leur dire en italien, lequel lors je parlois mieux qu'à present je ne sçau-rois escrire. Voilà pourquoy je l'ay couché en françois, afin aussi que les gentils-hommes gascons, qui n'entendent guères ce langage et qui liront, comme je m'assure, mon livre, n'ayent la peine de se le faire interpreter, me resouvenant à peu près de ce que je leur dis; et croy certes que je n'y manque pas dix mots, car tout mon faict estoit autant que la nature m'en avoit peu apprendre sans nul art.

* Messieurs, je vous ay prié de vous assembler, pour vous remonstrer quatre choses qui sont de grande importance, et ce^a à cause que monsieur de Strossi^b m'a mandé ceste nuict, par le seigneur^c de Lecussan, la resolution qu'il avoit prinse de se retirer à ce matin, de plein jour, à la vue de son ennemy, jusques à Lusignan^d. Vous^e sçavez les prières que nous luy avons faictes de vouloir prendre garde à ceste retraicte, et mesmement ce que je luy envoyé dire par / le^f seigneur de Lecussan, ce qu'il a bien gousté au commencement. ayant une^g fois resolu de faire comme le roy François fist devant Landrecy. Toutesfois, par je ne sçay quel mal'heur, il se laisse gouverner à^h un homme qu'il a près de luy, nommé Thomas d'Albecheⁱ, lequel luy a faict changer d'avis, parce qu'il luy faict acroire que ceste retraicte de nuict luy sera

* *Leçon de A. Ed.* : d'Albeche.

a) c'est B — b) monsieur le mareschal — c) monsieur — d) Lusignan A — e) Or vous — f) mesmement les remonstrances que je luy en ay envoyé faire par — g) ledict B — h) Lecussen, qui estoit cause qu'il avoit une — i) Toutes-fois un malheur c'est mis entre deux par un — j) Delbeck B

1. Le Palazzo pubblico, sur la Piazza del Campo

honteuse Dieu veuille que le mauvais conseil de ce Thomas ne luy soit honteux et dommageable, et à vous aussi !

« Or, attendant^a, messieurs, quel succès aura ce combat, j'ay à vous remonstrer quatre^b choses. La première, et qui plus vous touche, c'est qu'il vous souviennne que vous estes souverains en vostre republicque ; que^c vos predecesseurs vous ont laissé cest honorable tiltre de père en fils ; que ceste guerre ne vous amène autre chose que la perte de vostre souveraineté, car^d, si les ennemis demeurent victorieux, il ne vous faut esperer rien plus sinon que, comme vous estes souverains, vous demeurerez esclaves^e et subjects ; qu'il^f vous vaut beaucoup mieux mourir les armes en la main, pour soutenir cest honorable tiltre, que vivre et le perdre ignominieusement.

« La seconde, c'est que vous consideriez l'amitié que le Roy, mon prince^g, vous porte, lequel^h ne pretend autre bienⁱ de vous, sinon que vostre amitié soit reciproque à la sienne, et que, comme liberalement il vous a prins en sa protection, que vous ayez ceste ferme fiance en luy qu'il ne vous abandonnera pas ; car si, pour un petit coup^j de fortune, vous vouliez changer d'opinion, regardes au peu d'estime que l'on auroit de vous autres ! Il^k n'y auroit prince sur la terre qui vous voulût^l aider ny secourir, si vous vous monstriez^m legers et muables. Et

a) d'Alberche qui l'a detourné entièrement de son opinion. Je me doute que le conseil dudit Thomas luy pourtera autant de dommage qu'il feist à monsieur de Chasteigner (Chastaigneray B) en son combat car il faillit (faillust B) qu'il feust creu contre l'opinion de sept ou huit que nous estions, qui avions delibéré de mener le combat d'autre maniere qu'il ne feist, ven que monsieur de Chasteigner (Chastaigneray B) combattoit contre sa conscience. Or je pry^s à (omis dans B) Dieu qu'il en donne meilleur issue à monsieur le mareschal qu'il ne feist à monsieur de Chasteigner (Chastaigneray B) Et attendant (1) — b) remonstrer, s'il vous plaist, quatre A — c) republicque et que — d) que — e) souverains, vous (omis dans B) vous alandes de revenir esclaves — f) subjects et vous proposerés (ces deux mots omis dans B) qu'il — g) maître — h) vous a departy, lequel — i) gain — j) revers — k) omis dans A — l) vouloit (vouleust B) — m) troivé A

1. Ce passage a peut être été retranché par Florimond de Remond, comme faisant surcharge et comme peu intelligible. Le texte est, en effet, équi-

pour toutes ces considerations, je vous prie vouloir estre constans et vous monstrez magnanimes et vertueux en l'adversité, lorsque les nouvelles vous viendront de la perte de la bataille, *laquelle je crains beaucoup, ven l'advis que monsieur de Strossy a prins. Toutesfois, Dieu veuille destourner tout malheur !*

« La lierce est que^a vous consideriez^b l'estimation en laquelle voz predecesseurs sont morts et laquelle ils vous ont laissé pour^c herilage, pour s'estre dictz^d tout à jamais les plus vaillans et belliqueux de toute l'Italie, laissant honnorable memoire^e des batailles qu'ils ont gagnées nation contre nation. Vous vous dites^f aussi estre sortis des anciens belliqueux Romains, et vous dites leurs^g vrais^h enfans legitimes, portans leurs armes antiennes, qui estⁱ la louve^j avec Remus et Romulus^k, *fondateurs de leur superbe cité, la capitale du monde.* Doncques, messieurs, je vous prie vous vouloir souvenir qui vous estes et^l qu'ont esté les vostres ; et, si vous^l perdez ce beau tillre, quelle honte et infamie ferez-vous à voz pères et quel argument donrés-vous à voz enfans de maudire l'heure qu'ilz seront sortis de telz pères^m, *qui de liberté les auront mis en servitude.*

« La quarte sera pour vous remonstrer que, comme j'ay parfaicte fiance que vous vous monstrez vertueux et magnanimes, et que vous prendrez enⁿ bonne part toutes les remonstrances que je vous ay faictes, que aussi vous

a) de quelque perte (de la perte de la bataille B). Tiercement que — b) considérés — c) par — d) herilage, qu'est qu'ilz se sont dictz B — e) l'italie vous laissant (et vous ont laissé B) par memoire — f) tenés — g) et que vous estes leurs B — h) Romains desquelz vous vous reppuilliez estre les vrais A — i) sont B — j) louve (love B) — k) omis dans A — l) et que s'il advient que vous A — m) parans A — n) à

voque dans le passage *autant de dommage qu'il fait*, à qui se rapporte il ? Ce ne peut être, comme il semble au premier abord et comme l'a cru de Ruble, à Tommaso del Verchio. Il n'intervint pas dans le duel de Jarnac et de La Châtaigneraye. Il s'agit de Strozzi, qui, d'après Brantôme (t. VI, p. 370), était l'ami du second.

1. Montluc a pu voir à Sienne, dressé sur des colonnes ou plusieurs points de la villa, le groupe de la louve et des deux jumeaux.

vous resoudrez^a promptement à donner ordre à tout ce qui sera necessaire pour la conservation de vostre ville : car de la bataille je la vous baille pour perdue, non qu'il vienne^b de la faute de monsieur de Strozay^c, mais^d pour la perte que nous avons desjà faicte^e aux escarmouches^f : car il est impossible que^g nostre camp ne soit demeuré en crainte et celui de l'ennemy en courage. C'est l'ordinaire à celui qui est victorieux d'avoir le cœur enflé et au battu de trembler de peur. Les petites pertes aux escarmouches, qui sont avant-couriers de la bataille, ne presagent jamais que perte et dommage. Et, d'autre part, il faut que ceux qui se retirent monstrent le doz à l'ennemy : et, encores que l'on tourne quelquefois visage, toujours faut-il s'acheminer ; il^h n'est possible que l'on ne rencontre quelque haye ou fosséⁱ, là où il faut que l'on passe souvent en^j desordre. Car, en matière de retraite, on veut estre des premiers, parce qu'ordinairement la peur et la crainte sont aux deux costez, qui accompagnent ceux qui se veulent retirer. Et, pour^k peu que l'on soit hasté, tout est perdu, si l'ennemy a seulement la moitié du courage que doivent avoir les hommes. Souvenez-vous^l, messieurs, de la bataille qu'Hannibal gagna contre les Romains à Canne, près de Rome. Les^m Romains qui estoient dansⁿ la ville ne pensarent jamais qu'il fust possible que les leurs fussent vaincus, et ne^o pourveurent ny donnarent aucun ordre à leurs affaires, tellement que, quand les nouvelles leur vindrent de la perte, ils entrarent en une si grande^p peur que les portes de Rome demeurarent trois jours et trois

a) résolus (résolus B) b) non que la perte vienne A c) monsieur le mareschal d) mareschal, ny des hommes qu'il a avec luy, mais e) perte qui a desjà esté (esté desjà B) faicte — f) escarmouches, car (et B) n'est possible que — g) et — h) ou quelque fossé A — i) fossé, le passage duquel metra tout le camp en A — j) et lors pour A — k) hommes, [Or B] souviengne vous — l) Rome, et saichés (ces deux mots omis dans B) que les — m) estoient demeurés dans B n) vaincus, qui fust cause qu'ils ne A o) grand B

1. John Masons écrivait, le 13 août, de Bruxelles, en rendant compte des escarmouches du 30 et du 31 juillet, que l'on considérait Strozzi comme perdu (State papers, Mary, n° 253).

nuicts ouvertes, sans qu'homme ozast^a aller les fermer ; et si Hannibal^b eust suivy sa victoire, sans aucune difficulté il estoit^c entré dedans. Tite-Live^d a descrit ceste^e histoire^f.

« Or doncques, messieurs, donnez ordre tout à cest' heure^g à voz portes, et^h eslisez des hommes pour en prendre la charge, et faictes que l'eslection soit desⁱ plus gens de bien et des plus fidelles qui sont parmy vous. Faictes crier par la ville, dès à cest' heureⁱ, que tous ceux qui ont bleds et farines aux moulins se hastent de les faire moudre et d'apporter tout dans la ville. Faictes que tous ceux qui ont grains ou autres vivres dans les vilages les retirent incontinent^j dans la ville, à peine que l'on les bruslera ou qu'on les^k donnera au^l sac^m, si dans demain, à l'entrée de la nuict, tout n'est retiré, et ce afin que nous puissions avoir vivres pour attendre le secours que le Roy nous envoyeraⁿ ; car il n'est pas si petit prince que, comme il a eu la puissance de vous envoyer secours, qu'il n'en aye encores^o pour vous en envoyer d'avantage. Faictes commandement à voz trois gonfaloniers^p de tenir toutes leurs compagnies prestes à l'heure qu'ils seront mandez. Et pour ce que ma siebvre me travaille, je suis contrainct me retirer au logis, attendant les nouvelles de ce que Dieu nous donnera ; et vous prie, pourvoyez tout incontinent à ce que je vous ay remonstré, vous offrant pour le service du Roy, nostre maistre, et le vostre particulier, non-seulement ce peu d'experiance que Dieu a mis en moy, mais ma propre vie. »

a) homme y euzast B — b) Anybal A — c) fut B — d) Tite-Live
e) cest A — f) aeth'eure B — g) omis dans A — h) de A — i) desasture (desast-
th'eure B) — j) les heures soyent (ayent B) retirés incontinent — k) ces trois
mots omis dans B — l) à B — m) say A — n) donnera — o) aye bien encores —
p) gonfaloniers

1. Tite Live, liv. xxii, chap. 51.

2. Les gonfaloniers des trois terzi de San Martino, Camollia et Città, les trois quartiers de Sienne

Ainsi^a me despartis d'eux, lesquels incontinant resoulurent de prendre patience en la^b fortune que Dieu leur encoyeroit et de manger jusques à leurs enfans, avant que de se desister, pour quelque mal'heur qui^c leur sceust advenir, de la protection et amitié du Roy. Je cogneuz dès lors à leur cure^d et à leur langage que ces gens estoient bien resoluz de garder leur liberté et l'amitié qu'ils m'avoient promise et jurée, et à la verité leur resolution me resjoult fort. Ils firent faire tout incontinant la crie; tout le monde courust aux champs retirer ce qu'ils y avoient^e. Et sur les cinq heures, comptant à la mode de France, du soir, arriva le capitaine Combas, maistre de camp de l'infanterie^f françoise^g, qui me vint advertir que la bataille estoit perdue, et que monsieur de Strossy^h estoit blessé à mortⁱ, lequel on avoit mis sur des^j perches^k pour l'emporter à^l Montalsino^m, et que la nuit mesmes tout ce qui estoit eschappé du camp seroit aux portes de Siene. Je vous laisse penserⁿ en quel estat je me trouvoy, estant malade d'une fievre continue et d'une dissenterie^o, voyant^p le chef mort ou autant

a) Ainsi (El ainsi B) — b) leur — c) qu'il A — d) infanterie — e) monsieur le mareschal — f) de B — g) barres A — h) pour l'en emporter ainsi (ouir dans B) i — j) Montalsin — k) laisse à penser — l) Je voyois (voir B)

1 Cf. t. I, p. 3-3, n. 1

2. Sordini ne dit rien de tel à la date du 1 août. Ce jour-là, Cavalcanti écrivait simplement au duc de Parme : « La città sta molto unita alla difesa. » (*Let. di B. Cavalcanti*, p. 92).

3. Louis de Pelet, 2^e fils de Jacques de Pelet et de Françoise de Bermond, mariés le 20 févr. 1519, baron de Combas, Montmirat, Fontanet, Vif, Cannes, Crépan, homme d'armes de la compagnie de Terride (1556), capitaine de 300 hommes de pied (8 sept. 1557-20 mars 1562), gouverneur de Sommières (1566), prit part au siège de Montpellier (15 sept. 1562), fut battu par Bonillagues à Saint-Paragore (4 nov. 1562), chevalier de l'ordre et lieutenant général à Mende (25 sept. 1573), gentilhomme de la chambre (18 juillet 1578), testa, fort âgé, le 13 déc. 1616. Il épousa (13 janv. 1577) Georgelle de Barthélemy [Communie de M. F. Vindry]

4. En réalité, il avait été blessé d'une arquebusade à une cuisse, « ma pocha causa, che si era medicato, per quanto si è inteso », disait une lettre anonyme, écrite le 3 août de Montalcino (B. N., ms. fr. 20455, f^o 277, orig. non signé).

5. La même lettre dit : « Abbiamo inteso che in Siena era intrato lo Ambascià Montuca gravamente ammalato ».

valoit, n'ayant^a que quatorze ou quinze jours que j'estois arrivé parmy ceste republique^b, n'y cognoissant personne du monde *et ne sçachant qui estoit bon François ou non. Il faut tant de temps pour cognoistre les hommes !* Monsieur de Strossy ne^c m'avoit laissé que cinq compagnies italiennes^d, desquelles je n'en^e cognoissois un seul capitaine. Il les avoit laissez dans la citadelle^f et dans le fort de Camolie^g, qui estoient les clefs de la ville. J'envoyay^h le capitaine Combasⁱ pour en dire les nouvelles à la Seigneurie au Palais, lesquels ne s'en esbayrent aucunement, ains dirent au capitaine Combas qu'il y avoit deux ou trois jours que je leur disois que ceste retraicte estoit dangereuse, et que encores aux^j remonstrances que je leur avois faictes, ils tenoient la bataille pour perdue, mais que pour cela ils ne changeroient point de^k la bonne volonté qu'ils^l portoient au Roy, ny de l'esperance qu'ils avoient d'estre secouruz de luy. *Ne trouvez estrange, capitaines mes compagnons, si, pressageant la perte d'une bataille, je l'asseurois aussi aux Siennois. Ce n'estoit pas pour leur desrober le cœur, ains pour les assurer, afin que la nouvelle, venant tout à coup, ne mist une espouvante generale par toute la ville. Cela les faict resoudre, cela les faict adviser à se pourveoir, et me semble que, prenant les choses au pis, vous ferez mieux que non pas vous assurer par trop. Chacun, sur ce que je leur avois dict, s'estoit resolu ; on trainoit tout dans la ville.*

a) il n'avoit A — b) monde. Car monsieur le mareschal ne — c) d'Italiens — d) ne B — e) J'envoyas doncq (or j'envoyay B) — f) Cambas — g) encores à ce matin aux — h) omis dans B — i) volonté et affection qu'ilz

1. En réalité Montluc était à Sienna depuis vingt jours au moins (cf. *supra*, p. 17, n. 5).

2. La citadelle avait été bâtie par les Espagnols lorsqu'ils avaient occupé Sienna en 1552. Elle couvrait de ses bastions le poggio de San Prospero, au N.-O. de la ville, entre les portes Camollia et Fontebranda.

3. Il s'agit ici du fort siennois que Strozzi appelle la Castellaccia et qui couvrait la porte de Camollia, au nord de la ville.

Le matin, au point du jour¹, arriva l'infanterie, car la cavallerie en avoit amené monsieur de Strossy²; aussi n'y avoit-il rien à manger pour les chevaux³. Le⁴ colonnel Reinceroc⁵ et le seigneur Cornelio Bentivoglio⁶ vindrent à mon logis. Nous⁷ arrestames que le Reincroc feroit six enseignes de dix qu'il en avoit, le seigneur Cornelio six des Italiens⁸, et le capitaine Combaz six des⁹ François¹⁰; et tout le reste s'en iroit à Montalsino¹¹. Les troupes n'entrèrent jamais dans la ville que l'eslection ne fust faicte, et avec le reste nous fismes aussi partir les cinq enseignes d'Italiens¹², pour s'en aller audict¹³ Montalsino, auquel lieu escravis¹⁴ à monsieur de Strossy¹⁵, sur l'assurance¹⁶ que m'avoit donné le seigneur Cornelio, qui avoit encores esperances¹⁷ en sa vie, pour l'asseurer de l'ordre que j'y¹⁸ avois donné, lequel il trouva fort bon. Le marquis ne sceust poursuivre sa¹⁹ victoire²⁰; car, s'il l'eust faict, tout le camp estoit mis en pièces, et tout le monde n'eust sceu sauver monsieur de Strossy²¹ que le duc de Florence²² ne l'eust faict mourir cruellement. *C'est la faute ordinaire des victorieux. Vous, seigneurs generaux des armées, qui viendrez après nous, faictes vous sages aux despans de tant d'autres, et ne vous*

¹ *Legen de B. Ed.* sin italienes.

a) monsieur le mareschal -- b) les gens à cheval. Le A — c) Rincrocq (Rincrocq B) — d) Cornelly Bentevuilhe (Cornely Bentebolle B) -- e) et -- f) Italiens A — g) de B — h) Montalsin (Montalsin B) — i) ytalians (ytaliennes B) — j) droit à A — k) lieu je escrivois — l) souha l'esperance A — m) esperance — n) je y — o) marquis n'executa point sa — p) Fleurance

1. Le vendredi 3 août — Sozzini fait (p. 271-272) un pathétique tableau du retour des vaincus de Marciano.

2. Cavalcanti laisse entendre, dans sa lettre, déjà citée, au duc de Parme, qu'une partie de la cavalerie revint à Sienne avec le comte de La Mirandola.

3. Sozzini dit (p. 272-273) que le 3, un *bando* convoqua les Allemands au couvent de San Domenico, les Gascons et les Français au couvent des Servi, les Italiens au couvent de San Spirito, pour reconstituer les compagnies.

4. « Tout le reste » désigne les Grisons, qui, d'après Montalvo (*Relazione*, p. 120), quittèrent Sienne le 4.

5. Il s'attarda à reprendre Lucignano et les places voisines. Montalvo a, comme Montluc, noté cette erreur.

6. Cosme de Médicis (cf. t. I, p. 85, n. 6).

laissez ainsi transporter à la joye pour une bataille gagnée. Suivez vostre pointe ; ne donnez tant loisir à vostre ennemy de se ravoir. Le marquis n'arriva jusques au lendemain à Lucignano^a ; car il craignoit que monsieur de Strossi^b ne r'aliast^c encores son camp, veu qu'il n'avoit point perdu de sa cavallerie, ne sçachant point que ledict seigneur de Strossi^d fust blessé. Le^e marquis ne vint de trois jours devant Sienn^e. Je ne mets point icy comme la bataille fust combattue ny perdue, pour ce que je n'y estois point et que aussi il y avoit de la dispute qui avoit bien faict ou mal faict. Cecy^f est comme un procès : il^g faut ouyr toutes parties avant qu'en donner arrest^h. Car j'ay ouy les Grisons et les Italiens, que les François et les lansquenets accusent d'avoir mal faictⁱ (mais il le nient), et encore pis la cavallerie^j. Autres disent et asseurent qu'il y eust de la trahison^k. Or je n'en sçay rien ; je n'en parle que pour ouyr dire. Je retourneray tousjours à nostre propos, que ces retraictes de jour, à la barbe de l'ennemy, sont si dangereuses qu'il les faut éviter, si l'on peut, ou plustost hazarder le combat tout entier.

Monsieur de Strossi^b demeura jusques au treziesme^l jour que l'on le tenoit pour mort. Toutes-fois il n'arrestoit pour cela d'envoyer capitaines devers la Romanie^m,

a) Lucignan — b) monsieur le mareschal — c) reliait — d) monsieur le (ledict sieur B) mareschal — e) Or le A — f) faict, car cecy — g) procès qu'il — h) sentence — i) trahison A — j) Romanys (Romaignie B)

1. Le 3 août, Marignan annonçait au duc Cosme qu'il serait dans deux jours devant Sienn (Monta vo, p. 120). Le 4, il écrivait à l'Empereur que ce serait pour le lendemain (*Miscell. di stor. ital.*, t. XVII, p. 348).

2. Il faut entendre « J'ay ouï dire que les Français et les lansquenets accusaient les Grisons et les Italiens d'avoir mal fait. » Cette cause de la défaite est celle que donnent Strossi dans son *Discours* et Cavalcanti dans sa lettre du 3 août au duc de Parme.

3. Marignan, Roffia, Montalvo et une relation florentine anonyme (publ. dans l'*Arch. stor. ital.*, t. II, p. 280-290) attribuent la défaite à la panique de la cavalerie.

4. C'est le cas de Soraini, qui nomme le traître et précise la somme qu'il toucha. Montuc se fait l'écho de ce bruit d'après Paradin (*Continuation*, p. 381).

5. La Romanie.

pour avoir des ^a gens et garnir toutes les places de la Marenn^e ^b et ce qui estoit aux environs de Montalsin^c de gens de pied et de gens de cheval^d. C'estoit un homme fort prudent et sage; mais il est impossible d'estre toujours suivy du bonheur. Or, me voyant à ^e l'extremité et près de la mort, estant ^f abandonné des medecins^g, je bailay la charge de commander au seigneur Cornelio^h. Monsieur de Strossiⁱ, entendant mon extrémité, despesche^j en poste à Rome, pour faire venir monsieur de Lansac^k pour y commander^l; lequel, arrivé qu'ilⁱ fust à Montalsino^j, l'on luy conseilla de s'en venir de nuit à pied, avecques deux guides et un serviteur, hors des grands chemins, et que plus facilement il se sauveroit^k. Mais ^l comme il fust près de Sienn^e, des soldats qui alloient à la guerre le rencontrèrent, lesquels le prirent^l et l'amenèrent ^m au marquis, et du marquis à Flo-

^a *Legen des mss. Ed. - Mar. cc.*

a) de — b) Montalsin A — c) voyant je d — d) et — e) Cornelly (Cornely B) — f) monsieur le mareschal — g) despescha — h) Lansac — i) commander, et comme il — j) Montalsin (Montalsin B) — k) et A — l) rencontrèrent et le (lequel ils B) prirent — m) mener A

1. « Aveva il signor Piero deputati uomini per raccorre i soldati che sbandavano, con accrescer le paghe, e si faceva massa in Montalcano, in Chiusi e in Montecchiello » (Sozzini, p. 273).

2. Le mauvais état de santé de Montuc est attesté par Sozzini et par une lettre des cardinaux Farnèse et du Bellay au roi, Rome, 5 août, annonçant le départ de Lansac : « Monsieur l'ambassadeur a prins la poste pour s'aller jecter en Sienn^e et d'autant plus volontiers l'en avons exhorté que la cité le requiert fort, et le ^a de Montuc de plus en plus le demande, se trouvant encore mal disposé » (B. N., ms. fr. 20427, p. 141-143, orig.) Le cardinal de Ferrare proposait de lui substituer Roberto Strossi (lettre à la seigneurie de Sienn^e, publ. par Bianchi, *Relaz. de Montaleo*, p. 226, n.). Le 12 août, le Consiglio generale, sur la proposition d'Ambrogio Nuti, décidait d'envoyer à Henri II Bernardino Buoninsegni pour lui représenter les urgentes nécessités de la ville, la maladie de Montuc et l'état de Strossi (Arch. d'Etat de Sienn^e, *Consiglio generale*, reg. 246, f^o 220-223 v^o).

3. Confirmé par Sozzini.

4. Montuc omet de dire que c'est à sa requête que Lansac fut envoyé à Sienn^e.

5. Lansac avait tenté par deux fois d'entrer à cheval dans Sienn^e (Le Sueur, secrétaire de Lansac, au comte de Bellay, Rome, 1 octobre, publ. dans *Corresp. polit. de M. de Lansac*, t. I, p. 456-457). Sozzini mentionne une de ces tentatives, à la date du 7 août.

rence^a, là où il demeura prisonnier tant que la guerre dura et davantage¹. Ledit sieur de Lanssac fut la mal conseillé : car il avoit assez de moyen de passer, s'il eust sçeu bien conduire son affaire. S'il feust venu, je croy que je feusse mort, car je n'eusse eu rien à faire. J'avois l'esprit tant occupé à ce qui me faisoit besoin, que je n'avois loisir de songer à mon mal. Monsieur de Fourquevaux^b fut prisonnier et blessé à la bataille, et le capitaine Balleron^c, colonnel de l'infanterie françoise, et plusieurs autres, de quatre à cinq mille^d. On me dit que de sa personne ledit sieur de Strossi fit acte d'un preus et vaillant capitaine. Voilà^e le succès du malheur de la bataille.

Cest'histoire pourroit bien servir à ceuz qui ont tant d'envie de faire des retraictes à la vœue de l'ennemy. Je conseilerois tousjours que l'on s'engageast^a pour combattre, comme j'ay dict, mais non pour se retirer ; car je ne trouve point au faict des armes chose si difficile qu'une retraicte. Celle de monsieur le connestable à Saint-Quentin^e nous en donne encores suffisante

^a *L'agen de B. Ed.* : songeant.

^a Florence (Florence B) — ^b Forcabaulx (Forquebault H) — ^c bataille Or voult A — ^d s'engageast A — ^e Cinqquantin B

1. Scarron raconte ces faits presque dans les mêmes termes et place la 11 août la prise de Lanssac (p. 280). — Cf. Montalvo, p. 124-125, et des lettres du cardinal d'Armagnac au connétable, Rome, 18 août (publ. par Tamizey de Larroque *Collection méridionale*, t. V, 1874, p. 51-63) et d'Antoine de Noailles à M. d'Oysel, 12 septembre (Verlot, *Ambassades de MM. de Noailles en Angleterre*, t. III, p. 317), mentionnant celle prise. Sur la captivité de Lanssac, cf. ses lettres écrites de San Miniato, du 15 août au 14 novembre, dans *Corresp. polit. de M. de Lanssac* t. I, p. 447-470.

2. Marc-Antoine Viarron, seigneur de Velleron et Saint-Savournin, fils aîné de Pierre Viarron et d'Isabelle Adhemar de Grignan. Le capitaine était en Piémont en janvier 1551 : il servait de courrier entre Brissac et la cour (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f° 68 v°, 69 r°, 70 r° v°, etc.) Il y commandait, au début de 1554, des bandes que Brissac songeait à renvoyer en Provence (Maugiron à Brissac, 31 mai 1554, B. N., ms. fr. 10524, f° 86).

3. Emprunt à Paradis : « Les morts en cette bataille, qui furent de quatre à cinq mille hommes, gens de nom furent le capitaine Valeron, colonnel de la fanterie françoise, le colonel des Grisons... » (*Continuation*, p. 382) Le 4 août 1554, le cardinal Farnèse écrivait au connétable que le nombre des morts de Marcelano était, d'après le compte de Marignan, de 2400, « tant lansquenets, Suisses que Grisons » (B. N., ms. fr. 20642, f° 13 v°, orig.).

4. Le 10 août 1557.

preuve : lequel^a sçavoit en son temps enseigner et montrer aux capitaines ce qu'ilz devoient faire ; neantmoins^b le malheur porta qu'il ne sceust prendre pour luy ce qu'il avoit de coustume de departir aux autres. Et veulx dire^c que, s'il eust esté bien secouru des capitaines de gens de pied, qui estoient demeurez dehors avecques luy, que *peut-estre* il eust faict sa retrincte : car il ne falloit que hazarder trois ou quatre cens arquebuziers auprès de monsieur le mareschal de Saint André, lesquels eussent bien gardé au comte d'Ayguemont^d de recognoistre^e le^f desordre qui estoit parmy le bagage, lequel estoit encores meslé parmy la cavallerie ; car il n'eust jamais chargé ledict sieur^g mareschal^h, s'il eustⁱ esté secondé^j des harquebuziers^k, de tant que^l ledict comte n'avoit pas un homme de pied ; et monsieur le connestable eust eu une grande^m demye heure de temps à s'acheminer, comme il avoit déjà commencé de faire ; et cependantⁿ eust gagné le bois^o pour sauver son infanterie^p, et se^q feust retiré avec toute sa cavallerie à La Fère^r ; et ainsi^s ne se pouvoit perdre que les harquebuziers, avec^t partie de la cavalerie de monsieur le mareschal, et valloit mieux que cella se perdist que le chef et le tout, comme il fist. J'en ay parlé à des capitaines de gens de pied qui sont encore en vie, et leur remonstray comme on n'avoit^u eu l'entendement de comprendre cella, que moy, n'ayant que dix-huict ou dix-neuf ans, j'avois bien cogneu à

a) quy A — b) faire et neantmoins — c) veulx je dire B — d) d'ayguemont A — e) cougnoistre — f) du — g) seigneur B — h) chargé monsieur le mareschal A — i) feust A — j) armé — k) de harquebuzerie — l) car A — m) grand — n) il A — o) enlanterle B — p) et luy se — q) omis dans A (ainsi B) — r) et A — s) ils n'avoient (n'avoient B)

1 Lamoral, comte d'Efmont, prince de Gavre, né le 18 nov. 1522, exécuté à Bruxelles, le 4 juin 1568, sur l'ordre du duc d'Albe. Sur son rôle décisif à la bataille de Saint-Quentin, cf. Emm. Lemaire, *La guerre de 1557 en Picardie*. Saint-Quentin, 1896, in 4°, p. xxxviii-xxxix.

2 La forêt comprise entre La Fère, Gibercourt, Montescourt et Jumy, au sud de la plaine d'Essigny-le-Grand, où se livra la bataille.

3 La Fère, Aisne, arr. de Laon, ch.-l. du canton.

Saint-Jean ^a de-Lus, à la retraite du capitaine Carbon et de monsieur de Gramont ^b, qu'il falloit hazarder une petite partie pour sauver le tout, et en fis l'expérience, comme j'ay au commencement escrit ¹. Ils s'excusoient sur le maistre de camp et le blasmoient fort. Tous ces exemples ay-je mis par escrit, qui peuvent servir à l'advenir, et suis contrainct redire suivant ceste mesme faute qui se fait sur les retraictes, pour les grands inconveniens qui en adviennent pour causer la perte d'une bataille. Elle ne seroit pas tant à regretter lorsque la bataille et le combat est resolu et qu'un chacun faict ce qu'il peut, mais d'estre battu en se voulant retirer, cela est insupportable.

Voyez, lieutenans de roy, combien ces fautes importent : celle de Saint-Quentin mit ce royaume en danger, et fut cause qu'il fallut quitter toutes noz conquestes ; celle-cy mit les affaires du Roy en Italie en mauvais estat. N'ayez doncq honte de plustost vous couvrir de la nuit ; tant s'en faut que cela soit honteux qu'il est honorable de se jouer et mocquer de l'ennemy qui vous attend, lequel au jour ne trouve que le giste. Il vous sera bien plus villain et plus honteux d'estre battu en tournant le doz, si vous avez tant de honte. Combatez, de par Dieu, à bon escient ; tenez vous de pié quoy dans vostre fort, si vous l'avez tant soit peu avantageux, et là attendez ou que vostre ennemy se lasse, ou qu'il vous vienne combattre et vous attaquer ; et ainsin vous jouerez à boule veue ², comme on dict.

Or le marquis logea le terzo ^c de Corsègue ³ à la petite Observance ⁴ et le terzo ^c de Sicille ⁴ à la Chartrouse ^c ⁵,

a) Johan — b) Gramond B — c) tiers (tercos B) — d) Cicille — e) Chartrouse (Chartrouas B)

1. Cf. t. I, p. 45-56.

2. À coup sûr.

3. Le tercio de Corse. Montalvo raconte que ce tercio venait de se maltrier parce qu'il n'avait pas reçu quatre payes, et que, pour l'apaiser, le marquis l'ammena saccager Monteriggioni, qui fut pris le 29 août.

4. Cf. p. 29, n. 5

5. Le tercio de Sicille

6. La Certosa de Sordani

et les retrancha bien fort, de sorte que nous ne pouvions aller à eux, et luy, avec tout le demeurant de son camp, demeura à Arbierotte^{a)}, et partie de sa cavalerie à Bonconvent^{b)}. Il^{c)} se fioit que la garnison qu'il avoit au fort de Saint Marc battoit toutes les nuits l'estrade^{d)} du costé de Fontebrande, afin qu'il n'entrast vivres dedans Siene^{e)}; mais il ne sceust si bien faire qu'il n'y entra des vaches^{f)} et des bouffes^{g)} par l'espace de six semaines^{h)}. Jeⁱ⁾ pence que ce qui retenoit là le marquis^{j)} estoit qu'il attendoit ma mort et celle de monsieur de Strossi^{k)}, se fiant que, messieurs de Lussac et de Fourquevaux prins, nos gens, estans sans chef françois, prendroient party de se retirer. Toutesfois monsieur [de] Strossi^{l)} guerit^{m)}. Et pour ce qu'il fust adverty que j'estois mort (à cause qu'on me tint trois jours en cest estatⁿ⁾, n'entrant personne^{o)} dans ma chambre que les prestres, pour avoir soing de mon ame, car le corps estoit abandonné des medecins, on manda à monsieur de Strossi^{p)} que j'estois mort). Monsieur de

a) Arbierotta A — b) Boncombant (Bonconbent B) — c) Or il A — d) les estrades — e) Syenne A — f) buches (baiches B) — g) buffles — h) Or je A — i) le marquis là B — j) monsieur le mareschal — k) monsieur le (l'odict sieur B, mareschal — l) se guarist — m) en cela et n'entroit persons

1. Arbierotta, écart de Monteroni d'Arbia, prov. et distr. de Sienna, au S.-E. de la ville, sur l'Arbia. Marignan y avait installé son quartier général dès le 7 août (Cesare Gallo à Dionigi Atanagi, dans Rucellì, *Lettere de' Principi*, Venise, 1570, in 4°, f° 182 r°).

2. La cavalerie surveillait ainsi la route de Montalcino et empêchait Strossi de ravitailler Sienna. La ville était pour la première fois sérieusement bloquée, et Breton-Villandry pouvait écrire, le 11 septembre, au comte de Sienne : « Siennes est en telle nécessité qu'il faut que l'on la secoure dedans deux mois, qui n'est pas chose aisée, je n'ose dire impossible » (B. N., ms. fr. 20442, f° 15 r°, orig.).

3. Le récit de Monluc présente ici une lacune considérable, du 7 août au 18 septembre. L'indication du ravitaillement est vague et inexacte : Strossi note seulement (p. 292 et 296) deux entrées de convois de farine et de bêtes à cornes le 3 et le 12 septembre. — Cf. B. de M. A., p. 255.

4. Strossi note, à la date du 10 septembre (p. 295), que les médecins ont opiné que M. de Monluc doit pour passer de cette vie en l'autre dans trois jours, et le 16, Breton-Villandry écrivait de Rome au roi : « M. le mareschal Strossi me dist que si on pouvoit recouvrer le sieur de Fourquevaux, dont on estoit en quelques termes, il estime qu'il est fort à propos pour demeurer dedans le dit Sienna et qu'il satisferoit à la charge de monsieur de Monluc, duquel on n'attendoit que la mort, et à celle de la police... » (B. N., ms. fr. 20442, f° 24 r°, orig.).

Strossi^a, qui vist monsieur^b de Lanasac prins^c et moy mort^d, se hazarda de Montalsin^e en hors se venir jeter dans Siene^f. Et partist à l'entrée de la nuit^g de Montalsin^e, avecques^h six enseignes de pied et deux compagnies de gens de chevalⁱ, l'une desquelles Serillac^j, mon neveu, conduisoit, lequel advisa^k, avant que partir, d'emprunter^l trois ou quatre trompettes de ses compagnons, se^m craignant qu'il adviendroit ce qu'il advint. Carⁿ monsieur de Strossi^a ne sceust faire son parlement si secret que le marquis n'en fust adverty, et le vint attendre avec tout son camp vers Fontebrande et au long de la rivière de la Tresse^o. Monsieur de Strossi^a avoit mis tous ses gens de pied devant et sa cavallerie derrière^p, lequel estoit monté sur^q un fort petit cheval, ayant sa jambe en escharpe à l'arson de la^r selle^s, et l'evesque de Siene avec luy^t. Et comme noz gens de pied italiens^u arrivèrent auprès de l'embuscade^v des ennemis, les

a) monsieur le mareschal — b) vist que monsieur — c) Lanasac estoit prins — d) moy, comme l'on luy avoit mandé, mort — e) Montalsin A — f) avec B — g) cheval, de quoy Serillac mon neveu en estoit ung et advisa A — h) emprunter (emprunter B) — i) ce A — j) Or A — k) Trece B — l) dernier A — m) dernier et luy sur A — n) sa A — o) Ytaliens A — p) embuscade A

1. Montluc oublie de dire que le blocus et la diminution croissante des vivres avaient jeté les mobiles Siennois dans le désarroi et le découragement. Saint-Luc écrivait, le 18 octobre, de Rome au connétable que « la part impériale se y reveilloit bien fort » et que l'on parlait de se rendre (B. N., ms. fr. 20442, f° 99 r°-101 v°, copie).

2. Le 7 septembre.

3. Saint-Luc, dans une lettre au connétable, Montalcino, 20 septembre parle de six enseignes de gens de pied et de trois compagnies de gens de cheval (B. N., ms. fr. 20442, f° 18).

4. Cf. *supra*, p. 24, n° 5.

5. A Ponte alla Tavola, précise Sozzini.

6. Deux lettres qu'il écrivait, le 14 septembre, de Montalcino au connétable, le 18, de Siene au roi (B. N., ms. fr. 20455, f° 99 et 245, orig.) confirment que sa blessure avait empêché Strozzi de monter plus tôt à cheval.

7. Il s'agit de l'archevêque de Siene, Francesco Bandini, qui avait été l'un des premiers à donner, le 6 août, le signal de la panique et à quitter la ville avec ses bagages, au grand scandale de ses ouailles (Sozzini, p. 25). — Montluc omet de dire que Strozzi amenait aussi avec lui l'ambassadeur de France à Venise, Odet de Selve, que les cardinaux français, après Marciano, avaient mandé à Rome pour l'envoyer à Siene (Breton-Villandry au roi, Rome, 26 septembre, B. N., ms. fr. 20442, f° 24 r°). De Selve devait, au besoin, suppléer Montluc, c'est sans doute pourquoi celui-ci a omis de le citer.

ennemis leur coururent sus avec telle espouvente que^a, sans faire guière de resistance, se mirent en fuite, et portèrent par terre monsieur de Strossi^b, lequel se jetta, et l'evesque avec luy, parmy des ruynes de^c quelques maisons rompues, tenant son cheval par la bride^d. Le bruit fust si grand que l'on le pouvoit ouyr à^e Sienné, car il n'y avoit pas du tout un mil. Les ennemis executoient leur victoire, à^f travers lesquels Serillac donna avec ses trompettes; et^g comme ils^h entendirent tant de trompettes, et voyantⁱ nostre cavallerie parmy eux, tournèrent visage en route et en fuite sur le marquis, qui estoit derrière avec ses Allemans, qui fust contrainct, voyant le desordre, se retirer à Arbierotte^j. Or^k ceux qui avoient fait la cargue et qui^l aussi l'avoient prinse, c'estoient Espagnols et Italiens ensemble. Et ainsi^k les nostres s'en fuirent d'un costé, et les ennemis d'un autre. Deux ou trois cents Italiens des nostres gagnarent les murailles de Sienné, d'autres s'en fuirent à plus de douze mille de là, et des vieux capitaines, que monsieur le mareschal estimoit beaucoup^l. Mais les plus vaillans hommes du monde, ayans perdu le jugement, pensant tout perdu, ne sçavent où ils en sont. Voyez combien les hazards de la guerre sont grands et combien il est vilain de prendre la fuite sans veoir le danger apparent. Sur ces entrefaictes, le jour commenceⁱ à venir. Serillac se trouve n'ayant perdu que trois ou quatre de sa compagnie, qui s'en

^a *Leçon des mss. Ed. Arbierotte.*

a) et (qui B) — b) monsieur le mareschal — c) luy dans unes murailles (une muraille B) de — d) l'on l'oyoit à A — e) au B — f) victoire Serillac donna avec ses trompettes à travers des ennemis et A — g) les ennemis A — h) veoir A — i) omis dans A — j) que B — k) ainsi A — l) commença B

¹ John Mason, dans une dépêche datée de Bruxelles, 5 octobre, dit que Strozzi perdit quatre cents hommes et eut son cheval tué sous lui (*State papers, Mary*, n° 268). Une lettre des Huit de la guerre aux agents siennois à Rome dit : « Venne l'eccellentissimo signor Piero in Siena, con gran suo pericolo... » (A. Coppini, *op. cit.*, p. 139).

² Confirmé par Sossini.

estoyent fuyz avec les gens de pied ; et croy que de l'autre compagnie n'en demeura pas beaucoup, car il n'y avoit qu'un lieutenant qui la^a commandast. Monsieur de Strossi^b, qui se vit sans ouyr aucun bruit, remonte à cheval assés malaisément, et commence^c à recognoistre nostre cavallerie, qui avoit faict alte^d, et regardoit Serillac s'il le trouveroit parmy les morts. Et comme il le voit^e venir à luy, je vous laisse penser^f quelle joye eurent^g l'un et l'autre ; et ainsi^h s'acheminarent droict à la ville.

Or je veux dire que monsieur de Strossi^b fit là une des plus grandesⁱ folies que jamais homme de son estat ait fait, comme je luy ay dit cent fois depuis : car il sçavoit bien que, s'il estoit prins, tout le monde ne l'eust sçeu sauver que le duc de Florance^j ne l'eust fait mourir honteusement, pour l'inimitié jurée qu'il luy portoit^k. Et encores que Serillac fust^l mon nepveu, si luy donray-je ceste louange et^m reputation avec la verité, qu'il fust cause du salutⁿ de monsieur de Strossi^b. Je le puis bien escrire, puisque le sieur de Strossi^b mesmes le disoit. Sa compagnie estoit fort bonne, estant la plus part^o Gascons^p et François, car c'estoit la vieille compagnie de monsieur de Cipierre^q. Il n'arriva à la ville des capitaines que Caraffe^r, qui depuis a esté cardinal^s.

a) le A — b) monsieur le mareschal — c) comensa B — d) alto (hal tou B) — e) vist B — f) laisse à penser — g) en receust — h) ainsi A — i) grands B — j) Fleurance (Florence B) — k) fusso — l) ces deux mots omis dans A — m) de la sauuation — n) la plus grand partie B — o) bonne, car la plus grand partye estoient Gascons A — p) Siepierre (Sipierre B) — q) Caraffe B

1. Montluc répète ici ce qu'il a déjà dit plus haut (p. 44).

2. Cf. l. I, p. 209, n. 2.

3. Carlo Carafa, né vers 1519, décapité à Rome le 6 mars 1561, fils de Giovanni Alfonso Carafa, comte de Montorio, et de Catarina Cantelmi, le futur cardinal, ministre de son oncle Giovanni-Pietro Carafa, le pape Paul IV. Voir, sur ce personnage, le livre de Georges Duruy, *Le cardinal Carlo Carafa* Paris, 1882, in-8° et les études de Dom R. Ancel, *La question de Siennese et la politique du cardinal Carafa*, Bruges, 1905, in-8°, *La disgrâce et le procès des Carafa*, Maredsous, 1909, in-8°. — Déjà, le 30 juillet, Carafa était entré dans Siennese, porteur d'un ordre de Strozzi, alors en campagne dans le Val d'Orcia (Montluc à Strozzi, Siennese, 31 juillet 1554, éd. de Ruble, l. IV, p. 12).

et un autre, comme l'on me dit, du nom duquel ne me souvient ^a, et deux ou trois cens soldats, lesquels ^b monsieur de Strossi ne voulut point qu'entrassent dans la ville, ains ^c la nuit après les en renvoya avecques ce capitaine, et retint Caraffe ^d avec luy.

Or, comme monsieur de Strossi ^e fut dans la ville, il demanda nouvelles de moy. L'on luy dict que despuis quatre jours on commençoit avoir quelque peu d'esperance de ma vie. [Il ^f y avoit ung gentilhomme, que le Roy avoit mandé vers monsieur le mareschal après avoir entendeu la perte ^g de la bataille, qui^h demeura avecques Serilhac ; ne me souvient de son nom ⁱ.] Monsieur de Strossi ^j vint descendre devant mon logis, et l'evesque et ledict gentil-homme ; et me trouva si extenué ^k que les os m'avoient percé la peau en plusieurs lieux, et me reconforta le plus qu'il peust. Et là demeura douze jours ^l, attendant ce que Dieu feroit de moy ; et comme il vit que de jour à autre je recouvrais santé ^m, delibera ⁿ le

^a *Leçon des mss (texte de B). Phrasé omise dans l'éd.*

a) duquel ne me souvient son nom — b) omis dans A — c) qu'ils A — d) et A — e) Caraffe B — f) monsieur le mareschal — g) Or d A — h) parole A — i) luy A — j) desnudé — k) j'allois en m'esmandant A — l) se delibera

1. Sazzini cite encore le colonel Chiaramonti (cf. t. I, p. 16a, n. 1) et le capitaine Alessandro da Terni.

2. Ce gentilhomme, dont Montluc a oublié le nom, est Valeran de Lespinay, s' de Saint-Luc, fils aîné de Robert de Lespinay et de Christine-Catherine de Salns, mar.és en 1510, écuyer d'écurie du roi (10 déc. 1554), gentilhomme de la chambre, gouverneur de Louviers, guidon à la compagnie du duc de Guise, mestre de camp, tué à l'assaut de Guastalla, le 17 nov. 1557 (F. Vindry, *Dict.*, p. 283-284). — Saint-Luc était le second courrier envoyé à Strossi depuis la défaite de Marciano. On lui avait d'abord dépêché Breton-Villandry (Tolome, à la seigneurie de Sienne, Compiègne, 13 août, publ. par L. Banchi, *Alcune lettere politiche di Claudio Tolomei, ambasciatore di Tolome, scritte alla repubblica di Siena* Siena, 1868, in-8°, p. 30-31). Saint-Luc, parti de Rome le 18 sept. seulement, s'était rendu à Montalcino et, n'y ayant pas trouvé Strossi, était venu le rejoindre à Sienne (Saint-Luc au com.étale, Montalcino, 29 septembre, B. N. ms. fr. 20442, f° 28).

3. Inexact. Strossi resta vingt-deux jours dans Sienne, du 18 septembre au 10 octobre. Sur les mesures importantes qu'il y prit (expulsion des bouches inutiles, création des Huit de la guerre) et sur le silence de Montluc, cf. B. de M. A., p. 257-258.

treziesme ^a, à l'entrée de la nuict ⁱ, sortir ^b sans en dire mot à ^c personne que à moy ; et un peu devant ^d qu'il montast à cheval, luy et l'evesque ^e me vindrent dire à Dieu, sachant bien que sa présence feroit opiniastrer davantage le marquis, et aussi qu'estant dehors il auroit le moyen de me secourir, qui luy promis d'attendre jusques aux derniers abois. Le marquis avoit jetté des gens par ^f tous les chemins ; et par là où ledict ^g marquis ne pensa jamais qu'il passast, il ^h print son chemin, sortant à ⁱ porte Camollia ^j, et descendit à main droicte dans le vallon, laissant le fort de Camollia ^k au dessus, et s'en alla au long du ruisseau tirant au palais du Diau ^l. Monsieur de Strossi ^m s'acheva là de guerir ⁿ ; car il s'arma et monta sur un ^o bon cheval. Il ^p rencontra quarante ou cinquante soldats à pied ennemis, qui luy donnarent l'alarme ; toutesfois il marcha tousjours, et ne se perdit que quelques valets d'aucuns qui estoient sortis de la ville pour s'en aller avecques luy. *Ce ne fust pas sans danger.* [Et ala à douze mil de là en une ville qu'il tenoit ^q, et l'autre nuit après m'escripvit comme il estoit sauvé, de quoy nous feusmes tous bien ayses ^r] *En peu de jours il eschappa trois grandes fortunes.*

^a *Leçon des mss. (texte de A). Phrase omise dans l'éd.*

a) treziesme A — b) se sauver — c) sauver et ne le dit à A — d) avant — e) Or (omis dans B) le marquis c'estoit jété par — f) le A — g) et A — h) chemyn et sortit à A — i) Camolye (Camolie B) — j) Or (omis dans B) monsieur le marochal — k) guery A — l) le A — m) et

1. Strozzi quitta Sienne dans la nuit du 10 au 11 octobre (lettre des Nuits à l'évêque Tolomei et à Bernardo Buoninsegni orateurs de la république près le roi de France, Sienne, 11 octobre, Arch. d'Etat de Sienne, XV, 3, *Copialelettere degli Otto*, I^{re} 12).

2. Il semble, d'après Monluc, que l'archevêque Bandini partit avec Strozzi, d'après Sozzini, il ne quitta la ville que le lendemain.

3. « La notte precedente, uscì di Siena con pochi cavalli et con 150 archibuseri a 4 hore di notte, tenendo la strada fra l'Osservanza et quei nuovo fortino dirimpetto alla casa di Diavolo. Il marchese... fece far quella notte la più grossa imboscata che mai si sia fatta, posendola verso Fontebecce... » (Coscino au duc Cosme, 12 octobre, publ. par A. Coppani, *op. cit.*, p. 142, n. 3).

4. Casale d'Elsa, au N-O de Sienne. — Voir le récit de Sozzini (p. 309) qui confirme Monluc.

[Or, dès qu'il feust party, je me faisois porter sur une chaire ^a par les fortz que le seigneur Cornelly avoict designés ^b pendant mon extremité ^c, que le comte Gayas, qui est aujourd'huy en vye ^d, en commandoit ung. Bassonpierre, commissaire des guerres, est aussi en vye ^d, comme l'on m'a dict, en commandoit ung autre; le seigneur Cornelly mesmes en commandoit ung, et quelques gentilhommes siennoys. Et depuis le partement de monsieur le mareschal plus de huit jours, le marquis demeura encores à Bierotte ^e. Après il s'en vint camper à Sainte-Bonde, où la grand escarmouche c'estoit faicte, avecques ses Allemansz et le tierce de Naples; et les Italiens, il les envoya une partye au palais du Diau et une autre partye en des maisons qui estoient sur le cheymyn de Fontebranda; et ainsin nous brida toutes les portes, que nous ne peusmes plus avoir aucun refreschissement ^f. Et ainsin ^g demeurasmes envyron six semaines, sans faire autre chose que grandes escaramouches tous les jours. Cependant je guerissois peu à peu et commençoys à monter à cheval ^h. Et ⁱ la première charge que je

a) chaire B — b) dessaignés B — c) sous dens B — d) onis dens B

¹ Confirmé par Sorzini, qui dit que, depuis le 7 août, Cornelio Bentivoglio dirigeait les choses de la guerre.

² Giangaleazzo di San Severino, comte de Caluso, de l'illustre famille napolitaine à laquelle appartenait le prince de Salerne (cf. t. I, p. 237, n. 3) et le duc de Somma, cité plus loin, fils de Galeazzo di San Severino et de Barbara Gonzaga, vivait encore en 1580 (Scipione Ammirato, *Delle famiglie nobili napoletane*, parte prima, Florence, 1580, in-f°, p. 24).

³ Charles de Bassonpierre, écuyer, commissaire ordinaire de l'artillerie à Toul et Marsal (31 mai 1553), en Italie à la suite du duc de Guise (26 juin-31 juill. 1557), au siège de Saint-Jean-d'Angely (15 déc. 1569) (B. N., Pièces orig., vol. 210, n° 4731, f° 8-12).

⁴ Arbiarolla.

⁵ Ces mouvements des Impériaux eurent lieu, en réalité, du 23 au 25 novembre (cf. Sorzini, p. 323-325 et Montalvo, p. 140-141), et non plus de huit jours après le départ de Strozzi. Montluc fait donc une erreur de près de quarante-cinq jours. Dès le 18, en prévision de ces mouvements, deux députés des Huit délégués auprès de Montluc conféraient avec lui pour que les soldats des portes Fontebranda, San Marco et Laterino fussent munis d'échelles et qu'un poste de dix à douze hommes fût placé aux bassins de Fontebranda (Arch. d'Etat de Sienne, *Otto sopra la guerra, Deliberazioni*, t. I, f° 89 r°).

⁶ « Lequel sieur de Montluc est bien guery, de façon qu'il va par la ville... » écrivait, le 18 octobre, Saint-Luc au connétable.

feys après estre relevé, ce feust à retrancher le pain aux soldatz, qui estoit de vingt-quatre onces, et le retournis tout à ung coup à vingt ^d. Et ^e ce feust après avoir faict une remonstrance à tous les coronelz et cappitaines alemansz, françoys et ytalians, qui feust en ceste manière : "]

« Messieurs, je croy qu'il n'y a nul de nous qui ne desire sortir à son honneur ^e et reputation de ce siège. *Le desir de l'honneur nous y a amenez.* Vous voyez que nous sommes icy pour longtemps ; car il ne faut pas que nous pensions que l'ennemy se lève jamais d'icy qu'il ^d ne nous aye *d'une façon ou d'autre, car de la prise de ceste place depend sa victoire.* Or vous voyez que le Roy est bien loing de nous, et qu'il ne nous peut secourir qu'avecques un long temps : car il faut qu'il preigne nostre secours d'Allemagne et de France, parce que ^f les Italiens ^g sans autre nation ne seroient assés forts pour faire lever le ^h siège aux ennemis, *qui ont non-seulement des Italiens, mais de toutes nations.* Et pour attendre le secours, il nous faut avoir une longue patience, en espargnant ⁱ noz ⁱ vivres tant qu'il nous sera possible. Et pour ceste occasion, j'ay à vous ^j remonstrer que je veux faire

^a *Leçon des mss. texte de A). Ed.* Peu après son départ, je recouvray ma santé et me fis porter par la ville sur une chaire. Le marquis, ne perdant point temps, nous brida de toutes parts. Tous les jours il se faisoit de belles escamouches. Je cogneus bien que le marquis me vouloit avoir faute de pain. Voilà pourquoy je fis ceste harangue aux capitaines que j'assemblay.

a) reduiz B — b) Mais B — c) son grand honneur — d) l'ennemy sorte jamais de ce siège qu'il — e) car — f) Italiens A — g) nation il n'est possible qu'ilz secourussent faire quitter le — h) et espraigner (en espergnant B) — i) nous A — j) je vous veulx A

1. Cette réduction eut lieu exactement le 20 novembre, d'après le document publié par de Ruble dans son éd. (t. II, p. 461-464). Ce n'était, d'ailleurs, pas la première. Le 14 octobre, la Seigneurie écrivait aux agents siennois à Rome que Montluc avait réduit les vivres des soldats, en tenant compte des malades et des fraudeurs (publ. par L. Bianchi, *Relazione di Montluc*, p. 231-232). Montluc ne dit rien du vol de « la munition du roi », qui l'avait obligé à prendre ces mesures : voir, sur ce vol, sa lettre du 6 novembre à Odet de Selve (éd. de Ruble, t. IV, p. 212) et un mémoire du cardinal du Bellay au roi ou au connétable, Rome, 6 octobre (B. N., ms. fr. 20447, p. 211, orig.).

amoindrir ^a le pain, qui est de vingt quatre onces, à ^b vingt. Je suis certain que les soldats en crieront, si ce n'est que vous leur ^c remonstrez combien nous sommes loing du Roy, et que Sa Majesté ne nous peut si tost secourir, et ^d que vous voulez ^e plustost mourir de faim que si l'on vous reprochoit que, si vous eussiez eu la patience d'amoindrir le manger, la ville ne se seroit pas perdue. *Ce seroit un vilain reproche, pour remplir le ventre perdre son honneur.* Vous ^f ne vous y estes point enfermez pour la perdre, mais pour la conserver. Representez-leur qu'ils sont parmy des nations estrangères, où ils peuvent marquer la leur d'une marque honorable; quel honneur gagnent les hommes de se faire non seulement honnorer, mais encores honnorer la nation de là où ils sortent. C'est ce qu'un cœur genereux se doit proposer. Vous, Allemans, vous en retournerez glorieux, et nos François aussi. Quant à vous, qui estes Italiens, vous nous rendrez tousjours ceste gloire d'avoir d'un cœur invincible combattu pour la liberté de vostre patrie, laquelle ^g chose nous ne pouvons faire que par une longue patience, afin de donner ^h temps au Roy de ⁱ nous secourir. *Croyez que Sa Majesté très-chrestienne n'obmettra rien de l'amitié qu'il vous a jurée.* Si vous remonstrez ^j tout cecy à vos soldats, et qu'ils voyent et cognoissent que vous-mesmes estes en ceste deliberation, je m'asseure qu'ils ^k prendront ^l le mesme chemin que vous tiendrez ^m. *Ne vous excusez pas, messieurs, sur eux; je n'ay jamais veu mutinerie, et si en ay veu souvent advenir, pour les soldats, si les capitaines ne leur*

a) amoindry A — b) onces jusques d — c) vous autres leur — d) peut secourir de longtems et — e) que tous vous autres (vos autres B) voulez — f) perdre et que vous — g) conserver et que autant d'honneur gagneront vos soldats à prendre la patience comme vous mesmes, et que la mesme honneur et reputation que vous gagnerez en ce siège, autant en gagneront-ils en nos pays, comme en Ytalie mesmes, là où nous sommes, et que nous sommes (que est B) en lieu là où nous pouvons faire honnorer et estimer toutes nos nations de là où nous sommes sortis. Et leur pourrès encore ramoner quelle honneur gagnent (gagne B) les hommes de se faire honnorer et encores honnorer la nation de là où nous sortons, laquelle — h) patience et donner — i) pour — j) vous leur remonstrez — k) vos soldats — l) suivront — m) prendrés

portaient le manton. Si vous leur monstrez le chemin, il n'y a rien qu'ils ne fassent, il n'y a incommodité qu'ils ne souffrent. Faictes-le donc, je vous supplie, ou résolvez-vous de bonac heure de découvrir ce que vous avez au sous du sac, afin que ceux qui aimeront mieuz sans honneur aller manger leur soul s'en aillent et ne destournent la belle resolution des autres. »

Et parce que les Allemans n'entendoient point mon jargon, je ^a dis au truchement ^b du Reincroc ^c qu'il remonstrast à son maistre ce que j'avois dict, ce qu'il fist. Le Reincroc ^d dit que luy et ses soldats prendroient la mesme patience que nous-mesmes prendrions, et que, encore que l'on die que les Allemans ne pouvoient patir sans boire et manger leur soul, luy et toutes ses gens feroient cognoistre le contraire à ce coup. A la verité, ces gens me faisoient peur, parce qu'ils aiment plus à faire chère que nous. Quant à l'Italien, il est plus accoustumé à patir que nous. Et ainsi ^e se retirarent, chascun en son quartier, assembler leurs compagnies, auxquelles ^f firent semblable ^g remonstrance que je leur avois faicte à eux ^h. Les ⁱ soldats, l'ayant entendue, levarent tous la main et jurarent qu'ils patiroient jusques au dernier soupir de leur vie ^j avant que se rendre ny faire rien indigne de gens d'honneur. Après ^k je manday au Senat que je les ^l priois d'assembler lendemain matin tous les plus grands de la cité ^m au Palais, pour entendre une remonstrance que je leur voulois faire, qui touchoit à eux et à leurs affaires ; ce qu'ils firent. [J'amenay avec moy le seigneur Cornely ⁿ, le comte de Guayas ^o et misser Bertholome Cabalcquant ^p, gentilhomme florentin, que monsieur le cardinal de Ferrare y avoict

a) Et après je — b) truchement — c) Rincrocq — d) Rincrocq A — e) ainsi A — f) et leur A — g) la mesmes A — h) omis dans A — i) et les — j) leurs vies B — k) Et après — l) leur — m) Cornelly A — n) Gayas A — o) Caballant A

z. Monheue désigne ainsi le Concistoro, composé du capitaine du peuple et des Neuf.

laissé, homme saige et bien advisé en toutes choses^a ;
et leur fis ceste remonstrance^b en italien.

« Seigneurs, si plutost Dieu m'eust rendu un peu de santé et de memoire, plutost eussé-je pensé à ce qu'il nous faul faire pour^c la conservation de vostre liberté et de ceste cité. Vous avez tous veu comme la maladie m'a conduit jusques au dernier soupir ; et à la fin Dieu, plutost par miracle que par œuvre de nature, m'a resuscité, pour faire encor service à ceste republique, à une telle et si grande extremité. Or, seigneurs, je voy bien que la conservation de la cité et de vostre liberté ne consiste sinon à prolonger les vivres : car si par les armes le marquis se veut efforcer de nous avoir, j'espère que nous le rendrons si mal content qu'il maudira l'heure de nous estre venus assieger. Je voy qu'il n'est pas resolu d'en manger : au contraire il veut, à faute de manger, nous forcer ; à quoy il faut obvier, s'il est possible. Hier^d j'assemblay le collonnel des Allemans et ses capitaines, le seigneur Cornelio^e, que^f voilà, avecques les siens, Combass pareillement avecques les capitaines françois, auxquels^g je remonstray que, pour prolonger le temps et donner loisir^h au Roy très-chrestien de nous secourirⁱ, il

^a *Leçon des mss. (texte de B). Phrase omise dans l'éd.*

^b *membre de phrase omis dans A, ainsi que tout le texte de la remonstrance qui suit — b) à B — c) d'estre venu assieger ceste cité. Or hier B — d) Cornelli B — e) qui B — f) et aux tous B — g) temps B*

ⁱ Bartolommeo Cavalcanti, né à Florence en 1503, mort à Padoue en 1561. Ardent patriote, il quitta sa ville natale en 1537, après l'avènement du duc Cosme, dont il fut l'ennemi acharné, vint en France et s'attacha à la personne du cardinal de Ferrare, qu'il accompagna en 1544 dans sa mission diplomatique à Venise. Le livre III des *Commentaires*, complété par ses lettres, publiées en 1809, permet de se faire une idée du rôle qu'il joua au siège de Sienne. Sur ses rapports avec Monluc, voir un curieux mémoire du cardinal du Bellay au connétable, Rome, 2 novembre 1553 (B. N., ms. Clairamb., 348, f° 260 v°, copie). Cavalcanti homme d'action mériterait d'être étudié. Il est surtout connu comme orateur et comme écrivain : son œuvre la plus célèbre est la *Rhetorica*, publiée à Venise en 1559 et dédiée au cardinal de Ferrare.

^h Ces allusions au secours de France ne sont pas invraisemblables à la date du 30 novembre, où ces deux harangues sont censées avoir été prononcées. Le 14, les Hosts demandent à Amerigho Amerighi, agent siennois à

falloit amoindrir le pain des ^a soldats, qui estoit de vingt-quatre onces, et le faire revenir à vingt, et que, comme tout le monde entendra, mesmement le Roy, que nous sommes deliberez de tenir jusques au dernier morceau, cela incitera Sa Majesté à mettre la ^b main à lever nostre secours, *pour ne perdre tant de gens de bien et n'abandonner au besoing ceux qu'il a prins soubz sa protection.* Or ^c, selon que j'ay entendu, vous aviez fait, estant moy à l'extremité, la description ^d des vivres, et n'aviez trouvé à manger que jusques au quinzième de novembre, de quoy ^e vous ^favez donné advis à Sa Majesté. Cela luy pourroit bien avoir donné occasion de se refroidir ^g à nous envoyer le secours, veu le long chemin qu'il y a et aussi que nous nous aprochons de l'hyver. *Les armées ne volent point et ne vont point en poste. Son secours sera et digne d'un grand prince, et respondant à l'amitié qu'il vous porte, et bastant pour forcer voz ennemis. Voilà pourquoy c'est chose qui ne peult estre si tost preste.* Or, seigneurs, après avoir faict la remonstrance aux capitaines, je les trouvoy tous de bonne volonté à pâtir jusques au dernier soupir de leurs vies, et nation pour ^h nation s'en allèrent faire la remonstrance aux soldats, lesquels ils trouvarent tous de bonne volonté de prendre patience, et ainsi l'ont promis et juré. Regardez ⁱ donc ce que vous autres devez faire, puisqu'il y ^j va de la perte de vostre liberté, de voz seigneuries et par adventure de voz vies ^k; car il ne vous faut esperer aucun bon traictement, veu que vous vous estes mis soubz la protection du Roy. Je vous prie doncques, puisque nous, qui n'avons icy rien à perdre,

a) de nos — b) morceaux, Sa Majesté plus tost mettra la B — c) car B — d) discription — e) et que du tout B — f) en B — g) refroidier B — h) par B — i) juré. Or, seigneurs, regardez B — j) faire qui vous y B — k) la vie

Montalcino, d'écrire à Brisace pour en obtenir des secours, le 17, ils le priaient d'aller en conférer à Rome avec les cardinaux français, le 18, le 16, nouvelles instances (Arch. d'Etat de Simma, Otto sopra la guerra, deliberazioni, f. l. 1^{re} 81 v^o, 87 r^o, 88 r^o, 100 v^o).

qui n'avons ny femmes, ny foyers, vous * montrons le chemin, advisez * de regler vostre despence et ordonner commissaires pour faire description de * tous les bleds que vous avez dans la cité, avec la description * des bouches ; et, *ce fait*, commencez * à amoindrir vostre pain jusques à quinze onces, car il n'est possible que vous n'aiez quelque peu plus de commodité en vos maisons, ce que n'ont pas les soldats. Et de tout ce bon ordre j'en advertiray les ministres du Roy qui sont à Rome, et de là seray passer outre un gentilhomme, afin qu'il juge le temps qu'il pourra avoir pour nostre secours. Du surplus reposez vous-en sur moy, qui ne veux avoir plus de privilège que le moindre citadin. Ce jeusne que nous ferons sera non-seulement pour nos pechez, mais aussi pour redimer vos vies, pour la conservation desquelles je despendray volontiers la mienne. Credete, signori, que fin a la morte io vi gardaro quello che vïoi promesso, riposate vi sopra di me.¹ »

Alors / ils me remercièrent bien fort de la bonne exhortation que je leur faisois, qui ne tendoit qu'à leur conservation ; et me prièrent * que je me retirasse à mon logis, pour ce qu'ils vouloient entrer en la grand salle², là où tous les plus grands seigneurs de la ville estoient assemblez, auxquels ils firent entendre ce * que je leur avois remonstré, et que dans deux³ heures ils m'envoyeroient deux de leur Seigneurie, pour m'en rendre res-

a) nous autres à qui n'y va de rien envers de ce qu'il y va à vous autres pour B — b) veuillés B — c) faire la description de — d) description — e) commencer — f) gentilhomme que je y enverray à la court ou donner advis à Sa Majesté. Et alors (ces deux mois aussi dans A) — g) ces deux mois onté dans A — h) ils remonstrentent es — i) trois

1. Lire : « Credete, signori, che fin' alla morte io vi guardarò quello che vi ho promesso ; riposatevi sopra di me. » (Croyez, seigneurs, que jusqu'à la mort je vous tien irai ce que je vous ai promis, reposez vous sur moi.)

2. La salle du Palazzo pubblico d te salle des Arbalètes ou Sala del Mappamondo. C'est là que siégeait le Grand Conseil, composé des notables et des anciens magistrats (consiglieri), que Monluc appelle « tous les plus grands seigneurs de la ville ». Le Concistoro tenait ses séances dans la petite salle de la Balia. C'est là que Monluc est censé avoir prononcé sa harangue. On lui ordonna de se retirer, parce que la loi ne permettait pas d'admettre un étranger aux séances du Grand Conseil.

ponce. Et ^a ainsi ^b me despartis d'eux ; ce qu'ils firent ^c. En ceste assemblée ma proposition ayant esté représentée, enfin tous d'une voix prindrent resolution de manger jusques^d aux femmes et enfans, plustost qu'ils ^e n'attendissent la volonlé du Roy, sur l'esperance qu'ils avoyent en luy qu'il ^f les secourroit ^g, et que tout incontinent ils alloient donner ordre au retranchement des vivres et à faire la description ^h des bleds : ce qui ⁱ fust faict dans cinq ou six jours. Et après je fis partir ^j le seigneur de Lecussan ^k à grande difficulté, car ^l le marquis faisoit faire gardes ^m pour empescher ⁿ qu'on ne nous portast aucuns vivres, et tant de paysans qui estoient prins estoient penduz sans remission. Lecussan alla à Montalchin ^o advertir du tout monsieur de Strossi ^p, pour ^q à Rome donner advis du tout à messieurs les ministres du Roy, et de là il s'en alla vers Sa Majesté luy représenter le miserable estat des Siénois, selon que je l'avois chargé. Cecy ^r pouvoit ^s estre environ la my-octobre ^t.

Depuis ^u ce temps je ne peuz faire aucune chose digne de memoire jusques à la veille de Noël³, sauf qu'un peu après le parlement dudit Lecussan nous rabaissames ^v le pain des soldats à dix-huict onces, et la ville à quatorze ^w.

^a) response, ce qu'ils firent, et B — b) ainsi A — c) ces trois mots omis dans B — d) foyrent. Or (omis dans B) leur resolution feust qu'ilz mangeroient jusques — e) que f) qui B — g) secourroit A — h) discretion i) que B — j) feust party A — k) difficulté de passer, car — l) faire grandes (grands B) gardes — m) garder — n) Montalassin (Montalsia B) — o) monsieur le mareschal — p) et de là — q) là au Roy. Or cecy A — r) peult A — s) estre vers le demy octobre A — t) octobre. Et depuis — u) remismes

1. Cf. p. 34, n. 2.

2. Inexact. C'est le 13 janvier 1555 seulement que Montuc expédia Lécussan en cour (Montuc au roi, Siéne, 13 janvier 1555, éd. de Ruble, t. IV, p. 28). Il paraît avoir confondu l'envoi de ce courrier avec celui de Saint-Lauc, qui partit, en effet, de Siéne le 23 octobre, chargé de lettres pour le roi et le connétable.

3. Sur cette défaillance de mémoire et cette lacune, voir B. de M. A., p. 263-264.

4. Inexact. Cette réduction n'eut lieu que le 6 mars 1555 : « Le 6^e jour de mars, ledit sieur de Montuc a réduit le pain au poiz de 18 onces les trois... » (Estat au vrai des retranchements de vivres faits par le seigneur de Montuc, éd. de Ruble, t. II, p. 463).

Il se^a fist pendant ce temps de fort belles escarmouches¹. Or, la veille de Noël, environ quatre heures après midy, le marquis de Marignan m'envoya par un sien trompette la moitié d'un cerf, six chappons, six perdrix, six flascons de vin trebian² et six pains blancs, pour faire lendemain la feste³. Je^b ne trouvay^c pas estrange *ceste courtoisie*, de tant qu'^d à l'extremité de ma grande maladie il permist que mes medecins envoyassent vers les siens^e au camp pour recouvrer de Florence^e certaines drogues, et ses medecins mesmes y envoioient^f. Et luy-mesmes m'envoya trois^f ou quatre fois des ortolans^g, qui sont un peu plus grands que les beque-figures qui se prenent en Provence. Me laissa aussi entrer un mulet chargé de petits flascons de vin grec, que monsieur le cardinal d'Armagnac^h m'envoya, pour ce que mes^h gens luy avoient escrit que je ne parlois d'autre chose en ma grand maladie que de boire un peu de vin grec. Et ledit seigneur cardinalⁱ fist tant que le cardinal de Medicisⁱ en escrivit audict marquis, son frère; et faisoit entendre ledit seigneur cardinal que c'estoit pour me faire un being. Le

^a *Leçon des mss. Ed. excellent* — ^b *Leçon des mss. Ed. Siennois.* — ^c *Leçon des mss. Membre de phrase omis dans l'éd.* — ^d *Leçon des mss. Ed. oisieux très-bons*

^e a) ce A — b) feste. Or (ce que B) je — c) ne le trouva A — d) pour ce que A — e) Florence (Florence B) — f) m'envoya par trois B — g) que de mes — h) grecq. Monsieur le cardinal A — i) Medys (Medix B)

1 En novembre et décembre. Sozzini les mentionne jour par jour.

2. Le même jour, il reçut des magistrats de Siennne cinquante écus d'or (Arch. d'Etat de Siennne, Otto, *Deliberazioni*, L. I, f° 155 r°). — Sozzini mentionne, le 25 février 1553, un présent fait par Marignan à Monluc, à l'occasion du lundi de carnaval, d'un chevreuil, quatre lièvres et quatre paires de poulets.

3 Georges d'Armagnac, fils aîné de Pierre d'Armagnac et de Yolande de la Haye, né vers 1507, évêque de Rodez (1529-1562), Vabres (1536-1553), Lescaz (1555-1556), abbé de La Chaise-Dieu, Aurillac, Conques, ambassadeur à Venise (19 sept. 1536), puis à Rome (1539), cardinal (19 déc. 1544), lieutenant général du roi en Languedoc (1557), archevêque de Toulouse (21 déc. 1562), coadjuteur du cardinal de Bourbon à Avignon, puis, en 1576, archevêque de cette ville, mort le 21 juillet 1585 à Avignon.

4. Giovanni Angelo Medici, né à Milan en 1499, mort le 8 ou le 9 décembre 1565, élu pape, le 16 décembre 1559, sous le nom de Pio IV.

vin arriva sur ^a le point que j'abayoï^s ¹ à la mort, et ^b ne m'en fust pas ^c baillé, mais ^d en despartirent la moitié à des ^e femmes enceintes de la cité; et quand monsieur de Strossi ^f entra, je luy en donnay trois ou quatre flascons; le reste je ^{le} beuvois, comme l'on boit ^g de l'hypocras, le matin. Toutes ces courtoisies avoï^s je receu du marquis, qui ne me fit point ^h trouver estrange ⁱ le ^j pressant qu'il m'envoyoit. J'en ^k envoïay partie à la Seigneurie, partie au Reincroc ^l, et le reste je le garday pour le seigneur Cornelio ^m, le comte de Gayas ⁿ et pour moy, parce qu'ils mangeoient ordinairement ^o avecques moy. *Toutes ces courtoisies sont très-honnestes et louables, mesmes aux plus grands ennemis, s'il n'y a rien de particulier, comme il n'y avoit entre nous. Il servoit son maistre, et moy le mien; il m'attaquoit pour son honneur, et je soustenois le mien; il vouloit acquerir de la reputation, et moy aussi. C'est affaire aux Turcs et Sarrazins de refuser à son ennemy quelque courtoisie; il ne faut pas pourtant qu'elle soit telle et si grande qu'elle rompe ou recule vostre dessein ^p.*

Mais cependant que le marquis me caresse avec ces pressans, lesquels je payois en grands mercys, il pensoit ^q bien à me faire un autre festin: car, la nuit mesmes, environ une heure après minuit, il donna ^r l'escalade avecques toute son armée ^r à la citadelle et au fort de Camollia.

a) bang. Or arriva le vin sur A — b) que j'estois de mourir et — c) point — d) et A — e) de A — f) monsieur le maréchal — g) fait — h) omis dans B — i) trouver donc estrange — j) de (du B) — k) present, duquel j'en B — l) Rincrocq — m) Cornelly — n) Gayasse B — o) moy, que je les faisoys manger ordinairement — p) moy. Or le marquis pensoit — q) il me donna — r) tout son camp

1. Abayer, désirer avec avidité, aspirer à. L'expression abayer à la mort, très énergique, signifie être sur le point de mourir.

2. Cette addition a été sans doute inspirée à Montuc par le souvenir d'une mésaventure dont il ne dit mot. Le 3 novembre, il avait eu avec le marquis une entrevue, dont Odet de Selve dénatura la portée et qui fit concevoir au connétable des doutes sur sa fidélité. Strozzi et le cardinal du Bellay eurent à faire pour le disculper: voir la lettre de Strozzi au connétable, Montalcino, 18 janvier 1555 (B. N., ms. fr. 10455, f^o 48-49, orig.) et celles du cardinal du Bellay au même, Rome, 15 décembre et 4 février (ibid., 10447, p. 366, copie et 371, orig.).

C'est une chose estrange que, plus d'un mois auparavant, mon esprit me disoit et sembloit me pronostiquer que ^a le marquis me donneroit ^b une escalade ^c et que le capitaine Saint-Auban ^d seroit cause de la perte du fort. Cela m'estoit tousjours devant les yeux, et qu'aussi les Allemans seroient cause de la perte de la citadelle, où il entroit toutes les nuits une ^e enseigne *en garde* : qui ^f fust cause que je mis une enseigne de Sienois *en garde* ^g dans une maison, vis à vis de la porte de la citadelle. Le ^h seigneur Cornelio fit ⁱ tant avecques le Reincroc ^j qu'il promist que, s'il venoit un ^k alarme et que le camp s'efforçast ^l de donner escalade à la citadelle, que le capitaine allemand qu'il y ^m mettoit ⁿ tous les soirs de garde auroit commandement de luy de laisser entrer la compagnie sienoise, pour aider à desfendre la citadelle : ce que luy oubliâ, comme je pense, ce soir-là. Tous ^o les soirs j'allois veoir entrer en garde une compagnie françoise dans le fort de Camollia ^p, et une autre sienoise entre le fort et la porte de la ville, soubz une grande ^q halle ^r qui estoit environnée aux deux costez d'une petite tranchée ; mais à la teste, qui

^a *L'ordon des mss. Ed. hante.*

^a) Camolye (Camolie B). Or, comme jamais ung pressalge, quant il se me presente ne m'a failly, il m'avoit prins, plus d'ung mois avant, une opinion que ^b) devoit donner ^c) que je devoys perdre le fort par le capitaine Saint Auban (Auban B) et sa compagne, et la citadelle par les Allemans, que les les les nuictz y en B) entroit une — ^d) que B ^e) de ^f) citadelle que le — ^g) Cornelly seyt acoustre et fait — A) Reincroc — ^h) se forçat A — ⁱ) amu dans A — ^k) mettroit — ^l) là. Or tous A — m, Camolye (Camolio B — n) grand B

1. Il avait d'autres raisons pour y croire. Dès la mi-décembre, les Sienois étaient informés que le marquis avait dessein « d'assailir et latrer la ville en plusieurs endroits », Monluc envoyait à Rome copie de l'ordre « qu'il avait résolu de tenir en cas d'attaque, et ses capitaines y adressaient des lettres « toutes significatives de grande et bonne volonté ». (Le cardinal du Bellay au connétable, Rome, 17 et 25 décembre, B. N., ms. fr. 2044^r, p. 314-315, copie et f° 319, orig. — Cf. aussi une lettre de Soubise au roi, Parme, 26 décembre, B. N., ms. fr. 2045, f° 168 v^r, orig.).

2. Gaspard Pape, s^r de Saint Auban, fils de Philibert Pape et de Claudine de Bésignan, chargé, le 6 juin 1554, de lever une compagnie de 100 hommes de pied pour les conduire à Marseille, et de là à Sienna, mestre de camp le 6 juillet 1558, lieutenant général du Comté Venaissin et de la principauté d'Orange en 1563, tué en 1567, épousa, en 1545, Blanche de Portiers d'Allan.

alloit droit au fort, n'y avoit rien, sins^a tout estoit planier ; et y pouvoit avoir, du corps de garde au fort, soixante ou quatre-vingts pas, et autant jusques à la porte de la ville. Ceste^b enseigne demouroit là pour deux occasions^c ; l'une^d pour secourir le fort, s'il en avoit besoin, comme l'autre compagnie siennoise la^e citadelle, et l'autre pour garder que l'ennemy ne vint donner une escalade à la muraille de la ville, pour ce que, du costé de main gauche sortant de la ville, la muraille estoit fort basse et encores une partie tumbée^f. Or, plusieurs fois auparavant^g, avois-je dict au seigneur Cornelio^h et au comte de Gayasⁱ ces mots, voyant^j entrer la compagnie du^k capitaine Sainct-Auban dans le fort : « Croyriez vous qu'il me va tousjours devant les yeux que nous devons perdre ce fort par la faute du capitaine Sainct Auban et sa^l compagnie ? Je ne la veoïs jamais entrer que la fiebvre ne me prenne, du mauvais presage que j'en ay. » [Ils me respondoient tousjours qu'ilz en avoyent mesme oppinion^m]. Jeⁿ ne le pouvois estimer dans mon cœur, pour ce qu'il n'avoit jamais vingt hommes d'apparence en sa compagnie : car il aimoit mieux un teston qu'un homme de bien : et de luy mesmes ne^o vouloit bouger de son logis, quelque chose que je luy remonstrasse, et ses compagnons luy remonstroient aussi. *Je l'eusse voulu loing de là, tant je l'avois à contre-cœur. La nécessité me forçoit. Cela estoit cause que mon esprit me dictoit tousjours que cest homme me causeroit quelque malheur.*

Or, nostre fort de Camollia^u estoit environné d'un

^a *façon des uns* (texte de A). Phrase omise dans l'éd.

a) quo A — b) ville. Or ceste A — c) à deux fins A — d) l'ing A — e) siennoise à la B — f) tumbée une partie — g) paravant — h) Cornelly — i) Gayasse B — j) comme nous voyions A — k) de — l) et de sa — m) Or je A — n) mesmes il ne A — o) Camolye (Camollia B)

1. C'est la muraille rompue de Fontegusta, dont parle Sozzini, qui dit que la compagnie siennoise postée là était commandée par Lelio Placidi.

2. C'est la Castellaccia de Sozzini, que Montuc distingue du fort impérial de Camollia, situé hors la ville, sur l'emplacement de la Piazza d'Armi actuelle.

fossé large ^a d'une picque et profond autant, et non guières plus, par trois costez, et à la teste, qui venoit droict au corps de garde des Siennois, n'y ^b avoit rien qu'un petit rempart de la hauteur de six ou sept pieds et non davantage; et y avoit un petit relais à moitié du rampart, là où les soldats se pouvoient tenir à genou^c. Les ^d ennemis avoient un autre fort, trois fois plus grand que le nostre et vis-à-vis du nostre, à cent cinquante pas l'un de l'autre, de sorte que eux ny nous n'ozions lever la teste sans estre blessez de ces quartiers-là. Et au nostre y avoit une petite tour ^e vis-à-vis du leur, là où nous tenions, *pour assurer mieuz nostre faict*, tousjours trois ou quatre soldatz, qui nous servoient de sentinelle ^f; et y montoient avecques une petite eschelle à main, tout ainsin^g que l'on monte à un pigeonier^h. Ladite ⁱ tour avoit esté percée du costé du fort des ennemis; et nous y avions mis quelques barriques pleines de terre, car ce trou avoit esté fait par l'artillerie de leur fort, lequel ^j fort monsieur de Termes^k avoit fait faire, mais^l, quand il s'en alla^m, n'estoit ⁿ pas du tout achevé; neantmoins, quand le duc de Florence ^o se rompiat avecques le Roy, le marquis fist une nuict une grande ^p traicte, menant force pionniers avecques luy, et s'en saisist, car l'on n'y faisoit point de garde, et incontinent le mit en deffiance^q.

Or, comme j'ay desjà dict cy dessus, à une heure après minuict, le marquis me donna l'escalade tout à un coup à la citadelle et au fort de Camollia^r, où la compagnie

^a) fossé de large A — ^b) Siennois il n'y B — ^c) genouls (genolz B) — ^d) Or les A — ^e) sentinelle A — ^f) ainsin B — ^g) colombier A — ^h) la A — ⁱ) Or le dict — ^j) fort avoit esté faict par monsieur de Termes, mais A — ^k) alla, il n'estoit A — ^l) Florence (Florence B) — ^m) un grand B — ⁿ) Camolye (Camollia B)

1. Le *terrazzo* de Somaini.

2. Cf. t. I, p. 158, n. 1.

3. En août 1553, pour aller conquérir la Corse.

4. Le 26 janvier 1554. Ce coup de main marqua le début du siège de Sienne.

5. L'attaque eut lieu, en réalité, à Porta Romana, à Orto, à Tuffi, à San Marco, en même temps qu'à Camollia et à la citadelle.

de Saint-Auban^a estoit, *par malheur*, ceste nuit-là de garde. Le marquis donna à la cittedelle avecques les Espagnoiz et Allemans ; et ne se trouva, par bonne fortune, que trois eschelles qui fussent assez longues^b, et de prime arrivée ils chargearent si fort ces^c trois-là que l'une se rompist. Les Allemans se deffendoient, et les Sienois se *presentoient* à la porte, comme il leur estoit ordonné. Le capitaine des Allemans, qui avoit la charge de la porte, ne les vouloit laisser entrer. Ceste dispute dura plus de demye heure. Cependant cinq ou six des ennemis entrèrent^d et forçarent les Allemans, lesquels commençarent à prendre la fuite^e. Alors l'on ouvrist les Sienois, qui coururent à la teste de la cittedelle, où les ennemis commençoient entrer^f, et rencontrarent ces cinq ou six, qui estoient entrés, lesquels^g ils mirent en pièces ; et y en^h avoit deux qui estoient parens du marquis, dont l'ⁱ un ne mourut pas soudainementⁱ. *Cela refroidit les autres, qui estoient sur le point d'entrer.*

En mesme temps on donne l'escallade au fort de Camollia. Saint-Auban^j estoit dans la ville, dans son lit bien à son aise, et son lieutenant, nommé Comborcié^k, estoit au fort, qui^l estoit un jeune homme *non expérimenté*. Je^m croy que, s'il eust eu de bonnes gens en sa compagnie,

a) Camolye là où Saint Auban A — b) ses A — c) les ennemis entrèrent cinq ou six A — d) cargue — e) commençait d'entrer — f) et les A — g) en y A — h) omis dans A — i) soudainement Or il faut asture (asture B) retourner que devint l'escallade du fort de Camollye (Camolie B). Saint Auban — j) Comborcié A — k) lui A — l) et

1. Montalvo (p. 142) dit aussi que les échelles apportées par les Impériaux se trouvèrent trop courtes. Le même détail est confirmé par Adriani, *Istoria del suo tempi*. Venise, 1587, in-4°, t. I, p. 833.

2. Confirmé par Sozzini, qui dit que le commandant impérial, Pietro del Monte, fut mortellement blessé à l'attaque et transporté en litière à Florence. Cf. aussi Adriani, *loc. cit.*

3. Balthazar de Combourcier, fils de Guilgues de Combourcier et de Catherine Marie du Terrail, sieur de Monestier, chevalier de l'ordre (31 juill. 1570), gentilhomme de la chambre (18 sept. 1575), enseigne (juill. 1589), puis lieutenant à la compagnie de Jacques de Savoie, duc de Nemours, lieutenant à la compagnie du prince de Genevois (18 sept. 1575-12 oct. 1581), capitaine de cheval-légers (19 mai-30 juill. 1575), épousa Louise de Saint-Marcel d'Avançon, testa le 14 mai 1583 (F. Vindry, *Dict.*, p. 443).

qu'il eust fait son devoir. Tous deux se sont faits huguenotz depuis^a. Dès que les ennemis presentarent les eschelles par trois courtines, toute sa^b compagnie se met en fuite et route, et voilà les ennemis dedans. Et des^c quatre qui estoient en la tour, les trois se jetarent à corps^d perdu bas, et l'autre abbatit les barriques du trou, et tiroit les ennemis dedans. Ce^e mechant avoit esté prins quelques jours auparavant^f, et avoit demeuré plus de dix jours prisonnier, et pense que sur son entreprinse le marquis se resolut de donner l'escallade: car il s'en alla avecques eux, et depuis ne le vismes. Or le sieur Cornelio^g et comte de Gayas^h estoient logez près de la porte de Camolliaⁱ, lesquels coururent incontinent à la porte, où^j trouvarent que la pluspart de la compagnie syenoise estoit contre icelle^k, et l'autre partie tiroit encores aux ennemis qui sortoient du fort pour venir à eux. Le sieur Cornelio^g laissa le comte de Gayas^h à la porte de la ville, et courut à moy m'advertir; et me^l trouva^m que je sortois du logis, avecques deux pages qui portoient chacun deux torches; et luy dis qu'il courutⁿ sortir dehors, luy et le comte de Gayas^h, pour garder sur tout que les Sienois n'abandonnassent leur corps de garde, et^o qu'ils leur donnassent^p couraige, car^q je m'en allois sortir après luy. Ce qu'il fit, et arrive si bien à point qu'il trouva tout abandonné, et leur fit une cargue avecques les Sienois, et les repoussa jusques dans le fort gaigné. L'alarme estoit desjà par toute la ville: qui couroit à la citadelle et qui couroit^r à la porte de Camolliaⁱ.

a) Ils se sont faitz tous deux huguenaultz depuis A — b) la — c) les — d) comp — e) Or ce A — f) devant — g) Cornelly — h) Gayasse B — i) Camolye (Camolie B) — j) et A — k) la porte A — l) omis dans A — m) trouve A — n) couraisse A — o) mais A — p) qu'il leur donnasse B — q) et que A — r) arriva — s) couraïnci B

1 Cf. le tableau très vivant de Sozzini, qui note que l'alarme fut donnée par la grosse cloche de la Torre del Mangia, dont la grande voix suffit, dit-il, à jeter l'épouvante parmi les Impériaux.

Comme j'arrivois à la porte, vint^a à moy La Morlière^a et L'Espine, tous deux à cheval, l'un contrerolleur des guerres et l'autre tresorier, comme de present est encores La Morlière^a contrerolleur, ausquels^b je commanday l'un courir à la^c porte Saint-Marc et l'autre à la porte Nove, et que en allant criassent tousjours : « Victoire^d ! les ennemis sont repoussez. » Je faisois cela^e craignant que quelques-uns de la ville eussent intelligence avec les ennemis et que, quand ils entendraient ces cris, ils ne s'oseroient decouvrir. Cependant j'estois à la porte de la ville^f, et faisois sortir les capitaines et soldats françois, pour^f secourir le sieur Cornelio^g. Comme^h je vis qu'il y avoit assez de gens dehors, je commanday au lieutenant du capitaine Lussanⁱ de se tenir à la porte et fermer le guichet quand je serois dehors, et que, si j'estois repoussé, qu'il n'ouvrît point, ains qu'il nous lascia tous tuer dehors, et à moy-mesmes le premier. Et sortisⁱ avec mes quatre torches, et trouvay le sieur Cornelio^g, comte de Gayas^j et les capitaines que j'avois mis dehors, qui avoient gagné le rampart, et les soldats sur ce petit relais, le

^a *Le on des ms. Ed. La Molle re*

a) virent B — b) est contrerolleur encores (encores contrerolleur B) La Morlière, ausquelz — c) omis dans A — d) Victoria, victorie — e) Or cela faisois je A — f) capitaines françois et les soldats pour A — g) Cornelly — h et comme — i) sort A — j) Gayasse B

1. Louis Valentin, s' de La Morlière et de Colse, commissaire des guerres du 27 nov. 1552 au 8 sept. 1574 (B N, ms fr 25798, 25799, 25802, 25807, 25809, 25826, 25829, 25830, 25831, 25833; n. acq. fr., 8622, 8625, 8626, 8627, 8629; ms Clairamb., 260, 261, 262, 264, 267, 269, 272) [Commune de M. F. Vindry]. Monduc l'envoya à Strozzi le 20 mars 1555 (éd. de Ruble, t. IV, p. 52), et au duc de Ferrare le 4 juin 1557 (Arch. d'Etat de Modène, *Carteggi e documenti di particolari*, lettera M, busta 78), le 6 nov. 1558, il demandait au duc de Guise de le confirmer dans son état de « contrerolleur général de la guerre », attendu, disait-il, que « ledit de La Morlière est de mes anciens serviteurs » (éd. de Ruble, t. IV, p. 104-105).

2. La porta Camollia.

3. Bertrand d'Esparbès, s' de Lussan, fils d'Odet d'Esparbès et de Braylette de Monts, épousa, par contrat du 21 ou 26 août 1526, Louise de Saint-Félix, testa le 9 janvier 1550, mourut, d'après Monduc (livre IV), en Toscane en juin 1557.

genou^a à terre, qui leur tiroient dans le fort, et eux aux nostres, qui ne pouvoient lever la teste sans estre descouverts : et par les autres deux costez les ennemis donnoient^b l'assaut, et les nostres deffendoient.

Or, comme je jettois les gens dehors par le guichet, Sainct Auban passa outre sans que je l'apperceussc. La^c porte pour entrer dans le fort que nous avions perdu, estoit faicte comme un trou ayant un^d pas en avant et un autre à costé, faicte en onde ou en serpent, et n'y pouvoit passer qu'un homme de front. Là je trouvay dans ceste entrée le capitaine Bourg, qui^e est encores en vie^f, lequel^g portoit l'enseigne du capitaine Charry^h, le sieur Cornelioⁱ et le comte de Gayas^j contre luy. Monsieur de Bassompierre^k, commissaire de l'artillerie, estoit toujours auprès de moy, et quelque canonnier des siens. Je voyois bien^l que le combat dureroit ; et, craignant^m que la poudre nous faillit, je dis à monsieur de Bassompierre qu'il despeschat deuxⁿ de ses^o canonniers pour en aller querir. ce qu'il fit. J'oserois^p dire qu'il fut autant cause de nostre salut^q que tout le combat, comme vous entendrez. Ceux^r que nous combattions estoient les Italiens, car les Espagnols et Allemans donnoient à la citadelle^s. Je^t courois toujours aux uns et aux autres, leur criant : « Courage, mes amys, courage, mes amys ! » Et tout à un coup, au costé de main droicte de la porte où estoient les^u trois sus-

a) de genouls — b) donoyent les ennemis A — c) l'aperceussc et la A — d) trou qui estoit ung — e) Bourg, de la Sauvetat de Gaurc ou Gascolgne (addition en note au bas de la page) qui B — f) qui A — g) Cornelly — h) Gayasse B — i) Bassompierre A — j) siens. Or (et B) voyois je bien — k) craignois A — l) Bassompierre despescher deux A — m) ces A — n) feroit que j'oserois — o) sauuation — p) entendrés Or ceux A — q) citadelle A — r) Ors je A — s) ces A

4. Jean de Pins, fils aîné d'Hector de Pins et de Jeanne Cordier, seigneur du Lac, du Limport et de Brax, coseigneur, avec le roi, de La Sauvetat de Gaurc, conseiller et maître d'hôtel de Marguerite de Navarre (1584), capitaine de gens de pied, mort en 1588. Il épousa 1^{re} Renée de Montesun ; 2^e Jeanne de Larroque (cf. marquis de Pins-Montbrun, *Extrait de la généalogie historique de la maison de Pins*, dans *Rev. d'Aquitaine*, 1857, t. II, p. 155-156).

5 Cf. t. I, p. 176, n. 1.

nommez^a, j'apperceus Saint-Auban, auquel^b je mis l'es-
pée à la gorge, et luy dis : « Paillard, meschant^c, tu es
cause de nous faire perdre la ville, ce que ne verras^d
jamais^e, car je te tueray tout à ceste heure^f, ou tu sauteras
dedans. » Alors, tout espouvanté, me dit : « Ouy, mon-
sieur, j'y sauteray. » Et appella Lussan, Blacon^g, Com-
bas, qui estoient de ses compagnons^h, leur disantⁱ :
« He^j ! mes amys, secondez-moy ; je vous prie, sautez
après moy. » Les autres luy respondirent : « Saute seule-
ment ; nous le suivrons. » Alors je luy dis : « Ne te soucie
de rien, car je te suivray moy-mesmes. » Et mismes tous
les pieds sur le relais comme luy. Et tout à un coup,
comme il fut sur ledit relais, sans marchander (car, s'il
l'eust faict, il estoit mort) il^k se jetta à coup perdu
dedans, ayant^l une rondelle à la main, et ses compagnons
aussi. Il^m ne fut jamais en l'air que les autres n'y fussent ;
et ainsi tous quatre sautarent dedans. C'estoitⁿ à deux pas
de la porte que combattoient le Bourg, le sieur^o Cornelio^p
et le comte Gayas^q. Et tout à un coup, je fis sauter quinze
ou vingt soldats après les quatre capitaines ; et comme
tout cela se jetta à coup perdu dedans, le Bourg, le sieur^o
Cornelio et le comte de Gayas^q poussarent^r et entrarent

^r *Lacen de A (poussarent B). Ed. : passarent.*

a) omis dans A — b) et luy A — c) O malheureux (malheureux B)
d) ville, si ne le verras — e) verras tu jamais — f) asture (asture B) —
g) Lussan, qui est de Vivares (Vivares B), Blacon — h) membre de phrase omis
dans B — i) ces deux mots omis dans A — j) et — k) mort aussi il — l) Or
il avoit A — m) que Saint Auban A — n) fessent. Voilà là tous quatre
dedans. Or c'estoit A — o) seigneur B — p) Cornelly (Cornille B) —
q) Gayasse B

1. Pierre de Forest, s^r de Blacons, chevalier de Malte (7 mai 1526), gou-
verneur de Chiuzi en 1556 (Monluc au duc de Guise, 31 mars 1556, éd. de
Ruble, t. IV, p. 71-72), prit part aux guerres civiles dans les rangs des
réformés, fut lieutenant du baron des Adrets, s'empara de l'abbaye de
La Chaise-Dieu (1 août 1561), assiégea Le Puy sans succès (E. Arnaud, *Hist.
des protestants du Vivarais et du Velay* Paris, 1888, 2 vol. in 8°, t. I, p. 60-63),
assistait à la journée de Moncontour et mourut, quelque temps après, en Saint-
longe (D'Aubais, *Pièce fugit.*, t. I, *Histoire des guerres du Comtat-Venaissin*,
p. 274). Cf. Brantôme, t. V, p. 431, qui l'appelle « un vieux et très bon capi-
taine du temps passé » — Le membre de phrase des mss. « qui est de
Vivares (Vivares B) » s'applique à Blacons, et non à Lussan.

dedans. Je fis mettre les deux torches sur ce relais, afin que nous nous viissions pour ne nous entre-tuer les uns et les autres ; et entray par là où le sieur ^a Cornello ^b estoit. Or les piques, halebardes ne ^c arquebouses ne nous servoient de rien, car nous estions tous aux espées et aux dagues ; et les fismes sauter par dessus les courtines, par où ^d ils estoient entrez, sauf ce qui mourut dedans.

Il y en ^e avoit qui estoient encores ^f demeurez à la tour. Le capitaine Charry arriva ^g à nous, encore qu'il n'y eust que ^h huit jours qu'il avoit eu un' arquebuzade par la teste, lequel nous tenions pour mort ; toutesfous je le vis l'espée et la rondelle en la main, un morion sur son couvre-chef qui luy couvroit sa playe. *Le bon cœur se montre toujours là où il est ; encor' extrêmement blessé, vouloit-il avoir part au combat.* J'estois au pied de l'eschelle, et avois dict au sieur Cornello ^b et au comte de Gayas ^h de sortir hors le fort, donner courage à ceux qui deffendoient les flancs, et que l'un print un costé et l'autre un autre ; ce qu'ils firent, et y trouverent encore prou d'affaires. Je prins par la main le capitaine Charry et luy dis : « Capitaine Charry, je vous ay nourry pour mourir faisant grand ⁱ service au Roy. Il faut que vous montiez ^j le premier. » Luy, plein de bonne volonté et sans marchander, commence ^k à monter par l'eschelle, laquelle ne ^l pouvoit estre de plus de dix ou douze degrez ^m ; et falloit entrer par une fausse trappe, comme j'ay desjà dict. J'avois de bons arquebuziers, et toujours les faisois tirer à ce trou de la fausse trappe ; et fis mettre sur l'eschelle deux des dictz ⁿ arquebuziers, qui montoient après luy. J'avois les deux torches avec moy (car les autres deux, le sieur Cornello ^b et le comte les avoient ^o emportées), et voyoient ^p si clair que noz ^q arquebuziers n'offençoient point le capitaine Charry, qui mon-

^a) seigneur B — ^b) Cornelly — ^c) ny B — ^d) par là où A — ^e) en y B — ^f) dedans, car estoient ils encores A — ^g) arriva, ayant eu n'avoit que — ^h) Gayasse B — ⁱ) faisant ung grand — ^j) montés — ^k) commence B — ^l) monter. Or l'eschelle se A — ^m) eschalons (eschellons B) — ⁿ) deux dans A — ^o) les m'en avoient — ^p) voyions A — ^q) nous A

toit degré par degré^a, donnant tousjours loysir à nos arquebousiers de tirer. Et comme il fut à se monstrier sur le haut, ils tirarent deux arquebuzades, qui luy perçarent la rondelle et le morion, sans luy faire mal à^b la teste. L'arquebuzier qui estoit après luy tira par dessus^c la rondelle, qui fut cause que le capitaine Charry s'avança de monter; et les voylà tous trois dedans *l'un après l'autre*. Ils y tuarent trois des ennemis, et le reste sauta par le trou. Ceux des flancs furent aussi repoussez, et ainsi^d nostre fort fut regagné^e de tous costez^f.

Or le marquis avoit donné le mot à celui qui estoit chef à l'escalade du fort. [qui estoit le gouverneur de leur fort^g] de Camollia^h, que, s'il entroit le premier par la citadelle, qu'ilⁱ vint^j à luy avec tous les Italiens, et que, si aussi il gaignoit le fort, qu'il le viendroit secourir avec les Allemans et Espagnols^k. Et comme ledit^l gouverneur du fort eust gagné le nostre, en^m advertit le marquis. Mais, pourⁿ ce qu'il y a des^o vallons entre la citadelle et le fort de Camollia^e, ledit^m marquis ne peust venir si tost qu'il eust voulu. Et nous, qui pensions avoir tout achevé, vismes venir tout leur camp, ayantⁿ plus de cent cinquante torches². Et^o, par bonne fortune, les deux canoniers^{***}

^a *Leçon des mss. Ed. dessous, qui est un non-sens.* ^g *Leçons des mss. Nombre de phrase omis dans l'éd.* ^{***} *Leçon des mss. Ed. canon.*

a) eschalon (eschillon B) pour eschalon (eschillon B) — b) sans l'offenser à B — c) voilà A — d) reconquise — e) Camolye (Camolie B) — f) qu'estuscy A — g) viendroit — h) et les Espagnols A — i) le A — j) il A — k) marquis. Or (mais B) pour l) de — m) le A — n) camp y ayant B — o) Or A

1. Cf. le récit de Sozzini (p. 334-337) qui concorde avec celui de Montuc. — L'affaire dura plus de deux grandes heures, au dire d'un courrier qui, sorti de Sienna un peu avant l'attaque, s'arrêta dans une vigne, d'où il ouï tout le bruit du combat (Soubise au roi, Parme, 6 janvier, dans Bonnet, *Mém. de la vie de Jean de Parthenay Archevêque, neveu de Soubise*, Paris, 1879, in-8°, p. 103-106.).

2. Un dessin du Stradan, dans la série déjà citée (p. 24, n. 1) montre, en effet, les soldats du marquis marchant vers la ville en colonne, les pièces de campagne portées à dos de mulets, arquebusiers et canonniers encapuchonnés à cause du froid, et un grand nombre portant des lanternes.

de Bassompierre arrivèrent avec la poudre ; et tout à un coup et à grand haste nous la departismes aux arquebousiers, car ils n'en avoient plus ; et je tournay^a mander audict Bassompierre de renvoyer à la poudre. A^b mesme instant m'arriva La Morlière et L'Espine ; et tout à un coup j'en renvoyay La Morlière au gonfalonier^c de Saint-Martin, qu'il m'envoyast deux cents arquebousiers, les meilleurs qu'il eust, conduits par le fils de misser Bernardin Bonnenseigne^d, un jeune homme qui portoit une enseigne de son regiment, plein de bonne volonté, car je l'avois cognu et bien remarqué aux escarmouches. Il^e vint hastivement, et nous trouva aux mains^f avec tout le camp Je^g laissay le sieur Cornelio^h et le comte de Gayasⁱ, avec les autres capitaines, deffendre le fort, et moy, Bassompierre et le [comte de Bisque^{jj}], commissaire ordinaire des guerres, allions^j au long des flancs, ne faisant autre chose que courir^k d'un costé et d'autre, pour donner courage à nos gens. Il^l pouvoit estre trois heures après minuict quand nous recommençâmes à combattre, qui dura jusques à ce que le jour les en tira. Et firent la plus grande folie que gens pouvoient faire : car, à la lumière des torches, nous les voyons plus clair que s'il eust esté jour. S'ils fussent venus à la faveur de la

^a *Leçon de A. Ed.* : donne enseigna. — ^{jj} *Leçon des mss.* Ces trois mots sont omis dans l'éd.

a) tourne A — b) poudre et à A — c) confelonel — d) Boneenseigne B — e) et (lequel B) — f) au main A — g) camp. Or je — h) Cornelly — i) Gayasse B — j) omis dans A — k) coury A — l) gens. Or il A

1. Bernardino Buoninsegni était l'orateur que, le 12 août, les Siennois avaient envoyé à Henri II pour demander du secours (cf. p. 66, n. 2), et qui fut confirmé dans ses pouvoirs le 31 octobre (Arch. d'Etat de Sienn, *Ollo, Delib.*, vol. I, f° 52 r°). Il fut un des plus ardents partisans de la France. On le retrouve en 1557 à Montalcino, faisant partie, avec le capitaine du peuple Mario Bandini, le comte Antonio d'Elci et Mario Caccaguerre des *Quattro sopra la guerra* institués par Montluc le 28 février (Arch. d'Etat de Sienn, *Delib. de Montalcino*, vol. 3, f° 99 v°).

2. Lorenzo di San Martino, comte de Vische (près Biella, en Piémont), commissaire des guerres de 1550 à 1572 (B. N., ms. fr., 21520, 21521, 21526, 21796, 21797 ; Clairamb., 121, 268, 269, 262, etc.). [Communic. de M. F. Vin-dry.]

nuict, avec peu de lumière, ils nous eussent donné plus d'affaires. Les deux cents arquebousiers siennois, que nous mena le fils de misser Bernardin, nous firent un grand bien, comme fit aussi la ^a poudre que Bassompierre avoit renvoyée querir; car le tout nous fit besoin avant que nous nous separissions, pour la longueur du combat, où il fut bien assailly et encores mieux deffendu ¹.

Voylà ^b le succez du combat, qui fut le plus grand et le plus long où je me sois jamais trouvé sans bataille, et là où je tiens que Dieu m'a autant ou plus aydé et gardé l'entendement; car, si j'eusse failly d'un pas seulement à ^c commander, nous estions perdus, comme estoit aussi la ville, car ^d par cest endroict là nous n'y avions rien fortifié, et toute nostre fiance estoit en ce fort. Je promets à Dieu que, trois mois après pour le moins, les cheveux me ^e dresseroient en la teste, quand je ^f m'en souvenois ^g. Les ennemis perdirent de cinq à ^h six cents hommes, morts ou blessez, comme nous disoient les prisonniers que nous prenions ⁱ. Nous ne perdîmes en tout cinquante hommes.

¹ *Leçon des mss. Ed. donc là.*

^a) bien et la A — ^b) Et voilà A — ^c) seulement en comparaison d — ^d) perdus et la ville perdue, car A — ^e) cheveux se me — ^f) il — ^g) souvenoyt

¹ Le registre des délibérations des Huit porte, à la date du 25 décembre, la mention d'une gratification de vin aux Allemands, Français et Italiens, restés sur pied la nuit précédente, et le 27 un ordre aux gonfaloniers des terzi de San Martino et de Città de faire réparer les fortifications endommagées de Camollia là où le prescirta Montuc (Arch. d'Etat de Sienne, *Otto, Deliberazioni*, vol. 1, f^o 159 r^o et 163 v^o). Le 28, la Seigneurie informait l'archevêque Francesco Bandini de l'affaire et louait l'activité déployée par Montuc, « che subito vi si conferi » (publ. par L. Banchi à la suite de la *Relazione di Montalcino*, p. 232-233). Dès le mardi 25, les Huit écrivaient presque dans les mêmes termes à Giulio Cacciaguerra, commissaire à Montalcino, et le 28 à Enea Piccolomini et à Strozzi à Montalcino, à l'évêque de Pienza et à Carlo Massani à Rome (Arch. d'Etat de Sienne, *Copialettere degli otto*, VIII, xv, 2, f^o 82 v^o et suiv.). Le 5 janvier, le cardinal du Bellay transmettait au connétable la relation de l'affaire par Montuc (B N, ms. fr. 20447, p. 233, orig.) et le 18, Strozzi, dans une lettre au même, rendait un pompeux hommage à la valeur personnelle de Montuc (*ibid.*, 20450, f^o 48, orig.).

² Soubise parle de plus de trois cents Impériaux tués, dans sa lettre au roi du 6 janvier, déjà citée, p. 75, n. 1.

morts ou blessez¹. Et ce qui leuren fittant perdre à eux, fut^a la lumière^b des torches, *qui faisoit* que les nostres ne pouvoient faillir, et mesmement estant si près les uns des autres d'une pique ou deux au plus. *qui fut une grande incongruité au marquis, comme j'ay dict, car nous qui avions peu de lumière, les decouvrons à eux, et donnoit grand avantage, comme j'ay dict².* Et comme il fut jour, nous voulûmes recognoistre nos morts dans le fort parmy les leurs. J'y^c trouvay mon valet de chambre et mon palefrenier, qui estoient sautez après les capitaines; de^d ma vie je n'eus^e deux meilleurs serviteurs. Le sieur Cornelio^f et le comte de Gayas^g allarent voir la citadelle, car je ne me pouvois plus soustenir, estant encores si foible de ma grand maladie que qui m'eust soufflé m'eust^h jetté par terre; *et m'estonne comme il fut possible que je prinsse ceste peine. Dieu au besoin me redoubla les forces: car, à la verité, pendant ce grand et long combat je ne cessai de courir et sauter, ores çà, ores là, sans me trouver jamais las, si ce n'est lorsque je ne vis plus les ennemis.* Ilsⁱ me raportarent comme^j tout s'estoit passé, et y trouvarent un parent du marquis, qui n'estoit encores mort, lequel ils^k firent apporter à leur logis et penser.

Or je ne veux oublier à mettre icy, pour monstrier exemple aux autres, que, si jamais homme fut secouru en

a) entre ce feust A — b) veue A — c) je m'y — d) à (que de B) — e) n'avois ou deux A — f) Cornelly — g) Gaïasse B — h) soufflé il m'eust A — i) et — j) rapportarent ils comme — k) et le A

1. Sozzini parait moins digne de foi lorsqu'il affirme qu'il n'y eut, du côté siennois, aucun mort, mais quatre blessés seulement, dont deux bourgeois et deux étrangers.

2. Cf. p. 76. — Brantôme raconte (éd. Lalanne, t. I, p. 296-297) qu'il entendit M. de La Chapelle des Ursins, témoin oculaire, entretenir à table Catherine de Médicis de « cette forme de guerre estrange et bizarre, dont elle s'en esbahit comme les autres beaucoup ». Il ajoute : « Tant y a que ceste nouvelle invention fut gentille, je l'ay veue bien représentée en l'église de Saint Jehan à Florence avecques force autres beaux faits de la guerre de Toscane et de Sienne. » La mémoire de Brantôme le trompe : c'est dans la salle des Cinquecento, au Palazzo Vecchio, qu'il a vu la fresque, peinte d'après le carton du Stradan et attribuée d'ordinaire à Vasari, qui représente l'attaque nocturne de Camollia.

tel besoin, que^a je le fus, et ne voudrois pour rien des-
 robber l'honneur^b aux chefs qui estoient là, ny aux sol-
 dats : car, depuis que le sieur^c Cornelio^d et le comte
 sortirent avant moy et firent^e la cargue, et depuis que
 j'y fus arrivé, le lieutenant de Lussan, que j'avois laissé
 à la porte, me jura n'avoir jamais veu homme qui y fût
 venu pour r'entrer, que les deux canonniers de Bassom-
 pierre, en allant querir les poudres. Toute la ville demeura
 toujours en armes tant que le combat dura. Et veux
 donner ceste louange aux Siénois, avec la verité comme
 Dieu est veritable, qu'il ne se trouva jamais un seul
 homme qui demeurast dans^f les maisons et qui ne print
 les armes, vieux et jeunes, ny ne se trouva un seul
 homme qui monstrast porter aucune affection à l'Empe-
 reur; qui me donna une grande^g assurance de deux
 choses : l'une de la loyauté et l'autre de la hardiesse.
 Trois jours après, le marquis m'envoya un trompette,
 celuy mesmes qui m'avoit apporté le present, voir s'il y
 auroit^h aucun en vie de ceux qui estoient entrez dans la
 citadelle, et qu'il ne me vouloit poinct nyer qu'il n'y eust
 deux de ses parents. Le sieur^c Cornelio^d lui mena reco-
 gnoistre celuy làⁱ qui estoit en vie, et trouva que c'en
 estoit un. Le^j trompette retourna^k incontinent le dire au
 marquis, lequel il me renvoya en^l mesme instant, me^m
 priant de le luy vouloir rendre, meⁿ respondant de la
 rançon : ce que je fis dans une litière qu'il m'envoya;
 mais il mourut trois jours après qu'il fut en leur^o camp.

Vous^p, gouverneurs des places, il me semble que vous
 devez prendre icy un beau exemple à vous presenter vous-
 mesmes au combat. Car il en y^q a qui disent qu'un gou-
 verneur ou lieutenant de roy ne doit jamais hazarder sa
 personne, et mettent en avant que, s'il^r est mort, tout

a) omis dans B — b) voudrais celler pour rien (pour rien tenir scellé B)
 l'honneur — c) seigneur B — d) Cornelly — e) et que firent — f) homme
 demeurant dans — g) grand A — h) avoit B — i) omis dans B — j) le A —
 k) tourna — l) à B — m) renvoya incontinent me A — n) rendre au me —
 o) dans son B — p) O — q) y en B — r) si le gouverneur

est perdu. Je leur accorde qu'il ne^a doit^b pas s'hazarder à toutes choses et à toutes hurtes¹, comme un simple capitaine; mais puisqu'il y va de la perte du tout, que sera-ce^c que vous deviendrez, gouverneurs et lieutenans de roy, et combien y aura-il de dispute sur^d vostre bonneur et renommée? Serez-vous quittes en disant: « Je ne voulois m'ahazarder au combat pour la craincte avec ma perte de perdre tout, mesmement de prendre ce hazard la nuit de secourir ou un fort ou une citadelle, veu que je pouvois deffendre la ville? » Cela ne vous sauvera pas. Jugez que la prinse d'un fort est de telle consequence que vostre ennemy a un pied sur la gorge. Il faut crever plustost ou reconquerir ce que vous avez perdu, comme je fis, ayant au sortir faict fermer la porte pour nous oster toute esperance de retraicte, estant resolu de mourir ou repousser les ennemis; car, les laissant là, aussi bien estois-je perdu.

Et vous, capitaines mes compagnons, mirez-vous et prenez exemple^e sur Saint Auban, afin que vous aymiez^f plus les vaillans hommes que l'argent. Car l'argent vous menera^g à la perte de vostre vie et de vostre reputation, et les vaillans hommes que vous aurez près de vous vous sauveront l'un et l'autre, et ne vous feront porter la honte sur le front. Admirez et suivez quant et quant le grand cœur de Charry, lequel, demy mort, vint encore au combat, et se presenta pour entrer le premier et passer avec une eschelle par un trou. Je croy qu'il n'y peut avoir passage plus dangereux, car vostre ennemy a grand prinse sur vous. Toutesfois nul danger n'arresta ce brave soldat de prendre ce hazard. Pour conclusion de ce cy, je vous diray, gouverneurs des places, que, lorsque quelque mauuaise opinion vous

a) Je veux bien dire que le gouverneur ne — b) ne se doit — c) tout qu'est-ce — d) combien de dispute il y aura sur — e) capitaines, devez prendre exemple — f) aymus — g) menra (mennera H)

1. À tout coup, quoi qu'il arrive (cf. Godofroy, l. IV, p. 473, v° *Heurle ou Hurle*).

entrera dans la teste, que vous y pourvoyez comme je fis, ayant mis les compagnies près des forts. Mais j'eusse mieux faict, puisque Saint-Auban m'estoit à contre-cœur, de l'employer en quelque autre lieu, ne m'en pouvant du tout desfaisre. Cela m'a depuis faict sage, et m'en suis bien trouvé, n'ayant depuis donné charge à homme qui me vint à regret. Il y a assez de moyen de s'en depestrer, sans pourtant offencer personne ne luy oster le courage.

Peu^a après arriva un^b gentil-homme de la chambre de l'Empereur^c, comme depuis nous entendîmes, portant lettres au duc de Florence^d et audict marquis, par lesquelles leur mandoit qu'il trouvoit fort estrange qu'on fît tant durer ceste guerre, et qu'il sçavoit bien que Siene n'estoit pas pour resister contre l'artillerie, mais que c'estoit la custume du marquis de faire durer la guerre^e. Le marquis remonstroit qu'il avoit faict tout ce qui estoit possible en luy, et qu'il cognoissoit bien qu'avec l'artillerie on ne la prendroit pas, car j'avois de vaillans hommes là-dedans, et la ville resoluë de combattre avec moy, me rendant plus d'honneur que je ne meritois, me loüant de grande vigilance^f et de pourvoyance^g, de sorte qu'il cognoissoit bien, à l'ordre que je tenois dans la ville, qu'il perdrait le temps de faire^h batterie. Toutesfois,

^a) Or (omis dans B) bien peu — ^b) arriva au marquis ang — ^c) Florence (Fleurence B) — ^d) moy et me louoyt plus que je ne voullais (valois B) beaucoup de vigilance — ^e) prudance (provoyance B) — ^f) de ma faire

1. Ce gentilhomme était don Juan Manrique de Lara, le futur conseiller de Philippe II, l'un des diplomates espagnols le plus au courant des affaires italiennes (voir le portrait qu'en trace en 1557 l'ambassadeur vénitien Federico Badoer, dans Alberi, sér. I, t. III, p. 246). Il était alors à Florence avec don Francisco de Tolède. (Le cardinal Farnèse au connétable, Rome, 29 décembre, B. N., ms. fr. 20442, f° 65 r°, orig.) Adriani (*Istoria de' suoi tempi*, t. I, p. 835) confirme Montluc en disant qu'il venait presser les choses.

2. En réalité, le pape Jules III avait offert sa médiation : le 30 décembre, à Siene, deux députés de la Seigneurie conférèrent à ce sujet avec Montluc (Arch. d'Etat de Siene, *Otto, Deliberazioni*, vol. I, f° 169 r°). Charles-Quint était tout près d'accepter cette médiation : il désirait une intervention vigoureuse pour s'assurer, le cas échéant, de plus avantageuses conditions.

estant venu cedit^a gentil homme pour cest effect de la part de l'Empereur, et ayant déjà parlé au duc de Florence^b, Cosme de Medicis, ils firent resoudre le marquis à faire ballerie. *Il n'avoit rien obmis de ce qu'un homme de guerre devoit, nous tenant brutes sans esperance de secours, et toutesfois on l'accusoit de vouloir faire durer la guerre. C'est l'ordinaire, lorsque les choses ne sont pas conduites à l'appetit de ceux qui en parlent à leur aise. Le desir de ceux que nous servons va plus viste que nous ne pouvons^c.*

Vers^d le vingtiesme de janvier^e, nous fusmes advertis que l'artillerie partoît de Florence^f, en nombre de vingt-six ou vingt-huict canons ou grandes^g coulevrines^h. Les Siennois furent curieux d'envoyerⁱ espier, pour en sçavoir la vérité; et trouvarent qu'elle arrivoit à Lucignano^k, qui met la cité un peu en trouble. Et à la fin, le lendemain de l'advertissement, ils se resolurent d'assembler toute la noblesse et citoyens au Palais, pour resoudre entr'eux s'ils devoient endurer l'assaut ou composer avec le marquis. Or là il ne me falloit pas faire le mauvais, car ils estoient plus forts que moi^l, et falloit^j tousjours gagner ces gens là avec remonstrances^k

a) en A — b) Fleurance (Florence B) — c) baptiser et vers — d) Fleurance (Florence B) — e) grands — f) colombrines (colobrinnes B) — g) colombrines. Or furent curieux les Siennois d'envoyer A — h) Lusignan (Luxignan B) — i) nous A — j) et moi falloit — k) avecques grandz remonstrances

1. Montuc songe ici à lui-même et au reproche qui lui fut fait d'avoir traîné la guerre aux seconds troubles. — Noter la sympathie avec laquelle il parle toujours de Marignan. Adriano raconte que, pour stimuler le zèle du cupide condottiere, don Juan Henrique lui offrit en présent un vase d'argent de grands poids et lui permit, s'il agissait, de grandes récompenses pour lui, pour son frère le cardinal et pour toute sa famille.

2. Inexact. L'attaque eut lieu le 11 janvier. Dès le 2, les Huit étaient avertis du dessein des Impériaux; le 3, ils écrivaient en hâte à Sirozzi et à Cacciaguera de leur envoyer d'urgence 450 hommes de pied, « con biscotti, polveri e saniti per il bisogno della città » (Arch. d'Etat de Sienne, Otto, *Deliberazioni*, vol. I, f^o 176 r^o, 178 v^o). Le 4, on apprenait à Sienne que seize pièces de l'artillerie du marquis étaient sur la place de Casciano et que celles qui venaient du Val di Chiana étaient à Castelnuovo Berardenga (Sirozzi, p. 313-314). Le 6, les Huit, d'accord avec Montuc, adressaient aux cardinaux français à Rome et au duc de Ferrare « lettere amorevolissime, piene di cal dezza e di confidentia », pour les aviser de ces mouvements (Arch. d'Etat de Sienne, Otto, *Deliberazioni*, vol. I, f^o 185 r^o).

et persuasions douces et honnestes, sans parler ^a de se courroucer. Croyez que je forçai bien mon naturel, contre l'advis de monsieur le connestable, qui m'avoit représenté et depeint au Roy comme il m'avoit veu en mon aage bouillant. Il faut qu'un capitaine et gouverneur sage et advisé, quand il est parmy les nations estrangères, lasche tant qu'il peut se conformer à leur humeur. Parmy les Allemans et Suisses, il faut faire carrous¹ ; avec les Espagnols, tenir leur morgue superbe et faire plus le religieux et devotieux qu'on n'est ; parmy l'Italien, estre discret et sage, ne l'offencer ny caresser leurs femmes. Quant au François, il est à tout faire. Tant y a que Dieu me fit la grâce, qui suis Gascon, prompt, colère, fascheux et mauvais patient, de me comporter si bien parmy ceste nation soupçonneuse et defflante, qu'il n'y eust nul citadin qui se peust plaindre de moy. Or, comme toute la noblesse et seigneurie de la ville alloit au Palais, miser Hieronime Espano^b, qui estoit gentil homme siennois, et des plus grands de la ville, et des huict de la guerre. avant qu'aller au Palais vint hastivement parler avec le sieur ^c Cornelio^d, et luy dict comme tous les sieurs ^e qui estoient de la cité estoient appelez à se rendre au Palais incontinent, et que c'estoit pour resoudre s'ils devoient attendre la batterie ou entrer en composition avec le duc de Florance ^f et le marquis de Marignan, et qu'il avoit desjà entendu que la plus-part balotteroient ^g qu'on devoit entrer en composition et non endurer la batterie

^a) honnestes, car là ne faillait point parler (sans y parler B) — ^b) Geronymen (Jheronim B) Espanos — ^c) seigneur B — ^d) Cornecilhe (Cornelii B) — ^e) seigneurs — ^f) Fleurance (Florence B) — ^g) balloteroit (baloteroict B)

1. Boire avec excès.

² Girolamo Spannocchi, un des partisans les plus acharnés de la résistance : il faisait partie des Huict de la guerre, nommés le 8 octobre par Sirozzi, Odet de Solva et Monluc, il y représentait, avec Mario Bandini, l'ordre du Peuple, qui était le plus favorable à la France. Le 9 novembre, ses collègues l'avaient chargé de conférer avec Monluc au sujet des agissements du capitaine Bartolommeo da Pesaro (Arch. d'Etat de Sienne, Otto, Deliberazioni, vol. I, f° 74 r°). Le 8 janvier, ils l'approuvaient d'avoir donné « una torcia al signore Cornelio Benivogli per li bisogni publici » (*ibid.*, f° 190 r°).

et l'assaut, pour la craincte qu'ils avoient d'avoir pis ^a, et qu'il s'en y ^a alloit. et le pria de m'advertir. Tout incontinent le sieur ^b Cornelio ^c vint à moy, et me trouva que je voulois monter à cheval pour aller voir les gardes; et comme il m'eust dict cela, montâmes tous deux à ma chambre, et discourûmes ^d longuement quels moyens il y auroit ^e de rompre ce coup. Et en ^f mesme instant arriva ^g le seigneur Bartholomé Cavalcant ^h, qui m'en dict autant, et qu'il pensoit bien que desjà la resolution estoit prinse par toute la ville, et qu'ils n'alloient au Palais sinon pour ballotter; et que, s'ils l' ⁱ avoient une fois ballotté, il n'en falloit plus parler.

Or tous trois estions bien empeschez, eux de me donner conseil et moy de le sçavoir prendre. A la fin je m'avisay d'aller au Palais et emmener ^j avec moy le Reincroc ^k et ses capitaines, le seigneur Cornelio ^l avec les siens italiens, et Combaz avec les capitaines françois. Nos ^m Allemans commençoient fort à pàtir de vin, et le ⁿ pain bien petit, car de chair il ne s'en parloit plus, sinon de quelque cheval ou quelque asne qu'on mettoit en vente ^o à la boucherie ^p, et d'argent il ne s'en parloit plus du tout, car ^q monsieur de Strossi ^r n'avoit nul moyen d'en y faire rentrer ^s; qui nous mettoit en craincte que ^t les Allemans se joindroyent avec la ville pour

a) si en A — b) seigneur B — c) Cornelly (Cornelly B) — d) discourismes — e) avoit A — f) à B — g) instant m'arriva — h) Cavalquant B — i) onus dans B — j) admener (amener B) — k) Reincrocq (Rincroc B) — l) Cornelly — m) françois. Or nos A — n) de B — o) à vendre — p) perlat point (plus B), car — q) monsieur le mareschal Astrocy (Astrosay B) — r) entrer et craignons que A

1. Le 1^{er} janvier 1555, il fallut empêcher, au conseil des Huit, d'envoyer un ambassadeur à Venise (Arch. d'Etat de Sienne, *Otto, Deliberazioni*, vol. 1, f^o 174 r^o). Le 10, l'ambassadeur ferrarais à Venise, et le 11, Odet de Selve écrivaient que l'état de Sienne était désespéré (Montana, *Renata di Francia* Rome, 1853, in-8°, t. II, p. 404; H. N., ms. fr. 20542, f^o 68 r^o 70 v^o).

2. Sorzini mentionne, à cette date, plusieurs convois de bêtes à cornes et de vives interceptés par les Impériaux. Il fait un pathétique tableau des Siennois, réduits à se nourrir d'une herbe nommée *scarsellina* (p. 344).

3. Inexact. Le 27 décembre, les Huit et Montuc avaient écrit à Rome pour demander que les agents français leur procurassent l'argent nécessaire pour le solde de la garnison (Arch. d'Etat de Sienne, *Otto, Deliberazioni*, vol. 1,

entrer en composition. Qui ^a fut cause que je priay le ^b sieur Cornelio ^c d'aller parler avec le Reincroc ^d, et le priay de me ^e faire compagnie au Palais et amener ses capitaines avec luy, et qu'il laissast les lieutenans et enseignes en leur quartier ^f chacun, afin qu'estant au Palais il n'advint quelque surprinse autour des murailles, et luy qu'il en fît de mesmes. Et manday au capitaine Combas que pareillement il ^g vint ^h; et envoyay ⁱ le sieur Bartholomé diligemment au Palais, pour regarder s'il pourroit gagner quelqu'un secrettement, pour ayder à ^k rompre ceste boutée ^l. Car il me sembloit bien advis que, si je pouvois rompre ce coup, je praticquerois tant de gens que la balote blanche seroit la plus forte ^m. Et ainsi ⁿ s'en allarent tous hors de ma chambre, et ne leur dis rien de ce que je voulois faire.

Or j'estois encore si très-extenué ^o de ma maladie, et le froid estant grand ^p et aspre ^q j'estois ^r contrainct d'aller si enveloppé le corps et la teste de fourreures ^s que, quand l'on ^t me voyoit aller par la ville, nul ne pouvoit avoir esperance de ma santé, ayant opinion que j'estois gasté dans le corps et que je me mourois à veuë d'œil. « Que ferons-nous, disoient les dames et les poureux (car en une ville il en y a d'uns et d'autres), que ferons-nous si nostre gouverneur meurt? Nous sommes perdus : toute nostre fiance après Dieu est en luy. Il n'est possible

^a *Lect. de B. Ed. envoys.*

^z) que B — b) au A — c) Cornelliha (Cornelly B) — d) Reincrocq (Rincroc B) — e) et luy pour (prier B) me — f) leurs quartiers — g) y A — h) vince — i) mande — j) seigneur B — k) omis dans A — l) bottée B — m) ainsi A — n) attenué A — o) et les froids qu'estoient grandz — p) grandz que j'estois — q) fourures — r) on B

f° 163 v°. Le 31, d'après Sommi, le commissaire Cacciaguerra fit entrer dans Siennne 1.000 écus d'or pour la paye, ce qui redonna du courage aux soldats et aux habitants.

1. Boutée, bottée, choc, attaque (cf. Godefroy, t. I, p. 709).

2. On votait à Siennne par boules blanches et noires.

3. Sommi note que, le 8 janvier, il tomba une neige épaisse.

qu'il en eschappe ». Je croy fermement que les bonnes prières de ces honnestes femmes me tirarent de l'extremité et langueur où j'estois, j'entens du corps, car, quant à l'esprit et entendement, je ne le sentis jamais affoiblir. Ayant donc accoustumé auparavant d'estre ainsi enbeguné, et voyant le regret que le peuple avoit de me voir ainsi malade, je ^a me fis bailler des ^b chausses de veloux ^c cramoisi ^d, que j'avois apportées d'Albe ^e, couvertes de passemant d'or, et fort decouppées et bien faictes; car au temps que je les avois faictes faire, j'estois amoureux. Nous estions lors de loisir en nostre garnison, et n'ayant rien à faire il le faut donner aux dames. Je prins le ^f pourpoint ^g tout de mesmes, une chemise ouvrée de soye cramoisie ^h et de fillet d'or bien riche (en ce temps-là on portoit les collets des ⁱ chemises un peu avallez). Puis ^j prins un collet ^k de buffle, et me fis mettre le hausse col ^l de mes armes, qui estoient bien dorées. En ^m ce temps là je portois gris et blanc, pour l'amour d'une dame de qui j'estois serviteur, lorsque j'avois le loisir. Et avois encore un chapeau de soye grise, faict à l'allemande, avec un grand cordon d'argent et des plumes d'aigrette bien argentées. Les ⁿ chapeaux en ce temps-là ^o ne couvroient ^p pas grands, comme font à ceste heure ^q. Puis me vestis un cazequin ^r de velloux ^s gris, garny ^t de petites tresses ^u d'argent, à deux petits doigts l'une de l'autre, et doublé de toile ^v d'argent, tout decouppé entre les tresses, lequel ^w je portois ^x en Picmont sur les armes ^y. Or avois-je encor deux

* *Laçon des mss. Ed. : couvroient.*

a) santé et je l — b) unes (unnes B) — c) velours — d) cramoisin
e) amoureux et le — f) pourpoint — g) cramoisyne A — h) de A — i) aballé
un peu. Puis A — j) couillet A — k) haulcecol A — l) dorées. Or en A
m) Or les A — n) Par lors les chapeaux B — o) asture (asteure B) — p) casa-
quyn (crazacquin B) — q) vellours — r) tout couvert — s) petite tresse A —
t, tocadune (tocquadille B) — u) que A — v) j'apportoie B

1. On se souvient que Monluc avait été nommé gouverneur d'Alba en janvier 1553 (cf. t. I, p. 388).

2. Monluc portait ce cazequin le dimanche 21 avril 1556, jour de sa sortie de Sienna « Dietro alla battaglia francese era moned di Monluch, vestito

petits flascons de vin grec, de ceux que monsieur le cardinal d'Armagnac m'avoit envoyés. Je ^a m'en frottay ^b un peu les mains, puis ^c m'en lavay fort le visage, jusques à ce qu'il ^d eust prins un peu de couleur rouge, et enbeus, avec un petit morceau de pain, trois doigts, puis me reganlay au miroir. *Je vous jure que je ne ^e me cognois sois pas moy-mesmes, et me sembloit que j'estois encor en Piemont, amoureux comme j'avois esté. Je ne me peus contenir de rire, me semblant que tout à coup Dieu m'avoit donné tout un autre visage.*

Le ^f premier qui arriva à moy avec ses capitaines fut le sieur ^g Cornelio ^h et le comte de Gayas ⁱ, monsieur de Bassompierre, commissaire, et ^j le comte de Bisque, que j'avois envoyé ^k querir. Et comme ils me trouvarent de ceste ^l sorte, se ^m prindrent tous à rire. Je ⁿ bravoys par la *salle* plus que quatorze, et n'eusse pas eu la puissance de tuer un poullet, *car j'estois plus foible que rien plus.* Combaz et les capitaines françois arrivarent aussi. Toute ^o ceste farce ne tendoit qu'à *faire* rire les uns et les autres. Et le dernier, ce fut le colonnel Reincroc ^p et ses capitaines, qui, comme il me vist de ceste ^q sorte, il se met à sanglotter de force de rire. Et je le prins par les bras et luy dis : « Et quoy, seigneur colonnel ^r, pensez-vous que je sois ce Monluc ^s qui va tous les jours mourant par les ruës ^t Nany ^u, *nany*, car celuy-là ^v est mort, et je suis un autre Monluc ^w. » Son truchement ^x le luy dict, qui le

^a Ed. Montluc

a) et b) froitis (froetis B) — c) mains et pays A — d) que mon visage A — e) miroir et ne — f) esté et le A — g) seigneur B — h) Cornelly — i) Gayasse B — j) amé dans A — k) j'arais tout envoyé l) d'este — m) sorte ilz se A — n) rire et moy je — o) aussi et toute p) Reincroc (Rincroc B) — q) d'este — r) coronnel A — s) neny (non B) — t) estuilla (stulla B) — u) truchement

di solo bertino di velluto con ricami d'argento, e con una cappa del medesimo lavoro. » (*Entrata del marchese di Marignano in Siena, relation anonyme publ. par G. Milanese dans l'Arch. stor. ital., t. II, appendice, p. 595*). L'éditeur remarque que le mot *bertino* est un vocable du dialecte de l'Émilie équivalant à *bigio* (gris)

faisoit encore plus rire. Et ^a déjà le sieur ^b Cornelio ^c luy avoit dict la resolution ^d pour quoy je l'envoyois querir, et qu'il falloit que nous ostissions, par une sorte ou par autre, ce doute qui estoit parmy les Sienois. Et ainsi ^e nous allâmes tous à cheval au Palais; et comme nous eusmes monté le degré, nous trouvâmes la grande ^f salle ^g toute pleine de noblesse et de ^h bourgeois de la ville qui estoient du conseil. Or, à main gauche, il y a une petite salle ⁱ, en laquelle n'entre que le capitaine du peuple ^j, les douze conseillers ^k et les huict de la guerre; tout ^l cela se nomme le Magistrat. J'entray ainsi ^m en la grande ⁿ salle, et leur ostay mon chapeau. Je ^o ne fus cognu de personne ^p de prime abordée, ains pensarent ^q tous ^r que je fusse quelque gentil-homme, que monsieur de Strossi ^s eust envoyé dans la ville, pour commander l'assaut, à cause de ma foiblesse. J'entray dans la petite salle, et tous les capitaines et collonels après moy, lesquels demeurarent debout auprès de la porte; et je m'allay assoir auprès du capitaine du peuple, où ceux qui tenoient le lieu du Roy avoient accoustumé se soier ^t, comme j'avois faict souvent. Et en entrant, mon chapeau à la main, je ^u me sousriois vers l'un et vers l'autre. Tous ^v s'esmerveilloient de me voir. Deux déjà avoient commencé d'opiner. Et ^w alors je commençay ^x à leur parler ^y en italien en ceste sustance ^z :

a) or A — b) seigneur B — c) Cornelly — d) raison — e) ainsi A — f) grand — g) des — h) peuple A — i) guerre que tout — j) ainsi A — k) grand — l) et — m) pensoient — n) ilz B — o) monsieur le mareschal — p) s'asseoir — q) omis dans A — r) l'autre que tous — s) voir. Or (omis dans B) avoient ilz (ilz avoient B) déjà commencé à oppiner deux et — t) je leur commençay B — u) remonstrier — v) manière (tout le passage qui suit, jusqu'à : Alors chacun haussa la main, omis dans A)

1. La sala del Mappamondo, où se réunissait le grand conseil, à droite du grand escalier du Palazzo pubblico.

2. La salle de la Balia.

3. Ces douze conseillers ne furent adjoints que le 22 janvier aux Huit pour traiter des affaires de la guerre (Arch. d'Etat de Sienne, Otto Deliberazioni, vol. II, f. 16 v°). Ils ne pouvaient donc être là le jour où Monluc est censé avoir prononcé son discours.

« Seigneurs, j'ay esté adverty que, depuis que vous avez entendu à la verité que les ennemys amenoient l'artillerie, vous estiez ^a entrez en quelques disputes, qui engendrent parmy vous plustost la peur et la craincte que quelque belle resolution ^b de combattre et deffendre vostre ville et liberté avec les armes : ce que j'ay trouvé fort estrange, et m'en suis esmerveillé, ne me le pouvant persuader. Toutesfois, à la fin, je me suis resolu venir vers vous, avec ^c les collonels et capitaines de toutes les trois nations que le Roy a en ceste ville, pour vous visiter en ce lieu et entendre de vous la verité de tout ce qui se passe. Or, messieurs, je vous prie, considerez et pesez ^d bien ce conseil où vous estes tous appellez : car de ce conseil et de la resolution que vous prendrez depend tout l'honneur ^e, grandeur ^f, autorité ^g et assurance ^h de vostre estat, de vos vies, de vos honneurs, et conservation de vostre liberté ancienne ; et au contraire toute la honte, deshonneur, reproche, avec une infame ⁱ perpetuelle à vos enfans, deshonneur ^j à vos pères, qui vous ont laissé pour ^k heritage une telle grandeur ^l que vous tenez, l'ayant deffenduë tousjours par batailles, les armes en la main, contre tous ceux qui leur ont ^m voulu oster. Et à present ⁿ que vous devez ^o achapter l'occasion qui se presente ^p de la moitié de vos biens, pour monstrier à toute la chrestienté que vous estes les vrais enfans legitimes de ^q ces anciens Romains belliqueux, les enfans legitimes ^r de vos pères, qui ont tant combattu pour souslenir vostre liberté, est-il possible que cœurs si enois, cœurs si genereux, soient entrez en frayeur, pour ouyr parler de l'artillerie ? Voulez-vous entrer ^s en craincte pour cela ? Je ne puis penser que cecy procède de vous, qui avez faict

a) estes B — b) disputes tendent plus à une craincte que non à une resolution B — c) vous autres avecques B — d) poisés B — e) depend et represente l'honneur B — f) grandesces B — g) autorités B — h) conservation B — i) infamie B — j) deshonnorer B — k) par B — l) grandesse B — m) leur y ont B — n) estheure B — o) devrés B — p) se vous presente B — q) des B — r) propres B — s) liberté et pour monstrier le faict de tout cecy, oras que l'artillerie se vous vint presenter, vous voulés entrer B

preuve de vostre generosité. Ce^a n'est pas aussi faute d'amitié que vous portiez^b au Roy très-chrestien, ny de la bonne esperance que vous avez en luy. Ce n'est pas aussi pour vous deffier les uns des^c autres, pour les partialitez qui sont dans vostre cité : car je n'ai jamais cognu que vous fussiez divisez, mais au contraire bien unis pour^d la conservation de vostre liberté et seigneurie. Je vous ay veu toujours resolu^e de mourir les armes au poinct^f, plustost que de la vous laisser ravir^g. J'ay toujours veu grands et petits marcher d'un mesme pied et avoir une mesme resolution. Ce n'est pas aussi pour faute de hardiesse : car je n'ay jamais veu faire sortie aux escarmouches que toujours quelqu'un de vostre jeunesse ne se soit remarqué par dessus les nostres, encores mesmes qu'ils soient plus vieux soldats qu'eux, pour avoir faict des actes^h dignes d'estre loiez et estimez d'un chacun. Je ne puis croire que gens qui font si bien puissent, pour le bruit du canon, qui faict plus de peur que de mal, entrer en craincte et prendre resolution de se rendre esclaves de ceste nation insupportable des Espagnols ou de vos voisins, vos anciens ennemis.

« Or, puisque cela ne procède de vous, ilⁱ faut donc qu'il procède de moy, qui ay cest honneur d'estre lieutenant du roy de France, vostre bon amy et protecteur. Que si^j vous le faites pour craincte que je n'aye la santé pour prendre la peine qu'il convient supporter à^k l'heure que les ennemis nous assaudent, pour la foiblesse où je suis encore, à cause de ma grand^l maladie, cela ne vous doit faire entrer en deffiance. Les bras et les jambes ne font pas tout. Ce grand capitaine Antoine de Lève, gouteux et impotent, a plus gagné de victoires dans sa chère qu'autre

a) vous autres. Car ce B — b) portés B — c) d'avex les B — d) à B — e) seigneurie. Mais toujours je vous ay veuz resolu B — f) en la main B — g) perdre B — h) choses B — i) vous autres d B — j) moy pour une des trois raisons que je vous veuz remonstrer M B — k) peine qu'est necessaire de prendre d B — l) grande B

de nostre age n'a faict à cheval^a. Dieu m'a réservé tous-jours le jugement pour vous conserver. N'avez-vous jamais veu manquer ? Estois je croupi dans un lit, lors de la grand camusade et escallade que vostre ennemy vous donna ? Mais voyez, je vous prie, messieurs, la grande^b grâce que Dieu m'a faict, tout^c à un coup m'ayant^c rendu la force autant que si je ne fusse esté malade. Et par là vous pouvez cognoistre que Dieu nous ayme et qu'il ne veut pas que vous ny nous nous perdions^d. Je me sens assez fort pour prendre le harnois ; vous ne me verrez plus fourré ny enmaillotté. Que si vous le faictes pour crainte de mon insuffisance et peu d'experience, en cela vous faictes un grand tort au Roy : car c'est autant comme de donner entendre à tout le monde que^e Sa Majesté vous a envoyé icy un homme desgarny de toute suffisance et mal expérimenté pour sçavoir ordonner ce qu'il faut faire pour la defence de vostre ville. Quoy ? pensez^f-vous que^h le Roy vous aymeⁱ si peu que de m'avoir envoyé icy, s'il n'avoit grande assurance de moy et qu'il n'eust essayé en autre lieu qu'est-ce que je porte et ce que je puis ? Je ne vous diray rien de moy, cela seroit honteux à moy-mesmes ; vous en avez veu une partie, l'autre vous la pourrez entendre. Vous pourrez donc juger^j que le Roy ne m'a pas choisi parmi tant de gentils hommes qu'il a en son royaume, et ne m'a pas envoyé auprès de vous sans^k avoir bien poisé ce que je sçay faire, par la longue experience qu'il en a tousjours eu, non-seulement pour estre politique, comme vous m'avez veu jusques icy, mais pour pourveoir, lorsque de force on veut emporter une place. Craignez-vous, seigneurs, que^l la hardiesse

a) grand B — b) faict que tout B — c) Il m'a B — d) perdons B — e) entendre aux gens que — f) Et B — g) penseriez B — h) vous bien que B — i) aymast B — j) grande et longue experience de moy ? Vous n'avez jamais cogné qu'il vous aimast si peu qu'il vouleust que vous vous perdisiez. Par là vous pouvez juger B — k) vous autres sans B — l) tousjours veu Si vous le faictes pour crainte que vous ayez que B

me faille au besoin? Et de quoy me serviroit tant de preuves que j'en ay faict depuis que je suis icy avec vous? Estant^a malade, vous m'avez veu sortir dès que j'ay peu monter à cheval, allant voir les escarmouches de si près que moy-mesmes les commandois. Et ne vous souvient-il pas du jour que j'entray en ceste ville, et de la grande escarmouche que je rendis? Vos gens l'ont veu; ils y ont eu part. Et la nuit de Noël encores plus, où le combat dura six grosses heures, ne vins-je pas moy-mesmes aux mains? Ne^b cognustes-vous pas alors que je ne perdís point l'entendement à ordonner, ny la hardiesse à combattre? J'ay honte de le dire: mais, puisque vous le sçavez, je n'en dois pas rougir. Je ne vous veux dire que ce que vous avez veu. Je ne suis pas Espagnol ventant; je suis François, et encore Gascon, qui est de nostre nation le plus franc et libre. Or, messieurs, il me semble que vous avez^c assez d'experience^d de vous mesmes, qui vous rendra dignes d'un perpetuel reproche, si vous prenez autre resolution, outre^e le dommage que vous en recevrez^f. Il me semble que^g vous me devez avoir cognu depuis que je suis avec vous autres, et que je n'ay rien oublié de ce que le Roy s'est promis de ce que je sçau-rois faire, quand la necessité se presentera^h. Toutes ces remonstrances que je vous ay faict, tant deⁱ ce qui^j vous touche en particulier comme de ce qui touche le^k mien, vous doit faire oublier toute crainte et prendre tout le cœur et la magnanimité qu'ont tousjours eu vos predecesseurs et vous-mesmes, qui estes en vie: par quoy je vous prie que vous preniez^l tous ensemble une resolution telle que les vaillans hommes comme vous estes doivent prendre, c'est de mourir les armes en la main, plus-tost que de laisser perdre vostre souveraineté et liberté.

a) vous, que moy estal B — b) heures, N'allis-je pas moy mesmes au combat? ne B — c) vous autres avec B — d) de longues experiences B — e) mesmes, par quoy vous meriteriez mieux cent reproches que tous autres, outre B — f) recevriez B — g) semble aussi que B — h) les besoins se presenteront B — i) à B — j) que B — k) au B — l) prenez B

Et de moy et de tous les collonels et capitaines que voylà, nous jurons * Dieu que tous mour[r]ons avec vous, comme nous vous en donnerons à ^b ceste heure l'asseurance. *Ce n'est pas pour nostre bien et pour acquerir des richesses ; ce n'est pas pour nos aises, car vous voyez que nous pâlissons et la faim et la soif ; ce n'est donc que pour nostre devoir et pour nous acquitter du serment, afin qu'on puisse dire, et vous quelque jour, que c'est nous qui avons deffendu la liberté de ceste cité, et qu'on nous puisse appeler les conservateurs des Siensois.* »

Alors ^c je me levay et dis au truchement ^d allemant qu'il retint ^e bien ce que je voulois dire, pour le redire au colonel Reincroc ^f et à ses capitaines. Et *alors* commençay à parler aux colonels et leur dis : « Signori miel et fratelli, juriamo tutti et prometiamo, inansi Iddio, che noi moriremo tutti l'arme in mano con essi loro, per adiutar li a deffendere lor sicuressa et liberta ; et ogni uno di noi s'oblighi per li soi soldati ; et alsate tutti le vostre mani ¹. » Alors ^g chacun haussa la main. Le truchement ^d le dict au colonel, lequel incontinent leva la main, et tous ses capitaines, criant : « Io, Io ^h, huerlic ! ⁱ » et les autres. « Ouy, ouy, nous le promettons », chacun en son langage. Sur quoy le capitaine du peuple ^j se leva, et tout le conseil, me remerciant infiniment ; et après tourna ^k le

a) Je jure B — b) donnerons tout à B — c) l'assurance. Et alors H — d) truchement B — e) entendist B — f) Reincroc B — g) colonels et capitaines : « Messieurs, jurons tous et promettons à ces seigneurs Siensois devant Dieu que nous mourrons tous les armes en la main avecques eux pour les ayder à deffendre leur souveraineté et liberté, et que tous nos soldats, du moindre jusques au plus grand, combattront pour ce mesmes faict, et que nation pour nation chacun de vous promet et s'oblige pour ses soldatz, et lèvera tous la main. » Alors B — A) eo eo B — i) peuple A — j) après m'avoir remercié tourna (tourneront B)

1. Lire : « Signori miel e fratelli, giuriamo tutti e prometiamo, inansi Iddio, che noi moriremo tutti l'arme in mano con essi loro, per adiutari a deffendere lor sicuressa e liberta ; et ogni uno di noi s'oblighi per li soi soldati, et alsate tutti le vostre mani » C'est-à-dire : « Messieurs et frères, jurons tous et promettons, devant Dieu, que nous mourrons tous les armes à la main avec eux, pour les aider à défendre leur sécurité et liberté, et que chacun de nous s'oblige pour ses soldats ; et lève tous la main. »

a. Lire : « Ja, ja, wahrlich ! » (Oui, oui, en vérité !)

visage devers les capitaines, lesquels il^e remercia^b bien fort et d'une grande volonté. Lors^c ils me prièrent me vouloir retirer à mon logis, jusques à ce qu'ils eussent parlé à tout le conseil qui estoit dans la grand salle, et donné à entendre toute la remonstrance^d que je leur avois faict: ce que je fis. Et à la sortie de la petite salle, je trouvay misser Bartholomé Cavalcan^e, qui ne sçavoit pas la proposition^e que j'avois faicte (car il n'entra pas dans la salle du conseil), lequel^f me dict à l'oreille qu'il pensoit que tous avoyent prins resolution de n'endurer point la batterie. Alors je l'en r'amenay à mon logis; et trois heures après, arrivarent quatre des magistrats, dont misser Hieronim Espano^g en estoit l'un, ayant charge de toute la Seigneurie^h generalmente de me remercier infiniment; et me dict queⁱ misser Ambrosy Mitti^j avoit^k parlé en la chaire accoustumée, qui est au milieu de la grand salle, contre la muraille^l, leur faisant entendre la remonstrance que je leur avois faicte (lequelⁱ n'en oubliâ rien, car c'estoit un homme sage et bien advisé), et le serment qu'avoient faict tous les colonels et les capi

^a *Levan des mss. Rd* — *propositio.*

^a) et les (auxquels ilz B) — ^b) remercièrent B — ^c) omis dans A (et B) — ^d) toutes les remonstrances B — ^e) Cabalcoquan B — ^f) qui A — ^g) Hieronyma Espanot (Hieronim Espanos B) — ^h) seigneurie A — ⁱ) et que après que — ^j) Ambrosi Miti (Ambrosi Myty B) — ^k) eust — ^l) qui

1. Ambrogio Nitti, qualifié de « medico peritissimo » dans un document de 1539 (S. Borghesi et L. Ranchi, *Nuovi documenti per la storia dell' arte senese*, Siennese, 1898, in-8°, p. 474), de l'ordre du peuple, avait proposé, le 12 août, d'envoyer un ambassadeur à Henri II pour implorer son appui (Arch. d'Etat de Siennese, *Concilio generale*, reg. 248, f° 220-223 v°). Le 2 février 1555, il fut désigné pour tenter auprès des agents français à Rome une démarche suprême (Sozzini, p. 364-365); le 18, il partait pour Florence avec mission de négocier la capitulation (*ibid.*, p. 370-371), le 1^{er} mars, il repartait pour Rome, muni d'instructions pour les agents français (B. N., ms. ital. 1134, f° 191 v° 193 v°). En août 1556, il fut député par les Siennois vers Henri II pour obtenir qu'il se fît le protecteur de la république « retirée » à Montalcino (Henri II à la république de Siennese, 29 août 1556, Bibl. commun. de Siennese, K IV, 36, f° 70 r°).

2. L'ambon de bois, au dessus duquel était gravé le mot *Dieu* et où montait le magistrat chargé de lire les propositions de vote.

taines, les exhortant^a de se resoudre tous au combat. Il^b ne me souvient s'ils se mirent à la deliberation de la ballotte ou si tous levarent la main, comme nous avions fait; mais les quatre nous rapportarent que jamais ils n'avoient veu une plus grand joye qui^c s'^d estoit mise entre eux après la proposition dudict Ambrosy Mitty^e; et me dirent aussi que, après que je fus sorty de^f ladicte salle et faict lesdictes remonstrances, les deux gentils-hommes qui avoient opiné qu'il falloit capituler et entrer en composition avec l'ennemy, avoient prié le senat leur vouloir faire ce bien que de rayer^g leurs opinions et n'y avoir esgard, et les laisser encor^h opiner; ce quiⁱ fut faict, et opinarent qu'il falloit combattre et n'entrer en aucune composition, ains plustost mourir les armes à la main. Je dis à misser Hieronim Espano^j que je m'en allois retirer pour^k tout ce jour et pour^l toute la nuit, pour escrire l'ordre qu'il falloit tenir pour le combat et par^m toute la ville, et que incontinent je l'envoyeroisⁿ, comme je ferois aussi aux Allemans en leur langage, aux^o François en la leur^p.

[Je ramonstray aussi que tous les Allemans qu'estoient au camp de l'ennemy estoient luteriens, ensemble la plus grand partye des Espagnolz, car l'Empereur les avoit tenus longtems en Allemagne, de façon^q qu'il seroit bon de le ramonstrer en toutes les parroisses de la ville par manýère de predication, exortant les prebstres et moynes de prendre les armes tant pour la deffence de leur ville que pour soustenir la religion catholique et conservation de leurs vies, et que la loy leur^r permettoit de prendre les armes pour la conservation de la religion

^a *Leçon des mss. Ed.* fut en la dicte.

^a) exorta — ^b) et — ^c) que — ^d) c' A — ^e) Ambroise Milti (Ambrosz Myty B) — ^f) de voulloir rzier A — ^g) de nouveau — ^h) que — ⁱ) Jeronym Espanol (Jheronim Espanos B) — ^j) par — ^k) par — ^l) pour A — ^m) je la (omis dans B) leur envoieroy — ⁿ) langage et mss B — ^o) langage, les Flamans au leur A — ^p) François au leur B — ^q) et B — ^r) loy divine leur B

et de leurs vics. Car ilz estiont beaucoup plus dangereux que non ^a les gens de guerre et citoyens de la ville, ausquelz l'enemy fairoit tousjours bonne guerre, ce que ne fairoit pas aux prebstres ny moynes; et, ores que le marquis les voulcist garder, les soldatz leur coupperoient la gorge. Laquelle ramonstrance feust faicte tout ainsin que dict est, dont, dans deux jours, se ^b trouvarent de mil à douze cens prebstres ou moynes portans armes, dont les compainyes des Siennes en feurent complètes, et feurent partis^c parroisse pour parroisse chacun en son cartier^d.]

Gouverneurs et capitaines, vous devez prendre quelque exemple icy, pour ce qu'il en y a qui disent, quand ils ont rendu une place, que les soldats n'ont poinct voulu combattre; autres que les gens de la ville les vouloient trahir et les ont forcez d'entrer en capitulation et composition. Ce ne sont qu'excuses, ce ne sont qu'excuses, croyez-moy. Ce qui vous force, c'est vostre peu d'experiance. Messieurs mes compagnons, quand vous vous trouverez en telles nopces^e, prenez vos beaux accoustremens, parez vous, lavez-vous la^f face de vin grec et la faictes devenir rouge, et marchés ainsi^f bravement parmy la ville et parmy les soldats, la care levée, ne tenant jamais autre propos, sinon que bien tost, avec l'ayde de Dieu et la force de vos bras et de vos armes, vous aurez, en despit d'eux, la vie de vos ennemis, et non eux la vostre;

^a Selon des mss (texte de A). L'alinea tout entier manque dans l'éd.

a) omis dans B — b) jours après se B — c) departis B — d) tels affaires — e) vostre — f) ainsin A

1. Sur la suppression de cet alinea dans l'éd. orig., cf. t. I, p. vi-vii. — Le 5 janvier, un bando des Huit ordonna aux prêtres et aux moines d'aller travailler aux fortifications qui se font entre Porta Fontebranda et Porta Laterina (Arch. d'Etat de Sienne, Otto, Delib., vol. I, f° 183 v°. On lit à la date du 10 : « Che domattina si facci dire la messa dello Spirito santo, la quale debbino udire li SS. Otto, gonfalonieri et quattro sopra le fortificationi, et si notifici alli luoghi et conventi di religiosi et religiose che faccino oratione per la salute della città. » (Ibid., f° 193 v°).

qu'ils ne sont pour vous venir attaquer dans votre fort ; que c'est ce que vous desirez le plus, car de là dépend leur ruine et vostre delivrance. Et de ceste ^a sorte jusques aux femmes prendront courage, et les soldats pareillement. Mais si vous allez avec un visage pasle, ne parlant à personne, triste, melancolique ^b et pensif, quand toute la ville et tous les soldats auroient cœur de lyons, vous le leur ^c ferez ^d venir ^e de moutons. Parléssouvent avec ^f ceux de la ville en quatre ou cinq paroles, et pareillement ^g aux soldats, leur disant : « Et bien, mes amys, n'avez-vous pas courage ? Je ^h tiens la victoire nostre et la mort de nos ennemis desjà ⁱ pour assurée ; car j'ay je ne sçay quel presage ^j en ^k moy que, quand il me vient, je suis tout assuré de vaincre, lequel je tiens de Dieu, et non des hommes ; par quoy reposez-vous sur moy et resolvez-vous ^l tous de combattre et sortir ^m d'icy ⁿ avec honneur ^o et reputation. Vous ne pouvez mourir qu'une fois : c'est chose qui est destinée ; si Dieu l'a ordonné, vous aurez beau fuir ; mourons donc avec honneur. Mais il n'y a nulle apparence de danger, ains plustost pour nos ennemis, sur lesquels nous avons tout avantage. » Et ^p que ^q voulez-vous, gouverneurs et capitaines, qui ose dire qu'il a peur, vous voyant resolu en ceste sorte ? Je vous dis que, quand ils en trembleroient, ils la perdroient, et deviendra le plus poureux ^r aussi hardy que le plus courageux de la troupe. [O la perilleuse chose qu'est ^s quant le chef fault qu'il ^t preigne la hardiesse des soldats ! Car ce n'est pas chose de durée, pour ce qu'en ung grand nombre n'est possible que la hardiesse et assurance puisse durer. Mais au contraire, quant la hardiesse vient du chef, elle dure ^u,

a) d'este — b) melancolique A — c) les y — d) ferlés A — e) tourner — f) moutons et souvent parler avec — g) ces deux mots omis dans A — h) courage ? quant aux ennemis je — i) et leur mort desjà — j) j'ay ung presage — k) à A — l) resolvons nous A — m) sourtirons — n) de cest affaire — o) avec ung grand honneur — p) honneur nos vies sauves et celles des ennemis perdues. Et — q) qui — r) poureux (poureux B) — s) que c'est B — t) que B — u) est de durée B

car^a] jamais les soldats ne s'estonneront tant qu'ils verront la hardiesse de leur chef durer. Et tout ainsi que le^a chef rapporte^b la louange et que le reste n'a rien, sinon celle que leur^c chef leur donne devant le prince, ainsi^d doit le^e chef se resoudre de ne monstrier jamais avoir peur ; car, en faisant cela, les soldats mesmes en porteront bon tesmoignage, et ainsi la reputation qu'il aura acquise^f luy demeurera, sans que jamais aucun y contredise. Je ne vous conseille^g donc rien^h que je ne l'aye esprouvéⁱ moy-mesmes, non-seulement là, mais en plusieurs endroits, comme vous trouverez dans ce livre^j, si vous avez la^k patience de le lire

Or^l, voicy l'ordre que je fis pour le combat et pour toute la ville. Je vous represente toutes ces particularitez sans me contenter de dire que Siene fut assiegée, où je soutins le siège neuf ou dix mois¹, et puis je capitulé forcé de famine ; car de là le capitaine, le lieutenant de roy, le soldat n'en peut pas faire profit : c'est l'historien. De ces gens il n'en y a que trop. Je m'escriis à moy mesmes et veuz instruire ceux qui viendront après moy ; car n'estre né que pour soy, c'est à dire en bon françois estre né une beste.

J'ordonnai donc, en premier lieu, que^m la cité seroit diviséeⁿ en huict parties, et que les huict de la guerre en auroient chacun la sienne, que chacun des huict commettroient un personnage de qui ils respondroient, lequel personnage feroit la description^o de tout le quartier qui luy seroit baillé en charge : combien d'hommes, de fem-

^a *Lepen de A* Le début de cette phrase manque dans l'éd.

a) et comme le — b) a — c) le d) prince tout ainsi (ainsi B) — e) doyt doncques le — f) prinse A — g) admoneste — h) doncques de rien — i) l'aye faict et esprouvé j) libre k) omis dans A — l) et — m) ville. Et (omis dans B) premierement que — n) departie A — o) discretion

1. Neuf mois, du 14 juillet 1554 au 21 avril 1555.

mes et d'enfans il y auroit en leur quartier, de l'age de douze ans les masles jusques à soixante, et ^a les femmes ^b jusques à cinquante, et qui ^c fussent ^d pour porter ^e la hostie, la barrelle ^f, les picqs, les palles ^g et les sappes ^h, et que chacun de son quartier seroit des ⁱ capitaines de chaque art, sans qu'ils soient meslez ^j; qu'il seroit faict commandement, à peine de la vie, que ^k, dès que leur capitaine les manderait ^l venir là où ils seroient ^m commandez d'y venir, tout incontinent, et ⁿ les femmes et enfans ^o, que ^p chacun fera provision promptement de ce que leur office portera, et que les maistres des serviteurs et chambrières ou maistresses seront ^q tenus de promptement donner ordre que leurs serviteurs et chambrières soient garnis des outils ^r ser vans à travailler ^s, chacun en son estat, à peine de deux cents escus, et la cité d'en fournir aux povres ^t, qui n'auront de quoy en avoir, aux despens du

a) mes jusques à soixante les masles et — b) femmelles — c) cinquante il y aura (auront B) en leur quartier qui — d) soyent — e) servir — f) pelles B — g) les sappes et les palles A — h) et qu'icelluy comme fera des — i) eve, les hommes que — j) les mandera — k) servit — l) venir avecque leur capitaine et — m) et les enfans A — n) enfans à poyne du fouet; que — o) maistresses, si sont veufves, seront — p) des outils (d'utls B) — q) povres

r. Barrelle, bard, brancard pour transporter la terre (ital. barrella, dimin. de bara, civière).

s. Pelle. Cf. l'ital. pala.

3. L'Archive d'Etat de Sienne contient une pièce non datée (*Otto sopra la guerra*, VII) qui a pour titre « Ordini fatti da Mons^r d. Monluc et dalli SS. colonelli il S. Cornelio, Richerot et Combasso et dalli SS. Otto della guerra per la difesa di Siena per la impresa que i nemici farno di batteria ». Le document est plus étendu et plus complet que le texte de l'ordre donné ici par Monluc et par lui reconstitué de memo ra. Il y est question, non seulement des pionniers, mais encore de l'artillerie, du nombre des pièces, de leur emplacement, du Jenombrément des cartouches, de la distribution de la poudre aux soldats, etc. Certains détails concordent avec le texte des *Commentaires*. On y lit : « Si farà nel detto Borgo di Città nuova descriptione di guastatori — et si ordineranno capitani, che haranno la carica di delli guastatori secondo il numero che si trovera sine a cento per capitano et li delli capitani saranno sotto un deputato dalli SS. Otto della guerra, il quale deputa stara ordinariamente appresso al detto colonnello [Richerot] et guastaliere [di Città] ».

4. On lit dans l'ordre original : « Ancora tutti i gentilhomini et altri daranno il numero delli servi et serve che non sono alla combattere alli delli capitani, scricche, quando bioghera, essi capitani come possono servire per lavorare. Ancora delli patroni et patroni delli servi et serve saranno tenuti a dare instrumenti da lavorare ».

thresor public, et que lesdicts deputés feront leurs roolles, et yront de maison en maison pour enroller leurs gens, et que, dès que les capitaines crieront chacun en son quartier : « Fore ! fore ! ^a » que tous et toutes courront à leurs outils^b et se rendront où leur capitaine les menera ; et les deputez bailleront les roolles de tous ceux et celles qu'ils^c auront trouvez en leurs quartiers à chacun des huict de la guerre, quartier pour quartier ; que les vieux ou vieilles qui excederont^d l'aage susdict demeureront aux maisons de leurs maistres, pour leur^e accoustrer à^f manger et garder la maison ; que lesdicts deputez feront roolle de tous les massons et charpentiers qui seront en leur quartier, lequel roolle bailleront^g à celui des huict de la guerre qui les aura commis. Voylà^h l'ordre pour les pionniers et manœuvres.

L'ordre de ceux qui portoient les armes estoitⁱ que les trois gonfaloniers^j, qui est de Saint-Martin, de Ciolat^k et de Camulia^l, feroient incontinent la reveuë^m de toutes leurs compagnies, qui estoient vingt et quatre, et regarderoient les armes d'un chascun, si elles estoient bien en ordre pour combattre, et sinon incontinent les contraindroientⁿ de les faire accoustrer ; qu'ils feroient reaffiner toutes les poudres, et qu'on feroit grand^o quantité de

^a *Leçon des mss. Ed.* force. force.

^a) i bilz (mss B) — ^b) de tout ce qu'ilz A — ^c) passeront A — ^d) les — ^e) de ^f) quartier et les coucheront dans le roolle qu'ilz bailleront A — ^g) rolle ilz bailleront B — ^h) commis Or (et B) voilà — ⁱ) omis dans A — ^j) gonfalonier — ^k) Campmolye (Camolie B) — ^l) rebue A — ^m) contraindre — ⁿ) et qu'ilz se feroient grand

¹ Lire : « Fuori ! fuori ! » (Dehors ! dehors !)

² Le terzo de Città. — L'ordre original porte, au sujet du gonfalonier de ce terzo : « Anchora il detto gonfaloniere, fra dui giorni doppo la notifikation dell' ordini, fara la mostra di tutto'l suo terzo et vedra quanti archibuseri, ha nel dello suo terzo et quanti armi haveranno, et lo specifichera nella nota che dara a Mons. di Monluc et alli SS. Otto, et vedra si li armi saranno apposite per combattere, et quegli che non saranno in ordine i SS. Otto gli daranno sub lo autorità di punirgli come di genti inobedienti alla loro republica »

boulets et de cordes¹ ; que lesdits gonfaloniers² se tien droient chacun en son quartier, sans en bouger, jusques à ce qu'un des huict de la guerre les viendroit commander ce que leur faudroit faire ; que³ les gentils-hommes vieux, qui ne pourroient porter armes ny travailler, se rendroient à solliciter les pionniers du quartier là où seroient leurs maisons, et aider aux capitaines desdicts pionniers.

Or avois-je tousjours deliberé que, si l'ennemy nous venoit assaillir avecques l'artillerie, de me retrancher loing de la muraille où se feroit la batterie, pour les laisser entrer à leur aise, et faisois estat tousjours de fermer les deux bouts, et y mettre à chacun⁴ quatre ou cinq grosses pièces d'artillerie, chargées de grosses chaines et de gros clous et pièces de fer⁵. Dernier la retirade je deliberé mettre tous⁶ les mousquets de la ville, ensemble l'arquebuzerie ; et comme ils seroient dedans, faire tirer l'artillerie et l'arquebuzerie tout à un coup, et nous, qui serions aux deux bouts, venir courant à eux avec les picques, hallebardes, espées à deux mains et espées et rondelles. Cecy faisois-je pour ce que je voyois bien qu'ils n'estoit possible au Roy de nous envoyer secourir⁷, à cause qu'il estoit engagé en tant de lieux qu'il n'estoit⁸ possible de pouvoir lever gens suffisans pour lever le siège par mer ny par terre. Monsieur⁹ de Strossi¹⁰ n'avoit le moyen de nous secourir. Et par ainsi¹¹ je les voulois laisser entrer, et faire peu¹² de deffence à la brèche, afin de leur donner la bataille dans la ville, après estre passez par la furie de

a) confelonels — b) faudroit qu'ils fassent ; que A — c) chesque bout 4 — d) fer Je mys (et voulois mettre B) dernier la retirade tous — e) secours — f) ne luy estoit B — g) terre, ny monsieur — h) monsieur le mareschal Astrocal (d'Astrosay B) — i) ainsi A — j) faire bien peu

1. « Anchora sarà ordinato et comandato dalli detti SS. che se facce provisione di polvere fina et altro per loro artiglieria et archibuseria, et Mons. di Monluc fara il medesimo dalla parte sua per l'archibuseria di soldati al maestro dell' artiglieria. »

2. L'ordre original prévoit la fabrication de « chiodi et de triboili la buona quantita per servirsene dove bisognara ».

nostre artillerie et arquebuzerie. *Car de deffendre la brèche, il eust esté, à mon advis, bien aisé; mais nous n'eussions apporté tant de domnage à nos ennemis comme en leur laissant l'entrée, laquelle nous eussions feint d'abandonner pour les tirer au combat¹.*

Cinq^a ou six jours avant que l'artillerie vint^b, je faisois sortir de la ville deux^c paysans et un capitaine ou sergent, dez que la nuit venoit, *comme pour sentinelles perdues. C'est une chose fort bonne et assurée; mais regardez bien qui vous envoyerez, car elle vous peut faire mauvais party.* Et comme la nuit estoit venue, le^d capitaine mettoit le paysan en sentinelle à cinquante ou soixante pas de la muraille et dans un fossé ou derrière une haye, ayant advis que, des^e qu'il entendroit aucune chose, il^f viendrait trouver le capitaine au pied de la muraille, lequel^g capitaine avoit charge de moy que, tout incontinent que le paysan auroit parlé à luy, de se mettre tous deux l'un après l'autre à quatre picds, et s'en aller^h en avant jusques au lieu où le paysan avoitⁱ ouy le bruit; et qu'il falloit que plustost ils se couchassent le ventre à terre, pour découvrir s'ils adviseroient point trois ou quatre qui recongneussent ce lieu-là, et veoir si après ils s'assembleroient pour parler: car cela est le vray signe^j qu'ils reconnoissoient^k cest endroict pour y amener l'artillerie. A quoy faire ils ne devoient^l estre que^m le maistre ou commissaire de l'artillerie, le collonnel ou maistre de camp de l'infante-

a) Et cinq — b) vint — c) faisoys mettre tout à l'entour de la ville par dehors deux — d) ce — e) haye et des — f) nous dans A — g) et ledict A — h) yroient — i) auroyt — j) signal (seignal B) — k) reconnoissant — l) doivent A — m) estre plus que

1 C'est l'idée de la défense en profondeur, dont Struzzi avait déjà donné l'exemple au siège de Metz (cf. Albizzi, *Vita di Piero Struzzi*, p. 579-580). M. le général Langlois a écrit, à propos de ce passage: « Dans la suite on s'est servi souvent de la retraite pour défendre une brèche, mais jamais le principe de la défense en profondeur et du retour offensif, exécuté au moment où l'attaque est dans une situation difficile, ne fut posé plus nettement. Pour Metz, la muraille de fortification permanente n'est pour ainsi dire plus qu'une amorce pour amener le véritable combat en arrière. » (*Les conditions actuelles de la guerre de forteresse*, dans *Revue Bleue*, 3 juillet 1905, p. 38).

rie^a, l'ingenieur^b, le maistre charretier et un capitaine des^c pionniers, afin que, selon la resolution qu'auroit prise le commissaire, le colonnel et l'ingenieur^b, le maistre charretier reconnoisse aussi^d le lieu^e par là où il pourra mener l'artillerie; et l'ingenieur^b doit monstrier au capitaine des pionniers ce qu'il faudra faire pour faire l'esplanade, selon que les tous auront resolu. Et voilà la reconnaissance qui se doit faire la nuit, après que vous avez recogneu de jour un peu de loing; car si ceux de dedans vallent rien, ils doivent, par escarmouches ou par l'artillerie, vous garder de reconnoistre de près. Le^f capitaine me devoit incontinent venir advertir de ce que nos^g paysans et luy auroient veu, et laisser encores les paysans en sentinelle, et un soldat en son lieu jusques à son retour. Or par trois fois ils furent descouverts en ceste manière; et tout incontinent que j'estois adverty, ayant aussi le rolle des huict quartiers et des huict de la guerre qui commandoient leurs^h quartiers, soudain j'advertissois le seigneur Cornelioⁱ, lequel promptement me^j sçavoit dire le quartier où c'estoit et le seigneur des huict de la guerre qui le commandoit^k.

Je n'avois jamais dict à homme quelle estoit mon intention, sinon au seigneur Cornelio^k. *C'estoit un homme sage et advisé et vaillant, auquel me reposois bien fort.* Et comme il sçeut que je leur voulois livrer la bataille dans la ville, de tout un jour nous ne fîmes que donner le tour dedans et dehors, et recogneusmes fort bien tous les endroicts où l'ennemy nous pouvoit faire batterie; et pareillement recogneusmes l'endroict où nous falloît faire la retraite. Et tout incontinent que l'advertissement me venoit du

a) enfantoris — b) ingenieur B — c) de A — d) aussi reconnoisse A
 e) ces deux mots omis dans A — f) près et le A — g) les — h) les — i) Cornelly
 — j) Cornelly et promptement il me A — k) Cornely (Cornelly B)

1. Sozzini (p. 348) mentionne, dans la nuit du 9 au 10 janvier, l'entrée dans Sienna, à deux reprises, d'espions envoyés par Montluc pour reconnaître les mouvements des Impériaux.

capitaine qui demouroit en sentinelle hors la ville, soudain j'advertissois le seigneur du quartier, et il advertissoit son commis, et son commis le capitaine des pionniers, de sorte que, dans une heure, vous eussiez veu pour le moins mil ou douze cents personnes à commencer la retirade^a. Or avois je ordonné aussi que la cité feroit grand provision de torches, de sorte que ceux qui avoient recogneu n'estoient ^a guières de retour au marquis qu'ils voyoient tout cest endroict par le dedans de la ville couvert de torches et de gens, tellement que, au point du jour, nous avions fort avancé nostre retirade, et renvoyons^b le matin reposer ceux là, en faisant venir d'un autre quartier jusques^c au midy, et un autre depuis midy jusques à la nuict, et par consequent d'autres jusques à la minuict et au point du jour, de façon que nous faisons en peu d'heure[s] un si grand labeur que ne pouvions estre en aucune manière surprins. Je fis en ceste sorte tournoyer la ville au marquis, lequel estoit logé chez Guillot le songeur^d. Et^e me dict le seigneur Hernandou de Selve^f, frère du seigneur Rigomès^g, qui commandoit le tierce^h de la petite Observance, auquel je parlay, le vendredy avant que nous partissions de la ville, à

^a *Leçon de B Ed. conté.*

a) n'estoict B b) renvoyons B — c) quartier des plus proches jusques d) marquis en troys ou quatre endroictz et e) Silbe — f) commandoyt à le tiersou (tierce B) de

1. Sozzini mentionne, le 8 et le 9, qu'on travaille gaillardement, en dépit de la neige qui tombait à gros flocons, aux retirades et aux boulevards des diverses portes.

2. C'est-à-dire était rêveur. Cf. Le Roux de Lincy, *Le livre des proverbes français*, 1^{re} éd. Paris, 1859, pet. in-8°, t. II, p. 41-42. Ce proverbe est dans Rabelais, liv. III, chap. 13.

3. Fernando de Silva, frère de Ruy Gomez, prince d'Eboli et premier ministre de Philippe II. Il épousa en 1559 Juana de Marino y Moncada, marquise de la Favara, en Sicile. De 1559 à 1560, il fut vice-roi intérimaire en Sicile et y mourut en 1567 sans succession (Luis de Salazar y Castro, *Historia genealogica de la casa de Silva* Madrid, 1685, t. II, p. 454-456). M. Morel-Fatio, à qui je dois ces renseignements, ajoute qu'il ne sait rien d'un livre de lui sur le siège de Sienna et que son nom ne figure pas dans la *Bibliotheca Hispana nova* de N. Antonio.

fiance entre leur logis et le fort de Camolia ^a, que le marquis estoit entré une fois ^b en telle suspeçon ^c qu'il pensoit qu'il y eust quelqu'un en leur conseil qui m'advertist de leurs deliberations, voyant que, dès lors qu'il avoit dessaigné de nous battre, dès lors on travailloit en cest endroit ; car la nuict on entend aisément le bruit : un si grand remuement ne se peut cacher. Et pour ce qu'il me dit qu'il avoit fait un livre ^d du siège de Siennes, il me pria que je luy voulusse ^e dire comment je pouvois decouvrir leur intention. Je luy en dis la verité.

Mais pour retourner à nostre propos, à ^f la fin le marquis vint mettre son artillerie sur une petite montagne entre porte Oville ^g ¹ et la grand ^h Observance ². Ce lieu là me cuida mettre à deviner ⁱ à moy-mesmes, qui pensois estre si fin, parce ^j que à porte Oville ^g il y a une grande ^k antiporte fort large, et que les maisons de la ville se touchent ^l presque, n'y ^m ayant que la rue entre deux, n'estant possible de long temps y faire la retirade *necessaire*, car il falloit abattre plus de cent maisons. Cela me faschoit extrêmement : car c'est autant acquerir d'ennemis dans nos entrailles, car le pauvre citadin qui voit enlever sa maison pert patience. Je baillay au comte ⁿ de Bisque la charge de faire terrasser ^o ceste porte. Nous ^p prenons la terre dans ^q des jardins et ^r vacans qu'il y a un peu à main gauche.

O le bel exemple que voicy et que je veux coucher par escrit, afin de servir de miroir à ceux qui voudront conserver leur liberté ! Tous ces pauvres habitans, sans monstrier nul

^a) Camolye (Camolie B) — ^b) une fois entré B — ^c) suspeçon (suspens B)
^d) libre — ^e) voulussie (voluisse B) — ^f) verité. Or à B — ^g) Portecoulhe A
^h) grande A — ⁱ) diviner (devinner B) — ^j) pour ce — ^k) grand — ^l) s'y toucholnet B — ^m) presque et n'y A — ⁿ) conte B — ^o) Bisque à commander pour terrasser — ^p) et — ^q) en — ^r) omis dans A

1. Porta Oville, à l'E. de la ville

2. Le poggio de Ravacciano. On apprit, le 8, à Siennes, que le marquis commençait à y faire l'esplanade (Sorzini, p. 345). Le 11, les Huit écrivaient à Giulio Acciaquerre, commissaire à Montalcino : « Questa notte gli inimici hanno piantato l'artiglieria nel poggio di Ravacciano, et questa mattina hanno cominciato a batter le mura dietro San Francesco verso Livie. » (Arch. d'État de Siennes, Copistoliere degli Otto, XV, 6, f. 101 v°).

desplaisir ny regret de la ruyne de leurs maisons, mirent les premiers la main à l'œuvre. Chascun accourt à la besogne. Il ne fust jamais qu'il n'y eust plus^a de quatre mil âmes^b au travail; et me fust montré par des gentilshommes siennois un grand nombre de^c gentil-femmes portans des paniers sur^d leur teste pleins de terre. Il ne sera jamais, dames siennoises, que je n'immortalize vostre nom tant que le livre de Montuc^e vivra, car, à la verité, vous estes dignes d'immortelle louange, si jamais femmes le furent. Au commencement de la belle resolution que ce peuple fit de deffendre sa liberté, toutes les dames de la ville de Sienne se despartirent en trois bandes: la première estoit conduite par la signora Forteguerra, qui estoit vestue de violet, et toutes celles qui la suivoient aussi, ayant son accoustrement en façon d'une nymphe, court et montrant le brodequin; la seconde estoit la signora Picolhuomini, vestue de satin incarnadin, et sa troupe de mesme luvée; la troisieme estoit la signora Livia Fausta, vestue toute de blanc, comme aussi estoit sa suite, avec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles avoient de belles devises; je voudrois avoir donné beaucoup et m'en resouvenir. Ces trois escadrons estoient composez de trois mil dames, gentil-femmes ou bourgeoises; leurs armes estoient des pics, des palles, des hots et des facines. Et en cest equipage firent leur monstre et allèrent commencer les fortifications. Monsieur de Termes, qui m'en a souvent faict le compte (car je n'estois encor arrivé, m'a assuré n'avoir jamais veu de sa vie chose si belle que celle là. Je vis leurs enseignes depuis^f. Elles avoient faict un

^a Ed. Montuc.

a) gauche. Je veux dire qu'il — b) qu'il ne s'y trouvast plus — c) personnes d' — d) Siennoises plus de — e) femmes des plus grandes de la ville qui pourtoient le panier sur — f) la

1. Montuc a emprunté cette page à Paradis (Continuation de l'histoire de notre temps, p. 169), qui l'avait lui-même traduite de Marco Guazzo. Sur ces plagiais, voir B. de M. A., p. 79-80.

chant à l'honneur de la France, lorsqu'elles alloient à leur fortification; je voudrois avoir donné le meilleur cheval que j'aye et l'avoir pour le mettre icy¹.

Et puisque je suis sur l'honneur de ces femmes, je veux que ceux qui viendront après nous admirent et le courage et la vertu d'une jeune Siennoise, laquelle, encor qu'elle soit fille de pauvre lieu, merite toutesfois estre mise au rang plus honorable. J'avois faict une ordonnance, au temps que je fuz créé dictateur², que nul, à peine d'estre bien puny, ne fust d'aller à la garde à son tour. Ceste jeune fille, voyant son sien frère, à qui il touchoit de faire la garde, ne pouvoir y aller, prend son morrion, qu'elle met en l'este, ses chausses et un colet de beuffle, et, avec son hallebarde sur le col, s'en va au corps de garde en cest equipage, passant, lorsqu'on leust le rolle, soubz le nom de son frère; fit la sentinelle à son tour, sans estre cogneü, jusques au matin que le jour eust poinct. Elle fust ramené à sa maison avec honneur. L'après-dinée, le seigneur Cornelio me la monstra³.

Or, pour retourner à nos moutons, il ne^a fust possible, de^b ce jour-là ny de la nuit suivante, que le comte peust faire son terre-plain, ny^c nous aussi la retirade, à laquelle nous travaillions, laissant^d environ quatre e-vingts pas au marquis, s'il y vouloit entrer. Nous avions fait une traverse auprès de porte Oville^e, et là nous avions mis trois grandes^f colouvaines^g, chargées de ce que j'ay dict, auquel lieu estoit^h le seigneur Cornelio^j et le comte de^k

a) *tenir et ne* — b) possible que de — c) peut achever de la remplir et
d) retraite qu'avions faicte contre les maisons leur laissant — e) laissant place
de plus de quatre — f) Porte Oville A — g) grande — h) colouvaines
(colobrinas B) — i) dit où estoit A — j) Cornelly — k) emis dans B

1. Dénial propre à Montec Cetis carone, dont l'auteur étoit Laura Ciulli, fut, d'après Perchi, imprimée à Sienne en 1553. Cf. A. Lisini, *Le poetesse senese degli ultimi anni della Repubblica di Siena* (Miscellanea storica senese, t. V, p. 33-34).

2. Voir plus loin, p. 153.

3. Cet épisode a inspiré un poète italien contemporain, M. Manfredo Vanni, au chant IV de son *Canto dell' Assedio in Siena* n. d. 1565. P.igliano, Paggi, 1898. — Cf. Orazio Bacchi, *Postille storiche e letterarie al canto dell' Assedio in Siena* .. di Manfredo Vanni (*Bullett. senese di storia patria*, t. V, p. 89-100).

Gayas ^a et ^b trois canonniers qu'avoit laissé ^c monsieur de Bassompierre. A ^d main droicte, sur un haut, estoit la grande Observance ^e. Entre ^f icelle et les ^g murailles nous avions mis cinq canons farcis ^h de mesme, lesquels ⁱ ledict Bassompierre commandoit. Or l'un et l'autre estoient si cachez que l'ennemy ny pouvoit rien veoir de dessus les colines ; bien s'appercevoient-ils que haut ^j à l'Observance il y avoit des gens, car tousjours ils ^k tiroient ^l quelque coup ; mais nous estions tous ^m à dernier une tranchée ⁿ qu'avions faicte entre l'Observance et la muraille de la ville, tapis et couchés ^o, de sorte que ne ^p pouvions estre veuz. Les ^q soldats estoient tous contre les maisons, ayant faict force trous en icelles pour ^r aller et venir au couvert. Dernier la retirade, qui n'estoit ^s guières plus haute que la hauteur d'un homme, ils estoient aussi ^t au couvert, sans pouvoir estre ^u veuz. Le seigneur Cornelio ^v estoit aussi couvert, à ^w cause qu'il estoit en bas lieu et à la coverte d'une fort espaisse muraille qui touchoit à porte Oville ^x.

L'ordre ^y du combat estoit tel ^z : le seigneur Cornelio ^a avoit avecques luy une enseigne d'Allemands, deux de François, quatre d'Italiens et quatre de Sienois, ayant le comte de Gayas ^b avec luy pour le soulager ; et avec moy à l'Observance le Reineroq ^c, avec trois compagnies d'Allemands, deux de François, deux d'Italiens et quatre enseignes siennoises. En toutes les deux troupes du sei-

1) Gayasse B — b) Gayas pour l' (y B) aider et — c) baillés — d) Bassompierre et à — e) Observance et entre — f) deux — g) chargés — h) que — i) que la haut A — j) y — k) estions lors tous B — l) traverse — m) ville, une partie, et l'autre dernier la muraille de l'Observance, couchés — n) que nous ne o) veuz à la traverse. Les — p) trous aux maisons pour A — q) retirade et n'estoit A — r) hommes. Or estoient ilz aussi A — s) couvert qui ne pouvoient estre A — t) Cornelly — u) estoit au couvert aussi à — v) Portecourville A — x) Et (Or B, l'ordre — y) ainsi (ainsi B) — z) Gayasse B — aa) Reineroq (Reineroq B)

1. Ici Monluc désigne ainsi, non plus, comme il l'a fait plus haut (p. 105), le couvent de ce nom situé hors les murs, sur la hauteur en face de Porta Oville, mais le couvent et l'église de San Francesco, dans l'enceinte de la ville

gneur Cornelio^a et de moy il n'y avoit une seule arquebuz^b, sinon picques, hallebardes, espées à deux mains (encores n'en^c y avoit^d il^e pas beaucoup), espées^f et rondelles, toutes armes pour nous joindre incontinent collet à^g collet. Ce sont les plus furieuses armes ; car s'amuser à ces escopeteries, c'est temps perdu : il faut se joindre, ce que le soldat ne veut faire tant qu'il y a des armes à feu, car il veut tousjours porter de loing.

Toute la nuit ils mirent leurs gablons pour vingt et six ou vingt et sept pièces ; et au point du jour ils en eurent placé douze^h, comme ils eussentⁱ fait tout le reste, n'eust^j esté qu'il leur falloit monter sur ceste montagne leur artillerie à bras. La^k muraille est assés bonne^l, laquelle, il n'y a^m pas long temps, un des deux papes Piesⁿ, qui estoient de la maison de Piccolomini^o et de l'ordre du Peuple, avoit fait faire^p. Au^q point du jour, ils commencèrent leur batterie à^r un pied ou deux près^s de terre, tousjours de long^t, et bien près de cent pas : ce qu'ils faisoient pour couper la muraille par le bas^u ; et lendemain matin pensoient, avecque le reste^v de l'artillerie, abattre en peu d'heure(s) toute la muraille ; mais pour cela le comte de Bisque^w ne cessoit de rem-

^a *Leçon des mss. Ed.* plebs. — ^w *Leçon des mss. Ed.* , loing.

a) Cornelly b) harquebuzze (harquebuzze B) c) encores qu'il n'en A
d) eust A e) omis dans A — f) beaucoup et espées — g) et A — h) eurent mis
douze en baptême et (comme B) eussent — i) le demeurant, si n'eust —
j) Ceste — k) bonne pour ce que n'a — l) Pies A — m) Piccolomini (Piccolo
myny B) — n) peuple l'avoit (l'avoint B) faite faire — o) faire et au —
p) baterie et battont à — q) demeurant — r) Blaca A

1. Scorzini dit quinze, d'après le témoignage d'un espion

2. Il s'agit de la muraille entre Porta Oville et la barrière de San Lorenzo.

3. Scorzini dit de même que cette partie de l'enceinte était la plus forte, pour avoir été refaite à neuf par le pape Pie II lorsqu'il engloba dans la ville le couvent de San Francesco. — Pie II (Éneas-Sylvius Piccolomini), né en 1405, élu pape le 27 avril 1458, mort le 15 ou le 16 août 1464. Il autorisa son neveu Antonio Todeschini à prendre le nom de Francesco Piccolomini et les armes de sa famille et le nomma archevêque de Sienne. Francesco Piccolomini fut pape, sous le nom de Pie III, du 22 sept. au 18 oct. 1503.

4. Confirmé par Scorzini, qui ajoute que les Impériaux tirèrent dans la journée 265 coups.

plir tousjours ceste antiporte, et nous laissoit des ^a flancs, de sorte que nous pouvions veoir au long de la brèche. Environ midy ils laissarent ceste batterie de bas, et commencèrent à battre au milieu de la muraille. Et comme je vis qu'ils commençoient ^b à faire jour ^c, je laissai ^d le seigneur Cornelio ^e, qui alloit ^f d'un lieu à autre, et prins monsieur de Bassompierre, et nous en alasmes au fort de Camolia ^g; et de là nous voyons ^h tout le recul de leur artillerie. Je laisseray ce propos pour achever l'ordre.

Je laissay une compagnie ⁱ françoise au fort de Camolia ^j, un ^k autre à la citadelle, ayant deux compagnies de Sienois avec chascune, plus les deux compagnies d'Alle-mans à la grand place ^l, chascune à part; à porte saint Marc une d'Italiens, et tout au long de la muraille, vers Fondebrande, des Sienois, et de mesme vers porte Nove: ayant donné le mot aux deux compagnies françoises que, si j'avois besoin d'eux, je les enverrois querir, laissant les Sienois dans la citadelle et dans le fort; et autant en avois-je dict aux Allemans, et avois mis en l'ordre que nous changerions de mot de six heures en six heures, tant le jour que la nuit, afin que, quand nous serions au combat ^m, s'il y avoit aucun traistre qui alast en nul endroit, où il pourroit avoir intelligence avecques les ennemis, tirer les gens de là pour affoiblir cest endroit et s'en ⁿ aller ailleurs, que homme ne seroit creu s'il ne portoit le mot que nous appelions le mot ^o changeant, lequel seroit porté aux Sienois par deux des seigneurs des

^a *Lacou des mss Ed. couvert.* — ^o *Lacou des mss Ces cinq mots sont dans l'ed.*

a) de B — b) qu'il commençait A — c) laisse A — d) Cornelly — e) qu'allait B — f) Camolia (Camolie B) — g) voyions B — h) companys A — i) une (ung B) — j) aucun A — k) les faire

1 C'est-à-dire à percer la muraille.

2 Il s'agit ici de la place de San Francesco, devant le couvent de ce nom.

huict de la guerre, l'un par une moitié de la ville et l'autre par l'autre ; et si ceux-là mesmes n'apportoient le mot, ils ne bougeroient point. *J'avois tousjours peur que le marquis eust quelque intelligence à la ville ; voilà pourquoy j'y mis cest ordre.* Les Allemans qui estoient à la place avoient le mesme commandement ; et encores falloit qu'un chef ou sergent des autres le vint ^a querir. Il fust esleu six sergens de nos compagnies ^b italiennes et françoises, lesquels avoient charge, cependant ^c que la batterie et l'assaut se donneroient ^d, d'aller tousjours, au long de la courtine de la muraille, aux quartiers que je leur avois ordonné, lesquels ^e n'abandonnerient jamais leur quartier. Fust aussi ordonné que, à peine de la vie, il n'y auroit homme, de quelque nation que ce ^f fust, ny les Sienois pareillement, qui se hazardast abandonner ^g la retirade, estant ^h du nombre de ⁱ ceux qui y estoient ordonnez pour le combat ; et autant en fust fait tout au long des murailles de la ville. Fust ordonné aussi que des huict seigneurs de la guerre les quatre demeureroient tousjours avecques moy ou bien avecques le seigneur Cornelio ^j, afin que les deux qui demeureroient avecques luy allassent tous à cheval chercher ^k le secours que le seigneur Cornelio ^l leur diroit, avecque le mot, pour le secourir, s'il en avoit besoin, et les deux miens en feroient le semblable, c'est à sçavoir ^m des compagnies siennoises ; et les autres quatre yroient aux lieux où les quatre sergens estoient ordonnez, afin que tous ensemble donnassent courage aux gens, si la nécessité le requerroit ; et ⁿ là où ne se presenteroit aucun besoin et que aucun viendroit à eux, avecques le mot, demander des ^o gens pour secourir, il leur en bailleroit partie, et l'autre se garderoit tousjours pour deffendre cest endroict ; que

a) viendrait — b) compagnies A — c) françoises qui yroient cependant — d) donneroit B — e) et qu'ils — f) se B — g) pareillement [qu'A] eurent à abandonner — h) ceux dans A — i) Cornelly — j) chercher — k) sçavoir A — l) si le besoin se leur presentoit — m) de B

les officiers du Roy, comme contreroolleurs ^a, commissaires ^b des vivres, thresoriers ou commis, seroient ordinairement, partie de ^c jour et partie de nuict ^c, tous à cheval, allant tousjours ^d par la ville et au long des murailles, et que d'heure en autre un d'eux m'apporterait nouvelles comme tout se portoit dans le corps de la ville et autour des murailles, nous portans tousjours assurance d'avoir parlé aux quatre de la guerre et aux sergens qui estoient depputez avecques eux. C'est l'ordre ^e que je ^f donnay, à tout le moins dont j'ay ^g souvenance ^h, *n'obl[i]ant tous les jours à visiter les compagnies et accourager les habitans de bien faire.*

A ⁱ present je retourne à ce que nous fismes au fort de Camolia ^j. Monsieur de Bassompierre courust ^k chercher ⁱ un canon qu'il y avoit à la citadelle; mais comme il le pensa remuer, le rouage se deflit; et amena un demy canon que un Sienois, que ledict Bassompierre avoit mis à l'artillerie, tiroit, et en tiroit comme d'une arquebuz. Il fust ^m aidé d'une troupe de soldats françois et de ⁿ Sienois qui estoient à la citadelle, pour l'amener. Et *quant à moy, je faisois faire une plate-forme aux soldats du fort, ayant ^o une compagnie de pionniers que je manday soudain ^p querir. Nous ^q l'eusmes faicte en moins d'une heure et demie, où je ^r montay le demy canon. Je ^s donnay dix escus à nostre Sienois ^t, afin qu'il fist de si bons ^u coups de ceste ^v pièce-là comme il faisoit à la citadelle. Ils avoient mis des gabions au flanc venant devers nous. Bassompierre et moy nous mismes à ^x main droicte; nous*

^a Ed du

^a) contrerolleur — ^b) commissaire — ^c) de la nuict B — ^d) tout jour A — ^e) eux Or vo là l'ordre A — ^f) je y B — ^g) j'en ay B — ^h) j'ay bonne souvenance A — ⁱ) Et à — ^j) Camolye (Camolie B) — ^k) Bassompierre s'en courust — ^l) chercher (chercher B) — ^m) harquebouze et luy feust — ⁿ) des — ^o) et — ^p) souvent (souvent biffé dans B) — ^q) et — ^r) et — ^s) canon dessus. Je — ^t) escus audict Sienois — ^u) Sienois et qu'il s'assurant de faire d'aussi bons — ^v) d'este — ^x) nous et nous nous mismes Bassompierre et moy (et Bassompierre et moy nous nous mismes B) à

regardions le boulet ^a en ^a l'air, comme un chapeau en feu, donnant fort ^b à main droicte, le second à main gauche. Je fremissois ^c de despit. Monsieur de Bassompierre m'asseuroit tousjours que bientost il prendroit sa mire, et alloit et venoit à luy et à moy ^d. Le ^e troisieme donna au pied des gabions et le quatriesme dans leur artillerie, et y tua force gens, car tous ceux là qui aidoient s'en fuirent dernier ^f une petite maisonnette qu'il y avoit au cul de l'artillerie, et alors je l'allay embrasser et, le voyant bien effuté, luy dit : « *Fradel mio, da li da seno ; per Dio, facio ti presente d'altri duece scoudi et d'un bichier de vino greco* ¹. » Je luy ^f laissay le capitaine françois qui gardoit le fort, pour tousjours le favoriser de ce qu'il avoit ^g besoing ; et nous retirasmes ^h, monsieur de Bassompierre et moy, à nostre lieu. Il ⁱ y vint une enseigne d'Allemands, qui ^j venoit au long de l'autre gabionnade, enseigne despliée ; cela ^k pouvoit estre sur les quatre heures. Nous ^l la pouvions veoir marcher du ^m dernier de l'Observance ⁿ, et ne fust jamais arrivée à l'artillerie que nostre pièce tira et tua l'enseigne ^o, et soudain Allemands en fuite, se retirans là ^p où ils estoient auparavant. Et ^q fist ce Sienois de si grands coups qu'il leur desmonta six pièces de ca

¹ *Idem des mss. Texte de A. Ed. la bale* — ² *Idem des mss. Ces trois mots omis dans l'ed.*

^a) droicte et voyons aller le boulet (boulet B) en - - b) cha peau et donna (donna B) fort — c) fremissois A — d) moy qui le A — e) derrière — f) le A g) auroit — h) en retourasmes — i) et — j) d'Allemands sur les quatre heures qui A — k) et — l) et — m) a l'er de — n) l'Observance en hors et o) fuyte de là — p) ils venoient et

1 Lire : « *Fratel mio, dagli da segno, per Dio, fa cio ti presente d'altri dieci scoudi e d'un bichiero di vino greco.* » C'est-à-dire : « Mon frere, vise dans le blanc, par Dieu, je te fais présent de dix autres écus et d'un verre de vin grec ».

2. Sozzini parle aussi de l'effet de ce demi-canon, bragué de la Castellaccia contre la gabionnade du poggio de Ravacciano. Il exagère sans doute en disant qu'il tua « le général des Allemands ». D'après Adriani, qui donne un récit détaillé (t. I, p. 835-838), les canons impériaux auraient été endommagés par une pièce placée « nell'orto di San Francesco, sopra un luogo rilevato ». Il y a là une inexactitude, qui met en lumière la narration des *Commentaires*.

non, et demeura leur artillerie toute abandonnée jusques à l'entrée de la nuit, sans jamais tirer que deux canons, qui estoient couverts des * gabions qui tenoient le flanc vers Camolia, lesquels notre artillerie ne pouvoit atteindre, parce qu'il donnoit par * dessus, à cause de la hauteur des gabions. Et entre chien et loup tirarent sept ou huict coups à l'Observance, où nous estions, et aux maisons prochaines; et de toute la nuit ne se tira rien plus¹.

Nous fismes grand diligence toute la * nuit d'achever nostre relirade, et le comte de Bisque l'anti porte, de sorte que, deux heures avant jour, tout fust parachevé et chacun en son lieu où il devoit * combattre. Ce * que nous faisoit tant haster, c'estoit que nous oyons mener un grand bruit à leur artillerie, et pensions qu'ils y menassent l'autre: qui * fust cause que je jettay un * homme dehors, pour recognoistre leur batterie, lequel nous rapporta qu'ils avoient couppé plus de quatre-vingts pas de muraille à un pan * ou deux de terre, et qu'il pensoit * qu'en peu d'heure s'ils l'auroient toute abbatue²; de quoy nous ne nous souciasmes pas beaucoup, car nous esperions leur vendre bien cher l'entrée. Et * environ un'heure avant jour, ils cessarent de faire bruit, qui nous fist penser qu'ils n'attendoient que l'aube du

a) de B — b) *Camolie* (Camolie B) que nostre bolet (boulet B) faillit que donnast par — c) ceste B — d) ilz dehyoient B — e) combattre et ce f) qui A — g) que A — h) l'autre Nous jectames ung B — i) pan — j) qu'ilz pensoient A — k) car c'estoit ce que nous demandions. Et

1. — Une relation envoyée par les Huict en divers lieux au lendemain de l'affaire, dit que l'artillerie de San Francesco et de la Castellaccia fit beaucoup de mal à la garnison de il poggio de Ravacciano (publ. par L. Nanchi à la suite de la *Relazione di Montaleone*, p. 233-236).

2. — D'après la relation des Huict, la canonnade du 11 janvier n'aura tenté que deux tiers de brasse de la muraille, qui avait trois brasses d'épaisseur. Strozzi, qui de Montaleone entendait le canon, écrivait qu'on eût cru que les Impériaux battaient un palazzo plutôt qu'une ville, et il en concluait que le marquis avait simplement voulu faire peur aux Siennois pour hâter la capitulation (Strozzi au cardinal de Ferrare, Montaleone, 11, 12, 13 janvier, le cardinal de Ferrare à Strozzi, Rome, 15 janvier B N, ms. ital. 1135, ff. 207 et 210 r^e copies).

jour pour donner feu. Je montay sur la muraille, ayant le capitaine Charry avecques moy, lequel ^a à toute force m'en ^b vouloit faire descendre, quand l'aube du jour commença à paroistre ^c. Et bien tost après, j'apperçez que aux fenestres des gabions n'y avoit point d'artillerie et que, en lieu d'avoir ^d mise l'autre ils avoient osté celle qu'y estoit ^e; et alors je criay au seigneur Cornelio ^f que nous estions hors d'assaut et que les ennemis avoient retiré ^g l'artillerie. Tout le monde commença à monter sur la muraille, et les Sienois à belles injures contre eux, *disant en leur italien* : « *Coiom, marrani, vende qua, vi meteremo per terra venti brassi di mur* ^h ». Ils ⁱ furent contraincts de demeurer trois jours au dessouz de la montagne ^j, pour r'abiller leurs rouages, que le demy canon que nous avions mené à Camolia ^k leur avoit gasté.

Or ^l, comme j'ay escrit, ce gentil-homme de la chambre de l'Empereur ^m avoit tousjours faict le mauvais; mais comme il eust bien recogneu, *le tout luy estant remonstré par le marquis*, que la retirade et tout ce que je faisois estoit pour les laisser entrer et leur donner la bataille dans la ville (*car, si je sçavois ce qu'il faisoit, il sçavoit aussi ce que je faisois; tousjours il y a quelque traistre parmy*), il fust aussi bien ⁿ d'opinion avec le marquis et les autres capitaines que la ville ne se prendroit jamais par force, mais qu'il la falloir avoir par famine; et fust d'advis que l'on renvoyast ^o l'artillerie à Florence ^p. Lequel s'en retourna devers son maistre, pour ^q luy compter ce qu'il avoit ^r veu

^a) qui — ^b) me — ^c) apparostre — ^d) l'y avoir — ^e) Cornelly — ^f) avec — ^g) et — ^h) Camolia (Camolin B) — ⁱ) l' — ^j) nous — ^k) l' — ^l) l'on en voyast — ^m) Florence (Floren^s B) — ⁿ) devers l'empereur pour — ^o) qu'il en avoit B

1. Confirme par Sozzini

2. Lire : « Coghoni, marrani, vende qua, vi metteremo per terra venti braccia di mur » (c'est-à-dire : « C... vauriens, venez ici; nous vous metrons par terre vingt brasses de mur »)

3. « Vers la croix de l'Osservanza », précise Sozzini

4. Don Juan Manrique. — Cf. *supra*, p. 81, n. 1

et que le marquis ne pouvoit faire autre chose, sinon ce qu'il avoit fait. Je ne sçay s'il luy compta la peur qu'il y avoit eue, laquelle le marquis mesme me recita^a lorsque je sortis de Siene, qui m'accompagna plus de deux mil¹, et me dict que, lorsque leur artillerie fust abandonnée pour le fracas^b que nostre demy canon faisoit, il estoit tout au costé de la maisonnette, dans sa lictière, ayant la goutte et la lictière estoit à terre, et ce gentil homme de l'Empereur parloit à luy, ayant les mains sur la courtine^c d'icelle et la teste dedans, parlant en secret audict marquis. Nostre canonnier, voyant^d que l'artillerie estoit abandonnée et que tout le monde estoit^e retiré au costé de la maisonnette, tira une volée contre icelle, de laquelle une partie de^f la muraille, qui estoit de brique, tomba sur^g la lictière, dans laquelle ledict gentil-homme se trouva sur les jambes du marquis, si estonné que rien plus; et^h me jura que en sa vie il ne pensa mourirⁱ qu'alors^j. Et le luy tirarent hors de dessus ses jambes, et luy-mesmes^k à bien grand peine, car toute la lictière estoit pleine de la^l couverture de ladicte maison. Et me dict outre ledict seigneur marquis, qu'il y eust si grand peur que la goutte le lascia, car tout ce fracasement tomba sur luy tout à coup, ensemble sur ce gentil-homme, qui pensoit estre mort. J'ay ouy dire que l'apprehension de la mort a guery des maladies; je ne sçay si depuis ses gouttes l'ont reprins, mais ledit seigneur marquis m'assura qu'il ne l'avoit eue^m depuis. S'il est vray ou non, je m'en rapporte.

Cecyⁿ pouvoit estre vers la my^o-janvier². Et ne tarda pas huit jours que nous commençâmes à cognoistre que

a) compta — b) la frequence — c) l'ouverture — d) veist A — e) s'estoit B — f) tira une bruc A contre la couverture et tout (ces deux mots omis dans B) d'icelle, de la couverture de laquelle (qui print de ladicte couverture B) et le — g) brique (et B) jecta le tout sur — h) lictiere du marquis et se trouva le gentilhomme dans ladicte litiere sur ses jambes et A — i) estre mort — j) que lors A — k) et à luy mesmes — l) omis dans A — m) que onques depuis n'avoit senty la goutte. Cecy — n) demy

¹ Moelne dira plus loin (p. 158) « un mil au-delà Sainct Lazare »

² La bataille eut lieu exactement le vendredi 11 janvier

les Allemans se faschoient fort du peu de pain qu'ils mangeoient, n'ayant une goule de vin, *qui estoit le pis*. Le Reincroc^a mesmes, qui estoit maladif, *ne pouvoit pàtir*. Il ne se trouvoit rien, sinon quelque peu de cheval ou d'asne^b. Et commençâmes à regarder, le seigneur Cornelio^c et moy, quel moyen nous pourrions trouver pour faire sortir ces Allemans, et regardions que, s'ils estoient dehors, nous pourrions tenir encores la ville plus de deux mois, là où, s'ils ne sortoient, nous serions contraincts de la rendre. Et advisâmes tous deux d'envoyer un homme secrettement à monsieur de Strossi^d, pour luy remonstrer le tout et le prier de les^e envoyer querir avecques les meilleurs moyens de quoy il se pourroit adviser : *dont je luy fis l'ouverture*, et luy envoiay le capitaine Cossail^f, qui aujourd'huy porte mon enseigne, *bien embouché*. Il^g le falloit faire passer à grand difficulté car il falloit combattre deux corps de garde, à cause que le marquis avoit desjà faict grand quantité de trenchées qui venoient jusques auprès de la ville de tous costez. Le capitaine Charry en combattist un, et le comte de Gayas^h, avecques une troupe d'Italiens, l'autre, de sorte qu'ainsiⁱ qu'ils combattoient, il passa^k la trenchée et gaigna le dernier du camp avec ses guides. Et deux jours après,

^a *Leson des mss. Ed. : laça*

a) Reincroc (Rincroc B) — b) Cornelle — c) monsieur le maréchal — d) l' — e) et — f) fa llyt (faillust B) — g) le comte de Gayasse B — h) au sin A

1. Le samedi 30 janvier il n'y eut au marche que neuf bêtes de boucherie, qu'on aceta pour les soldats et le Palazzo, les habitants ne trouvaient même plus d'ânes à manger (Sozzini, p. 326). Le 21, les Huit et les seigneurs de l'Abbondanza prescrivaient de faire une nouvelle recherche de blé par trois députés, un par terzo (Bibl. commun. de Sienne, mss. A. III, 22, *Deliberazioni della Balìa*, f^o 211 v. 217). Cf. une dépêche de l'ambassadeur florentin à Rome, Averardo Serristori, du 24 janvier (*Négoc. de la France avec la Toscane*, t. III, p. 350-352).

2. Cf. t. I, p. 20, n. 2. — Le véritable nom de guerre de Jean d'Albert de Laval, s' de Saint-Bazile, cité comme enseigne de la compagnie de Montuc dans deux montres, l'une du 30 sept. 1569 (Ad. Magen, *Deux montres d'armes du XVI^e siècle*, dans *Rev. de l'Agenais*, t. IX, 1882, p. 378), l'autre du 26 avril 1572 (Montlezun, *Hist. de Gascogne*, t. VI, p. 162) était le « capitaine Cossail » (et non Cossail). Il l'avait sans doute hérité de son frère aîné Louis, s' de Cossail, baron de Cuzorn.

retourna en compagnie d'un gentil-homme italien, nommé le capitaine Flaminio¹, lequel portoit^a des^b lettres au Reincroc^d, et aussy à moy, m'escrivant^e que je le luy envoyasse^f avec^g ses compagnies et qu'il dresseroit un camp là où il avoit force cavallerie^h et gens de pied italiens, et que, s'il n'avoit un nerf de tramontaneⁱ², il ne me pouvoit secourir, et qu'il protestoit contre moy si la cité se perdoit, et au Reincroc^k de fort belles lettres, ayant^l fort bien fait le bec au capitaine Flaminio, lequel s'acquitta bien de sa charge. Je^m baillis ma lettre au seigneur Cornelly pour luy appourter et yⁿ accompagner^o ledict cappitaine Flaminio^p.] Cest homme-là se mist à lamenter^q, disant que monsieur de Strossi^r le reduisoit à toute extremité, et qu'il luy estoit impossible de passer^s sans estre deffaict, mais qu'il en^t parleroit à ses capitaines; et y eust grand dispute parmy eux. A^u la fin, un de ceux en qui il avoit plus de fiance et qui^v le servoit de maistre de camp, luy dict qu'il valloit mieux se hazarder les armes en la main pour se^w sauver, que non de demeurer pour mourir de faim ou se rendre^x à leur discretion soubz une capitulation, laquelle, ainsi comme ainsi^y, falloit que se fist dans peu de jours; car il n'y avoit rien plus à manger et leurs soldats commençoient à murmurer, et n'attendoient que l'heure qu'une grand troupe s'en yroient rendre aux ennemis, qui fust cause qu'ils se resolurent de partir. Le Reincroc^z n'avoit pas grand tort,

^a *Leçon des mss. Phrase omise dans l'ed.*

a) lequel me portoit — b) de — c) lettres et au — d) Reincrocq Reincroc B) — e) me manloit — f) manlasse A — g) luy et A — h) cabalerie A — i) tramontant — j) et avoit A — k) et A — l) omis dans A — m) accompaignay A — n) pleurer (plurer B) — o) monsieur le mareschal — p) qui estoit impossible qu'il sceust passer A — q) omis dans A — r) eulx — s) et qu'il se fust le plus qu'il — t) eulx — u) ainsi u comme ainsi A — v) Reincrocj (Reincroc B)

¹ C'est le 29 janv. et que le capitaine Flaminio, que Sozzini appelle Flaminio di la Croce, revint au Montalbano. Il avait été envoyé à Rome le 23 (Sozzini, p. 31 et 32).

² Entendez une force, un secours envoyé d'au-delà des monts, d'est-à-dire de France.

estant un périlleux voyage ; car, au sortir de la porte, il^a falloit combattre trois^b corps de garde d'Espagnols, et à demy mil de là un autre, à une trenchée que l'ennemy avoit faict auprès d'un moulin. Je fis deffendre qu'homme du monde ne parlast de ceste^c sortie, et fis fermer les portes de la ville ; et à l'entrée de la minuict^d, tous arrivèrent avecques leurs bagages à la grand place de porte Nove^e.

Les Sienois, qui n'avoient rien entendu de cecy, commencèrent de s'en aller au Palais, tous desesperez. Je fis sortir trois troupes, deux de François et une d'Italiens. La première menoit le capitaine Charry, la seconde le capitaine Blacon, qui est mort à present^e en Saintonge huguenot^f, et la troisième le comte de Gayas^g¹. Le capitaine Charry avoit charge de combattre le premier corps de garde, qui estoit au long d'une grand rue du bourg². Le second estoit aux Augustins, sur la rue mesmes, et le troisiemes auprès de Saint-Laze. Ils avoient commandement de moy de³ ne cesser jamais, jusques à ce qu'ils eussent combattu tous les trois corps de garde. Et le comte de Gayas⁴ prenoit par dehors le bourg, à main droicte, tout au long des maisons, allant tousjours le petit pas, pour les recueillir. Le⁵ terzo de Cecille estoit à la Chartreuse, ayant de fort bons soldats⁵. Et le Reincroc, au sortir de la porte, prenoit à main droicte, entrant dans un valion ; et le comte de Gayas⁶ demouroit sur le haut,

^a *Leçon des mss.*, Ed. force. ^b *Ed.* le premier.

^a) mesmes ^b) d'este — ^c) nuit — ^d) asture (astoure *B*) ^e) Gavasse *B* — ^f) Laze. Et *B*) ayant charge de — ^g) recueillir. Cecy estoit le tierce qu'estoit longe à la Chartreuse, qu'estoit celluy là de Cecille, fort bons (tierce de Cecille, qu'estoit logé à la Chartreuse, y ayant fort bons *B*) soldats.

¹ Le mardi 29 janvier, vers les quatre heures de nuit, dit Sozzini, qui compte à l'Italienne.

² Cf. p. 3, n. 1.

³ Cité par Sozzini.

⁴ Le faubourg San Lazzaro, hors la porta Nuova (aujourd'hui Romana).

⁵ Sozzini dit que le comte de Calazzo était chargé de donner l'alarme aux Impériaux de la Certosa, pour qu'ils ne pussent secourir les corps de garde.

allant tousjours le pas, qui faisoit deux effects pour secourir les nostres, comme diet est, et le ^a Reineroc ^b, s'il en avoit besoing. Et ainsi commençâmes à ouvrir la porte, pouvant ^c estre un' heure de nuict. Le capitaine Charry se mist devant (*c'estoit luy qui menoit tousjours la feste*), Blacon après et le comte de Gayas ^d après, et puis ^e les Allemans, qui ^f furent incontinent^g descenduz au vallon. Et tout à un coup nous entendismes le combat de noz ^h François contre les Espagnols. Le capitaine Charry mist en route les deux corps de garde l'un après l'autre, jusques ⁱ à celui de Saint Laze. Sur quoy sortirent ceux de la Chartreuse ^j secourir leurs gens, et vindrent aux Augustins, où Blacon avoit faict halte^k, attendant le capitaine Charry; et là se mirent entre deux. Le capitaine Charry cuida retourner, entendant bien que l'on combattoit Blacon, et rencontra les ennemis, qui redoubla le combat. Le comte de Gayas ^l ne le pouvoit secourir, à cause que je luy ^m avois deslendu expressément qu'il ne s'engageast point au combat, jusques à ce qu'il auroit cogneu que les Allemans estoient sauvez. Mais à la fin il fallust que tout se melust, car noz ⁿ deux troupes françoises luy tumbarent sur les bras. Le combat dura plus d'une grand heure ^o. Le seigneur Cornello ^p et moy estions hors la porte au rasteau, et n'y avoit rien d'ouvert que le guichet, et comme les soldats venoient l'un après l'autre, nous les mettions dedans, et tout à un coup, ouysmes ^q venir le combat à nous: qui crioit ^r: « France! » qui crioit ^s: « Espagne! » Voilà tout arrivé auprès du rasteau meslé ^t. Nous avions les ^u torches dans les portes ^v, et par le guichet voyons un peu de

a) au — b) Reineroc (Reineroc B) — c) qui pouvoit — d) luyasse B
 e) après — f) que — g) incontinent furent — h) nous A — i) l'autre et
 passa par les — j) Chartreuse B — k) haltou — l) l' — m) nous A
 n) Cornello — o) coup nous parmes A — p) cryoient (crient B) — q) meslés
 r) et s B — s) la porte

1. Sczini del, plus clairement (p. 36), que les deux détachements gascons de Charry et de Blacon ne se rencontrèrent pas dans la nuit et en vinrent aux mains.

clarté, et tirions les soldats dedans. Il ^e falloit bien dire qu'en l'une partie et en l'autre y avoit bien de vaillans hommes : car jamais François ny Italien ne se jecta de furie sur nous, ains tournoient tousjours visage devant ce rasteau, et jamais ne se retirarent, sinon à mesure que nous les tirions dedans. Tous les trois chefs y furent blecez, et y perdismes de morts ou blecez plus de quarante des meilleurs soldats que nous avions, François et Italiens; et ^a à la fin nous eusmes le reste de noz ^e gens dedans. Et pour ce qu'avant la sortie les Sienois estoient ^e estonnez de ce que les Allemans s'en alloient ^d, je fis aller le seigneur Cornelio ^e tout autour des gardes et par les forts, pour reconforter noz gardes (car personne ne sçavoit ^f que les Allemans s'en deussent aller), et moy m'en allay au Palais; et trouvay tous les Seigneurs bien estonnez, et alors je commençay à leur remonstrer ce qui ^g s'ensuit :

« Je voy bien ^h, seigneurs, que vous vous ⁱ estes assemblez icy pour la sortie des Allemans, et que vous estes entrez en craincte *et en soupçon* que, pour leur depart, la cité se perde. Je vous dis que c'est la conservation d'icelle ^j, et non la perte, car leurs six enseignes despendoient plus que les douze italiennes et françoises. D'autre part, vous avez entendu que ^k lesdicts Allemans commençoient desjà à murmurer, ne pouvant plus pâtir, je prevoyois assés que ^l leurs capitaines mesmes n'en fussent pas esté maistres, ayant craincte qu'ils se rendissent aux ^m ennemis. Vous avez entendu depuis cinq ou six jours que les ennemis crioyent auprès de noz murailles que nous estions perdus, et que noz Allemans seroient bien tost avecques eux. Cela ne venoit pas des capitaines, mais

a) et A — b) omis dans B — c) eusmes tous noz — d) s'estoient — e) Cornelio — f) savoyt A — g) que — h) Or voy je bien B [La remonstrance manque dans A] — i) vous autres vous B — j) elle B — k) de la cité B — l) comme B — m) pâtir, et si voyés je encore que B — n) maistres et ne doublois qu'ils s'en allassent aux B

1. Confirmé par Sorzini, dont le récit, dans son ensemble, concorde avec celui de Monluc.

du commun, qui ne pouvoit plus pâlir. Or, seigneurs, si vous vous esbaysez à present^a pour leur allée, l'on diroit que vostre hardiesse ny la nostre ne dependoit que de la leur, et, pour les honorer à eux, nous nous deshonorerions^b nous mesmes, à quoy je ne consentiray jamais. Car vous sçavez que tous les grands combats qui se sont faits en ce siège, vous et nous les avons faits, et ne sont jamais sortis dehors qu'un seul coup^c, que, maugré moy, le colonnel Reincroc^d voulust faire sortir ses gens soubz la conduite de son neveu^e et de son maistre de camp, qui ne vouloit^f avoir personne d'autre nation que de la sienne; et vous vistes comme bien tost ils furent renversés^g jusques au dedans du fossé du ravelin^h de porte Nove; et si, par fortune, je ne m'y fusse trouvéⁱ, qui fis sortir le corps de garde italien^j, il n'en fust eschappé un seul^k. *Je ne les veux pas bluser, mais ils sont meilleurs pour une bataille que pour un siège.* Or doncques, seigneurs, pour quoy entrez^l-vous en crainte pour leur sortie^m?

^a Je vous veux dire encor un' autre chose : que, quand j'en aurois envoyé les douze compagnies qui me restent en ceste ville, encores entreprendray je de garder vostre cité avecques vous autres seulementⁿ, pourveu que les chefs me demeurassent pour me soulager. Il faut faire^o par tour, voz^p enseignes n'ayans^q que deux nuels de franchises, et les nostres n'en auront qu'une, et que nous commencions à retrancher nostre pain à quatorze onces, et vous autres à dix; et faut mettre les bouches inutiles hors la ville, et commettre six personnages pour faire la

^a asl'heure B — ^b deshonneurons B — ^c jour B — ^d Reincroc B — ^e neveu B — ^f vouloit B — ^g rembarrés B — ^h ravelin B — ⁱ rencontra B — ^j italienne B — ^k Or pourquoy doncques, seigneurs, entrez B — ^l par, etc. B — ^m mesmes B — ⁿ soulager, et la dit seulement fire B — ^o par qu'il est B — ^p n'ayant B

¹ Allusion à une sortie malheureuse que fit, le 12 Janvier, le neveu de Rocca et l'un des fils de la Certosa et qui lui valut une verte remontrance de son terrible oncle Nozzini qui raconte cette sortie (p. 352-353), confirme aussi qu'une escouade de la compagnie de Cornelio Benavoglio couvrit la retraite des Auviandais, dont trois furent blessés mortellement.

description^a d'icelles demain mesmes, sans espargner personne quelconque^b, et promptement les mettre dehors ; et ainsi nous prolongerons nostre pain trois mois, qui sera le temps que le Roy nous pourra secourir, mesmement à present^c que le printemps vient. Cessez donc d'avoir peur, ains au contraire prenez ce que j'ay faict pour vostre salut. Si je l'ay faict sans le communiquer au Senat, ce n'est pas par mauvaise volonté, mais pour tenir secret ce despart, qui estoit fort dangereux, comme vous avez peu veoir, ayant esté forcé de faire jouër ce personnage à monsieur de Strossi, pour me delivrer de ces gens, qui aiment trop leur ventre^d. »

Ayant entendu^e ma remontrance, ils me prièrent d'aller reposer, et qu'ils mettroient le tout en deliberation, me remerciant bien fort du bon confort et conseil que je leur donnois. Le matin, toute la harangue que je leur avois faicte fust sceuë par la cité, et ne se parla plus de crainte aucune. Or, ils ne se peurent bonnement accorder aux bouches inutiles, pource que l'un vouloit favoriser l'autre : et me crearent par balotte leur dictateur general pour l'espace d'un mois, de sorte que le capitaine du peuple^f ny le Magistrat pendant ce temps ne commandarent jamais rien, ains moy absolument^g tenois^h le rang et l'estat que faisoient anciennement les dictateurs romainsⁱ. Je^h creay six commissaires pour faire la des-

a) discrephon. B — b) aucune B — c) astheure B — d) Et après —
e) peuble A — f) absolument B — g) tenant — h) et

1. Montuc semble avoir voulu endosser aux yeux des Siennois la responsabilité du départ des Allemands. En réalité, l'idee venait de Strozzi et édit de Ruble, t. II, p. 463) Montuc lui avait écrit, le 25 janvier pour lui demander de le secourir avant le 20 février, mais sa lettre avait été interceptée (ibid., t. IV, p. 30-32). Cette lettre rend compte d'une séance du Consiglio complet, où l'on délibéra sur la situation de la ville et où l'on decida de faire un nouveau recensement des vivres. Montuc y fit une remontrance pour dissiper les préventions des Siennois, qui craignaient d'être abandonnés par lui le jour où la situation serait désespérée. Cette remontrance rend vraisemblable celle qu'il a insérée ici dans son récit.

2. Intersion chronologique. C'est le 11 janvier, c'est-à-dire la veille de la bataille, que Montuc fut nommé dictateur pour un mois. Vo. t. le texte

cription^a des bouches inutiles, et après baillay ce^t rolle à un chevalier de Saint Jean de Malte^b, accompagné de ving-cinq ou trente soldats, pour les mettre dehors ce qu'^c fust fait dans^d trois jours après que j'euz^e baillé le rolle Et si n'estoit que j'ay bon tesmoignage des Siennois et des officiers du Roy et capitaines qui estoient dans Siene, je ne mettrois cecy par escrit, craignant qu'on dict que je fusse un menteur. C'est chose qui est

^a description — ^b baillat dans A (le B) — ^c qu'il (le B) — ^d en —
e p. 124

le la de choral no... fluit... l'endo l'ill^{mo} mons^r Mon le signore mol, ... malato, indubio, no a ... Ma ... stran ... come a nocerolissimo, e affettu- nato a tutta la città, si come per li ... re ... no ... ha ... fu ... p ... fesse, considerata la sua buona qualità et ottime parti che in ... la ... Ex^{ta} res- p ... re ... , condidali son namente mala a in bonta et virtù, presentandovl hora l'occasione del travagliare con l'inimico, quali, per quanto s'intende, stanno a procinto di battare la città et assalirla, accioche con buono ordine et solo in principale et honorato capo di guerra l'universale della città della possa valorosamente difendersi e star alle mani con li detti nimici. Mess^r, de ragionevoli et honeste considerationi, per plenizza della loro autorità sapre- ma, hanno solennemente de- berato dare et concedare et così deliberando anno dato et concesso al prefato Ill^{mo} mons^r Montue piena, libera et ampla autorità, potestà et facultà, quanta ha tutto il collegio loro, per tutto questo presente mese di gennaio, intorno a le cose delle arme et del combatter contra i detti nimici, di comandare liberamente a tutti le persone, di qua- runche stato, grado o conditione si s'eno, così ecclesiastiche come scolari, così cittadini come artigiani et altri habitatori esistenti nella città, tanto quanto et in quel modo et sotto quelle pene che parra et piacerà a Sua Ecc^{ta}, notificando a ciascuno che al prefato illustrissimo mons^r circa le cose dette prestino quella fede et gli rendino quella obediencia et reverencia che debbano prestar et render allor medesimi, et così mandorno bandirs per la città e tutto non sol come di sopra, ma in ogni migliore modo, Et in oltre ordenerno che li a ag^t quattro sopra le fortificationi intorno alle cose dell' arme facciano et eseguiscino tanto quanto gl'ordenara il prefato mons^r Montue » (Arch. d'Etat de Siene, *Otto, Deliberazioni*, vol. I, f. 192 r^o). Cf. le texte de la lettre des Ill^{ti} annonçant cette décision, dans A. Cozzani, *op. cit.* p. 192-193. — La « patente » est du 12, elle a été publiée par L. Bianchi, *Relazione di Montecatini* p. 238. Montue s'est souvenu du texte; on y lit, en effet : « Avendo ancora l'esempio de li nostri antichi Romani, che ne li estrema pericoli davano somma potestà dittatoria a quelli che conoscevan pieni di somma fede, valor e prudentia ... »

Le cavalier Mario Donati, que Sozzini qualifie de cheval or de Rhodes et à qui, le 20 janvier, les Ill^{ti} donnaient pleins pouvoirs pour expulser les bouches inutiles (Arch. d'Etat de Siene, *Otto, Deliberazioni*, vol. II, f. 23 r^o), La proposition avait été faite au Consistoire par Forteguerrri, l'un des « Quattro del Biade » (lettre de Montue à Sozzini, 20 janvier, déjà citée). Sozzini dit (p. 360) que, le 27, Donati fit publier que tous les chefs de famille eussent dans trois jours à lui déclarer le nombre de bouches qu'ils avaient chez eux, sous peine de deux écus d'amende par personne non déclarée.

veritable. Je vous dis que le rolle des bouches inutiles se monta quatre mil et ^a quatre cents ou plus; que, de toutes les pitez et desolations que j'ay veu, je ^b n'en vis jamais une pareille^c, ny n'en ^d verray à l'advenir, à mon advis: car^e le maistre falloit qu'il abandonnast son serviteur, qui l'avoit servy longtems, la ^f maistresse sa chambrière, et un monde de pauvres^g gens qui ne vivoient que du^h travail de leurs bras; et pour trois jours ceste desolation et pleurs dura. Ces ⁱ pauvres gens s'en alloient à travers des ennemis, lesquels les rechassoient vers la cité; et^j tout le camp demouroit nuit et jour en armes pour cest effect, car ils les nous rejettoient jusques au pied des murailles, afin que nous les remissions dedans, pour plus tost manger ce peu de pain qui nous restoit, et veoir si la cité se voudroit revolter^k, pour la pitié de leurs serviteurs et chambrières. Mais cela n'y fist rien, et si dura huict jours. Ils ne mangeoient que des herbes, et en mourust plus de la moitié, car les ennemis les^l tuoyent, et peu s'en sauva. Il y avoit un grand nombre^m de filles et belles femmesⁿ: *celles-là avoient passage*, car^o la nuit les Espagnols en retiroient quelques unes de ceux-là *pour leur provision*, mais non que le marquis le sceust, car il leur alloit de la vie, et quelques hommes forts et vigoureux, qui passoient *et eschappoient* la nuit. Mais tout cela ne venoit pas à la quarte part, car le^p demeurant mourust¹. *Ce sont des loix de la guerre.*

^a) omis dans B — ^b) omis dans B — ^c) semblable — ^d) omis dans A — ^e) ne n'espere en veoir jamais, car B — ^f) qui de long tems l'avoit servy, la B — ^g) pauvres — ^h) de l — ⁱ) ses A — ^j) omis dans A — ^k) reboullir B — ^l) se A — ^m) quantité A — ⁿ) femmes belles — ^o) omis dans A (qui B) — ^p) car tout le

1. Sozzini ne mentionne pas d'expulsion de bouches inutiles au lendemain de la sortie des Allemands. L'expulsion à laquelle procéda le cavalier Donati le 15 février, décrite par le chroniqueur siennois (p. 375-376), répond assez exactement au tableau que trace ici Montluc. Il y est aussi question de femmes et d'enfants, mais Sozzini ajoute que, cette fois, ils furent recueillis par les Impériaux et conduits à l'Osservanza, où on leur donnait un peu de pain. Montluc s'est rappelé, en racontant la sortie des Allemands, la « descrip-

Il faut estre cruel bien souvent pour venir à bout de son ennemy. Dieu doit bien estre misericordieux en nostre endroit, qui faisons tant de maux.

Vous, gouverneurs et capitaines, des places, si vous ne le sçavez, apprenez ces ruzes. Ce n'est pas tout d'estre vaillant et sage: il faut estre fin et advisé. Si j'eusse prié le Reincroc de sortir, il en eust esté mal content et m'eust reproché que je l'envoyois à la boucherie. J'y proceday plus sagement, m'autant de l'auctorité de monsieur de Strassi. Je ne taschois qu'à guigner temps, pour ennuyer mon ennemy et donner loisir au Roy de nous aider, mais, comme j'ay dict, il couroit au plus pressé. Plus touche la peau que la chemise. Ne craignez de vous descharger des bouches inutiles, estoupés les oreilles aux cris. Si j'eusse creu mon courage, je l'eusse faict trois mois plus tost¹; peut estre que j'eusse sauvé la ville, ou pour le moins j'y eusse amusé mon ennemy plus longuement. Cent fois je m'en suis repenty.

Le marquis, ayant veu que j'avois mis les Allemans dehors, lesquels furent la plus part^a deffaicts par les chemins et à leur grand faute, laquelle je ne veux escrire icy, car^b ils ne furent pas deffaicts aux environs de Siene, mais ailleurs par les chemins, où la peur leur print sans grand raison^c, voyant^e aussi que^d j'avois jetté les bouches inutiles dehors et que toutes ces deux choses prolongeoint le siège longtemps^e avecques le retranchement de nostre pain, qu'il sceust par ceux qui estoient sortis, cela^f le fist penser à quelque autre remède pour nous avoir, craignant^g que sur le printemps il^h

^a, la moitié ^b, si est ce qu' ^c, sans (rist B) — ^d, aussi le hel mar-
quis que ^e, siège par (pour B) longtemps ^f, qui ^g, et cra gnoit
^h, mais dans B

tion de des bouches inutiles qui est bien alors — il a fondé en un seul tableau les diverses sorties qui eurent lieu pendant le siège et que Bozzini a notées à leur date.

1. La première expulsion des bouches inutiles avait eu lieu, en fait, le septembre 1534, celle des enfants de l'hôpital, le 5 et le 31 octobre

2. Confirmé par Montalvo, p. 143.

survint^a quelques neiges, comme^b souvent il advient^c en ce^d temps en ce quartier^e-là; et que, si cela advenoit, il falloit qu'il levât le siège, s'en allant par les villes pour manger. Car presque il estoit en aussi^f grand necessité que nous et^g mangeoient les soldats de son camp des mauves^h et autres herbes, aussi bien que nous, *parce* que bien souvent laⁱ munition ne pouvoit arriver à temps. Car elle venoit devers Florence^j, là où il y a trente mil, et sur de petits asnes, sauf cent mulets; et falloit qu'ils^k portassent à manger pour aller et venir, qui estoit cinq ou six jours; et à chasque voyage en mouroit tousjours une partie par le chemin^l, car de trouver une seule herbe, ny^m foin, ny paille, ny grain, il ne s'en trouvoit plus, etⁿ moins personne qui^o y habilast, ny^p à dix mil près du chemin^q; et toute sa cavallerie estoit encores dix mil par delà Florence^r, sauf la compagnie du seigneur Cabri^s², neveu du marquis, qui estoit de cinquante chevaux, et falloit que de quinze en quinze jours se refreschit des autres cinquante, qui se tenoient à

a) vintssent b) que (ce que B) c) advient souvent B — d) au lieu B — e) ces quartiers B — f) si — g) nous mesmes et — h) mauves — i) souvent que la leur B — j) Florence (Florence B) — k) qui A — l) les chemins B — m) une fois B — n) ces six mois ouis dans A (plus rien et B) — o) que — p) habilasse il ne s'en trouvoit rien ay A — q) Cabry

¹ Le 21 janvier, un soldat de Cornelio Bentivoglio Francesco del Bene, venait au secrétaire de la republique de Lucques, les aventura Barili, qu'a dix milles autour de Siennne il n'y avait pas un mur debout et que la campagne etait pleine de chiens qui mangeaient les cadavres (cf. Pardi, *Vittoria sulle roba anti-furca e Siena dans le Bullett. sen. di stor. patr.*, t. VIII, p. 120). Et le 20. Soubise, de Parme, à Brissac : « J'ai encores hier entendu par un homme venant de Siennne que le camp du marquis souffre de a coup et qu'il se mouront beaucoup de gens. » (B. N., ms. fr. 2040, f. 17, orig. chiffré.) Le 6 février, Strozzi confirmait cette nouvelle à Soubise (Biblioth. comm. de Siennne, K, VI, p. 120 v°) Monque écrivait à cette date à Strozzi que Marignan était malade (éd. de Ruble, t. IV, p. 53). Il s'était retiré à Belcaro à cause de sa goutte, abandonnant la conduite du siège à son lieutenant chiappano Vitelli Marignan au duc de Florence, du camp à Montecchia, 17 janvier 1555, publi. par A. V. Barili, *La guerra di Siennna l'al d'Orto*, dans le *Bullett. sen. di stor. patr.*, t. VII, p. 54.

² Gabrio Serbelloni, comau, et non neveu de Marignan, qui avait en lui une grande confiance et qui l'avait chargé, en 1554, de surveiller la flotte barbaresque sur la côte de la Maremma (Messaglia, *Vita di Gio. Jacomo Meici*, p. 181).

Bonconvent^a; et si Dieu nous eust voulu donner un peu de neige seulement pour huict jours^b, leur camp estoit contrainct de se rompre. Toutes ces choses mirent le marquis, pour abbreger la guerre, en une opinion, c'est de trouver le moyen de mettre division entre les parts dans la ville. nous voyant foibles, sçachant bien que, encores que nous eussions douze enseignes, il n'y avoit pas dix huict cens hommes. Et, par l'adviz des ^c Sienois bannis de la cité, qui estoient^d près du marquis, fust trouvé invention de gagner un citadin de la ville, nommé messer ^e Piedro^e, qui estoit borgne et de l'ordre du Peuple^f, qui estoit l'ordre de qui nous nous fions^g le plus, joint avec l'ordre des Reformateurs^h, et ce, par le moyen des petits garçons qui alloient chercher des herbes au long des preys de la rivière de la Tresseⁱ avecques de petits sacs. Et fist tant le marquis qu'il^j le convertist à estre traistre, et la forme de ce faire fut que messer^k Piedro^j recevroit plusieurs blancs^l de ces Sienois qui estoient avecques le marquis, là où luy mesmes coucheroit les lettres.

Le^k fous de ce fait est tel qu'il falloit que ledit messer Piedro^j couchast^m dans les lettres ces mots : comme ils trouvoientⁿ estrange qu'ils se laissent tromper si ouvertement^o au seigneur de Monluc^{**}, et que les enfans pouvoient bien cognoistre que toutes les assurances qu'il^o leur donnoit que le Roy les secourroit^{***}, n'estoient que

^a *Ad* = *avec*, ^{**} *Ed* = Montluc. ^{***} *Leçon des mss* *Ed* = secourroit

^a Boncombant (Bonconbent *B*) — ^b) pour huict jours seulement *B* — ^c) d'ung — ^d) qu'estoit — ^e) Piedrou — ^f) peuple *A* — ^g) syois — ^h) Trece *B* — ⁱ) qui *A* — ^j) Piedrou (Piedrou *B*, — ^k) Or le *A* — ^l) coucheroit — ^m) trouveroient *A* — ⁿ) descouvertement — ^o, que j'

¹ La ville de Sienne était politiquement divisée en quatre ordres : le Peuple, les Gentilshommes, les *Reformatori* et les *Veuf* (*novo*). Le Peuple et les *Reformatori* étaient favorables à la France, les Gentilshommes étaient pour l'Empereur, les *Veuf* étaient partagés.

² C'est à dire des blancs-seings

bayes et tromperies; et que, encores qu'il fust esté banny^a de la cité, neantmoins il regrettoit infiniment de la veoir perdre, les larmes aux yeux; et que, s'ils vouloient faire sortir un homme pour aller jusques à Rome entendre si le Roy faisoit armée pour les secourir, ils^b cognoistroient la tromperie et cautelle dont^c j'usois en leur endroict; et qu'il les^d prioit de ne se laisser conduire au dernier morceau, et que, s'ils le faisoient, ils n'en eschapperoient que par^e leurs testes et la ruyne de leurs biens, femmes et enfans; et qu'il y avoit moyen encores de^f faire leur appointment avecques l'Empereur par le moyen du marquis, s'ils le vouloient mettre dans leur ville, qu'^gestoit chose aisée, s'ils se veuloient tenir et accorder avecques aucuns de la cité, qui desjà leur avoient promis; et que, pour sçavoir qui^h estoient ceux de l'intelligence, il falloit qu'ils allassent veoir à une telle rue, et là où on verroitⁱ une petite croix blanche au bas de la porte de la maison, celui-là^j estoit de leur intelligence. Ce meschant borgne faisoit bien son office, et adressoit les lettres à un de ceux de^k qui nous avions fiance, estant bien certain que celui-là^l porteroit la lettre au Magistrat, et que incontinent le Magistrat enverroit le matin en la rue qu'il nommoit en la lettre, et qu'il prendroit^m le gentil-homme de la maison où la petite croix se trouveroit. Tousjoursⁿ il s'adressoit de faire la croix à quelque maison de l'ordre des Noves^o et des Gentilhommes, pour ce que les autres deux ordres les tenoient pour suspects. Et pensoit le marquis que, tout incontinent que celui-là^p seroit prins, cognoissant l'humeur^q des Siennes et la grand hayne qu'ils se por-

a) omis dans A — b) secourir et que alors ils — c) que — d) leur A — e) pour B — f) omis dans A — g) que leur — h) quels — i) il verroit (ils verroient B) — j) estuy-là (celuy-là B) — k) omis dans A (à B) — l) qu'estuy-là — m) qu'ils prendroient B — n) Or tousjours B — o) Nobes (Nobves B) — p) qu'estuy-là — q) l'honneur A

¹ Cf., sur la lecture de ce mot, t. I, p. xv, n. 1.

toient les uns aux autres, ils l'ameneroient, sans^a autre forme de justice, sur l'eschaffaut^b, et que, par ce moyen là, ces deux ordres de Noves^c et Gentils-hommes entre-royent en une grande *contention et desespoir*^d, et que, pour sauver leurs vies, seroient contraincts, de prendre les armes et se rendre maistres d'un canton de la ville près les murailles, pour tenir la main aux ennemis, afin qu'ils peussent entrer dans la ville.

Or^e, commença ledict meschant *borgne* à forger la première lettre; et de nuit la va mettre sous la porte de la maison d'un des^f Gentils-hommes, qui n'estoit point soupçonné, et fit^g la^h croissette en une autre ruë, à la maison d'un des plus riches gentils hommes de l'ordre des Novesⁱ. Et le matin, le gentil-homme à qui la lettre s'adressoit trouva icelle^j dans l'entrée de sa maison, et soudain la leust et la porta^k au Magistrat; et incontinent qu'ils l'eurent veüe, me l'envoyarent par messer^l Hieronim Espano^m, et me mandarent qu'ils avoient mis en deliberation d'aller prendre ledict gentil-homme et l'amener tout droict à l'eschaffaut. J'envoyay les sieursⁿ Cornelio^o et Bartholomé Cavalcan^p devers eux, les^q prier de ne mettre point la main si tost au sang, et que cecy pourroit bien estre des inventions du marquis pour nous mettre en division, et qu'ils le pouvoient bien mettre en prison: ce qu'ils firent. Deux jours après, voicy une autre lettre, trouvée en mesme sorte à la maison d'un gentil homme de l'ordre des Noves^r, qui n'estoit poinct suspect, et la croyaette à un de l'ordre des Gentils-hommes. Alors la furie commença si grande qu'il me fallust^s aller au Palais moy-mesme, et à peine peus-je^t obtenir *ceste*

^a Ed. *mesur*.

^a) il: *ad* meneroient eslay-là sans A — b) le chaffaut (le chaffaut B) — c) Nobes (nobles B) — d) *desesperation* — e) *et* — f) *d'un* de l'ordre des — g) *faict* — h) une B — i) Nobes (nobles B) — j) *ladicte* lettre A — k) la *apporta* B — l) *Geronym* (Jheronim B) Espanos — m) le sieur (les seigneurs B) — n) Cornelly — o) Cabalcan B — p) leur — q) Nobes (nobles B) — r) *faalloit* A — s) *puys* je

1. Cf., p. 83, n. 2

grâce que pour cinq jours on dilalât, pour voir si pendant ce temps Dieu nous envoyeroit^a la cognoissance de ce faict. Toute^b la ville estoit esmeuë, et ne se parloit d'autre chose que de faire couper testes. Comme^c je veux que Dieu m'ayde, il m'alloit toujours au devant que c'^d estoit une cautelle du marquis; car je sçavois à qui j'avois affaire. Je priay misser Bartholomé Cavelcan^e qu'il ne cessast jour et nuit d'aller voir lesdicts gentils-hommes et bourg[e]ois de l'ordre des Gentils hommes et des Noves^f, à qui le malheur touchoit, les^g prier qu'ils ne se desesperassent point, et que je garderois bien qu'on ne mettroit point^h la main au sang, et que je n'adjousterois point de foy à toutes cesⁱ lettres ny croix. Le sieur Cornelio^j m'y secouroit^k fort aussi, car il avoit bien bonne part en la cité, à cause de monsieur le cardinal de Ferrare, près lequel il avoit tousjours demeuré tant^l qu'il demeura en la cité^m.

Orⁿ, à trois ou quatre jours de là, pensant^o que la furie seroit passée, voylà un'autre lettre et une croix^p trouvée en mesme forme des autres; et alors tout le monde perdist patience, et les vouloit-on mener tous trois sur l'eschaffaut^q. Je courus^r au Palais, menant le^s sieur Cornelio^j et le sieur^t Bartholomé avec moy. Allant^u au Palais, il me vint en l'esprit^v qu'il falloit rompre ce coup par le moyen de la devotion. Et comme je fus au Palais, trouvay desjà presque toute la grande^x salle pleine de gens de l'ordre du Peuple^y et des Reformateurs. Et dès que j'entray en la salle du Magistrat, tous commençarent à me crier qu'il n'estoit plus temps de dissimuler,

a) presenteroit — b) de la verité Toute — c) testes, et comme — d) ceux — e) Cabalquan B — f) Nobes (nobles B) — g) leur — h) pas — i) ses A — j) Cornelly — k) servoit B — l) Ferrare, qui tousjours avoyt demeuré près dudict et seigneur cardinal tant — m) Et — n) li et pensant — o) une autre croix — p) le chaffault A — q) Je m'en courrez — r) ledict A — s) seigneur B — t) moy et m'en allant — u) la memoire — v) grand — x) peuple A

et qu'il falloit faire justice Et alors, *ayant prins place*, je parlay à eux en telle manière, *en langage italien, comme les autres fous* :

« Seigneurs », depuis le temps que j'ay eu cest honneur de commander en vostre cité par le commandement du Roy, mon maistre, vous n'avez rien entrepris, soit pour le faict de la guerre, soit pour la conduite de vostre ville, sans ^a me le communiquer ^c et prendre ^d *avis et conseil* de moy. En quoy j'ay esté si heureux, par ^e la volonté de Dieu, *que* je ne vous ay conseillé chose ^f aucune qu'elle n'ait reussi à vostre bien, honneur et profit, comme je ne voudrois faire, n'ayant pas plus à cœur mon salut et ma vie que la vostre propre. Or, messieurs, puisque j'ay esté si heureux et si fortuné que de vous avoir tousjours donné des conseils salutaires et profitables, je vous supplie en avoir la mesme opinion et me croire en un affaire si important qui se presente, lequel, à mon avis, trouble grandement vos entendemens. Je ^g vous demande à present ^h, les mains jointes *et au nom de Dieu*, que vous vous gardiez, sur toutes choses, de mettre ⁱ la ^j main au sang de vos citoyens jusques à ce que la verité soit du tout descouverte, laquelle ne peut estre longuement cachée. On a beau couvrir le feu, la fumée en sortira : aussi on a beau masquer et desguiser ce faict, la verité paroïstra. Tout ^k le

^a *Leyes de B. Ed. et A*, un don

a) je leur feys la remontrance que (qui B) s'ensuyt (la remontrance est omise dans A) : Seigneurs — b) Seigneurs, jusques icy m'avés vous fait cest honneur de n'avoir fait chose aucune sans B — c) le me remontrer B — d) et de lout avés voullu prendre B — e) moy. Or par B — f) ay jamais remontré chose B — g) aucune que ne l'ayés trouvée bonne et jusques icy ne vous en osten jamais mal trouvés. Et fault bien que vous considerés que mon bonheur et ma bonne fortune ne procède des hommes, sinon de Dieu seul, Or, je vous veux prier, Seigneurs, que ne me veulliez monstrier en cest affaire icy que vous n'ayés autant de fiance en moy comme vous avez eu en tous les autres affaires. Et si faisiez autrement, Dieu se pourroit corrompre avecques vous, veu que jusques icy n'avés trouvé aucune faulte en moy ny aux conseils et avis que je vous ay donnés. Je B — h) que vous me faizies ung bien, c'est de ne mettre B — i) mettre pour encores la B — j) sang et fere prier à Dieu qu'il nous face la grace de nous représenter la verité de ce faict, car tout

monde (*et croyez-moy*) ne me sçauroit faire croire ^a que cecy soit autre chose qu' ^b une ruse et cautelle ^c du marquis. Il considère que la peau de lyon ne luy sert de rien ; il a vestu celle du renard, afin de pouvoir venir à bout de son dessein. Or, il ne sçauroit mieux faire ne plus finement en user qu'en jettant la division parmy vostre cité ; et comment la peut-il mieux semer, si ce n'est en vous persuadant qu'il y a des traistres parmy vous et dans vos murailles, sçachant bien que cela vous occasionnera, non-seulement de les emprisonner, mais encore de les faire mourir, et par leur mort mettre la cité en trouble ? Car le sang ne peut mentir : les parens porteront la mort de leur parent, quand bien elle seroit juste, avec douleur et desplaisir, et tascheront à se venger. Bref, vous voylà des ennemis domestiques plus dommageable[s] que ceux de dehors ; vous voylà en peine de songer à la mort des vostres, au lieu de penser à celle de vos ennemis. Voyez donc, messieurs, quel ayse, quel plaisir et quel contentement vous donnerez à vos ennemis, quand ils sçauront que vous songez à faire couper testes, et encor de ceux que j'oserois dire et jurer sur mon âme estre innocens. Quoy qu'il en soit, l'attente ne vous peut estre dommageable : car ils sont en vos prisons ; vous estes asseurez d'eux, vous faictes bonne garde ; je veilleray de mon costé. Pourquoi vous hâterez-vous de les faire mourir ? A l'honneur de Dieu, croyez-moy, vous ne vous en repentirez pas ; je n'y ay point d'intérêt que le vostre. Ayons recours à Dieu en une telle nécessité. Commandez que tout le clergé de vostre ville, dès demain, ordonne une procession generale par toute la ville, et qu'il soit enjoinct à tout le monde de s'y trouver, et qu'on se mette en prières, afin qu'il plaise à Dieu nous faire tant de grâce de descouvrir la verité de ce faict et la trahison, s'il en y a, ou l'innocence de ces prisonniers.

a) acroître B — b) que B — c) cautelles B

Je m'asseure que Dieu nous exaucera, et que bien tost vous en serez esclaireis. Lors vous pourrez faire justice, si la cause y escheoit, et proceder contre les coupables. Mais avant cela, sur la collère mettre la main au sang de vos citoyens sans avoir bien pesé toutes choses, il me semble que vous ferez très mal et serez cause d'un grand malheur en vostre cité. Messieurs, la seule affection que j'ay au bien de vostre service et à vostre salut et conservation me faict tenir ce langage ; et vous supplie me faire ce plaisir de superceder pour quelques jours, lesquels cependant nous employerons en prières et oraisons. »

Un murmure courut lors par la salle, les uns disans ouy, les autres non, car tousjours y a il des contredisans. Mais enfin mon advis fut suivy, et soudain les eglises adverties et tout le peuple, afin de s'apprester pour aller le lendemain en procession generale faire prières à Dieu, car de jeusnes nous en faisons assez. Je me trouvay à la procession, et tous les capitaines, ensemble tous les seigneurs et dames de la ville. Les parons des prisonniers, suivans, ploroient. Bref, toute la ville, ce jour là et le lendemain, fut en devotion et oraisons, faisant chacun prières à Dieu qu'il nous fît la grâce de decouvrir la verité de ceste trahison ¹. Cependant je ne dormois pas, car la nuict le sieur Cornelio et moy discourusmes comment ceste pratique du marquis se pouvoit faire. J'arraisonnois à part moy, puisqu'il en estoit venu si avant, que celui qui menoit la marchandise ne s'arresteroit pas là, et que le conseil de la ville ne seroit pas si secret qu'il n'eust advis de ce qui avoit esté conclu ; car à ces grandes assemblées il y a tousjours quelque parleur. Et cogneus bien que j'avois faict un erreur d'avoir tout haut dict que j'estois assureé que c'estoit une ruse du marquis ; car il estoit à craindre que cela ne fît tenir

¹ Cf. sur cette invention et sur l'habileté de Monluc à exploiter la pitié ingénieur des Siennois, *H. de M. A.*, p. 283-285.

en cervelle son conducteur. Or, puisqu'il y avoit apparence qu'il nous donneroit avec ses lettres et bullins quelque nouvelle alarme, je m'avisay de faire aller de nuit par la ville quelques hommes le plus coyement qu'on pouvoit, pour voir si rien se descouvroit, et ainsi fismes faire la sentinelle deux nuits. Le jour, je faisois amuser le peuple aux processions par les paroisces et lorsque quelqu'un de la Seigneurie me venoit dire que c'estoit perdre temps, qu'il falloit faire justice, je le priois d'avoir patience, l'assurant que je commençois à découvrir quelque chose : car il en falloit ainsi user pour retenir la fureur du peuple.

Or, la troisième nuit après, environ une heure avant minuit, voicy passer ce messer Pietro ^a, qui s'arresta ^b devant une maison, et mit ^c la main à la fenestre, laquelle ^d estoit basse, et la trouva fermée. Or l'une des trois lettres se trouva avoir esté mise par une fenestru

^a) marquis et que, comme Dieu nous a conservés jusques icy en luy faisant mesle requestes par processions generales, parroisses par parroisse, j'ay tant de fiance en Dieu qu'il nous fera cognoistre la verité avant de huit jours. Et si vous mettez ast'heure la main au sang, sans avoir recours premièrement à luy et qu'à la fin il se trouve que vous ayez fait mourir les innocens, il ne nous y fault plus avoir nostre recours. Vous sçavez en quelle nécessité nous nous trouvons aujourd'huy, et toute nostre esperance est en Dieu, qui nous fera sortir de ceste guerre l'honneur sauvé et la conservation de vostre estat et liberté. Or doncques, seigneurs, je vous prie, ne corrompons point Dieu par nostre cruaulte et remetons le tout à luy, qu'il vous donne la cognoissance de la verité par les prières et processions que nous devons fere. Je vous auserois obliger ma vie que, dans huit jours, la verité sera cogneue. Je vous demande cecy pour l'honneur de Dieu et pour l'amour de moy. » Et ainsi me departis d'eulx et nous en retournames tous treys à mon logis. Et moyrent ce, en deliberation, et se trouve plus de gens de mon opinion que au contraire, et surseyrent le tout, faisant commandement par toutes les parroisses que hommes et femmes allassent le matin à la procession, tant que dureroit leur parroisse. Je ne les eusse jamais gardés de mettre la main au sang que par ce moyen là, et croy que Dieu m'inspira (espéra B) de trouver ce moien. Or, comme la verité se descouvrist, ung gentil homme de la part nove (noblesse B), qui frequentoit une part et autre, se douta que l'un le mectroit quelque lettre par dessous la porte. N'accorda avecq ses men serviteurs qu'il feroit le guet jusques à la (cens deux B) minuit et son serviteur j usques au jour, et se tenoit en une petite ruelle, vis et à B) vis de la porte de sa maison, tout droit contre une autre porte de la ruelle, afin de ne pouvoir estre aparcen (aparcen B) ; et n'y avoit plus haült de six ou sept pas de là ou il se tenoyt j usques à la porte de la maison. La — b) après la remonstrance, euyron — c) ung B — d) messer Piedrou (Piedra B) — e) et — f) s'arresta — g) mont B — h) qu'

basse, comme estoit celle-là *. Lors ^a il mit ^c le genou à terre, et par dessous la porte mit ^d la lettre tant avant qu'il peust allonger le bras, puis s'en va au ^e long de la rue. Un ^f gentil-homme, qui estoit au guet, incontinent va après luy, et, le prenant ^g par le bras, luy ^h dict : « Che sete voi ? ⁱ » L'autre ^j luy respond : « Io son messer Pietro ^k. » Il ^l ne me souvient du surnom de ce meschant. Il ne recognut et luy dict : « Dove andate ^m ? » Lequel ⁿ luy respondit : « Me ne vo a la guardia ^o. » Le ^p gentil-homme luy respondit : « Addio, addio ^q ! » Puis ^r, ayant hurté, fit ^s ouvrir la porte, et trouva la lettre, qui parloit comme les autres. Incontinent ^t il la porta ^u au Magistrat, lequel m'envoya deux ^v de leur conseil me faire entendre le ^w tout. Ils ^x allèrent faire lever le sieur Cornelio ^y, qui vint avec eux ; et fust arresté que les portes ^z ne s'ouvreroient ^{aa} point le matin, ny les gardes et sentinelles ne bougeroient qu'il ne fût prins ; et, sur le matin, le sieur Cornelio ^b s'en yroit environner ^c la ^d maison avec cent hommes par devant et par derrière ^e. Le sieur Cornelio ^f le cognoissoit. Et comme il eust departy ces ^g gens, il hurta à la porte, et le trouva encores au lit ; et tout incontinent ils m'advertirent de la prinse. Et pour ce que le terme de ma dictature estoit passé ^h, j'usois de prières comme auparavant, et leur requis que tout incon-

a) estuy là (stui là B) — b) et — c) met A — d) met — e) pays s'achemyna (s'achemina B) au — f) le — g) prout — h) bras et luy — i) dit : qui estes-vous ? en italien (en ytalien : qui estes vous ? B) L'autre — j) luy respondit que c'estoit messer Pietro (Pietro B). Il — k) luy demanda où il alloit, lequel — l) respondit qu'il alloit à la garde. Le — m) dit : « En bonne heure. » Et pays — n) pays se fêst — o) autres, et incontinent — p) l'apporta B — q) m'envoya incontinent (tout soudain m'envoya B) deux — r) me ramener le — s) et premier — t) Cornelly — u) la porte — v) s'ouvreroit — w) l'environner — x) en A — y) dernier — aa) son

1. Lire : « Chi siete voi ? » (Qui êtes-vous ?)
2. Lire : « Io son messer Pietro. » (Je suis messer Pietro).
3. Ou allez-vous ?
4. Lire : « Mene vo alla guardia. » (Je m'en vais à la garde.)
5. Lire : « Addio, addio. » (Adieu, adieu.)
6. Le fait se placerait donc après janvier

tinent il fût mis sur la gehenne ^a, car il nyoit la lettre et n'avoir vou aussi le gentil-homme de toute ceste nuict Et ^b comme il fut sur la gehenne ^a, il pria de ne le tourmenter plus, car il vouloit confesser la verité ; ce qu'il fit *tout au long, et les pratiques du marquis pour mettre la division dans la ville*. Sur la chaude l'on le vouloit faire pendre aux fenestres du Palais ; mais ^c je les ^d priay de ne le faire encores, et fut mis en une basse fosse ; et priay le capitaine du peuple ^e de me vouloir bailler les trois gentils-hommes prisonniers, car je voulois parler à eux à mon logis : ce qu'il fit.

Le sieur Cornelio ^f et Bartholomé ^g Cavalcan ^h les amenarent ⁱ, et comme ils furent au logis, je leur remontray qu'il ne devoient aucunement sentir mauvais gré au Senat de ce qu'ils ^j les avoient ^k faicts prendre, estans les affaires reduits à tels termes que le père ne se devoit fier du fils, ny le fils du père, puisqu'il y alloit de leurs vies et de leurs biens ^l, et qu'ils allassent au Magistrat le ^m remercier *affectueusement* de ce qu'ils n'avoient pas faict justice d'eux, ains qu'ils avoient eu la ⁿ patience jusques à ce que Dieu auroit faict cognoistre la verité. Ils me respondirent qu'ils ne feroient pas cela, car ce n'estoient ^o pas eux qui leur avoient sauvé la vie, mais que c'estoit moy, et qu'ils vouloient remercier Dieu et moy, et non eux ^p. Il ^q nous cousta à tous trois plus d'une heure à les convertir. Je leur remontray que, s'ils ne le faisoient, ce seroit accomplir ce que le marquis desiroit, qu'ils demeurassent en hayne mortelle et en division ; et tout ce que je pouvois imaginer ^r qui pouvoit servir à les y faire aller, je le leur disois pour les ^s humilier. A ^t la fin, se recognoissans grandement obligez ^u à moy de ce que je

^a) gehens (Jehens B) — ^b) auit là et — ^c) palais mesmes mais — ^d) leur — ^e) peuple A — ^f) Cornelly — ^g) Bartholomé A — ^h) Cabalquan B — ⁱ) les me (m B) amenarent — ^j) il A — ^k) avoit A — ^l) libertes — ^m) les — ⁿ) d'eulx et d'avoir voulu avoir la — ^o) n'estoit — ^p) moy et à Dieu et à moy vouloient ilz remercier (et qu'ils vouloient remercier Dieu et à moy B) et non à eulx — ^q) et — ^r) je me pouvois imaginer (je cognoissois B) — ^s) ce (me B) — ^t) Et d — ^u) fis me estans tant obligé

leur " avois " sauvé les vies, ils me promirent de le faire ; et les y accompagnèrent le sieur Cornelio " et messer Bartholomé, à ma requeste, car je craignois qu'ils s'en " desdissent par les chemins. Et comme ils furent devant le Magistrat, un " d'eux parla pour tous trois, remontrant leur innocence et le tort qu'on leur avoit faict, duquel ils ne se vouloient ressouvenir, veu la nécessité du temps et l'estat de la cité, les " suppliant " affectueusement " les vouloir tenir pour leurs bons citadins et amys et pour loyaux " à leur republique : et, afin qu'à l'advenir eux et leur posterité n'en fussent remarquez, qu'il leur pleust " leur en bailler patantes, seellées de leur grand seel. Et alors le capitaine du peuple " leur fit une grande " remontrance " , par laquelle il les prioit les excuser, *qu'estant question du salut public, ils avoient esté contraincts fermer les yeux à l'interest particulier et, veu l'importance de l'affaire, en faire la recherche. mais qu'on les tenoit pour gens de bien et bons citoyens.* Sur quoy ils descendirent tous de leur siège et les embrassèrent. Messer Bartholomé Cavalcan " me dict que la pluspart s'estoient mis " à pleurer , et ainsi se retirarent en leurs maisons.

Et pour ce que ce meschant borgne estoit de l'ordre du Peuple " , qu'estoit la plus grand part et là où il y avoit plus de gens de guerre, j'eus craincte que, si l'on le faisoit mourir, que ceux de la part Nobe " et des Gentilshommes " nous levassent quelque bruit par la ville, disant qu'on cognoissoit bien à ceste heure " de quel ordre estoient les traistres, et que cela pourroit estre cause " de leur "

* *Léon des mit* texte de A. Ed. ceux de son ordre, qui est un contre-sens.

a) que de leur — b) avoir — c) Cornelly — d) se B — e) l'ung B — f) trois, remerciant le capitaine du peuple et le magistrat, les (le B) priant de ne penser point qu'il leur souvynt (souvent B) jamais d'este affaire, ainsi entièrement le vouloient du tout oublier, estans réduits à telle nécessité que le père ne se devoit fier du fils, ny le frère du frère, les — g) priant — h) affectueusement (affectionnement B) — i) loyaux A — j) prioient B — k) peuple A — l) grand — m) remontrances A — n) Cavalcan " o, s'estoit mis B — p) pleurer et les autres aussi, et — q) peuple A — r) nob " B — s) asture (astéure B) — t) celle femme cause — u) les

faire mettre la main aux armes : qui^a fut cause que je fis requeste à tout le Senat me donner sa vie et le bannir à perpetuité, afin^b d'assoupir toutes choses, et que le marquis ne peust dire que rien de son dessein eust^c succédé, non plus que ses^d entreprinsec par les armes. Et voylà comme le tout fut descouvert et assoupy^e; car le Senat m'accorda ma prière¹. Je me suis souvent estonné comment je fus si sage et si modéré en un affaire si important, veu qu'il estoit raisonnable d'en faire un exemple; mais cela eust apporté peut estre plus de mal que de bien. Il ne faut pas tousjours estre si aspre; voyant les autres si eschauffez après le sang de ces prisonniers, cela me refroidissoit. Ne vous laissez pas, mes gentils-hommes qui aurez charge des places, emporter à la première apparence des choses qu'on vous dira. Songez et pesez les circonstances; rompez les desseins du peuple que vous commanderez sous quelque pretexte, comme je fis, l'unusant à nos processions, non que cela fût mal faict, mais je voulois voir si le temps descouvrirait quelque chose. Si j'eusse permis la mort de ceuz-cy, leurs parents eussent peut estre esté poussez de quelque esprit de vengeance. Tachés par tout à entretenir l'union de ceux que vous commandez, comme je fis en ceste ville, là où tout fut rapaisé et accommodé. Et aussi songez à quel ennemy vous avez affaire. car vous pouvez penser qu'il ne laisse pierre à remuer ny artifice, pour mettre de la division dans la ville. Ainsi ay-je ouy lire autrefois dans Tite Live qu'Annibal, ce grand capitaine, faisoit pour mettre de la division parmy les Romains². Il faut que vostre prudence et sagesse, gouverneurs des places, sçache discerner si cela a de l'apparence, si celuy qui est

a) que B — b) bannir perpetuellement afin A — c) son entreprise luy eussent — d) plus qu'il (unus dans B) avoit faict de ses — e) et le tout assoupy

1. Il n'y a pas trace de l'histoire du borgne Pietro dans Sazini, ni dans les documents originaux que j'ai pu consulter. Mais elle est très vraisemblable. La méintelligence entre les habitants croissait de jour en jour.

2. Il ne semble pas qu'il y ait rien de tel dans Tite-Live.

accusé est homme de pratique, de moyen, et s'il a rien fait qui puisse approcher de cela, si, en le prenant, on pourra cognoistre à sa contenance quelque peur ou en ses responses quelque variation. Vous devez en cela estre sages et discrets, et penser qu'il n'y a rien plus aisé que de calomnier un homme. Dieu mercy, tout se passa avec douceur, et les prisonniers et leurs parens me vindrent remercier

Or, après que le marquis eust perdu toute son esperance^a et toutes ses^b ruses, il nous laissa en paix, ne s'attendant^c nous avoir qu'au dernier morceau de pain. Et commençâmes à entrer au mois de mars^d, nous ayant tout failly, car de vin il n'en y avoit une seule goutte en toute la ville dès la demy-fevrier. Nous avions mangé tous les chevaux, asnes, mulets, chats et rats qui estoient dans la ville. Les chats se vendoient trois et quatre escus, et^e le rat un escu^f. Et en toute la cité n'estoit demeuré que quatre vieilles jumens, si maigres que rien plus, qui faisoient tourner les moulins; deux que j'en avois, le contrerolleur La Mo[r]lière le sien, et L'Espine, thresorier, le sien; le sieur Cornelio^g, une petite haquenée baye^h, qui avoit perdu la vue de vieillesse; messer Hieronimⁱ Espanos, un cheval turc qui avoit plus de vingt ans. Voylà tous les chevaux et jumens qui estoient demeurez dans la ville *en ces extremitez plus grandes que je ne vous sçaurois représenter, car je croy qu'il n'y a rien si horrible que la famine. De Rome*

^a *Leçon de A. Bel Féd. demeurait accablé.*

^a) ces A — ^b) s'entendant A — ^c) omis dans B — ^d) seigneur Cornelly — ^e) bayardo A — ^f) misser Geronym (Hieronim B)

1. Sur les evenemens de février et de mars (découragement des Siennois et de Montuc lui même, ouverture des pourparlers avec le duc Cosme, instances de Strozzi pour ranimer l'esprit de résistance), dont les *Commentaires* ne disent mot, cf. B. de M. h., p. 183-184.

2. Sozzini dit que, le 5 mars, le vin se vendait 15 écus d'or la « soma », l'huile 16 écus d'or, les chapons 10 écus d'or la paire, les poules 5 écus d'or la paire, la viande sales 40 soldi la livre, le fromage 50 soldi la livre, les gros pigeons 1 écu et demi la paire, les coufs 18 soldi la couple; il ajoute que toutes ces choses ne se trouvaient qu'en petite quantité.

en hors, l'on nous donna quelque esperance de secours, et que le Roy envoyoit monsieur le mareschal de Brissac nous secourir¹ : qui^a fut cause que nous accourcimes nostre pain à douze onces, les soldats et les gens de la ville à neuf^b. Cependant peu à peu nous perdions plusieurs habitans et soldats, qui tomboient morts sur la place en cheminant, de sorte qu'on mouroit sans^c maladie³. A^c la fin, les medecins cogneurent que c'estoit les mauves^d qu'on mang[e]oit, pour ce que c'est un' herbe qui lasche l'estomac et garde de faire digestion⁴. Or n'avions-nous autres herbes au long des murailles de la ville, car tout estoit mangé, et encores n'en pouvoit^e -on avoir sans sortir à l'escarmouche, et alors tous les enfans et femmes de la ville sortoient au long des murailles; mais je vis que j'y perdois force gens, et ne voulus plus laisser sortir *personne*. Or, d'ouyr plus nouvelles de monsieur le mareschal⁵, n'y avoit *plus* remède, car les tranchées venoient jusques auprès des portes, lesquelles tranchées

^a) que B — b) neuf. Les soldats et les gens de la ville mouroient fort et sans — c) maladie, car on devenoit tout estenué (atenué B) et en cheminant on lumboyt mori, de sorte que l'on (qu'on B) mouroit sans malladye A — d) maubes — e) pouvions

1. C'est le 14 mars que Nicodemo Forleguorri et le capitaine Piccinaria furent envoyés par les Huit à Brissac. Strozzi leur remit 300 écus d'or en guise de viatique (Arch. d'Etat de Sienne, Otto, Deux., vol. II, f^o 113 v et 115 r). Cette démarche suprême avait été tentée à l'insigation de Strozzi (Strozzi aux Huit, Montalcino, 2 mars, B. N., ms. ital. 1134, f^o 193 v; B. bl. comm. de Sienne, K, VI, 21, f^o 233 r, copies). Le 14, il écrivait à Brissac pour hâter sa venue; le 19, il faisait espérer l'arrivée prochaine du secours de Plemont et même le débarquement d'un corps français à Porto-Ercole (B. N., ms. ital. 1134, f^o 199-200 r).

2. A la date du 13 mars, l'*Etat au crai des retranchements des vitres*, publié par de Ruble (t. II, p. 463-464) mentionne une réduction à 18 onces, et le 16 à 16 onces.

3. « En ce temps-là, dit Strozzi (à la date du 25 mars), les gens étoient dans la ville, tant hommes que femmes, tous transfigurés, maigres et pâles, par suite des continuelles privations et du manque de subsistances... Il en mourait beaucoup, de toute condition et de tout âge, et à la suite de très courtes maladies. »

4. « La majeure partie des familles, bien que nobles, pour épargner le pain, faisait cuire des mauves de différentes manières, et en faisait des ragouts divers, pour se rassasier; et de cela *expertus loquor* » (Strozzi, à la date du 2 avril).

5. Pietro Strozzi, que les mss. appellent toujours ainsi.

le marquis avoit fait redoubler, pour craindre que nous sortissions à la desesperade^a sur luy et luy donnissions^b la bataille, comme autresfois avoient fait les Siennois es guerres qu'ils avoient eu, comme eux-mesmes racontotent^c.

En cest estat^d nous trainasmes^e jusques au huictième d'avril, que nous eusmes perdu toute esperance. Alors la Seigneurie^f ne pnt ne trouver mauvais s'ils commençoient à penser à leur salut^g, et, voyant qu'il n'y avoit plus remède, si ce n'est de nous manger nous-mesmes, je ne le leur peus^h denierⁱ, chargeant de maldictions ceux qui engagent les gens de bien et puis les laissent là^j. Je n'entendois pas parler du Roy, mon bon maistre (il m'aymoit trop), mais bien de ceux qui le conseillent mal à son advantage^k. J'ay toujours veu plus de mauvais conseils que de bons près les roys. Ils^l envoyarent un des leurs devers^m le marquis pour leⁿ prier de leur donner un sauf-conduit pour deux de leurs gens, qu'ils luy vouloient envoyer : ce qu'il fit, et commençarent à capituler^o. Le^p marquis leur y ayda

a) desesperée — b) donner — c) Et ainsi (ainsi B) — d) alamos — e) seigneurie A — f) salvation — g) leur y peus B — h) n'yer — i) et — j) une tabourin devers — k) luy — l) à traiter de leur salvation. Le

1. « Cette mémorable sortie des Siennois fut l'an 1556 » (Note de Florimond de Remon). Exactement le 25 juillet, au cours du siège de Sienne par les troupes de Clément VII (cf. Pecen, *op. cit.*, t. II, p. 218 s³).

2. En fait, les pourparlers avec le duc Cosme étaient engagés depuis le 18 février, date où Ambrogio Nuti, après avoir tenté à Rome une démarche suprême auprès des agents français, était parti pour Florence (Nodding, p. 370-371). A la date du 8 avril, donnée par Montuc, on ne discutait plus que sur le jour de la capitulation, le 12, les Huit décidaient qu'il serait fixé au 21 (Arch. d'Etat de Sienne, *Otto, Delib.*, vol. II, f. 153 r^o).

3. Allusion au connétable, qui opposa une inertie absolue aux démarches pressantes des agents français à Rome et à celles des deux orateurs de la république, l'évêque Tolomei et Bernardino Buoninsegni.

4. Montuc cherche, on le voit, à disculper Henri II. Les ambassadeurs vénitiens Giovanni Capello et Giovanni Soranzo sont plus sévères : ils disent que le roi ne fut pas enu de la défaite de Marclano, qu'il était las de l'alliance avec Sienne et qu'il ne songeait qu'à se maintenir en Piémont (Albèri, t. II, p. 282 et 328).

5. C'est le 16 février que les Huit demandèrent au marquis un sauf-conduit pour Ambrogio Nuti, envoyé de nouveau à Montalcino et à Rome (Arch. d'Etat de Sienne, *Otto, Delib.*, vol. II, f. 88 r^o). Le 1^{er} mars, il quitta Sienne, muni d'une instruction qui exposait la situation désespérée de la ville aux agents français, les Huit demandaient que, vu la cherté des vivres et la pénurie d'argent pour payer les soldats du roi, M^{te} de Montuc fût autorisé à traiter directement avec le marquis (Copia d'una instruzione dell' Signori

fort, et commençarent entrer en grande ^a fiance de luy, car il voyoit ^b que de faire saccager ceste ville et la faire ^c ruiner, cela n'apportoît profit à l'Empereur ny au duc de Florence ^d, et que cela ne seroit que le gain des soldats. D'autre part, il craignoit que, si les Siennois ne pouvoient avoir aucune composition, que nous sortissions sur luy à la desesperade ^e, ayant desjà perdu plus de la tierce partie de ses ^f gens, lesquels ^g estoient morts pour le long siège, et autres qui s'estoient desrobez, de sorte qu'il n'avoit presque ^h poinct ⁱ d'Italiens, lesquels log[e]oient ^j dans le fort de Saint-Marc, et demeura le marquis un mois durant n'ayant auprès de luy que six enseignes, et tout le ^k reste estoit aux tranchées, et ne pouvoit jamais rafraichir ses gens que de dix ^l enseignes, lesquelles n'avoient plus d'une nuit franche, et telle garde y avoit qu'elle ^m ne se remuoit de six jours. Voylà où il fut aussi bien reduict dehors que nous dedans, et ne se pouvoit ayder de sa cavallerie, ny monsieur de Strossi ⁿ non plus de celle qu'il avoit, à ^o cause qu'il n'y avoit chose du monde sur la terre pour donner à manger aux chevaux depuis Montalchin ^p jusques à Siene et de Siene jusques à Florence ^q.

Or parleray-je à present ^r de moy comme je vivois. Je

a) grand — b) luy, lequel voyoit — c) omis dans B — d) Fleurance (Florence B) — e) desesperée — f) ces A — g) qu' — h) comme — i) rien — j) qu'estoient — k) toute la A — l) six — m) que — n) monsieur le mar-schal — o) de la sienne à — p) Montalcin (Montalssin B) — q) Fleurance (Florence B) — r) asture (asture B)

Otto sopra la guerra della Republica di Siena a M^{re} Ambrogio Nuti, mandato da loro ambasciatore a.lli ministri di S^{ma} Mt^e Christ^{iana}, del Palazzo publico anese, l'ultimo di february MDLIV B. N. ms. ital. 1134, f^o 191 v^o 193 v^o). Le 9 mars, il était de retour et le dimanche 10, après vêpres, en présence du Consiglio generale, il exposa que le pape Jules III conseillait aux Siennois de s'en remettre à la générosité des ministres de l'Empereur. On décida alors d'envoyer à Florence quatre plénipotentiaires Alessandro Guglielmi, Girolamo Malevolta, Scipione Chigi et Girolamo Bandinella, à qui l'on remit le sauf-conduit rapporté de Belcaro par Ambrogio Nuti (Sozzini, p. 384-385). Montuc a donc reculé au 8 avril ce qui s'est passé le 10 mars.

1. Cf. p. 127, n. 1.

n'avois non plus d'avantage que le moindre soldat, et mon pain ne pesoit que douze unces, et ne s'en faisoit de blanc que sept ou huict, de quoy les trois venoient à mon logis et le reste se gardoit pour quelque capitaine qui estoit malade. Ny la ville ny nous ne mangèmes jamais, depuis la fin de fevrier jusques au vingt-deuxième d'avril, qu'une fois le jour. Je ne trouvay jamais soldat qui en fît plainte. Et^a assurez-vous que les remonstrances que je leur faisois souvent nous servoient de beaucoup: car, s'ils s'en fussent voulu aller au camp de l'ennemy, le marquis les eust fort bien traictés, car les ennemis estimoient fort nos soldats italiens et françois, et aux escarmouches ils cognoissoient leur valeur. J'avois achapté trente poules et un coq pour me faire des œufs, et en mangions, le sieur Cornello^b, le comte Gayas^c et moy, *parce* que tous trois mangions tousjours ensemble, un quartier le matin et un autre le soir. Mais vers^d la fin du mois de mars, cela fut tout mangé, et le coq et tout. *C'est dommage qu'il n'en y eust davantage.* Ainsi^e je demeuray sans chair et sans œufs, et ne mangions plus que nostre petit pain et un peu de pois avec du lard et des mauves / bouillies, une fois le jour seulement. *Le desir que j'avois d'acquiescer de l'honneur et de faire souffrir ceste honte à l'Empereur d'avoir arresté si longuement son armée, me faisoit trouver cela si doux qu'il ne m'estoit nulle peine de jeusner. Ce chetif souper avec un morceau de pain m'estoit un banquet, lorsqu'au retour de quelque escarmouche je sçavois les ennemis estre frottez, ou que je sçavois qu'ils estoient en mesme peine que nous.*

Mais^f, pour retourner à la capitulation, le marquis envoya devers le duc de Florence^h, et dom¹ Johan Manricou, qui estoit ambassadeur pour l'Empereur, vers le pape, lequel se tenoit à Florence^h à cause du siègeⁱ. Ledict duc

a) qui se plaignait. Et — b) Cornello — c) Gayasso B — d) mais à la fin vers — e) ainsi A — f) auabus — g) Et (Or B) — h) Fleurance (Florence B)
1) don H

r. Ce membre de phrase se rapporte évidemment à don Juan Manrique.

envoya un sauf conduit¹. Les Siennois aussi envoyèrent^a devers le pape, qui estoit pape Julle^b, qui^c mourut deux ou trois jours après³; duquel ils^d eurent mauvaise responce, leur^e reprochant leur obstination et qu'ils se retirassent au duc de Florence^f et luy^g baillassent la carte blanche^h. C'estoit un terrible pape. Le duc usaⁱ de plus grande^j honnesteté et se monstra plus courtois, comme doit faire un prince qui desire attirer et gagner le cœur d'un peuple. C'estoit aussi un des plus sages mondains^k qui ait esté de nostre temps; il luy a bien servey, ayant à establir sa principauté au temps des deux plus grands et ambitieux princes qui furent jamais, lesquels avoient grand' enuie mettre le pied en Italie. Mais l'Espagnol a esté plus fin que le nostre, et ce duc s'est tres bien gouverné. Il s'appeloit Cosme, et croy qu'encores il est en vie^l. Pendant tous ces pourparlers, alarent^m et revindrent, huit jours durant, de Florenceⁿ au camp⁷.

Or, le lundy sur le soir, la capitulation fut apportée,

a) envoyèrent (omis dans A) a) aussi B — b) Jule (Juille B) — c) et qu'il A — d) et en — e) les — f) Flourance (Florence B) — g) et qu'ilz luy — h) duc en ara — i) grand — j) honnesteté. Ainsi en allèrent — k) Flourance (Florence B)

1 C'est le 11 mars que les huit avaient demandé à Marignan le sauf-conduit pour les quatre plénipotentiaires envoyés à Florence (Arch. d'Etat de Sienne, Otto, Delib., vol. II, f° 103 v°). Montuc paraît faire ici allusion à ce sauf-conduit, mais on voit combien sa chronologie est vague.

2. Retour sur l'ambassade d'Ambrogio Nelli (cf. p. 142, n. 5).

3 Jules III mourut le 25 mars 1555, donc plus de deux ou trois jours après le retour de Nelli. La nouvelle de sa mort fut connue à Sienne dès le 26, on refusa d'y croire; elle fut confirmée, le 28, par des vivandiers venant de Montalcino. Les Siennois engagèrent des paris pour et contre. Le 30, on annonça l'événement comme absolument certain (Sozzini, p. 423).

4 « Rispose Sua Santità che per adesso non gli sovveniva altro modo che tentare se con una liberalità si potessero quietare gli Agenti di Sua Maestà Cesarea col mandargli un foglio bianco sottoscritto. » (Sozzini, p. 384.) — Cavalcanti au duc de Parme, 1^{er} mars. « L'ambasciatore di Siena non riportò di Roma speranza d'accordo, ma il Papa lo rimise al Duca di Firenze. » (Lett. di B. Cavalcanti, p. 93-94.)

5 Montuc prend ici ce mot dans son sens primitif de laïc, opposé à clerc.

6. Cosme 1^{er} de Médicis mourut le 21 avril 1574. Cette addition serait donc antérieure à cette date.

7 Cette indication chronologique ne paraît correspondre à rien.

et ^a le matin le marquis m'avoit envoyé ^b un trompette, me priant que je luy envoyasse deux ^c gentils hommes en qui j'eusse fiance ^d, pour leur dire quelque chose qu'il ^e vouloit que j'entendisse, et estoit venu à Saint-Lazare ^f pour cest effet ^g. Je luy envoyay le sieur ^h Cornelio ⁱ et le capitaine Charry ^j, auxquels il dit ce que portoit la capitulation, laquelle devoit arriver ce soir mesmes à la cité, et ^k que, entre autres choses, il y avoit un article qui disoit que le sieur ^l de Montluc ^m, avec ⁿ les compagnies italiennes et françoises et tous officiers du Roy sortiroient bagues sauvées, enseignes desployées ^o, les armes sur le col ^p et tabourin sonnante; et que cest article-là ne me servoit de rien, car nous ^q n'estions pas aux Siennois, ains au Roy, et, puisque nous n'estions à eux, ils n'avoient aussi puissance de capituler pour nous, et qu'il falloit qu'on capitulast de la part du Roy pour nous, et que je capitulasse seulement de la part du Roy ^r; qu'il m'asseuroit que j'aurois tout ce que je demanderois ^s et que, hors le service de l'Empereur, il feroit autant pour moy que pour le cardinal, son frère; et que luy

^a Ed. Montluc — ^q *Les deux mss. Ed. - demandais.*

a) camp. Or (et B) apportèrent le lundy la capitulation et (qui B) arriva sur le soir et b) mandé — c) trompette qu'il vouloit que je luy mandasse deux — d) je me fiance — e) que — f) Saint Lazer (Laz B) — g) seigneur B — h) Cornelly — i) arriver à la cité ce soir mesmes, et B — j) seigneur — k) Montluc (Montluc B) — l) avecques A — m) desployées — n) coul A — o) je

1. D'après Monané, la capitulation aurait été apportée le lundi 15 avril; d'après Sozzini, ce fut le jeudi 18 que le comte Camillo d'Elci revint à Sienne, porteur du document. Le chroniqueur siennois place le même jour l'entrevue que le marquis demanda à Montluc (Sozzini, p. 419-420). Celui-ci s'est trompé sur la date, mais s'est souvenu exactement que les deux faits eurent lieu le même jour.

2. D'après Sozzini, il y serait allé lui-même. « Sotto la sua fide vi andò monsignor di Montluc et il signor Cornelio Bestavogli, il conte di Gajazzo ed altri capitani ».

3. Le vendredi 15 avril, les plénipotentiaires siennois avaient reçu pour instruction d'assurer le marquis, « per la parte di mons^r Ill^{mo} di Montluc et de soldati franzesi, .. che non mancaranno eseguire la volontà della città » (Arch. d'Etat de Sienne, *Copielettere degli Otto*, XV, 5, f^o 198 v. — Cf. aussi *Otto, Delib.*, vol. II, f^o 167 r.)

et moy estions deux pauvres ^a gentils-hommes qui ^b avec ^c les armes estions ^d parvenus aux degrez d'honneur, que des ^e plus grands de France et d'Italie seroient bien aises d'avoir nos places ^f; et leur dit qu'il attendroit là ma responce Ils ^g me trouvarent à porte Nove ^h, par là où ilz estoient sortis ⁱ, où ^j je me pourmenois ^k avec messer Hieronim ^l Espanos. Et, après avoir entendu ce qu'il me mandoit et qu'il failloit que je rendisse responce ^m, je leur dis qu'ils luy ⁿ allassent dire que je sçavois bien qu'il avoit leu les histoires romaines, là où il pouvoit avoir trouvé que, du temps des anciens Romains bellicieux, ils envoyarent une de leurs colonies ^o habiter en Gasconne, près des monts Pirenées, d'où j'estois natif ^p, et que, s'il ne se vouloit contenter de ce que les Sienois m'avoient comprins en leur cap[i]tulation, à la sortie je luy monstre-rois que j'estois sorty et extrait des bellicieux Romains, qui aimoient mieux perdre cent vies, si tant en pou-voient ^q recouvrer, qu'un doigt de leur honneur et repu-tation, et que j'aymois mieux que les Sienois capitu-lassent pour moy que si je capitulois pour eux; et que, pour moy, le nom de Monluc ^r ne se trouvera jamais en

^a *Leçon des mss. Nombre de phrase omis dans l'éd.* — ^q *Leçon de B. Ed. Mont uc.*

a) pauvres — b) que — c) avecque — d) armes nous estions — e) de A — f) la la responce que je ferois, It. 1 — g) Noble B — h) que — i) promenois — j) misser Gerome (Jheronim B₁ — k) 1 A — l) collonnes — m) eussent peu B — n) Monluc A

1. Dans une lettre au pape Pie IV frère de Marignan, datée du 16 novembre 1562, Monluc rappelait avec fierté ce propos : « Pur si truova esser vero cio che il sig^r marel esse vostro fratello diceva all'assedio di Siena, che egli et io correiamo una medesima fortuna essendo noi i poveri gentilhuomini, che per le nostre virtù avanzamo i grandi s^g » (Arch. du Vatican, Var. Pollicorum, IX, f° 612 r°, copie). — De Thou dit, au livre XVI de son *Histoire universelle*, « Le marquis de Marignan était de basse extraction et son père, appelle Bernard, était fermier des impôts de Milan. Il s'insinua dans la maison de Médicis par la ressemblance de son nom et fut lui-même l'artisan de sa fortune et de celle de son frère Jean Angelo, qui parvint dans la suite à la papauté. » (Trad. fr. de Londres, 1734, t. II, p. 619.)

2. Allusion à l'établissement par Pompee, en 74 av. J.-C., des soldats vaincus de l'armée de Sertorius au pied des Pyrénées, où ils formèrent la tribu des Convenæ (Comminges).

capitulation. Et ainsi ^a s'en retournarent vers luy. Et comme ils luy ^b eurent fait la responce^c, il leur dict en italien : « Che vol dir questo^d mi pare che val iocar à la disperata. Altre volte io rese due forteresse con ragione, ne per questo ne fui mai ripreso de l'Imperatore, et no resta Su Maiestà a servir si di me^e. » Alors ^f le sieur Cornelio ^g luy dict que j'estois resolu en cela, et que j'aymois mieux mettre le tout au hazard de l'espéo qu'au hazard d'une ^h capitulation. Et alors il leur dict : « Or ⁱ bien, recommandez moy à ^j luy, et dictez luy que je luy monstreyay que je suis son amy, hors le service de l'Empereur et du duc de Florance^k, et qu'il sortira en toute assurance, selon la capitulation des Sienois ou comme il luy plaira. » Et ainsi ^l s'en retournarent vers moy^m.

O capitaines, que vous pouvez prendre icy un beau exemple ! C'est que, comme vous vous trouverez en tels affaires, ne monstrez jamais avoir peur ; car il n'y a chose au monde qui mette tant l'ennemy en crainte que quand

^a ainsi A — ^b l'1 — ^c lui, lequel ayant entendu ma responce B
^d valica Et que veult dire ceci ? semble qu'il veuille jouer à la désespérade. Et j'ay bien rendu autres fois deux places avecques toute raison, et pour cela je n'en euz jamais reproche et l'Empereur n'arreste pas de se servir ^e de moy. Alors B le passage manque dans A, où un blanc de quelques lignes a été introduit. — ^e seigneur Cornelly — ^f de A — ^g O — ^h moy bien à
ⁱ Florence (Florence B) — ^j ainsi A

1. Lire : « Che vuol dir questo ? mi pare che vuol giuocar alla disperata. Altre volte io resi due fortezze con ragione, ne per questo fui mai ripreso dall' Imperatore, e non resta Sua Maestà di servir di me. » C'est à dire : « Que veut dire ceci ? il me paraît qu'il veut jouer à la désespérade. D'autres fois j'ai rendu deux forteresses avec raison, et pour cela je n'en ai pas été blâmé par l'Empereur, et Sa Majesté ne laisse pas de se servir de moi. »

2. Monluc fut compris, comme il le voulait, dans le texte de la capitulation unique, signée le 17 avril par le duc de Florence, don Francisco de Toledo et les huit plénipotentiaires sénétois : « Lasciarassi uscire di detta città li agenti, capitani, officiali, e soldati, e qualsivoglia servitore del Re Cristianissimo di qualunque nazione, stato o grado sieno, eccetto ribelli, come di sopra, di regni e stati di Loro Maestà Cesarea e Regia, e di Sua Eccellenza senza alcuno impedimento, liberamente, con tutte le loro insegne spiegate, armi, denari e robbe private, e passaro per il Senese e per il dominio di Sua Eccellenza, per quella via che più piacerà a loro, salvi e securi » Capitulationi fatte tra l'Imperatore Carlo Quinto e la città di Siena, colla mediar one del Duca di Firenze, sotto il dì 17 Aprile 1555 (Arch. stor. Ital., t. II, p. 467-471).

il cognoit que le chef contre qui ^a il a affaire ne s'estonne de rien, et qu'il luy monstre tousjours en ses paroles qu'il se rengera plustost au combat qu'à la capitulation. Car il n'y a rien qui mette plustost l'ennemy à ^b deviner ^c ce qu'il doit faire que d'en user ^d de ceste sorte, afin de donner aux siens grand ^e courage. J'avois autant de peur qu'un autre, *me voyant bien engagé, et nulles nouvelles de secours, ny de vivres, ny d'hommes*; mais que l'on demande à ceux qui sont encore en vie, si jamais ils cognurent que je m'estonnasse *non plus que le premier jour que j'y entray*. Et au dernier que nous estions reduits en extrême nécessité de toutes choses, ce ^f fut alors que je fis plus le resolu de combattre qu'auparavant ^g. Et croi que cela servit de beaucoup aux Sienois et à nous d'avoir toute telle composition, comme si nous l'eussions faicte dès le premier jour que les ennemis nous assiégerent.

Le soir ¹ arriva la capitulation bien tard, et le mardy matin quatre de la Seigneurie portèrent la nostre ², où je trouvay un article qu'un chacun, de quelque *bas* estat et condition qu'il fût, sortiroit avec leurs bagues sauvés, femmes et enfans qui voudroient sortir, sauf et réservé les ba[n]nis et rebelles de l'estat de l'Empereur, du roy d'Angleterre ³, qui estoit ⁴ le roy Phil.ppe ⁵, et du duc de Florence ⁶. Alors je cognus bien que cest article lumboit

^a *Leçon des mss., Ed., , deviner*. Ce qu'il doit faire et user, *qui n'a pas de sens*.

a) lequel B — b) au A — c) deviner A — d) sorte et aux siens donne grand e) en toute adversité ce — f) que paravant g) Angleterre A — h) qu'est i) Philippe B — j) Fleurance (Florence B)

¹ Cf. p. 146, n. 1.

² Le soir du lundi. Cf. p. 145.

³ Philippe, infant d'Espagne, fils de Charles-Quint, avait épousé la reine d'Angleterre Marie Tudor, fille de Henri VIII, le 25 juillet 1554.

⁴ Voici le texte : « ... Rimetterà et perdonerà Sua Maestà a tutti i cittadini e abitatori di quella città, ed a qualunque persona, di qualsivoglia stato, grado o condizione o dignità, accetto ai ribelli de regni e stati di Sua Maestà Cesarea, e della Maestà del Serenissimo Re d'Inghilterra, e dell'Eccellenza dell'Illustrissimo signor Duca ... » (Arch. stor. ital., t. II, p. 467-471).

sur les ^a povres ^b Florentins qui estoient dans la cité avec nous et qui avoient esté bannis pour la part de monsieur de Strossi ^c. Il ^d y avoit ^e aussi des Neapolitains ^f et Milanois, de façon que je voyois ^g là perdre plus de cent hommes et mettre *leurs testes* sur l'eschaffaut ^h. Alors je dis aux Seigneurs qu'ils s'en retournassent, et que dans un'heure je m'en yrois à eux et leur monstrerois la tromperie qui estoit ⁱ dans leur capitulation, et que promptement ils assemblassent les plus grands de la cité; ce qu'ils firent. Et prins le sieur ^j Cornelio ^k et ^l Bartholomé Cavalcan ^m, qui pensa ⁿ mourir de peur quand il entendit ma proposition, *car il estoit Florentin*. .

« Seigneurs ^o, j'ay veu vostre capitulation, qui tend *plustost* à vous faire couper ^p la teste que non à la conservation de vos vies et biens. Vous ^q voyez un article, que tous generalement jouiront de la capitulation, leurs bagues ^r sauves, sauf et réservé les rebelles de l'estat de l'Empereur, du roy d'Angleterre et du duc de Florence. Or vous sçavez que l'Empereur vous ^s a faict declarer rebelles à la chambre imperialle, comme sujets de l'Empire, pour vous estre rebellés ^t contre luy. Par ^u là *donec* vous voyez que vous estes declarez sujets, et vous autres dictes que non et que vous estes ^v seulement ^w recommandez à l'Empire. Le ^x procez n'est point encores jugé *pour voir si vous estes sujets ou recommandez*, et quand les ennemis seront icy dedans et que vous serez en leur puissance, quels juges voulez vous qui ^y jugent ce ^z procez, sinon les bourreaux avec vos testes? *Ce seront les pièces qu'ils visiteront*. Or, messieurs, je vous voy tous morts, vos biens confisquez, vos femmes et vos enfans en perdition. Quant à moy et aux ^{aa} soldars ^{bb}, ils nous laisse

a) des (de B) — b) pauvres — c) monsieur le mareschal d'Astros (d'Estrossi B) — d) et — e) avois — f) Napolitains — g) Milanois et me voyois — h) le chaffaut A — i) qu'est A — j) les seigneurs B — k) Cornelly (Cornely B) — l) amis dans A — m) Cabalquant B — n) qui se pensa — o) La remontrance manque dans A — p) fere tous capper B — q) biens. Or vous B — r) bagues B — s) revolles B — t) luy Or par B — u) non n'estes B — v) sinon B — w) l'empire. Or le B — y) que B — z) ledict B — aa) les B — bb) soldatz B

rons sortir seurement, car les gens de guerre passent partout, *et tousjours avec meilleur marché que les autres. Ils savent que nous n'avons rien à perdre que nos armes, et que nous sommes tenus d'obeyr à nostre prince; que, s'ils nous font quelque outrage, à nostre tour nous en aurons la raison, car les hommes se rencontrent plus tost que les montagnes. Mais tout le malheur tombera^a sur vous, veu l'inimitié que l'Empereur et le duc vous portent. Un prince ne pardonne guère à son sujet qui s'est rebellé, et, s'il a moyen d'y trouver à redire, il ne faudra d'en prendre l'occasion. Et^b pour ce que nous avons vescu si longuement ensemble sans jamais avoir eu une seule parole de collère entre nous, et moy qui ay receu tant d'honneur de vous autres, si vous me voulez croire, nous^c ferons penser au marquis chose à laquelle peut-estre^d n'a-il encores pensé : c'est que nous sortions les armes à la main au combat et luy donnions^e la bataille ; et faut croire que Dieu nous aydera et sera pour nous, veu la cruauté qu'ils veulent executer^f en vostre endroict. Et de moy, je vous offre ma vie, et de tous mes capitaines et soldats, pour mourir avec^g vous, afin que tous mourions^h et vivionsⁱ ensemble, *plustost que de vous voir ainsi trahis et vendus. Credete à me, dico, che son vecchio et à cui sono passate molte cose innanzi li occhi*¹. »*

a) tombe B — b) vous autres et B — c) croire de la deliberation et conseil que je vous donnay, nous B — d) chose que peut estre B — e) donnons B — f) user B — g) avecques B — h) mourons B — i) vivons B

1. Lire : « Credete a me, dico, che son vecchio » a cui sono passate molte cose innanzi gli occhi. » C'est-à-dire, « Croyez-moi, vous dis-je, moi qui suis vieux et à qui bien des choses sont passées devant les yeux » — Il convient de rapprocher de ce discours celui que Montluc adressa, le 15 mars, aux Siennois et qu'il a résumé dans sa lettre du 20 au cardinal d'Armagnac. On y lit : « Et leur remonstray en plein conseil qu'ils cognoistroient que il (le duc de Florence) les vouloit tromper et mettre entre les mains du bourreau, veu qu'il leur metit en avant qu'ils sont feudataires et qu'ils ont esté rebelles » et que par ce moyen ils pouvoient bien juger sa malice, et aussi qu'ils se doivent assurer que aux rebelles n'est jamais fait merci : par ainsi il leur valloit beaucoup mieuz azarder la vie en combattant pour esperance de vaincre que non de faire un accord et delivrer desjà leurs bestes, et que je leur offrois avecque tous les soldats azarder ma

Or^a, m'asseurois-je bien que cest article n'y avoit pas esté mis pour eux, mais seulement pour ceux que j'ay nommé; et trouvay ceste invention, afin d'amener les Siens au combat avec^b nous, car j'aymois mieux mettre le tout au hazard que de perdre un seul homme de ceux qui estoient dedans la^c ville, et qui sous ma parole s'y estoient opiniastres. Ils prindrent cela pour argent comptant, et se resolurent tous, après que j'en fus party, à combattre. Et tout incontinent leur manday ce qu'il falloit faire, qu'estoit que les gonfaloniers^d commanderoient de faire affiner les poudres de leurs gens et esmoudre leurs espees, haliebardes et fers de^e picques, et qu'à peine de la vie il n'y eust homme de ceux qui pourroient^f porter les armes qui ne fût pres[1] dans deux jours, et que tous les prestres et religieux qui avoient prins les armes pour deffendre la cité à la batterie^g, les eussent à prendre^h sous les mesmes capitaines qu'ils estoient. Et croy que, pour deux ou trois jours, il ne se vit un plus grand remuement de gens en ville. Les deux deputez qui avoient sauf-conduit du duc de Florenceⁱ et du marquis, tournarent, vers les trois heures après midy, au marquis, et luy monstrarent cest article qui avoit mis en desespoir toute la cité, et les soldats mesmes; et luy dirent la deliberation, et par quelques advertissemens il entendit le remuement et appareil qui se faisoit dans la cité pour le combattre. Ce qui fut cause qu'il depecha toute la nuit vers le duc de Florence^k et dom^l Joan^m Manricou, lequel je vis depuis près laⁿ

a) proposition Or 4 — b) avecque — c) ceux que je tirois de dedans la
d) gonfaloniers e) des B f) pouvoient g, reprendre h) Fleu
rance (Florence B) — i) Jon B — j) Johan — k) Manricou, qui estoit
auprès de la

vie avec eux, et que aussi eussent diligence de s'armer, et que à ce moyen ils se devoient resouldre au combattre. » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 50-51).

Cf. *infra*, p. 154, p. 1

1 Cf. p. 95-96

royne d'Espagne à Bayonne ¹, les advertir du tout, et qu'il les ^a prioit qu'à present ^b qu'il estoit sur le point d'avoir la ville, pour cest article-là ne le missent au hazard de perdre le tout; et qu'ils considerassent qu'il avoit à faire ^c avec un bon chef et vieux soldat, me loüant deux fois plus que je ne vallois; et que, comme ils sçavoient eux mesmes, il avoit perdu près de la moitié de son armée, et ^d encores en avoit-il beaucoup de malades, et qu'il n'avoit pas vingt hommes ^e de cheval ^f, car il n'avoit rien pour les nourrir, ny moyen de les y faire venir; et qu'ils considerassent et pesassent bien cest affaire; que, quand à luy, il se deschargeroit sur eux. Et comme le duc de Florence ^g et don ^h Jean ⁱ virent la deliberation, ils luy envoyarent le Consignou ^j, secretaire principal ^k du duc, avec la carte blanche, et qu'il y mit tout ce que nous voudrions, car il luy turdoit qu'il fût ^l

¹ *Ed.* secretaire et principal, qui n'a pas de sens — ^l *Ed.* qu'il ne fut

^a) leur — ^b) qu'asture (quo astlicure *B*) — ^c) alla re *A* — ^d) motylé du camp et — ^e) ung homme — ^f) Fleurance (Florence *B*) — ^g) don *B* — ^h) Johan

1. En juin 1565, lors des fameuses conférences où Catherine de Medici et Charles IX se rencontrèrent avec la reine d'Espagne Elisabeth, femme de Philippe II, et le duc d'Albe. C'est la seule allusion que Montluc ait faite dans son livre à sa présence à Bayonne. Sur le rôle qu'il y joua, voir sa lettre et son mémoire à don Juan de Bardaxi, Agen, 27 octobre 1564 (éd. de Ruble, t. IV, p. 361 et 365); son mémoire au roi d'Espagne (*ibid.*, t. V, p. 13-32); la lettre du duc d'Albe à Philippe II, 12 juin (Arch. Nat., K, 1564, n° 15, orig.), publiée, d'après une copie, dans les *Papiers d'Etat de Granvelle*, t. IX, p. 181, J. de Croze, *Les Guise, les Valois et Philippe II*, Paris, 1868, in 8°, t. I, p. 142-144; La Forlière, *Lett. de Cath. de Méd.*, t. II, introd., p. LXX et LXXV; Forneron, *Histoire de Philippe II*, Paris, 1881-1882, in 8°, t. I, p. 323-324 et 418-419 (appendice D).

2. Montluc exagère. Une lettre de Strozzi au connétable (Montalcino, 15 avril) donne les chiffres exacts de l'armée du marquis à cette date : 23 enseignes d'Allemands, « bellissime gentie et bene armate », 33 d'Espagnols, 21 d'Italiens, en tout près de 10.000 gens de pied, plus de 20 enseignes réparties dans les places et châteaux du Siennois, et 1.400 hommes d'armes et cheval légers (B. N., ms. fr. 20455, f° 20 59, orig. autogr. mutilé.).

3. Bartolommeo Concinio, d'une famille d'Arezzo, fils de Giambattista Concinio et de Elisabetta Menchi, fut d'abord notaire à Florence. Filippo Strozzi le recommanda à Francesco Vettori, il devint ensuite le secrétaire, le favori et le conseiller de Cosme I^{er} de Médicis, qui l'anoblit en récompense de ses services. Il mourut en 1578. Il avait épousé Margherita Bartoli (Litta, t. II, fasc. XVI, lav. Concinio d'Arezzo).

maître de la ville. Ce ^a fut le mercredi matin que le Consignou arriva, et envoya chercher ledict ^b marquis les deux députés, qui estoient rentrés le mardy au soir dans la ville, et couchèrent dedans les articles que tous ceux qui seroient bannis et rebelles de l'estat de l'Empereur et de l'Empire et du duc de Florence ^c sortiroient en toute seureté comme les autres ^d. Et ainsi ^e allasmes jusques au dimanche matin, qui estoit le vingt-deuxième d'avril ^f, que nous sortismes ainsi que s'ensuit.

Avant que personne de nous sortit ^g, je remis la citadelle et le fort de Camollia ^h entre les mains des Siennois, là où ils mirent un'enseigne en chacun ⁱ; et leur firent mettre une enseigne en chaque porte de la cité, que nous tenions ouverte, puis revins a porte Nove ^k. Le marquis

a) que — b) le B — c) Florence (Florence B) — d) ainsi A — e) sortisse f, Camollia (Camollia B) — g) membre de phrase omis dans B — h) Noms B

1. Il y a une bonne part d'imagination dans tout ce passage. Montuc n'obtint pas le moins du monde la suppression de la clause relative aux « fuorusciti » florentins; elle est en toutes lettres et deux fois dans le texte officiel de la capitulation (cf. p. 148, n. 2 et 149, n. 3). Il ne paraît pas qu'il y ait eu discussion sur cet article. Le 5 avril, un *consiglio di richiesta* prit connaissance du texte primitif apporté de Florence par Girolamo Malevolti et Alessandro Guglielmi. Ce document, daté du 2, contenait déjà la clause relative aux bannis (voir le texte dans la *Relazione di Montucio*, p. 147-148 et les *Lettere di principi* édit. 1570, f^o 186 r^o 187 r^o). On décida d'envoyer les deux négociateurs au marquis avec des instructions « conformes alla volontà del detto monsignor Montuc » (Arch. d'État de Sienne, *Uff. Delib.*, vol. II, f^o 145 r^o). À supposer qu'on pût induire de cette formule vague que, à la prière de Montuc, on demanda que le texte fût modifié en faveur des bannis, il est certain que la réponse fut négative. Sorzani dit, en effet (p. 407-408), que, la nuit suivante, Montuc les fit sortir secrètement de la ville, protégés par une escorte. Pucci (*Memorie storico-critiche*, t. IV, p. 233), qui a connu des documents siennois aujourd'hui perdus, place le 18 seulement l'évasion de Cavalcanti et de Lazaro, secrétaire de Montuc. Le cardinal Farinèse écrivait, le 4 mai, à Henri II : « Finito l'assed. li Siena, il povero M. Bartolomeo Cavalcanti . . . n'era scampato appena vivo » (A. Caza, *Let. del card. Farinese*, t. II, p. 81). Or remarquera que Montuc n'a pas cité Cavalcanti le jour de la sortie. Il paraît donc avoir inventé cette histoire. Tout n'est pourtant pas pure imagination dans son récit. Dans le harangue qu'il y a insérée, il se souvient, comme on l'a vu (cf. p. 151, n. 1) du discours qu'il adressa le 18 mars au Consiglio del Popolo, dans la séance où l'on discutait les propositions du duc rapportées de Florence par Girolamo Malevolti, discours qu'il a résumé dans sa lettre du 20 mars au cardinal d'Armagnac.

2. La sortie eut lieu, en réalité, le 21 avril, qui était le dimanche. L'auteur de la relation anonyme citée plus loin a commis la même erreur que Montuc.

3. Porta Romana, par laquelle eut lieu la sortie.

avoit faict mettre toute son infanterie espagnolle tout au long de la ruë qui va à Saint-Lazare ^a deçà et delà, ses Allemans en bataille un peu à main droicte dans un champ ¹; et à Saint Lazare ^c estoit le sieur ^b Cabry, son neveu, avec cinquante ou soixante chevaux, qui est tout ce qu'ils avoient, comme desjà j'ay escript ², et trois cents arquebuziers italiens qu'il avoit prins dans les forls de Saint-Marc et Camollia ^e, qui estoit la garde que le marquis avoit ordonné pour nous faire compagnie. Le sieur Cornelio ^d ³ et le comte de Gayas ^e, armez, la picque sur le col ^f, coste et ^g coste, une troupe d'arquebuziers après eux; et après deux capitaines, qui amenoient la teste des picquiers, là où il y avoit force corcelets, et au milieu ^h des picquiers les enseignes desployées ⁱ et haussées; et à la queuë des picquiers, le demeurant des arquebuziers, et deux capitaines estoient à leur queuë. Le samedi, j'avois envoyé prier le ^j marquis qu'il voulût ^k user d'honnesteté ^l envers les femmes anciennes et les enfans qui sortoient avec nous, de nous prester quarante ou cinquante mulets de ceux de sa munition, ce qu'il fit; et, avant sortir, les fis distribuer aux Sienois, lesquels ^m chargèrent les anciennes femmes, et quelques enfans sur les genoux. Toute la ⁿ reste estoit à pied, là ⁿ où il y avoit plus de

^a *Lazari dei mss. Ed. la.*

a) Laze b) seigneur c) Camolye (Camolie B) d) Cornelly
e) Gayasse B f) coul A — g) à B — h) militant A i) desplayes — j) au A
— k) voulsist (voulusist B) — l) d'une honnesteté — m) qui — n) armé dans B

1. « Si partirono dall' ultimo quartiere di Tedeschi undeci insegne, e andarono presso Siena in miglio, verso la strada Romana, dove si missero in battaglia in su una spaggia, tutti armati in arme bianche, senza picche secche, ma tutti archibugieri. Dipoi si partirono sette altre insegne de' Tedeschi per la volta di Siena, e sei de' Spagnoli, e andarono in battaglia sino alla Porta Romana, e si missero in una strada da una banda, assettati per filo l'uno dietro all' altro » *Entrata del marchese di Marignano in Siena, dopo le capitulationi fatte con i Signori Senesi, relation anonyme publiée par Milanese à la suite du Diario de Bozzini (Arch. stor. ital., t. II, p. 595).*

2. Cf. p. 127.

3. « Il signor Cornelio Bentivogli era in mezzo della battaglia a piè, armato d'arme bianche e una pica in mano, e innanzi avea un servitore con un elmo coperto di panno bianche, il quale era da lui con due mani portato. » (*ibid.*)

cent filles suivant leurs pères et mères, et des femmes qui portoient des berseaux^a, où estoient leurs enfans, sur leurs testes; et eussiez veu beaucoup d'hommes qui tenoient en une^b main leur fille et en l'^cautre leur femme; et furent nombrez à plus de huict cents hommes, femmes, enfans. J'avois veu une grande^d pitié aux bouches inutiles, mais j'en vis bien autant à la despartie de ceux qui s'en venoient avec nous et ceux qui demouroient. Oncques à ma vie je n'ay veu despartie si desolée, et, encore que nos soldats eussent pâty jusques à toute extrémité, si regrettoient^e-ils infiniment ceste despartie et qu'ils n'eussent la commodité de sauver la liberté de ce peuple, et moy encor plus, qui ne peus sans larmes voir toute ceste misère, regrettant infiniment ce peuple qui s'estoit montré si devotieux à sauver sa liberté^f.

Et après que le sieur Cornelio^g fut dehors et tous les Italiens, sortirent les citadins^h à la queue desⁱ Italiens. Puis sortit, à la teste de nos^k François, Sainct-Auban^l et Lussan, armez^m, les picques sur le colⁿ, et uprès eux une trouppe d'arquebuziers; et à la teste des picquiers deux capitaines, plus^o une trouppe d'arquebuziers, que le capitaine^p Charry et Blacon commandoit, ayans chacun une halebardo à la main, et les enseignes au milieu des

^a *Licen des mas Ed* — dehors, tous les Italiens sortirent, et les citadins.

^a) berseaux (berseaux B) ^b) l'une B — ^c) omis dans A -- ^d) grand
^e) rejectoient A -- ^f) Cornolly ^g) desdicts ^h) nous A -- ⁱ) *Lussan* de
Viverois, armés A ^j) coul A ^k) puy ^l) les capitaines B

1. Le prudent Sozzini parle en termes vagues de « beaucoup de Siennois qui sortirent pour leurs affaires » Il y avait 435 hommes de l'ordre du Peuple et 242 de l'ordre des Gentilshommes, sans compter les femmes et les enfans (*Arch. stor. ital.*, t. II, p. 476, n. 2). Strozzi écrivait au roi, le 24 avril : « Il est sorti de Sienne une grande partie de ce peuple, avec les femmes, garçons et filles, emportant le peu de hardes qu'ils ont pu, abandonnant la patrie et tout pour suivre les gens de Votre Majesté, plutôt que de vouloir rester aux maisons des Espagnols » Et il faisait un éloge enthousiaste de ces humbles héros (B. N., fr. 20455, f^o 63 r^o-66 v^o, orig. ologr.)

2. Il avait été chargé, quelques jours avant, de porter le texte de la capitulation à Strozzi, qui demanda au connétable de lui donner, en récompense de ses services, l'état de gentilhomme servant (Strozzi au connétable, Montalcino, 15 avril).

picquiers, tout ainsi^a que les Italiens. Après je sortis armé¹, et messer Hieronim^b Espanos coste à^c coste de moy, car je craignois que l'on le print, pour ce qu'il estoit un des principaux autheurs de la revolte de la cité. Il estoit sur un cheval ture vieux et moy sur un autre, bien maigre et harassé; encore faisois-je bonne mine. Je laissay deux enseignes sienoises à la porte, et les^d priay de la fermer incontinent après moy, et ne l'ouvrir jusques à ce que le marquis luy-mesme arrivast à icelle^e. Ledit marquis alloit et^f venoit, et le seigneur Chiapin Vitello^g avec luy, tout au long des files, pour garder que personne ne touchast aux Sienois, car, quant à nostre bagage, il estoit si petit qu'il ne faisoit point de nombre. Les trois maistres de camp des Espagnols me vindrent saluer, et^h tous leurs capitaines. Les maistres de camp ne descendirent point; mais tous les capitaines descendirent et me vindrent embrasser la jambe, puis remonterent à cheval et m'accompagnèrent jusques à ce que nous trouvâmes le marquis et le sieur Chiapinⁱ, qui pouvoient estre à trois cents pas de la porte de la ville: et là nous embrassâmes et me mirent au milieu d'eux^j. Et^j allâmes, tousjours parlant du siège et des particularitez qui y estoient survenues, nous attribuant beaucoup d'honneur, mesmes me dict qu'il m'avoit beaucoup

a) ainsi — b) messer Hieronym (Hieronym B) — c) et A — d) leur
e) la porte A — f) omis dans A — g) Chepin Vitelou — h) nombre Et
vindrent me saluer les trois maistres de camp des trois tiersous (licces B)
espagnols et — i) seigneur Chippy (Chipy B) — j) d'eux deux et

1 « Dietro alla battaglia francese era Monsù di Monluch, vestito di suo bertino di velluto con ricami d'argento, e con una cappa del medesimo lavoro, con molti gentiluomini. » (Relation anonyme déjà citée. Cf. p. 86, n. 1).

2 Chiappino Vitelli, marquis de Cetona, né en 1520 à Città di Castello, mort le 30 juin 1576 au siège de Zurichses. Cf. la notice de Brantôme, t. II, p. 187-189.

3 « Il marchese con la sua guardia era appresso il Portone, se gli fece incontro a cavallo, et l'abbracciò, e si mise in sua compagnia; e l'accompagnò per la strada Romana circa due miglia, stando ferma la battaglia spagnola. » (Relation anonyme déjà citée).

d'obligation, car, outre qu'il avoit aprins beaucoup de ruses de guerre, j'estois cause qu'il estoit guery des goutes : et me conta la peur qu'il avoit eu, et le gentil homme de l'Empereur^a. Cela ne se passa pas sans rire. Je luy dis qu'il m'avoit bien faict plus de peur la nuit de l'escallade, et si pour cela je n'estois pas guary de ma fièvre. Sur quoy je luy dis qu'il avoit faict une grande faule d'estre venu à moy comme comme firent les Juifs pour prendre Nostre-Seigneur, car ils avoient apporté lanternes et flambeaux, qui me donnoit grand avantage. Il me respondit, baissant la teste, car il estoit fort courtois : « Signor, un'altra volta serò più savio² ». Après je luy racompté que, s'il eust continué sa batterie, il n'en eust pas eu si bon marché, que les Gascons estoient d'une nation opiniastre, mais qu'ils estoient de chair et d'os comme les autres, qu'il falloit manger. Sur ce propos et autres, nous nous entrelînâmes jusques à ce que nous fusmes un mil au delà Sainct-Lazare ; et^c là il dic^b au sieur Ciapin^c l'itello qu'il allast à la teste de nos gens, et qu'il parlast au sieur Cabry qu'il gardast bien qu'aucun desordre ne se fît, et que, si personne faisoit semblant de rien prendre du nostre, qu'il tuast tous ceux qu'y mettroient la main, et qu'il commandast le mesme au capitaine des^d trois cents arquebuziers. Et comme le sieur Ciapin^e se fut departy de nous, le marquis m'embrassa, me disant ces paroles en aussi bon françois que que j'eusse sceu dire . « Adieu, monsieur de Monluc^f ; je vous prie, recommandez-moy très-humblement à la bonne grâce du Roy ; asseurez-le que^f je luy suis très-

^a Ed. Montluc

^a) delà de Sainct Laze et ^b) là il dit ^c) Chippyn (Chopin B) ^d) et que autant en commandast aux deux capitaines des ^e) sieur de (omitted B) Chippyn (Chopin B) ^f) Roy et que

1 Cf. p. 116

2. Lire : « Signor, un'altra volta sarò più savio. » (Seigneur, une autre fois je serai plus sage). Cf. p. 78

humble et très-affectionné serviteur, autant que gentil homme qui^a soit en Italie, mon^b honneur sauve^c » Alors^e je le remerciai de la bonne volonté qu'il portoit au Roy, et [le remerciai encore pour mon particulier de tant de honnestetés et^g] courtoisies que j'avois receues de luy, *desquelles je porterois tesmoignage partout et m'en reventcherois là où j'aurois moyen luy faire service. Il m'en offrit de mesmes, et ainsi^d nous tournasmes^e rembrasser. Il n'avoit pas avec luy alors que quatre ou cinq chevaux, car tout estoit derrière^g en^h mesme ordre qu'il avoit laissé. Et s'en retourna, et bien tost après reprinsⁱ le sieur Chyapin^j Vitello, et nous embrassâmes et dismes adieu^k.*

Nous^k allâmes à Arbierroute^l, qui est un petit village sur la Tresse, ou bien la rivière mesmes s'appelle Arbie²; et là trouvâmes dix-huict asnes, chargez de pain, que le marquis y avoit envoyé pour le nous distribuer en passant; et en baillay une partie aux Sienois, un' autre aux Italiens et l'autre aux François; et passant parmy les Espagnols, les soldats avoient porté des pains tout exprès, et en donnoient aux nostres. Je^m veux dire, au tesmoignage de ceux qui y estoient comme moy, *que ce pain-là sauva la vie à plus de deux cents personnesⁿ*, et s'en trouvera prou qui diront plus de quatre cents. Et encores ne se peut il faire qu'il n'en mourût

^a *Laçon des mss. Le remerciai .. et manque dans l'éd.*

a) que — b) *Italie* sauroit estre, *mon* — c) *saure*. Et *alors* — d) *ainsin* A
e) *nous nous tornasmes* B — f) et — g) *demeure* — h, a i — i) *relourtta*
(revint B) — j) Chippyn (Chepin B) — k) Et A — l) Arbiaroute (Arbi-
erotte B) — m) *nostres* que je — n) *personnaiges* A

1. Les éloges que Monluc fait de Marignan, en contradiction avec la réputation de férocité que lui ont faite les historiens, sont confirmés par les documents, et il prouvent que les actes de cruauté dont on l'a rendu responsable doivent être attribués à Concino et au chef du contingent florentin de l'armée impériale, Vincenzo Nobili (cf. F. Bandini Piccolomini, *Il bando del marchese di Marignano contra i Senesi*, dans *Miscellan storica senese*, t. II, p. 166-169).

2. Arbiarotta est sur l'Arbia, dont la Tressa est un affluent.

plus de cinquante *ce jour-là mesme* ; car nous avions demeuré, depuis le mercredi jusques au dimanche, sans manger que ^a six onces de biscuit ^b le jour pour homme ^c, et le jeudy, de deux chevaux que j'avois, j'en fis tuer un, qui vaudroit à present ^d plus de deux cents escus (*il est vray qu'il estoit pour lors bien maigre*), et le departis par toutes les compagnies françoises et italiennes ^e ; et fis prendre tout l' ^f huile des ^g lampes des eglises et le ^h distribuay pareillement aux soldats, et avec des ⁱ mauves ^j et orties faisoient cuire ceste chair et huile ^k, et ainsi ^l se sustentarent ^m jusques au dimanche matin, qu'il ⁿ n'y avoit homme, quand nous sortismes, qu'eust mangé un morceau ^o. Le marquis me fit apporter quatre flascons de vin avec ^p cinq ou six pains blancs ; et comme nous fusmes à Arbierrotte ^q, fismes halte ^r au long de la rivière, sous des saules ^s qu'il y avoit, mangeans ce pain. Je donnay deux des flascons de vin aux Sienois ; les autres deux, nous les ^t beusmes chacun un peu, et après nous mismes en chemin droict à Montalchin ^u. Et comme nous fusmes près de Bonconvent ^v, où ^w estoit la garnison du sieur Cabry, il ^x en ^y fit retourner l'escorte à pied, et jusques à ce qu'il veit monsieur de Strossi ^z, qui venoit au

^a *Leçon de B. Ed.* ^z garnison, le sieur Cabry en.

^a) dimanche que nous ne mangions que A — ^b) viscuit A — ^c) asture (ast'heure B) — ^d) onis dans A — ^e) de A — ^f) les A — ^g) de B — ^h) mauves ⁱ) et l'huile — ^j) ainsi A — ^k) sustanccarent A — ^l) qui A — ^m) et A — ⁿ) Arbierrotte (Arblerotta B) — ^o) haltou — ^p) saubes A — ^q) en B — ^r) Montalsin — ^s) Bonconvant (bon couvent B) — ^t) qu' — ^u) onis dans A — ^v) monsieur le mareschal

1 « Depuis et compris ledit 16^e d'avril jusques et compris le 21^e que nous sommes partiz de Sienné, ledit sieur de Montluc a ordonné à chacune bouche susdite 6 onces de biscuit par jour, dont ilz ont esté nourriz et substantiez. » (*État au vrai des retranchements de vivres...*, éd. de Ruble, t. II, p. 464).

2 Confirmé presque littéralement par Sozzini (p. 419), à la date du mercredi 17 avril.

3 Sozzini dit pourtant que, le 19, sur l'ordre des Huit, les habitants apportèrent à la Piazza les vivres qu'ils tenaient cachés et qu'aussitôt les prix baissèrent.

devant de nous avec troupe de gens à cheval, il ne nous abandonna, et alors il me dict à Dieu, et nous embrassa comme il fit les sieurs Cornelio^a, comte de Gayas^b et tous^c nos capitaines; car il estoit un fort honneste gentil-homme et brave soldat, s'ils en avoient en leur camp. Et ains. arrivasmes à monsieur de Strossi^d, et nous embrassâmes sans nous pouvoir dire mot, et ne sçay lequel de nous deux avoit plus le cœur serré, *pour le souvenir de nos fortunes*. Et^e ainsi arrivasmes tous descharnez et presque ressemblans des morts à Montalchin, qu'estoit le dimanche; et le lundy et le^f mardy demeurasmes enfermez avec les thresoriers et contrerolleurs, pour^g regarder à la despence et à ce que j'avois emprunté pour prester aux soldats; et trouvâmes que le Roy nous devoit quatre moys. Et me donna ledit sieur de Strossi^h du sien propre, pour m'en retourner en France, cinq cents escusⁱ. Je^j jurerois qu'il ne luy en demeura pas la moitié autant^k, car le sieur Cornelio^l et moy fusmes contraincts d'emprunter quatre cents escus pour desengager son grand ordre, qu'il avoit engagé^m chezⁿ un Juif au commencement qu'il arriva à Siene. Je les luy^o ay^p voulu rendre depuis, et mesmes^q à Thionville; mais jamais^r il ne les^s voulut reprendre^t et se mocquoit de moy. Voylà^u la fin du siège^v.

O mes compagnons, qui me ferez cest^w honneur que

^x *Leçon des mss. Mot omis dans l'éd.*

a) nous embrassâmes et au seigneur Cornelly b) Gayasse B c) et à tous
d) monsieur le mareschal e) plus envye de pleurer. et — f) omis
dans B g) mardy avecques les tresoriers et contrerolleurs demeurâmes ces
deux jours enfermés pour A — h) ledict seigneur mareschal B (omis dans A)
i) escuz que je j) d'autant B — k) Cornelly l) ordre q u l'avoit (qu'il
avoit B) laissé engagé — m) sur — n) y — o) mesmement — p) Tiombille
(Tiombille B) qui (que B) jamais — q) le B — r) prendre s) moy, et naït
t) ceste

1. Cf. t. I, p. 36

2. Voir la belle lettre que Montluc écrivit de Montalcino, le 24 avril, au roi
« Et ne me reste autre sinon vous supplier très humblement estre certain
que, si j'eusse sceu faire myeux, je l'eusse fait. » (Ed. de Ruble, t. IV,
p. 27).

de lire mon livre^a, ne m'accorderez-vous pas ce que j'ay dict cy^b-dessus, que Dieu avoit accompagné autant ma fortune qu'il^c feit jamais à capitaine de mon eage^d? Vous avez^e noté les grandes^f adversitez que j'euz en ce siège, et le peu de moyen que j'avois, sans qu'on m'en peust donner de dehors, pour estre le Roy fort engagé de tous costez. Vous avez entendu que aucun n'espergnoit rien. Vous avez aussi veu la grand famine que j'y enduray, les^g traverses que me donnoit le marquis, l'extremité où je fuz redniet. Et si bien le considerez, trouverez que j'ay esté autant secouru de Dieu que homme qui ait porté les armes il y a cent ans. Je ne peuz mentir en mon livre^a, car il y a trop de temmoings qui sont en vie. Cognoissez vous si je vous ay dict la^h verité, quand j'ay escritⁱ qu'il faut employer tout ce que Dieu a mis aux hommes avant que se tenir pour veineu? Cognoissez-vous s'il me fallust rien oublier et que, si j'eusse rien oublié, en quel estat je me trouvois et mettois ceste pauvre^j cité, et mettois encores^k l'honneur du Roy et sa reputation en dispute par tout le monde? Il ne m'en souvient jamais que je n'en demeure en tristesse, pour la folie que j'avois faicte d'avoir mis la cité et tous nous autres jusques au dernier morceau et^l à la discretion des ennemis, et perte de l'honneur et reputation du Roy; car il ne vouloit pas que je me laissasse reduire à cela. Et que l'on le demande à monsieur de la Chapelle aux Ursins^m, que Sa Majesté despescha expressement pour m'advertir

a) livre — b) icy A — c) que — d) estat — e) avrés B — f) grande — g) fumes ny que l'on ne pouvoit donner de dehors les combats par les armes, la famine, les — h) nous dis la — i) je dis — j) pouvre — k) nous dans A — l) nous dans A — m) Ursins

1. Christophe Jouvenel des Ursins, fils de François Jouvenel des Ursins et d'Anne L'Orfèvre, baron de Traynel, s' de La Chappelle, chevalier de l'ordre, chevalier du Saint-Esprit (15-8), lieutenant de roi en l'Île-de-France, gouverneur de Paris, mort en 1558, épousa en 1557 Madeleine de Luxembourg (Anselme, t. VI, p. 406).

que je ne me laissasse mettre ^a à telle^b extrémité de sortir avec une réputation honteuse pour luy. Les princes sont glorieux et combattent plus pour la gloire et l'honneur que pour acquest. Et veux dire que ce ne fust pas œuvre d'hommes, mais œuvre de Dieu. d'en eschaper en ceste^c sorte. Deux^d jours avant que nous sortissions de Sienné, le Senat me bailla mon acquist en patente, signée de^e leur grand seel, confessant là dedans que je n'avois point voulu capituler pour la ville ny pour nous, mais aussi que, veu l'extrémité en quoy ils estoient reduicts, Je ne les avois pas vouluz empescher, m'appellant en tesmoignage de la loyauté et fidelité qu'ils avoient monstré au service du Roy, n'ayant aucunement failly au serment qu'ils luy avoient donné, et que je sortois sur leur capitulation, et non eux sur la mienne. Or où trouverez-vous livre^f qui parle que jamais homme soit sorty d'une place sans capitulation, sinon qu'il en sortist de nuict, à la desrobée, mais non de la sorte que j'en sortis ? Car chascun confessera que je n'estois pas aux Siennois, et^g par consequent ils ne pouvoient pas capituler pour moy, comme dict le marquis au seigneur Cornelio^h et au capitaine Charry. Si est ce que, par la volonté de Dieu, j'en sortis en cesteⁱ sorte, et se trouvera la^j patente dans le tresor^k du Roy, comme je diray^l cy-après.

Je sçay bien, messieurs les gouverneurs, que plusieurs^m d'entre vous prendrezⁿ plaisir à ce que j'ay à vous dire sur le gouvernement et conservation des places, et que d'autres^o l'estimeront fort peu, parce^p qu'il en y a de si bon naturel qui pensent^q sçavoir toutes choses d'eux-mesmes et n'estiment rien le sçavoir ny l'experiance d'autrui.

^a) mener — ^b) ceste — ^c) d'esto — ^d) sorte Et deux — ^e) signée et sellée de B — ^f) livre — ^g) omis dans A — ^h) Cornelly — ⁱ) d'esto — ^j) trouvera à la B — ^k) les archifs — ^l) j'escriray. La remontrance qui suit est dans B seulement; elle forme une pièce séparée (f^o 439 r^o 441 v^o) sous le titre Remontrance du seigneur de Monluc aux gouverneurs des places — ^m) qu aucuns — ⁿ) prendront — ^o) plaisir à ma remontrance et autres — ^p) autres la moings estimeront pour ce — ^q) a qui sont de telle nature qu'ils pensent

comme si Dieu les avoit faict naistre seurans dez le ventre de leur mère, comme saint Jean Baptiste. Voilà pourquoy il ne se faut pas estonner si on voit lumber^a tant de gens en malheur^b. car l'outrecuidance les y mène par la main, et après les faict lumber du haut en bas un si grand saut qu'ils ne se peuvent relever. Ce ne seroit rien si la cheutte ne faisoit mal qu'à eux ; mais le Roy et le peuple s'en sentent. Ne desdaignez donc d'apprendre ; et, encor que vous soyez bien experimentez, cela ne vous peut nuire d'escouter et lire les discours des vieux capitaines. Estant en l'age de vingt-cinq ans, je prenois plus de plaisir à ouyr discourir les vieux guerriers que je ne fâs jamais à entretenir la plus belle dame que j'aye jamais aimé. Escoutez donc ce que j'ay à vous dire.

Quand^c vostre maistre^d vous baille une place en garde, vous devez considerer trois choses : la première, l'honneur qu'il vous faict de se fier tant en vostre sagesse, velleur et bon entendement, de faire choix de vous pour vous bailler une charge de telle importance. L'honneur^e qu'il vous faict n'est pas petit : car il honore^f non-seulement vostre personne, mais toute vostre race, vous baillant en charge une clef de son royaume ou quelque ville qui luy importe grandement, comme estoit celle dont je vous ay representé le siège. Cest honneur, dis-je qu'il vous faict traîne une^g queue si longue, que non seulement vostre renommée s'estend par tout le royaume d'où vous estes sorty, et aux environs de la place que vous deffendrez, mais aussi par tout le monde. Vous sommes curieux d'entendre ce qui se fait bien et mal, qui est bon et mauvais ; et, encor que nous n'y ayons interest, si voulons-nous sçavoir toutes

a) d'autrui et pour cela en veoit-on tomber. b) en honte et malheur.
c) malheur en leurs charges. Vous ne deveys vous mespriser d'apprendre des autres experienties, et encores qu'il ne vous serve et que vous sçachiez autant que celuy qui escrit cela, ne vous peult pourter domage. Premièrement quant. d) le Roy. e) entendement pour comprendre toutes choses qui dependent de la conservation de vostre place et l'honneur. — f) petit qu'il n'honore. g) royaume, et fault bien que vous pensiez que cest honneur qu'il vous faict vous ennuie.

choses : c'est le naturel de l'homme. Et ainsi par tous les pays estrangers vostre nom sera cogneu pour jamais en bien ou mal. Car tout ce qui se faict est mis par escrit ; et, sans les escriptures qui se font parmy le monde, la plupart des gens d'honneur ne se soucieraient d'acquiescer de la reputation, car elle couste trop cher. Jamais homme n'en eust à pire marché que moy. Mais l'honneste desir que nous avons de perpetuer nostre nom, comme on fait par les escrits, est cause que la peine semble bien douce à celui qui a un cœur genereux. Il me sembloit, lorsque je me faisois lire Tite-Live, que je voyois en vie ces braves Scipions, Catons et Césars ; et quand j'estois à Rome, voyant le Capitole, me ressouvenant de ce que j'avois ouy dire (car de moy j'estois un mauvais lecteur), il me sembloit que je devois trouver là les anciens Romains. Doncques les historiens, qui ne laissent rien à mettre en leurs livres, marqueront vostre nom en blanc et en noir avec gloire ou avec honte, comme vous voyez qu'ils ont faict de tant de capitaines qui nous ont devancés^a.

La^a seconde chose que vous devez mettre devant vos yeux, c'est que vous devez penser, si vous perdez vostre place, quel dommage vous apportez^b premièrement au Roy ; car^c c'est son bien et sa maison, n'y ayant aucune place^d de garde que ce ne soit proprement la maison du Roy, outre que les^e revenus sont siens et dont vous le privez en perdant la place, et enrichissez son ennemy, augmentez son honneur, et faictes honte à vostre maistre, qui voit dans les histoires escrit pour jamais que, soubz son

a) s'étend aux environs de votre place, mais par tout le royaume de France. Or ce n'est pas tout, car c'est encores par tout le pays des estrangers, et si faict encores que vostre nom est cogneu pour jamais en bien ou en mal ; car tout ce que s'y faict est mis par escrit, et par ainsi vostre nom est immortalisé. La^a b) apporterez c) Roy premièrement, car — d) maison, car il n'y a point de place — e) proprement sa maison, encores qu'il n'y aye point de domicile qui soyt à luy, car les

1. Dans cette addition, Montluc exprime à sa façon l'idée antique de la gloire, retrouvée par les Italiens de la Renaissance (cf. J. Burckhardt, *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. Schmitt, 3^e éd., Paris, 1906, in-12, t. I, p. 177-190).

régne, une telle place s'est perdue. Puis^a vous devez penser au dommage que vous portez à ses pauvres subjects : combien^b de maledictions vous donneront ceux qui^c seront^d voisins de la place que vous aurez perdue, car ils seront destruits, par vostre nonchalance ou faute de cœur ils sont ruynez et perduz ; ils maudiront l'heure que vous fustes jamais né, et sur tout les pauvres habitans, qui ont par vostre faute changé de Roy et de maistre, ou bien, chargeant leurs enfans sur les espauls, ont esté contraincts d'aller chercher domicile ailleurs. O que ces pauvres Anglois, qui s'estoient accasez depuis trois cens ans dans la ville de Calais, doivent maudire la lascheté et poltronnerie de celui qui si laschement lussu perdre une si bonne place !^e Comment^f pourrez vous lever les yeux, si vous tombez en tel malheur ? Auparavant vous^g estiez honoré et estimé ; tout^h le monde se resjouissoit de vostre venuë, priantⁱ Dieu pour vous qu'il vous conservast. Que si ce malheur vous advient, au lieu de louanges vous aurez des injures et pour prières maledictions, et vous donneront à tous les diables, et, au lieu de vous caresser, on vous tournera le dos ; chascun vous monsterra au doigt, de sorte que^k cent fois le jour vous maudirez l'heure que vous n'estes mort dans vostre place, plustost que de la rendre honteusement.

a) et en perdant la place, vous remettis son revenu entre les mains de son ennemy, puis — b) subjects voisins ou loingtains, car tout participe au mal. Il est vrai que les voisins en souffrent plus de dommage que les autres. O combien — c) nous donnent le peuple, la noblesse, l'église et toute manière de gens qui — d) sont — e) car par vous ils sont destruits, et encorés que les autres soient loing et qu'ils n'en ayent pas grand dommage, vous n'estes pas pour cela exemptz de leur malediction, maudissant l'heure que vous fustes jamais né, regretant la perte du Roy et des habitans qui ont changé par vous de roy. Je ne sçay comment — f) vous pourrés — g) veur, veu que paravant nous — h) estimé, que vous ne passiez en ville ou village que tout — i) monde ne se resjouyt de — j) venue et vous à l'entour tous veoir, prians — k) conservast la santé. O quelle différence il y a des maledictions, reproches, vous tournant le dos, aux louanges, prières à Dieu, et courir vous aller voir, et estimation que l'on avoit de vous ! que

1. Allusion à la reprise de Calais par le duc de Guise (8 janvier 1556)

Non^a seulement vostre maistre^b, les princes et seigneurs vous verront de mauvais œuil, mais^c les femmes et les enfans. Et veulx encor passer plus outre, que vostre propre femme^d, encores qu'elle face semblant de vous aimer, elle vous hayra et estimera moins^e dans son cœur; car le naturel de toutes les femmes est tel qu'elles hayssent mortellement les coïtards et les poltrons, encor qu'ils soyent bien peignez, et aiment les hardis et courageux, pour^f laids et difformes qu'ils soyent. Elles participent à vostre honte; et, quoy qu'elles soyent entre voz bras dedans le liet, faisant semblant d'estre bien aises de vostre retour, elles voudroient que vous fussiez esté estouffé ou qu'une canonade vous eust emporté. Car, tout ainsi que nous pensons que la plus grand honte d'un homme est d'avoir une femme pulain, les femmes aussi pensent que la plus grand honte qu'elles ayent est d'avoir un mary coïlard. Ainsi vous voylà bien accommodé, monsieur le gouverneur qui aurez perdu vostre place, veu que dans vostre propre liet on vous maudira.

Mais^g que dirons-nous de voz enfans? On^h leur reprochera qu'ils sont fils d'unⁱ père lasche, et verront son nom par escrit et les mal'heurs dont il aura esté cause; car^j il n'y eust jamais perte^k de place, si petite soit-elle, qui^l n'apporte une infinité de maux. Il court un si grand mal'heur pour voz enfans qu'il faut que, pour esteindre vostre villaine^m renommée et mettre la leur en credit, ils hazardent leur vieⁿ à tout propos sans discretion; et bien peu eschappent^o sans mourir de ceuz qui par ce moyen se veulent faire remarquer. Combien en ay-je veu en mon temps, lesquels, ayant faict quelque signalée faule, la voulant reparer, se sont perdus, voir exposez à la mort au premier hazard, ayant regret de vivre! Que^p si voz enfans eschappent de

a) rendrv. Je veux conclurre cecy, que non b) le Roy — c) vous tiendront pour abominable et en horreur, mais aussi tous les estatz du royaume de France, et non seulement les hommes, mais d) femme propre — e) moins estimer — f) combien — g) et — h) enfans? pour peu qu'ils viennent en cognoissance, on — i, reprochera leurs enfans d'unq — j) pere qui a rendu une place, dont il en est sorti tant de malheurs, car — k) car jamais n'y eust perte — l) que — m) malheureuse — n) leurs vies — o) peu en eschappent — p) et

ce malheur, encor^a craindra le Roy, quelque grande^b reputation qu'ils ayent^c acquise, de leur^d bailler une place en garde^e, craignant que les enfans ne ressemblent^f au père, comme il advient ordinairement. Ainsi vous ne vous ruinez pas seulement, mais toute vostre posterité.

Pour^g eviter et rompre le col à vostre mauvaise fortune et à tous ces mal'heurs, il y a bon remède, lequel je me suis appris moy^h mesmeⁱ et suis content de le vous enseigner, si vous ne le sçavez. Premièrement vous devez considerer tout ce^j que je vous ay dict, et mettre d'un costé la honte, de l'autre l'honneur que vous aurez, si vous deffendez courageusement vostre place, demeurant victorieux ou, pour le moins, ayant fait tout ce qu'un homme de bien peut faire, de sortir triumpuant et comme vainqueur, encor que vous soyez vaincu, comme vous voyez que je fis en ce siège. Songez tous jours que vous voyez vostre prince et vostre maistre devant vous, et quel visage vous devez esperer si par vostre lascheté vous perdez^k sa place. Et pour ce qu'il n'y a eu jamais commencement en une chose qu'il n'y aye aussi sa fin, songez dez l'entrée quelle doit estre la fin, et pensez que vostre maistre ne^l vous a pas baillé ceste place pour la rendre, mais pour la sauver, qu'il ne vous l'a pas donnée pour y vivre seulement, mais aussi pour y mourir, s'il est besoing, en^m combattant. Si vous luy demandiez, à vostre depart : « Voulez-vous que je meure avant la rendre ? » ilⁿ vous dira que vous devez combattre^o jusques au dernier jour de vostre vie, car, puisque vous estes son subject, elle est à luy. Le seigneur de Jarnac¹ disoit quelque jour au Roy,

a) si aucun en eschappe, encor — b) grand — c) qu'il aura — d) luy — e) charge — f) retient — g) père. Voilà les inconveniens où vous allez tomber. Et la troisieme est que pour — h) je vous apprendray ce que je m'ay appris à moy mesme — i) cecy — j) ay mis devant les yeux. Et — k) fin, doncques, puisque vous estes entré au commencement, fault que vous pensiez à la fin, mettant en consideration que la Roy a — l) la deffendre et y mourir en — m) combattant, et si, on demandoit au Roy, quant il vous baillie une place, s'il la vous baillie pour la rendre ou pour y mourir en la deffendant, il — n) dira qu'il la vous baillie pour la deffendre et y combattre

¹ Guy Chabot, baron de Jarnac, s' de Saint-Gelais, Longchamp, Montilieu, Sainte-Anlaye, 2^e fils de Charles Chabot et de Jeanne de Saint-Gelais,

nostre maistre, que c'estoit la plus grande ruse et finesse dont les roys se soyent jamais advisez, d'avoir faict accroire à leurs sujets que leur vie estoit à eux et que leur plus grand honneur estoit de mourir pour leur service ; mais aussi ç'avoit esté une grande sottise à nous de le croire, ny faire tant d'estat de ce beau liel d'honneur. Si est-il vray pourtant, car nos vies et nos biens sont à nos roys, l'âme est à Dieu et l'honneur à nous ; car sur mon honneur mon roy ne peut rien

Pour retourner à ce que je vous ay dict, si vous n'avez ceste resolution en vous-mesmes, acceptant la charge qu'on vous donne, vous ferez mieux de vous excuser. Il y assez moyen de se descharger, et en y a prou qui prendront volontiers ce que vous refuserez. Que si vous l'acceptez en ceste deliberation pour en venir bien à bout, faictes une chose : ne pensés jamais ^a à vostre mort. C'est affaire à un sot d'avoir peur de mourir, s'il ne la voit à trois doigts de luy ; encor faut il qu'il pense, lorsqu'elle est à cent lieues. Songez, au contraire, comment ^b vous la pourrez ^c donner à voz ennemis ; car si vous entrez en l'apprehension et ^d crainte de la mort, lenez *hardiment* vostre place pour ^e perdue ; car ceste peur vous desrobe le sens et l'entendement, qui est la meilleure pièce de vostre harnois. Vous avez beau estre vaillant, si cela vous manque au besoing. Doncques, si vous

^a) vie et non pour la rendre. Or doncques n'y debves-vous pas prendre la charge, si vous ne voulles suivre l'intention pour quoy il la vous baille. Que fault il doncques fere pour suyvre ceste intention du Roy ? premièrement, vostre but et le principal doibt estre de ne penser jamais — ^b) mort, mais penser toujours comment — ^c) pourrés la — ^d) entrés au pensement et — ^e) place desjà pour

mariés le 10 juin 1566, guldon à la compagnie de l'amiral de Brion (oct. 1576-4 janv. 1581), capitaine de gendarmerie (17 janv. 1539-6 août 1584), célèbre par son duel (10 juill. 1547) avec François de Vivonne, s^r de La Châtaigneraye (cf. t. I, p. 299), gouverneur de Coney, sénéchal de Périgord (4 janv. 1548), premier gentilhomme de la chambre (24 fév. 1555-1569), chevalier de l'ordre (26 sept. 1569), gouverneur d'Annis et La Rochelle (31 janv. 1569-6 août 1584), maire de Bordeaux (23 avril 1561-6 août 1584). Il épousa, le 29 février 1541, Louise de Pisseleu (F. Vindry, *Dict.*, p. 118).

la voulez conserver, il^a ne faut pas que vous entrés en ceste crainte^b de mourir ; car la peur ne vous vient que trop d'elle mesmes et de nostre naturel, sans que nous l'aidions à venir par nos imaginations^c. Il^a la faut rejeter, si elle s'offre devant vous. Ayez^d soudain recours^e à l'intention du Roy et pourquoy il vous a mis là ; songez au deshonneur et honte où vous^f allés entrer ; lisez ou faictes-vous lire souvent les livres qui parlent de l'honneur des grands capitaines, mesmes ceux qui ont escrit de nostre temps, comme Langey¹ et un autre qui a escrit en italien (je ne sçay comme il s'appelle) qui a si bien escrit depuis le roy Charles huictiesme ; souvent je me le suis faict lire : c'est un bon autheur². Pleust à Dieu que nous, qui portons les armes, prissions ceste coustume d'escrire ce que nous voyons et faisons ! Car il me semble que cela seroit mieuz accommodé de nostre main (j'entends du faict de la guerre) que non pas des gens de lettre ; car ils desguisent trop les choses, et cela sent son clerc. Lisez donc ces livres et songez en vous mesmes : « Si je fay comme Antoine de Lève à Pavie³, le sieur de Lude à Fonterabie⁴, le seigneur de Bouillon à Peronne⁵, le seigneur de Sansac à la Mirande⁶ et Montuc^a à Siene, que dira on de moy ? quel

^a Ed. Montuc

^a) perdue. Doncques, si vous vollés conserver vostre place, ne — b) ceste peur et crainte — c) nos pensemens et *imaginacions* — d) *imaginacions*. Doncques il — e) rejeter et ne se laisser d'elle empoisonner, et comme elle commence à arriver, ayés — f) soudain le recours — g) a baillé la place, en la deshonorables et vilipereuse vie en quoy vous

1. Martin du Bellay, s^r de Langey, dont Montuc laisse entendre ici qu'il a connu les *Mémoires*, publiés en 1569 par son gendre René du Bellay, baron de La Lande. On a vu, au t. I, les nombreux emprunts qu'il leur a faits.

2. Il s'agit de François Guichardin, né à Florence, le 6 mars 1481, mort à Florence, le 12 mai 1540, dont la *Storia d'Italia* va de 1492 à 1531. Les seize premiers livres parurent en 1561, les quatre derniers en 1564, l'œuvre entière en 1567.

3. Cf. t. I, p. 64-65.

4. Cf. t. I, p. 62, n. 3.

5. François de La Tour, seigneur de Bouillon, maréchal de La March, défendit Péronne, en 1536, pendant un mois, contre le prince d'Orange.

6. Cf. t. I, p. 323.

honneur rapporteray je à ma maison ! et, au contraire, si je me rends, quelle honte et infamie pour moy et pour les miens ? » Ayez après vostre ^a recours à Dieu et le ^b priez qu'il vous garde de tumber en ces mal'heurs, luy remettant le ^c tout entre les ^d mains. Après ^e cela, aidez-vous de tout ce qu'il ^f a mis en la puissance des hommes, comme vous voyez que j'ay faict en ce siège, et ^g sur tout soyez diligens et vigilans, songeant tousjours à vostre charge. Si ^h vous faictes cela avec l'oubly de la mort et du danger, vous aurez le moyen de conserver ⁱ vostre place, quand ce seroit un pigeonnier : et ^j quand bien elle se perdra, y ayant faict vostre devoir, croyez qu'adonc Dieu y a mis la main. Il faut tousjours tanter, car j'ay veu souvent perdre ce qu'on n'eust jamais pensé et sauver tel qu'on tenoit pour perdu. Si vous y mourez, vous ne vous deshonorerez ^k ny vostre posterité, et si ^l vous vous enterrerez ^m avec une immortelle reputation, qui est tout ce que les hommes qui portent les armes doivent desirer. Car homme qui a peur de mourir ne doit jamais aller à la guerre, puisqu'au monde il y a tant ⁿ d'autres exercices où l'homme peut appliquer son esprit et son entendement, mesmeinent en ce royaume de France, où il y a tant d'ordres, soit de justice, soit des finances, et trop pour le bien du Roy et de son estat ; car tant de belle jeunesse vult inutile, laquelle seroit propre à porter les armes. Entrant quelquefois aux parlemens de Thoulouse et de Bourdeaux, depuis que je fuz lieutenant de roy en Guyenne, je me suis cent fois estonné comme il estoit possible que tant de jeunes hommes s'amussassent ainsi dans un palais, veu que ordinairement le sang boull à la jeunesse. Je croy que ce n'est que quelque accous-

a) Et après ayez vostre — b) luy — c) malheurs et luy remettés le — d) ses — e) mains et après — f) que Dieu — g) comme déjà j'ay escript, et — h) tout n'oblids la vigilance, diligence, provoyance et l'industrie de vous en sçavoir ayder ; et si — i) celle, tant par l'ayde que vous recevrés de Dieu que d'oblir la crainte de la mort, vous amonnera à conserver — j) place et ne fuisse qu'un colombier et — k) deshonorés — l) suis — m) enterrés
n) accés

humaine; et le Roy ne scauroit mieux faire que de chasser ces gens de là et les accoustumer aux armes. Et pour retourner à vous qui commandez dans les places, et vous qui vous y voulez enfermer, si vous craignez tant la mort, n'y allez pas, combien que ce soit une folie de la craindre. Ceux qui soufflent les charbons en leurs maisons n'en sont pas plus exempts que les autres; et ne sçay pas quel choiz il y a de mourir d'une pierre dans les reins ou d'une balle par la teste. Si Dieu me donnoit le choiz, je n'aurois pas grand peine de le prendre.

Sur tout, mes compagnons, il faut avoir l'esprit tendu à espier ce que vostre ennemy peut faire, et jouer deux rolles, disant à par vous : « Si j'estois l'assaillant, que ferois-je ? par quel costé pourrois-je entreprendre ? » Car croyez que le plus souvent vostre jugement et celuy de vostre ennemy se rencontrent. Communiquez en à ceuz que vous avez cognu personnes d'entendement, tantost en commun, afin de ne mettre personne en jalousie, et le plus souvent en privé. Que si vous vous trouvez sous une nation où il faille manger du chou, et que vous ne soyez le plus fort, composez vous selon leurs humeurs : mordez vous la langue, plustost que trop parler; ramenez-les par douceur et courtoisie, et sur tout monstrez-leur le chemin, lorsqu'il faudra pâtir. Car si vous, monsieur le gouverneur, voulez vivre à chère ouverte et cependant retrancher le manger des autres, vous tirerez sur vous la hayne de vos capitaines et soldats. Il est raisonnable que vous, qui avez plus d'honneur, ayez plus de part à la peine.

Je vous veux advertir d'une autre chose : c'est que, lors que l'extremité vous pressera, vous ne demeuriez guère enfermé en vostre cabinet; mais monstrez vous aux capitaines et soldats, voire au peuple, avec un visage assuré, vostre seule presence leur redoublera le cœur. J'ay cogneu en mon temps prou de lieutenans de roy qui eslognoient d'eux les gentils hommes, pour les faire attendre quelquefois trop en leurs salles et ne parler à eux (le gentil homme veut estre

caressé, mesmement le Gascon), et cependant ceux-là sont les empressés. J'en ay cogneu un une fois en ma vie : parce qu'il avoit de très belles parties je ne le veuz nommer, car nul n'est parfait au monde : celui-là, deux heures du jour, s'enfermoit dans son cabinet, feignant faire quelque despesche d'importance, mais c'estoit pour lire Rolland le Furieux en italien. Son secrétaire mesmes nous le disoit, ce que nous faisoit despiter, car cependant nous estions à arpanter sa salle ou sa court. N'en faictes pas ainsi : voz heures de plaisir doivent estre à vous promener sur les rempars, visiter voz magasins et regarder si rien vous deffaut.

Si vous vous trouvez en lieu où vous soyez pressés, n'oubliez à vous servir du moyen que je tins pour me deffaure des Allemans, et prenez exemple à ma faute, car je tarday trop ; mais je pensois tousjours que le marquis me voulust forcer par l'espée, et non par la faim ; mais il fust aussi fin que moy. Que si vous vous doublez de quelque trahyson et que vous n'en puissiez sçavoir le fons, faictes vous donner des adreis supposez ; et, sans nommer personne, dites que vous estes adverty qu'il y a entreprinse sur vous et que vous estes sur le point de la decouvrir. Faignez aussy avoir quelque intelligence en l'armée de vostre ennemy, encores que vous n'en y ayés pas, car ce seru une contremine. Je ne vous diray que ce mot : que vous vous representez et la bonne grâce de vostre prince et son humilité, car vous avez le choix : elle ne s'efface pas comme la nostre. Les roys ont autre cœur que nous ; ils ne pardonnent guères à ceux qui leur font perdre quelque chose, car ils veulent tousjours gagner. Quel mauvais visage eust ce brave seigneur de Lautrec à son retour de Milan¹ : et Dieu sçait s'il en estoit cause ! Il souloit dire que ce fust le plus grand ennuy qu'il eust de sa vie. Souffrez doncques toutes les extremitez ; n'oubliez rien de ce que doit faire un homme de bien. Je sçay bien qu'il faut perdre, qu'il faut gagner, et n'y a rien d'imprenable ; mais desirés

1. En mai 1522, après la défaite de La Bicoque (cf. t. I, p. 51, n. 2).

*cent mille fois plustost la mort, si tous moyens ne vous def-
faillent, que^a dire ce meschant et vilain mot^b : « Je la
rends^c. »*

Monsieur de Strossi me^d presta une gallère^e pour me
ramener en France, et envoya^f un sien parent, jeune
homme de vingt ans^g, chevalier de Saint Jean^h, à Civita-
vechiaⁱ pour l'appresler^j, et vouleust que le chevalier
mesmes m'aménast à Marseille. Le^k mecredy matin, je
pris la poste et vins à Rome, où j'arrivay^l environ^m les
quatre heures après midyⁿ; et fis aller les capitaines
Lussan, Blacon et Saint Auban^o m'attendre à Civita-
vechia^p, car monsieur de Strossi^q leur donna conge pour

^a *Id.* ^b *Id.* ^c *Id.* ^d *Id.* ^e *Id.* ^f *Id.* ^g *Id.* ^h *Id.* ⁱ *Id.* ^j *Id.* ^k *Id.* ^l *Id.* ^m *Id.* ⁿ *Id.* ^o *Id.* ^p *Id.* ^q *Id.*

a) après. Et si il en y a aucuns qui, lisant ceste remonstrance, diront que
je parle à mon aise, certes j'ay un grand argument de me defendre de
cela, mais que l'on aille au siège de Siennne et comme j'en sortis l'on trou-
vera que je ne conseille rien qui ne soit passé par mes mains. Et que l'on
regarde quand monsieur le mareschal de Brissac m'envoya à Benna, la
trouvant deffailie de tous vivres, à Cazelles deffailant de toutes choses,
may, jusq' en aux murailles, et par là l'on verra si j'escrips rien que ce qui
se m'est présenté et comme Dieu m'a favorisé de m'avoir gardé l'entende-
ment. Or doncques ne me pout on rien reprocher d'estre remonstrance que
j'escrips, veu que le tout est tout verité, je ne veux pas dire seulement de
ce qui me loue, mais de ce qu'advient à ceux qui rendent les places.
Veillés doncques, seigneurs gouverneurs, plus tost mourir ou estre prins
deffendant vostre place que — b) que de dire le mot — c) rendre. Je n'escrips
point en ceste remonstrance l'ordre que le gouverneur doit tenir en sa
place, car j'escrips en plusieurs autres lieux en un libre, et ne seroit que
redictes. Bien vous je dire que vous debrés sur tout vous garder du vin et
du jeu, car il n'y a chose au monde qui porte tant de dommage à toute ma-
nière de gens de guerre que le vin et le jeu, et sur tout aux gouverneurs
des places et à ceux qui commandent. Qu'est la fin de ma remonstrance

d) Or monsieur le mareschal e) une siennne gallère f) manda g) vingt
cinq ans h) Civiteveche (Sylvesterche #) i) la presenter # j) Mar-
celle (Marseille #). Et le k) et y leuz # l) omis dans A — m) Civile-
veche (Sylvesterche #) — n) monsieur le mareschal

. Scipione Strossi, fils naturel de Pietro Strossi, chevalier de Saint
Jean de Jérusalem en 1570, qui se distingua contre les Turcs sous les
ordres de Leone Strossi, prieur de Capoue (Litta, t. IV, fam. xiv, liv. ix).

1. Civitavecchia, prov. de Rome, ch. 1 de distr.

2. Le 24 avril « M. de Montluc est arrivé de Siennne, annonçant le samedi
27 Breton Villandry. Il fait son estat de s'en aller bientôt trouver le Roy et
roy de le suivre, si je ne luy faicte compaignie sur les gallères que M. le
mareschal Strossy luy preste pour le porter. » Breton Villandry à Beauregard,
secrétaire les finances, Rome, 27 avril (B. N., ms. fr. 20542, f. 87, copie).

3. Les conseils sur les dangers du vin et du jeu, simplement indiqués ici,
ont été développés par Montluc dans la remonstrance aux capitaines de gens
de pied (cf. t. I, p. 29-32).

quatre mois. Les autres demeurèrent avec ledict sieur ^a. Monsieur le cardinal d'Armaignac me logea, et fuz aussi bien receu de tous les ministres du Roy que gentil homme scauroit estre. Ils avoient desjà entendu ma ^b sortie, car le marquis l'avoit mandé par un courrier à son frère, monsieur le cardinal ^c. J'y trouvay monsieur le cardinal de Guise ^d et monsieur le duc de Ferrare, père de cestuy-cy ^e, estant là encores despuis ^f la creation du pape Marcel ^g. Sa Saincteté demanda à monsieur le cardinal de Guise si j'estois arrivé, comme l'on luy avoit dict. Il luy dict que ouy ; et alors il ^h le pria de me faire venir devant luy, car il avoit grande ⁱ envie de me veoir. Et monsieur le cardinal me ^j trouva près le logis de monsieur d'Avanson ^k, ambassadeur ^l, lequel me dict que j'allasse faire la reverence à Sa Saincteté, qui avoit envie de me veoir. Monsieur ^m d'Avanson ⁿ me presta son ^o coche. Je trouvay le Pape levé ^p, sur une chère ^q, près son liet, si mal qu'à peine pouvoit il guière parler ; mais nonobstant il me fait fort bon accueil. Je ^r luy dis que je ne le voulois importuner de parolles, mais que j'esperois que Dieu luy enverroit la santé dans deux ou trois jours, et que après

a) monsieur le mareschal (ledict sieur mareschal B) — b) ilz savoient (savoient B) desjà ma — c) d'estulcy A — d) cy, qu'estoit (qu'estoit B) là encore (encores là B) depuis — e) Marcel B — f) omis dans B — g) grand — h) Et comme monsieur le cardinal me serchoit, me — i) d'Avanson j) ambassadeur, et m'y fect aller. Monsieur — k) sa — l) coche, et le trouva y que l'on (qu'on B) l'avoit luy — m) chaire B — n) fect une grande chère J

1. Le cardinal Giovanni Angelo Medici ou Medichino, né à Milan en 1499, élu pape le 25 déc. 1559, sous le nom de Pie IV, mort le 8 ou le 9 déc. 1565.

2. Cf. t. I, p. 15, n. 2.

3. Ercole II d'Este (cf. t. I, p. 36, n. 5), à qui succéda, le 2 octobre 1558, son fils aîné Alfonso II.

4. Le cardinal Marcel Servini, né en 1501, élu pape, le 9 avril 1555, sous le nom de Marcel II.

5. Jean de Saint-Marcel, s' d'Avanson, fils aîné de Georges de Saint-Marcel et de Claudine de Norgues, mariés entre le 29 juill. 1508 et 1510, conseiller au Parlement de Grenoble (11 déc. 1533), maître des requêtes (21 août 1548-12 sept. 1551), ambassadeur à Rome (1553), surintendant des finances, président au grand conseil, conseiller d'État (19 sept. 1560), épousa, après le 13 dec. 1546, Philippine Alleman d'Alièrre, veuve de Guillaume de Viennois Ambel (F. Vindry, *Les ambassadeurs français permanents au XVI^e siècle* Paris, 1903, in-4°, p. 38).

je luy viendrois rendre compte comme les choses estoient passées à Siene. Il me dict qu'il en estoit bien informé, mais qu'il seroit encores bien aise de l'entendre de moy ; et me dict ces mots que je pouvois dire que jamais homme, de quelque nation qui ^a fust, n'avoit eu tant de credit ny n'avoit ^b encores avecques les Siens que ^c moy. Là ^d je prins congé de luy pour ne le *fascher* ^e ; et trouvay monsieur le cardinal de Guise ^f au logis de monsieur d'Avanson, auquel je dis ^g qu'ils pouvoient bien rentrer au conclave pour faire un autre pape, car celuy-là ^h ne seroit pas en vie le lendemain au soir, comme il fust vray, car lendemain, environ vespres, il trespassa ⁱ. Et le jour après ^k, je prins congé de tous et m'en allay à Civitavecchia ^l, qui fut un vendredy ^m, et le samedi à la

) qu'il B — b) n'avoient (n'avoient B) — c) comme — d) moy et là — e) Guise A — f) monsieur Avanson (d'Avanson B) et luy du — g) celuy là — h) lendemain — i) Civiteboche (Civitavecchia B)

1. Montluc fut reçu par le pape le lundi 29 avril. Le même jour, Marcel II donna audience au cardinal Santa-Fioro, au duc de Ferrare et au cardinal de Guise. Il les expédia tous avec quelques paroles (D'Avanson au duc de Guise, Rome, 30 avril, le cardinal de Guise au roi, même date B N., ms. fr. 20442, f^o 88 r^o et p^o).

2. Inexact. Marcel II n'expira que le mercredi soir 1^{er} mai à sept heures et demie (Bionigi Alanagi à Felice Tiranni, évêque d'Urbino, Rome, 1^{er} mai, dans *Let. di Principi*, t. III, f^o 163 v^o). Dès l'arrivée de Montluc à Rome, les cardinaux français s'attendaient d'un jour à l'autre à la mort du pape : le 25 avril, il avait eu une syncope de cinq ou six heures ; on croyait qu'il ne passerait pas le vendredy. (Le cardinal de Guise au duc de Guise, Rome, 25 avril, dans *Mém. Journ. du duc de Guise*, coll. Michaud, t. VI, p. 231).

3. Le départ de Montluc avait été d'abord fixé au 30 avril. Les lettres dont il était chargé portent cette date (D'Avanson au duc de Guise et au connétable, 30 avril. B. N., ms. fr. 20442, f^o 88, orig. — Le cardinal d'Armagnac au connétable, même date, publ. par T. de Larroque, *Collect. inédit.*, 1874, p. 48-70). Le duc de Ferrare fut d'avis qu'il différât son départ jusqu'à l'arrivée d'un courrier de France. « Et cependant, écrivait le cardinal de Guise au roi, il sera icy attendant pour servir si en ce lieu, au Siennois ou ailleurs part, il vous pourra faire service. » Le jeudi 2 mai, le départ de Montluc fut décidé (Le cardinal de Ferrare au roi, Rome, 2 mai. B. N., ms. fr. 20442, f^o 92, orig.). Il quitta donc Rome le surlendemain de la mort du pape. Le cardinal d'Armagnac avait eu d'abord l'idée de confier à Montluc un certain nombre de marbres antiques qu'il envoyait au connétable. Il y renonça ensuite (cf. E. Miller, *De quelques marbres antiques envoyés d'Italie au connétable de Montmorency pendant l'année 1555*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, t. IX, p. 252.).

pointe du jour, je m'embarquay¹. *Les pompes, les plaisirs, les delices, la curiosité de ceste ville ne me peut arrester un jour, pensant que peut-estre ailleurs je pourrois faire service à nostre maistre. Une chose veur-je dire, encor qu'elle soit à ma louange, qu'allant par les rues et allant au chasteau Saint-Ange², tout le monde courroit aux fenestres et sur les portes, pour veoir celui qui avoit si longuement deffendu Siene. Cela ne me faisoit que d'autant plus eslever le cœur pour acquerir de l'honneur; et encor que je n'eusse pas presque d'argent pour m'en retourner, si me sembloit-il que j'estois plus riche que seigneur de France.*

Or nous fismes voile environ la poince du jour, et eusmes aussi bon vent que nous l'eussions sceu desirer, et vinsmes à Capo Corce³ ^a sur l'entrée de la nuict. Là⁴ donnasmes sonde, et deux heures devant jour, nous passâmes le destroit qui est entre la Corce et la Sardaigne, et fusmes à Boniface⁵, où estoit monsieur de La Mole⁶, vers les neuf heures du matin. J'avois sceu à Civita vecchia⁷ que le prince Doric⁸ estoit party devers Plombin⁹ avec trois ou quatre mil soldats, qu'il avoit embarquez dans cinquante-deux gallères, et qu'il alloit pour combattre monsieur de Termes, qui battoit Calvi¹⁰. *ce*

^a Ed. Capocorée.

^a) Capon corce — b) nuit et là — c) Molle A — d) Cavitebeche (Civite vecchia B) — e) Calby

1. Le 4 mai, Breton Villandry écrivait au connétable « Monsieur de Montluc s'est depuys mon retour i y acheminé pour passer par mer, lequel vous sçaura rendre très bon compte des affaires du Synois » (B. N. ms. fr. 20442, f° 91, orig.)

2. Le château Saint-Ange, célèbre forteresse de Rome, sur la rive droite du Tibre, résidence des papes (cf. E. Rodocanachi, *Le château Saint-Ange* Paris, 1909, gr. in 4°).

3. Cap Corse, presqu'île formant la pointe septentrionale de la Corse.

4. Bonifacio, Corse, cant. et arr. de Sartène.

5. Cf. t. I, p. 391, n. 2.

6. André Doria. Cf. t. I, p. 83, n. 2.

7. Piombino, prov. de Pise, distr. de Volterra.

8. Calvi, Corse, ch. l. d'arr. Termes avait débarqué en Corse au mois d'août 1553, occupé Saint-Florent et Ajaccio, et entrepris le blocus de Calvi. Il se maintenait péniblement dans l'île. Doria avait repris Saint-Florent le 27 février 1554 (La Roncière, *Hist. de la Mer fr.*, t. III, p. 511-520).

qui^a fust cause que je passay à Boniface^b, pour en advertir ledict sieur de La Molle^c : lequel incontinant despescha vers ledict sieur^d si à propos qu'à peine peut-il estre levé assez à temps qu'il n'y fust surprins, et fust contrainct, comme il me dict depuis, de mettre trois canons dans la mer, lesquels^e depuis il retourna pescher^f. Je luy fis lîr un bon tour et un bon service à mon maistre. Vous qui portez les armes et qui voulez bien servir vos princes, ayez tousjours l'œil à ce qui les concerne, pour donner advois de ce que vous jugez propre pour leur service. J'en ay veu de si bons amis qui s'esjouissoient de la perte de leurs compagnons, pour pencer augmenter leur gloire de leur honte. Je n'ay jamais fait cela, ny ne le voudrois faire au plus grand ennemy que j'aye au monde. J'en pourrois bien dire de grands et notables exemples ; mais je les laisse pour revenir à mon propos.

Le baron de La Garde^g estoit aussi en^h un port de mer, près du lieu oùⁱ estoit monsieur de Termes Ilⁱ fust adverty promptement que l'armée du prince Dorie estoit en mer, mais il ne sçavoit de quel costé. Si est-ce que par opinion il se leva promptement, tenant la route de Marseille^j, qui fust cause de la salvation^k de monsieur de Termes^l car, comme le prince Dorie pensoit surprendre le baron de la Garde à ce port de mer où il estoit, il fust adverty qu'il estoit^m party il n'y avoit pasⁿ cinq ou six heures, ce qui l'occasionna de le suivre, tenant mesme route (cela estoit^o le samedi mesmes que j'avois eu ce bon vent) ; et le suivit jusques aux isles d'Irce².

a) que H b) Boniface I c) Mola A d) seigneur — e) que —
f) retourna les pescher g) aussi là en h) mer au près de là où — i) qui
— j) promptement et gaigne vers Marseille — k) salvation — l) adverty que
le baron de La Garde estoit — m) que — n) heures et tira de long sans s'ar-
rester après led. et baron qu'estoit

1 Cf. t. I, p. 155, n. 1

2 Les îles d'Irce, archipel sur la côte de Provence, érigées en juillet 1531 par François I^{er} en marquisat, sous le nom d'îles d'Or, au profit de Bertrand d'Ornesan, baron de Saint Blancard. Cf. Joseph Fournier, *Le marquisat des îles d'Or*. Paris, 1906, in-8° (extr. du Bull. de géogr. hist. et descript., 1905, n° 2)

Le baron, sans s'arrester, vogua vers Marseille ; car^a, s'il se fust arresté aux isles^b, il estoit^c troussé, d'autant qu'il n'avoit que quatorze ou quinze gallères. Je me despartis^d de monsieur de La Molle le dimanche, environ dix heures ; et tout le jour je ne peuz^e faire chemin, pour ce que le vent m'estoit contraire. Et environ deux^f heures avant jour, le mesme vent qu'avoit couru le samedi retourna, et nous mismes^g en chemin, qui estoit le lundy.

Or^h, sur la poincte du jour, je dis au chevalier s'il avoitⁱ plus grand voyle que celle là Il^j me dict que^k c'estoit la plus grande, s'enquerant alors *pourquoy je le demandois*, si je voudrois faire plus grand diligence. Je luy dis que ouy ; et tout incontinent^l il mist une voyle sur la courcie¹ près la poupe. Et, sur la pointe du jour, il survint un brouillard^m qui dura jusques à ce que le soleil fût haut ; et commença le brouillard à passer, et alors la garde de la gabieⁿ commença à crier : « Velle ! velle !^o » et bien tost après commence à crier : « Gallère ! gallère^p ! » Alors le chevalier me dist que ce^q ne^r pouvoit estre autre que le prince Dorie^s ou le baron de La Garde. Et tout à^t un coup le brouillard s'abbatist, et nous trouvâmes au milieu^u de^v cinquante deux gallères quatorse qui s'estoient desparties de la troupe, qui prenoient le chemin vers la Sardaigne, et nous fusmes au milieu^w Tout

a) baron tira de long droit à Marseille sans s'arrester, car — b) Hilla-dières (ysles d'Yères B) — c) feust esté — d) despars — e) pays (pays B) f) environ les deux — g) mesmes B — h) Et — i) si n'avoit — j) qu'estuy là qu'estoit tendue B — k) dict alors que B — l) promptement — m) un grand brouillard — n) Belle Bello — o) omis dans A — p) omis dans B — q) Dory A — r) en A — s) milant A — t) des B

1. Courcie, courcive, de l'ital. *corsia*, *corsiva*, fém. de l'adj. *corsivo*, où l'on peut courir. La courcie étoit dans les galères le couloir ménagé de la proue à la poupe, entre les bancs des forçats.

2. Gabie, demi-hune au sommet des mâts à antennes.

3. « Velle ! velle ! » (Voiles ! voiles !)

4. « Gallère ! gallère ! » (Galères ! galères !)

5. Phrase obscure. La leçon des manuscrits n'est pas plus claire. Il faut entendre sans doute que la galère de Monluc se trouva au milieu de quatorze galères ennemies, qui étoient séparées des cinquante-deux d'André Doria pour se diriger vers la Sardaigne.

le monde commença à se desesperer ^a dans la gallère ; les pilottes vouloient gaigner la coste de Barbarie ^b pour nous sauver. Le comite ^c n'estoit pas de cest advis, ains que nous devions tirer outre ^d à force de rames et de voiles. Sainct Auban et les autres capitaines avoient les plus belles affaires que gens eurent jamais, disant ^e que, après estre sortis d'une si grande extremité que du siège de Siene ^f, ils estoient sur le point d'estre reduicts à ce mal'heur de se veoir attachez à la cadène ^g ; que plustost que se veoir reduicts à ce mal'heur, il valloit mieuz mourir les armes à la main. Quelque mine que je fisse, je n'estois guières plus assuré, et eusse bien voulu estre à planter des choux. Tout ^h à un coup quatre des quatorze commençarent amainer ⁱ pour inuer ^j et nous ^k donner dessus, et les autres amenarent jusques à la moitié de l'arbre ^l pour attendre ceux-cy. Et comme les quatre eurent haussé ^m la voyle pour venir sur nous à rame rancade ⁿ, la pointe de leurs gallères fust à l'endroit de nostre fougou ^o. Et pour ce que le chevalier ne disoit mot, et que tout le monde crioit dans la gallère avec

^a *Leçon de B.* Ed. commençarent à tourner les voiles à nous pour nous

a) monde se commença à desesperer — b) voulaient que nous missions pour nous sauver vers la Barbarie — c) comite (comité B) criait que non et que nous leissions outre — d) capitaines croyoient et se desesperoient duant — e) ces cinq mots omis dans B — f) Siene, tombons pour estre forscatz (forçats B) de gallères. Tout — g) à mayner (mainer B) — h) l'arbre — i) monte

1. *Comite*, de l'ital. *comito*, maître d'équipage « qui, au commandement de son sifflet, donne mouvement à la galère, arrête, tourne, hâte et, le nerf de bœuf à la main, gouverne les forçats » (E. Binet, *Essay des merveilles de nature*, 1623, in-4°, p. 102, cité par Godefroy, t. IX, p. 130).

2. *Cadène*, de l'ital. *catena*, chaîne des forçats.

3. *Amainer* (cf. l'ital. anc. *amainare* et l'esp. *amainar*), amener, abaisser les voiles.

4. *Mer* virer de bord.

5. *Arbre*, mât. Cf. l'expression *arbre de trinquet*, qui désigne le mât de misaine.

6. *À force de rames*, de l'ital. *arrancare*, dérivé de l'exclamatif *arranca* 'arrache, fais effort !' commandement fait aux rameurs. Cf. l'espagnol *arranca*, effort des rames. J.-J. *Glossaire nautique*, p. 171.

7. *Fougou*, de l'ital. *focone*, cuisine du vaisseau. — Cf. t. I, p. 346, n. 1.

une miserable confusion, je luy dis « O chevalier, il semble que vous vous perdez; vous avez esté nourry avecques un des vaillans hommes qui^a jamais monta sur la mer, qu'estoit le prieur de Capue^b 1 » Alors il me respondit : « No me perdo^c, no me perdo, per Dio^d, mas^e io^f gardo^g la mie^h. » Les gallères ennemies cependantⁱ vindrent à une portée d'arquebuzade de nous pour nous investir^j; et lors le chevalier, allant de poupe en prouë, accouragea tout le monde, faisant tirer à voile rancade^k, tirant tant^l que nous pouvions, de sorte que, quand ils nous cuidarent investirⁱ, nous fusmes plus de cinquante pas devant eux, et leur commençâmes à tirer harquebuzades. Ils nous suivirent environ mil pas, et, à cause de ces trois voiles que nous avions^k, avec la peur qui nous donnait des aïles, il nous sembloit que nostre gallère volloit devant les leurs, de façon que tout à un coup ils haussèrent^l les rames; et noz mariniers lors à belles injures^m firent à qui mieux mieux. Ainsiⁿ nous sauvâmes, en despit d'eux, pour la grand diligence de noz gens.

Et pour ce que nous n'eusmes pas le vent vers le soir, qui nous commença un peu à changer, ne peusmes estre à Marseille jusques au mardy à souper^o. Et trou vay monsieur le comte de Tande^p 6, madame la comtesse^q

^a) que B — ^b) Cappe (Cape B) — ^c) perdou — ^d) pardieu (pardiou B) — ^e) mais — ^f) ion — ^g) gaardi (goardi B) — ^h) et — ⁱ) embestir — ^j) et nous à bogue rancade tirer tant — ^k) nous dans A — ^l) levèrent — ^m) rame (rame B) aussi le tirant à belles injures noz mariniers et ainsi — ⁿ) l'antex

1. Cf. p. 16, n. 6.

2. Lire : « Non mi perdo, per Dio, ma io guardo le mie. » « C'est à-dire « Je ne me perds pas, par Dieu, mais je me garde. »

3. A toutes voiles. Cf. p. 180, n. 6.

4. Cf. p. 116.

5. Montuc serait donc arrivé à Marseille le 7 mai.

6. Cf. t. I, p. 105, n. 3.

7. Françoise de Foix-Candale, fille de Jean de Foix Candale et d'Anne de Villeneuve-Trans, épousa, par contrat du 19 août 1539, Claude de Savoie, comte de Tende. Elle appartenait à la religion réformée, survécut à son mari, mort le 23 avril 1566, était dame d'honneur de la reine en 1581 et testa le 11 février 1594 (C^{te} de Panisse-Passis, *Les comtes de Tende de la maison de Savoie* Paris, 1889, in 1°).

et le baron de La Garde, qui souppoient au jardrin^a de monsieur de Saint-Blancart^b, lesquels^c furent tous esbahis de me veoir, ayant laict estat que j'estois mort et Siene saccagée et bruslée; car ils sçavoient nouvelles, estant en Corsègue^d, de jour à^e autre de la Romanie^f, et que j'estois à l'extremité, sans esperance d'avoir jamais^g composition; et tenoit tousjours le baron de La Garde ceste opinion. quand il estoit avecques monsieur de Termes en Corsègue^d, et à Marseille, lorsqu'^h il fust arrivé, et que je jouërois à la desesperade sur la sortie, si le marquis ne faisoit telle composition que je voudrois. Autres disoient que j'avois perdu l'entendement et que Dieu me vouloit punir de *ma trop grande temerité et folie*. Ilsⁱ parloient de moy ainsi^j que j'entray dans le jardrin. Ils^k ne voulurent que je leur disse rien jusques à ce que j'eusse souppé, car ils avoient presque achevé. J'euz bien tost faict, car il m'estoit deffendu de ne manger guières après avoir tant jeusné; et croy que cela fust cause de la mort de plusieurs après estre sortis, car il faut peu à peu remettre nature. Après^l je leur contay tout de poinct en poinct comme j'avois faict; ils^m tindrentⁿ cela pour une chose estrange. Le^o baron se trouva fort esbahy^p quand je luy dis que le prince Dorie l'avoit suivy jusques aux isles d'Ières^q, et remercioit Dieu de ce qu'il n'avoit creu aucuns de sa troupe, qui vouloient qu'il^r donnast sonde

a) jardrin — b) Saint-Blancart (Blancqual B) — c) qui — d) Corsègue A — e) en A — f) l'extremité et que je n'aurois jamais — g) comme — h) et — i) ainsi A — j) que je arrivys à eux B — k) guieres, et après — l) qui — m) trouvèrent — n) celle qui est ung miracle de Dieu que autrement Le — o) estrange — p) islandieres (istes d'Ières B) — q) que

1. Bernard 140^r sans, baron de Saint-Blancard, mort entre le 2 novembre 1556 et le 3 mai 1561, fils de Bertrand (cf. Tarn-roy de Larroque, *L'ancien Bertrand d'Ornesan*, dans *Rev. le Gasc.*, mai 1867, p. 203) et de Jeanne de Comminges-Puyguldoum, mariés le 14 septembre 1535. Il épousa Philaërie d'Hoston, fut gouverneur de Briançon, capitaine des galères (1574-1584), maître des en 1513 forêts de Comminges. Sa fille épousa le maréchal de Baron [Commune de M. F. Vintry].

2. La Romagne

aux isles, et tint monsieur de Termes pour perdu, à tout le moins son artillerie, mais je luy dis que, sur ma relation, monsieur de La Molle avoit envoyé ^a à toute diligence vers luy pour l'avertir. Je despechay le lendemain matin le sieur ^b de Lecussan ^c en poste devers le Roy pour luy donner advis de ^d mon arrivée, car monsieur le comte me dit que Sa Majesté ^e estoit fort mal content ^f de ^g moy, de ce que je m'estois laissé reduire au dernier mourceau, et qu'il n'en pouvoit esperer que la perte mienne et la ruyné de la cité, d'où ^h dependoit toute sa repulacion en Italie. Voyez les dangers qu'on court de servir les princes ! Il n'y a ordre : ils sont nez pour commander, et nous pour servir et obeir. Et Dieu sçait si j'avois occasion de me plaindre d'avoir esté ainsi abandonné et mis en proye ! Mais c'est tout un ; il leur semble que encores ce nous est trop d'honneur de mourir pour leurs querelles. Le baron me pressa fort ⁱ d'y despescher, et fist promettre au sieur ^j de Lecussan qu'il courroit nuict et jour, ce qu'il feit.

Je demeuray avec eux jusques au vendredy matin ^k, que je prins la poste ; et arrivay à Sainct-Mathurin ^l le neufiesme ou dixiesme jour de may ^m, où je trouvay ledict sieur ⁿ de Lecussan, qui m'attendoit pour me dire la grand joye que le Roy avoit eu quand il luy eust le tout racompté, s'esmerveillant ^o Sa Majesté de ma fortune, et disoit à tout le monde qu'il croyoit que j'estois le plus heureux ^p homme du monde, après un tel et si

^a) despeche — ^b) monsieur — ^c) pour l'avertir de — ^d) le Roy — ^e) content ^f) contre — ^g) de la part — ^h) Et me pressa fort l'ad et seigneur baron — ⁱ) à monsieur — ^j) fist et je — ^k) et se esmerveillayt — ^l) l'heureux B

¹ Cf. p. 34, n. 2

² Ce serait le 10 mai

³ Saint-Mathurin de Larchant, lieu de pèlerinage célèbre (à jourd'hui, Larchant, Seine-et-Marne, arr. de Fontainebleau et à 19 km. s.-o. de cette ville, cant. de La Chapelle-la-Reine). Montuc fut reçu à Fontainebleau, où Henri II passa tout le mois de mai 1555.

⁴ Si Montuc resta à Marseille, comme il l'a dit, jusqu'au vendredy matin (10 mai), il ne put à cette date rejoindre Lécussan.

long temps sans esperance de secours estre sorty si honnorablement, ayant affaire non seulement à l'Empereur, mais aussi au duc de Florence, qui desiroit se venger des Siens. Il^a tenoit pour un grand heur l'escapade que j'avois faict sur la mer des pattes du prince Doria. Le lendemain matin, je fuz au lever de monsieur de Guyse¹, qui ne se pouvoit saouler de m'enbrasser, et m'amena en la chambre du^b Roy, lequel^c estoit encores^d au lit, toutesfois esveillé. Et à l'entrée de la chambre, il comença à crier tout haut, me tenant par la main : « Sire, voicy vostre homme perdu. » Et alors je m'approchay pour luy baiser les mains^e. Il m'embrassa de tous ses^f deux bras, et me tint la^g teste contre sa poitrine presque autant comme on demeureroit à dire un patynostre, me disant par^h deux fois en me tenant de cesteⁱ sorte : « He^j, monsieur de Monluc, vous soyez le bien venu ! Je ne vous pensois jamais veoir. » Alors je luy dis que Dieu m'avoit conservé pour luy faire encores^k ma vie un bon service. Il^l me dict qu'il le croyoit, et estoit^m bien assuré que pour ce faire je n'y espargnerois ma vie, et me retourna encores r'embrasser, puis se leva. Jeⁿ me retiray au^o logis que le mareschal de logis avoit baillé audict sieur^p de Lecussan par le commandement du Roy mesmes, aussy contant du bon usage de mon maistre comme s'il m'eust donné quelque riche present ; car j'ay esté tousjours glorieux ; aussi suis je Gascon. Cela seul estoit bastant^q pour me faire passer toutes impossibilités. Monsieur le cardinal de Lorraine et

¹ Ed. Montluc

a) et — b) edienne — au lever de — c) que — d) encores estoit — e) la main
f) ces — g) u a — h) patynostre me dit par — i) d este — j) ht — k) à
— l) se — m) l — n) et qu'il estoit — o) ben, alla à ses affaires et moy, je
— p) c n du — q) à monsieur

¹ Le lac François

² Bastant, suffisant de l'ital. bastare

monsieur le connestable estoient pour^a lors à Ardres, traitant quelque paix entre l'Empereur et le Roy¹.

Après que Sa Majesté eust disné, vers l'une heure après midy², il se retira dans la gallerie, monsieur de Guise seulement avec luy. Il^b me fist appeller. Monsieur^c de Guise ferma la porte après que je fuz entré. Lors il^d voulut que je luy rendisse^e compte par le menu de ce qui s'estoit passé durant le siège, depuis le premier jour que j'entray dans Siene jusques au dernier, tellement que le propos en dura^f si longuement que^g les capitaines qui estoient venuz avecques moy, qui^h estoient demeurez sur la terrasse, me dirent qu'ils avoient ouy sonner l'orlogeⁱ cinq fois³. Il print un grandissime plaisir au retranchement du pain et de la sorte que j'en avois usé, et des remonstrances qu'avois^j faict aux capitaines et au Senat : print aussi grand plaisir à la deliberation que j'avois prins^k de leur donner la bataille dans la ville et surtout à l'ordre que j'avois faict, duquel^l il me souvenoît beaucoup mieux lors qu'à present, car^m il fut imprimé en Italie, et la dernière fois que je suis retourné de la Toscaneⁿ, le duc d'Urbain^o me dict à Pesero⁴ qu'il l'avoit, et que jamais n'avoit trouvé chose que plus luy pleust que celle-là⁵. Sa Majesté

a) par B — b) et — c) appeler et monsieur A — d) et — e) luy en rendisse A — f) Siene et vou eist que je luy en rendisse compte tout par le menu dura — g) longuement le parler que — h) moy et qui B — i) le roolloge f — j, que j'en avois — k) prinse — l) qui — m) lors là (mais dans B, que asture (qu'estente B), car — n) à Pesero me dit — o) qu'estela (qu'estuila B)

1. Conférences de Marcq (13 mars 7 juin 1553).

2. C'était, en effet, le moment où Henri II recevait les ambassadeurs et les personnages importants (voir l'emploi du temps de sa journée dans la relation de l'ambassadeur vénitien Soranzo, publ. par Albéri sér. I, t. II, p. 415).

3. Henri II aimait beaucoup à discourir sur les choses de la guerre : « Intende Sua Maestà molto bene le cose de la guerra e ne discorre molto particolarmente », dit Soranzo (*ibid.*, p. 426).

4. Fin décembre 1557. Voir le livre IV.

5. Guidubaldo Della Rovere, duc d'Urbain, fils de Francesco Maria Della Rovere et d'Eleonora Gonzaga, né le 2 avril 1513, mort le 28 septembre 1574.

6. Pesaro, ch. I de prov. — Monluc a raconté sa rencontre avec le duc d'Urbain (cf. livre IV).

voulent^a aussi que je le misse par escript; il en fist donner la coppie à plusieurs gouverneurs, et me souvient bien qu'il commanda qu'on l'envoyast à^b Mariembourg¹, où monsieur le mareschal de Cosse² estoit, ou bien monsieur de Fumel³. Il eust^c grand pitié quand il entendist le faict des bouches inutiles. Et sur la fin il me demanda deux choses : la première, comme^d j'avois peu faire d'accorder les quatre parts et nations⁴, ennemis mortels les uns des autres, car^e tous generalmente, comme l'on luy avoit dict, s'estoient comporte^z si bien les uns avec les autres sans desordre qu'il n'estoit possible de mieuz, ayant passé^f Espagnols et Flammens avec sauf-conduict⁵, ce qu'on tenoit à chose^g miraculeuse, comme faisoit bien l'Empereur mesmes, s'estonnant que j'eusse peu^h accommoder cesⁱ gens-là de ceste^j sorte, et des Italiens mesmes, qui venoient d'Italie, luy en faisoient le recit comme d'une chose non ouye. Alors^k je luy respondis que c'estoit une chose que j'avois trouvée facile : et comme je le vis affectionné à la^l vouloir entendre, *cognoissant qu'il prenoit plaisir d'en ouyr conter*, je luy dis que je m'en estois allé

a) Voulust sa Majeste. — b) *rescript* le retranchement de pain et l'usage par tous les gouverneurs du (de son H) royaume de France (*ces deux mots sont dans H*, et mesmement à — e) print — d) *premier* ce faust comme — e) et que f) — f) autres et qu'il estoit passé — g) *conduict* qui tenoit d'ou — h) mesmes d'avoir peu — i) ces A — j) d'icele — k) *d'Italie* comme j'iz luy racomptent luy faiz et luyver estrange — l) le

¹ Mariembourg, Belgique, prov. de Namur. — Cette place avait été prise le 28 juin 1555 (voir le texte de la capitulation, B. N., t. 55, fr. 347, f. 83).

² Cf. t. I, p. 353, n. 1.

³ Ce devait être Fumel. Cosse fut bien le premier gouverneur de Mariembourg, mais en 1555 il était en Italie, sous les ordres de son frère, le maréchal de Brissac (voir livre IV). — François de Seguenville, dit Fumel, fils de Jacques de Seguenville et d'Hilaire de Lezergues Lucech, marié le 28 novembre 1500 à Jeanne de Fumel, gentilhomme de la chambre (19 juillet 1522), seigneur de la Gauscade, les Hautes Vignes, chargé d'une mission à Constantinople (1541), gouverneur de Mariembourg, pris à la bataille de Saint-Quentin (1557), assassiné dans son château de Fumel, en Agenais, par ses paysans le 25 novembre 1560 (voir livre V). Communiqué de M. F. Andry.

⁴ Les Gentilshommes, le Peuple, les Reformatori et les Noves. Cf. p. 128 n. 2. — L'addition *et nations* se rapporte aux Français, aux Allemands et aux Italiens qui composaient la garnison de Sienna.

⁵ Il s'agit d'Imperia qui seraient passés par la France pendant la durée du siège.

un samedi au marché et qu'en presence de tout le monde j'avois achapté un sac et une petite corde pour her la bouche d'iceluy ^a, ensemble ^b un fagot, ayant prins et chargé tout cela sur le ^c col à la veuë d'un chacun. Et comme je fuz à ma chambre, je demanday du feu pour allumer le fagot; et après je prins le sac, et là j'^d y mis dedans toute mon ambition, toute mon avarice, mes haynes particulières, ma paillardise, ma gourmandise, ma paresse, ma partialité, mon envie et mes particularitez, et toutes mes humeurs de Gascogne, bref tout ce que je peus pencer qui me pourroit ^e nuire à considerer tout ce qu'il ^f me falloit faire pour son service. Puis après je liay fort la bouche du sac avec la corde, afin que rien n'en sortist, et mis tout cela dans le feu, et alors je me trouvay net de toutes choses qui me pouvoient empescher en tout ce qu'il falloit que je fisse pour le service de Sa Majesté ¹. Et si tous ses ^h ministres, à qui il bailloit les charges, vouloient faire de ceste ⁱ sorte, qu'il n'atteindroit ^j pas à ce que Dieu a ^k reservé pour ^l soy, qui est le ciel, mais si feroit ^m bien à tout ce que Dieu a faict sur la terre et mis en la puissance des hommes; car mon esprit estoit tousjours demeuré libre, sans qu'aucune chose ⁿ m'empeschast à considerer ce qu'il me falloit faire pour venir à ^o bout de mon desscing, qu'estoit de ne sortir jamais de là qu'avecques le dernier morceau en la bouche. Et veux dire que tous ceux qui se despoilleront et brusleront ce que j'ay dict cy-dessus, que Dieu assistera tousjours avec eux, et l'ayant ainsi favorable, l'homme ne ^p peut faillir de faire ce qu'il vouldra, car Dieu demeure tousjours avec ceux-là,

a) le sac A — b) et — c) fagot et que tout cela m'en avois pourte sur le d) je B — e) peult — f) qui — g) fesse à son service et — h) ces — i) d'este — j) qu'il n'attendront (qu'ilz n'attendent) B — k) se — l) a — m) faillent — n) que chose aucune — o) au — p) l'ayant tousjours près de soy l'honneur ne (l'homme B) ne

¹ Cf. t. I, p. 400, n. 1. Cf. le récit de cet apologue dans un discours prononcé par Montaigne au Parlement de Bordeaux, en décembre 1581, et analysé par Devienne, *Histoire de Bordeaux*, t. I, p. 104-106.

et au contraire fuit ceux qui ne servent leur maistre de ceste^a sorte : car ils faucent tous le serment qu'ils ont faict, ayant juré de le servir loyalement et fidèlement, ce que l'on ne peut faire estant garny et plein de tous ces vices et fautes.

Sa Majesté se print à rire, et me^b commanda de dire la verité et ne luy mentir point. Je luy dis^c que je ne luy mentirois non plus qu'à Dieu. Il me demanda si^d monsieur de Strossi^e me pouvoit secourir, car^f ses ministres de Rome luy avoient mandé plusieurs fois qu'il le pouvoit faire et^g qu'il n'avoit tenu qu'à luy que je ne fusse secouru. Alors je luy respondis qu'il me demandoit une chose qu'il sçavoit mieux que moy. Sur quoy il me diet que ce ne pouvoit estre, car il n'estoit pas là où luy et moy estions. Lors je^h luy dis : « Vous autres, roys et princes, avez les oreilles si longues que vous entendez tout ce qui se faict, encores que vous en soyez à cent lieuesⁱ. Toutesfois je luy dis que, Sa Majesté estant engagée^j en Escosse^k, à Calais^l, à Mariembourg et autres^m chasteaux voisins, à Metzⁿ, en Piedmont^o, en Corsègue^p elle^q devoit mieux sçavoir que moy si, après avoir fourni à tout ce qui estoit besoing en ces^r lieux là où il estoit engagé, il pouvoit^s envoyer^t argent audiet seigneur de Strossi, pour faire une levée de gens de pied et de cheval, pour combattre une si grande force^u que le marquis avoit devant Siene ; et, s'il ne

a) d'este — b) de toute teste malheureté. Pais me — c) respondis — d) bien et foust voir si — e) monsieur le mareschal de Strossi (d'Estrossy H) — f) et que — g) mandé qu'il me pouvoit secourir plusieurs fois et A — h) estions et alors je — i) dis qu'il estoit engagé — j) et à autres A — k) et qu'il — l, ses A — m) il luy pouvoit — n) demeurer — o) ung si grand camp

Inexact. En 1555, Marie Tudor étant reine d'Angleterre, Henri II était en paix avec l'Ecosse. La guerre ne reprit que deux ans plus tard.

¹ Inexact. C'est en 1558 seulement que le duc de Guise reprit Calais (cf. p. 206, l. 11).

² Le siège de Metz eut lieu en 1551.

³ Allusion à la campagne du Brissac de 1555 (cf. Marchand, *op. cit.*, p. 273-286).

⁴ Occupation de la Corse par le maréchal de Termes (cf. La Roncière, *op. cit.*, t. III, p. 521-526).

l'avoil, en quelle sorte vouloit-il que monsieur de Strossi^a me peult secourir^b, lequel n'avoit pas un homme pour respondre aux Espagnols et Allemans ? (d'Italiens il n'en eust trouvé que prou, mais cela n'estoit pas jeu parti ;) que monsieur de Strossi estoit plein de bonne volenté, mais qu'on ne peut voler sans ailes : que par trois fois il avoit couru beaucoup d'hazard[s] pour son service^c, de quoy je luy fis le conte. Alors Sa Majesté me dist que ma responce l'avoit contenté^d et satisfait, et qu'il croyoit ledict seigneur de Strossi estre son serviteur et trop homme de bien pour ne tenir^e à luy ; et^d s'excusa grandement à moy de ce qu'estant engagé en tant de lieux, il ne luy avoit esté possible d'envoyer gens en Italie audit sieur de Strossi^e, qui fussent esté assez forts pour lever le siège et combattre le marquis. Alors je luy dis : « Or doncques, Sire, ne vous en faut prendre à monsieur de Strossi^e ny à vous avec, car l'un et l'autre avez fait tout ce qui estoit en vostre puissance ; mais cela vous advisera un' autre fois à pourvoir mieux à vos affaires. » C'estoit une charité qu'on prestoit audit sieur de Strossi, qui estoit autant picqué et plus que le Roy pour le faict de Siene, pour la hayne qu'il portoit au duc de Florence. Après cela il sortist et s'en alla trouver la Roync et madame de Savoye, qui est de present², et leur compta ce que je luy avois dict, principalement de mon

^a Led porte pour tenir, qui est un contre-sens.

^a) monsieur le mareschal — ^b) secourry — ^c) que je luy avois fait une responce qui l'avoit autant contenté — ^d) satisfait que chose qu'il eust jamais entendue et — ^e) à monsieur le mareschal

1. Allusions à la blessure de Strozzi à Marciano, à son entrée à Siene (18 septembre 1554) et à sa sortie de la ville (10 octobre).

2. Marguerite de France, duchesse de Berry, fille de François I^{er} et de Claude de France, née à Saint-Germain-en-Laye le 6 juin 1543, morte le 18 sept. 1574. Elle devint duchesse de Savoie le 9 juillet 1576 par son mariage avec Philibert-Emmanuel. Voir, sur cette princesse, Ed. Bourcier, *Les Mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II*, Paris, 1881, in-8°, p. 190-193 ; Roger Peyron, *Une princesse de la Renaissance, Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie*, Paris, 1902, in-8°, H. Patry, *Le protestantisme de Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie* (Bull de la Soc de l'hist. du protestantisme français, janvier-février 1904, p. 7-6).

sieur de ^a Strossi. De quoy la Roine *fust très aise, et le lendemain me fist cest^b honneur de me remercier du bon office d'amy que j'avois faict audit sieur de ^c Strossi, qui luy appartenoit. Je n'avois garde de faire autrement, car, outre que j'eusse menty, j'honorais trop ledit seigneur de Strossi. Il m'aimoit et estimoit plus qu'homme qui sortist jamais de Gascoigne.*

Cecy ^d fust faict le ^e lundy. Le mardy, madame de Valentinois ^f me dist qu'elle n'avoit jamais veu revenir homme d'une charge dont^g le Roy fust ^h plus content *et satisfait* que de moy, et qu'il me louoit grandement. *Je ne sçay si elle le disoit pour me flatter; mais elle le sçavoit mieux que toute autre, car elle avoit fort gagné le cœur du Roy nostre maistre. Elle dit queⁱ j'estois bien heureux.* Comme^j je parlois avec elle, le Roy arriva et me remit encores sur quelques propos *de mon voyage*. Or avois-je la patente et declaration que les Sienois m'avoient donnée^k, seellée de leur grand seau^l, declarant que je n'avois jamais voulu consentir à la reddition de Siene ny capituler^m au nom du Roy, mais aussi qu'ils m'appelloient en tesmoingⁿ s'ils avoient^o jamais voulu entendre en aucune capitulation jusques à ce qu'ils s'estoient veuz reduicts à toute extrémité et au dernier morceau de pain. Sa Majesté print la patente et la leut; et après me demanda pourquoy je n'avois voulu capituler pour moy et pour les soldats, et qu'il trouvoit estrange que le marquis ne m'eust deffaict à la sortie. Alors je luy respondis que c'estoit pour deux rai

^a Ed., n'avoient.

^a) monsieur le mareschal — ^b) cesté — ^c) faict envers monsieur le (le dict sieur B) mareschal de — ^d) Or cecy A — ^e) cecy estoit le — ^f) Vallentinois A — ^g) de qui — ^h) se rendist — ⁱ) grandement et que — ^j) heureux et comme — ^k) faict — ^l) seel B — ^m) ny voulloir, voullu B) aussi capituller
ⁿ) tesmoingage A

1 Diane de Poitiers, fille aînée de Jean de Poitiers, s^r de Saint Vallier et de Jeanne de Batarnay, née en 1499, épousa, par contrat du 29 mars 1514, Louis de Brézé, dont elle resta veuve le 23 juillet 1531, maîtresse de Henri II, duchesse de Valentinois (8 octobre 1548), morte le 26 avril 1566

sons : l'une, que j'avois^a prins^b une resolution^c de ne rendre jamais place, *ains mourir plustost*, et que le nom de Monluc^d, pour moy, ne se trouveroit jamais par escrit à rendre ny capituler^e, ne m'estant jamais^f mis dans place pour la rendre, ains^g pour la deffendre ou y mourir, comme j'avois mandé au marquis par le seigneur Cornelio^h et le capitaine Charryⁱ; et aussi pour ce que, si Sa Majesté ou un qui viendroît après luy venoit à reconquerir^k Siene et que les Sienois se voulussent ayder de la protection en quoy ils s'estoient mis, qu'il^l demeurast en cela à sa discretion et liberté, car il n'auroit^j plus puissance de dire que son lieutenant, qui estoit Monluc^d, avoit consenty à leur reddition^k, estant^l signé en leur capitulation, et qu'il ne devoit poinct quitter sa fortune ny celle de ceux qui viendroient après luy à la couronne de France. « *Les fortunes de la guerre sont diverses et variables. Milan et Naples ont esté deux et trois fois à nous. Siene. Sire, le sera peut-estre encores. Je n'ay rien faict qui vous puisse prejudicier.* » Il trouva ma raison si bonne qu'il en demeura fort comptant, et me commanda de faire mettre la patante dans mes papiers^m, et garder qu'elle ne se perdist jamais. Madame de Valentinois luy respondit que les archivesⁿ d'un pauvre^o gentil-homme n'estoient pas si asseurez que le thresor^p d'un Roy, et que cela luy estoit de si grande^q consequence qu'il devoit commander estre mis dans le sien^r. Il me la reprint de ma main, et la bailla à un valet de chambre sien ou bien de madame de Valentinois, pour la donner à^s monsieur le garde des

* *Ed.* Montluc

a) j'ay — b) faict — c) deliberation — d) ny à capituler A — e) capitaller place et que je ne m'eslois jamais — f) sinon — g) Cornelly — h) conquerer — i) mys soubz luy, qu'il — j) ilz n'auroient B — k) rendition — l) et — m) archifz — n) archieuz (archif B) — o) pouvre — p) les archieuz (archif B) — q) grand B — r) les siens — s) Valentinois qui le portoit (l'apportast B) à

1. Cf. p. 146.

seaux, qui depuis a esté monsieur le cardinal de Sens^a, et luy commanda^b qu'il la mist en son thresor, où sont tous les titres du Roy. Or^c de ceuy ne peut avoir que seze ou dix-sept ans. S'il plaisoit au Roy, son fils, qui règne à present, de^d commander à monsieur de Fizes^e, qui estoit pour lors secretaire dudit sieur cardinal, qu'il fît^f chercher la patente, je m'assure qu'elle se trouvera, et en voudrois avoir donné cinq cens escus d'un double, pour laisser memoire de moy et l'insérer dans ce livre. Car cela tesmoignera^g que je suis sorty hors de Sienné sans capitulation aucune, enseignes desployées^h, les armes sur le colⁱ et tabourin sonnante, ce qui ne se trouvera en livre^j quelconque, et que jamais homme n'y a fait un pareil traict, de sorte qu'il^k ne faut pas trouver estrange si je desire tant d'en avoir un double. Il ne^l faut pas que le Roy mesprise tant cela^m qu'il soit hors d'esperance qu'ilⁿ ne s'en^o puisse servir quelque^p fois. Sa^q Majesté doit estre si curieuse^r de la faire chercher plustost que^s moy : il y a plus d'interest.

Le jour après^t, qui fut le mercredy^u au soir^v, monsieur de Guise me dict que le Roy s'estoit resolu de me

a) sans — b) manda — c) en ses archieues (ses archief B. et en lieu qui fust bien assuré, afin que ne se perdist jamais (Or — d) plustost à Sa Majesté ne e) luyse — f) celle me tesmoignera — g) desployées — h) coul A — i) libre j) et — k) double et si ne — l) sa fortune — m) que cela — n) luy — o) en — p) fois. Par quoy Sa — q) aussi — r) curieux — s) comme t) Lendemain — u) mercredy

1. Jean Bertrandi, fils de Bernard Bertrandi et de Catherine de La Roche, sieur de Fresin, Villele, Virville, Foresta, né en 1470, mort à Venise, le 4 dec. 1560, président (28 juillet 1533-23 nov. 1536), puis premier président au Parlement de Toulouse (27 nov. 1536), 3^e président (17 nov. 1538), puis 1^{er} président (12 juill. 1550, au Parlement de Paris, garde des sceaux (22 mai 1551-3 janv. 1557), évêque de Comminges (1555), archevêque de Sens (1557) et cardinal (mars 1558). Il avait épousé, avant d'entrer dans les ordres, Jeanne de Barras-Mirebeau (F. Vindry, *Les Parlementaires français au XVI^e siècle*, t. II, Paris, 1911, in-8°, p. 141).

2. Simon Fizes, baron de Sauves, secrétaire du cardinal Bertrandi, puis J. C. (1555), attaché au cardinal de Lorraine, qu'il suivit au concile de Trente, secrétaire des commandements de Catherine de Médicis, secrétaire d'Etat (22 oct. 1557), mort le 27 nov. 1579, épousa Charlotte de Beaune, née en 1541, morte le 30 sept. 1617 (F. Vindry, *Les Ambassadeurs français pendant le XVI^e s.*, p. 201).

3. Le 15 avril.

bailler l'endemain l'ordre^a, qui estoit en ce temps-là chose^a si digne *et recherchée* que le plus grand prince de France ne se fût tenu pour comptant^b s'il ne l'eust eu, et eust mieux aimé que le Roy ne luy fît jamais aucun bien, *parce que c'estoit une marque d'honneur qui n'estoit pas profanée, comme il est à present.* Le lendemain^c, qui estoit le jeudy matin, le Roy m'en honnora, et après disner je luy demanday congé pour m'aller mettre en ordre et^d séjourner un peu à Paris, car j'estois tout deschiré *et rompu pour un nouveau chevalier de l'ordre*; ce qu'il m'accorda^e et me donna, avant^f que je partisse, trois mil francs de pension prins^g à^h l'espargne, troisⁱ mil livres de rante sur son domaine, où^j la comté de Gaure^k, où j'ay partie de mon bien, estoit^k comprinse; Bregeyrac^l faisoit^m le reste. Je jouys deux ans de la comté mais non de Bregeyrac pour ce qu'il estoit ypothequé ailleurs; et je desirois fort trouver les moyens de le desengagerⁿ, à cause que monsieur de Vallence, mon frère, y avoit un prieuré^o et faisoit^p estat de demeurer là plus qu'ailleurs. *J'eusse bien empesché ce que depuis s'est monopolé en ce lieu là^q.* Sa Majesté me donna aussi deux mil escus argent comptant; et encores me dict que je luy demandasse quelque autre chose qui me feroit besoin. Je luy demanday deux

^a Ed. : Guare.

a) l'ordre que en ce temps là estoit chose — b) content — c) bien. Ce qu'il feist lendemain — d) m'aller acoustre et — e) feist A — f) donna tout à ung coup avant — g) payé — h) sur B — i) l'espergne et (rois B — j) dont — k) bien y estoit — l) comprinse et Bregeyrac — m) estoit — n) desypotequer — o) prieuré B — p) faysoit (faizois B)

1. Le collier de l'ordre de Saint-Michel

2. La comté de Gaure, en Gascogne, dans le Bas Armagnac, entre le Condomois au N. et à l'O., le Haut-Armagnac au S., la Lomagne et le Ferez-saguet à l'E. Donnée en 1425 par Charles VII à Charles II d'Albret, elle avait été en 1506 définitivement rattachée au domaine royal. Cf A. Luchaire, *Alain le Grand*. Paris, 1877, in 8°, p. 138-156.

3. Bergerac, Dordogne, ch. 4. d'arr.

4. Bergerac fut, pendant les guerres civiles, une des places de la Guienne qui tomba le plus vile et resta le plus longtemps aux mains des huguenots. Elle donna souvent des soucis à Montluc.

places de conseiller au Parlement de Toulouse ^a, pour ayder ^b à payer le mariage de ma fille, que monsieur de Fontenilles ^c a espousée ^d, m'ayant mandé monsieur de Vallence de Paris que ^e je luy demandasse cela, dont je retirerois plustost argent que d'autre chose. Lesquels *Sadicle* Majesté ^f me donna, et de cest argent je mariay / madicle fille ^g, avec quelque peu d'autre que ma femme en avoit. *Sadicle* Majesté ^h me ⁱ promist la première compagnie de gend'armes qui vaqueroit. Je n'eus pas la première, ny ^j la seconde, mais j'eus la troisieme, car les roys promettent tant qu'il n'est pas possible qu'ils trouvent tout. Cecy advint après ^k mon retour de Montalsin ^l, à la seconde fois qu'il m'envoya par delà; c'estoit ^m la compagnie de monsieur de la Guischo ⁿ.

Voilà les biens faicts que j'eus du Roy pour lors, qui ne furent pas petits. En somme, j'eus ce que je demanday. Et depuis la ^o mort de ce bon prince, mon maistre, j'ay souhelté la mienne cent fois, veu les grandes traverses ^p que l'on m'a donné. Il ^q n'eust esté en la puissance des

a) ces quatre mots omis dans A — b) pour m'aider — c) Fontenilles B
d) Paris en hoxa que B — e) ces deux mots omis dans A f) je la marry A
— g) ces deux mots omis dans A — h) et me B — i) ne A j) troisieme, qui
feust après k) Montalsin l) qui feust m) Guyche (Gu.che) n) sa
o) fait que je n'estois mort comme luy aux grands traverses p) qui

1. Philippe de La Roche, baron de Fontenilles (12 avril 1554), sieur de Castéra, fils aîné de Mansud de La Roche et de Catherine de Benque, mariés le 3 mars 1527, gentilhomme de la chambre (févr. 1565), guidon (16 août 1564-21 mai 1566), puis lieutenant (10 mars 1568-27 mai 1575) à la compagnie de Blaise de Monluc, épousa sa fille Françoise le 23 janvier 1567, chevalier de l'ordre (7 février 1568), capitaine de gendarmerie (24 janvier 1570-21 novembre 1591), capitaine de gens de pied (31 mai 1583), mort entre le 25 nov. 1591 et le 20 mars 1594 (F. Vindry, *Dict.*, p. 341).

2. Gabriel de La Gulche, sieur de La Gulche, Saint-Géran, Chaumont, Torcy, Saint-Aubin, Coudon, deuxième fils de Pierre de La Gulche et de Marie Françoise de Chazeron, né le 5 nov. 1497, enfant d'honneur (25 juin 1513), blessé à Pavie (1525), chargé d'une mission en Angleterre (1527), échanson du roi (1528), lieutenant à la compagnie Luxembourg-Frienne (9 févr. 1528-27 sept. 1530), puis à la compagnie Montmorency (7 sept. 1535-24 juin 1544), épousa Anne Sorel de Saint-Géran (9 août 1530), gouverneur et bailli de Mâcon (6 nov. 1544), gouverneur de Bresse, Bugoy et Valromey (8 déc. 1547), gentilhomme de la chambre (17 févr. 1548), capitaine de gendarmerie (17 février 1548-24 avril 1553), mort avant le 20 décembre 1558 (F. Vindry, *Dict.*, p. 236).

hommes de me les donner, s'il fût ^a esté en vie, car il n'oubloit jamais les services que l'on luy faisoit, tant petits fussent-ils. Et n'estoit en la puissance des hommes de luy oster la bonne opinion qu'il avoit des personnes, quand ils luy faisoient service ; et, au contraire, quand un homme avoit faict quelque chose mal à propos en son service, quelque bon visage ^b qu'il fit pour complaire à ceux qui luy vouloient oster la mauvaise opinion qu'il en avoit prins, cela ne luy partoît ^c jamais du cœur ^d, comme monsieur le mareschal de Saint-André m'a plusieurs fois dict et déclaré sa complexion ^e. *Il estoit fort son privé et le cognoissoit très bien.* Or, Sa Majesté vint à Paris cinq ou six jours après, auquel je ^f demanday congé pour aller ^g jusques chez moy pour voir ^h ma famille, ce qu'il m'accorda volontiers. Je ne cacheray jamais les biens et honneurs que mes maistres m'ont faict, *car cela est à faire à un cœur vilain et ingrat*

a) eust B — b) bonne myne — c) pourlo t. 4 — d) jamais de sur le (son B) cœur — e) et luy — f) venir — g) jusques à ma maison venir

1. L'ambassadeur vénitien Marino Cavalotti notait, dès 1556, ce trait du caractère de Henri II : « Osserva quel cuoe dice etiam mordens, perché è mio to fisso nelle opinionone sua » (Tommasco, t. I, p. 266)

LIVRE QUATRIÈME

A peine avois-je demeuré ^a trois semaines à ma maison ¹ que Sa Majesté me depescha un courrier, me mandant que je l'allasse trouver là où il seroit, *sans marchander ny attendre autre commandement* : ce que je fis incontinent, n'ayant presque veu ma maison et mes amys : mais la gloire de l'honneur est un poignant esguillon. A ^b mon arrivée, Sa Majesté me dict qu'il falloit que je m'en allasse en Piemont trouver monsieur le mareschal de Brissac ², lequel m'avoit envoyé demander pour commander les gens de pied, faisant estat que pour secourir Sainthia ^{a c 3}, où monsieur de Bonivet ¹ s'estoit enfermé, il luy faudroit donner une bataille ³. On ^d me

^a *J'ou de A Ed* Sainet lago.

^a) Je n'euz jamais (pas B) demeure — b) incontinent et à — c) Sainthia B — d) et

¹ Montluc étoit encore à Paris le 25 juin, date où il écrivait au connétable pour lui recommander M. de Caumont, enseigne du baron Jean de Foix Rabat (éd. du Ruble, t. IV, p. 58). C'est en juillet qu'il dut aller en Gascogne.

² Brissac se disposait à résister au nouveau lieutenant général de l'Empereur en Lombardie, le duc d'Albe. Cf. A. Segre, *La Campagna del duc d'Alba in Piemonte nel 1555* (Rome, 1905, in 8 (extr. de la *Rivista militare italiana*).

³ Sainthia, prov. de Novare, distr. de Verceil. — L'ambassadeur mantouan Lodovico Tridapalli écrivait, le 12 août, que Brissac attendait les Suisses pour marcher au secours de Sainthia (Bibl. d'Auxerre, ms. 366, f. 74, copie moderne, d'après les archives de Mantoue).

⁴ Cf. t. I, p. 320, n. 5.

⁵ L'ambassadeur venitien Soranzo écrivait de Poissy, le 22 août : « Si giudica che non sia molto atto a resisterne (Sainthia) alle cannonate, onde si discorre che facilmente potrà seguire la giornata, et intendo quel sig. Conestabile l'ha quasi detto del certo se i inimici continuerano l'assedio. » (Segre, op. cit., p. 33, n. 1.)

depescha deux jours après que je fus arrivé ¹, *me montrant le Roy beaucoup de signes d'amitié et d'avoir agréable mon service*. Je trouvay monsieur ^a le mareschal de Brissac à Turin, malade de la goutte ²; et le lendemain j'allay trouver monsieur d'Aumalle ³, qui commandoit l'armée, à ^b Saint Valant ⁴, près Vulpian, laquelle estoit composée de cinq mil hommes de pied, mil hommes d'armes et douze cents chevaux legers ⁵. Le Roy me donna, à mon depart ^c, un coursier des siens, qui estoit très bon. Je faisois ^d venir mon train après moy, car je m'en allay en poste. Le mesme jour *que j'arrivay vers ^e monsieur d'Aumalle*, je voulus ^f aller recognoistre Vulpian pour y mettre le siège; car le duc d'Albe ⁶, ayant mal fait ses besongn'es, avoit quicté Saualthia ⁷. Ledit sieur d'Aumalle me ^g

¹ *Leçon de A. Ed.* Saint Inger.

^a) arrive, où j'allay trouver monsieur — ^b) commandoit le camp en absence de monsieur le mareschal — ^c) départ — ^d) coursier de son haras, qui estoit un bon cheval, et *je suis* — ^e) près — ^f) il vouloit (lequel vouloit B) — ^g) s'en aller

¹ La date est donnée par Soranzo, dans sa dépêche du 22 août 1555. Et di novo sono stati spediti per quella parte Mons. di Vassé et Mons. di Montluc, a fine dei cavallieri de l'ordine, et di già Montluc è partito con ordine di passar in Piemonte per esser d'alcuna della guerra con il Mareschal de Brissac, essendost malato, capo legumieri, et sua esperienza.

Il y avait dit qu'il avait une fièvre ardente causée par le surmenage. C'est Boyvin qui a raison. Voir une dépêche de Soranzo, La Ferté-Milon, 17 septembre, citée par Segre, p. 13, n. 3. Le 4 septembre, Brissac écrivait au roi qu'il était grandement desplaisant de ce que sa maladie le garde d'assister au siège de Vulpiano où il a envoyé les seigneurs de Vassé, de Montluc et de Caillac, « la venue desquels, dit-il, m'a donné un grand contentement pour le regard de vostre service ». Brissac au roi, Turin, 9 septembre (B. N., ms. fr. 2010, f. 91, orig.).

² Cf. B. N., p. 136, n. 5.

³ San Benigno Canavese, à 4 ou 5 km. au nord de Vulpiano. La forme donnée par Montluc s'explique par la forme *San Babuyn* du patois piémontais (Comptes de M. A. Signe).

Ainsi qu'il après François de Rabutin, *Commentaires sur le fait des dernières guerres en la toute Belgique* (coll. Petitot, t. XXXI, p. 38). Montluc a, du reste, transcrit inexactement les chiffres. Rabutin parle de « vingt ou vingt-trois mille hommes de pied ». Lodovico Tridapali, dans une dépêche datée de Bonastura, 2 septembre, dit que Brissac avait « xv^e fanti et duo milia rucato cavalli ». (Bibl. d'Auxerre, t. 366, f. 76.) Sur les *Commentaires* de Rabutin, cf. B. de M. A., p. 80-82.

⁶ Fernando Alvarez de Toledo, duc d'Albe, né en 1508, mort le 12 janvier 1582.

⁷ La seroique resistance de Bonniwet et de Ludovic de Birague obligea le duc d'Albe à lever, le 22 août, le siège de Saualthia et à battre en retraite

presta un petit cheval gris. En plein jour j'allay reconnoistre^a la ville à moins de cinquante pas; car je leur voulois monst^rer que, pour avoir veu ma femme, je n'avois rien oublié de ce que je souldoys faire. Ceste reconnoissance se fit à sa veuë et de plusieurs autres. Je luy^b en rendis si bon compte qu'il trouva que du tout je luy avois dict la verité. Lendemain il mist partie de l'armée^c vers le chasteau, où les ennemis avoient faict un grand terre plein environné d'un grand fossé, avec une tenaille^d qui couvroit^e le chasteau, et entre la tenaille et le chasteau y avoit quatre vingts pas ou plus, et une tranchée qu'ils avoient faict encores au milieu^f, afin que, s'ils perdoient la teste de ce grand bastion et tenaille avant qu'ils fussent au chasteau^g, se peussent retirer à ceste tranchée^h.

Monsieur d'Aumalle avoit pour lors pour commissaire[s], de l'artillerie Duno¹ et Balasergues², qui firent comman-

a) *gris* et *plein* de *plein* (plein B) jour *reconnoistre* b) *sa* vous propre et *luy* — c) du camp — d) *tenaille*, que le tout *couvroit* — e) in tant A f) *le chasteau* h)

sur Pontestura. Sur cette retraite précipitée, cf. une dépêche du comtable à M. de Noailles, ambassadeur à Londres, 2 septembre (*Ambassades de M. de Noailles en Angleterre*, publi. par Vertot, Leyde, 1767, in 8°, t. V, p. 109-110). Sur le siège de Santulic, cf. *Discours du voyage du duc d'Orléans en Piedmont en l'année 1555. Siège de Santulic et occurrences de la guerre qu'il y fist pour l'empereur Charles cinquiesme* (Bibl. de Carpentras, ms. 1490, f° 321 v° 323 v°). Cette relation française inédite est la même que M. Segre a signalée dans le ms. du marquis Carlo Aulieri di Sostegno, *Negociation de M. le Maréchal de Brissac*, conservée à l'Archive d'État de Turin. L'addition est encore un emprunt à Balutin, dont le collaborateur Bernard du Poey, copiant Paradis (*Continuation*, p. 425-426), raconte comment le duc d'Albe après avoir mis le siège devant Santulic « commença à abalasser ses grands coups et à mouler et refroidir sa première furie », si bien qu'il se retira précipitamment (coll. Pellot, t. XXXI, p. 389).

1. *Tenaille*, ouvrage bas, à deux faces, en avant de la courtine d'un front bastionné, présentant un angle rentrant vers la campagne.

2. La description de Boyvin, plus complète, concorde avec celle de Montluc. Il dit que Volpiano est « comme Senlis, situé sur le pendan^t d'un cousteau, ayant sur l'eeau un chasteau tout de brique, il n'est habité que de gens de labour, garny de fort bonnes murailles et fossés qui sont tout pleins d'eau et de bource. Les boulevards en sont fort petits, mais fort grands en l'endroit du chasteau, en forme de tenaille » (Collection Pellot, t. XXXI, p. 331).

3. Cf. t. I, p. 337, n. 3.

4. Louis d'Alban Valsergues, s' de Seriz, Le Chastellier, Coudray d'Arcion, fils de Hugon d'Alban Valsergues et de Jeanne de Seriz, commissaire d'artil-

cer les tranchées à plus de cinq cents pas de la ville, et trouvèrent que la terre estoit *pleine* de petits cailloux, *de sorte* que cent hommes n'eussent pas faict en un jour vingt pas de tranchée et amusarent deux jours ledict sieur en ceste besongne ¹. J'estois fort malcontent que nous ne faisons ce que je voulois. A la fin monsieur d'Aumalle se resolut de voir luy mesme ce que je luy conseilloyis de faire. Et allâmes, à une heure de nuict, par le costé du coing de la ville à main gauche et par dernier une petite chappelle ², qui estoit à quinze ou vingt pas de la contre escarpe. Il ^a ne mena homme du monde avec luy que moy et Fequières ³, qui ^b depuis, à ce que j'ay entendu, a ^c tourné le visage à ^d la maison de Guise, combien que ledict seigneur luy faisoit autant d'honneur ou plus qu'à gentil homme qui ^e fût près de luy. Ledit seigneur et moy marchasmes ^f par dessus la contre-escarpe et Fequières par dessous. Nous ^g mesurions combien de contre-escarpe nous falloit couper pour mettre l'artillerie sur le bord du fossé, et voir aussi si le recul du canon seroit veu de l'arquebuzerie des ennemis, et nous aussi, si nous logions ^h contre la contre-escarpe. Nous nous

a) contrescarpe et il — b) que — c) l'a # — d) visage et à — e) que B — f) marchasmes le dict seigneur et moy — g) et — h) nous nous logions

lerie en Picmont sous d'Estrées (1553-1558), mort entre le 1^{er} avril 1558 et le 22 janvier 1560, épousa, le 7 mars 1542, Renée de Chabannais (cf. de Brémont d'Ars, *Les d'Albion* Paris, 1905 in 8°). [Communiqué de M. F. Vindry]

1. D'après Boyvin, c'était sur l'ordre exprès de Brissac que les deux commissaires avaient ainsi ouvert les tranchées.

2. « Ceste tenaille, dit Boyvin, qui devoit estre minée en deux endroits, avoit l'un de ses pointes qui s'estendoit en forme de triangle plus de deux cents pas en avant, ce triangle, qui couvroit tout le chasteau, estoit traversé d'une tranchée, au milieu de laquelle il y avoit une chapelle qui la flanquait, et à l'encongneure d'icelle un passage pour aller et venir de la tranchée à la pointe susdite » (Coll. Petitot, t. XXIX, p. 536)

3. Jean de Pas-Feuquières, s^r d'Arcy et Martinsart, fils de Jacques de Pas-Feuquières et de Jeanne de Madaillan Montlaur, mariés le 14 déc. 1517, écuyer d'écurie du roi, gentilhomme de la chambre, maréchal de camp, gouverneur de Roze et de La Charité, mort le 17 janvier 1570, au siège de cette dernière place ; épousa Charlotte Arbaleste, qui, après sa mort, devint femme de Duplessis-Mornay [Communiqué de M. F. Vindry].

en allasmes par dessus icelle ^a et tout le long des fossez plus de six vingts pas ; passasmes deux sentinelles des leurs sans qu'elles nous dissent mot, parlans ^b à l'oreille que, si nous eussions porté deux ^c eschelles, il eust faict lenter la fortune pour voir ce qu'il en fut advenu : car elle se presente souvent sans y penser et lorsque nous on y songe. Et quand se vint à la troisieme, elle cria et esveilla toutes ^d les autres, lesquelles, à ce que je pense, dormoient ^e ; et ainsi l'edict seigneur, et moy avec luy, nous retirasmes vers la petite chappelle, beaucoup mieux accompagnez au retour qu'à l'aller, mais c'estoit de bonnes arquebuzades ; et fusmes contrainctz nous jetter dans la chappelle, le derriere ^f de laquelle Fequières gagna. Or ^h icelle chappelle ⁱ estoit ouverte devers la ville ; et là où la porte se tenoit, quand il y en avoit, c'estoit un pillier de pierre carré, de la grosseur d'un homme qui ne fût pas esté guière gros. Et nous hastoient tant les arquebuzades que monsieur d'Aumalle fut contrainct se jetter tout en un coup dernier le pillier tout droict et moy dernier luy, car toute la chappelle estoit ouverte. Je n'ouys à ma vie de plus grandes ^j arquebuzades. Je ne sçay si c'estoit la peur ; il y avoit de quoy en avoir : car les balles presque ^k tousjours touchoient le ^l pillier duquel monsieur d'Aumalle se couvroit. Il me servoit à moy de pavois, car je luy tenois ma teste et mon corps contre le sien. Ils ^m nous tindrent là assiegez plus d'une grand demy heure ⁿ, et faut bien dire qu'ils nous avoient ouys quand nous nous estions jettez dans la chappelle. Nous les oyons crier : « Juro à Dios, ellos son en la capilla ; io los è entendidos ¹. » Monsieur d'Aumalle m'a

a) la (ladicle B) contrescarpe — b) et parlions — c) ung coubled' — d) tous A — e) pense qu'ils (que B) dormoient — f, ainsi A — g) dernier B — h) chappelle, et Fequières gagna le derriere de ladicle chappelle Or A — i) la chappelle A — j) grandz A — k) arquebuzades et presque — l) au — m) et — n) plus d'une grand demy heure assiegée

1. Lire « Juro a Dios, ellos están en la capilla, yo los he oído. » (J'en jure par Dieu, ils sont dans la chapelle, je les ai entendus.)

depuis souvent fait le conte des belles affres que nous eumes ; car je croy que plus de cent arquebuziers se vindrent affuster pour nous tirer. Ils jettoient des brandons de paille allumez dans le fossé. « Nous voyez bien, dict-il, s'ils font une sortie — Taisons-nous, monsieur, luy dis-je ; ceuz de Lorraine ne sont pas si malheureux que d'estre pris en lapi-nois. Le droict de la guerre ne veut pas qu'ils sortent sans sçavoir que c'est. Nous avons icy un bon bouclier barzelon-nois ¹. » Les balles donnoient tousjours contre la pierre, il nous servoit bien de xerrer les fesses. Fequières fit un tour mal habille ² car, ne sçachant où nous estions, il sifflait comme pour nous appeller. Je croy que ceci les fit opinias-trer à tirer tant. Cependant l'alarme se donna partout. A ³ la fin ils se fescharent autant de tirer, comme nous d'avoir patience ; puis sortismes, et trouvâmes Fe-quières ⁴ derrière ⁵ la chappelle, qui avoit esté plus habille que nous. Et là monsieur d'Aumalle conclud qu'il mene-roit, la nuict ensuivant, l'artillerie sur le bort du fossé, et toutes nos ⁶ enseignes. Et par là je gagnay la bataille contre les commissaires de l'artillerie, qui disoient que tout le monde y mour[r]oit ⁷ et qu'il faudroit abandonner l'artillerie.

Et par bonne fortune arriva monsieur de Caillac ⁸ le matin. Monsieur d'Aumalle luy conta tout ce que nous avions veu la nuict, moy present, et luy bailla Fequières pour aller recognoistre par derrière ⁹ la chappelle, car la nuict mesmes ledict sieur ¹⁰ ordonna deux enseignes, qui estoient loin de la chappelle, pour s'aller camper au

a) chappelle et a — b) l'ocqueres A — c) dern er — d) nous A — e) mou-
ron, morro et B) — f) dernier — g) seigneur B

¹ Cf. Brantôme, éd. Lalanne, t. III, p. 100.

² Cf. t. I, p. 167, n. 1. — François le Chaumeil, sieur de Caillac, Belfort, Montauban, Polhog, commissaire de l'artillerie en Piémont (1^{re} 31 mai 1544), parlet r du ro. (13 oct. 1553), lieutenant général de l'artillerie (23 août 1555, 22 janv. 1568), chevalier de l'ordre (oct. 1567), capitaine de gendarmerie (oct. 1567, 3 oct. 1571), gouverneur de Boulogne (11 sept. 1571, 11 dec. 1577). Il épousa Helène de Montamat (F. Viadry, *Dict.*, p. 132-133).

dernier d'icelle. *Les assiegez firent là une incongruité ; car ils ne se devoient contenter de l'ouvrir, mais devoient la raser*. Et^a après le retour de monsieur de Caillac^b, il fut de nostre opinion. Monsieur d'Aumalle permit^c à^d monsieur de Caillac^b et à moy d'aller mener les pionniers couper la contre-escarpe, et ordonna que Duno et Balasergues meneroient l'artillerie après^d nous, et fait faire une gabionnade dans le pré, à quarante ou cinquante pas de la contre-escarpe, pour mettre les poudres. Et au point du jour nous eusmes couppé la contre escarpe, les canons placez^e pour tirer, *de sorte que la bouche^f du canon entroit^g dans le fossé*. Commencant à faire la batterie^h, monsieur de Bonivet alloit et venoit à la testeⁱ du bastion, et là où monsieur d'Aumalle se tenoit ; aussi faisoit bien monsieur le mareschal de Cossé. Deux^k nuicts devant qu'on fit les tranchées à^l la teste du bastion qui couvroit le chasteau, pour s'approcher du^j fossé, le baron de Chipuy^k, maistre de camp, fit mettre en canisade ses soldats, et à coup perdu se jetta dans le fossé pesle mesle^l avec eux, et gagna deux cazamattes^m qui flanquoient le

^a *Jecon des mss Ed* promist. - ⁱⁱ *Jecon des mss Ed* rate

^a *dermier* la chappelle elle mesmes et ^b Caillac ^c d'Aumalle nous vouloit permettre à ^d au pres de ^e mis en leurs places ^f le sort — ^g entroit ^h A — ⁱ Cossé (Cisse ^B) et deux — ^j devant (que ^B les tranchées qu'on faisoit à ^k chasteau s'approchoit (s'approc. oint) du ^l Chipuy (Chipuy ^B) ^m pelle melle (pelamelle ^B) ⁿ cazamattes ^B

1. Une dépêche de Tridapali permet de dater la batterie. Il écrivait, le 7 septembre, de Pontestura : « Di Volpiano non si sa altro, ma heri da la matina fina mezzo di s'udirono molti tiri d'artg^{ia} et spess, del resto li el giorno ni se sentirono pochi. Questa mattina doppo per quel che s'e uolto, la batteria s'è rinforzata et fatta molto continuata fin a sera » (Bibl. d'Auxerre, ms. 306, f. 76)

2. Cf. t. I, p. 322, n. 2. — François de La Rivière, baron de Chepy, sieur de Frières, originaire de Picardie, fils de Jean de La Rivière et de Marie de Roucherolles, mariés le 19 septembre 1526. Il fut inhumé dans l'église de Villiers-Campart. Il était le petit neveu et non, comme l'a dit Brantôme, le fils ou le petit fils) de Paul de Bussérade, dont la sœur Marguerite avait épousé Jean de La Rivière, sieur de Villiers-Campart, grand-père du capitaine cité par Monluc (cf. de Beneval, *Nobiliaire de Ponthieu*, p. 538, col. 2). [Communiqué de M. F. Vindry]

fossé, et tua ceux qui estoient dedans ; car ils ne se peurent retirer¹. Et en mesme instant monsieur d'Aumalle commanda les ingenieurs, qu'ils fissent des mines à la teste du bastion, ce qu'ils firent, et en firent trois. Monsieur de ^a Cossé courroit^b au bastion voir si les mines estoient prestes, et puis revenoit à monsieur d'Aumalle à la batterie que nous faisons. Jusques ^c icy je n'ay peu nommer monsieur d'Anguyen^d, monsieur le prince de Condé, son frère^e, monsieur de Nemours^f, pour ce qu'ils y estoient pour leur plaisir et n'y avoient point de charge, *estant accourus de la court au bruit d'une bataille qu'on disoit se devoir donner bien tost, parce qu'on n'eust jamais pensé que le duc d'Albe s'en fût retourné sans coup ferir. Ils ne^g s'abandonnarent jamais, et à l'assaut allèrent^h ensemble, et monsieur de Bonivet avec eux. Il vint plusieurs autres seigneurs, entre autres monsieur de Ventadourⁱ,*

^a) monsieur le maréchal de — ^b) Cossé (Cossé B) asture (asture B) courait — ^c) finnis et jusques — ^d) charge S est ce que tous quatre ne — ^e) est né

1. Boyvin confirme Monluc, mais ajoute que les hommes restèrent enfilés dans la borie du fossé et qu'il fallut reculer. Cet échec mécontenta vivement Brisach, qui envoya son secrétaire Boyvin du Villars ordonner au duc d'Aumale de se conformer strictement à ses ordres. Monluc l'a omis, n'en était-il pas l'auteur responsable ? Ce que Boyvin a longuement raconté à ce sujet est confirmé par la dépêche, déjà citée, de Tridapal: « E vero che s'è inteso che fra Mons^u di Brisach et quel d'Omala, per parere di cui solo si fa questa batteria, per quanto si dice, è nata rissa così fastidiosa che sono stati per far questione insieme, laqual causa potrà esser causa di strachere a Francest quella impresa, laquale senza qu' porta pericolo. »

2. Cf. t. I, p. 145, n. 1.

3. Cf. t. I, p. 141, n. 2.

4. Cf. t. I, p. 191, n. 3. — Tridapal écrivait, le 12 août, que le duc de Nemours « era arrivato a Turino con quattro standardi d'huomini d'arme et con 200 cavalli leggeri. » (Bibl. d'Auxerre, ms. 366, f. 74).

5. Gilbert de Lévis, fils de Gilbert de Lévis et de Suzanne de Laire, mariés en 1538, comte, puis (févr. 1578) duc de Ventadour, comte de Villars, baron de La Voûte, Annonay, La Roche-en-Beauguier, etc., gentilhomme de la chambre (1555), gouverneur de Limousin (1^{re} juill. 1558-5 sept. 1564), chevalier de l'ordre (27 fevr. 1564), capitaine de gendarmerie (27 fevr. 1564-5 sept. 1564), conseiller d'Etat (4 mars 1577-22 mars 1578), chevalier du Saint Esprit (31 dec. 1578), épousa Catherine de Montmerancy, fille du comte (15 juin 1553) et mourut entre le 5 fevr. 1590 et le 7 sept. 1591 à La Voûte (F. Vindry *Dict.*, p. 272).

de Lude¹, de Lanson², de Malicorne³, de La Chataigneraye⁴. Or^a les deux mines firent un grand exploit, car elles renversèrent^b presque toute la voûte^c du bastion dans le fossé; et sur la grand poussière qui se fit, le baron de Chippy^d, qui estoit maistre de camp, et tous les capitaines qu'il avoit avec luy montèrent inconcontinent^e sur la ruine, et^f vindrent aux mains avec quatre-vingts ou cent Espagnols, qui estoient entrez quatre ou cinq jours devant, non sans perte de beaucoup des leurs à l'entrée, et bien deux ou trois cents d'avantage, tous

^a *Leçon des ms* Ces deux mots sont dans l'éd. — ^b *Leçon des ms* *Mutatis* dans l'éd.

a) Ors A b) Ils romberentent (rembarcarent B) c) lesle d) Cluppy (Chuppy B)

1. Guy de Daillon, comte du Lude et Pontgibaud, baron d'Ilhers, Chemedoré, Magné, fils aîné de Jean de Daillon et d'Anne de Batarnay, enfant d'honneur, puis panetier du roi (16 févr. 1523-20 juill. 1524), gendou à la compagnie de Nemours, lieutenant à celle du Lude (juill. 1526-17 avril 1527), capitaine de gendarmerie (janv. 1528-25 juin 1531), chevalier de l'ordre (1532), conseiller d'Etat (1532-4 janv. 1571), gouverneur de Poitou (12 nov. 1564-4 janv. 1571), sénéchal d'Anjou (7 juin 1569-9 févr. 1582), gouverneur de Brouage (31 mars 1580), chevalier du Saint-Esprit (31 déc. 1581), mort le 11 juillet 1583 à Blaucon. Il épousa Jacqueline de La Hayette le 21 mars 1559 (F. Vindry, *Dict.*, p. 186).

2. François I^{er} Rompar de Caumont, seigneur et baron de Lanson, gentilhomme de la chambre du roi depuis 1532, marié en 1534 à Charlotte de La Roche Chaudry, colonel de mille hommes de pied (1559), lieutenant pour le Roi des châteaux, ville et comté de Blaye (1572), chevalier de l'ordre (1561), capitaine de cinquante hommes d'armes (1560), mort avant le 26 mai 1572, date de l'inventaire de ses biens après décès. Cf. Ph. Lanson, *Le Château de Lanson en Agenais* Agen, 1909, in 8°, p. 66-69.

3. Jean du Chouras, s^r de Malicorne, Meignac, Muzanges, La Gahardière, Aubigne, Mages, Chevalier de Roi, Le Tertre, fils aîné de Jean de Malicorne et de Madeleine de Hailly, né à Malicorne le 13 oct. 1531, page du roi, capitaine de gens de cheval, lieutenant à la compagnie Randan (1558-20 juin 1562), capitaine de gendarmerie (6 nov. 1562-16 juill. 1568), gouverneur de Montargis (16 oct. 1562), chevalier de l'ordre (20 janv. 1564), conseiller d'Etat (13 avril 1565), écuyer d'écurie du roi (1571), gouverneur de Poitou (18 août 1575-17 mars 1601), chevalier du Saint-Esprit (31 déc. 1578), mort après le 15 avril 1605. Il épousa, le 18 août 1556, Renée Anvé du Genetz, morte en 1577, puis Françoise de Daillon du Lude (F. Vindry, *Dict.*, p. 138).

4. Charles de Vivonne, baron de La Chataigneraye, baron d'Auville, Ardelay, La Béraudière, fils de Charles de Vivonne et d'Isabeau Chabot d'Aspremont, panetier (7 mars 1528-2 août 1568), chevalier de l'ordre (16 juill. 1565), capitaine de gendarmerie (4 février 1562), sénéchal de Saintonge, conseiller d'Etat (15 juill. 1572-4 déc. 1581), chevalier du Saint-Esprit (31 déc. 1586). Il épousa, entre le 10 août 1537 et le 1^{er} mars 1538, Renée de Vivonne, veuve de Ponthus de Saint-Gelais (F. Vindry, *Dict.*, p. 211). — Cette énumération est empruntée à Batarnay, qui donne une liste plus complète, copiée, d'ailleurs, presque textuellement sur celle de Paradin.

lesquels ^a estoient hommes esleus et choisis parmy toutes les compagnies espagnolles ; et là y en mourut plus de quatre vingts ¹. Et leur gagnarent encores nos ^b gens ceste tranchée qu'ils avoient faicte par le milieu ^c : car ils se voulurent retirer à ceste trenchée, et les nostres les ^d suivirent de si près qu'ils y entrarent aussi tost qu'eux. Ils se voulurent jeter fuyant droit au chasteau, celui ^e qui le gardoit ne voulut pas abbattre le pont, et là furent achevez de tuer. Et voylà le succez du bastion, qui fut bravement emporté ². Là fut tué un neveu du duc d'Albe ³, Cesar de Naples ⁴ ; entre les prisonniers le sieur Sigismond de Gonsague ⁵ et le capitaine Lazare, lieutenant de la garde du duc d'Albe, et plusieurs autres, desquels j' n'ay pas retenu le nom ⁶.

Il faut retourner à la bresche⁷ que nous avons

a) r, le tous — b) nous — c, milieu — d, le — e) chasteau, mais celui B — f) bastion. Or il B

1. Monluc revient un peu plus loin, avec plus de détails, sur ce renfort que reçut la place.

2. Cf. le récit concordant de Boyvin, celui de Paradin (*Continuation*, p. 448 450) et les *Memorie di un terrazzano di Rivoli dal 1536 al 1586* (*Miscell. di stor. ital.*, t. VI, p. 625).

3. Les *Memorie di un terrazzano di Rivoli* se trompent en disant que c'était Emanuel di Luna. Il s'appelait Garcilasso de Vega (Cf. A. Segre, *op. cit.*, p. 38).

4. « César de Naples », que Florimond de Ramond semble avoir pris pour le nom du neveu du duc d'Albe, me paraît être une addition marginale, introduite à tort dans le texte. Monluc a dû lire dans l'*Histoire de nostre temps*, de Paradin (p. 792) que le fils de César de Naples fut aussi tué à cet assaut. Il n'a pas eu le temps de mettre à ce point cette addition.

5. Sigismond de Gonzague, fils de Sigismond et d'Antonia Pallavicino, né le 2 déc. 1530, mort le 22 juill. 1567, épousa Lavinia Rangoni (Litta, t. III, fasc. XXXIII, tav. X).

6. En prunt masqué à Rabutin : « Entre lesquels, des hommes de nom se trouva le neveu du duc d'Albe, et les autres furent retenus prisonniers, comme le seigneur Sigismond de Gonzague, et le capitaine Lazare, lieutenant de la garde du duc d'Albe, et beaucoup d'autres seigneurs et vaillans soldats. » (Coll. Petitot, t. XXXI, p. 382 383) Rabutin a, du reste, copié Paradin (*Continuation*, p. 449). — Sigismond de Gonzague est cité dans les *Memorie di un terrazzano di Rivoli*, ainsi que « il capitano Lazzaro Albanese, uomo di valore. »

7. La narration est confuse, mais exacte. Monluc mentionne les deux assauts, l'un à la tenaille que l'on mina, l'autre à la muraille qui avait été battue. Une dépêche écrite de Ponteslura, le 20 septembre, place ces deux

faicte, qu'estoit raisonnable, car ilz pouvyont mettre le pied sur la muraille et se jecter dedans; et* n'en vis ung seul qui en fist semblant. Il y avoict ung petit flancq en une tourrelle à main gauche, que je me jectay sur la contrescarpe et prins quinze ou vingt harquebouziers, et les faisois tirer à ce flanc comme qui tire à ung blanc, de sorte qu'il ne feist guières plus de domaige. Le collonel Forly^a feust à l'assault avecques tous ses cappitaines; aussi y allarent quelques capitaines du comte de Rocandolf^b, allemans, que j'auserois dire qu'ilz feyrent pour le moins aussi bien que les nostres. Et que pys est^c, estant à la bresche, le feu se mist à une traynée que les enemys avoient faicte, que la fumée alla si hault en l'air qu'il demeura plus de grand demy quart d'heure que homme ne se voyoit. Mais pour cela les nostres n'en feyrent rien davantaige, et se faulcist retirer^d. Et quoy que tous ces princes et seigneurs y fissent très bien leur devoir, y estans montez pour donner courage aux soldats, si est ce que les ennemis la deffendirent fort bravement et nous renversarent bien battus.

* *Leçon des mss. (texte de A). Le passage, depuis que nous avions faicte manque dans l'ed., qui porte seulement* : bresche, qui n'estoit pas, à la vérité autre, trop irraisonnable, elle fut assaillie en mesme heure que se bast on : alon le faict il faict.

a) dont B b) Rocquandolf B c) ainsi dans B

assants le 19. « Non per l'altro i nemici averano dato un assalto da due bande a Volpiano. » (Arch. d'Etat de Modène, *Diapucci di Milano*, cit. par Segre) Boyvin, moins exact, ne parle que du premier.

1. Guillaume Frélich (cf. t. I, p. 211, n. 2). Il commandait les Suisses envoyés à Brissac pour secourir Santhià.

2. Christophe, comte de Roggendorf et de Gundesdorf, baron de Molendbourg, et de Condé et de Revaux, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, grand-maitre héréditaire d'Autriche, né en 1510, d'abord au service de Charles-Quint, puis du sultan Soliman II, qui le fit emprisonner, délivré en 1547 par d'Aramon, ambassadeur de François I^{er} à Constantinople, à qui il fit don, le 14 février 1552, en témoignage de sa reconnaissance, du marquisat des Iles d'Or, que Henri II lui avait octroyé en récompense de ses services et pour le dédommager de ses biens d'Allemagne, en décembre 1549. Il reçut le collier de l'ordre, le 7 sept. 1561, fut fait maréchal de camp en 1567 et assista aux sièges de Thionville et de Calais (1558), de Bourges et de Rouen (1562), du Havre (1563), de Saint-Jean d'Angely (1569), et aux batailles de Jarnac et de Moncontour.

Là fut tué le comte de Créance¹, et plusieurs autres lay tindrent compagnie². Sçachant l'effect que d'autre costé avoit esté faict, cela nous consola et donna esperance à tout le monde que nous viendrions à bout de nostre dessein. Estant monté sur le terre-plein³ du boulevart, qui estoit demeuré entier, je dis à Duno⁴ qu'il allast dire à monsieur d'Aumalle qu'il falloit loger trois ou quatre canons sur ce terre-plein, pour foudroyer les ennemis dans la ville; ce qui fut tout aussi tost faict, de sorte que le matin tout joua. Cela estonna ceux de dedans, de sorte qu'ils commencèrent à penser à leur conscience et parlementer. L'endemain arriva monsieur le mareschal, qui se trouva à la cappitulation⁵, quant ceulx de la ville se rendirent, et⁶ aussi pour le chasteau, contre lequel, pour sauver l'honneur de celui qui estoit dedans, on fit tirer cinquante coups de canon⁵. Pour^a ce que j'ay dit qu'il y estoyt entré secours d'Espaignolz dedans, monsieur d'Aumalle avoit laissé quelque gendarmerie et cavallerie à Septem⁷; et à ung autre gué au dessoubz, les enemys y passarent sans y trouver que deux centi-

¹ Ed., la terre pren (correction indiquée par la suite de la phrase) - ² Leçon des mss. Et. Enfin la capitulation fut faicte et

a) Et pour B

1. René de Bouillé, fils de François de Bouillé et de Marguerite de la Jaille, marié le 5 mai 1510, comte de Créance, seigneur de Bouillé, Lornay, Torcé, Cressé, Bourgneuf, Le Rocher Chantelou, Rameville, Appilly. Il épousa, en 1531, Perrine L'Espervier, puis, en 1548, Jacqueline d'Estouteville-Créance et, sur la transmission de Créance aux Bouillé, Gabriel de la Morandière, *Histoire de la maison d'Estouteville*, Paris, 1903, in 4°, p. 609-610. Communiqué de M. F. Vindry.]

2. D'après Rabutin (coll. Petitot, t. XXXI, p. 383), qui copie Paradis (*Continuation*, p. 450).

3. D'après Boysin, Duno aurait été grièvement blessé à la première tentative d'assaut et serait mort trois jours après. Si le fait est exact, il est permis d'être sceptique sur ce détail, ajouté, du reste, après coup par Monluc.

4. Brissac partit, en effet, le 13 septembre de Turin et arriva devant Volpiano au moment où « ceux de dedans sonnoient la trompette » Brissac au roi, Montanaro, 21 septembre (B. N., ms. fr. 20450, f° 99, orig.).

5. Le siège de Volpiano dura du 3 au 20 septembre pour la ville, au 23 pour le château (Segre, *op. cit.*, p. 51, n. 2).

6. Settimo Torinese, prov. et distr. de Turin, sur la rive gauche du Pô.

nelles, lesquelles allarent à Septem donner l'alarme. Je croy que les gens à cheval dormoient: car monsieur d'Aumalle et tous les princes et nous autres qu'estions avecques luy, eusmes loysir de monter à cheval et venir au devant la ville, et en thuasmes ou prinsmes prisonniers trente ou quarante de ceulx qu'estiont demeurés sur la queue; et allasmes encores plus d'ung mil et demy au travers des champs, tirant droit à Septem; et en trovions tousjours quelques ungs que^a c'estiont cachés dans les bledz, qu'estiont prestz à couper¹; et si ne trouvasmes encore ung seul homme à cheval de ceulx qu'avoient charge de garder le passaige de la rivière². Monsieur d'Aumalle sçait bien le nom des cappitaines à qu'il en avoit baillé la charge: ce sera à sa discretion si^b les veult nommer ou non. La^c ville rendue, monsieur le mareschal, estant fort pressé de la goutte, feust constrainct de s'en retourner à Turin³, et monsieur d'Aumalle tira oultre droit à Montcalby^d.

Et à une petite ville, que du nom ne me souvient, monsieur le mareschal de Coussé^e nous donnoit à soup-

a) qui B — b) s'il B — c) non. Or la B — d) Moncalvy B — e) Coussé B

1. Le duc d'Albe, ayant décidé d'envoyer quatre compagnies d'infanterie et quatre de cheveau légers au secours de Volpiano, l'un de ses mestres de camp, D. Emanuel di Luna partit le 3 septembre de Pontestura, guidé par Cesare Maggi. Près de Cassino, sa cavalerie l'abandonna, il continua sa route, mais, attaqué à Settimo par un fort détachement français, il ne réussit à sauver que deux cents hommes, avec lesquels il entra dans Volpiano (Segre, *op. cit.*, p. 38-39, d'après deux dépêches du 3 et du 7 septembre, datées de Pontestura et tirées de l'Arch. d'Etat de Modène).

2. Monluc est, sur ce point, en désaccord avec Paradin (*Continuation*, p. 448) et Boyvin (coll. Petitot, t. XXIX, p. 53c-53r), qui font, au contraire, très nettement l'éloge du s^r de La Roche Posay, à qui le duc d'Aumale avoit confié le soin de garder le passage — l'auteur de l'*Histoire de Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe* (Paris, 1699, pet. in 18, 2 vol.), t. I, p. 314-317, donne de ce fait un récit beaucoup plus détaillé que Monluc et où le succès des Espagnols est exagéré.

3. Confirmé par une lettre de Brissac au roi, Chivasso, 16 septembre (B. N., ms. fr. 20450, f^o 105, copie). L'effort que le maréchal avait fait pour venir à Volpiano lui avait redonné la fièvre.

4. Moncalvo, prov. d'Alexandrie, distr. de Casale-Monferrato.

per au viscomte de Gourdon¹ et à moy, j'entendis qu'on disoit par le camp que les princes ne s'accordoient point avecque monsieur d'Aumalle, et que quelcun avoit escript au Roy pour envoyer monsieur de Termes, pour commander durant la malladye dudict seigneur², et que desjà les princes avoient entendu que monsieur de Termes venoit pour commander³, et que les princes estiont fort mal contens de ce que ledict sieur de Termes venoyt, deliberant⁴ de ne l'obéyr aucunement. L'endemain je voulcis entendre d'où procedoit qu'on disoit que les princes ne s'accordoient point avecque monsieur d'Aumalie, et d'autre part qu'ilz estoient mal contens de ce qu'on l'avoit escript au Roy. Et feusmes d'advys que monsieur de Gonord⁵, qui depuis a esté mareschal de France⁶, en advertist toute la nuit monsieur le mareschal de Brissac. Et l'endemain, vers le midy, arriva un secretaire de monsieur le mareschal

¹) Gordon B — ²) et qu'ilz en estoient fort mal contens, deliberant B —
³) Gonord B

¹ Cf. t. I, p. 35, n. 3. — Flotard de Gourdon, vicomte de Gayfier La Guépie, Saint-Jean de Laur, etc., baron de Cenehières, fils de François de Gourdon et de Jeanne de Lauzières, mariés le 4 sept. 1497, commissaire extraordinaire des guerres (17 nov. 1542), lieutenant-général à Toulouse et à Carcassonne (17.10), gouverneur de Savigliano (8 juill. 1549 à fevr. 1553), de Cherasco (1557), chevalier de l'ordre (1560), mort à Cherasco avant le 17 juin 1602. Il épousa, le 30 juin 1531, Marguerite de Cardaillac. F. Vindry, *Dict.*, p. 391.

² Confirmé par des dépêches de Soranzo, La Ferté-Milon, 17 septembre (Arch. d'Etat de Venise, *Francia, Inspace*, filza I, cit. par Segre p. 43, n. 3) et du H. Wotton à William Pelre et John Bourne, secrétaires de la reine Marie, Paris, 23 septembre (*State papers, Mary*, n° 413). L'ambassadeur anglais écrit que Brissac sera rappelé et comblé d'honneurs à son retour, comme il le mérite. Soranzo, mieux informé, dit qu'il tient du roi que Brissac conservera son commandement et sera, jusqu'à son retablisement, suppléé par Termes.

³ Brissac écrivait, le 21 septembre, au roi que M. de Termes « a ceste nuit couché à Sise et le pourrons voir demain. Il ne scauroit estre que le très bien venu, estant tel personnage et de la capacité dont il est pour nous ayder à toutz. »

⁴ C'est le même que Montuc a appelé, quelques lignes plus haut, « monsieur le mareschal de Cousse » (cf. t. I, p. 363, n. 1).

de Brissac, nommé Boeyvin^a, avec^{aa} des lettres à tous les princes, s'excusant que ceste charge de monsieur de Termes n'estoit^b jamaïs venue de luy. Et me dict ledict Boeyvin^c, de la part de monsieur le mareschal, qu'il me prioit bien fort que je parlasse à tous les princes, afin qu'ils n'eussent ceste opinion de luy^d ce que je fis, *encor^e que je n'eusse pas peut-estre autant de credit que beaucoup d'autres; mais je ne sçay que c'est, j'en ay tousjours heu plus que je n'avois esperé.* Or^e, pour un mot seulement que je dis à ce Boeyvin^e, qui estoit qu'il sembloit advis à monsieur de Gournort, vicomte^f de Gourdon et à moy que monsieur le mareschal devoit mander au Roy *qu'il pleust à Sa Majesté retarder la^g venue de monsieur de Termes pour quelques jours, car peut-estre ces princes feroient difficulté d'obéir à un gentil homme, car ledict sieur de Termes n'avoit lors autre titre, et que cela peut-estre les occasionneroit de quitter l'armée, ce qu'ils ne pouvoient faire sans que^h beaucoup de gens lesⁱ suivissent, qui pourroit apporter beaucoup de prejudice à son service.* lesdicts sieurs de Gournort, de Gourdon et moy n'avions tenu le soir auparavant autre langage, mais cest^k homme de bien alla dire à mon-

^a *Leçon de B. A porte partout Vo/bis.* ^{aa} *Leçon des mss (texte de A depuis Pour ce que j'ay dit. Ce passage manque dans l'éd. originale ou en est seulement.* Cependant les nouvelles viendront comme monsieur de Termes s'en venoit avec charge du Roy cela fut cause que plusieurs parlèrent diversement de cela et en dirent un diverses raisons. Un secrétaire de monsieur le mareschal de Heissac, nommé Verbin, arriva le lendemain à milly avec... *La mutilation n'est pas imputable à Florimond de Remond, en 1st, en effet en marge de l'éd. orig. celle note.* L'absence beaucoup de particularités de ce s'ég. excusées par le scribe de Moulins, comme il appelle *ce rapport par le 2^e livre.*

^e) Brissac, un secrétaire duquel nommé Boeyvin arriva l'endemain à milly avec B — b) que cela n'estoit — c) et — d) monsieur le mareschal de Cossé (Cossé B), au vicomte — e) Roy de retarder la — f) car étant ces princes maris le ce que le Roy les vouloit faire commander à un gentilhomme que lors (alors B) n'avoit autre titre, il y avoit du double que les princes n'en allaient du camp et que — g) gens ne les A — h) les suivent (qui vissent B), qu'estoit tout le propos que monsieur le mareschal de Cossé, le vicomte de Gourdon et moy avions tenu le soir devant. Cest

ⁱ François Boyvin, baron du Villars, mort en 1618, auteur des *Mémoires*, publiés pour la première fois en 1807.

sieur le mareschal que je luy avois declaré que je n'obeyrois^a point^b à monsieur de Termes, à quoy je ne pensay jamais, car autres fois je luy avois obéy^c, et n'estois pas si haut monté sur mes mullets de coffres^d que je voulusse faire le prince. Il a tousjours^e esté mon amy, et de tous mes frères, autant ou plus que de gentil homme de la Guienne; et tout jamais avons vescu ainsi^f. Cela se passa en ceste sorte^g, et/ marchasmes droict à Moncalvo^h, attendant la venue de monsieur de Termes, qui arriva au siège et en usa fort sagement (aussi estoit-il fort advisé), car il ne se voulut jamais entre-mettre de commander.

Nous mîmes le siège au chasteauⁱ, car la ville fut emportée (aussi n'estoit-elle pas^k forte^l); et la battîmes par le cul d'un bastion à main droicte de la porte. Il ne fut possible y faire^m bresche; car il eust fallu mon-

a) que j'avois dict que moy mesmes n'obeyrois — b) pas — c) Termes, comme si je ne l'avois jamais obéy — d) obéy et d'autre part qu'il avoit tousjours — e) ainsi A. — f) celle crua et — g) Moncalby (Moncalvuy B) h) poinct i) porta et ne si (s'y B) peul faire

1 Mulets portant les coffres. Litté cité ce texte de V. Carlier, *Mém. de Villersille*, V, 1 : « Courteaux, mulets de coffres et autres chevaux de somme et de bagage. »

2 Voir, sur cet incident, la critique des récits de Monluc et de Boyvin dans *B. de M. h.*, p. 305-306.

3 Inexact Monluc passe sous silence les opérations des troupes françaises du 23 septembre au 2 octobre. Le duc d'Aumale dessina une offensive contre le duc d'Albe, franchit la Dora Baltea le 25, le Pô à Casale le 28 et obligea l'ennemi à se replier précipitamment sur Valenza et Pieve-del Cairo (Segre, *op. cit.*, p. 46 c. *B. de M. h.*, p. 307). Cf. aussi une lettre du protonotaire de Noailles à Antoine de Noailles, ambassadeur à Londres, 8 octobre (Votot, *Ambassades de M. d. Noailles*, t. V, p. 155). Tridapal, écuyer de Pavie, le 3 octobre : « Li Francesi hui mattina si leverono da Ponte Stura et andarono a Moncalvo » (Arch. d'Etat de Mantoue). Les causes de ce mouvement sont très nettement exposées dans une lettre de Brissac au roi, Chieri, 4 octobre (B. N., ms. fr. 2010, f. 103, copie).

4 Il était défendu par des soldats du duc de Mantoue, souverain nominal du Montferrat depuis 1536; le duc d'Albe n'avait pas osé les remplacer par des Espagnols (Arch. d'Etat de Mantoue, Tridapal, Pontestura, 11 septembre).

5 Le duc d'Albe, tout occupé à fortifier Pontestura, son quartier général, l'avait complètement négligé. A l'approche des Français, don Alvaro di Sandoz envoya en hâte à Moncalvo cent hommes pour renforcer la garnison (Arch. d'Etat de Mantoue, Tridapal, Pavie, 3 octobre). — D'après Paradis (*Hist. de notre temps*, p. 793) la ville fut emportée par escalade, sur l'avis de Salvuson, gouverneur de Casal.

ler ^a avec des eschelles, de sorte que nos gens, *layant voulu lanter*, furent repoussez ^b. J'allay la nuit reconnoistre le ^c fossé jusques sous le pont-levis, tout contre la muraille, *pour voir s'il y avoit* ^d point de flanc qui deffendit la porte; et trouvay ^e qu'il y en avoit un bas, qui battoit au long du fossé. Ils me jettèrent des cercles à feu ^f, et m'y blessèrent un sergent de la compagnie de monsieur de Lioux ^g, mon frère, et si n'estions que trois qui entrasmes dans le fossé. Je fis une consultation avec monsieur de Caillac, que nous missions deux canons sur la contre-escarpe, vis-à-vis de la porte, afin de tirer droict ^h aux pièces de bois où les chaisnes estoient attachées, afin que le pont tombast d'un autre costé; et ainsi nous mettions bien tost en ⁱ pièces la porte qui ^j estoit *par le dedans*. Nous dismes tout à ^k monsieur d'Aumalle qui nous en ^l laissa faire. La ^m nuit suivante ⁿ, nous logeasmes ^o les gabions et trois ^p canons, ce qui fut faict ^q à une heure après minuit. Tous les princes vindrent ^r voir *notre besongne*, et monsieur d'Anguyen, *me prenant par le fauz du corps*, me dict: « Vous avez esté mon soldat autresfois; à present je veux estre le vostre. — Monsieur, dis-je, vous soyez le bien venu; un prince ne se doit pas desdaigner au besoin de servir de pionnier. Voicy besongne pour tous » Monsieur de ^s Cossé y arriva peu après, lequel je prins par la main et l'amenay voir *tout nostre faict*. Après que ces princes et

^a Texte de B. Ed et A. Lioux

a) brèche qu'il ne faillust monter — b) eschelles et furent nos gens repoullez — c) la A — d) auroit — e) trouvo A — f) et A — g) porte et que nous tirissions droit — h) attachées et qu'ayant rompu le bois, le pont tomberoit sur le bord du pont du costé de deçà et que nous aurions la porte libre et ouverte et mettrions en — i) pièces bien tost l'autre qui — j) dedans, et le dismes d — k) le nous B — l) Et la B — m) prochaine n) y mismes — o) et y mismes trois A — p) canons et l'eusmes faict — q) princes y vindrent — r) monsieur le maréchal de — s) Cossé A

1. Artillerie de guerre consistant en de grands cercles de bois armés de matières explosibles et que l'on faisait rouler sur l'ennemi

seigneurs eurent veu tout, ils s'en^a allarent reposer, attendant le jour. Je demeuray là. Le matin, comme^b le capitaine du chasteau se vit bridé de ceste^c sorte, il commença à faire sonner la chamade^d, et se rendit vies et bagues^e sauves, avec permission de traîner une^f petite pièce d'artillerie, pour luy sauver son honneur^g, et s'en alla droict au Pont d'Asteure^h, où estoit domⁱ Arbre^j, leur maistre de camp, qui ne luy donna pas le loisir d'entrer en aucune maison pour compter sa fortune; car soudain^k il le fit pendre et estrangler^l, comme il meritoit, car pour le moins devoit il attendre un assaut; il nous eust donné prou d'affaires

Vous qui vous enfermez dans les places, advisez à ne prendre pas si tost l'effray; et encor^m que vostre ennemy ait bien accompli tout son fuict, et que vous ayez occasion d'entrer en quelque soupçon que le vostre aille mal, si est-ce que, s'il y a tant soit peu d'apparence de vous pouvoir deffendre, esvertuez vous, retranchez vous, et pensez que

^{a)} après — ^{b)} puis, que je luy admenis moy mesmes, puis s'en — ^{c)} pour et comme — ^{d)} d'este — ^{e)} la chamade — ^{f)} et rendit le chasteau à monsieur d'Aumale moyenant bagues — ^{g)} saues et une — ^{h)} d'Asture — ⁱ⁾ don — ^{j)} mais — ^{k)} soudainement

¹ Moncalvo cap. ita le 7 octobre. Le duc d'Aumale l'annonçait, le jour même à l'archevêque de Lorraine : « Monsieur, je n'ay vu rin failir vous escrire la presente pour toi jours vous tenir adverty de mes nouvelles, & vous lire aussi comme Dieu m'a fait ceste grâce qu'après avoir fait tirer rail ou douze cens coups de canon à ce le place de Moncalvo, elle s'est ce jour d'hier rendue entre mes mains, vous pouvant assurer, Monsieur, qu'elle est tres forte et de trais importance, et que s'il y eut eu des gens de bien dedans nous l'estions pour la prendre de longtemp. » (*Mém. Joura. du duc de Guise*, coll. Michaud, t. V, p. 240). Voir aussi, M. de Noailles à M. d'Oysel, 27 octobre (Vertot, *Ambassades de M. de Noailles*, t. V, p. 183-184). — BOUVIER, qui est très bref, place la capitulation, par erreur, le 4 (coll. Petitot t. XXIX, p. 151). — Paradin *Hist. de nostre temps*, p. 79^v, *Continuation*, p. 403-454) donne la date exacte et dit que la batterie dura six ou sept jours. — Sur la peu de résistance qu'opposa Moncalvo, voir les dépêches de l'agent ferrarois citées par Segre, p. 50.

² Pontestura, prov. l'Alexandrie, distr. de Casale-Monferrato.

³ Cf. t. I, p. 101-103.

⁴ Morice a ajouté ce mot d'après Rabutin copiant Paradin. Tous trois paraissent s'être trompés : un document cité par Segre (p. 20, n. 3) laisse entendre que le gouverneur de Moncalvo eut la tête tranchée. Cf. le récit fantaisiste de Brandino (cf. Lalanne, t. I, p. 310-313), qui parlant des deux sièges de Volpiano et de Moncalvo, n'est brouillé.

vostre ennemy a plus de peur à vous attaquer que vous n'avez à vous deffendre; car la place est bien chetive si vous n'avez quelque moyen de soutenir, puisque vous avez osé attendre le canon. Ne pensez pas sauver vostre honneur pour emporter ou vostre enseigne ou quelque pièce d'artillerie, comme fit cestuy-cy; car tout cela enfin n'est pas grand cas, et celui qui vous assiège le vous accorde aisement, pourveu qu'il en ait le profit et vous la honte et le dommage. Songez les regrets que ce pauvre capitaine, qui se rendit si legerement, faisoit estant sur la potance, et s'il n'eust pas mieux aymé mourir sur la bresche. Lorsque vous aurez fait tout ce qu'un homme de bien peut faire, il n'y a point d'ordre, il se faut rendre.

Ceste prinse importa fort, car Moncalvo bridoit et tenoit sujet non seulement le Pont d'Esture, mais toutes les places le long du Pau et de la plaine du marquisat de Montferrat, et avec cela asscuroit fort Casal¹. L'armée sejourna là sept^a ou huit jours, pendant lesquels^b arrivèrent les^c nouvelles aux princes et à monsieur d'Aumalle que^d le Roy avoit quelque mescontentement^e, pour la desobeysance^f dont j'ay fait mention cy dessus^g. Je^h fus mesléⁱ parmy ceste belle histoire, m'ayant presté quelque bon personnage ceste bonne charité de dire que je mettois le feu aux estoupes; et vint la chose si avant que mon-

a) pendre. Et y demeura le camp sept — b) lequel (lesquelz B) — c) les B

d) d'aulie a ssi que — e) malcontentement — f) l's desobeysances

g) q'le j'ay desjà dit — h) et y (jo v B) — i) compris

1. Addition d'après Rabutin : « Laquelle prise bridoit et tenoit sujet, non seulement la forteresse de Pont de Sture, mais toutes les autres le long de la rivière du Pau et de la plaine du marquisat de Montferrat. Mais encore seroit un grand parement et affranchissement des appartenances de Casal. » (Coll. Peblot, t. XXXI, p. 385.) — Rabutin a lu dans le cop. Paradis qui avait dit : « Étant le chasteau... bien suffisant pour repriuer les entreprises des ennemis et du Pont de Sture et autres places voisines, lesquelles pour roient grandement endommager Casal, sans la crainte et subjection dont elles sont brisées par le moyen de Moncalvo. » (Continuation, p. 154.)

2. Allusion aux lettres adressées à brissac par Henri II et le connétable le 25 septembre (Bibl. de Carpentras, ms. 410. f° 205 v° 206 r°, 207 lrs). Cf. des extraits de ces lettres dans B. de U. h., p. 307.

sieur le connestable m'envoya une lettre, par laquelle il me mandoit que le Roy luy avoit commandé m'escrire que je me retirasse chez moy, et que pour ceste guerre il ne vouloit plus que je m'en entremisse. Cela ne m'estonna pas fort, car je sçavois bien que le Roy me feroit cest honneur de m'ouïr. Monsieur le mareschal de Brissac envoya son frère, monsieur de Cossé, à^a la cour, lequel assura le Roy du contraire de ce qu'on luy avoit faict entendre^b de moy; dont le Roy m'en tint quitte à^c mon arrivée (car cela fut cause que je m'en allay à la cour), et me fit aussi bonne chère que de coustume, s'informant bien, particulièrement des affaires du Piemont, mesmes des princes qu'il y avoit en nostre armée, desquels le Roy n'estoit guières content. Mais je n'avois garde de trop parler, car après ou monsieur le connestable ou madame de Valentinois l'eussent sçeu, et de main en main il eust esté dict que c'estoit Monluc^d qui en avoit complé.

O qu'un homme qui vit parmy les grands doit estre sage! Les rapporteurs n'ont rien de bien au ventre. Autant en voulut on faire de monsieur de Strossi au retour d'Italie. Bien me servit d'en parler sagement; car la Royne et luy m'en sentirent bon gré^a. Il faut bien, si vous sçavez quelque chose fort importante, en advertir vostre maistre; mais pour l'aller entretenir en disant: « Sire, un tel faict mal; un autre va laschement en besogne; un autre faict cecy et cela », vous meritez qu'on vous donne des poignardades: car il faut parler autrement des grands. Celuy qui avoit dict au Roy que j'estois cause du trouble, c'estoit un meschant homme; car il n'en estoit rien. Il ne^d faut pas trouver estrange si l'on preste des charitez à moy, qui

^a Ed. Montluc

^a) envoya querir monsieur le mareschal de Cossé son frère et l'envoya à

^b) faict donner entendre. A — c) qu'il, et d — d) chère qu'il eusse jamais faict et ne

suis povre gentil homme. L'on^a en preste bien aux princes et aux aultres, pour bien grands seigneurs qu'ils soient. *Ce sont choses ordinaires à la cour des princes. C'est là où on faict profit; car le recullement d'un sert d'avancement à l'autre; ils jouent aux boute-hors. Il n'y a ordre; il faut passer par là, car un bon cœur ne peut demeurer chez soy, et qui se veut chauffer, il faut qu'il s'approche du feu ou du soleil. Nostre soleil, c'est le Roy, qui nous esclaire et eschauffe de ses rayons, quelque part que nous soyons. Si quelqu'un se met au devant, il faut prendre patience avec la devise de monsieur de Guyse: « Chacun son tour. »*

Après avoir quelque peu sejourné à la cour, je prins congé de Sa Majesté, et m'en vins à ma maison, où je demeuray cinq ou six mois en repos¹. Lorsque j'estois occupé pour accommoder les affaires de ma maison, laquelle je n'avois eu le loisir jamais de reconnoistre, Sa^b Majesté me despecha un courrier, pour me faire venir là où il seroit en poste, m'escrivant^c que j'envoyasse mon train droict à Marseille, sans me mander là où il me vouloit envoyer; ce que je fis, car je n'ay jamais esté retif. Et estant arrivé à la cour, je trouvay deux gentils-hommes siennois, qui estoient venus supplier Sa Majesté, de la part de tout leur pays, me vouloir envoyer par delà pour les^d commander², faisant de grands plainctes contre monsieur de Soubise³, non qu'il les tyranisast ny fist

a) gentilhomme que l'on — b) mois. Et après Sa — c) et — d) le B

¹ Il prenait soin de ne pas se laisser oublier et de Nerac, le 26 mai 1556, il sollicitait la « protection et bonne grâce » du duc de Guise (ed. de Ruble, t. IV, p. 59).

² Ces deux gentils-hommes sont Ambrogio Nufi et Camillo Spanocchi, que les Siennois retirés à Montalcino depuis la prise de leur ville, avaient envoyé à la cour de France pour supplier Henri II de prendre sous son protectorat la « république retirée » Henri II à la république de Sienne Fontainebleau, 29 août 1556 (Bibl. commun. de Sienne, k. IV, 36, f° 70 r°).

³ Jean Larchevêque de Parthenay, s' de Soubise, fils de Jean Larchevêque et de Michelle de Saubonne, né en 1513, prit part aux sièges de Metz (1552) et de Calais (1558), à la bataille de Saint-Quentin (10 août 1557), ambassadeur à Parme (1554), lieutenant de roi à Montalcino (10 juillet 1555).

aucun desplaisir, mais pour quelques places qu'estoient ^a perdues de leur estat. Et croy que monsieur de Soubise y avoit faict ce qu'il avoit peu, mais nul ^b ne prend en gré aucune perte ; tout le monde juge les choses par l'evenement ^c. A mon arrivée, le ^d Roy dict ^e qu'il falloit que je retourne à Montalcin ^f, pour y estre son lieutenant general. Je contestay une grand pièce pour n'y aller point, non que la charge ne fust honorable, mais j'avois crainte de m'y embarquer sans biscuit. Et à la verité, qui veut bien faire ses affaires, il ne faut aller si loing ; car on ne s'en souvient pas, et si quelque chose se presente pour vostre advancement, vous n'en avez nulle nouvelle ^g. Mais pour l'honneur et la reputation, il vaut mieux estre souvent loing que près ; vostre renommée croist plustost, et les estrangers vous revèrent plus que les vostres. D'ailleurs je desirois estre employé aux guerres en la France, près de Saadete Majesté, mais il ne fust possible m'en pouvoir

^a qu'il s'estoient B - ^b nul B - ^c perte. Et comme je feuz arrive, le d^e Roy m'ordonna ^d - ^e Montalcin (Montalcin B) - ^f point, car je desirois (desirant B) d'y aller

a été 1558, et exister de l'ordre (= décembre 1561), gouverneur de Lyon pour le prince de Condé (15 mars 1562), défendit la ville assiégée par Tavaignes et le duc de Nemours, mort le 2^e septembre 1562, épousa (9 mai 1563) Antoinette d'Archevêque (cf. *Mém. de la vie de Jean de Parthenay Larchevêque* (ed. J. Roulet, Paris, 1870), 10-16).

1. A rapprocher la lettre que Monluc écrivait de Montalcino, le 2 octobre 1560, au connétable, et où il faisait de son prédécesseur un éloge tout politique (ed. de Roulet, t. IV, p. 120). Ce qu'il dit sur la maison de Sennos est confirmé par une lettre du cardinal Farnese au cavalier Tiburno (7 sept. 1558) : « Monsignor di Salusa è buon gentiluomo, ma non basta - bisogna Termes, o qualche altro capo, a provveder meglio a que l'altre che si tengono » (A. Caro, *Lettere del card. Farnese* t. III, p. 175). Les Sennos rejoignent à Soubise de ne pas les avoir aidés dans un coup de main, s'ils avaient eu les succès sur Bonna (Casacanti au duc de Parme, Rome, 6 mai 1558, dans *Let. di B. Casacanti*, p. 18) 1581. Dès le 2 jan. 1558, Soubise demandait au d^e de Guise son congé (*Mém. de la vie de Jean de Parthenay*, p. 119-120), le 10 mai, il renouvelait cette demande au connétable B. N. (ms. fr. 51, f. 160 v. orig.).

2. Ces sentiments de Monluc sont très vraisemblables. Il n'ignorait pas que Henri II ne portait qu'un médiocre intérêt aux Sennos de Montalcino, que le danger que courait leur territoire à la suite de la rupture de la trêve de Vaucelles (3 février) l'avait seul décidé à agir, et qu'en envoyant le nouveau Monluc en Toscane, le cardinal connétable lui faisait payer, en somme, sa retraite en grâce.

excuser; aussi je n'eusse sçeu refuser mon bon maistre. Les^a Siens, dès que je fus arrivé^b, pressarent^c Sa Majesté encore pour^d me faire partir, préchant plus de loüanges de moi que je n'en meritois^e.

Or, sans plus sejourner, je partis^f et prins mon chemin à Marseille, où je trouvoy sept enseignes de gens de pied, que le Roy envoioit à Rome^g, lesquelles monsieur de La Mole^h commandoitⁱ; et mon fils aîné / Marc-Antoine^j estoit un des capitaines avec le capitaine Churry. Le baron de La Garde nous embarqua^k et nous descendit à Civitavecchia^l; et incontinent prins la poste et m'en allay à Rome^m. Or le cardinal Caraffeⁿ, qui^o estoit venu

^a) excuser, car les — ^b) pressassent — ^c) encore plus fort pour — ^d) pour m'y faire aller, et m'en partir — ^e) Melle — ^f) premier filz — ^g) Civilebeche (Civilevesche H) — ^h) à qui

1. Montuc étoit à Paris le 27 juillet. Il y signait, en qualité d'éditeur, François de Pellegrue, des remontrances au Parlement de Paris au sujet d'un procès où une grande partie des témoins à présenter étoient décedés (*Rec. des Autographes*, nov. déc. 1905).

2. Henri II annonçait, le 18 août, de Fontainebleau à la république de Siennese qu'il lui envoyait Montuc comme son lieutenant en Toscane (B. N. ms. fr. 10462, f. 25, copie). — Cf. Pinard, *Charnol. milit.*, t. II, p. 3.

3. A la demande du cardinal Carafa, pour aider le pape Paul IV dans sa guerre contre Philippe II. — Cf. Simon Renard à Philippe II, 4 et 9 juillet (*Papiers d'état de Grasselet*, t. IV, p. 620 et 631); G. Duruy, *Le cardinal Carlo Carafa*, p. 171-174; Deccruc, *Année de Montmorency, comblable et pair de France sous les rois Henri II, François II et Charles IX*, Paris, 1889, in 8°, p. 117.

4. Inexact. La Mole, à la demande de Carafa, avait reçu l'ordre de passer de Corse en Italie, avec 1000 Gascons, dès le début d'août. Le 12, on attendait son arrivée à Rome (Cavalcanti au duc de Parme, Rome, 12 août, dans *Lett. di B. Cavalcanti*, p. 192-193).

5. Marc-Antoine de Montuc, fils aîné de Blaise de Montuc et d'Antoinette Isalgner, ne en 1527, tua au siège d'Osie en janvier 1557 (voir *infra*, p. 216). Il avait été page de la duchesse de Guise.

6. A Antibes, le samedi 5 septembre au soir, dit Lantac dans une lettre au comblable, Rome, 15 septembre (*Corresp. polit. de M. de Lantac*, t. I, p. 207). Confirmé par un avis de Rome, 12 septembre (*Stato papers*, Mary, n° 663, daté à tort de 1557). Duruy (*op. cit.*, p. 18) fait partir Carafa de Marseille. D'Anceel (*op. cit.*, p. 22) paraît croire que ce fut de Toulon.

7. Il y arriva la nuit du 7 septembre, avec le cardinal Carafa, Lantac, Pietro Strozzi et sept enseignes de Gascons (Avis de Rome, 3 septembre). Eward Carne au roi Philippe II et à la reine Marie, Rome, 17 septembre, dans *Stato papers*, Mary, n° 511, 516. — *Summary delle cose notabili occorse dal principio d'aprile 1558 a tutto questo 1557*, relation due probablement à Antonio Babilu, secrétaire de l'ambassadeur florentin à Rome, Bongiovanni Granighiani, publ. dans *L'Arch. stor. ital.*, t. XII, p. 351.

8. Cf. p. 53, n. 1.

en France ¹, supplia le Roy de commander que, s'ils avoient affaire à Rome pour le service du Pape, que je m'y arrestasse pour quelque temps ²; ce que Sa Majesté me commanda. Et trouvay ledict cardinal desjà arrivé à Rome; et fus fort bien venu de monsieur le mareschal de Strossi ³, dudict sieur cardinal ⁴ et du duc de Paliane ⁵, son frère ⁶; et le lendemain me menèrent baiser les pieds du Pape ⁷, lequel me fit fort grand chère, s'enquerrant de moy des particularitez de la France. Le duc d'Albe avoit desjà son camp à vingt mil près de Rome ⁸. Ledit cardinal avoit fait une levée de trois mil Suysnes, qui desjà estoient arrivez à Rome ⁹. J'estois ¹⁰ toujours d'opinion que nous sortissions à la campagne, à dix mil de Rome, et que là nous nous campissions, en attendant que le duc d'Albe s'approchast des murailles de la ville, craignant toujours qu'il adviendrait ce qui ¹¹ advint.

a) d'Aslros (d'Estrossi B) b) Palliano A c) que d) Rome Et j'estois
— e) qu'

1. Sur le voyage de Carafa en France, qui détermina la rupture de la trêve de Vaucelles et decida Henri II à renoncer à la politique pacifique du connétable pour adopter celle des Guise et soutenir Paul IV dans sa lutte contre Paul ppe II, voir G. Duruy, *op. cit.*, p. 180-181 et D. Ancel, *op. cit.*, p. 19-21, qui complète et rectifie Duruy.

2. Soranzo dit que Henri II « diode ordine che tre mila fanti francesi, già disegnati per le piazze di Toscana, andassero a sbarcare a Civitavecchia con ordine che servissero per difesa di Sua Santità, se il bisogno lo richiedeva. » (Albèri, ser. I, t. II, p. 448.)

3. Dans une lettre non datée à Henri II, Carafa se félicitait d'avoir avec lui Strossi et Montluc, bien qu'il eût souhaité un personnage de plus d'autorité que ce dernier (B. N., ms. Dupuy, 697, f. 176).

4. Giovanni Carafa, comte de Montorio, fils de Giovanni Alfonso Carafa et de Catarina Capelini, duc de Paliano par suite de la donation que lui fit son oncle Paul IV de ce titre, qui appartenait aux Colonna, impliqué dans le procès de son frère le cardinal, décapité le 6 mars 1564. Cf. sur ce personnage le livre déjà cité de G. Duruy, *Le Cardinal Carlo Carafa*.

5. Giovanni Pietro Carafa, né en 1476, élu pape le 23 mai 1555, sous le nom de Paul IV, mort le 28 août 1559.

6. Des le 27 septembre, il avait envahi les États de l'Église à la tête de 12 000 gens de pied et de 1 500 cavaliers. Après avoir pris Ponte-Corvo, il était venu mettre le siège devant Anagni. Ses troupes occupaient déjà la plupart des places de l'État des Colonna et plusieurs villes du domaine ecclésiastique (Cavalcaniti au duc de Parme Rome, 13 septembre, dans *Let. di B. Cavalcanti*, p. 105-106. — Cf. Duruy, p. 183-184).

7. Sur cette levée, cf. les dépêches de Simon Renard, 18 juin, 29 juillet, et du duc de Savoie, 25 juillet (*Pap. d'Ét. de France*, t. IV, p. 617, 643, 658).

Mais le sieur Camillo Orsini ^a, qui gouvernoit les affaires de la guerre pour le Pape, n'y voulut jamais entendre ^b, et commença à designer ^c des fortifications par dedans la ville près des murailles, et me fut baillé un quartier ^d. Plus de trois semaines s'escoullarent sans que ^e le duc d'Albe s'approchât de ^f plus de cinq à six mil ^g. Et se donnoient toute la nuit les Romains l'alarme entr'eux mesmes, de sorte qu'on ne voyoit que fuyr gens vers Saint-Pierre, autres aux ^h maisons des cardinaux qui tenoient le party du roy d'Espagne ⁱ, et ne vis jamais tel desordre ^j. Ce peuple n'est guères aguerry, aussi est-il composé de diverses nations. Je croy que ce n'est pas la race des

a) Camillo Orsini (Camillosin in) b) dessein c) quartier Et deux plus de trois semaines que — d) d'Albe ne s'aprocha de — e) autres fuyr aux f) d'Espagne

1. Camillo Orsini, fils de Paolo Orsini, né vers 1491, capitaine de chevaux legers de Leon X (1513), gouverneur de Bergame (1524), chef du secours envoyé par les Vénitiens à Lautrec (1528), gouverneur de la Dalmatie (1537), capitaine général de la Sainte-Eglise à Parme (1547), puis à Rome (1550), mort le 4 avril 1559; épousa : 1^{re} Brigida Orsini, 2^e Elisabetta Baglioni (Litta, t. VII, fasc. LXII, lav. LXVI).

2. Lussac écrivait le 15 septembre, au connétable que le duc de Palliano et Camillo Orsini « avaient avec toutes les places de la frontière depourvues de gens et de munitions. » (Corresp. polit. de M. de Lussac, t. I, p. 597).

3. Le quartier de la Porta Ostiense, aujourd'hui porte Saint-Paul. Cf. La seconda parte de' Commentari della guerra et de' successi più notabili avvenuti così in Europa come in tutta le parti del mondo dall' anno MDLIII fino a tutto il MDLVI, del signor Ascanio Cantorio degli Hortensii. Venise, 1598, in-4°, p. 133 (B. N., M. 49). Mss.; éd. de 1570 à la Biblioth. de l'Arsenal. — La Popellière, Histoire de France, [La Rochelle], 1581, in-fol., 2 vol., t. I, f. 75 r.

Pietro Nares, Guerra degli Spagnuoli contro papa Paolo IV (Arch. stor. ital., t. XII, p. 137).

4. C'est, en effet, vers la mi-octobre seulement que le duc d'Albe se mit en mouvement pour aller assiéger Ostie. Mais son inaction fut due à la nécessité où il se trouva d'égrainer ses troupes dans les places qu'il occupait, et surtout aux négociations ouvertes avec Carafa, lesquelles, malgré l'échec de l'entrevue de Grotta-Ferrata, se poursuivirent pendant tout le mois d'octobre (Duruy, p. 195-197; D. Ancel, p. 36-39).

5. Bernardo Navagero, ambassadeur vénitien, écrivait dans sa relation de 1558 : « Si dava il timore tutto il dì e la notte con estremo spavento di tutti il popolo e le donne correvano per le strade, cercando di salvarsi come meglio potevano e il medesimo spavento durò per tutto il tempo che stette in quei contorni il duca con l'esercito » (Albèri, ser. II, t. III, p. 395-396). — Voir aussi le passage, cité par Duruy, de Pietro Nares (Arch. stor. ital., t. XII, p. 135), mais Nares a utilisé Monluc — Joachim du Bellay, le moins oculaire, a esquissé le même tableau dans le sonnet #3 des Regrets et dans l'Hymne de la Surdité, t. II, p. 491-495 (cf. Chénier, Joachim du Bellay. Lille, 1900, in-8°, p. 331-335).

*Cesars, Catons, Sipiens et autres. Il y a là trop de délices et voluptez pour produire grand nombre d'hommes de guerre*¹. Et parce² qu'il sembla advis à messieurs les cardinaux d'Armagnac³, du Bellay⁴, de Lansac⁵ et d'Avanson⁶ que, si je faisois une remonstrance aux capitaines commandans en la⁷ cité, pour⁸ leur apprendre l'ordre que j'avois tenu à⁹ Sienna, qu'ils le prendroient en meilleure part de moy que de tout autre, leur souvenant et à toute la cité de la reputation que j'avois acquise audict siège, monsieur¹⁰ le mareschal de Strossi et monsieur le cardinal Carraffe le trouvèrent¹¹ bon : et firent¹² venir tous les principaux¹³ et tous leurs capitaines, enseignes et lieutenans¹⁴ dans la basse court du logis de monsieur d'Avanson¹⁵, qui pour lors estoit ambassadeur ; et là je leur fis l'harangue qui s'ensuit, en la presence

¹ Ed. trouvera, qui n'a pas de sens

a) pour ce b) Armagnac c) Be ay H d) Lansac B e) d'Avanson (d'Avançon B) f) aux caporioni de la g) et h) que je tenois à i) acquise au siège de Sienna, monsieur j) Anrossi (Estrossi B, -- k) Carraffe firent de ladicte opinion {et B} firent l) caporioni

1. On retrouve la même impression chez Navagero : « E per verità, à così poco ubbidiente e pratico della guerra che faceva venire più et adegno. » Albèri, ser. II, t. III, p. 402. Rapprocher du jugement de Montluc celui que portera, deux cents ans plus tard, un autre Gascon, Montesquieu : « La majesté du peuple romain, dont parle tant Tite-Live, est fort avilie... A présent le peuple romain est gens vulgairs, in qui nemo nascitur, à quelques bâtards près. On a interprété le S. P. Q. R. Sono puttane quare Romane » (*Voyage de Montesquieu*, Bordeaux, 1894, in-8°, t. I, p. 209).

2. Jean du Bellay, fils de Louis du Bellay et de Marguerite de La Tour-Landry, né vers 1522 ou 1523 à Gâtigny, dans le Perche, abbé de Breteuil et évêque de Bayonne (1546-1551), Paris 20 sept. 1531-15 mars 1550, La Mauve 1546-1550, Lamoignon (22 août 1541-1546), archevêque de Bordeaux (1544-16 févr. 1550), cardinal 21 mai 1535, gouverneur de Paris (1537), évêque d'Ostie, ambassadeur à Londres (1^{er} sept. 1527-févr. 1529, 2^e janv. 1530), conseiller d'Etat, humaniste illustre (F. Vindry, *Les ambassadeurs français permanents au XVI^e siècle*, p. 30).

3. Cf. p. 6, n. 8.

4. Cf. p. 172, n. 5.

5. Carafa avait organisé, tant bien que mal, ces milices pontificales à la suite d'une assemblée tenue le 17 septembre au Capitole (Edward Carne à Philippe II et à la reine Marie, Rome, 17 septembre, dans *State papers Mary*, n° 536).

desdicts sieurs ^a, en langage italien. Monsieur de Lansar est en vie, qui me dict qu'il n'eust jamais pensé qu'un Gascon fût devenu bon Italien comme j'estois lors

« Mess[i]eurs, depuis que le duc d'Albe s'est approché un peu de vostre cité, il nous semble, à nous qui sommes François, que vous avez conceu quelque nouvelle peur et sans grand occasion, de sorte que ^b, pour la moindre chose, vous entrez ^c en un merveilleux ^d effroy, que, si les ennemis s'approchoient de vos murailles lorsque cette confusion est parmy vous, ils entreroient dedans ^e tout à leur aise et sans grande contradiction ^f, pour ce qu'au lieu que vous deviez tenir ^g un ^h silence dans vostre cité, mesmement la nuict, et que vous deviez ⁱ plutost courir aux murailles que de vous mettre au grand desordre que vous faictes ^j, car on voit une partie courir ^k à Saint-Pierre, autres aux eglises, autres aux maisons des cardinaux espagnols avec toute la confusion du monde. Cela ne ^l peut proceder que d'une de ^m deux choses : ou bien faute de cœur, ou faute que vous ne commandez pas bien l'ordre qu'il ⁿ faut que vos gens tiennent, quand les affaires se presenteront ^o, tant la nuict que le jour. Si vous le faictes pour faute de cœur, c'est donc signe que vous n'aviez ^p pas bien considéré quelles gens sont vos ennemis. Et que peuvent-ils estre autres qu'hommes comme vous ? Ne portons-nous pas les armes pareilles aux leurs, et aussi bonnes que les leurs ? Ne sont-ils pas sujets à recevoir la mort de nos coups, comme nous des leurs ? La querelle du pape n'est-elle pas juste ^q et sainte, et meilleure que la leur ? ce que ^r nous doit faire esperer

^a) fit en la presence desdicts seigneurs la harangue qui s'ensuyt B

Le texte de la harangue manque dans A ; un demi verso du f° 158 et un demirecto du f° 159 ont été laissés en blanc — ^b) nous autres François que, depuis que le duc d'Albe s'est approché un peu de vostre cité, esles entré en une si grand peur que — ^c) chose que vous autres entendes la nuict par vostre ville, vous — ^d) tel — ^e) dans vostre ville — ^f) contradiction — ^g) vous autres devrés tenir — ^h) une — ⁱ) devrés — ^j) vous mettes — ^k) court — ^l) Cela me semblo que ne — ^m) des — ⁿ) que — ^o) presentent — ^p) n'avés — ^q) pas si juste — ^r) qui

que Dieu est avec nous. Et quelle part ny portion ^a a le roy d'Espagne à Rome, ny aux terres du pape, ny en vos maisons, pour faire que Dieu les ^b vueille ayder plus qu'à nous ? Qu'est ^c devenue la hardiesse de vos anciens Romains, qui vous ont laissé ceste grande renommée qu'ils ont acquise ^d en leurs vies ? Quelle ^e autre nation habite ^f aujourd'huy à ^g Rome, pour vous avoir osté le cœur que vous ont laissé ceux ^h de qui vous descendez de toute ancienneté, comme vous dictes ? O messieurs, que vous faictes un grand tort à la ⁱ renommée de vos predecesseurs, de monstrier que vous ayés crainte de ^j gens qui ne sont que hommes comme vous ! Vous faites beaucoup pour les ennemis, de ce qu'ilz se pourront vanter avoir fait peur à ceux qui anciennement faisoient ^k trembler ^l toutes les nations du monde. Si ^m ceste peur procède du mauvais ordre que vous y avez donné à vostre commencement jusques icy, il n'y a rien encores tant gasté qu'en un seul jour vous n'y puissiez remedier, vous en allant tout à ceste heure adviser d'où procède ce deffaut et promptement y remedier. Et ainsin ⁿ vous ferez cognoistre à tout le monde que ce n'est pas faute de cœur, mais que c'est faute de l'ordre. Et ainsin ^o tout vostre peuple reprendra ^p courage, se voyant dans le bon ordre que vous y aurez donné.

« Ne ^q trouvez pas estrange si je m'esbais de ce que je veois dans vostre cité, m'estant trouvé dans Siene commandant au ^r peuple, ayant ^s le marquis de Marignan plus de force ^t deux fois que n'a le duc d'Albe Je puis dire, avec beaucoup d'honneur pour les Sienois, que je ne ^u cogneus à ma vie un seul citoyen ^v avoir peur. Bien

* *Leçon des mss. Ed. des.*

a, portion b) le — c) nous et qu'est d) atteint e) laquelle — f) est
g) aujourd'huy habitée à h) cœur de ceux — i) ceste grande j) encien
nement en faisoient k) à l) monde Or si m) ainsi n) prendra
u) donné. Et ne p) ce q) peuple siennois ayant r) forces s) d'Albe
et ne t, Siennois

heureux ^a sont les Sienois, qui ont monstré estre extraicts et vrais enfans legitimes de voz ^b anciens pères ^c, qui ont fondé ces murailles et les leurs aussi, à ce qu'ilz m'ont asseuré; aussi portent-ils mesmes armes que vous. Et encore que la cité soit perdue, leur renommée et valleur n'est pas pour cella enterrée, qui donnera ^d tousjours esperance à un chascun qu'elle se pourra quelque jour recouvrer par leur vertu et hardiesse. Que si ^e vous ne failes autrement que ^f comme j'ay veu jusques icy, je veux dire que je seray tousjours plus asseuré de deffendre Siene ^g, n'ayant que les femmes siennoises ^h avec moy pour combattre, que non deffendre Rome avec les Romains qui ⁱ y sont. Excusez-moy, je vous prie, si je vous dis la verité: car je ne le fais pour aucune comodité que je pense en pouvoir revenir au Roy mon maistre, ny à moy, mais pour vostre bien et pour esviter la ruine totale de vostre ville, laquelle, si elle est envayee par vos ennemis, vous serez miserablement saccagez, et la ville pirement traitée qu'elle ne fut du temps de monsieur de Bourbon ¹. Croyez ^j, messieurs, que, si j'estois aise de vostre perte, si ^k ne vous ferois pas la remonstrance, en la presence de ces seigneurs, que je vous fais, mais en estant marry comme vostre serviteur, puisque vous estes bons amis et confederez du roy de France mon maistre, et ^l desirant ^m mourrir avec vous pour ⁿ vostre conservation, cela m'a ^o contrainct vous faire entendre ce que je vous ay dict, et ^p aussi que

a) peur, O bienheureux — b) ces — c) Romains velliqueux — d) donnera — e) pourra tousjours par leur vertu et hardiesse reconquister, et si — f) sinon — g) Sienne — h) siennoises — i) que — j) Or — k) je — l) comme je suis et — m) voulant — n) vous aultres pour — o) pour vous ayder à deffendre, comme je veux fere, m'a — p) fere ceste remonstrance et

¹ Ces allusions au sac de 1527 se retrouvent chez J. du Bellay, *Regrets*, n. 83.

Et Rome tous les jours n'attend qu'un autre sac.

Cf. aussi Babbì. « Li Romani, vedendo la cosa ridotta in mal termine et a manifesta rovina, si congregarono in Campidoglio, domandando al Papa licenza di potere cavare di Roma le loro donne e figli, acciò non intervenissero innocentemente nel sacco della città, il quale altra volta avevano sentito loro. » (*Arch. stor. ital.*, t. XII, p. 359).

messieurs les ministres du Roy, qui sont icy, m'ont assuré que vous la prendrez ^a en meilleur ^b part de moy que de tout autre, pour l'estime ^c que vous avez ^d de moy depuis le siège ^e de Siene; ce que je vous prie de ma part vouloir faire. Et si en aucune chose je vous y puis ayder, me le faisant sçavoir, je me transporteray incontinent à vostre conseil. *Je croy que le souvenir du sac de vostre ville faict par le seigneur de Bourbon vous met en double. Vous fustes lors surpris. à present vous avez les armes aux mains. N'ayez peur: ne craignez vos ennemyz, ains departez vostre ville, donnez à chacun son lieu pour se rendre au besoin, afin que vostre confusion ne nous oste le moyen de vous secourir, si l'ennemy se presente; et chassez la peur de vos citoyens, s'il en y a; qu'on ne ^f voye nulle confusion, et ne vous faschez du reste. Vous verrez bien tost vos ennemis forcez de se retirer, sçachant le bon ordre que vous y aurez mis.* »

Ils me remercièrent bien fort, et ainsi se despartirent de nous, nous assurant qu'ils y alloient donner tel ordre que les accidens ^g qui estoient ^h survenus ⁱ n'y adviendroient plus, me priant bien fort me vouloir trouver en leur conseil lendemain matin, et que là ils me monstreroient ^j l'ordre qu'ils y alloient donner, et prendre là-dessus mon advis et conseil, ce qui fut faict, et ^k regardasmes tous ensemble si bien à leurs affaires qu'il ne se parla plus de craincte ny de desordre. Je m'accostay des principaux du peuple, et leur monstruy ce qu'il falloit faire. Je les cognus de bonne volonté; toutes-foiz ceste grande multitude est formée de diverses humeurs. Il y a moyen de les ramener toutes à une, quand c'est pour leur bien et salut. Bref toutes choses se portèrent mieuz, de quoy le pape me sentit bon gré.

Or le duc d'Albe, quelques jours après, remua son

^a Ed. en

a) prendre — b) meilleure — c) l'estimation — d) vous autres avez —
e) moy pour le fait du siège — f) ainsin — g) incidens — h) qui y
estont — i) venus — j) ramonstrent — k) ce que je foyz (ces quatre
mots omis dans B) et

camp et print son chemin vers Tiboly¹, à douze mil de Rome. Je ne sçay si ce fut qu'il entendist que la ville se gardoit mieux qu'elle ne faisoit et que les choses estoient changées, ou bien que son opinion n'estoit de s'approcher plus près de la ville. Et pour ce que dans Tiboly estoit le sieur Francisco^a Ursin^b avec cinq enseignes italiennes et que la ville n'estoit point forte, messieurs le mareschal, cardinal de Carraffe et duc de Paliane^c eurent craincte que le duc d'Albe s'en allast prendre Tiboly^d et mettre en pièces ce qui estoit dedans, ce qui fut cause qu'ils me^e prièrent de partir toute la nuit, pour aller retirer le sieur Francisco^a, me baillant les deux compagnies de cheveu-legers de la garde du pape et les deux compagnies à cheval du duc de Paliane^c, que les capitaines Ambros³ et Bartholomé⁴ commandoient, et quatre cents arquebuziers, qui estoient sous la charge de mon fils Marc Anthoine et du capitaine Charry⁵. Le cardinal Carraffe m'avoit asseure, sur son honneur, que² les ennemis ne pouvoient passer le Teberon⁶ et^h que je pouvois faire la retraicte, ayant tous

^a *Leçon des mss. Texte de B) L'ed. a fait tout le Tybre voir a 6)*

a) Francisco. b) Ursin (Orsini B). c) Paliano. d) Tiboly B — e) dedans et me A. f) Palio. g) arquebuziers que mon filz Marc Anthoine et le capitaine Charry menaient, et m'avoit asseuré le cardinal Carraffe (Carraffe B) à peyne de son honneur B) que h) le Teberon (Teberon B) et à peyne de son honneur et A.

1. Tivoli, prov. et distr. de Rom.

2. Francesco Orsini, fils d'Ottavio et de Porzia Orsini, prit part à la libération de Sienné (1552), à l'expédition de Corse (1553), testa à Florence (13 avril 1553), y fut inhumé (7 mai 1553), épousa Francesca Baglioni (Litta, t. VII, fasc. LXII, lav. II).

3. Ambros ou Ambrosi, lieutenant d'une compagnie du duc de Paliano Montuc le receut, ainsi que le capitaine Bartholomé, à Brescello, au service du duc de Parme, en mars 1557.

4. Il est peu probable que ce soit Bartolommeo da Benevento, mentionné dans Ribner (t. II, p. 6-8), comme l'a dit de Ruble.

5. Lansac, d'Avanson et Strozzi au roi, Rome, 29 septembre : « En ces entrefaites et sur l'avis qu'on avoit que le camp dudict duc s'en venoit à Tiboly, on envoya M. de Montluc avec cinq ou six cens arquebuziers et trois cens chevaux legers, tant pour tirer dehors dudict lieu les soldatz qui y estoient en garnison, n'estant point place pour se deffendre... » (Corresp. polit. de M. de Lansac, t. I, p. 307).

6. Le Teverone, aff. du Tibre, qui passe à Tivoli.

jours le Teberon^a entre les ennemis et moy. Je fus au soleil levant avec les gens à cheval à^b Tiboly, et les gens de pied arriveront deux heures après moy. Et trouvoy que le sieur Francisco^c ne sçavoit aucunes nouvelles des ennemis et, après l'avoir entendu, je me doutay de ce qu'il m'advint, car je sçavois bien, avant que partir de Rome, que le duc d'Albe avoit prins le chemin de Tiboly^d, et qu'il venoit à la desrobée surprendre le sieur Francisco^e, puisqu'il n'en sçavoit aucunes nouvelles^f. Je^g ne fis que manger bien peu, et faire repaistre mes chevaux, et manger un peu nos gens de pied. J'ordonnay au sieur Francisco^h de faire sonner le tabourinⁱ, pour desloger *et mettre aux champs*, et le priay de me prester un cheval ou deux de ses gens qui cognoissoient^j le pays, car moy mesmes je voulois aller faire la sentinelle, cependant que tout le monde s'appresteroit pour partir. Dont bien m'en print^k car le sieur Francisco^l avoit envoyé deux de ses gens pour descouvrir, et avoient rapporté, cependant que nous disions, qu'il n'y avoit aucunes nouvelles d'ennemis en tout le pays. Mais^m je ne meⁿ voulus pas arrester là, et m'en allay avec ces deux mesme.

Et comme je fus hors Tiboly^o, au long d'un costau, je me mis sous un arbre, car il commençoit à faire grand chaud; et tout en un coup j'apperceuz au long d'un petit bois ta[i]llis force gens à cheval, qui alloient droict au Teberon^p contre bas, et d'autres que je voyois au long d'un vallon, qui venoient droict à moy; et au

a) le Theberon (Teberon B) toujours - b) Tiboly B - c) Franciscou
d) Et — e) tamborin A - f) cogneussent - g) omis dans A - h) m'en
i) Tiboly A - j) Tiberon (Teberon B)

1. « Et pour autant que l'on doute que lesdicts ennemys veuillent passer le Tibre (sic) au-dessus de ceste ville, ledict s^r de Montluc a prins la charge d'aller demain matin reconnoistre la rivière et veoir les endrois où ils pourroient passer pour les empescher, avec quinze cens ou deux mil hommes et trois ou quatre cens chevaux qu'il pourra tirer de ceste ville, avec cinq ou six pieces d'artillerye de campagne et des pionniers, pour se fortifier où il advisera. » (Corresp. polit. de M. de Laussac, t. 1, p. 507-508.)

milieu^a d'une plaine, au deçà de ce bois ta[i]lis, je voyois quelque chose, ne pouvant discerner que^b c'estoit. Je^c manday promptement^d au seigneur Francisco^e que j'avois desouvert le camp, et que à toute diligence il fist^f sortir ses gens et s'acheminast par l'autre costé du Teberon. Jamais^g le soldat qui l'alla avvertir ne fast dans la ville, que voilà dix huict ou vingt enseignes d'Espagnols, qui estoient couchez dans la plaine, levez et marcher. Je m'en vais au galop, et trouvoy qu'il n'y avoit encores un seul homme dehors; et fis diligence de faire cheminer les enseignes italiennes, faisant fermer la porte de la ville. Et fis là le^h tour d'un fin homme: car j'emportay les clef[s] avec moy, pensant que les ennemis ne peussent de longtems rompre les portes. Carⁱ le Teberon^j passe le milieu de la ville, où il y^k a un pont et de beaux et bons moulins dans la ville, mesmes lesquels j'avois commencé faire rompre dez mon arrivée; mais cela ne peust estre achevé^l. J'avois^m laissé le capitaine Charry à la porte et mon fils Marc-Antoineⁿ au pont pour le soutenir, et j'allois et venois faire haster^o les Italiens de cheminer^p. Et comme ils furent tous dehors la porte, j'allis retirer le capitaine Charry; et commençames à rompre le pont, qui estoit de bois, et tout incontinent les ennemis furent dans la ville. Je^p mis des arque-

a) mitant A b) chose que je ne pouvois congnoistre que c) et d) à toute diligence A e) Francisco i f) fisse g) au Teberon h) Teberon B), et (omis dans B) jamais — h) ing i, or B (omis dans A) j) Teberon (Teberon B) k) omis dans A — l) Or avois-je A m) Anthoine n) Antoine A — o) s'achemynier p) et

1. Lannac, d'Avanson et Strozzi confirment que Montluc avait chargé, en se rendant à Tivoli, de « faire rompre les moulins qui y estoient en grande quantité, dont l'ennemy pouvoit tirer des commoditez pour ceux de son camp. Toutesfois ledict s^r de Montluc n'y feust presque plus tost descendu de cheval, que lesdits ennemis y arriverent avecques toute leur force, tellement qu'il feust contrainct de se retirer, emmenant ceux qui estoient dans ledict Tivoly, comme il feist sans riens perdre, après qu'il eust fait rompre huict desdicts moulins, en restant encore cinq ou six autres, qu'il n'a esté possible de rompre, pour le peu de temps et de loisir qu'il en eust. » (*Ibid.*, p. 507.)

buziers dans des maisons qui regardoient au long de la rue. Les soldats firent^a extrême diligence d'achever^b de rompre le pont, puis m'acheminay droit à la porte. J'avois mis la cavallerie devant les Italiens, et falloit que nous passissions par le destroit^c des rochers, ne pouvant aller que un à^d un jusques à ce que nous fusmes en la plaine. Et^e à la sortie de la porte, nous eusmes les ennemis sur les bras, et n'y a pas cinquante pas jusques au destroit^f du chemin. Et voyant qu'eux-mesmes ne pouvoient venir que^g un et un, ils nous laissarent et retournarent saccager la ville. Leurs Italiens venoient après les Espagnols, et pensoient entrer dans la ville pour avoir leur part du sac. mais les Espagnols ne leur^h voulurent jamais ouvrir; et s'amusarent à la porte, et les Espagnols à saccagerⁱ.

Et comme nous fusmes à^k la plaine, je fis prendre à mon fils et au capitaine Charry, avecques les quatre cens arquebuziers, à main droiete au long d'un coustan, à plus de mil pas de nous, et les deux compagnies du duc de Palianne^l, et leur dis le secret que, si les ennemis passoient le Teberon^m, qu'ils gagnassent tousjoursⁿ au long du coustant^o, tirant à Rome, et qu'ils ne se^p souciassent point de moy. Autant eust valu perdre toutes les enseignes qu'avoit monsieur de La Mole^q comme ces quatre cens arquebuziers; car c'estoient la fleur de toutes les compagnies. Je ne fuz jamais à demy mil

^a *Leçon des mss.* Ces six mots omis dans l'éd.

a) firent b) diligence les schatz d'achuer c) les estroits
d) et e) distroit A f) voyant que, q'ilz B ne pouvoient venir eulx
mes mes que g) les h) en i) Palmé j) Teberon (Teheron B,
k) tout j) ir A l) des coustantz m) Teber A n) Mole

r. 10 Mais le pis est que lesdits ennemyz a trent teuve une grande quantité de vivres dans ladite place, dont ilz se seront grandement soulaigez, estans certain qu'ilz en avoient grandissime faulte. Vous pouvant assurer, Sire, pour en parler ouvertement à Vostre Majesté, que ce a esté une fort petite revoyance à ceulx qui manient ces affaires, que de n'avoir fait consacrer ou mener les vivres qui y estoient en ces e ville. (Ibid., p. 507.)

^q Cf. p. 119, n. 4.

dans la plaine que voilà toute la cavallerie sur le Teberon ^a, et leurs Allemans qui ^b commençarent à passer, *mesinement* quelques gens à cheval auprès du moulin, qui ne pouvoient passer que un à ^c un. Je tenois tout pour perdu, car il me falloit retirer douze mil devant tout le camp, et pensois bien que la cavallerie passeroit force arquebuziers en croupe ^d; mais si je perdois les uns, je ne voulois pas perdre les autres. Or le sieur Francisco ^e marchoit tousjours le grand pas à une arquebusade du Teberon ^a, et les autres au long du coustan vis à ^f-vis de nous. Voicy arriver cinquante ou soixante chevaux des leurs. Je prins l'un des capitaines de la garde avecques sa cornette, et l'autre suivoit tousjours les gens de pied et les faisoit haster. Et tournois ^g visage droict aux ennemis, lesquels firent alte ^h; et moy semblant de les charger, ils me tournarent le dos pour se retirer ⁱ, *ne sçay pourquoy*, et je retournay à mon chemin. Depuis ne firent semblant de venir à moy, combien que tousjours arrivoyent de leurs gens; mais c'estoient à trois ou à quatre ^j. Et comme ils me virent bien avant, ils tournarent en arrière, et s'allarent amuser à prendre du ^k bestail dans des ^l preys. Il faut sçavoir quelle estoit ma deliberation, et voir si je me voulois perdre avec ceux là ou ^m si me ⁿ voulois sauver vers les nostres. Le duc de Paliane ^o m'avoit donné un turc gris, qui volloit sur terre. J'estois deliberé de mesler les cartes là, et, n'y voyant aucun ordre de se sauver, je me voulois retirer jusques aux nostres, qui alloient droict à un chasteau qui tenoit pour le pape et y avoit garnison; et faisois ^p estat de sauver la pluspart de la cavallerie, car il n'y avoit que cinq mil jusques au chasteau. Un trompette nous dict, deux jours après, que jamais le duc d'Albe ne vou-

^a *Leçon de B A et Ed.* : courpe. — ^b *Leçon des mss Ed.* : estoient trois ou quatre.

^c Teberon (Teberon B) — ^d et — ^e et — ^f Francisco — ^g et ^h tourney — ⁱ halloy — ^j s'en retourner — ^k le B — ^l les B — ^m ou bien — ⁿ je me — ^o Palianne — ^p faisons B

lust laisser passer le seigneur Ascanio^a de la Corne¹, pour ce qu'il n'avoit là un seul arquebuzier que ~~des~~ Alle-mans, car tous les Espagnols et Italiens estoient à Tiboly^b. Et ainsi^c me retiray droict à Rome, et manday à noz gens venir à nous; et nous r'aliasmes au pont qu'est le plus près de Rome, où passâmes, estant trois heures de nuict quand nous arrivâmes à Rome. Voilà la fortune que j'euz à ceste retirade².

Ne vous fletz jamais, capitaines mes compaignons, quand vous arriverez en quelque lieu, si vous estes tant soit peu en double, à ce qu'on vous dira; car c'est tousjours la cons-tume quand vous arrivez, on vous curesse, on vous prie de reposer. Ne faictes pas cela. Voyez le lieu où vous estes. Reconnoissez le tout. Un des plus grands capitaines que l'Empereur eust jamais, qui fust le seigneur Pescaire^{ 3}, pour s'estre fié à son arrivée en une ville d'Italie, fust prins, et si avoit trois ou quatre millhommes, qui fust une grand*

* Ed. Pomaire.

a) Ascanio (d'Escan.e B) b) Thiboly A c) ainsi A

1. Ascanio della Cornia, frère du cardinal Fulvio della Cornia, né en 1518, mort à Rome, le 4 décembre 1571. Mis par son oncle, le pape Jules III, durant la guerre de Sienna, à la tête d'une armée chargée d'aider le duc de Florence, il fut battu et fait prisonnier par Strozzi, en mars 1554, près de Chiusi. Degrâce par Paul IV comme appartenant au parti espagnol, il s'était mis au service de Charles Quint.

2. Cf., sur la retirade de Tivoli, Ascanio Centorio, *op. cit.*, p. 120; Alessandro Andrea, *Della guerra di campagna di Roma e del regno di Napoli nel pontificato di Paolo III l'anno MDLVI et LVII* Venise, 1570, in 5°, p. 16; La Popelinière, *Hist. de France*, t. I, f° 75 r; Adriani, *istoria de' suoi tempi* Venise, 1582, in-4°, t. I, p. 969; Noël Conti, *Universæ historię sui temporis libri XVI*, Strasbourg, 1612, in-f°, p. 212; Beaucaire, *Arrum Gallicarum commentarii*, Lyon, 1625, in-f°, p. 888. Le récit de Beaucaire est très détaillé et paraît inspiré de celui de Monluc. Beaucaire mourut en 1591. Il faudrait donc admettre qu'il eut communication du passage encore inédit des *Commentaires*. Il n'est pas impossible que l'évêque de Metz ait été en relations avec Florimond de Remond Beaucaire, à la fin de son récit, à brouille l'affaire de Tivoli avec la mésaventure de Marino, contée aussitôt après par Monluc. L'analyse envoyée de Bordeaux avait sans doute été faite négligemment. — Babbì, qui donne la date du 19 septembre, ne fait qu'une vague allusion à la retirade. « Altri dicevano che avevano disegnatò di condurre il Duca alla mara, et però avere mandato fuori di Roma, la notte avanti, monsignor di Monluc con mille archibussieri guasconi e quattrocento cavalli alla volta. » (Arch. stor. ital., t. XI), p. 364.)

3. Cf. t. I, p. 63, n. 3.

honte à un si grand capitaine. Il en jelloit bi faulte sur un autre, comme luy-mesme m'a diet¹. Si j'en eusse faict ainsi, le seigneur Francisco m'eust faict souffrir une escorne, et peut-estre perdre la vie.

Deux nuicts après, les dictz seigneurs me baillarent² deux compagnies italiennes pour les mener à Bellistre³ au duc de Somme⁴, qui est au delà de Marin⁵, au long de la mer, six ou sept mil Je⁶ cheminay toute la nuict, ayant avec moy les deux compagnies du duc de Paliane⁷, et commanday que noz chevaux eussent repeu dans un⁸ heure et demie. Le duc de Somme me vouloit arrester à toute force ceste⁹ nuict-là, mais je n'y vouluz jamais entendre, car je pensois bien que le duc d'Albe n'estoit pas sans espions à Rome, veu qu'il y avoit tant d'Espagnols et gens qui tenoient le party du roy d'Espagne. Et me mis, après avoir repeu, en chemin, qui fust quarante-cinq ou quarante-six mil à¹⁰ aller ou venir¹¹. Et arrivay à

a) me baillarent lesditz seigneurs — b) Bellistre (Bellistre B) — c) et d) Palme — e) entre — f) en

1. Pescara étant mort le 29 novembre 1553, Montluc au se vante-t-il pas un peu ?

2. Velletri, ch. I. de distr., prov. de Rome — La garnison de Velletri, aux ordres du duc de Somma, comptait 2 000 hommes de pied et 400 chevaux (D^r Wotton au Conseil, Paris, 8 octobre, dans *State papers, Mary*, n° 543).

3. Gamberardo di San Severino, duc de Somma, seigneur de San-Quirico, fils d'Alfonso di San Severino et de Maria Diacarlona, né en 1506, capitaine napolitain au service de la France. Confirmé, le 23 février 1539, dans la jouissance de la terre et seigneurie de Langvais, il touchait en 1546 une pension de 6 000 livres tournois. Colonel général des Italiens de Toscane (3 août 1553), il fut (22 juin 1558-10 juin 1569) colonel de l'infanterie italienne et servit pendant les guerres civiles; chevalier de l'ordre (20 août 1569), capitaine de gendarmerie (avril 1563-23 mars 1570), mort à Langvais, le 25 mai 1570. (E. Picot, *Les Italiens en France au xvi^e siècle*, p. 14-15 et F. Vindry, *Dict.*, p. 427). — Cf. Brantôme, éd. Lalanne, t. VI, p. 212.

4. Marino, prov. et distr. de Rome.

5. Ce ravitaillement de Velletri est peut-être celui auquel fait allusion une lettre de Lانسac, Avanson et Sirozi au roi, du 16 octobre : « Joinet que de nouveau, comme l'on diet, les ennemys se preparent pour aller assieger Velletri, qui a esté cause que nous y avons envoyé deux compagnies françoises, assavoir celles des capitaines Jehan de Gazo et de l'isle, avec deux autres Italyennes, pour en retirer deux de mesme nation qui sont dedans, pour quelque soupçon qu'on a conceu des capitaines » (*Corresp. polit. de M. de Lانسac*, t. I, p. 210). Montluc estoit déjà allé inspecter Velletri, avec Aurelio Fregoso, le 11 septembre (Cavalcanti au duc de Parme, Rome, 14 septembre, dans *Lett. de H. Cavalcanti*, p. 105-106; Avila de Roma, 12 et 19 septembre, dans *State papers, Mary*, n° 533 et 538).

trois heures de nuit à Rome, dont bien m'en print ; car, deux heures avant jour, arrivèrent ^a six ^b cens chevaux et cinq cens arquebuziers à cheval à Marin, et trouvèrent les nouvelles que j'estois repassé. Et voylà un' autre fortune qui m'advint, où *il ne me fust pas besoing avoir laissé l'entendement au logis*. Or il faut que j'en ^c mette par escrit un autre ^d, qui m'arriva ^e six ^f jours après, et ne fust-ce que pour faire rire ceux ^g qui liront ce livre ^h *et le discours de ma vie*.

Cinq ⁱ ou six jours après ce rencontre, estant ^j tousjours le camp du duc d'Albe à Tiboly ^k, le baron de La Garde manda à monsieur le mareschal de Strossi ^l de Civitavechia ^m que, s'il luy vouloit envoyer quatre cens arquebuziers, qu'il les embarqueroit dans les gallères et qu'il les iroit descendre à Neptune ⁿ ¹, qui est une place plus forte sur le bord de la mer, laquelle entre ^o dedans les fossez ^p, *et qu'on pourroit ^q brusler les batteaux que le duc d'Albe y avoit fait amener, pour ^r faire un pont à Ostie ^s ², afin de passer le Tibre du costé de deçà, comme il fist après ^t*. Or monsieur le mareschal m'en laissa la charge. J'y^u envoiay mon fils Marc Antoine ^v et le capitaine Charry, avec les quatre cens arquebuziers, lesquels y allèrent par eau ^w. Et comme ils furent à Civitavechia ^x, il les embarqua et les alla descendre audit Neptune. Mais ^y *il ne fust possible de les brusler; car il les avoit mis dans le fossé, et les deffendoient de la forteresse ^z*. Et comme les affaires

¹ *Legion des mers Ed. cavie*

^a arriva ^b cinq ^c 4 ^d 10 ^e ferme à dire fortune ^B ^f m'advint ^g cinq ou six ^h fire à ces ^B — ⁱ libre ^j Or cinq ^k après cela, estant ^l Tiboly ⁴ ^m Astrossi (Estrossi ^B) ⁿ Civilevecho (Civileveschi ^B) ^o Neptune ^A ^p mer et la mer entre ⁴ ^q batteaux ⁴ — ^r pour ^s amener, lesquels il vouloit pour ^t Ostie ^B ^u tous deux ^B ^v et ^w Marcq (Marc ^B) Anthoine ^x et

¹ Nettuno, prov. et distr. de Rome, au sud d'Ostie

² Ostie, commune de Rome.

³ Ce détail, que n'a confirmé aucun document connu, s'accorde avec ce que l'on sait des efforts infructueux faits par les Pontificaux pour reprendre Nettuno et empêcher le duc d'Albe de couper les communications de Rome avec la mer en s'emparant d'Osae (cf. Duruy, *op. cit.*, p. 297).

de la guerre sont incertains, il m'advint que, le jour mesmes qu'ils arrivèrent à Neptune, où ils^a demeurarent deux jours, je m'allay promener le soir hors la porte de Rome qui va à Marin, et trouvay un homme qui venoit de Marin. Je^b luy demanday qui il estoit; il me dict qu'il estoit l'hospitalier^c de Marin. Et cogneuz à sa langue qu'il n'estoit pas Italien, ce qu'il me confessa, car il me dict qu'il estoit François et qu'il estoit pauvre homme, reduit à cest hospital de Marin. Je luy demanday qui estoit à Marin; il me dict que, le matin, le sieur Marc-Antoine^d Collonne^e y estoit arrivé avec sa compagnie de cinquante hommes d'armes, n'ayant rien avec luy d'avantage homme de pied ny de cheval. Les^f compagnies d'hommes d'armes en Italie n'ont point d'archiers, *comme les nostres*. Marin est audict Marc Antoine^g. Et parce que j'avois entendu à Rome qu'il estoit, l'on le m'avoit depenct un^h jeuneⁱ seigneur de vingt à vingt-deux ans, plein de bonne volonté et riche^k de quatre vingt mil escuz de rente. Paliane^l estoit à luy, que le pape luy avoit osté et donné à son nepveu, que l'on^m appelloit despuis le duc de Palianeⁿ. Le tiltre ne luy dura^o guières, car il la recouvra après^p.

Ayant laissé^q cest hospitalier, il me va en l'entende

a) qu'ilz B. b) et c) Antoine d) Colone B. e) cheval. Or les f) *appellent* estre ung — g) uno B. h) seigneur i) Palianne A. j) l'ous k) demeura A. l) après. Or après que j'euz laissé

1. L'hôtelier

2. Marcantonio Colonna, fils d'Ascanio Colonna et de Jeanne d'Aragon, né à Civita Lavinia le 20 février 1532, prit part au siège de Sienna (1554-1555), fut dépossédé de ses États par Paul IV, servit sous le duc d'Albe dans la guerre contre ce pape et contre le duc de Guise (1558-1559), recouvra ses États à la mort de Paul IV (1559), capitaine général de la Sainte-Eglise (1570), capitaine des galères pontificales à Lepante (1571), vicé-roi de Sicile (9 janvier 1577), mort subitement à Molina Celli, le 1^{er} août 1584; épousa Felice Orsini (Litta, t. II, fasc. xxxvii, tav. ix).

3. Allusion à la confiscation du château de Palmano, en août 1555, par Paul IV au profit de Giovanni Carafa, comte de Montorio, frère aîné du cardinal (cf. Duruy, *op. cit.*, p. 434).

4. Par les traites de Cavi, signés le 4 septembre 1557. Sur cette restitution de Palmano, voir D. Ancel, *La dispute et le procès de Carafa*, p. 19-21.

ment que facilement je prendrois ^a prisonnier ce seigneur romain, et que, si je le pouvois attrapper ^b, j'estois riche à jamais; car pour le moins j'en aurois quatre vingts mil escus de rançon, qui estoit son revenu d'un an. Ce n'estoit pas trop. Je vais discourir en ^c moy-mesmes que monsieur de La Molle viendrait avec moy, menant trois cens arquebuziers seulement, et les laisserois à moitié chemin, auprès d'une tour, où il y avoit des cabanes pour retirer le bestail (car j'avois recogneu le chemin, allant et retournant à Belistre ^d), et que je prendrois le capitaine Ambros, lieutenant d'une compagnie ^e du duc de Paliane ^f, avec vingt-cinq chevaux des meilleurs et les plus courans de sa compagnie; et que j'emprunterois au seigneur Aurelio Fregouse ^g son lieutenant et sa cornette, avec trente-cinq salades seulement des meilleurs qu'il eust, et ^h les meilleurs chevaux; et que je laisserois à une portée d'arquebuzes de monsieur de La Molle, tirant vers Marin, le capitaine Ambros avec les vingt ⁱ cinq salades, et moy je m'en irois avec celle[s] du sieur Aurelio ^j me mettre en embuscade auprès de Marin, soubz les vignes et un peu à main gauche du grand chemin, et que j'envoyerois six salades donner l'alarme un peu devant le jour à Marin, et qu'estant le sieur Marc-Antoine ^k jeune et ^l plein de bonne volonté, il ne feroit point de faute de sortir. Je ^m faisois ⁿ estat que, à point nommé, il sortiroit au point du jour, et que les six salades l'ameneroient à nostre embuscade, et que je prendrois la fuite ⁿ avec les six sal-

^a *Leçon des mss. Mot omis dans l'éd.*

a) je le prendois — b) prendre — c) au, et discourais en A — d) Belitre B — e) d'une des compagnies — f) Palme — g) Aurelly Fourgouse (Aurely Fourgouse B) — h) salades qu'il eust seulement, des meilleures qu'il eust, et A — i) Aurelly — j) Anthoine — k, jeune (June B) seigneur et — l) et — m) faisons A — n) cargue

1. Cf. p. 6, n. 4. Il commandait le contingent envoyé au secours du pape par le duc d'Urbin. Il était à Rome depuis le 5 septembre (D. Ancel, *La question de Sienna et la politique du cardinal Carafa*, p. 29-30) et avait accompagné, le 11, Montuc à Velletri.

lades à sa veuë, et qu'il me suivroit à toute bride, voyant une cornette, laquelle luy feroit joye de la pouvoit prendre, pour avoir plus de reputation de sa victoire.

Or, comme j'euz tout cela discouru en mon entendement, je le tenois aussi assuré *mon* prisonnier comme si je l'eusse eu entre mes mains : et ^a m'en retournay ^b dans la ville, et parlay au sieur Aurelio ^c, lequel me presta son lieutenant et son enseigne, avec les trente-cinq sallades. Pareillement j'en ^d parlay à monsieur de La Molle et au capitaine Ambrosi ^e. Le lieutenant du seigneur Aurelio ^e estoit ^f Grec et s'appeloit le capitaine Alexis ^g. Nous nous assignâmes à l'entrée de la nuit à la porte ; et ne vouluz rien dire de mon entreprise à monsieur le mareschal, ny à personne de ceux que j'amenois, jusques à ce que nous fusmes hors la ville. Et alors je tiray à part monsieur de La Molle et les capitaines Ambrosi ^h et Alexis ⁱ, et leur dis mon entreprise, laquelle ils trouvarent tous trois fort bonne ; et *asseurement nous eusmes aussi bon entendement les uns que les autres* Il nous *lar*doit que nous n'y fussions. Et euz me faisoient l'entreprise bien aisée, affirmant ^k, les deux qui le cognoissoient, qu'il sortiroit. Et trouvant le capitaine Ambrosi ^l prest ^m, ayant couru sept mil après moy, *dict* que nous l'emporterions, et toutes ses gens. Et ainsi ⁿ nous nous en alâmes, chasque troupe à part, la mienne tousjours la première. Et comme nous fusmes près de la tour, j'y laissay monsieur de La Molle ^o, et plus avant, dernier la petite chappelle, le capitaine Ambrosi ^p. Or, comme nous fusmes, le ^q capitaine Alexis ^r et moy, au fons des vignes, près Marin, il voulust que l'enseigne menast les six, et bailla le drapeau à un autre. Je luy baillay un gentil-homme des miens. Et nous nous mîmes

^a *Lectre de B, A et éd. :* qui estoit.

^b) comme assure (asséure B) le contraire et ^c) retourne A — ^d) Aurelly — ^e) et A — ^f) Ambrosy A — ^g) Alexi — ^h) Ambros — ⁱ) affirmement — ^j) près — ^k) ainsi A — ^l) Mole B — ^m) Ambros Et enlains le A

dans une mare^a, où^b l'hyver l'eau^c croissoit, et^d l'esté n'en y avoit point, car en autre lieu nous ne nous pouvions cacher; et ainsi^e s'en allèrent les six droict à la porte de la ville. Et comme le jour commença à venir, nous^f n'avions point nouvelles que noz gens eussent donné l'alarme. Je pensois, ou bien que le seigneur Marc-Antoine^g ne vouloit point sortir, ou bien qu'il s'en estoit retourné. Or, à main gauche de nous, il y avoit un grand vallon. Je m'estois mis sur^h un petit haut, où il y avoit desⁱ pierres d'une ruine^j de maison ou bien de chappelle; et commençay à voir par delà le valon, sur la montée, trois ou quatre chevaux, lesquels^k une fois paressoient^l, d'autres fois non^m. Je les monstray au capitaine Alexisⁿ, qui estoit plus bas que moy. Il fist partir deux sallades tout au long des vignes, où^o le vallon commençoit. Je^p n'avois jamais encore jetté les yeux dans le vallon, pour ce que le jour ne faisoit que commencer à sortir, et je regardois tousjours vers^q la montagne, où se monstroient ces trois ou quatre chevaux. Et ne seurent noz deux chevaux à cinquante pas de nous, que^r je tournay ma veüe dans le vallon. Je^s vis^t trois troupes de gens à cheval, à la première y^u pouvoit avoir plus de cent chevaux, à l'autre plus^v de deux^w ou trois cents, et en la grande sept ou huict cents. Or il faut dire la raison pourquoy ils y estoient. Comme le baron de La Garde faisoit la descente de noz gens à Neptune, ceux de Neptune firent partir deux chevaux en poste vers le duc d'Albe à Tiboly^x, lequel incontinent despescha le sieur de^y la Corne^z, avecques

^a *Leçon de B.* Et ne seurent noz deux chevaux omis dans A et l'ed. Au lieu de que, l'ed. a quand

^a) marast (mara B) — b) que — c) l'eau y demouroit et — d) ainsi — e) donc et nous B — f) ainsi me — g) omis dans A — h) de B — i) ruy de B — j) que — k) se monstroient — l) ne se monstroient point — m) Alexi — n) vigues et en — o) Or (et B) je — p) a — q) et — r) descouvre B — s) n'y — t) contre au plus B — u, plus bas de B) deux — v) Tiboly A — x) sieur Escauy de

douze cens chevaux et douze enseignes de gens de pied, qui cheminarent^a toute la nuict. Et un' heure devant jour, il arriva à ce vallon, et les gens de pied à^b la crouppe^c de la montée^d. Ils avoient^e faict alte^f là jusques à ce que le sieur Marc-Antoine^g seroit prest, luy ayant envoyé^h vingt-cinq sallades pour le faire monter à cheval. Et comme ils furent à la porte de la ville, ils trouvèrent noz six sallades (l'aubeⁱ du jour ne faisoit que commencer à poindre^j), et se demandarent les uns aux autres : « Qui vive ! » Et au cry ils chargearent les nostres, de telle sorte qu'il ne fust possible qu'ils reprinsent leur chemin à nous, et prindrent la fuite^k vers le chemin qui vient de Belistre^l à Rome ; et au long de la plaine romaine les chassarent jusques auprès de Rome, et donnarent l'alarme à monsieur le mareschal et à toute la ville, et dirent qu'il n'estoit possible que je ne fusse prins, et toutes les gens que j'avois avec moy perduz^m. Or, comme le capitaine Alexisⁿ eust r'appellé ses deux chevaux, nous prismes la retraicte par le chemin que nous estions venuz. Et voylà les cent chevaux après nous, les deux ou trois cents après, qui venoient le trot, et les enseignes de gens de pied venoient après le pas, et ainsi^o nous menarent sept mil jusques^p au capitaine Ambrosi^q, les lances tousjours sur la crouppe de noz chevaux. J'estois sur ce^r cheval turc gris que le duc de Paliane^r m'avoit donné, un des vistes chevaux que je montay jamais et qui bondissoit le mieux un fossé. Aucunes fois je sautois du^s chemin dans le

^a *Leçon des mss. Ed. : en.*

a) chemyna — b) de — c) courpe (croupe B) — d) montée A — e) Et avoit — f) haltou — g) Anthoine — h) prest et luy avoit envoyé — i) sallades et l'aube — j) sortir — k) cargue — l) Belistre B — m) Alexi — n) ainsin — o) mil et jusques — p) Ambros — q) ung — r) Palianne

1. On trouve un écho de ce bruit dans un avis de Rome, du mois d'octobre (non daté, qui porte que M. de Montbrun, en revenant d'une certaine expédition, est tombé dans une embuscade et a été fait prisonnier, puis échangé contre six ennemis (*State papers, Mary*, n° 551).

champ^a à main droicte, autres fois à main gauche. Quand nous fuyons par le grand chemin, le capitaine Alexis^b estoit tousjours à la quenë, comme moy, et celuy qui portoit la cornette devant. J'allois tousjours parlant aux soldats qu'ils ne s'esbahyssent point, ores^c du costé de main gauche^d, ores^e du costé de main droicte^f. Le / plus que nous pouvions avoir devant eux estoit^g de la longueur de trois ou quatre lances.

Or le capitaine Ambrosi^h, comme nous approchasmes de luy, sort de dernier la chappelle; et je commence à crier : « Volte, volte ! » à noz gens, qui tournarent incontinent. Et tout en un coupⁱ je leur fis une cargue, et les rembaray jusques dans^j l'autre troupe, laquelle^k, ayant veu sortir^l nostre embuscade, avoit faict alte^m pour voir que c'estoit ; et toutes les deux troupes se serrarent, faisant semblant de nous vouloir faire la cargue. Je cogneuzⁿ bien que j'avois faict un pas de clerc^o d'avoir faict ceste cargue^p, et pensay une fois estre perdu. Mais^q, par bonne fortune, monsieur de La Molle se monstra sur le chemin avec l'arquebuzerie, qui^r fust cause que les ennemis ne me firent la cargue, ains^s s'arrestarent. Alors le capitaine Alexis^t me dit : « Quelli primi che si sequitano sono Greci, per che lo ò intesi à loro gridi. Me ne vo à vedere se potero fermar li, per tratener mi con essi loro. ^u » Ce^v qu'il fist, leur demandant parler à fiance. Et cependant je

^a *Leçon des mss. Mot omis dans l'éd.*

a) camp A — b) Alexi — c) asture (astheure B) — d) droicte B — e) gauchio B — f) et le — g) c'estoit — h) Ambros (Ambroz B) — i) ces quatre mots omis dans A — j) jusques à dans — k) quo (qui B) — l) haltou — m) Or (et B) congneuz-je — n) d'escolier — o) charge A — p) et A — q) quo — r) et A — s) dit en ytalien : « Ceux icy quo (qui B) nous chassoient les premiers les premiers sont grecz, car je l'ay entendu au cry qu'ilz faisoient. Je veois voir si je les pourray amuser. » Ce

1 Lire: « Quelli primi che si seguitano sono Greci, per che lo ho inteso a' loro gridi. Me ne vo a vedere se potero fermarli, per trattenermi con loro. » (Les premiers qui nous suivent sont Grecs, comme je l'ai reconnu à leurs cris. Je m'en vais voir si je peux les arrêter, pour m'entretenir avec eux.)

faisois cheminer monsieur de La Molle, et gagnai ^a une petite descente ^b, de sorte que les ennemis ne pouvoient plus veoir ce que nous faisons; et leur ^c fis aller gagner les pilliers des aqueducs ^d, qui estoient par là où anciennement les Romains faisoient venir l'eau à Rome; et de mesmes commanday aux gens à cheval de les suivre au grand pas. Ainsi ^e s'acheminèrent, allant le plus grand pas qu'ils pouvoient. Puis je retournay au sieur Alexis ^f, ayant rafreschy la bouche de mon cheval dans un fossé auprès de la tour, lequel je trouvai après aussi frais que s'il n'eust point couru. Or, comme les deux troupes furent ensemble et eurent faict alte ^g, la grande fist de mesmes alte ^g, et les gens de pied pareillement. Le ^h capitaine Alexis ^f parloit tousjours à eux. Je ⁱ pouvois descouvrir tousjours les nostres, et comme je les vis près des aqueducs ^d, je m'approchay du capitaine Alexis ^f et luy dis: « Retiriamo si, capitano, ritiriamo si ¹. » Ils ^j luy demandèrent qui les menoit. Il me nomma; et commencèrent à faire des exclamations, disans qu'en huit ou neuf jours ils m'avoient failly trois fois, c'est à la retraicte de Tiboly ^k, et au retour de Belistre, et à ceste heure ^l, dont le capitaine Alexis ^f seroit ^m d'eux, tousjours se retirant. Or ⁿ, à la despartie du capitaine Alexis ^f, plusieurs d'eux me criarent: « A Dio, signor di Monluco, à Dio » Et ^o moy aussi je leur criay: « A Dio, à Dio ². » Et ^p de là tournèrent tout court droict à Marin, où trouvèrent nouvelles que le baron de La Garde avoit rembarqué nos gens, et

^a) gagna — ^b) descendue — ^c) les — ^d) aqueducs — ^e) pas et ainsi (ainsi B) — ^f) Alexi — ^g) alto (haltou B) — ^h) Or le A — ⁱ) et moy — ^j) dis: « Retirons-nous, capitaine Alexi, retirons-nous. » Or (omss dans B) ils — ^k) Tiboly A — ^l) asture (astheure B) là — ^m) menaçoit — ⁿ) d'eux pour (de B) ce qu'ils m'avoient failly par trois fois. Or — ^o) criarent: « Adieu, seigneur de Montluc (Montuc B), adieu, seigneur de Montluc (Montuc B) ¹ » Et — ^p) moy je leur criay aussi: « Adieu! » Et

1. Lire: « Ritiriamoci, capitano, ritiriamoci. » (Retirons-nous, capitaine, retirons-nous.)

2. Lire: « Addio, signor di Montluc, addio. » (Adieu, monsieur de Montluc, adieu.) « Addio, addio. » (Adieu, adieu.)

retourné à Civitavecchia ^a. Le seigneur Ascanio ^b me renvoya trois sallades que j'avois perdu, mais ^c non les chevaux. Car comme leurs chevaux bronchoient, ils tumboient par terre: et moy je sautois en ^d chemin avec mon turc, et ^e, leur donnois sur la croupe ^f du plat de l'espée, de sorte qu'ils s'enfermoient dans la troupe. Il ^g les renvoya par un sien trompette, lequel nous faisoit rire, parlant de son maistre qui disoit que, s'il eust sçeu que je fusse esté en ceste troupe, il m'eust accompagné jusques aux portes de Rome pour me prendre ^h; mais en courant ne demandarent jamais à ces prisonniers qui les conduisoit, jusques à la fin que nous fusmes sauvez. Et me disoit le trompette que, si j'eusse esté prins, il ne me falloit pas avoir craincte qu'on m'eust ⁱ faict desplaisir; car l'on m'eust autant ou plus caressé et honoré que dans nostre camp ^j. Aussi peut-on dire que jamais prisonnier n'est sorty de mes mains ou de lieu où j'eusse puissance, qui fust mal content de moy. Celi est inutile de les escorger jusques aux os, quand ce sont personnes d'honneur qui portent les armes, mesmement quand c'est une guerre de prince à prince, c'est plustost un esbat qu'une inimitié.

Ainsi je m'en retournay à Rome, et, après m'estre desarmé, j'allay trouver monsieur ^k le mareschal, monsieur le cardinal Carraffe ^l et duc de Paliane ^m, lesquels je trouvoy ensemble ⁿ en un logis à la ville, où ils estoient ^o revenuz ^p du palais Saint-Pierre ^q. Et me commencèrent à dire tous trois qu'il sembloit que je me voulusse perdre pour mon plaisir, et que, s'ils eussent sçeu ma sortie, ils m'eussent empesché. Ils ^r voulurent

^a *Laçon de B. Ed. et A. : courpe*

^a) Civitavecchia (Civiltavesche B) - ^b) Escaigne - ^c) perdu, les personnes, mais ^d) a) - ^e) je A - ^f) et - ^g) et - ^h) Rome veur s'il m'eust peu prendre - ⁱ) ses A - ^j) point A - ^k) m'eusse H - ^l) camp et ainsi (ainsi B) - ^m) messieurs - ⁿ) Caraffe A - ^o) Palliano A - ^p) trouvs tous trois ensemble - ^q) c'estoient (s'estoient B) - ^r) remués - ^s) et

1. Le palais du Vatican.

entendre l'occasion de mon entreprinse, laquelle je leur racontay de poinct en poinct et leur dis que, la nuict en allant, je tenois aussi assuré prisonnier le sieur Marc-Antoine^a comme j'estois assuré de mourir, et ^b que desjà j'avois faict estat de tirer de sa rançon quatre vingts mil escuz (*ce n'estoit pas trop de prendre son revenu d'un an*) : et que j'en voulois donner les quarante mil à monsieur de La Molle, aux capitaines et aux soldats, et que je voulois garder les autres quarante mil pour^c m'achapter du bien en France, pour estre près du Roy, *car la Gascogne en est trop estoignée* : et qu'il me sembloit desjà que j'avois du bien près de Paris, de sorte que ^d de toute la nuict je ne me^e peuz oster ceste opinion de la teste. Et comme ils entendirent mes raisons, ils se mirent à rire si fort que je croy qu'ils ne rirent jamais tant pour un coup, de ce que j'avois desjà faict estat de la prinse et^f de la rançon et d'achapter terres et chasteaux. Et^g monsieur le mareschal, quand il vouloit gaber, parloit tousjours^h en italien. Ilⁱ me dist *de bonne grâce* : « Signor, quando che vi andaremo visitar, farete voi à noi altri tre bona chiera nei castelli que volete comprare à presso Parigi ¹. » *Ils en rirent à mes despens.*

Or^k estoient-ils sur une despesche qu'ils faisoient au Roy, et^l envoioient devers Sa Majesté monsieur de Pourrières^j, de Provence^k, lequel avoit prins sa part du rire,

^a *Leçon des mss. Mot omis dans l'éd.* — *Leçon de B. Mot omis dans A et l'éd.*

^a) le seigneur Marc Anthoine — ^b) comme alors que je parlois à eux le contraire et — ^c) que les autres quarante mil je me voulois garder pour — ^d) Paris et que — ^e) d'achapter des places. Or (et B) monsieur — ^f) il se vouloit gaudir, Il se (*omis dans B*) gaudissoit tousjours — ^g) et — ^h) me disoit si quant tous trois me viendroient voir, si je leur feroys bonne chere en ces beaux chasteaux que j'aurois (j'avois B) achapté Or — ⁱ) Roy non pas de cela et — ^j) Pourrières

1. Lire: « Signor, quando vi andaremo a visitar, farete voi a noi altri tre buona cera nei castelli che volete comprare presso Parigi. » (Seigneur, quand nous irons vous voir, vous nous ferez, à nous autres trois, bonne chere dans les châteaux que vous voulez acheter près de Paris)

2. Antoine de Glandevès, sieur, puis (1577) comte de Pourrières et Le Puget, fils de Louis et de Bartholémie de Forbin Soliers, né en 1511, testa

et tous ceux qui estoient avec eux Et comme il y a des^a gens qui sont subjects à faire plus mal que bien, il y eust quelqu'un qui escrivit par la voye de la banque à Lyon comme^b j'avois perdu toute la cavallerie du pape en la plaine romaine, et que je m'en estois fuy, et ne sçavoit-on que^c j'estois devenu^d. *Je croy que ce sont gens appostez pour faire courir quelque mauvaise nouvelle, afin de degouter nos partisans* Cela fust escrit de Lyon par^e la poste à monsieur le connestable, lequel le dit au Roy, qui ouyt ces nouvelles avec beaucoup de des plaisir. Monsieur de Porrières^f, qui venoit par le pays des Grisons, ne peust estre si tost à la court que les^g nouvelles n'y eussent couru quatre jours auparavant. Et comme monsieur le marschal et les autres avoient^h ry de ma folie, le Roy restoit aulant mal-content contre moy, disant que c'estoit la plus grandⁱ folie que jamais homme entreprint, ayant tousjours esté heureux, mais qu'à present j'avois perdu mon heur [à une si grand perte, qui avoit effacé et mon heur^j] et ma repulacion, estant bien mary que cela me fût advenu mesmes aux portes de Rome. Ces^k nouvelles ne furent si cachées qu'on ne les escrivit tout incontinent en Gas-cogne *Je vous laisse à pencer comme je fuz accoustré de ceux qui ne n'aimoient guères; car il faut estre Dieu pour n'avoir point d'ennemis et envieux, ou bien ne se mesler que de fuire son ja[r]din ou son vergier.* Et comme

^a *Leçon des mss* Ces onze mots omis dans 1 et 6

a) de B b) que c) à quoy — d) devenu. Et de Lyon feust escrit par
e) Pourrières — f) ces g) eussent h) grand — i) lesquelles

en 1592, chevalier de l'ordre et commissaire général (1556) de la marine du Levant, commissaire des guerres en Provence (1562). Il épousa, avant le 24 sept. 1558, Claire de Maguier d'Oppède, fille du célèbre président, puis, le 4 déc. 1579, Lucrèce de Forbin-Janson. Son buste et celui de sa première femme, qui ornent son mansolee, aux Minimes d'Aix, ont été recueillis dans la collection Arbaud, à Aix-en-Provence [Communique de M. F. Vindry,

1 Cf. p. 239, n. 1.

monsieur de Porrières^a fust arrivé, le Roy le fit venir en^b son cabinet, et après avoir leu les lettres et sa creance, dans lesquelles ne se parloit rien de cela, ny monsieur de Porrières^a n'en parloit aussi, le Roy luy dict : « Et bien, monsieur de Porrières^a, Monluc^c s'y est-il trouvé ? il a fait une belle besogne ! » Lequel luy respondit qu'il m'avoit laissé à Rome ; et le Roy luy dict qu'il sçavoit bien que j'avois perdu toute la cavallerie du pape, et que je m'estois^d sauvé^e. Sur quoy monsieur de Porrières^a fust fort^e esbahy de ces nouvelles, et luy dict que, si cela estoit advenu depuis^f son partement, qu'il pourroit bien estre, mais qu'il n'avoit demeuré que neuf^g jours à venir. Sa Majesté fit regarder combien il y avoit que ces nouvelles estoient venues, et trouvèrent qu'il y avoit quatre^h jours. Alors le Roy dict qu'il pensoit que c'estoit une bayeⁱ et nouvelles de banquiers. Et sur ce il va souvenir à monsieur de Porrières^a de ma folie, et luy dict, *comme depuis il me conta* : « Sire, je vous vais dire que^j c'est, de quoy vous rirez autant comme nous avons fait. » Et luy conta^k toute mon entreprinse, et ce que j'avois répondu à mon arrivée à messieurs^l le mareschal de Strossi^m, cardinal Carraffe et duc de Pallianeⁿ, et que, en leur comptant mon entreprinse, il sembloit que je tenois prisonnier le seigneur Marc Antoine^o, l'argent et tout. Et asseurez-vous que^p, à ce qu'on me dict^q depuis, on n'avoit veu rire le Roy si fort il y avoit long temps, monsieur le connestable et tout^r tant qu'ils estoient. Et me dict-on que le Roy, plus de huit jours après, voyant^s Porrières^a, luy disoit :

^a Ed. Montluc.

^a) Pourrières A — ^b) dans A — ^c) m'en estois — ^d) fouy — ^e) tout
^f) puis B — ^g) huit B — ^h) qu'il n'y avoit que quatre — ⁱ) vous compleray
 que A — ^j) va (omis dans B) comtant — ^k) monsieur — ^l) Astros (Estrosai B)
^m) Palliane — ⁿ) Anthoine — ^o) omis dans A — ^p) m'a asseuré A — ^q) tous B
^r) que plus de huit jours après le Roy voyant B

^s Tromperie, mystification

« Et bien, Porrières^a, Monluc a il achapté encores^b ces^c places autour de Paris? » Et ne lui souvenoit jamais qu'il n'en rît. Et pour ce que j'escriis en mon^d livre^e que, cent ans a^f, homme n'a esté plus heureux ny mieux fortuné à la guerre que j'ay esté, regardez donc si vous le cognoistrez à ces trois ocasions qui me vindrent en huict ou neuf jours l'une après l'autre, outre autres^g que vous y trouverez. *d'avoir eschapé sans perte et dangers qui n'estoient pas petits.*

Quelques^h jours après, le duc d'Albe entendit que monsieur de Guiseⁱ alloit en Italie pour secourir le pape^j, qui^k fut cause qu'il se retira un peu vers la mer avecques son camp, et puis vint assieger Ostie^l. Monsieur le mareschal sortit de Rome avecques quelques enseignes italiennes, et deux d'Allemands, et cinq ou six de François^m. Et voulust le pape qu'il luy laissast pour sa garde Marc-Antoineⁿ, mon fils, et le capitaine Charry, avecques

a) Porrières I — b) encores achapté B — c) omis dans B — d) ce I
e) livre — f) qu'il y a cent ans qu' B — g) d'autres — h) Or quelques
i) que B — j) omis dans B — k) Anthoine

1 Cf. t. I, p. 421, n. 2.

2 Et non pour conquérir le royaume de Naples, au nom des droits de sa famille, héritière de la maison d'Anjou. Cette maison a été inventée par les polémistes protestants du xvi^e siècle (voir, par exemple *Les Faicts et dictz memorables de plusieurs grands personnages et seigneurs françois*, t. I, 1562, in-8°, p. 40, et *Summary discours sur la rupture et infractiō de la paix en 1568* dans *l'Histoire de nostre temps*, s. I, 1570, in-8°, p. 317). Sur le voyage du duc de Guise voir R. de Bouille, *Hist. des ducs de Guise* (Paris, 1860, in-8°, 4 vol.), t. I, p. 313-395; Fernerou, *Les ducs de Guise et leur époque* (Paris, 1877, in-8°, 2 vol.), t. I, p. 89-288; Duruy, *op. cit.*, p. 21-222; Decrue, *Une le Montmorency sous Henri II* (Paris, 1889, in-8°, p. 128-19); P. de Valère, *Charles de Marillac* (Paris, 1891, in-8°, p. 361-37), B. Ancel, *La question de Somme et la politique du cardinal Carafa*.

3 Le duc d'Albe prit la ville, puis, le 17 novembre, après un furieux assaut, la citadelle (Duruy, p. 19-201, d'après Noret).

4 Orlet le Selve et Lonsac octroyèrent de Rome, le 14 novembre : « Fust advisé par lundy, 9 de ce mois, sortiroient de ceste ville, sous la charge et conduict de M. le mareschal Strozzy, accompagné de M. le duc de Somme, deux cens chevans legers et quatre mille hommes de pied, à sçavoir six enseignes de François, deux d'Allemands et quinze d'Italiens, avec 8 pieces d'artillerie et leur equipage, et un pont pour passer le Tybre, » Besou estoit, et fut en faire le premier logis à la Magliana, qui est environ à 8 milles devers Ostie, ce qui fut fait ledit jour de mardy » (Biaier, *Lettres et Memoires l'Etat*, t. II, p. 204, *Corresp. polit. de M. de Lonsac*, t. I, p. 131.)

leurs compagnies. Monsieur le mareschal s'alla camper deçà le Tibre^a, vis-à-vis d'Ostie, et là se retrancha^b. Le duc d'Albe, avant qu'il y arrivast avoit faict faire son pont et faict un fort au dessus d'Ostie^c, du costé mesmes où monsieur le mareschal s'estoit campé. Je manday à monsieur le^d mareschal s'il vouloit que je m'en vinsse devers luy de Montalcin^e avecques cinq ou six enseignes italiennes ou françoises, lequel ne le voulut, pour craincte que l'entreprinse ne fût pas encores du tout descoverte. Et pour ce que monsieur le mareschal, avecques les compagnies italiennes et françoises qu'il avoit^f, n'avoit^g ceu^h faire recognoistre le fort des ennemis, voir s'il y avoit eau dans le fossé ou non, et en estoit demy desesperé, (car le duc d'Albe s'estoit reculé d'Ostie, tirant vers le royaume de Naplesⁱ, et n'avoit laissé que quatre enseignes d'Italiens dans le fort^k et quatre dans Ostie^l).

^a) Tybree (Tibre B) ^b) et A ^c) d'Ostie B ^d) au d et sicut B
^e) Montalcin B ^f) ces trois mots n'est dans B ^g) avoit l. n'avait B
^h) peu - i) Ostie (Hostie B)

1. Strozzi descendit le Tibre vers Fluminio et, n'ayant pu empêcher les Espagnols d'approcher d'Ostie, se mit en observation sur la rive droite du petit bras du fleuve, c'est-à-dire « deçà le Tibre », par rapport à Rome (Strozzi au roi, Campo Salvo, 19 novembre, dans *Arch. stor. ital.*, t. XII, p. 509).

2. Ces deux mots sont, dans les mss. et l'édition, deux lignes plus bas : « pour craincte que l'entreprinse de Montalcin ne fût pas encore du tout descoverte ». La phrase est intelligible. Il semble bien qu'il faille reporter les deux mots plus haut. On peut supposer qu'après coup, ils n'ont pas été réinsérés à leur place par le copiste. En effet, Montluc avait quitté Rome entre le 11 et le 20 octobre pour se rendre à Montalcino : des avis de Rome, du 17 annonçant son départ (*Stato papale*, May, n° 331). Le 20, il écrivait de Montalcino au comte de Montluc que le pape et les ministres du roi lui avaient donné congé de venir les voir pour huit jours seulement, et qu'il allait visiter les places de la Maremme, puis Chiusi et Radicofani, etc. de Ruble, t. IV, p. 60-61). Le 14 novembre, il était encore à Montalcino, où il signait une exemption de logement de gens de guerre pour Giovanni Batista Bandi (Bibl. commun. de Sienne, mss. D. V, 4). Le 18, il était à Corneto, occupé à fortifier la place (Montluc au cardinal Carafa, Corneto, 18 novembre, publié par P. Courtemont et Ch. Sammarini dans le *Bull. italien*, 1903, t. III, p. 159-164).

3. Le 30 novembre, après que le duc d'Albe eût signé, le 27, avec Carafa, dans Pile de Porto, une suspension d'armes de dix puis de quinze jours (Odet de Selve et Lansac au roi, Rome, 25 novembre, dans *Corresp. polit. de M. de Lansac*, t. I, p. 533. Cf. Duray, p. 201-202 et D. Ancel, p. 50).

4. D'après une lettre de Lansac au comte de Montluc, du 13 janvier 1557, qui donne de nombreux détails sur le siège, il y avait dans le fort « deux enseignes d'Espagnols faisant en tout trois cens hommes » (*Corresp. polit. de M. de Lansac*, t. I, p. 285).

ledict seigneur mareschal avoit fait sortir de l'artillerie de Rome pour battre le fort¹, et avoit envoyé prier le^a pape luy laisser venir mon filz et le capitaine Charry : ce qu'il fist, à^b mon *grand* mal'heur et de mon pauvre^c filz. Comme^d il fust arrivé, et le capitaine Charry, devant monsieur le mareschal, ledict sieur se plaignoit à eux de n'avoir peu faire recognoistre le fort à *son aise*. Le lendemain au soir toucha la garde à mondict filz, lequel delibera de venir à bout de ce que les autres avoient^e failly : et communiqua son dessein au capitaine Charry et au baron de Beynac², qui estoit aussi ce jour-là en garde. Il ne faillit pas^f car le lendemain, voyant les ennemis sortir, selon leur constume, pour chercher des^g fascines, il les suivit et mena battant, sans craincte des arquebuzades, jusques au bord du fossé, qu'il recognust aussi sagement et curieusement comme si ç'eust esté quelque vieux capitaine. Mais, s'en^h retournant, une meschante arquebuzade luy donna dans le corps. Toutesfois de son pied il se porta jusques au logis dudict seigneur mareschal, parce qu'il disoit que, avant de mourir, il luy vouloit rendre compte de son faict. Ledict sieur mareschalⁱ le^k fit mettre sur son lit, sur^l lequel ce pauvre garson, rendant presque

^a *Ed* auroient

^a) au ^b) pour ^c) pauvre ^d) filz que comme ^e) filz et à ung baron de Bènac, et le matin mon (mondict B) filz arresta avecques luy j'il les secourroit : et comme les ennemys s'outoient tous les matins *prendre des* ^f) *faichines*, à la venue de tous nos gens B], que jamais homme ne les avoit chargés, mon filz les chargea et les rembarra jusques à dans le fort, puis print (vint B) tout au long de la contrescarpe et alla plus de cent pas au long du fosse, et s'en — ^g) *retournant* de la cortine en hors, il eust une harquebuzade au travers du corps, et se porta sur ses piedz j usques à la tranchée. Monsieur le mareschal ^h) mareschal l'envoya prendre et le ⁱ) *lit* de camp sur

¹ Cf. p. 256, n. 4

² Jean Marc de Montaut, chevalier, baron de Bènac, sénéchal et gouverneur du pays de Bigorre, tué à Macerata en 1557 (P. Auselme, t. VII, p. 606) épousa en 1547 Madeleine d'Andoins (Arch. dép. de Lot-et-Garonne, mss. Rayn. 1071)

l'âme, luy dict ce qu'il avoit veu, l'assurant que le fossé estoit à sec, quoy qu'on luy eust dict le contraire. Bien tost après, il rendit l'âme. Ledit sieur mareschal envoya le corps le lendemain à ^a monsieur le cardinal d'Armaignac et à *monsieur de Lussac à Rome*, lesquels ^b le firent ^c aussi honorablement ensevelir ^d comme ^e s'il eust esté *fils d'un grand prince*. Le pape, les cardinaux et tout le peuple romain tesmoignarent le regret qu'ils avoient de sa mort ^f. Si Dieu me l'eust sauvé, j'en eusse fait un grand homme de guerre; car, outre qu'il estoit fort vaillant et courageux, je cogneuz tousjours en luy de la sagesse qui excedoit la portée de son eage. Nature luy avoit fait un peu de tort, car il estoit demeuré petit, mais fort et apilé, les espaules grosses, au reste eloquent et desireux d'apprendre. Monsieur le mareschal de Cossé est en vie, Marc-Antoine estoit avec luy à Mariembourg ^g; il pourra porter tesmoignage, s'il luy plaist, si quelqu'un contrerolle ce que j'en escrirs, si je mens. Et ^h encor qu'il ne sied ⁱ pas bien aux pères de louer leurs ^j enfans, si est-ce que, puisqu'il est mort et qu'il y a tant de gens qui en peuvent tesmoigner, je seray excusable et digne de pardon

a) lequel trespassa [Dont B] monsieur le (ledit sieur B) mareschal l'en voya a - b) lequel - c) feist - d) enterrer aussi honorablement e) que - f) prince, de quoy je luy en (omis dans B) demureray à jamais obligé. Et feust autant regelé (regrette B) du pape et de toute la cite que homme qui fuisse mort pour lors. Mais qu'on demande à messieurs le cardinal et de Lussac s'il en devoit rien au cappitaine Monluc, qu'est mort à Madère, et ay opinion qu'ils le loueront encores autant ou plus que l'autre de toutes choses, sauf de la taille (sauf de corpulence B), qu'estoit demeuré petit, mais de sçavoir et de l'eloquence il passoit de beaucoup le feu cappitaine Monluc. Et qu'on le demande aussi à monsieur le mareschal de Cossé (Cossé B): mon filz estoit à Mariembourg avecque luy, et on verra ce qu'il en dira. Et - g) soyt - h) ses

1. Cf. les épitaphes latines que composa Joachim du Bellay, en l'honneur de Marc-Antoine, dans les *Poemata*, Paris, Frédéric Morel, 1558, f° 50 v°-51 r°. C'est là que Florimond de Remond les a prises pour les insérer à la fin de son édition, dans le *Tombeau de Monluc*, où l'on peut voir aussi une épitaphe latine de Marc-Antoine, due à Buchanan et inexactement reproduite dans les *Opera omnia*, éd. de 1725, t. II, p. 415.

2. Cf. p. 188, n. 1.

Or, pour exécuter la charge que le Roy m'avoit donnée en la Toscane, je^s demanday congé au pape pour m'en aller à Montalsin, lequel^s ne me le^s voulust donner que pour quinze jours seulement¹, après luy^s avoir fait grand instance : et me fit laisser mes^s grands chevaux et tout mon bagage, lesquels^s monsieur le mareschal de Strossi^s fut contrainct faire^s sortir, disant^s qu'ils estoient à luy, et par ses serviteurs mesmes. Monsieur le cardinal d'Armagnac me fit sortir mes mulets de^s coffres avecques ses couvertes, disant qu'il les envoyoit à la maison d'un autre cardinal, où il alloit quelquefois demeurer douze ou quinze jours. Et ainsi^s je retiray de Rome tout ce que j'y avois. *Pendant le séjour que je fis de par delà*. Sa Sainteté me fit bien cest honneur de^s monstrier évidemment à tout le monde qu'il avoit grand fiance en moy.

Dès lors que je fuz à^s Montalsin^s, monsieur de Soubise partist et^s s'en alla à Rome^s. Je^s trouvay que Montalsin^s estoit comme assiégé^s : car à Saint-Cricou^s il y avoit

« refus, si diray je que jamais père, pauvre gentilhomme comme j'ay su, n'a perdu deux enfans que dix garins de toutes choses qu'estoient ces deux li. Et pour ce que monsieur le mareschal de Course (Casse B) l'ay il loie au Roy, qu'estoit le roy Henry (au fen roy Henry B), Sa Majeste vouldist parer avecque luy et dit apres que c'estoit un jeune juis B homme à qui il avoit jamais parle qui le content il estant. Et apres je... Montalsin (Montalsin B) exier la charge que le Roy m'avoit donn en la Toscane (Tuscane B), lequel... e) le me... d) en... et d'après en avoir fait grand instance ne me... e vouldist m'envoyer que pour quinze jours, et vouldist que je laissasse moy A... f) mais deux 1 q, Astres (Astrossi B) h e matriquel le (vous dans B) me jout... i) sortit mes grands chevaux, disant A... j) et... k, ainsi A... l) dans et ne faisoit bien ceste (et B) honneur le pape de... m) moy. Et comme j'arrivay à... n) Montalsin A... o) partist le lendemain et... p) et

¹ On a vu plus haut (p. 247, n. 1), d'après la lettre au connétable du 20 octobre, que le congé étoit de huit jours.

² Cf. la lettre au connétable déjà citée. « J'ay trouvé monsieur de Soubise lequel m'a fort bien et deue ment informé du tout... »

³ Dans ce le officiel par lequel, le 13 décembre, le Consiglio del Popolo passa à la république sous le protectorat du roi de France, on prévoit que le siège du gouvernement pourroit être « selon l'occasion et raison des temps », transporté de Montalcino à Grosseto (G. Milanesi, *Documenti riguardanti la Repubblica senese ridotta in Montalcino*, dans *Arch. stor. ital.*, t. VIII, p. 363).

⁴ San Quirico d'Orcia, prov. de Sienne, distr. de Montepulciano, à l'E. de Montalcino.

des^a Allemans, à la grand hostelerie, au dessouz de Montalsin^b deux arquebuzades, il y avoit aussi des ennemis, et à un palais à trois arquebuzades à main gauche pareillement y avoit ennemis: et à un autre tirant à^c Grossette^d, un mil près de Montalsin^e, il y en^f avoit encores; et^g tout cela se trouva saisi des ennemis quand la trefve^h vint. Et ne tenoit le Roy rien jusques aux portes de Sienne par ce costé là; et croy que celaⁱ fut la principale cause que les Siens eurent en peu d'estime monsieur^j de Soubise. *Il y a grand peine à contanter tout le monde; et encor que l'on face ce qu'on peut, si tout ne va comme on souhette, on n'a rien faict. Je ne le veux ny accuser ny excuser aussi du tout. La trefve duroit encores entre le Roy et l'Empereur, laquelle estoit pour dix ans. Les affaires de ces princes estoient si embrouillees et confuz qu'il ne fust possible pouvoir faire paix: voylà pourquoy on fit ceste trefve.* Mais j'avois entendu que^k monsieur de Guise avoit prins congé du Roy, et s'en venoit en Italie^l; qui me fit penser que, encores que le secours qu'il menoit fût pour le pape, la trefve seroit rompue aussi du costé du Roy. Et fis une entreprinse pour aller donner une escalade aux Allemans à Saint Cricou, qui est une petite villate, quatre mil près Montalsin^m; et de là voulois aller attraper tous les autres lieux que j'ay nommez. Je ne seay si les Allemans furent advertis, ou bien s'ils furent commandez de se retirer deⁿ là; car, quand je fuz hors de la ville, deux heures de nuict, un gentil homme sien-

a) quinze ou vingt b) Montalchin A c) vers B d), omis tous A -
e) avait aussi ennemis et A f), ce B g) Siens est marcé à un gs monsieur
h), comme i) se ouster (hors B) de

1. Grosseto, ch. I de province, au S.O. de Montalchin.

2. La trêve de Vaucelles (4 février 1556).

3. L'entrée du duc de Guise en Italie fut retardée jusqu'au début de janvier 1557 par les hésitations de Henri II, les conseils toujours pacifiques du connétable et à 1556 la rigueur de la saison cf. une lettre du duc à Odet de Selve et Lانسac, 31 décembre. dans *Corresp. polit. de M. de Lانسac*, t. I, p. 558-560).

nois, qui avoit sa maison dans [Saint-]Cricou, lequel j'avois envoyé là, me vint dire qu'ils estoient partis à l'entrée de la nuit¹. J'envoyay de mesmes sçavoir nouvelles de ceux qui estoient à l'hostellerie et aux palais ; et trouvay^a qu'à la mesme heure tout avoit vuidé. Et ainsi^b nous eûmes liberté de sortir un peu au large^c jusques à l'Altesse^d, un chasteau assés^e fort, à trois mil de Montalsin^f et près du chemin de Siene. Puis m'en allay à Grossette, où le collonnel Cheremon^g estoit gouverneur, lequel^h faisoit de ce pays là tout ainsiⁱ que s'il fust esté à luy, ne recognoissant les Sienois^j pour rien, de^k quoy ils estoient desesperez. Et là nous accordasmes que les habitans^l recognoistroient la Seigneurie, et non luy, et qu'il n'avoit pas en ce pays là plus d'avantage que le Roy n'avoit voulu pour luy mesmes^m. Et ainsi, en peuⁿ de jours, tout fut changé au contantement des Sienois.

Le cardinal Burguos^o commandoit à Siene pour le

^a *Leçon des mss. Ed.* au ^b *Leçon du ms. Ed.* le Sienois de.

^a) trouvant. ^b), ainsi A — ^c) à la garde — ^d) Ici s'arrête B
^e) Montalchini. ^f) Chelemon ^g) qui ^h) ainsi ⁱ) Siennois pour rien. de ^j) Siennois — ^k) et ainsi enfin de peu — ^l) Bourgues

1. Une délibération des magistrats de Montalcino, en date du 15 janvier 1557, ordonne de mettre des serrures aux portes de San Quirico, preuve que la garnison ennemie avait évacué cette place. Le lendemain, on décida d'écrire au connétable pour lui recommander la république, « e se li dica gl'affari et buoni officii e actioni dello Ecc^{ma} Monsig^r Monluc. » (Arch. d'Etat de Siene, *Governo di Montalcino, Deliberazioni, 1556-1557*, vol. 4, f^o 55 r^o et 57 v^o).

* Palazzo A test., prov. et distr. de Siene, au N de Montalcino.

3. Cf t. I, p. 320, n. 1. Monluc était à Grosseto dans la seconde quinzaine de novembre (Arch. d'Etat de Siene, *Delib. de Montalcino*, vol. 4, f^o 3 r^o, 11 v^o, 12 r^o).

4. Monluc disait de Chiaramonti, dans une lettre au duc de Guise, du 31 mars 1556 : « Il est de telle complexion qu'il ne se peult accorder avec personne, et à peine trouverez-vous cappitaine en vostre camp qui le veuille obéyr, comme plus amplement vous pourrez entendre de messieurs le mareschal Strozzi et le duc de Somme, lesquels cognoissent de long-temps ses humeurs. Et voyant auss. qu'il n'est ayme des Siennois, je vous voudrois supplier, luy vouloir donner congé... » (éd. de Ruble, t. IV, p. 71).

5. Francisco de Mendoza Canote, fils de Diego Hurtado de Mendoza et l'Escañeth Bobadilla, né en 1508, mort le 16 nov. (selon Aubery), le 1^{er} déc. (selon Gams), le 3 décembre 1566 (selon Moreri) à Arcos, archidiacre

roy d'Espagne et avoit entreprinse^a sur Montalsin^b, laquelle il pensoit^c emporter facilement, et se devoit executer la mesme semaine que j'arrivay. Et comme il entendit ma venuë^d, il surçoya quelques jours, pour voir si rien se descoveriroit; et voyant que rien ne s'estoit desouvert, il envoya querir le capitaine Mantille^e, Espagnol et gouverneur du Port Hercule^f, pour executer l'entreprinse. En mesme temps, ayant^g envoyé quelques gens à cheval pour faire venir des vivres, ils le rencontrèrent et le prindrent, luy et un secretaire du cardinal Bourguos^h, et quatre serviteurs, et me leⁱ menèrent. Il se vouloit defendre, disant qu'il avoit esté prins contre^j la trefve, *car encor il n'y avoit rien de rompu à desouvert*. Je fis donner secrettement la geyne à un sien serviteur, lequel dict qu'il pensoit que le cardinal Bourguos^k avoit mandé son maistre pour executer une entreprinse qu'il avoit sur Montalsin^l. Nous ne pouvions descoverir ce qu'en pouvoit^m estre. Et comme on entendit à Siene la prinse du capitaine Mantillouⁿ, cela se commença à divulguer, de sorte qu'un gentil-homme sienois m'envoya^o son serviteur m'advertir du lieu par là où l'on vouloit donner l'escalade; et vint à la porte de la ville, ne voulant entrer dedans, mais seulement qu'il vouloit parler à moy. Je menay messer^p Hieronim^q Espanos^r, et nous dict le tout, et qu'il y avoit des soldats françois des compagnies qui estoient en garnison, qui estoient^s de l'intelligence, et que, si nous cerchions bien les maisons

a) avoit une entreprise — b) Montalchin — c) il en pensoit — d) mon arrivée — e) Mantille — f) Hercules — g) l'entreprinse, et ayant — h) Bourguos — i) le me — j) sur — k) descoverir que ce que pouvoit — l) Mantillou — m) me manda — n) murer — o) Jeronym — p) garnison — q) qu'estoit

de Tolède, évêque de Coria, archevêque de Burgos (1550), cardinal (9 décembre 1544), gouverneur de Siene au nom de Philippe II [Commun c. de M. F. Vindry].

1. Cf. p. 16, n. 2.

2. Cf. p. 83, n. 2.

prochaines de cest endroit là, nous trouverions par adventure les eschelles. Nous donnasmes dix escus au serviteur, qui s'en retourna. Messer^a Hieronim^b et moy alasmes secrettement voir le lieu, et croy que j'y amenay monsieur de Bassompierre^c avecques nous. Et regardasmes que la muraille estoit bien basse, mais qu'il y avoit une tourelle, là où l'on mettoit tousjours deux sentinelles, lesquelles estans de l'intelligence, l'entreprinse estoit facile et plus que facile. Or messer Hieronim, qui estoit pour lors du Magistrat, deputa^d promptement deux hommes pour chercher les maisons voisines du lieu; et ne larda trois heures qu'ils nous apportèrent plus d'une charge de cheval d'eschelles de corde, les mieux faictes que j'eusse^e encores jamais veu. Dans ceste maison n'y^f habitoit personne il y avoit longtems, mais nous cognoissions bien qu'il y entroit des gens; et^g autre chose ne peusmes decouvrir. Et lors^h j'arrestay avec le sergent majorⁱ qu'il mettroit tous les soirs quatre sentinelles dans la tourelle, lesquelles seroient prises au sort. Je^j croy que, s'il l'eust voulu executer le jour, il l'eust peu faire aussi bien ou mieux^k que la nuict car du grand pallais, où il n'y avoit que trois arquebuzades, il^l pouvoit venir par un vallon couvert de petits bois jusques auprès de la muraille^m.

Environ un mois après, unⁿ Sienois, nommé Phebus Turc^o, se vint adresser à moy, me voulant dire

a) messer b) Hieronym c) Bassompierre d) commit e) j'avois
f) ne g) mais — h) alors i) majeur — j) et k) meilleur l) y —
m) muraille Et ne tarda pas ung moys que — n) Phebe Turcq

1 Cf. p. 26, n. 3.

2 Cette rupture de la trêve eut lieu fin décembre 1556 Cf. la lettre de Montuc « a monsignore de Julien », du 24 (éd. de Ruble, t. IV, p. 63-64). Le duc de Florence signalait « commencement de rupture » au duc d'Albe le 25 (*Corresp. polit. de M. de Lannac*, t. I, p. 570). Gabre l'annonçait de Venise à 1 roi le 10 janvier : « Monsieur de Montuc a rompre la trêve pour avoir revanche de quelque maltraitement qu'on avoit fait à ung François dans Sienne, et ne sçay s'il s'est trop hasté ny s'il en avoit commandement. » (*Corresp. polit. de D. du Gabre*, p. 185). La raison donnée par Gabre et omise par Montuc est confirmée par Adriani, *Istoria del suoi tempi*, t. I, p. 983.

3 Deploras ou Feto Turchi, cité par Sozzani (p. 298) parmi les Siennois blessés dans l'escarmouche qui eut lieu à l'entrée de Strozz, le 18 sep-

quelque chose en secret. Je le fis venir dans ma garde-robe, je ^a n'avois rien qu'une dague au costé, et, comme il entra, je le vis armé de jac et manches de maille. Oncques en ^b ma vie je n'ay veu visage d'homme plus farouche que le sien. Une ^c fois j'avois envie d'appeller quelqu'un; mais il me disoit tousjours qu'il ne vouloit que personne entendist ^d son affaire que moy. A la fin je m'asseuray, *me sentant assés fort pour le colleter, s'il avoit entrepris de faire quelque mauvais coup.* Il me racompta que ^e plusieurs fois le cardinal Bourguos ^f l'avoit faict rechercher de tenir la main à une entreprise qu'il avoit sur Montalsin ^g, et ^h que par importunité il luy avoit accordé et qu'il estoit allé parler à lui deux fois desguisé, et avoit ⁱ trois soldats qui estoient de l'intelligence, lesquels il luy devoit nommer un ^j jour devant ladicte ^k execution, et qu'il la vouloyt ^l executer avant que don Arbre de Sandé ^m fust arrivé, lequel venoit à Siene pour commander les armes: et que, si je voulois, il meneroit l'entreprise si escortement ⁿ qu'il me les ^o ameneroit tous entre mes mains. Nous arrestâmes que ce seroit dans quatre jours et qu'il s'en retourneroit la nuit mesmes à Siene arrester le tout; et le fis mettre hors la ville, car la porte estoit desjà fermée. Et de matin despechay ^p vers le collonel Charemon ^q, à Grossette ^r, qu'il se rendist le jour après à Paganicquon ^s, moitié chemin de Grossette et Montalsin ^t. Et ce jour mesmes que j'avois despeché au

^a *Idem du ms. Ed.* venoit — ^b *Idem du ms. Ed.* Paganicquon

^a) et — ^b) à — ^c) sien. Et une — ^d) entendisse — ^e) m'asseuray. Or c'estoit que — ^f) Bourguos — ^g) Montalsin — ^h) ce — ⁱ) et qu'il avoit — ^j) luy nommeroit ung — ^k) l' — ^l) Sande — ^m) escortement — ⁿ) les me — ^o) meneroit — ^p) despechames — ^q) Chalamon — ^r) Grossette

tembre 1554, commissaire à Montemero; le 5 octobre 1557, il recevait des magistrats de Montalcino l'ordre de restituer à un habitant des deniers qu'il lui avait pris (Arch. d'Etat de Siene, *Delib. de Montalcino*, vol. 2, f. 11 v°).

¹ Cf. l. l., p. 352, n. 4.

² Paganico, comm. de Campagnatico, distr. et prov. de Grosseto.

collonnel. je fis venir les capitaines qui estoient à Chuse^a et à Montichene^b, à l'Hospitalet^c, près Piance^d, et là les fis jurer sur le crucifix de ne dire rien de l'entreprinse. Et s'en retournèrent apprester leurs cas, pour estre prêts quand je leur manderois^e. Et fis aller ma compagnie de chevaux legers à la Rocque de Baldoc^f, feignant d'y tenir garnison. Et lendemain allay parler au collonnel à Paganicquou^g, et arrestâmes qu'il tiendroît quatre cents arquebuziers prêts. Mon entreprinse estoit que, comme les ennemys donneroient l'escalade, le collonnel Cheremond^h viendroît par derrière eux, et la garnison de Chuse^a et Montichen^b se mettroit entre eux et le Palaisⁱ, et ma compagnie aussi. Je devois sortir avec quatre cents hommes de la ville sur eux, quand ils seroient repoussez. Et au retour de Paganicquou^g, je trouvoy que ledict Phebus estoit de retour; et ne parla à moy de tout le soir, qui me donna mauvais soupçon². Le matin, il me vint dire que le cardinal ne vouloit point que *l'affaire* s'execulast de quelques jours. Il me menoit de jour à ^à autre. A la fin, je fuz conseillé de le prendre prisonnier et luy faire dire la verité, *d'autant que c'estoit une fourbe pour me trahir*. Ce que je fis, et le fis mettre dans une basse fosse au chasteau¹, où *par malheur* il trouva¹ une pièce de bois ou fer. Et pour ce qu'il estoit Sienois, je voulois voir si les Sienois mesmes le pourroient convertir à dire la verité; *voilà pourquoy je tins l'affaire*

^a *Leçon du ms. Ed.* Monticini — ^g *Leçon du ms. Ed.* Paganegura

a) Chuzzy — b) Piannec — c) commanderois — d) Valdorche — e) Cheremont — f) dernier — g) suspeçon — h) en — i) il se trouva

1. Chiusdino, prov. et distr. de Sienne, au N.-O. de Montalcino.

2. Monticiano, prov. et distr. de Sienne, entre Chiusdino et Montalcino.

3. Spedaletto, comm. de Pienza, prov. de Sienne, distr. de Montepulciano.

4. Pienza, prov. de Sienne, distr. de Montepulciano, à l'E. de Montalcino.

5. La Rocca d'Orcia (Rocca di val d'Orcia), comm. de Castiglione d'Orcia, prov. de Sienne, distr. de Montepulciano, au S. E. de Montalcino.

6. Probablement Palazzo Altieri (cf. p. 252, n. 2).

7. Le 3 avril, les magistrats de Montalcino approuvèrent l'arrestation (Arch. d'État de Sienne, *Délib. de Montalcino*, vol. 5, f° 51 r°).

en quelque longueur. Mais cependant, avecques ceste pièce de fer^a, il perça la muraille et se sauva à Siene^b. et ainsi^c je ne peus rien faire qui valust^d sur ceste entreprinse. Il fust plus fin que moy ; toutesfois je luy dois cela qu'il m'a aprins, en faict de telle importance, de n'espargner un prisonnier, ains en sçavoir soudain la verité. Car sans double c'estoit un traistre^e.

Dès^f que j'arrivay à Montalsin^g, je pourchassay de faire revenir au service du Roy le sieur Marioul^h de Santa-Fiorⁱ et son frère le prieur^j, lesquels^k par quelque mal-contantement s'en estoient ostez. Nous^l estions fort grands amis despuis l'escarmouche de Sienn^m. Enfin je les gaignay. Ilsⁿ vindrent à la cour, où le Roy leur fist fort bonne chère. Sa Majesté^o luy donna une compagnie de chevaux legers, et au prieur quelque pension, et se tindrent tousjours despuis auprès de moy⁵. Or don Arbre de Sandé fist une entreprinse pour venir prendre Piance^m, une petite ville près Montizelⁿ que j'avois faict reparer le mieux que j'avois peu ; et y avois une compagnie d'Italiens. Je baillay au sieur Marioul^a ma compagnie et ce qu'il avoit assemblé de la sienn^e, et partie de celle du

a) boys — b) Sienn^e — c) ainsi — d) vainquist — e) Et dès — f) Montalchin — g) Mario — h) Sainte Flours — i) que — j) et — k) et — l) le Roy — m) Piance — n) Montizil — o) Marion

1. Le 28 avril, Mathieu Boëry, secrétaire de Montluc, et Marco Landucci furent chargés de faire leur proces à Febo Turchi et à ses complices. Le 30 avril, il était condamné par contumace, comme traître, à être pendu par les pieds à la loggia de la place de Montalcino. L'arrêt portait que qui le tuerait aurait 100 écus d'or, qui le livrerait vivant 200 (*Ibid.*, f^o 76 et 83 r^o).

2. Cf. p. 20, n. 3.

3. Carlo Sforza, prieur de Lombardie, 5^e fils de Bosio Sforza et de Coslanza Farnese. Il avait été au service de la France comme capitaine de galeres. Après la prise de Sienn^e, il passa au parti impérial. Le 6 août 1555, il enleva du port de Civitavecchia deux de ses galères, qui avaient été mises sous séquestre par Henri II, avec le concours de ses frères Alexandre et Mario, et s'enfuit à Naples (cf. Duruy, *op. cit.*, p. 36-38).

4. L'escarmouche de Sant' Abbondio (cf. p. 20).

5. Le duc de Guise, dans une note sans date, critique cette « capitulation », « pour n'estre lesdicts S^{rs} Fiore tels que Sa Ma^{te} deusse capitullier avecques eulx » (B. N., ms. fr. 20454, p. 30, orig.).

6. Monucchiello, comm. de Pienza, prov. de Sienn^e, distr. de Montepulciano.

comte de Petillane^a, et l'envoiaï à Piance^b, pour retirer la compagnie italienne et l'amener à Montizel^c, où estoit le capitaine Bartholomé^d de Pezero^e. Quelque jour avant que don Arbre^f sortist de Sienc^g, le capitaine Serres, qui estoit lieutenant de ma compagnie de chevaux legers et mon parent^h, avoit combattu, à la veuë de Montalsinⁱ, le capitaine Carricou^j, gouverneur de Bonconvent^k, qui avoit avec luy dix hommes d'armes de la compagnie du marquis de Pesquere^l, et l'enseigne de la compagnie menoit huict sallades d'une compagnie de chevaux legers et huict arquebuziers à cheval, qui estoient venuz braver devant Montalsin^m bas au long de la pleinc

* *Ed.* Carillon

a) Petillan — b) Pienne — c) Montizol — d) Bartholome — e) Pezera — f) dorcarbre — g) Montalcino — h) Carrilhou — i) Boconvent — j) Pesquiere

1 Niccolò Orsini, comte de Pitigliano, fils de Gianfrancesco Orsini, entra, comme son père, au service de la France par un traité passé le 9 octobre 1502 avec Henri II. Accusé d'hérésie en 1508 et détenu à Rome dans les prisons du Saint-Office, il dut son salut à l'intervention du roi de France, qui le réclama comme chevalier de Saint-Michel (E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 29).

2 Montluc écrivait, le 17 juin, d'Abbadia San Salvatore, au duc de Guise : « J'avois laissé toute l'adelle cavallerie à Pienne, pour retirer la fanterie qui estoit dedans à Monticchiello... » (B. N., ms. fr. 50620, f^o 33 r^o 35 v^o, orig.). Cette lettre importante a échappé aux recherches du baron de Ruble. J'en dois la communication à M. Ch. Samaran.

3 Le 16 août 1557, plusieurs habitants de Monticchiello se plaignirent du capitaine Bartolommeo de Pesaro et prièrent Montluc et de Mesmes de réprimer les excès commis par ses soldats (Arch. d'État de Sienna. *Delib. de Montecino*, vol. 6, f^o 92 v^o).

4. Le capitaine Camillo Luti annonçait à Montalcino cette sortie le 11 juin (*Ibid.*, vol. 6, f^o 163 r^o). La rencontre du capitaine Serres et du capitaine Carrico se placerait donc avant cette date.

5. Probablement Bertrand de Montesquiou, neveu de La Serre, enseigne de la compagnie Fabien de Montluc (14 avril 1573), fils aîné de Jean de Montesquiou et de Jeanne de Lasseran, mariés avant le 20 mai 1550, épouse Jaymette de Sourbier (10 avril 1559), puis Jeanne de Maigne-Salleneuve (11 février 1581), testa le 29 mars 1592 et mourut avant le 12 août 1593 (F. Viourey, *Diets*, p. 310). On trouve, à la date du 15 janvier 1557, dans les délibérations de Montalcino (vol. 4, f^o 55 r^o), la mention d'une tentative d'empoisonnement sur « il capitano Serre, nipote del Ecc^{mo} Mons. Montluc », dont on accusa le fils du médecin Pietro di Ser.

6. Francisco Fernando d'Avalos, marquis de Pescara et del Vasto, vice-roi de Sicile, petit fils du célèbre Pescara (cf. t. I, p. 63, n. 3) et fils du marquis del Vasto, le vaincu de Gonzales.

devers l'hostellerie, lequel ne pensoit pas qu'il y eust cavallerie dans Montalsin^a, car j'en avois emmené^b ma compagnie avecques moy à Grossette^c. Et avois envoyé le capitaine Serres courir avec dix-huict sallades par le costé de main gauche vers Siene^d, et s'estoient battuz auprès de Chusie^e, de sorte que les miens en eurent le meilleur. Et au retour le capitaine Serres se vint reposer un jour ou deux à Montalsin^a, pour puis après me venir trouver à Grossette^c et m'en ramener^f à Montalsin^a. Le capitaine Serres sortit avec les dix huict sallades, deux gentil hommes Sienois, armez de jac et de manches, et deux soldats à pied qui les suivirent. Et comme le capitaine Carrigue^g vist les sallades, il se voulut retirer. Le capitaine Serres lui estoit tousjours en queue. Et comme ce capitaine Carrigue^g voulut passer un ruisseau estroict^h, le capitaine Serres le chargea à toute bride et les print tous, sauf un capitaine qui avoit sa compagnie dans Bonconvent. Ces^h arquebuziers à cheval estoient à lui. Ilⁱ eust une arquebuzade à^j travers du corps d'un des deux arquebuziers qui estoient sortis avec le capitaine Serres, lequel ils avoient faict passer le ruisseau, et un autre avec luy, qui l'amenoit devers Bonconvent, et mourut à l'entrée de la porte de Bonconvent. Je tenois tous ces^h gens prisonniers à Montalsin^a. Don Arbre s'achemina droict à Piance^k,

^g *Leçon du ms. Ed. Carrigue.*

a) Montalcino — b) adu. en^t — c) renvoyé — d) Sienné — e) Chusino — f) Grossete — g) ramener — h) Bonconvent et ses — i) lequel — j) au — k) ses

1. Le voyage de Montuc à Grosseto paraît se rapporter au ravitaillement de Talamone, conté plus loin.

^a Chusino

^b La Tresa, qui se jette dans l'Orcia et que franchit la route de Pienza à Montecchiello

^c Montuc au duc de Guise, 17 juin 1557. Ilz sont dix enseignes d'Espagnolz, dix d'Italiens et deux d'Allemands. A Sienné sont demourées cinq compagnies de Florentins, qui sont soubz la charge de capitaines surnommez. Ledict duc leur a baillé cinquante hommes choisis en treute enseignes de ses batailles,

avecques trois canons et deux coulouvines. Je me doub-
lay^a bien qu'il n'ameneroit^b pas tant d'artillerie pour
Pianze, car il n'estoit pas fort pour l'artillerie. Et comme
le sieur Marioul entendit qu'il estoit trois mil près de
Pianze, il s'en va au devant avecques toute la cavallerie,
et commanda au capitaine qui estoit devant qu'il com-
mençast à faire sortir ses gens, pour gagner Montizel^c,
là où il n'y a que deux petits mil. Il attacqua l'escarmouche
si forte et se mesla si bien qu'il ne se peust après demes-
ler, et fust chargé à toute bride de trois troupes de leur
cavallerie. Là il fust prins douze ou quatorze chevaux
legers de ma compagnie, dont le capitaine Gourgues^d,
qui estoit^e à la suite de monsieur de Strossi, estoit^f du
nombre, et du comte Petillane^g ou du sieur Marioul^h
autant ou plus. Or, comme il fist alteⁱ devant Pianze,
il trouva que le capitaine n'avoit pas un^j homme dehors.
Les ennemis suivoient tousjours, et là se rompirent
encores quelques lances, cependant que ce^k capitaine
faisoit sortir ses gens; et à la fin il fut de nouveau
chargé de toute leur cavallerie, et fut contrainct se retirer
à Montizel^k. Le capitaine Serrea et le baron de Cler-

a) doubtois — b) n'admettant — c) Montizelva — d) est — e) d'Astrossi on
estoyt — f) Petillan — g) Marioul — h) hallou — i) pas encore un — j) le
k) Montizel

et en ont fait lesd'cs enq compagnies. Vous pouvez regarder, quant il leur
a baillé l'election de ses gens de pied et de cheval, si j'ay le moyen de
secourir une place, toutesfois je y feray tout ce que je pourray, mais vous,
Monseigneur, pouvez juger aussi bien que moy le pouvoir que j'ay. » Ce texte
explique pourquoi Montuc n'avait qu'un parti à prendre : évacuer Pianze.

1 Dominique de Gourgues, fils de Jean de Gourgues et d'Isabelle du Lau,
né à Mont de Marsan, mort en 1582 à Tours, après avoir testé à Paris le
3 décembre 1581, célèbre par son expédition en Floride (1567), dont le récit a
été plusieurs fois publié. Parmi les nombreux travaux qui lui ont été consa-
crés, je cite les plus récents : Maurice Delpeuch, *Un glorieux épisode maritime
et colonial des guerres de religion. Le capitaine de la marine royale Dominique de
Gourgues et le massacre de la colonie protestante de la Floride (1565-1568)*, dans
la Revue maritime, 1902, p. 1882-1931, 2150-2191; La Roncière, *Hist. de la
Marine française*, t. IV, p. 46-70; Ch. Samaran, *Dominique de Gourgues (Revue
historique, 1911, t. II, p. 276-293)*.

2 « J'ay, écrivait Montuc au duc de Guise, le 17 juin, du comte de Petillan
vingt-quatre salades, car le reste fut défait avec monsieur de La Molle,
sauf quelques uns qu'il en retient en ses terres. »

mon^a, mon neveu, qui portoit ma cornette^b, se sauvèrent vers l'Hospitalet^c. Le capitaine des gens de pied perdit la tierce partie de sa compagnie, de ceux qui avoient fait le paresseux^d à sortir, et luy^e se sauva avecques son enseigne et sa troupe, qui luy demeura : et fist teste au passage d'un ruisseau, donnant loisir au capitaine^f Bartholomé de le venir^g secourir (car c'estoit à la veue de Montizel^h), et le sieur Marioulⁱ qui retira encore de la cavallerie. Voilà^j ce que l'on guigne à aller attaquer une escarmouche à la teste d'une armée, comme j'ay dict cy-devant, et se vouloir retirer *de jour*, estant le plus faible^k.

a) Clermont — b) l'Espitalet — c) le — d) paresseux — e) il — f) ruisseau que le capitaine — g) vint — h) Montizel — i) Marioul — j) qui luy donna encore avecques ce qui luy estoit de ceux de la cavallerie — Et c'est

1. Jean Jacques Ingulier, baron de Clermont, fut de Bertrand Ingulier et de Jeanne de Saint Etienne, mort à Etampes, des blessures reçues à la bataille de Dreux, avant le 26 mai 1563. Communiqué de M. F. Vintry.

2. Cf. le récit de Montluc dans sa lettre au duc de Lorraine : J'avois ordonné au s^r Mario qu'il feroit des embuscades auprès de la ville, et, avant que d'abandonner la place, essayassent (par les embuscades de la arquebouserie) s'ils leurs pourroient donner une estocade. Ilz n'eurent pas la patience, ains allèrent combattre leur cavallerie à la teste de leur camp, et les remercièrent deux ou trois fois jusques dedans leurs gens de pied, et y fut tué plus de trente chevaux, car les nostres ne voyent que à leurs chevaux, d'autant qu'ils estoient les plus foides. À la fin leurs gens de pied leur donnerent dessus, et furent contrainctz prendre la charge, esperant trouver la compagnie du capitaine Faustin avec sa arquebouserie pour les soutenir ; et comme ladite arquebouserie les virent venir, ilz prirent la charge aussi bien qu'eulx, et à demy chemin de Montichelle, au passage d'un ruisseau, nostre cavalerie tourna visage, et là se batrent encores, et si nos arquebousiers eussent seulement fait teste de vingt arquebuziers, nostre cavallerie demourroit encores victorieuse. J'avois envoyé le matin le procureur S^r Fleur à Montichelle, avec sa compagnie, pour les secourir, s'il en avoyent besoyn. Il sortit avec de ses soldats et de ceux du capitaine Bartholomé, qui les secoururent bien, car autrement tous nos gens de cheval eussent esté prins. La porte est de une sallade de mors ou prins des miennes, de ceux du comte de Petillan quatre et du seigneur de Sermonette cinq, et son enseigne, qui est un fort vaillant homme. Si ce n'estoit la folie qu'ils firent de les aller assaillir à la teste de leur camp et qu'ils eussent eu la patience de les laisser venir aux embuscades de la arquebouserie, au combat qu'ils firent tout le monde jugo qu'il les avoyent deffaits, encores qu'ils fussent trois pour un, mais je croy que le meulx est de le prendre en bonne part comme de gens jeunes et volentiers de venir aux malins... » La déroute de Mario de Santa Fiore et l'évacuation de Pienza sont aussi racontées dans une lettre de Piero Giannighizzi, commissaire à Montepulciano, au duc de Florence, qui donne la date (15 juin). D'après l'auteur de cette lettre, Montluc

Comme don Arbre cüst^a demeuré trois jours à Piance¹, il part à l'entrée de la nuict avec les torches ; et print son chemin le² long d'une vallée, tirant à la Rocque de Baldoc³. Le seigneur Marioul⁴ estoit allé en poste à Rome, faire venir quelques sallades qu'on luy avoit promis pour reffaïre sa compagnie. Le⁵ prieur demeura avecques moy⁶. Le soir⁷ que don Arbre partist, nous estions sortis, le prieur et moy, hors Montalsin⁸ à cheval ; et comme la nuict commença à venir, nous nous retirâmes, discourant⁹ en chemin de ce¹⁰ que don Arbre vouloit faire de ceste grosse artillerie. Il me tumba¹¹ en¹² l'entendement que c'estoit pour aller attaqquer la Rocque de Baldoc¹³, là où il y avoit un capitaine florentin que monsieur de Soubize y avoit mis, lequel¹⁴ je soupçonnois un peu, pour ce que les gentils-hommes sienois m'avoient diel qu'ils¹⁵ avoient esté advertis qu'il avoit envoyé deux fois à Florence¹⁶. En nous retirant auprès de la porte de

a) faible. Don Arbre comme il est — b) au — c) Baldouch — d) Mariou — e) sallades pour reffaïre sa compagnie, qu'on luy avoit promis. Le f) moy et ce soir — g) Montalsin — h) retournes et allant tousjours discourant — i) qu'est ce — j) va — k) à — l) et le — m) Florence

vinl en personne à Pienza, y coucha le 14 au soir et repartit le 15 au matin pour Montalcino (A. Verdiani Bandi, *I castelli della val d'Orcia e la repubblica di Montalcino*), dans le *Bollett. sen. di stor. patr.*, t. V, p. 158-159).

1. La nouvelle de la prise de San Quirico et de Pienza par les Espagnols arriva à Rome le 20 juin. Odet de Selve n'y voulut pas tout d'abord croire. (Odet de Selve au duc de Guise, Rome, 21 juin. B. N., ms. fr. 20443, p. 14-15 — L'archevêque de Sienna au duc de Guise, Rome, 20 juin. B. N., ms. fr. 20712, f. 5, or 6.)

2. Montluc dit dans sa lettre : « Le prieur de Lombardie est demouré avec moy, et le seigneur Mario est allé à Montalcino ».

3. Montluc dit dans sa lettre : « Or à présent leur camp est près de saint Quirico et par tous les avis que j'en ay en ils viennent assieger la Rocque de Vadochio. Le Maître de la ligne de l'Orcia, don Alvaro pouvant, en effet, occuper la partie montagneuse du territoire de Montalcino, qui était la plus fertile, et réduire les Siennois et les Français à la famine en les empêchant de faire la récolte. (Voir le mémoire de Montluc au duc de Guise, 8 juin, dans l'éd. de Ruble, t. IV, p. 73 et suiv.). De plus, il prenait à revers Montalcino, qui n'avait plus qu'à capituler.

4. La lettre de Montluc nous apprend le nom de ce capitaine. C'était Pierpaoletto Tosinighi, Florentin, fils d'un banquier de sa ville natale, entra au service de François I^{er} le 11 nov. 1556. Montluc proposait au cardinal Carafa de l'envoyer avec sa compagnie renforcer la garnison de Corneto (*Bollett. sen.*, 1563, p. 157). Le 11 janv. 1557, il le recommandait au duc de Guise (éd. de Ruble, t. IV, p. 80-81). Tosinighi est célèbre comme l'un des massacreurs les plus féroces

Montalsin ^a, je dis à deux chevaux legers de ma compagnie qu'ils allassent descoverrir tout au long des colines d'entre Piance et la Rocque, et qu'ils n'en bougeassent qu'il ne fust la poincte du jour. Or, quelques jours avant ^b, monsieur de Guise ^c, qui estoit venu à Rome et desjà s'esloit acheminé vers le royaume de Naples, avoit envoyé querir Charamon ^d avec sa compagnie, à la requeste des Sienois qui ne se pouvoient accorder avecques luy ; et m'avoit envoyé monsieur de La Molle, le capitaine Charry et trois ou quatre autres compagnies ^e. Aussi en avoit il envoyé querir de celles que j'avois. Il ^e avoit donné le gouvernement de Grosselle à monsieur de La Molle. Comme ^f je fuz au liet, voicy revenir les deux chevaux legers, *lesquels* me dirent ^g que don Arbre marchoit avec les torches au long de la vallée que j'ay dict, tirant à la Rocque. J'advertis incontinent le prieur, et montasmes à cheval *avec* tous ceux que nous peusmes recouvrer Je commanday ^h au capitaine Antrecasteaulx ⁱ, nepveu de monsieur le cardinal de Tournon ^j, qu'il marchast ^k avec sa compagnie, sans bagage, à extrême diligence après moy, et qu'il marchast par des bois ; et luy baillay deux

^a *Le ms. et l'éd. ont parlout André Casteraux*

^b Montalsin — ^c paravant — ^d Guyse — ^e Charmon — ^f et ^g El comme — ^g dire — ^h, ceux qui y peuvent — ⁱ El commanday — ^j qui marchoit

Je la Saint-Barthélémy : ce fut lui qui dépouilla Coligny de sa chaîne et de son escarcelle. En 1573, il accompagna le duc d'Anjou en Pologne. Au retour il reçut le collier de l'ordre (E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 111-112).

¹ Cf. la lettre de Montluc au duc de Guise, Montalcino, 31 mars, qui confirme ce détail (éd. de Ruble, t. IV, p. 70).

² Louis de Castellanne Adhémar de Monteil, baron d'Entrecasteaux, comte de Grignan, conseiller d'Etat, capitaine de gendarmes chevalier du St Esprit (31 Jér. 1584), fils de Gaspard de Castellanne et d'Anne de Tournon, mariés le 1^{er} juin 1526, épousa (24 mai 1584) Isabelle de Pontevéz et testa le 4 mai 1592 [Communic. de M. F. Vindry].

³ François de Tournon, né à Tournon, en Vivarais, en 1509, mort à Paris le 22 avril 1512, abbé de La Chaise Dieu, archevêque d'Embrun (1517), de Bourges (1525), d'Auch (1537), de Lyon (1551), cardinal (1536), diplomate et humaniste.

gentils-hommes siennois pour le conduire. Cependant^a, j'arrivay, une heure devant jour, à la Rocque de Baldoc^b; et comme le jour vint, arriva Antrecasteaulx avecques sa compagnie^c. A^c peine fut-il dedans que les passages furent prins, et prindrent les guides qui m'avoient mené s'en retournant, et le fourrier de ma compagnie, par lequel ils sçurent que je m'estois mis dedans. J'envoiaï à Grossette deux paysans par les bois, *escrivant* à monsieur de La Molle qu'il s'en allast^d jeter à toute diligence dans Montalsin^e, et qu'il commandast en lieutenant de Roy, car je m'estois enfermé et voulois deffendre la place^f. Don Arbre logea^f son camp à Vignon^g³, vis-à^h-vis de la Rocque, et là demeura trois jours, playdant s'il me vien droit attaquer ou non. A la fin il print party de se retirer^h, sçachant à qui il avoit affaire, disant: « Juro à Dios, aquel capitan tiene alguns diablos en su poder, o ai algun trahidor tras nos otros; y si lo puedo subir, yo tengo de

^a Leçon du ms. Ed. Avignon

a) et — b) Bardouch — c) compagnie que a — d, se vint — e) Montalsin — f) mist — g) et

1 Lettre de Montluc au duc de Guise, 17 juin. « Hier matin je m' en allay [à la Rocca d'Orcia] et y demouray tout le jour, pour monstrer au capitaine Pietro Paolo en quelle sorte il fault deffendre ceste place, et y ay faict venir ceste nuit la compagnie du capitaine Entrecasteaux avec deux piéces d'artillerie, je pense qu'elle y sera entrée, et autres municions qui y estoient necessaires. »

2 Inexact. Montluc dit dans sa lettre: « Et tout hier, avec extrême diligence, je y en feis mettre [des vivres], et au soir sur le tard m'en vins en ce lieu de l'Abbadie [Abbadia San Salvatore, au S. de La Rocca d'Orcia], et ceste nuit en ay faict charger, et sont à present par les chemins qui y vont. Je m'en retourne tout à ceste heure par les boys et hors les chemins à Montalcin, et laisseray icy le long de la montagne les deux compagnies des capitaines Marcel Palmieri et Cacheguerre, pour voir s'ils pourront sauver ceste montagne, qui sont deux des compagnies nouvelles et siennoises que j'ay faict. »

3 Bagno Vignoni, écart de San Quirico d'Orcia, prov. de Sienne, distr. de Montepulciano, sur la r. d. de l'Orcia.

4 D'après Adriani (op. cit., t. I, p. 1013), don Alvaro recula à l'instigation du duc de Florence, qui le favorisait sous main, mais ne voulait pas trop mécontenter le roi de France, avec qui il n'avait pas rompu ouvertement. Montluc, dans sa lettre au duc de Guise, dénonce la « cautelle » du duc de Florence.

cortar li los brassos y los piernos ¹. » Mais toutes mes intelligences estoient à songer et jour et nuict qu'est ce que je ferois, si j'estois à la place de mon ennemy. Il a de l'entendement comme vous, des pratiques comme vous. Songeant à ce qu'il songe, souvent vous vous rencontrerez et pourvoirez à ce qu'il vous brasse. Que si vous attendez les effects, vous serez souvent surprins. Il faut et jour et nuict estre en cervelle, et souvent considérer que veut faire vostre ennemy, s'il attaquera cecy ou cela. Si j'estois en son lieu, je ferois cecy et cela. Et souvent discourez en avec voz capitaines, car tel que vous estimez peu a souvent le meilleur *advis* ².

Or don Arbre s'en retourna, et se vint mettre avec son armée à l'Altesse, qui n'est que à trois mil de Montalsin, où, voyant son dessein, je m'en retournay, renvoyant monsieur ^d de La Molle à Grossette. Don Arbre mist trois compagnies dans Pienza, deux italiennes et une demy espagnolle et demy italienne ³, car le gouverneur qu'il y avoit laissé estoit Espagnol; et le sieur Bartholomé de l'Estesse ^e ⁴, neveu du sieur Chyapin ^f Vitellou ⁵, qui avoit une des meilleures et des plus fortes

¹ *Ed.* l'Estaphe.

a) camp — b) l'Altesse vis et vis de — c) Montalcino et à trois mil et je — d) retourney à Montalcino et monsieur — e) l'Estaphe — f) Chyapin

1 Lire : « Juro a Dios, aquel capitan tiene algunos diablos en su poder o hay algun traedor tras de nosotros; y si lo puedo saber, yo tengo que cortar los brazos y las piernas. » (J'en jure par Dieu, ce capitaine a des diables en son pouvoir, ou il y a quelque traître derrière nous; et si je peux le savoir, il faut que je lui coupe les bras et les jambes.)

2 Dans une lettre au roi, Ferris, 23 juin, le duc de Guise jugeait sévèrement l'imprudence commise par Montluc en laissant Rocca d'Orcia sans vivres : « Par ce que je puis veoir, le s^r de Montluc congnoist bien la faulte qui se y est faicte, laquelle, je veulx croire, ne feust advenue s'ilz ne eussent excédés son commandement. Je luy en mande mon opinion, qui est de penser plus à la recotte et conservation de voz places que à telles entreprises. » (B. N., ms. fr. 20454, p. 97-98, orig.)

3 Odol de Selve écrivait, le 1^{er} juillet, au duc de Guise qu'il y avoit dans Pienza une compagnie de cavalerie, une enseigne d'Espagnols et deux d'Italiens (*Mém.-Journ. du duc de Guise*, dans la coll. Michaud, t. VI, p. 367).

4 Bartolomméo della Stassa (?), d'après de Thou qui l'appelle Jacques-Pierre.

5. Cf. p. 157, n. 2.

compagnies qui fust en Italie. tenoit tous les prisonniers dans le palais¹, lesquels pouvoient estre de ^a cinquante à soixante. Au bout de quelques jours il se retira à Siene avecques son camp, s'estant toutes ses entreprinsses evanouies en fumée². L'enseigne du marquis de Pesquière^b alloit et venoit pour leur delivrance en eschange des nostres. Il se moquoit de moy, disant : « No sera dicho que yo renda un Frances que yo no tenga tres Espagnoles ; y per estas barbas yo havre los mios, et ellos no havran los suos³. » Le cardinal Bourgues estoit marry de tout ce cy, et eust^d voulu que nous eussions laissé aller tous les prisonniers d'un costé et d'autre ; car je tenois les capitaines Mantillou^e et Carricou^f, gouverneurs de Porthercule^g et de Bonconvent, et plus de vingt autres, là où il y avoit douze Espagnols naturels^h, hommes d'armes à la compaignie du marquis de Pesquièreⁱ, sans les gouverneurs. Je portois impatiemment les responces^k qu'il me faisoit ; et avois presque toujours nouvelles des nostres qu'ils les faisoient mourir de faim, et moy au contraire, car je faisois bien traicter les siens. Sur ceste colere je^l fis une entreprinse pour donner l'escallade à Piance car j'avois esté adverty que le Roy d'Espagne avoit baillé Siene au duc de Florance^j, et tout ce qu'il tenoit

¹ Ed. : Carrillon. ² Membre de phrase omis dans l'éd.

^a) palais, qui n'estoit pas si petit nombre qui ne feussent de — ^b) Pesquière — ^c) moy et disoit qu'il vouloit troys Espagnolz pour ung François et quatre Italiens pour ung François. Le — ^d) eusse — ^e) Mantillou — ^f) Carrillon — ^g) naturels — ^h) Je croyois de despit des responces et, siens. Or de desespération je — ⁱ) Florance

1. C'est le Palazzo Pretorio de Pie II (cf. P. Rossi, *Pio II a Pienza*, dans le *Riv. stor. di stor. patr.*, t. V, II, p. 383, avec une photographie du Palazzo).

2. C'est le Vische annonçant le Grosseto au duc de Guise, le 25 juin, qu'il se retira à Bonconvento con l'artiglieria et ultimamente de la a Siene... (B. N., ms. fr. 30012, f. 117, orig.).

3. Lire : « No sera dicho que yo devuelva un Frances que yo no tenga tres Españoles ; y por estas barbas yo tendré los mios y ellos no tendrán los suos » (Il ne sera pas dit que je rends un François sans avoir trois Espagnols, et par ma barbe j'aurai les miens, et eux n'auront pas les leurs.)

en la Toscane ^a, et que ledict duc ^b envoyoit trois de ses compagnies à ^c Piance et une compagnie de gens à cheval. Je prevoys bien ^d que, s'il y mettoit le pied, que nous ne lu ^e pourrions recouvrer sans nous rompre avec le duc de Florance ^f, ce que je n'avois jamais voulu faire, afin que monsieur de Guise ^g ne fust contrainct de affoiblir son camp pour m'envoyer ^h secours ⁱ. Et ainsi je m'estois tousjours contenu avec le duc de Florance ^f, sans rien guster. Il faut en ces affaires aller prudemment et sagement ; car peu de subject sert pour rompre l'alliance des princes, ce qui ne se peut après reparer. Plusieurs jeunes fous ont mis pour leur indiscretion des princes en guerre, sans qu'ils eussent envie d'y entrer.

Le capitaine Faustin ^k de Peyrouse ^l, qui estoit dans Piance ^m, m'avoit dict qu'il y avoit un trou à la muraille du costé de là où je devois venir, vers Montalsin ⁿ, qui estoit par là où sortoient les imondicez de la ville, et que par cest endroict-là il y avoit deux murailles, celle de dehors hors d'eschelle et celle de dedans de quatorze ou

^a *Idem* du ms. Ed. : Faustan

^a) Toscannie — ^b) le duc de Fleurance — ^c) trois compaignies des siennes à cheval. Et toi ys-je bien — ^d) le — ^e) Fleurance — ^f) Guise — ^g) me mander — ^h) Peyrouze — ⁱ) Montalehan

1. Des le 23 mai, Monluc escrivoit au duc de Guise que « don Louis de Tolède est allé vers le roy [d'Espagne] pour obtenir de luy que Siena et tout ce qu'il tient du Siennoys soit donné au duc de Florence. » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 29) Le 2^e juin, l'ambassadeur florentin annonce à Carafa que Philippe II cède à Cosme de Medici (D'Ansel, *La question de Siena et le cardinal Carafa*, p. 80) L'acte d'investiture fut signé le 3 juillet.

2. En réalité, Monluc demanda, le 8 juin, au duc de Guise qu'il lui envoyât « trois ou quatre compaignies françoises, de celles qui sont presentement en Romagne ou autres que bon lui semblera, avecques cent chevaux légers, aussi françois, s'il est possible » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 70). Le duc lui donna satisfaction. Il écrivait au roi, le 23, qu'il a envoyé à Monluc « par mons^r le duc de Somme tout ce que je puis de renfort, qui sont les trois compaignies de Morot Callabrais, Jacomo Mallatesta et Francesco de Pize, » sans compter les crues qu'il lui a permis de faire (B. N., ms. fr. 20554, p. 97-98, orig.). Le 29 juin, en réponse à une nouvelle demande, il déclarait à l'archevêque de Siena qu'il a fait assez, de l'avis de Monluc lui-même (*ibid.*, 20402, p. 213, min. orig.).

3. Monluc dit, dans sa lettre du 27 juin, qu'il prit part avec ses arquebusiers à l'escarmouche du 12 (cf. p. 11, n. 2).

quinze degrez ^a. Et comme l'on estoit passé par ce trou (il ^b falloit passer de ventre à terre et dans l'ordure), on se trouvoit entre deux murailles. J'avois faict *faire* une petite eschelle de la hauteur qu'il falloit; mais elle estoit foible et desliée, affin qu'elle peust passer par le trou, *de sorte* que mal-aisément un homme se pouvoit tenir dessus. Il y avoit dans ce pan ^c de muraille un bastion au coing de la ville, que don Arbre avoit faict achever, lequel ^d estoit assez haut; et entre le trou et le bastion il y avoit une porte, que les ennemis avoient murée ^e de brique, et ce avecques de la terre, sans s'estre souciez ^f de la faire de meilleure matière, pour ce ^g qu'ils avoient faict par dernier un rampart de terre. Je ordonnay que le capitaine Blacon ¹, avecques sa compagnie et une compagnie d'Italiens que j'avois faict venir de Grossette, et le baron de Clermon, mon nepveu, avecques ma compagnie, et quelques vingt sallades de celle du comte Petillano ², et trente ou quarante gentils hommes sienois, s'en iroient mettre ³ entre Piance et Montapulsiane ⁴, pour combattre les gens du duc de Florance ⁵, qui se venoient mettre dedans. J'⁶avois fait venir trois cens hommes de Chusi ⁷, que le duc de Somme m'avoit envoyé, lequel ⁸ s'en estoit revenu du camp de monsieur de Guyse, pour quelque bruit qu'il avoit eu avec le cardinal Carraffe ⁸. Et ceux là devoient donner par le coing de la ville, du costé de là où ils venoient; le capitaine Bartholomé de Pezero ⁹

a) eschallons — b) qu'il — c) ceste fosse — d) et — e) murv — f) la fange et ne c'estoient pas souciés — g) parce — h) Petillon — i) Siennois que tout cela se iroit mettre — j. Montapulsienne — k) Fleurance — l) et m) Chusi — n) ledict duc — o) Pezo

1. Cf. p. 73, n. 1.

2. Montepulsiano, prov. de Sienne, ch. l. de distr.

3. Chusi, prov. de Sienne, distr. de Montepulsiano. Sur ce renfort, cf. p. 267, n. 2.

4. Allusion à la mésintelligence qui se mit entre le duc de Guyse et le cardinal Carafa à la suite de l'échec de l'expédition de Naples. Le duc de Somme servait de « tampon » entre le duc et le cardinal (cf. Daray, *op. cit.*, p. 218, 235).

droiet à la porte qui venoit de son costé de Montlaxel, laquelle les ennemis tenoient ouverte pour sortir et entrer. Ils^a devoient mettre le feu à la porte, s'ils pouvoient ; et moy je donnois avecques les eschelles au bastion, duquel^b les fossez n'estoient encore faicts. Le haut de la porte murée flanquoit le bastion. Et avec moy j'avois les deux compagnies d'Abanson^c et Antrecasteaulx, c'est asçavoir la moitié de chacune, car le reste je^d l'avois laissé à Montalsin^e, et la moitié de celle du capitaine Lussan^f, qui estoit à Castetlotie^g, estant le plus loing de tous. Il^h fist si grande diligence qu'une maladie le print par le chemin, de sorte qu'ilⁱ fut contrainct demeurer à l'Hospitalet^j. Il^k m'envoya son fils, qui estoit son lieutenant^l. Ledict capitaine Lussan moureust cinq ou six jours après de ceste^m maladie. Il m'envoya aussiⁿ la moitié de la compagnie du capitaine Charry, lequel j'avois laissé dans Montalsin^o, à son grand regret, car je n'avois homme pour y laisser, à cause que le sieur Marioul^p estoit allé à Rome, et le prieur, son frère, estoit allé jusques à leur maison. Bref^q je pouvois avoir de mon costé

a) et - b) que - c) Abançon - d) j - e) Montalsin - f) Castetlotye
g) et - h) et - i) l'Hospitalet - j) et - k) d'oste - l) et - m) Marioul
n) ou tout

1. Laurent de Saint-Marcel, fils de Jean de Saint-Marcel et de Philippino Allouan d'Algera, s' d'Avanson, Avalon en Dauphiné, Baviat (15 avril 1564), fils de l'ambassadeur à Rome, mort au 3 septembre 1566, épousa Louise des Esarts Commune de M. F. Vindry]. Le capitaine « Lorenzo Davanzone » est souvent cité dans les dilérations de la république de Montlac no. Il supplia Montluc pendant une absence, en novembre 1556 (vol. 2, p. 11 r°).

2. Cf. p. 71, n. 3.

3. Castel-Ottieri, écart de la comm. de Sorano, distr. et prov. de Grosseto.

4. Jean-Paul d'Esparbès, s' fils de Bertrand et de Loular de Saint-Estiz, s' de Lussan, de La Serre, de La Garde, chevalier de l'ordre (1567), gentilhomme de la chambre, gouverneur de Lectoure (16 juillet 1568), capitaine des gens de pied en garnison à Abbeville (1570), mestre de camp du régiment italien, gouverneur de Blaye (8 déc. 1581), capitaine des gardes écossaises (1599), chevalier du Saint-Esprit, capitaine de Castelculier, senechal d'Agonais et Condomois (1602), mort le 16 nov. 1616. Il avait épousé, le 16 avril 1570, au château de Nérac, Bernarde de Montégut, dame de Lasseran (Ed. Forestié, *Un Gascon du XVI^e siècle, dans Congrès de l'Union Hist. et archéol. du Sud-Ouest*, Auch, 1910, in-4°, p. 116-123). Sur la défense de Blaye par Lussan en 1591, cf. F. Gebelin, *Le gouvernement du maréchal de Malignon en Guyenne* Bordeaux, 1912, in-8°, p. 121-128.

en tout quatre ^a cens hommes, et les trois cens qui vindrent de Chusi ^b, et cent hommes qu'avoit le capitaine Bartholomé. Voilà tout ce que j'avois à l'assaut.

Nous avions arrêté tous ensemble que les Italiens du duc de Somme seroient de la partie ^c, lequel duc desiroit fort de ^d s'y trouver ; mais je ne le voulois ^e mander ^f, parce ^g que Chusi ^h, d'où il estoit gouverneur, estoit de grande ⁱ importance, et aussi que, si j'estois tué, je ne voulois pas que les places demeurassent sans quelque bon chef ^j, qui peut ^k tenir jusques à ce que monsieur de Guyse eust envoyé ^l homme suffisant pour commander le pays. Il faut toujours pourvoir à tout comme si on devoit vaincre et estre vaincu ; ainsi vous ne ferez rien mal à propos, allant exécuter une entreprise. Nous avions assigné de nous trouver deux heures devant le jour chacun au lieu qu'il ^m devoit combattre, et devoient ⁿ donner les gens du duc de Somme et le capitaine Bartholomé plustost que moy, afin ^o de divertir les forces du costé où je attaquerois la place, pour ^p ce que le costé où je donnois estoit le plus fort, à cause du bastion et des flancs de dessus la porte. La muraille où estoit le trou faisoit un peu de coing. Je baillay la charge de porter l'eschelle aux gentils-hommes qui estoient à ma suite, que le Roy paioit, et les priay d'entrer par le trou. C'estoit ^q le capitaine La Trappe ^r, qui est aujourd'hui près monsieur l'amiral, les Ausillons ^s, neveux tous deux de ma feuë femme ^t, le capitaine Cos-

^a) consisté en quatre ^b) Chuzay ^c) ces quatre mois omis ^d) duc
m'avait fort pressé de — ^e) venir ^f) commander ^g) pour ce
^h) grand ⁱ) bon chef ^j) peussent ^k) mander ^l) qui
^m) devoient — ⁿ) aux fins — ^o) je donnois, qu'ils allaient secourir
l'endroit où les Italiens donnoient pour ^p) qu'estoient ^q) les deux
Ausillons

^r) Capitaine gascon, ami de Brantôme, qui fut qu'il fut guidon de Longueville, puis enseigne du prince de Condé (éd. Lalanne, t. V, p. 51, t. VI, p. 376). Montuc raconte, dans sa lettre au roi, Agen, 9 janvier 1570, une entrevue qu'il eut avec La Trappe, « qui estoit avec moy en Siemie et en Toscane » et qui n'alloit pour le compte de Cognac, des princes et de Montgomeri en retraite sur Toulouse (éd. de Ruble, t. V, p. 262).

^s) Georges de Hautpoul, baron d'Aussillon, Rennes, Montferrand Dero, les Bains, Saint-Just, né ca. 1525, épousa Marguerite de Mauleon, Jacques,

seil, qui porte aujourd'hui mon enseigne ¹, le capitaine La Motte ^a ², Castet-Segrat ³, le capitaine Bidonnet ^b ⁴, le capitaine Bourg ⁵, qui est en vie, lequel ^c a une compagnie de gens de pied, et deux ou trois autres; et après eux vingt Italiens, que le capitaine Faustin de Peyrouse, qui avoit esté rompu au sortir de Piance ⁶, avoit amenés avec luy, tous hommes choisis, qui devoient monter l'eschelle après que les miens seroient montez. Ledet capitaine et un autre des siens devoient ^d passer le premier par le trou et tirer l'eschelle, à cause qu'il sçavoit ce qu'estoit en ce lieu-là et ne faisoient pas les miens. J'arrivai à un quart de mil près la ville. Le baron de Clermont ^e et Blacon passèrent outre, et s'allèrent mettre à un mil de la ville, sur un chemin tirant à Montepulsienne ^f. Et comme j'eus attendu une ^g heure là, sans entendre que ^h les Italiens commençassent, comme il avoit esté ordonné, cognoissant que ⁱ le jour s'approchoit, j'envoiai ^k une de mes

^a) Lamothe ^b) Vidonnet ^c) qui ^d) devoit ^e) ce qu'il pourroit
^f) Clermont ^g) Montepulsienne ^h) attendus ⁱ) là et
n'oyois que — ^j) ordonné et voyois que — ^k) pour se vouloir approcher,
j'envoiey

mort sans postérité; Jean-François, né avant le 1^{er} août 1553, épousa Jeanne de Preissac Esclignac tous trois fils de Georges de Hautpoul et de Jeanne Isalgues de Clermont, mariés le 24 août 1531. Communie. de M. F. Vindry]

1. Cf. p. 117, n. 2

² Peut être Bernard de Faudouas, fils d'Olivier de Faudouas et de Marguerite de Sérillac, dit le capitaine La Mothe, tte au siège de La Rochelle en 1573, sans avoir été marié (Ledru et Vallee, *La maison de Faudouas*, t. I, p. 139 t. II, p. 293). Il était leveu par sa mère du capitaine Sérillac.

3. Léonard de Gironde, 4^e fils de Jean de Gironde et de Françoise de Champagne, mariés le 6 dec. 1502, enseigne aux compagnies de Langey (28 juill. 1537-15 janv. 1554), de La Mothe-Gondrin (janv. 22 août 1560 et de Champagne-la-Suz (avril 27 dec. 1564), épousa Fleurette de Beauville (15 avril 1563) et testa le 15 août 1570 (F. Vindry, *Doc.*, p. 49-50), ou son frère Jean, sieur (comme lui) de Castelsagrat, Lopiac, la Burgende (14 mars 1536), chevalier de l'ordre, gentilhomme de la chambre, gouverneur de Fronsac, mort entre le 5 juin et le 5 août 1570. Il épousa (19 août 1563) Françoise de Beauville. Communie. de M. F. Vindry.

4. Jean de Lyon, s^r de Bidonnet, Geseles, Gasques, Colanges, Yvernaue, La Bastoule, fils de Georges de Lyon et d'Antoinette de Bar, mariés le 2 juill. 1527, lieutenant à la compagnie de Terride (1558-1567), chevalier de l'ordre, capitaine de gendarmes, mort au 17 juill. 1582, épousa Maramonde de Rochefort, veuve de Jean de Lortal. Communie. de M. F. Vindry.

5. Cf. p. 72, n. 1.

6. Cf. p. 161, n. 2.

guides * recognoistre le plus secrettement qu'il pourroit ^b faire, et mon vallet de chambre, qu'est encore en vie, alla ^c jusques à vingt pas du bastion ; et n'ouyrent rien dans la ville non plus que s'il n'y eust eu personne. Un petit chien seulement ouyons nous abayer. Ils sçavoient ma venue dès la nuict ^d, et m'atendoient ainsin, sans faire aucun bruiet, le feu sur la serpentine. Je ^e ne sçeu[s] faire ma sortie si secrettement, encorcs que j'eusse faict fermer les portes trois heures avant, qu'il ne sortist ^f quelqu'un qui les allast advertir. Et comme ils m'eurent rapporté qu'ils n'entendoient ^g aucun bruiet, j'y voulus moy mesmes aller avecques eux deux, et comme nous fusmes un peu en avant, à ^h quinze ou seze pas du bastion, j'apperçeus un homme, à cinq ou six pas de nous, qui s'en alloit se ⁱ baissant et se retiroit vers le bastion ; et croy qu'il entra par ledict bastion, dans lequel nous ouismes ^j alors parler, et ^k nous sembla qu'ils parloient allemant, mais c'estoit des Albanois ^l, car le sieur Bartholomé de l'Estesse ^m en avoit en sa compagnie, lequel sieur Bartholomé avoit prins le bastion à deffendre. Et comme je vis que bientost le jour viendroit, ayant ⁿ perdu l'esperance de nos Italiens, lesquels estoient arrivez, comme je sçeus depuis, mais le duc de Somme en avoit baillé la charge à quelqu'un qui ne vouloit pas mourir des premiers, ou bien me vouloit faire cest ^o honneur de me laisser donner le premier comme lieutenant de Roy (*mais cest homme de bien ne le faisoit pas par honneur*), le capitaine Bartholomé attendoit aussi que les uns ou les autres donnassent ; et ainsin sur ce delayement je fuz contrainct de donner le premier : car, encor qu'à ceste sentinelle perdue et à ce silence je cognusse bien que mes gens avoient

* Fd sortiet

a) gardes b) pouvoit c) vye et vie d) minuit e) et f) n'avoient
ouy — g) d'un et à h) seze i) bastion et ouyimes j) parler dans le bas-
tion et k) mais ils parloient allemant l) l'Estesse m) et n) ceste

seniy le vent, si est ce que, puisque j'avois prins la peine de venir, je voulois lanter fortune.

Tous ces gentils-hommes italiens et françois, que j'ay nommé cy dessus, prindrent l'eschelle, et nous autres prismes les autres eschelles, pour donner au bastion. Je les fis prendre aux capitaines, lieutenans ^a, sergens, caporals et lances passades; et ainsin marchay droit au bastion. Et de prime arrivée ^b nous fust tiré une grande ^c salve d'arquebuziers ^d, mais pour cella nous n'arrestâmes de dresser nos eschelles. Et j'avois faict une ordonnance, que tous les commissaires des guerres et des vivres, tresoriers, contrerolleurs ^e eussent à avoir de grands chevaux et armes (*car ces gens ont tousjours argent*), lesquels j'ameinois tousjours avecques moy sous ma cornette, pour faire troupe et parade et tromper l'ennemy. Monsieur de Guyse avoit envoyé monsieur de Malassise ^f, qui est aujourd'huy seigneur de Roissi ¹, pour estre superintendant des finances ². Je luy donnai un cheval ture: si j'en avois maintenant un ^g semblable, je ne le donnerois pour cinq ^h cens escuz. Il ⁱ me rendit fort mal ce plaisir et de l'amitié que je lui portois: car il fist tant qu'il me mist en la mauvaise ^k grâce de monsieur de Guyse, comme il faict bien aujourd'hui avec ^l la Roynne tant

^a capitaines mesmes, lieutenans ^b face ^c grand ^d d'arquebuzerie
^e contrerolleurs — ^f Malassise ^g siesteure j'en avois une
^h trois ⁱ et ^j m'en ^k malle ^l en la malle grace de

¹ Henri de Mosnes, s^r de Roissy et de Malassise, fils de Jean-Jacques de Mosnes et de Nicole Hennequin, né le 30 janvier 1532, élevé au collège de Bourgogne (1542-1544), étudiant en droit à l'Université de Toulouse (1545-1548), conseiller à la Cour des Aides (9 février 1551), maître des requêtes (28 sept. 1553), capitaine de justice et surintendant des finances à Montalcino (1557), conseiller d'Etat (1568), chancelier de Navarre (1572), mort le 1^{er} août 1596. Il épousa (3 juin 1552) Jeanne Hennequin. Cf. Ed. Fromy, *Mémoires inédits de Henri de Mosnes*, Paris, 1886, in 8°.

² En mai 1557 (Lettres de Henri II à la république de Sienne, Villers-Cotterets, mai 1557. Bibl. commun. de Sienne, mss. C, IV, 2, copie italienne). La nomination fut enregistrée à Montalcino le 6 mai (Arch. d'Etat de Sienne, *Délib. de Montalcino*, f° 99 v°).

qu'il peut, comme " l'on m'a escrit ^b de la cour ¹, aussi je m'en suis bien apperçeu. Et voudrois que Dieu m'eust faict la grâce de faire souvenir à la Royne quel serviteur je luy suis *et quel j'ay esté* le ^c passé, là où les occasions se sont présentées, et les plus grandes que jamais Royne se trovast sur les bras, car pour le present elle ne s'en soucye pas beaucoup; et Sa Majesté cognoistroit qu'il ne faudroit pas qu'elle creust légèrement mes ^d ennemis et ceux ^e qui ne luy ont faict ny ne feront jamais tant de service que je luy ay faict. Mais je prendray patience avec Dieu ayant ma conscience nette de cela et de toutes autres choses concernant ^f le service du Roy et de la couronne. Pour lors je ^g n'^h avois rien descouvert *des menées dudit sieur de Malassise*, qui ⁱ pourchassoit ^j que monsieur de Guyse m'appellât auprès de luy ^k et qu'il baillast ma charge à monsieur de La Molle; car il avoit opinion qu'eux ^l deux ensemble manieroient mieux les affaires que moy *et à leur profit*. Je ne veux point mettre icy les raisons, pour ce que ^m l'on pourroit dire que c'est pour l'inimitié qu'il me porte, *et moy par consequent à luy, qui suis mal endurant et qui porterois volontiers en ma divise, si je n'en avois une autre, ce qu'un de la maison de Camille portoit. « Qui m'annera, je l'aimeray »*. ⁿ Mais il y a beaucoup de gens de bien, qui sont encores en vie, qui sçavent ^o l'occasion; et s'ils la ^p disoient, elle ^q ne sera guière à son avantage ^r.

a) et ainsi n que b) mande c) esté par le d) légèrement le mes e) et ce contre f) qui concernent g) Roy et le sien. Si est ce qu'alors je h) n'en i) et j) proclamoit k) que leus l) pour ce qu'il s'intitulle mon enemy et que m) qui le savent n) le o) ce

1. Henri de Mesmes avait été l'un des négociateurs de la paix de Saint Germain (8 août 1570); il était un partisan déterminé du rapprochement avec Coligny (cf. *H. de M. h.*, p. 29-30).

2. Montluc oublie de dire qu'il demandait lui-même, le 8 juin, son congé au duc de Guise, « cause du catarre qu'il a de longtemps » (ibid., du Ruble, t. IV, p. 81).

3. En marge de l'éd. on lit: C'estoit le connestable d'Angleterre Garton du [sic] Fox.

4. Sur les démêlés de Montluc avec de Mesmes et sur sa brouille avec le duc de Guise, dont il se dit moi ici, cf. *H. de M. h.*, p. 330-332.

Mais pour laisser ces " propos, *ne me souciant pas fort qu'il me vueille mal ou bien*, je le laissay avecques le capitaine Charry, combien qu'il fist ^b grande ^c instance de vouloir venir *avec moy*, mais je faisois eslat que luy ^d estant dans la ville, si je mourois, ayderoit ^e fort les ^f citoyens afin de ne perdre cœur, attendant ^g celui que monsieur de Guyse y enverroit. *car il est homme d'entendement et persuasif*. Pour revenir à mes tresoriers et commis, je les fis rondoyer autour de la ville en courant (ils sont plus propres à faire peur que mal), pour par ce moyen divertir les habitants d'un lieu à l'autre. Or nous ^h donnasmes l'escallade tous en camisade, et furent noz gens par trois fois repoussez et ⁱ noz eschelles rompuës, sauf une ou deux ^j. Il faut dire à quoy devint l'entreprise ^k du trou. Tous entrarent par dedans iceluy ^l l'un après l'autre. Et comme ils eurent dressé l'eschelle à la petite muraille pour entrer dans la ville, les gentils-hommes miens montarent, et de dessus la muraille en hors se jettoient sur un fumier ^m. Et comme le capitaine Faustin et ses vingt hommes vist les nostres dedans, ils se voulurent haster de monter et chargearent tant l'eschelle qu'elle rompist. *Souvent ces ⁿ ardeurs inconsidérées perdent les entreprises*. Le ^o trou estoit à quatre ou cinq pas de la porte murée; et les ennemis qui estoient sur icelle ^p ne s'attendoient à autre chose qu'à tirer aux nostres, qui donnoient l'escallade au bastion; et, tournant ^q le dos aux nostres du trou, ils ^r n'entendirent jamais

^a *Le, en du ms.*, *Ed.* seroit la prise. ^b *Ed.* ses.

^{a)} avec ^{b)} qu'il me fesse — ^{c)} grand — ^{d)} qu'il — ^{e)} aideroit il ayderoit ^{f)} fort envers les — ^{g)} citoyens de ne se desconfier point attendant ^{h)} enverroit. Mais toute la reste y estoit et beaucoup mesmes, qui est en vye, comme l'on m'a dit, qu'estoit tresorier nous — ⁱ⁾ furent par trois fois repoussez noz gens et — ^{j)} ledit trou — ^{k)} l'emprunt — ^{l)} que la voûte rompuë le — ^{m)} la porte — ⁿ⁾ tournoient — ^{o)} qui

1. Detail confirmé par une lettre inédite de Montur à Odet de Selve (2), Montalcino, 3 juillet : « Ayant esté rompuz toutes mes eschelles à ladite faction » (B N, ms. fr. 26512, f. 143, copie).

2. Cf. t. I, p. 36, n. 4

aucune chose de l'entrée de noz gens. Les Italiens s'essayarent de racoustrer l'eschelle avec des ccinctures, mais ^a il n'y eust ordre; ils ^b furent contraincis s'en sortir par le mesme trou. Et me vint dire le ^c capitaine Faustin la male fortune de tous mes gens; et me voilà en desespoir ^d, voyant que, pour penser recouvrer ceux ^e qui estoient prisonniers dans la ville, j'avois esté si mal-heureux de perdre tous ^f les gentils hommes de ma suite, et commençay à jouer à la desesperade. Le jour estoit desjà et le soleil paroissoit à son lever, et tous ^g noz gens repoussez dernier des murailles qu'il y avoit. Eten mesme temps le capitaine Bartholomé me manda qu'ils estoient aussi tous ^h de son costé repoussez. Je me jettai ⁱ lors à terre, car ^j je n'estois encor^j descendu, et assemblay tous les capitaines, sauf Avanson ^k, fils de monsieur d'Avanson ^l, qui avoit esté ambassadeur à Rome, qui fut blessé d'une arquebuzade à la main. Et lû je ^m commençay à leur remonstrer ⁿ que je n'estois pas ^o venu que pour prendre ^p la ville ou crever, et que je leur montrerois le chemin, s'ils ^q me vouloient suivre; que resolument je ^r tournerois la teste contre ceux qui feroient le retif, et ^s en tuerois tant qu'il s'en trouveroit devant ^t moy ¹. « Allons donc, mes amis, leur dy-je, suivez vostre capitaine, et vous verrez que nous aurons de l'honneur. » Lors ^u je baissay la teste, aiant l'espée en la main, et mon page qui portoit mon halebarde auprès de moy, tirant droict à la porte. J'avois douze Suisses de ma garde, qui me suivirent; aussi

^a *Laçon des mu. Ed. titl.*

a) sainctures et des garrolières, murs — b) et — c) ledict — d) desperation — e) mes gens — f) j'ayeu perdu tous — g) desjà entre la pointe du jour et le soleil levant, tous — h) mys pied — i) que — j) n'estois po nct encor^j — k) Abanson — l) d'Abanson — m) leur — n) dire — o) poinct — p) venu là pour m en retourner sans prendre — q) chemin et que s'ils — r) me suy volent et de bien pres que je — s) tournerois sur eux et — t) tant qua j'en trouverois devant — u) et

¹ Cf. t. I, p. 310

fit tout ^a le reste ^b, et cogneus bien à ceste heure ^c là, comme j'ay faict d'autres fois, qu'est-ce que peut le chef ^d, quand il se met devant, *monstrant le chemin aux autres.*

Je me mis dessous l'arc de la ^e porte, où ^f trois ou quatre hommes pouvoient demeurer à ^g couvert des flancs ^h du bastion. Les ennemis, qui estoient sur la porte, *tiroient* à grands coups de pierres sur noz gens. Les Suysses avecques leurs halebardes *faisoient leur devoir* contre ceste muraille de brique. J'avois l'espée à la main gauche et la dague à la droicte, et avecques la dague je brisois ⁱ et coupois la brique. Et comme nous eusmes faict un trou dans lequel je pouvois ^j mettre les bras, je ^k baillay mon espée et ma dague au capitaine de mes Suisses et mis mes deux bras delans. La muraille n'estoit que de l'espesseur seulement d'une brique, et y avoit encore bien peu de terre, car c'estoit comme une muraille sèche. Et comme avecques les mains j'euz trouvé ^l le bort de la muraille *et espesseeur d'icelle*, je ^m tiray à moy *la muraille* de telle roideur que tout le dessus d'icelle ⁿ tumba sur moy et me couvrit tout, *de manière qu'il fallust que* le capitaine de ma ^o garde me tirast ^p de dessous la brique et me relevast ^q. Et tout incontinent avecques les halebardes achevasmes de la mettre par terre. Ils ^r n'avoient pas ^s achevé la terrasse ^t qu'ils avoient mis dernier ceste porte, et s'en falloit environ deux pieds qu'elle ne joignît au haut de l'arc. Là me furent tués deux ^u Suysses, et le capitaine blessé d'une arquebuzade à la cuisse, *et quatorze ou quinze soldats morts ou blessés.* Je faisois encore donner aux ^v enseignes

^a *Leçon du ms. Ed.* dessous leur porte.

a) *feyt bien tout* b) *demeurant* c) *ast ire* d) *que c'est du chef*
e) *que* f) *au* g) *du flanc* h) *deffaisois* i) *trou que jo y pouvois*
j) *bras dedans je* — k) *je trouvay* l) *et* m) *de la muraille* — n) *la*
o) *tira* — p) *relleva* — q) *et* — r) *n'avoient ill pas* s) *le terrenc* — t) *me*
moreust deux u) *les*

l'assaut au bastion avec ^a les deux eschelles qui n'estoient pas rompues, mais pour cella des flanes du bastion *de* ne ^c cessoient de tirer. Or, du bastion à la porte où je combattois, il n'y avoit pas plus de trente pas. Je criay aux soldats qu'ils m'allassent chercher les ^b eschelles qui estoient rompues contre le bastion, et que les plus courtes seroient les meilleures; car la hauteur du terreneq ^d n'estoit pas plus *que* de deux aulnes, ny encore, ce croy je de tant. Et tout incontinent je les dressay cosle à ^e cosle, et mis un arquebuzier sur une eschelle, et moy sur l'autre, et trois l'un après l'autre après le soldat premier, et deux de mes Suisses après ces trois-là. Je dis à celui qui estoit devant et qui montoit le premier, que ^f tout à un coup il se dressât ^g et qu'il tirast une arquebuzade dedans, ce qu'il fit; et à mesure ^h qu'il tira, je le prins par la fourrure ⁱ de ses chausses, et le ^j poussay dedans. *Je luy fis faire un sault où il n'avoit pensé.* Les deux eschelles se touchoient. Je commençay à crier à ceux qui estoient dessus l'autre, et les pousse, leur disant: « Sautez ^k soldats je ^l me jetteray ^m après vous dedans. » Et pousse celui ⁿ là, et l'autre après, et l'autre encore. Et comme ils estoient tumbés dedans, celui qui se pouvoit relever mettoit la main à l'espee. Mes deux Suisses se jettèrent ^o après. Et alors je sautay à terre de nostre costé, et commençay à crier: « Poussez, capitaines, poussez, capitaines, nous sommes dedans. » Et les voilà les uns après les autres se jeter à coup perdu là dedans. Les gentils-hommes miens, qui estoient entrez par le trou, avoient esté apperceuz sur la poincte du jour et chargez: et

^a *Ed.* : ne lla. ^b *Ed.* ou du ms. *Ed.* : terrain.

^c par. ^d des. — ^e terrain. — ^f et. — ^g li. Et à celluy qui estoit devant je luy dis que. ^h haussat. — ⁱ en mesmes. — ^j le fourc. — ^k les. — ^l pousse et leur dis : Sautez. — ^m soldats, que je. — ⁿ jecte. — ^o es, et. — ^p jectent.

avoient gagné une maison, la porte de laquelle ils défendoient, ce que me ^a fit un grand bien : car une partie de ceux qui gardoient la porte y estoient couruz, ne pensant jamais qu'il fust possible que j'entrasse par là. Et comme les ennemis qui donnoient l'assaut aux gentils-hommes entendirent le cry de : « France ! France ! » dernier eux, ils les abandonnèrent et voulurent courir à la porte. Les gentils-hommes sortent ^b après eux, lesquels, entendant le ^c *mesme* cry de : « France ! France ! », ils cognurent que noz gens estoient dedans, et de haste ils furent mis au milieu ^d de ^e noz deux troupes, et ^f là tous tuez. Or ^g après, *en mesme instant* que ceux là furent tuez vint une enseigne des ^h leurs, qui estoit ⁱ à la place, courant droict à la porte, et les gentils-hommes de ma suite estoient desjà ralez ^j avecques ceux qui entroient. Ladite enseigne trouva bien à qui parler, et les accoustèrent comme les autres. Et en mesmes que noz gens entroient, je leur cryay qu'ils donnassent l'assaut au bastion par dedans la ville, ce qu'ils firent : mais ils y trouvoient une *bien* grande ^k resistance, à cause que la plus part de la compagnie des gens à cheval estoit dedans, qui combattoient à merveilles.

Or ^l, comme le cœur croist aux hommes ^m qui ⁿ se voyent en *esperance* de victoire, de n'oblier ^o rien de leur devoir à bien ^p et *furieusement* assaillir, les ayant encouragés, je laisse ^q la porte et cours aux enseignes qui estoient sur les eschelles du bastion, et leur crie que tous noz gens estoient dedans, et qu'ils se jettassent à coup perdu dans le bastion : ce qu'ils firent, et pour lors n'y trouvèrent pas la ^r resistance *telle qu'ils cuidaient*, pour ce que noz gens les tenoient de si court qu'ils ne pouvoient respondre dedans et dehors. Et comme je vis les

a) maison, là où ilz defendoient la porte de la maison que celle me —
b) coururent — c) eux; et comme ilz entendirent le — d) mitant — e) les —
f) troupes nostres et — g) et — h) : e — i) qu'estoient — j) ralez — k) grand —
l) mais — m) gens — n) comme ilz — o) n'oblient — p) rien aux nostres de bien — q) laissay — r) toutes — s) grand

enseignes dedans, je remonte à cheval et avecques les commissaires et, tresoriers m'en ^a allay au long des murailles ; et tous ceux qui sautoient par dessus *pour se sauver*, je ^b les faisois ^c tuer. Et ^d pour revenir à noz premiers prisonniers, noz gens executarent jusques à la place, où ils trouvèrent le sieur Bartholomé de l'Este ^e avecques le demeurant de sa compagnie, lequel ne fit pas grand defence, car ^f desjà noz gens couroient tout au long des rues de la ville et mesmement au long des murailles d'icelle. Les ^g Italiens vindrent entrer par la muraille, qui ^h n'estoit pas trop haute, et s'aidoient les uns aux autres. Le capitaine Bartholomé de Pezero avoit bien mis le feu à la porte comme il avoit promis, mais il fust blessé d'une arquebuzade par les fesses ⁱ, et n'y avoit ordre d'entrer par là, à cause du grand feu *qui estoit en icelle porte*. On avoit baillé dix huict ou vingt Espagnols pour la garde des prisonniers, qui estoient dans le palais en nombre de cinquante ou soixante ; et les avoient attachez deux à deux, comme ils me dirent *puis* après. Et en mesme instant qu'ils ^j entendirent le cry de : « France ! France ! France ! » à la place, à laquelle le ^k palais est joignant, ils ^l commencèrent à se secouër les uns et les autres, et mesmes le capitaine Gourgues, qui se deslia le premier ; et s'estans destachez, *se mirent de telle furie sur ceux qui les avoient en garde qu'avec leurs armes mesmes et à ^m coups de pierre ils en tuèrent sur le lieu la plus-part, et le surplus tindrent prisonniers, et les emmenarent avec eux. Et voilà la delivrance heureuse et non esperée de noz prisonniers.*

Maintenant il reste sçavoir quelle fut l'ysue du com

* *Ed* l'Estephe.

^a) tresoriers je m'en — ^b) dessus la muraille je — ^c) les y faisois — ^d) tuer, car je n'avois point d'autres gens avecque moy. Et — ^e) l'Estapho — ^f) ne pe ill resister, car — ^g) mesmement contre les murailles de la ville. Les — ^h) que — ⁱ) cuisses — ^j) et comme ilz — ^k) place que le — ^l) palais y touche, et — ^m) et en mesmes qu'ilz se destachoint à

mandement que j'avois baillé au baron^a de Clermon^b et au capitaine Blacon. Les compagnies du duc de Florence^c, de pied et de cheval, estoient sorties de Monteporciano^d, et s'en vindrent à Piance^e, n'y ayant que trois mil de l'un à l'autre. Et comme ils furent à moitié chemin et qu'ils entendirent l'arquebuzerie, envoyèrent six chevaux courir tout au long du chemin, pour sçavoir que c'estoit. Les trois donnèrent^f dans nostre embuscade et^g furent prins, et les trois se sauvèrent, qui firent tourner^h en arrière leurs gens plus viste que le pas; de sorte que le baron de Clermon et le capitaine Blacon ne les peurent combattre. En ladite faction et prinse de ville le sieur Bartholomé de l'Estesseⁱ, son lieutenant et son enseigne furent prins, le^k gouverneur, qui estoit Espagnol, aussi; toutes-fois^l son enseigne fut tué. Le capitaine Pistoye^m, lequel on appelloit ainsiⁿ pour ce qu'il estoit de Pistoye^o, son lieutenant et son enseigne pareillement furent prins, ensemble le lieutenant et l'enseigne d'un capitaine^p italien qui s'appelloit Aldet^q Placit², qui estoit Sienois, lequel estoit party deux jours devant pour aller pourchasser leur payement, avant qu'ils sortissent de la ville.

Et³ voilà l'exécution de l'escallade de Piance⁴, qui fust la nuict de Saint Pierre⁵, et de laquelle on a faict

^a Ed. l'Estephe ^b Leçon du ms. Ed. Aldet

^a) pierre sur leurs garces, autres les sautoient dessus; aucuns en feurent lins avecques leurs armes mesmes que noz gens leur prindrent et la plus-part prisonniers. Il fault revenir à ce que feist le baron. ^b) Clermond. ^c) le. ^d) Fleurance. ^e) Monteporciano. ^f) chemin, que n'y a que trois mil de l'un à l'autre, comme ilz. ^g) demourerent. ^h) dans l'embuscade nostre et. ⁱ) retourner. ^j) l'Estaphe. ^k) prins en vce, le. ^l) et. ^m) Pistollas. ⁿ) qu'on l'appelloit ainsi. ^o) un autre capitaine. ^p) rade; mais son lieutenant et son enseigne feurent prins. Et — ^q) Pience.

1. Pistoja, prov. de Florence, ch. 1. de distr.

2. Aldello Placidi. On décide, le 16 juillet 1557, de faire un *bando* informant qu'un mois était accordé à « quiconque lui o prétende haver alcuna rosa da Fabio et Aldello Placidi », pour en faire la preuve (Arch. d'Etat de Stonne, *Délib. de Montalcino*, vol. 6, f. 22 v°).

3. 29 juin 1557. Odet le Selve annonçait la nouvelle au duc de Guise le 1^{er} juillet (*Mém. Journ. du duc de Guise*, dans la coll. Michaud, t. VI, p. 367).

despuis en çà si grand cas par toute l'Italie. Tous^a les capitaines et soldats *italiens et françois* disoient que j'avois prins moy seul la ville, et non eux, et^b que, si je n'eusse faict ce que je fis, *et sans la hardiesse et resolution en laquelle ils me virent*, ils ne se fussent jamais plus aprochez des murailles, en ayant esté repoussez par trois fois *bien vnement*. Et si^c Dieu eust voulu *permettre* que les gens que le duc de Florence^d envoyoit de Montepulsiano^e à Piance^f fussent partis un^g heure p.ustost, ils n'eussent point entendu par le chemin le bruit de mon arquebuzerie, de sorte qu'ils fussent tumbéz dans la trouppé que mendoient lesdicts capitaines Blacon^h et le baron de Clermonⁱ, lesquels estoient aussi bien en camisade comme le reste de mes gens, et^j les eussent aisement deffaicts *et tuillez en piéces*; car, incontinent qu'ils entendirent le rapport que leur firent les trois qui estoient eschappez, ils tournèrent visage *et se mirent en desroute*, tirant le chemin de Montepulsiano^k. Je laissay dedans *pour commander* le capitaine Faustin, qui y^l estoit auparavant^m, et avoit encores cinquante ou soixante soldats de sa compaignie, lesquelsⁿ le capitaine Bartholomé de Pezero luy^o avoit toujours gardez; et luy presta encores le capitaine Bartholomé son lieutenant, avecques cent soldats de sa compaignie. Et sur le midy, comme je montois à cheval pour m'en retourner à Montalain et que je renvoyois^p chacun en sa garnison, les capitaines avec leurs lieutenans et enseignes me menèrent cent ou six vingts chevaux de service, qui avoient esté gaignez en ceste faction, outre les courtaux et mulets, me priant d'en prendre ceux que bon me sembleroit. Et entre autres le capitaine La Trape me pria prendre un coursier de Naples, le plus beau et le

a) et y a beaucoup de gens de bien qui tesmoigneront que tous — b) et tant Italiens que François et — c) Et la fortune me disoit si bien que si

d) Florence — e) Montepulciano — f) Pienza — g) Blacons — h) Clermon — i) comme nous autres et — j) en route droit à Montepulciano

k) Faustin mesmes qui il y — l) paravant — m) que — n) les y — o) je m'en parlay et renvoyay

meilleur cheval qui fût en Italie. Je n'en acceptay, de tous ceux qui me furent offerts, que celui du capitaine La Trappe, lequel depuis monsieur de Guise m'envoya demander, et le luy donnay. J'arrivay à Montalsiu avecques la moitié seulement des trois compagnies de gens à pied que j'avois amenées, après lesquels je faisois marcher tous les capitaines prisonniers et quelque peu de soldats aussi prisonniers car il ne s'en sauva pas beaucoup. Après^a les prisonniers je marchois, et tous nos capitaines avec leurs enseignes^b despliees, et derrière moy^c les gentils-hommes de ma suite porloient *la cornette de gens à cheval* et les trois enseignes gagnées. Et après^d toute l'infanterie marchoit le baron de Clermon^e, avecques ma compagnie et les gentils hommes sienois, qui estoient tous à cheval dernier. Et croy qu'il ne demeura homme ny femme dedans la ville; car tous sortoient dehors pour me voir entrer, sauf le capitaine du peuple^f, le conseil et le Magistrat^g, vers lesquels^h j'avois envoyé pour les prier de ne bouger du palais, au devant duquel j'allay descendre. Et entray dedans iceluy armé, lesdictes enseignes gagnées devant, et leur fis entendre au commencement, en peu de mots, de quels moyens il m'avoit fallu aider pour venir à bout d'une entreprise si hazardeuse, et comment la ville avoit esté prise, et cogneuz bien à leurs contenancez qu'ils avoient en admiration une telle execution. Puis les exhortay de continuer en la fidelité qu'ils avoient promise au Roy et ne perdre point l'esperanceⁱ de recouvrer

a) garnison et arrivay à Montalcino avecques les trois demy compagnies de gens de pied que j'avois amenées, la cornette de gens à cheval et les trois enseignes gagnées devant, et tous les capitaines prisonniers après les enseignes, et quelque peu de soldats prisonniers, car il ne s'en print pas beaucoup. Il se gagna en ceste faction de cent à six vingtz chevaux de service outre les courtaulx et quelques mulez, de quoy le capitaine La Trappe gagna cinq chevaux, mais il faisoit à butir avecques ung autre de ses compagnons et luy en donna trois à sa part. Après — b) capitaines et nos enseignes — c) après nous — d) et puis après — e) Clermont — f) no — g) peuple — h) auxquels — i) devant leur proposant qu'ilz ne se devoient desesperer de leur fortune et moins de l'esperance

1. Il magistrato, c'est-à-dire les Hauts de la guerre.

leur liberté et ville capitale, leur^a ayant Dieu monst^ré et tesmoigné, par une si bonne et heureuse journée, qu'il ne les vouloit perdre ny abandonner, et moins ceux^b qui combattoient pour eux. Et pour les asseurer que je portois les armes pour leurs vies et pour le recouvrement de leur patrie, je leur donnay la cornette des gens de cheval et les trois enseignes gaignées, lesquelles, après m'avoir remercié et loué plus qu'ils ne firent jamais homme, ils les mirent à mesme instant dans^c la grand salle du palais, toutes dépliées : ce que n'amoin^drist pas la reputation que j'avois acquise, soit parmy eux, soit^d à Rome et par tout ailleurs où les nouvelles de ceste entreprinse et execution coururent^e.

Paravant ny depuis^f ne se presenta aucune occasion qui merite estre escrete, sauf deux, qui fut que don Arbre alla assieger Chuzi¹, que le capitaine Moret Calabrès²,

^a Selon du ms. L. éd. a seulement. Depuis (voir la note 2).

^b a) leur elle leur b) monst^ré par vrayx miracles qu'il ne les avoit pas abandonnés ny cent^r c) mesrent incontinent dans d) ny aussi e) Rome, où coururent grandement ceste fache. Paravant ny depuis f) Chuzine

1. On lit dans le registre des délibérations de Montalcino (vol. 5. f. 190 r°), à la date du 30 juin : « Et mandorno farsi decreto a Girolamo Bellin, depositario publico, che de denari publici paghi al mag^{ro} Mario Cacciaguerra scudi sette d'oro, quali questa mattina ha pagati, per ordine loro, alli tanburi e paffari che accompagnorno l'insigne due e stendardo che dono l'III^{mo} Mons^{re} Montluc alla Rep^a loro, per il qual dono il scudetto Mons^{re} venne in persona propria nel Magistrato, adunato con comitiva di capitani et altre gente, a farne parole, alquale fu risposto convenevolmente dal' III^{mo} cap^o del popolo, et rimasero le due insigne, uno stendardo da cavalli e un altro pezzo d'insigna in palazzo, come cose donate al publico e per memoria dell'acquisto e fazione fatta a Pienza da Sua Ecc^a con le sue gente qual fu il di di San Pietro, alli 29 del presente. »

2. Les événements qui en vont sont antérieurs à la prise de Pienza. Le texte du ms. montre que Montluc s'est rendu compte, sans doute après coup, de l'intervention De Thou, guidé par Adriani, 2, contrairement à ce qu'affirme de Ruble (t. II, p. 226, n. 3), restitué l'ordre chronologique des faits.

3. Chiusdino (cf. p. 256, n. 1).

4. Moretto de Cantarollo Calabrese, capitaine italien au service de la France, cité par Brantôme (éd. Lalanne, t. II, p. 259) comme faisant partie de la compagnie de 200 arquebussiers à cheval que Pietro Strozzi amena, en 1553, à François I^{er}, au camp de Marolles, lorsqu'il alla secourir Landrecies assiégé par Charles Quint. Il accompagnait Leone Strozzi, prieur de Capoue, dans une croisade contre les Turcs, en sept. 1551 (Jérôme Ruscelli, *Lettres des Princes*, trad. Belleforest, 1571, in 4°, f. 132 v°). Il servit en 1555 sous

qui estoit à Montepescayo¹, avoit² desrobé par intelligence³ aux ennemis⁴. Ledict don Arbre y avoit trente enseignes de gens de pied devant, et trois canons, et six cens chevaux⁵. Je partis de Montalcin⁶ un peu après midy, avecques cinq enseignes et environ quatre-vingts ou cent chevaux, et arrivay à Montepescayo⁷ sur le point du jour. Et là fis accoustrer de petits sacs pour porter de la poudre, jusques au nombre de vingt, y pouvant avoir en tout trois cents livres. De Montepescayo⁸ à Chuzi⁹ y a six mil. L'artillerie ne leur estoit pas encores arrivée, mais¹⁰ elle arriva le matin que j'en partis. Et sur le midy je partis¹¹ de Montepescayo¹², et m'en allay camper vis-à-vis de leur camp, à un quart de mil et autant de la ville, car ils estoient campez devant, et ne me vindrent oncques reconnoistre. La place ne valloit rien, car nous n'avions pas eu loisir de la fortifier. Et à l'entréc de la nuict, je prius le lieutenant du capitaine Avanson¹³, nommé Sainet

¹) Montepescaye, qui avoit — ²) intelligences — ³) Montalcin — ⁴) Montepescaille — ⁵) Montepescaye — ⁶) Chuzi no — ⁷) et est-ce qu' — ⁸) paria) — ⁹) et — ¹⁰) Avanson

Bonivet au siège de Sault à (Beaumont, t. VI, p. 110). En novembre 1556, il inspectait la place de Corneto avec Montuc (*Bull. ital.*, 1903, p. 101). Le 31 août 1557, les magistrats de Montalcino signent à Montuc le dessein du capitaine Morello « d'assalire o far preda nel stato di Pionbino » (Arch. d'Et. de Sienne, *Délib. de Montalcino*, vol. 7, f° 2 r°). Le 7 et le 15 septembre, ils se plaignent des excès qu'il commet à Montepescali (*ibid.*, f° 38 r°, 123 v°). Il était encore en Italie en 1560, y touchait une pension annuelle du roi de 6.000 l. et demandait à rentrer en France et à être payé de ses dépenses en Toscane (Balou de la Bourdassière au roi, Rome, 16 juin 1560 B N, ms. Cinq Cents Colbert, vol. 243, p. 489-490).

1. Montepescali, écart de Roccastrada, prov. et dist. de Grosseto

2. Le fait est antérieur au 8 avril 1557, date où les magistrats de Montalcino envoyèrent à Chiusdino Imperio Sannini comme commissaire « per la cura, custodia e salvaxia di quella terra ». Le 13, ils y envoyèrent des vivres. (Arch. d'Etat de Sienne, *Délib. de Montalcino*, vol. 4, non fol.)

3. Le 16 avril, on décida d'envoyer plus de grains à Chiusdino, « acio si possa più facilmente tenere », *ibid.*, vol. 6, f° 72 r°. Le 28, La Moile s'y rendit, avec 100 arquebustiers, pour ravitailler la place. Le 29, Montuc annonçait au cardinal Carafa que don Alvaro avait concentré 3 000 hommes à Monistero, près de Sienne, réunis les bœufs nécessaires pour traîner deux demi-canon et quelques autres pièces de campagne, et qu'il s'apprêtait à assaillir Chiusdino (Montuc à Carafa, Montalcino, 29 avril, dans le *Bull. ital.*, 1903, p. 155).

Geniès^a, avecques trente picquiers et trente arquebuziers, que je vouluz hazarder voir si j'aurois moyen de la sauver. Et parce qu'il y avoit un petit ruisseau, qui ne contenoit trois^b pas, entre eux et moy, je fis aller ledict Saint-Geniès, le capitaine Charry avec cent arquebuziers l'accompagner; et moy, par le costé du camp, je leur allay donner l'alarme avecques les gens à cheval et cent arquebuziers. Saint-Geniès entra avecques la poudre et tous les soldats, sauf quatre ou cinq picquiers. Et toute la nuict je les tins en alarme, pour leur donner à penser que le matin je me reposerois, et que, m'ayant recogneu, ils me viendroient combattre, n'ayant autres forces que cinq^c enseignes. Et sans reposer autrement, sans sonner tabourin ny trompette, je commençay à me retirer au long des bois et prins mon chemin droict à Montalsin^d, et fis douze mil sans reposer. Et auprès d'un ruisseau je fis alte^e, où tous à pied et à cheval repeusmes des vivres que j'avois fait apporter^f sur des^g usnes, où ne demouray pas un' heure et demie, pour m'acheminer droict à Montalsin^h. Or, le jour que je partis de là, environ midy, ils mirent leur artillerie *en estat*, sans pouvoir faire batterie *aucune* jusques au lendemain matin.

Leⁱ jour mesmes que j'estois party de devant Chusi^j, j'arrivay le soir à Montalsin^k, là où il y avoit trente mil, et toute la nuict je fis apprester un canon et une grand colouyrine que nous avions. Et environ neuf^l heures, je m'en allay battre l'Altesse, qui est, entre Bonconvent et Montalsin^m, un chasteau fort; et le battis par la porte où ils l'avoient le moins remparé. Et sur le soir se rendirent

a) Saint-Geniès — b) contenoit pas trois — c) les — d) que de cinq —
 e) Montalsin — f) apporté — g) usnes — h) les — i) matin Et le
 j) Chuzine — k) nave

1. Peut-être Pierre de Thezan, baron de Saint-Geniès, Luc, Foularèche, Aspiran, 2^e f. s. d'Antoine de Thezan et de Louise de Baderon-Maussac, mariés le 28 août 1555. Il mourut entre le 27 mai 1596 et le 22 sept. 1599, et épousa Marie de Maurelhan [Commune de M. F. Andry].

la vie sauve seulement. Il y avoit soixante soldats. Puis lendemain matin j'allay prendre trois ou quatre chasteaux qu'il y avoit autour de là, qui " n'estoient pas forts et se conservoient à la faveur de la forteresse de l'Altesse. De tout ce jour l'artillerie ne bougea de l'Altesse^a; cependant je prins les chasteaux^b. On me conseilloit d'aller battre Bonconvent. Je l'allay recognoistre, et fis faire des gabions promptement là devant, faisant semblant de l'assiéger, ce que je faisois pour divertir don Arbre à ne tirer plus outre, car je craignois qu'après qu'il auroit prins Chusi^c, ce que je pensois bien qu'il feroit, il allât assiéger Montepescaillo^d, où estoit le capitaine Moret, et deux ou trois autres places qui se conservoient à la faveur de Montepescaillo^e. Et le jour que je faisois semblant d'assiéger Bonconvent j'envoyay le sieur Marioul^f de Santa Fior^g, le capitaine Serres, mon lieutenant, et le baron de Clermon^h, mon enseigne, courir jusques devant Siene. Ils^k rencontrèrent une compagnie de gens de pied, qui estoit sortie de Siene pour s'aller mettre en deux chasteaux qui estoient près de ceux que j'avois prins, laquelle ils taillèrent toute en pièces, sauf le capitaine, le lieutenant et l'enseigne, qui se sauvèrent à cheval. Tout ceuy fut faict en trois jours, comptant depuis le jour^l que je partis de devant Chusi^d. L'alarme fut si grande à Siene de ceste^m deffaicte que le cardinal Burguosⁿ manda en diligence à don Arbre qu'il laissât tout pour retourner à Siene et qu'il craignoit que les Sienois se revoltassent et

a) que — b) L'artillerie ne bougea de l'Altesse de tout ce jour — c) que — d) Chuzini — e) Montepescalle — f) Montepescaillo — g) Mariou — h) Sainte Fior — i) Clermont — j) jusques à devant — k) et — l) matin — m) d'este — n) Bourgues

1. Confirmé par Ariani, *Lettere de' suoi tempi*, t. 1, p. 1009. — Le 3 mai, les magistrats de Montalcino se batent à Andrea Landucci, agent de la république à Rome, « delle nuove et nuove successi di Chiusdino, la presa degl' Altesi et fortezza convicina. Et deliberorno che si mandi publico bando che a ciascuno sia lecito portare viveri in campo di Franzesi agl' Altesi, et particolarmente vini. » (Arch. d'État de Siene, *Lettere de Montalcino*, vol. 5, f. 87 v^o).

qu'ils me missent dedans, veu ^a l'amitié que les citoyens me portoient. Et si ceux de Chuzi ^b eussent peu tenir ^c un jour d'avantage, il les abandonnoit ; mais le deuxies me jour après avoir faict une grand brèche, car la muraille ne valloit rien et n'y ^d avoit guières de gens, *ils se rendirent* ^e. Le lieutenant du capitaine Moret Calabrière estoit dedans, avecques partie de la compagnie dudict Moret et *environ* cinquante ^f cinq hommes qui entrèrent avecques Sainet-Geniès, de sorte qu'en tout n'y avoit que cent hommes.

Lendemain matin que le sieur Marioul ^g eust deffaict ceste compagnie, tous les capitaines qui estoient avecques moy estoient d'opinion que j'allasse battre Bonconvent ^h ; mais je leur dis ces mots : « Vous sçavez que despuis hier deux ⁱ heures après midy, nous n'avons ouy tirer l'artillerie à Chuzi ^j, laquelle ^k nous oyons ^l de l'Altesse en hors ^m. Or ⁿ faut donc dire qu'ils sont renduz ou bien prins par force. S'ils sont renduz, don ^o l'Arbre ne sejournera pas là un'heure, pour essayer s'il ^p me pourra surprendre en campagne ; car il ne faut point doubter qu'il ^q n'aye eu l'alarme de ses gens, que vous autres desfilés hier auprès de Siene, et que le cardinal Burgos ^r ne l'aye mandé retourner, pour conserver le demeurant des chasteaux qui sont les ^s plus près de Siene (car je faisois, en mesme instant que je prenois les autres, le tout desmanteler et ruiner, comme aussi fis je l'Altesse ^t). Or pesons ^u un peu

a) à — b) Chuzine — c) peu seulement tenir — d) et aussi qu'il n'y —
e) et cinquante ou cinquante — f) Mariou — g) Beauconvent — h) hier à deux
i) que — j) nous l'oyons — k) hors tirer Or — l) dom — m) heure à s'en
retourner veoir s'il — n) que — o) Bourgues — p) le — q) poisons

1. Confirmé par Adriani (t. I, p. 1005), qui ajoute que La Molle parvint à s'évader.

2. Cf., sur ce gasconisme, M. Lanusse, *De l'influence du dialecte gascon sur la langue française de la fin du XV^e à la seconde moitié du XVII^e* (Grenoble, 1893, in 8°, p. 320).

3. Moninc écrivait, le 23 mai, au duc de Guise : « J'ay faict abatre tous les peus chasteaux qui sont autour de Buonconvento et feray tousjours le

les choses : si noz gens sont renduz, le camp ne demeurera devant Chusi ^a plus de deux heures : s'ils sont prins par force, la ville est pauvre, les soldats n'y auront demeuré que ceste ^b nuit passée au sac, et à ce matin sera party deux heures devant jour ; et encore qu'il y aye trente mil, la cavallerie ^c sera icy avant que ne soit midy : car don Arbre sçait bien que je n'ay point ^d cent chevaux en toute ma puissance, ny plus de six cens hommes en ces cinq enseignes. Par quoy la raison de la guerre nous donne assurance qu'il doit faire ce que je vous dis. Par ainsi ^e, je vous prie, commençons à retirer nostre artillerie et l'infanterie, et prenez vous en tous à moy, si vous ne voyez que les affaires iront ^f ainsi ^g. » Le lieutenant du capitaine Moret et Sainct Geniès eurent telle ^h composition qu'ils voulurent, pour la haste que don Arbre avoit de tourner en arrière, car ils sortirent bagues sauvés ; d'enseignes ils n'en avoient point.

Or fis je mettre le feu au demurant de l'Altesse, qui ne s'estoit peu promptement ruiner, et laissay le capitaine Serres avecques vingt chevaux sur un petit haut, près de l'Altesse, qui pouvoit descouvrir jusques à un bois ⁱ, où estoit le chemin que don ^j Arbre devoit tenir pour ^k s'en retourner. Et comme je fuz à un mil près de Montalsin, le ^l capitaine Serres m'envoya ^m deux chevaux à toute bride, me dire qu'il commençoit à ⁿ descouvrir leur cavallerie sortant du bois. Je laissay les capitaines de gens de pied avecques des cordes, et les soldats pour ^o aider à tirer l'artillerie aux bœufs ; et retournasmes, le sieur Marioul ^p et moy, avecques noz gens à che-

^a *Lacom du ms. Ed.* : l'artillerie.

^a) Chuzine - ^b) qu'este - ^c) pas - ^d) ainsi - ^e) seront - ^f) eurent toute telle - ^g) un petit boy - ^h) coin - ⁱ) Arbre faillait que se st pour - ^j) Montalsin avecque l'artillerie, le - ^k) me manda - ^l) chevaux courans qui commençoient à - ^m) pied et les soldats tous attachés avecque des cordes pour - ⁿ) Mariou

meux qui me sera possible » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 72.) Dans ses *Mémoires* (p. 157, 158), de M^{me} de S^{aint} s'est attribué à tort la reprise de ces châteaux (cf. *B. de M.* t. p. 334, 335).

val. Mais " comme nous fusmes près le capitaine Serres, sur un autre petit mont, nous descouvrismes toute leur cavallerie desjà en la plaine, qui avoit fait alte ^b. Je " croyz que c'estoit pour attendre une troupe qui sortoit du bois. Je laissay le sieur Marioul ^c là pour soutenir le capitaine Serres, et manday au capitaine Serres qu'il ne s'engageast point à combattre ny se laissast ^d approcher, ains commençât à se retirer ^e peu à " peu ; et aulant en dis-je au sieur Marioul ^c, et m'en couruz à l'artillerie, laquelle je trouvoy à un quart de mil près la montée, et la fis hastier. Et comme je l'euz sur le commencement de la montée de Montalsin ^f, je vis venir le sieur Marioul ^c au trot, et le capitaine Serres un peu derrière luy, qui faisoit le semblable. Je fis tirer tousjours l'artillerie contre-mont, et ne peut arriver à cinquante pas près de la porte de la ville qu'il ^g me fallust ^h faire oster les bœufs, et les jeter dedans ⁱ la ville, et toute nostre arquebuzerie au long des vignes et dessus la muraille, et nostre cavallerie dans la ville, car elle ne pouvoit plus servir de rien. Et vindrent les ennemis jusques au pied de la montagne. Voilà ^j comme je sauvay tout sans rien perdre, pour compasser le temps qu'il leur falloit à venir de Chuzi ^k sur nous, et pour la grand diligence que je fis à ma retraite.

Donc, capitaines, souvenez vous ^l, quand vous vous trouverez en lieu où il vous faudra ^m retirer et que l'ennemy sera ⁿ beaucoup plus fort que vous, de compasser le temps qu'il luy ^o faut à vous venir combattre, et mesurez ^p le avec une grand diligence, soit jour ou nuict, et vous ne serez aisement surprins. *Prenez tousjours au pis, et croyez que vostre ennemy veille pour vous surprendre, comme vous à luy. La raison de la guerre vantoit que j'en fisse ainsi. Et*

a) Et — b) halto — c) et — d) Marioul — e) laisser — f) ains se commensast à retirer — g) et — h) Montalcino — i) qui — j) falloit — k) Jans — l) montagne, Et voilà — m) Chuzino — n) capitaines, je vous prie, soulegne vous — o) fallo — p) soyt — q) y — r) meslés

faut tousjours estre aux escoules, quand on est près de l'ennemy; et s'il a trois heures pour venir à vous, redoublés le pas, et faictes en deux, s'il est possible, ce qu'il peust faire en trois. Ainsi ayant le devant, sans vous mettre en honteuse fuite, vous luy lairrez le logis vuide. Ouy, mais peut estre il ne viendra pas à moy, et cependant je me retire sans voir l'ennemy. — Si tu attens cela, tu es deffaict et perdu, mesme ment lorsque tu trahes du canon, lequel tu ne peuz abin donner ton honneur saure.

Je fis une autre diligence pour secourir ^a monsieur de La Monjoye, un mien ^b parent ^c, que j'avois mis dans Tallamon ^d. Les ^e gallères du roy d'Espagne estoient parties de Gayette ^d ³ pour surprendre ceste place, et vindrent se mettre contre le mont Argentan ^f. Et comme monsieur de La Monjoye les vid le matin, à l'aube du jour, ayant donné sonde ^g, me despescha un homme en poste pour m'advertir, lequel fist si grand diligence qu'il fust à Montalsin ^f environ les quatre heures après midy, encores qu'il y aye trente cinq mil. Sans ^h sejourner une heure, je partis avecques quatre cents arquebuziers et ma compagnie de gens à cheval, et marchay toute la nuict; et ne m'arrestay jusques à un village qui est trois mil près Grossette, et fismes sans reposer vingt sept mil, *de sorte que j'* ^h *y fuz au soleil levant; et là fis manger les soldats et repaistre noz chevaux. Je* ⁱ *couruz* ^j *à Grossette, où* ^k *j'entendis que les ennemis estoient autour de Tallamon* ^l. Et soudain je

^a) Une autre diligence feys-je encores de secourir — ^b) sien — ^c) Tallamon que les — ^d) Gayete — ^e) sonde — ^f) Montalchin — ^g) mit et sans — ^h) et — ⁱ) chevaux et je — ^j) je m'en courus — ^k) et là — ^l) Talamon

1. Probablement Gilles de Gaudons, seigneur de Caq et de la Montjoie, en Aragnac, épousa, par contrat du 22 juin 1561, Marguerite de Faudos, fille de Marguerite de Sérillac, nièce de Montluc, mourut avant le 11 sept. 1561 [R. Montluc est plus loin qu'il fut tué à Aubeterre, « en ces derniers troubles », c'est à dire en 1569]

2. Talamone, comm. d'Orbetello, prov. et distr. de Grosseto

3. Gaete, prov. de Caserta, ch. 1. de distr.

4. Monte-Argentario, prov. et distr. de Grosseto.

lis passer une rivière qu'il y a, à demy-mil de Grossette ¹, trois cents arquebuziers de ceux de la garnison de Grossette avecques asnes et chevaux ; de sorte que, quand noz gens, que j'avois laissé repaistre, furent arrivez à la rivière, les trois cents furent passez et acheminez. J'envoioy ^a deux hommes de cheval audict sieur de La Monjoye, *l'advertissant* qu'il tint bon, que j'estois là pour le secourir : lequel s'en ^b esmerveilla comme il estoit possible, et pensoit que l'on luy mandât cela pour luy donner courage. Les ennemis avoient mis trois ou quatre cents hommes en terre, et deux gallères luy vindrent tirer force canonades. Et comme j'entendis l'artillerie, je me mis devant avecques mes gens à cheval et les trois cents arquebuziers qui estoient passez, et laissay le capitaine Charry, qui faisoit passer ceux que j'avois amené. Et comme ils virent que cela alloit à la longue et que je m'estois mis devant avecques les trois cens, ils se jetèrent tous dans l'eau, et ainsi ^c passèrent de ceste ^d furie. Il faisoit grand chault, et prou en y avoit que l'eau leur venoit jusques au-dessus de la ceinture. J'avois faict estat de les combattre, forts ou foibles, car j'estois asseuré qu'ils n'avoient point de gens de ^e cheval. Et trouvoy que l'une partie des gallères, au dessus de Thalamon ^f et au port ancien, rembarquoient les soldats ; et avant que j'y peusse estre, ils furent tous embarquez et se mirent à la largue, tirant au mont Argentan, où estoient les autres galères, qu'est vis à ^g vis de Thalamon ^h. Et pense qu'ils cuidoient que monsieur de La Monjoye se rendroit pour les canonades que les galères luy ⁱ tirarent ; mais il estoit trop homme de bien pour s'estonner si légèrement, comme ils pensoient. Il a esté tué à Aubeterre ^j, en ces ^k *derniers* troubles, auprès de

(^a) Et manday — (^b) se — (^c) que — (^d) ainsi — (^e) d'este — (^f) à — (^g) Talamone — (^h) et — (ⁱ) Thalamon — (^j) le — (^k) ses

1 L'Ombrière

2 Aubeterre, Charente, ch. J. de cant., arr. de Barbezieux — Le château d'Aubeterre fut pris par le duc d'Anjou à la suite de la bataille de Jarnac, le 19 avril 1569 (d'Aubigné, *Hist. univ.*, ed. de Ruble, t. III, p. 26, n. 2).

monsieur de Caussens^a, qui tesmoignera de^b sa valeur^c

Capitaines mes compagnons, il ne faut pas que vous trouvez estrange si je n'ay jamais esté desfait ni surprins où j'aye commandé, comme^d vous ne serez, si vous voulez user d'une si grand providence^e et diligence que j'ay fait toute ma vie. J'ay^f faict faire aux soldats ce que par adventure homme ne leur^g a faict faire *jamais*; car j'ay eu tousjours la parole à commandement pour leur remonstrer (quand j'estois au lieu là où il falloit qu'ils fissent diligence) l'honneur, le service du Roy, et aussi que par^h diligence il nous falloit conserver nos vies. *C'est ce que met les aisles aux talons et le cœur au ventre, quand l'un et l'autre est necessaire.* Toutes ces remonstrances ne me manquoient jamais. Et s'il falloit faire une grand courbée, je faisois tousjours porter pain et vin pour les rafraischir. Car si vous voulez faire faire grands corvéesⁱ aux soldats et n'apportés^j rien pour les substantier, les corps humains ne sont point de fer: il^k faudra qu'ils vous laissent par les chemins; ou bien, quand vous viendrez au combat, ils seront si foibles qu'ils ne vous pourront servir que de bien peu. Mais apportant avecques vous pour les rafraischir, accompagnez des remonstrances, vous ne les ferez pas seulement cheminer,

a) Caussens — b) tesmoignera toujours de — c) ny — d) pourvoiance — e) avec ne si j'ay — f) les — g) pour — h) courbées — i) n'appourter — j) et

1. Jean de Monlezun, s^r de Caussens, mestre de camp des compagnies de gens de pied gascons, tué en 1573 au siège de La Rochelle. Caussens, soit dit par Brantôme, est célèbre par la part qu'il prit au meurtre de Coligny (cf. P. de Vaissière, *De quelques assassins* Paris, 1912, in-8, p. 164, 169, 170, 172, 175, 183-184, 186, 187).

2. On peut conjecturer que le ravitaillement de Talamone se place fin mai ou au début de juin. En effet, Montluc dit qu'à cette occasion il emmena avec lui à Grosseto sa compagnie de cheval-légers. Or, parlant plus haut (p. 258) d'une escarmouche de cavalerie qui eut lieu « quelques jours avant que don Albre sortist de Sienne », il dit que le capitaine Carrico vint « braver » ainsi devant Montalcino parce qu'il croyait qu'il n'y avait plus de cavalerie, « car j'en avois emmené ma compagnie avecques moy » à Grosseto. On a vu plus haut (p. 258, n. 4) par un document que don Alvaro sortit de Sienne vers le 11 juin.

mais courir, si vous voulez. Et par ainsi^a il ne faut point que l'on s'excuse jamais sur les soldats; car il n'y a homme en la chrestienté^b qui l'aye plus expérimenté que moy, et n'ay veu jamais advenir faute par eux, ouy bien par les capitaines. Car un bon et sage capitaine rendra de bons et sages soldats. Parmi une grand troupe dix ou douze poltrons et courards s'enhardissent et se font vaillans; mais un capitaine pourceux, mal sage et improvident pert tout et gaste tout. Et voilà en somme tout ce qui s'est faict tant que je demeuray^c à Montalsin^d.

Monsieur de Guyse, estant^e adverty que^f j'avois eudé estre surprins à l'Allesse, m'escrivit une lettre pleine de courroux^g; et me mandoit qu'il sembloit que je voulusse me perdre, et le pays et tout, de sortir en ceste sorte, à chasque occasion qui se presentoit en campagne, et que, si j'estois desfait, le pays seroit perdu, car il estoit desjà si foible de gens qu'il ne pouvoit le secourir, et^h que c'estoit faict en bon capitaine, mais non pas en lieutenant de roy, qui ne se doit sans grand occasion mettre au hazard. Auquel j'escrivisⁱ que j'estois contraint de ce faire, autrement don Arbre me prendroit tout pied^j à pied, et qu'il s'assurast que je me levois si matin et

a) ainsi — b) chrestienté — c) que — d) j'ay demeuré — e) Montalchy — f) finist — g) courroux — h) ne pourroit secourir le pays et — i) j'escrivis — j) tout le pays pied

1. Montluc paraît confondre. Le duc de Guise, on l'a vu plus haut (p. 265), n'a pas avec l'Allesse, si ce n'est d'avoir aussi Rocca d'Orcia sans vivres. Il l'aura d'ailleurs, allusion dans sa lettre adressée au roi, à la prise de Chiusdino par don Alvaro, mais non à l'affaire de Palazzo (p. 265). Il lui écrit, d'ailleurs, à propos de ses demandes de secours continuelles : « Et pour ce, monsieur de Montluc, que je ne desire sans occasion estre imprimé telle opinion de moy que je vous aye delassé et naïve au contraire satisfait, plus que je ne pouvois et n'est en ma puissance, et non de si peu que je ne m'en encoire assés bien estant en vostre place, je vous prie croire que vous aressés à moy des choses de telle Ma^{te} que j'en eusse que je vous secourre, je n'y ay obmis ny obmedray jamais chose que je convoie, me sentant estre à moy seul, puisqu'il plust à sadite Majesté me donner ceste charge, à qui vous vous devez retirer pour cest effect, et non à autre. » B. N., ms. fr. 2. 12, f. 98, r. Tout cela est là sans doute la lettre dont Montluc avait gardé un amer souvenir. On voit qu'elle ne se rapporte pas au fait qu'il mentionne ici, mais bien à ses récriminations, dont il n'a dit mot.

faisois si bonne diligence, d'autre costé, que je le garderois " bien de me surprendre, et qu'il ne se mist point en peine de moy : car, encor^s que don Arbre eust tousjours trente enseignes en campagne et que je n'en eusse que cinq ou six pour y respondre, je ferois si bon guet et si bonne diligence que je le garderois bien de faire ce qu'il voudroit^b faire. Après je me retiray à l'abbaye Saint-Salvador^c, qui est à quinze ou seze mil de Montalsin^d, tirant vers Rome, à un mil près du chemin romain^e : y a une^f petite villate fermée et une abbaye^f d'Augustins que le petit roy Charles^g fonda à son retour de Naples. où^h y sejourna quelque temps ; toute l'église est couverte de fleurs de lys, et la fondation estoitⁱ en parchemin, les religieux fort gens de bien^j.

Estant là, je receus une lettre de monsieur le cardinal de Ferrare, lequel^k pour lors estoit à Ferrare. Il^k m'escrivoit^l la *triste nouvelle de la desfaite* de monsieur le connestable à *Saint-Quentin*^m, et qu'il estoit plus de besoin que je pençasse plus que jamais aux affaires du Roy, etⁿ que si Dieu n'aidoit le Roy, tout estoit perdu en France, car toutes les forces que le Roy avoit s'estoient perdues avecques monsieur le connestable. Je partis tout

^a Ed. on.

a) gardois — b) vouloit — c) Salvador — d) Montalchin — e) romain et une — f) une petite abbaye — g) et — h) escrivoit — i) bien. Et estant — j) que — k) et — l) me mandoit — m) pensasse aux affaires du Roy que jamais et

1. Abbadia San Salvatore, prov. de Sienne, distr. de Montepulciano, dans le massif du Monte Amiata. C'était le centre de ravitaillement de Monluc. Il s'y retira au début d'août (Arch. d'Etat de Sienne, *Délib. de Montalcino*, vol. 6, f^o 65 v^o et suiv.) Il ne dit rien de ce qu'il fit après la prise de Pienza (29 juin). Sur cette lacune, cf. *B. de M. h.*, p. 335-337.

2. Charles VIII.

3. En réalité, l'abbaye cistercienne de San Salvatore ou du Monte Amiata fut fondée en 1001 par la comtesse Ava, veuve d'Ildebrando d'Alfred. L'acte de fondation est daté du 4 février (cf. V. Lusini, *L'Abbadia all'Isola*, dans le *Bullett. sen. di stor. patr.*, t. IV, p. 129-135, et Carlo Calisse, *Documenti del monastero di San Salvatore sul Monte Amiata riguardanti il territorio romano*, dans l'*Arch. stor. ital.*, t. XVI-XVII, 1894). Monluc fait peut-être allusion à une confirmation due à Charles VIII.

4. Le 10 août 1557. — Cf. p. 47-48.

incontinent et m'en allay à Montalsin ^a, pour crainte que les Siénois ne se desconfortassent du tout ; et par remonstrances et persuasions je les assouray tant que je peus ^b, et après j'essayé ^c à ^d me consoler ^e moy-mesmes. *J'en avois bon besoin*, car je tenois le royaume pour perdu : aussi ^f fut-il plus conservé par la volonté de Dieu qu'autrement. Car Dieu osta par miracle l'entendement au roy d'Espagne et au duc de Savoye, de ne suivre leur victoire droit à Paris, car ils avoient assez de gens pour laisser au siège de *Saint-Quentin* contre monsieur l'admiral, et poursuivre leur victoire ; ou bien encore, après qu'ils eurent prins *Saint-Quentin*, ils avoient autant de temps que jamais : et ne sceurent prendre le parti qu'un simple capitaine eust faict. Et par ainsi ^g il nous faut tous confesser que Dieu aimoit nostre Roy *et ne vouloit perdre le royaume*. Je ne faisais pourtant aux Siénois le mal si grand qu'il estoit, et leur disois que les advis que j'avois de France assuroient la perte petite, que le Roy y dressoit une belle armée en personne. Monsieur ^h de Guyse estant ⁱ à Rome, parce que le Roy l'avoit r'appellé pour le venir secourir ^j, me ^k manda le venir trouver, ce que je fis en poste ^l. Et là il me demanda ce que j'avois besoin qu'il me laissât pour conserver ce que ^m nous tenions de la Toscane ⁿ. Je luy respondis que j'avois besoin de ce qui ^o n'estoit en ^p sa puissance de me bailler : car il

a) Montalcino — b) je m'essayais — c) de — d) reconforter — e) et — f) ainsi — g) Roy. Et comme monsieur — h) fust — i) secourir, il ne — j) conserver le pays que — k) Tuscanne — l) quo — m) n'estoit pas en

1. Montlucannonçait, le 23 août, au duc de Guise qu'il quitterait le lendemain Abbazia San Salvatore pour se rendre à Montalcino, « afin de donner ordre à tout ce qui y sera nécessaire. » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 91.)

2. Le 27 août, il informa les magistrats du désastre. (Arch. d'État de Siéne, *Delib. de Montalcino*, vol. 6, f. 115 r.)

3. Les « lettres par lesquelles le Roy commet mons' le duc de Guise son lieutenant general par tous ses royaumes et pays, après la prinse de mons' le connestable à la journée Saint-Laurent » sont du 10 septembre 1557 (B. N., ms. fr. 3115, f. 105).

4. Le duc arriva à Rome le 31 août et y resta jusqu'au 14 septembre (D. Ancel, *op. cit.*, p. 88).

n'avoit argent pour me laisser, ny guière de gens qui ne fissent plus de besoin en France qu'en la Toscane^a, mais que je ferois comme Dieu me conseilleroit, et que j'esperois tant en Dieu qu'il ne m'abandonneroit point, non plus qu'il avoit faict jusques icy, et que je le suppliois très-humblement s'en aller en France le plus hastivement qu'il pourroit; car si Dieu ne sauvoit le royaume, les hommes y pouvoient^b bien peu, veu que toutes les forces estoient perdues. Monsieur le mareschal de Strossi^c trouva ma responce fort sage et m'en loüa fort, *parce que plusieurs eussent demandé el hommes et argent, de quoy j'avois bon besoin; mais la France pesoit plus au Roy que la Toscane, où je voulois essayer à tirer moyen du pays et avec la guerre faire la guerre*¹. Je fis requeste à monsieur de Guise^d de suplier très humblement le Roy de m'envoyer querir pour m'en aller en France ayder à deffendre le royaume, car je n'avois rien à perdre en la Toscane^e, et avecques grandes requestes et prières il me promist de faire en sorte que le Roy m'envoyeroit querir, avecques promesse qu'il me fit faire que, dès que je serois en France, je me rendrois auprès de luy. *Il n'avoit pas adjousté foy à tous les fauz rapports; il me cognoissoit trop, et m'a tousjours aimé tant qu'il a rescu*². Ce que je luy promis faire; et ainsi^e il s'alla embarquer à Civitavechia^f³, et ramena en France ses forces entières, en quoi il monstra que c'estoit un grand et sage capitaine. Quant à moi, je m'en retournai à Montalsin^g.

a) Tuscanne — b) pourroit — c) Astrossi — d) Guise — e) ainsi —
f) Civitebeche — g) Montalchin

1. En réalité, il demandait son congé depuis la fin mai. Le duc l'obligea à rester en alléguant sans doute un ordre du roi, du 15 août, qui répondait négativement cette demande (Henri II au duc de Guise, 15 août, dans Ribier, t. II, p. 700).

2. Cf. la lettre amère de Montluc à Brisac, Castelotlieri, 15 novembre, où il tient un tout autre langage sur le compte du duc (éd. de Ruble, t. IV, p. 96-98).

3. Le baron de La Garde annonçait, le 8 septembre, de Civitavecchia le départ du duc pour le lendemain (B. N., ms. fr. 10463, f° 97). Il ne partit que le 14.

Avant que mon congé vint, à la requeste du capitaine Carbayrac, que monsieur de Guyse avoit envoyé à Grossette^b pour gouverneur (car il en avoit tiré monsieur de La Molle^c, avecques sept ou huict compagnies de gens de pied qu'il avoit, et l'envoya^d à Ferrare^e, et en lieu de luy me fit venir monsieur de Givry^f, avecques treze compagnies^g de gens de pied qu'il avoit : je^h ne perdis au change), je m'en alloy en diligence à Grossette veoir un desordre qu'estoit advenu : c'est que toutes les munitions des bleds que j'y avois mis, oùⁱ il y en^j avoit pour plus d'un an, se trouvarent desrobées, et en tout ne se trouvoit pas cent sacs de bled. Il y avoit un garde des munitions, qui s'appelloit Louberjat^k, lequel chargeoit monsieur de La Molle^c. Je manday en poste à monsieur de La Mole ce que l'autre avoit déposé. Monsieur de La Mole^c, au retour, chargeoit ledit Louberjat^k. Je couchay la nuict dans^l un liet duquel^l les draps estoient humides, et c'estoit en hyver, n'ayant pour lors porté mon liet de camp, pour ce que je laissois sejourner mes mulets pour m'en venir en France : et là je prins une fièvre continue, laquelle^m dans dix jours me mist jusques à perdre la

a) Et avant — b) Grossette — c) Mole — d) le manda — e) Givry — f) treze ou quatorze compagnies — g) et — h) que — i) en y — j) Louberjat — k) en — l) que — m) que

1. L'envoi de La Molle à Ferrare est confirmé par les *Mémoires sur les affaires de France sous la fin du règne de Henri II* (B. N., ms. Dupuy, vol. 401, f. 23 v°). Le 24 décembre, Montluc estimant que La Molle était « meilleur pour les ceremonies que pour autre chose », offrait au duc de Ferrare de lui expédier le capitaine Charry, « car c'est un bon soldat » — dès qu'il serait le retour de Porretta, où il était allé avec M. de Givry réprimer des troubles (Montluc au duc de Ferrare, Montalcino, 24 décembre. Arch. d'Etat de Modène, *Cancellaria Ducale, Caricaggi e documenti di particolari*, lettera M, busta 78, orig.).

2. René d'Anglure, baron de Givry et Bourcaill, comte de Tancarville, fils de François et de Marie de Vêres, mariés le 26 mars 1523, chevalier de l'ordre, gentilhomme de la chambre, capitaine de cheval légers (1554), tue en 1562 à la bataille de Dreux. Il épousa (1^{re} juin 1560) Jeanne Chabot de Jarnac. Commencé de M. F. Vindry] — Le registre des délibérations de Montalcino (vol. 8, f. 90 v°) l'appelle M. de Givry. Pinard l'a identifié avec Louis de Givry (sic), nommé le 5 sept. 1557 lieutenant général en Siennois, puis, le 23 juin 1558, colonel général des Italiens.

cognoissance de mes serviteurs propres¹. Et sans ma maladie j'eusse gardé Louberjat² de desrober jamais les munitions du Roy, aussi bien que je fis à Sienné celui³ qui les avoit en garde, qui en avoit faict autant⁴. Et comme je commenceay un peu à prendre cognoissance des hommes, mon congé arriva: et m'escrivit Sa Majesté que je passasse à Ferrare, et que je fisse séjour auprès de monsieur le duc, pour le conseiller en ses affaires, car il avoit la guerre sur les bras⁵. De la grand joye que j'eus *enjoynt mon congé arrivé*, je pris courage de telle sorte que, quatre jours après, je partis⁶. Et me fis porter sur une chaire à six hommes à Montizel, où estoit le capi-

a) Louberjac b) Sienné à celuy

1. Ce voyage à Grosseto se place en décembre, c'est à dire après que Monduc eut reçu l'autorisation de rentrer en France, mais avant que Boisherpin lui eût apporté son congé. Le 25, il écrivait au duc de Ferrare « la grand malice lye » qu'il avait eue depuis qu'ilz jours.

2. La vol, dont il n'est pas question au livre III, eut lieu en octobre 1554, à la faveur de la maladie de Monduc. Il en parle dans une lettre à Odol de Selve, du 6 novembre (ed. de Ruble, t. IV, p. 21-22).

3. Le congé lui parvint à Castelotti le 10 novembre (cf. lettre à Brisac, ed. de Ruble, t. IV, p. 300-301) — Ercole II d'Este, duc de Ferrare, allié de Henri II, se trouvait fort déconcerté par suite du départ du duc de Guise. Il implorait en vain le secours de Venise (Gabrie au roi, Venise, 23 septembre, dans *Corresp. polit. de la cour de France*, p. 214-215). Cf. E. Rodocanachi, *Ronde de France, duchesse de Ferrare* (Paris, 1890, in 8°, p. 283-285). Déjà, le 15 novembre 1555, le duc avait écrit à Henri II qu'il voudrait bien, pour garder son état, « ung Sansac ou Monduc ou ung semblable », et le roi lui avait proposé, le 1 décembre, de lui envoyer le héros de Sienné (B. N., ms. Clairamb., vol. 348, f° 277 r° et 291 v°, copie). A Montalcino, Monduc était en rapports avec le duc — voir la lettre inédite qu'il lui écrivait, le 4 juin 1557, en lui envoyant le contrôleur La Moillière (Arch. d'Etat de Modène, *Cancellaria Ducale, Carteggi e documenti di particolari, lettera M, busta 76, orig.*).

4. La 19, en effet, il installa à Montalcino son successeur provisoire M. de Givry, en attendant l'arrivée de Francesco I. Esce, nommé lieutenant général en Toscane (Arch. d'Etat de Sienné, *Delib. de Montalcino*, vol. 8, f° 90 v°). Givry au comte de Montalcino, 16 novembre B. N., ms. fr. 20455, f° 53, orig. — Henri II à François de Noailles, ambassadeur à Venise, 21 novembre B. N., ms. Clairamb., vol. 963, f° 221 (copie). Mais il ne partit pas *quatre jours après* — le 17 novembre, il avait annoncé au duc de Ferrare, par son secrétaire Martinetti, qu'il aurait grand plaisir à lui faire la révérence, le duc le pria de presser son départ, mais Monduc s'excusa sur la nécessité de « donner ordre aux payes » des soldats. Le 2 décembre, il lui annonça qu'il partirait dans six jours, sans attendre Boisherpin, qui lui apportait son congé. Son voyage à Grosseto et sa maladie le retardèrent jusqu'à la fin du mois (voir ses lettres inédites au duc de Ferrare, Castelotti, 17 et 28 novembre; Montalcino, 2 et 24 décembre, à l'Arch. d'Etat de Modène).

tainc Bertholomé de ^a Pezero ¹; et là demeuray trois jours, attendant une litière que le sieur Marioul ^b de Sainte-Fleur ^c m'envoioit ^d; et ainsi ^e m'en allay, ne pouvant faire que cinq ou six mil le jour, jusques à Pezero ^f, où je trouvay le duc d'Urbain ^g, qui m'envoya cinq ou six gentilshommes au devant pour me faire venir loger à son chasteau. Je fis responce que je m'en allois descendre à la maison du capitaine Bertholomé ^h de Pezero (car ledit capitaine avoit escrit à sa mère que j'yrois loger là), et que je le remerciois très-humblement. Je trouvay la mère du capitaine Bertholomé ⁱ, une bien fort honneste damoysselle et autant estimée dans la ville que gentillefemme qui ^j y fût. Comme ^k j'arrivois au ^l logis, on me mettoit dans le lict, car j'estois si fort extenué que je n'avois que la peau et les os, et mourois tousjours de froid, quelques fourreures que l'on me sceust mettre dessus. Monsieur le duc incontinant me fit cest ^m honneur de me venir veoir; et, me voyant si mal encores, me contraignit de sejourner là quatre jours, et ne voulust que je despendisse un sol, et me fit tousjours servir à deux plats de son chasteau en hors. Il ⁿ me sembla que j'estois un peu amendé ^o; et en renvoyay la lictière au sieur Marioul ^p. Monsieur le duc voulut que je prinse un coursier de son haras, un des plus beaux coursiers que j'aye guères jamais veu, et des plus forts selon sa hauteur; et voulust prendre de moy un petit frizon, fort de sa taille et fort beau. Et ainsi ^q me mirent sur une petite hacquenée, que monsieur de Givry ^r me donna à mon parlement de Montalchin ^s, où il ^t commanda jusques à ce que le sieur don Franciscou d'Est ^u fust arrivé, lequel

n) là — b) Mariou — c) Fleur — d) m'envoya — e) ainsi — f) Pezerou — g) Bartholomé — h) que — i) feust. Et comme — j) en ung — k) ceste — l) el — m) esmandé — n) Maryou — o) Gibry — p) Montalchin — q) qui — r) que

1. Cf. p. 18, n. 1.

2. Cf. p. 182, n. 3.

3. Francesco d'Este, fils d'Alfonso I et de Lucrezia Borgia, frère du duc de Ferrare Ercole II, né le 1^{er} nov. 1516, fut d'abord au service de Charles-

le Roy fit son lieutenant general, comme j'estois. Et ainsi^a me trainay jusques à Ferrare^b, là où je fus aussi bien venu et receu de messieurs le duc, cardinal et de madame la duchesse^c que si j'eusse esté leur frère propre. Ils^d voulurent^e que je logeasse dans le chasteau, me faisant servir de sa cuisine comme sa personne propre^f.

Quatre ou cinq jours après mon arrivée, j'eus envie d'aller veoir monsieur le cardinal de Tournon et monsieur de Dax, lequel sieur de Dax estoit ambassadeur à Venise^g. Et demeuray quatre jours avecques eux, regrettant fort que je n'avois la santé pour pouvoir veoir toute la ville de Venise^h, car j'estois encore si mal qu'à peine peus-je aller jusques à l'arceualⁱ; puis m'en retournay à Ferrare. A present^j que tout est mort, je ne ferny tort à nul d'escrire ce que j'ay veu faire, qu'est que monsieur le cardinal de Mantouë^k se monstra grand ami de monsieur le duc de Ferrare: car il l'advertist que le sieur don Ferrando^l, son frère^m, alloit assieger Bres-

a) ainsi — b) et — c) voulurent — d) propre personne — e) Venise — f) Benise — g) asture — h) Mantou — i) don Ferrandon — j) frère, qui alloit

Quint, puis, à sa mort, passa à celui de Henri II, chevalier de l'ordre, capitaine de gendarmes, comte de Massa, mort à Ferrare le 13 février 1578, épouse Maria de Cardona (Litta, t. II, fac. xxi, tav. xii).

1. Il y arriva seulement le 19 janvier 1558 (Le duc Ercole II au prince de Ferrare, Ferrare, 20 janvier, Arch. d'Etat de Modène, *Cancellaria Ducale, Carteggio fra Principi Estensi*, busta 17).

2. Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, née le 25 octobre 1510, épousa le 18 juin 1528 Ercole II d'Este, morte à Monargus le 12 juin 1575. Cf. Fontana, *Renata di Francia*. Rome, 1889-1899, in-8°, 3 vol.

Brantôme (éd. Lalanne t. VIII, p. 110-111) dit que la duchesse dépensa plus de dix mille écus pour rapairer « plus de dix mille âmes de pauvres François ».

3. François de Noailles, fils de Louis de Noailles et de Catherine de Pierre-Buffière, né le 2 juil. et 1519, mort le 20 sept. 1585 à Bayonne, évêque de Dax le 2 août 1556, ambassadeur en Angleterre, à Venise (7 juin 1557, juin 1561), à Rome (1563), à Constantinople (1571) Cf. Gaharra, *François de Noailles*. Dax, 1888, in-8°, et A. Degert, *Hist. des évêques de Dax*. Dax, 1899, in-8°, p. 267-294.

4. C'était une des curiosités de Venise. Montaigne aussi ne manquera pas de la visiter (cf. Montaigne, *Journal de voyage*, éd. Lantier, Paris, 1906, in 12, p. 168).

5. Ercole Gonzaga, né le 12 nov. 1505, cardinal le 3 mars 1537, mort à Trente le 2 mars 1563.

6. Cf. t. I, p. 14, n. 1.

seil^{a b 1}, et qu'il avoit fait partir six canons d'Alexandrie, avec lesquels avoit^b prins le chemin droit à Cremone^c, menant^d grand quantité de poudres et boulets, et luy asseuroit que c'estoit pour Bresseil^e, et par deux fois queuë sur queuë luy donna cest advertissement^f. Il fust adverti aussi, de Cremone^c en hors, que le sieur don Ferrand^g faisoit apprester encores d'autre artillerie, et avoit fait arrester quatre-vingts grands bateaux des marchans trafiquans^h sur le Pauⁱ, sur lequel Bresseil est assis comme Cremone^c; et que partie des compagnies espagnoles qu'estoient vers le Piedmont commençoient à marcher droit à Cremone^c, et qu'il se faisoit des compagnies italiennes aux environs de Milan^j. Le duc^k de Ferrare, ayant receu tous ces advertissemens, se^l trouva fort fasché, n'estant la place encores en guères bon estat pour se deffendre, car il n'y avoit nul boulevard^m convert, et les courtines fort basses, comme aussi estoient bien les esperonsⁿ n'estansⁿ que demi^o terrassés ny encores demy^p remplis, tous^q les flancs decouverts. Monsieur le duc advertit du tout monsieur le prince, son fils^r, qui estoit à Regg⁴ avecques son camp, et luy mandoit qu'il envoyast le sieur Cornelio Bentivolle^{r s} se

^a Leçon excellente donnée par la ms. trois fois. L'éd. a parloit Vercel

a) Bresseil — b) avoient — c) Carmonc — d) et — e) Bresseil — f) don Ferrandou — g) qui trafiquent — h) Po — i) Milan — j) Lequel — k) advertissemens il se — l) boulevard — m) boulevardz — n) et n'estiont — o) bien peu — p) terrassés et les boulevardz n'estoient pas demy — q) remplis et tous — r) Cornelly Bentevoye

1. Brescello, prov. de Reggio d'Emilia, distr. de Guastalla, sur le Pô

2. Certains passages de la correspondance du duc de Ferrare et de son fils rendent cet avertissement très vraisemblable — voir en particulier le lettre du 13 mars, où il lui transmet des avis de Parme qu'il dit tenir d'une personne « qui può saper secreti assai ». (Arch. d'Etat de Modène, loc. cit.)

3. Alfonso II d'Este, fils aîné d'Ércole II et de Renée de France, né le 22 novembre 1533, succéda à son père comme il le de Ferrare en 1559, épousa en juin 1558 Lucrezia de Médicis, puis, le 2 dec. 1561, Barbe, fille de l'empereur Ferdinand I^{er}, puis, le 25 fév. 1574, Margarita Gonzaga. Il mourut le 27 octobre 1596.

4. Reggio nell' Emilia, ch. I de prov.

5. Cornelio Bentivoglio (cf. p. 3, n. 3) était devenu l'homme de confiance du duc de Ferrare.

mettre dedans. Monsieur le prince luy manda que, si le sieur Cornelio^a estoit hors d'auprès de luy, il ne pouvoit donner ordre à son armée^b, car le sieur Cornelio^c commandoit en^d son absence et n'avoit autre soulagement que de luy, mais qu'il luy pleust de faire election de quelque autre. Monsieur le duc depescha incontinent vers monsieur de La Molle, qui estoit au camp près monsieur le prince, le^e priant d'y vouloir aller pour deffendre la place. Monsieur de La Molle luy fist responce que le Roy ne luy avoit pas commandé de s'enfermer dans aucune place, mais bien faire sa charge à la campagne. Ledit sieur duc se trouva fort^f fasché, comme estoit aussi monsieur^g le cardinal, son frère, qui est aujourd'hui, pour n'avoir nul homme auquel il se feut sur l'heure s'ie^h pour la deffence de ceste place.

Je commençois à recouvrer un peu de force, et cesⁱ allées et venues se faisoient fort secrettement, tellement que je n'en entendois aucune chose. A la fin un gentilhomme de monsieur le duc, auquel il^k avoit commandé se tenir près de moy pour venir si j'avois besoin de quelque chose, me^l descouvrit le tout, un soir bien^j tard; et me dit, en outre, que monsieur le duc tenoit presque la place pour perdue, car celui qui estoit dedans gouverneur¹ n'estoit pas soldat, ny n'avoit jamais porté les armes *en faction de consequence*; bien estoit-il homme de bien, et monsieur le duc ne se desioit aucunement de sa loyauté, mais bien de son experience; et, que pis estoit, nul ne se presentoit à monsieur le duc pour se mettre

a) Cornelly — b) camp — c) commandoit le camp en — d) luy — e) si — f) comme aussi faisoit bien monsieur — g) ses — h) monsieur le duc — i) j'avois aucune chose à faire, me — j) soir qu'estoit bien

1. Il s'appelait Pier Gentile Varano da Camerlino. Montuc le nomme plus loin. Deux lettres, que Pier Gentile adressait de Brescello, le 5 mars, au duc et le 11 au prince de Ferrare, montrent qu'il fut blessé en apprenant qu'on lui envoyait un collaborateur (Arch. d'Etat de Modène, *Rettori dello stato*; *Brescello, Ufficiali*, sec. V.F., n° 40). Une lettre inédite de Montuc au duc, Brescello, 14 mars, confirme qu'ils ne firent pas tous deux bon ménage. (*Ibid.*, *Documenti di particolari*, lettera M, busta 78, orig.)

dedans. Toute la nuict je prins conseil avecques ma santé, car de bonne volonté je n'en avois que trop. Il me sembla le matin que j'avois quelque peu de force ; et m'en allay trouver monsieur le duc, lequel trouvay au liet, car il se levoit tard. Il avoit ^a commandé qu'à quelque heure que j'arrivasse à la porte de sa chambre, qu'on m'ouvrît ^b, encore qu'il fust dedans le liet. Je heurluy ^c et par un de ses valets de chambre fus ouvert ; et le trouvay dans le liet, et deux secretares qui escrivoient sur une petite table tout auprès de son liet. Et comme je luy eus donné le bon jour, je luy dis ce que l'on m'avoit dit le soir, ne nommant point celui de qui je le tenois. Il me raconta tout ainsi ^d que le gentilhomme m'avoit dit, et la peine en quoy il estoit, et ne me voulust pas nommer le cardinal de Mantouë ^e jusques à mon retour, de qui il tenoit les plus asseurez advertissemens. Et alors je luy dis en ceste manière : « Monsieur, vous voudriez-vous fier à moy de la garde de vostre place ? » Il me respondit : « En vous, monsieur de Monluc ? ouy, plus qu'en homme qui soit aujourd'huy en Italie. Or donques, monsieur, levez-vous et promptement escrivez à monsieur le prince qu'il me baille une compagnie de François, celle que je luy demanderay, et quelques gens à cheval pour m'accompagner à me mettre dedans ; et escrivez au sieur Pierre Gentil qu'il s'accorde bien avecques moy pour la deffiance de la place, et que vous ne m'y envoyez pas pour luy oster le gouvernement, mais pource que je suis plus experimenté en telles choses que luy, et qu'il face faire promptement tout ce que je luy ordonneray ^f. » Alors il tendit ses bras et m'embrassa au col ^g bien estroilement, me tenant le visage contre sa poitrine, et dit à un de ses valets de chambre qu'il allast ^h chercher monsieur le cardinal, son frère, qui estoit logé en son palais bien loin du chasteau. Le valet

^a ayant — ^b m'ouvrît — ^c hurloy — ^d ainsi — ^e Mantou — ^f commanderay — ^g coul — ^h excoüst

de chambre y courust et luy dit ce qu'il avoit entendu Monsieur le cardinal fust incontinent à nous : et, dès son arrivée, il m'estendit ses bras et m'embrassa, me disant ces^b mots : « O monsieur de Monluc^a, que tous tant que nous sommes de ceste^c maison, vous serons tenus^d ! » Et alors commencèrent faire leurs lettres^e ; et je m'en allay aprester pour partir, car il se falloir haster, pour ce que Bresseil^f est assis en tel lieu que, si un camp est devant, il est impossible d'y entrer, pourveu que l'on aye seulement deux ou trois bateaux sur la rivière. Et m'en allay coucher à Final^g, et le lendemain dîner à Modène^h et coucher à Rege, où monsieur le prince estoit avec son campⁱ, lequel me bailla le baron d'Auradé^j avecques sa compagnie, celui qui fut tué à la fenestre de la chambre de monsieur de Nemours^k à Vienne^l, et une compagnie de gens à cheval. En cest equipage arrivastes^m environ une heure après midiⁿ. Il y avoit dedans

^a Ed. Montluc.

^b de — ^c ses — ^d d'esto — ^e serons à jamais tenus — ^f Bresseil — ^g Modena — ^h cheval et arrivastes

1. Le 17 février, le duc écrivait au prince Alfonso d'Este, son fils, qu'ayant fait appeler M. de Monluc et ayant longuement raisonné avec lui des avis reçus sur les mouvements des ennemis, il a accepté avec une infinie satisfaction l'offre qu'il lui a faite de se jeter dans n'importe quelle de ses forteresses et qu'il l'a chargé de défendre Brescello, comme étant la plus importante et la plus menacée. Il priait son fils de lui réserver le meilleur accueil et de lui faciliter par tous les moyens sa mission (Arch. d'Etat de Modène, *Cancellaria Ducale, Riforma dello stato : Brescello, Minute di lettere ducali scritte agli officiali di quel governo, 1551 et 1600, n° 10*).

2. Finalo nell'Emilia, prov. de Modène, distr. de Mirandola. — Il y arriva le 28 février au soir et inspecta, le lendemain matin, les fortifications de la ville (Monluc au duc de Ferrare, Finalo, 1^{er} mars. Arch. d'Etat de Modène, loc. cit., orig.).

3. Confirmé par deux lettres d'Alfonso Troili, gouverneur de Modène, au duc de Ferrare, et d'Alfonso Calcina à Cornelio Bentivoglio, Modène, 1^{er} mars (Arch. d'Etat de Modène, *Riforma dello stato : Modène*).

4. Confirmé par une lettre d'Alfonso Troili au duc de Ferrare, Modène, 2 mars (*ibid.*).

5. Marc-Antoine d'Ornesan, baron d'Auradé, 3^e fils d'Arnaud Guilhem d'Ornesan et de Jeanne de Durfort, mariés le 17 juillet 1519.

6. Jacques de Savoie. Cf. t. I, p. 291, n° 3.

7. Il s'agit du siège de Vienne par les huguenots en 1562. D'Auradé ne mourut pas sur le champ : il eut le temps de tester, le 14 octobre 1562. [Communication de M. F. Vindry.]

8. Le 4 mars. (Monluc au duc de Ferrare, Reggio, 4 mars. Arch. d'Etat de Modène, loc. cit., orig.)

une compagnie de Suysses et cinq d'Italiens, et puis celle du baron d'Auradé, qui fut bien aise de venir avecques moy, et fut la septième. Le duc de Parme^a, depuis qu'il se fut racointé avecques le roy d'Espagne, avoit rappellé ses deux compagnies de chevaux legers qui estoient avecques nous à Rome, que les capitaines Bertholomé et Ambros^{*} commandoyent^b. Et sept ou huict jours devant, le capitaine Ambros^{*} avoit esté prins et mené prisonnier dans le chasteau de Bresseil^{**}; et le trouvay prest à s'en aller, pour ce que monsieur le prince l'avoit changé avecques un autre. Il^c fut tout esbahi de me voir là, et luy dis que nous portions, n'avoit guères, ensemble la croix blanche, et à ceste heure^d je le voyois avecques la croix rouge. Il me respondit « que bisognava far il comandamento del suo padrone³ », et^e me demanda qu'est ce que je venois faire là. Je luy dis que j'estois là pour leur servir de mareschal de camp, et que je leur apresterois les cartiers pour loger leur camp à leur aise. Le capitaine Pierre Gentil luy dit et assura que j'estois venu là pour deffendre la place. Alors il dit : « O queste^f non sono^g baye^h ! donque a la fedeⁱ che io portero calive nove al mio padrone^j⁴ » Et ainsi^k me dit adieu.

Or le duc de Parme^a tenoit une place assiegée du duc de Ferrare, dependante de Rege, à cinq ou six mil près^l

^{*} *Leçon du ms. Ed. Ambrois.* — ^{**} *Leçon du ms.*

^a) Parme — ^b) Ambros les commandant — ^c) et — ^d) asture — ^e) respondit en ytalien qu'il faillait qu'il fust la vollunté de son maistre et — ^f) este — ^g) sont — ^h) bayes — ⁱ) fe — ^j) mi patron — ^k) ainsin — ^l) au plus

1. Ottavio Farnese (cf. t. I, p. 323, n. 2), né le 9 oct. 1549, mort le 5 ou le 18 sept. 1580. Il se liait « racointé » avec le roi d'Espagne le 8 octobre 1556. (Litta, t. IX, c. 39, 150, tav. XIV)

2. Cf. p. 227, n. 3 et 3.

3. Lire : « Che bisognava far il comandamento del suo padrone » (Qu'il fallait faire ce q. l'ordonnait son maître.)

4. Lire : « O queste non sono baye ! adunque ho la fede che io portero calive nove al mio padrone » (Qu'il ne sont pas des plaisanteries ! aussi je m'assure que je porterai de mauvaises nouvelles à mon maître.)

de Bresseil^a. Je ne trouvoy foin ny paille, ny chose du monde à manger pour les chevaux, ny farine aucune, et bien peu d'outils pour travailler, ny vin, sinon quelque peu qu'on bailloit^b aux Suisses, et bien peu de farines et bleds ; et crois que ce deffaut amenoit plustost le sieur don Ferrando^c à l'assiéger qu'autre^d occasion. Il me sembla que j'estois arrivé encore une autre fois à Sienne, que tout me faudroit en un coup. Le matin la compagnie de gens à cheval s'en vouloit retourner, car ils n'avoient rien mangé de toute ceste nuit. Il y avoit trois bourgs assez grands sur le chemin qui tiroit à Parme^e ; et me semble qu'on m'a^f dict qu'ils estoient au sieur de Saint-Soubrin^g, que j'ay veu à la court portant le bonnet rond, et estoient à demi-mil l'un de l'autre et à deux mil de Bresseil^h ; et y avoit quelques soldats italiens en garnison, pour garder que ceux de Bresseilⁱ n'en tirassent aucune commodité. Je sortis avecques la compagnie des Suysses, celle du baron d'Aradé, trois cens harquebusiers italiens ; et fis que le sieur Pierre Gentil commandast que^j tous les hommes, femmes et enfans me suivissent, et tous les chevaux qui estoient dans la ville, avec force cordes et sacs,

^a *Leson du ms.*

^a) Bresceil — ^b) qu'on en bailloit — ^c) don Ferrando — ^d) que à autre — ^e) Parme — ^f) me — ^g) à

1. Il s'agit de Guardasone, écart de Traversetolo, prov. et distr. de Parme, au sud et à mi-chemin de Parme et de Reggio, à l'entrée du Val d'Enza. Le 4 mars, le duc de Ferrare écrivait à son fils de réunir en conseil de guerre M. de Montluc, s'il n'est encore parti. Cornelio Bentivoglio, M. de La Moile et le gouverneur de Reggio, pour prévenir l'entreprise du duc de Parme sur Guardasone (Arch. d'Etat de Modène, *Carteggio fra principi Estensi*, busta 15). Le 6 mars, au matin, Montluc apprit qu'Ottavio Farnese était sorti de sa capitale avec quatre grosses pièces et une petite, six cents Espagnols et des Italiens en garnison à Parme, pour aller battre Guardasone. Il était d'avis que le prince de Ferrare dressât « un g. petit camp » à Reggio pour intimider l'ennemi et secourir la place. Il offrait même pour cela de dégarnir Brescello. En terminant sa lettre, il prie « Notre Seigneur que le Duc Ottavio s'en retourne de son entreprise bien camus. » (Montluc au duc de Ferrare, Brescello, 7 mars. *Ibid.*, orig.)

2. Un Sanseverino, peut être, que nous n'avons pu identifier d'une manière précise.

et m'en allay droict au premier village. Les ennemis qui y estoient l'abandonnèrent et se retirèrent à l'autre, et moy tousjours à les suyvre; ils^a abandonnèrent tout et se retirèrent en diligence vers Parme^b. J'avois deffendu, à peine de la vie, que personne ne saccageast rien que les vivres. Et laissay le baron d'Auradé et la compagnie de^c gens à cheval au premier village tirant à Parme^b, les harquebussiers italiens au second, les Suisses au troisième tirant à Bresceil^d, ayant tous charge de ne laisser passer chose aucune que victuailles^e; et moy j'allois d'un^f village à autre pour faire haster, car je ne pensois jamais sortir de là sans combattre. Les bourgs n'estoyent pas fermés et y avoit grands vivres^g; et y eust tel homme qui fit cinq et six voyages à porter vivres dans Bresceil^g; et à la fin n'y demeura personne qui^h ne vint chercherⁱ des vivres^e, et embarquions les vins sur des basteaux, et les portions au long d'une petite rivière qu'il y a (je crois que c'est un bras du Pau^j), et l'allions descharger à demi-mil de Bresceil^k contre-mont, car ce ruisseau n'approchoit plus dudit Bresceil^g. Ceci dura depuis le soleil levant jusques au couchant. J'oserois^l dire qu'il ne demeura que bien peu de toute sorte de vivres dans les villages. Les hommes et les femmes estoient là, tous estonnés; je leur promettois de les faire recompenser. Et ainsi^m se passa tout le jour; et y fust porté tant de vivres pour les hommes et pour les chevaux que de trois mois nous n'en pouvions avoir faute; et alors le capitaine desⁿ gens à cheval voulust demeurer encore quelques jours avecques moi. Et le lendemain le sieur Pierre Gentil sortit avecques tous les hommes, femmes et enfans de huit ans en sus, et s'alla jeter sur un taillis, à demi-mil de Bresceil^g, faire faire des fassines, et les apporter devant la ville. Cela^o ne fascha

a) suivre et à la fin il. — b) Parme — c) des — d) Verceil — e) victuailles — f) j'allois et venois d'ung — g) Bresceil — h) que tout le monde — i) charger — j) de Po — k) Bresceil — l) couchant que j'oserois — m) ainsi — n) us — o) qui

aux * gens de la ville d'y aller, et y mena les Suisses et presque tous les soldats italiens, et je luy tenois escorte avecques le baron d'Auradé et la compagnie de gens à cheval. Et firent aussi grand diligence à ce taillis, comme ils avoient fait, le jour devant, au village, des vivres, et venoient descharger à un traict ^b d'arbaleste dans la taillade¹, à la veüe de nostre artillerie et portée de nostre arquebuserie. Et jusques à ce que la nuict nous en jetta, nous ne cessâmes ; et deux jours après nous ^c y tournâmes tousjours, et eude qu'en ces trois jours il fut fait plus de soixante milliers de fassines. Puis nous les allions prendre, enseignes desployées^d, et les mettions dans la ville, et en remplismes l'esglise et beaucoup ^e de murailles vuides. Et commenceames à fortifier tous, sans nul excepter, et portions, le sieur Pierre Gentil et moy, le bayart², pour donner exemple à tous les autres. Je ne scaurois dire mal de ce gentilhomme-là, car je cogneus bien qu'il n'avoit pas faute de bonne volonté, ains seulement d'experience. *Tout ne se peut acquerir sans estre mis en besogne. Et comment voulez-vous juger d'un homme s'il n'est mis à l'essay ? Peult-estre que, si on l'eust attaqué, il eust fait son devoir, mais qui n'a veu jamais siège s'estonne fort, quand il entend une telle sonnerie, et, luy estonné, tout est perdu.*

Et comme nous eusmes nos fassines dedans, je fis une autre entreprise d'aller saccager les vivres de deux villages auprès de [la] Goastalde³, qui est au sieur don Ferrand^f, dans lequel y avoit deux compagnies d'Allemans et trois

* *Leçon de ms. Ed. : Grastaide.*

a) *fascia* rien aux — b) une liée — c) *Et lendemain et reandemain nous* — d) desplées — e) tout plain — f) dom Ferrandou

¹ Bois tailli Montluc parait avoir été seul à employer ce mot dans ce sens (cf. Lacurne, *Dict. hist. de l'ancien langage françois*, t. X, p. 6)

² Bayart ou baillart, panier propre à transporter les matériaux nécessaires pour la construction des baillies ou palissades qui défendent les approches d'une ville. [R.]

³ Guastalla, prov. de Reggio d'Emilia, ch.-l. de distr. — Charles-Quint avait donné Guastalla à Ferrante Gonzaga en 1541.

d'Italiens. J'envoyay le capitaine des ^a gens à cheval et tous les gentilshommes qui estoient avecques moy, courir jusques au ^b devant la Goastalde ^c, et le baron d'Auradé, qui leur ^e tenoit escorte, au long d'une haye ; et moy, avec les Suisses et quatre cens Italiens, m'attendois à faire charger les vivres. Ils envoyarent douze chevaux courir devant la Goastalde ^d, et le reste s'estoit mis en embuscade ^e auprès, en un petit bois. Les capitaines allemans sortirent, et grand nombre de gens ^f, et donnarent la chasse à nos coureurs. Nostre embuscade ^f se descouvrit trop tost ; car autrement tous les capitaines estoient pris, et les chassèrent jusques dans ^g la ville ; et y fut tué quarante ou cinquante Allemans, car le baron d'Auradé s'y trouva, et l'embuscade ^d des gens de pied et gens de cheval près l'un de l'autre, et priardrent prisonnier un qui portoit une enseigne des Allemans et vingt ou vingt-quatre Allemans. Et ainsi ^h nous nous retirasmes avecques les vivres que nous avions chargez ⁱ, et le lendemain je donnay congé à la compagnie de gens à cheval pour s'en retourner, car je craignois que monsieur le prince fust marri de ce qu'ils demeuroient tant. Quant à eux, ils ne se faschoient point ^j de demeurer auprès de moy, car ils eussent bien voulu y demeurer ; je les eusse souvent mis aux mains avec les ennemis. J'ay tousjours tasché à ne laisser les soldats ou gendarmes croupir, et, forts ou foibles, les mettre aux prises avec les ennemis, pour les faire recognoistre. Il y faut aller prudemment, pour ne perdre ; mais qui se tiendra tousjours sur cela ^k, je ne veuz perdre mes gens, trouvera enfin qu'il ne fait pas grand cas. Il en faut prendre et en faut donner.

^a *Leçon du ms. Ed. Vernabède.*

^a) de — ^b) à — ^c) les — ^d) embuscade — ^e) et force gens — ^f) L'embuscade nostre — ^g) jusques à dans — ^h) ainsi — ⁱ) pas

^j Le fait se place le 15 mars. Le récit de Monluc est confirmé par une lettre d'Antonio Modena, podestat de Brescello, au duc de Ferrare, Brescello, 15 mars, qui dit aussi que les coureurs s'attardèrent à seccager, ce qui empêcha le succès d'être décisif (Arch. d'État de Modène, *Brescello*, busta 1558-1580, n° 4°).

Monsieur^a le duc de Parme^b estoit *tousjours* devant ceste place qu'il battoit, et cependant je faisois mes affaires. Le capitaine Balefernière^c et une autre compagnie françoise estoient dedans, qui firent si^d bien qu'ils les amuzarent dix ou douze jour[s]^e. Le sieur dom Ferrand, qui estoit à Cremonne^f, estant^g adverti des vivres et des fascines que nous avions mis dedans et du grand devoir^h que nous faisions, refroiditⁱ son entreprise; car, comme j'ay dit^j cy-devant, je luy avois fait teste à Cazelles^k, et sçavoit bien l'ordre et diligence que je faisois en la fortification. Pareillement *il se ressouvenoit* de ce que je luy fis à Benne et à Saint-Damian^l. Tout cela luy donna à penser qu'il n'emporteroit pas ceste place aisement, et retira ses munitions et artillerie, qui estoit sur le bort de la rivière du Pau^m, prest à l'embarquer, et licentia les balteaux qu'il avoit retenus pour embarquer l'artillerie, et les gens de pied; car le camp du duc de Parme^b se devoit joindre avecques luy devant Bresseilⁿ. Et encore que ce cy soit à ma louange, si dirai-je que monsieur le duc de Ferrare disoit publiquement et me donnoit bien ceste gloire^o que ma presence arresta l'ennemi, qui ne voulut rien hazarder, sçachant bien, comme j'ay dit, ce que je sçavois faire pour la garde d'une place^p. *C'est beaucoup d'acquérir ceste reputation de*

^a *Leçon du ms. Ed. Cazal*

^a) *demeurer* tousjours. Monsieur — ^b) Parme — ^c) Balfamière — ^d) *qui* faisoient fort bien si — ^e) Carmonne — ^f) feust — ^g) labeur — ^h) refroidia — ⁱ) escript par — ^j) à — ^k) de Po — ^l) Verse l — ^m) louange

1 René de Valfenera, qui se fit protestant, fut condamné à mort après la prise de Rouen (1562) et n'obtint sa grâce que par la protection de Brissac; il commanda les enfants perdus de l'armée de Condé à la bataille de Saint-Denis (1567) et fut tué au siège de Bourg en Bormelais (mai 1569) [R].

2 La résistance fut, en effet, vigoureuse. Le 9 mars, Montuc écrivait que la veille étaient arrivées à Parme deux charrettes de soldats blessés et que l'ennemi était obligé de réquisitionner tous les pauvres gens du pays pour remplacer les « gastadours » qui s'étaient débändés (Montuc au prince de Ferrare, Brescello, 9 mars. Arch. d'Etat de Modène, *ibid.*, orig. L).

3 Cf. t. I, p. 356-366.

4 Cf. t. I, p. 389-401, 370-387.

5 Montuc exagère. Le danger qui menaçait Brescello ne fut pas bien sérieux. Le 14 mars, il écrivait au duc de Ferrare que l'on n'appretait aucune barque à Crémone et que D. Ferrante n'avait pu lever des troupes suffisantes.

se faire craindre et estimer à son ennemy. Ledit sieur dom Ferrand estoit bon capitaine ; il ne vouloit lanter ceste place, où j'eusse remué terre : aussi aiant de quoi manger, je luy eusse fait souffrir une honte.

Pendant ^a ce temps-là, le duc de Florence ^b pourchassoit la paix du duc de Ferrare envers le roy d'Espagne par le bon advis et consentement du Roy, car autrement ledit sieur duc ne l'eust fait pour mourir ; *il estoit trop François* ^c. Et comme la paix vint, qui ^d fut au bout de vingt-cinq jours que j'estois entré dans Bresseil ^e, je m'en retournay à Ferrare ^f et prins congé de monsieur le prince à Rege. Et ne faut point demander si je fus le bien venu de monsieur le duc, de monsieur le cardinal et de madame la duchesse ; car je ne pense point qu'ils caressassent jamais homme, de quelque estat que ce ^g fust et ^h sçauroit estre, plus que moy ⁱ. Et quand il mourut ^j, je pouvois bien dire, comme je fais encore, que j'avois perdu un des meilleurs amis que ^k j'avois en ce monde. Et quand je partis de l'errare pour aller à Bresseil ^l, monsieur le duc s'informa ^m d'un mien secretaire si j'avois guère d'argent ; il trouva que je n'avois que deux cens escus. Il ⁿ envoya cinq cens escus à mondit secretaire, qui faisoit ma despence. Et trois jours après mon retour, je prins congé de luy, de monsieur le cardinal et de madame la duchesse ^o.

a) que ayant entendu que j'estois dans la place, estoit cause qu'ils n'y estoient point venus. Et pendant — b) Fleurance — c) que — d) Bresseil — e) qui ne — f) ne — g) que à moy — h) perdu le meilleur amy que — i) seist informer — j) à — k) et

(Monluc au duc de Ferrare, Brescello, 24 mars. Arch. d'Etat de Modène, *ibid.*, orig.)

1. Monluc est indulgent. Ercole II ne cherchait que son intérêt en abandonnant l'alliance française.

2. Inexact. Le traité fut signé le 18 mars, c'est-à-dire quatorze jours après l'arrivée de Monluc à Brescello.

3. Monluc demanda le 19 mars au duc son congé pour rentrer en France, où le roi le rappelait. (Monluc au duc de Ferrare, Brescello, 19 mars. Arch. d'Etat de Modène, *ibid.*, orig.)

4. Le 3 octobre 1559.

5. Le 30 mars. Le 24, il avait quitté Brescello, rentrant à Ferrare (Alfonso Trotti au duc de Ferrare, Modène, 24 mars. Arch. d'Etat de Modène, *Restori dello stato di Modena*).

Ledit sieur duc, voyant que j'avois beaucoup de gentils-hommes signalez^a auprès de moy, cognust bien que je n'avois pas assez d'argent pour faire mon voyage, *qui fut cause qu'il m'en envoya encore cinq cens*. Et voilà comment je m'en vins riche de ma charge que j'avois en la Toscane. Cest^b argent me mena jusques à Lyon^c, où^c je trouvay deux mil quatre cens francs, que le Roy m'avoit fait payer de deux années de mon estat de gentilhomme de la chambre, que Martineau^d m'apporta audit Lyon entre les mains de Cathalin Jean^e, maistre de la poste^f, qui me conduist^g jusques à Paris. Et estant arrivé^h, j'allay baiser les mains au Roy, qui estoit à Cressiⁱ, et fus aussi bien venu de Sa Majesté comme quand je revins de Siennne; et fust fort aise de ce que j'avois fait pour le duc de Ferrare. Monsieur de Guise^j m'en embrassa deux ou trois fois devant le Roy mesmes, qui ne m'avoit encore veu. Sa Majesté commanda audit sieur^k de Guise^j de me faire bailler mil escus pour m'en retourner à Paris sejourner^l un peu, ce que ledit sieur fit promptement. Et voilà mon retour de l'Italie en France, la dernière fois que j'y ay esté, et les services que j'y ay faits, desquels je ne puis mentir, car il y a trop^m de gens, qui sont encores en vie, qui en porteront vray tesmoignage.

Or, capitaines, vous devez ici prendre exemple qu'est-ce que c'est de la reputation, laquelle, quand vous l'avez acquise, vous ne devezⁿ perdre. ains plustost mourir. Et

a) gentilshommes et signallés — b) Toscane et cest — c) que — d) Jehan — e) m'admena — f) et lendemain que je feuz arrivé — g) Guyse — h) à monsieur — i) Paris me sejourner — j) tant — k) vuellés

1. Il arriva à Lyon le 22 avril, après être passé par les montagnes des Grisons (Monluc au duc de Guise, Lyon, 23 avril 1558, éd. de Ruble, t. IV, p. 101).

2. Secrétaire de Monluc (cf. t. I, p. 37), qui demandait pour lui au duc de Guise, en juin 1557, la charge de receveur du domaine royal en Toscane, en récompense de ses services en Italie depuis 1551 (éd. de Ruble, t. IV, p. 80-81).

3. Cf. t. I, p. 36, n. 8.

4. Grezy, Seine-et-Marne, arr. de Meaux, cli. .. de cant.

ne faittes pas comme aucuns qu'il en y a, qui ^a, dès qu'ils l' ^b ont atainte ^c un peu, s'en ^d contentent et pensent que, quelque chose qu'ils facent, l'on les estimera tousjours vaillans. N'en ^e crolés rien : car d'heure à l'autre les gens jeunes deviennent grands, et ont le feu à la lesle, et combattent comme enragez ; et comme ils verront que vous ne faittes rien qui ^f vaille, ils diront que l'on vous a donné ce filtre de vaillant injustement, et vous estimeront moins, et ^g parleront de vous à leur plaisir, et avecques juste raison. Car si vous ne voulez continuer tousjours de bien faire et entreprendre de ^h plus en plus, il vaudroit mieux pour vostre honneur que vous vous retirassiez à vostre maison avecques la reputation que vous avez acquise, et non suivre encore les armes pour la perdre, et estre aux escoutes lorsque les autres sont au[x] prises. Si vous desirez monter au bout de l'eschelle d'honneur, ne vous arrestez pas au milieu, ains degré par degré taschez à gagner le bout, sans penser que vostre renom durera tel que vous l'avez acquis. Vous vous trompez ; quelque nouveau venu le vous emportera, si vous ne le gardez bien et ne taschez à faire de mieux en mieux.

Le mesme jour que je partis de Cressi, monsieur de Guise ⁱ en partist, pour s'en aller à Metz pour ^j executer l'entreprise de Thionville ^k. Le Roy l'avoit choisi pour estre son lieutenant general en tout son royaume, dès qu'il fut arrivé d'Italie ^l. Avant mon arrivée, je trouvoy qu'il avoit

a, que — b) en — c) atainte — d) peu ilz s'en — e) vaillans, mais n'en — f) en — g) que — h) et que jamais bon cheval ne devient russe et vous moins estimeront et — i) entreprendre tousjours de — j) Guyse — k) Met. et pour — l) aller assieger — m) Thionville

1. Le duc de Guise quit la cour le 19 mai, avec Pietro Strozzi et Alfonso d'Este, pour aller à Châlons aider la concentration, commencée depuis le debut du mois, de l'armée qui allait assieger Thionville (Michieli au sénat de Venise, 6, 11, 15, 18 et 22 mai. B. N., ms., ital. 1720, ff. 21-23 v^o). La cour se trouvait alors, non pas à Crécy, mais à Monceaux, résidence de la reine, près de Meaux (Michieli au sénat de Venise, 29 mai, dans Rawdon Brown et G. Cavenish Bertuck, *Calendar of state papers existing in the archives and collections of Venice* [Londres, 1890, t. VI, 3^e part., p. 1502, p^{es} 1-3).

2. Cf. p. 316, n. 3.

*pris la ville de Caluys¹ et renvoyé les Anglois delà la mer, ensemble Guines², et que lors il estoit sur le dessein de ce siège de Tienville. Il ne tarda pas deux jours que le Roy me manda de le venir trouver à Cressi³, sans me mander qu'est-ce qu'il vouloit faire de moy ; et ouys dire que, le lendemain matin que j'en fus party, le Roy avoit fait prendre monsieur d'Andelot⁴, sur quelque responce qu'il luy avoit fait touchant la religion. Et comme je fus arrivé, Sa Majesté⁵ me fit venir en sa chambre, où estoit⁶ monsieur le cardinal de Lorraine et deux ou trois autres : il ne me souvient⁷ de leur nom, bien⁸ me semble que le roy de Navarre⁹ et monsieur de Montpensier¹⁰ y estoient. Et alors le Roy me dit qu'il falloit que j'allasse trouver monsieur de Guise¹¹ à Mets, pour commander les gens de pied, desquels¹² monsieur d'Andelot estoit¹³ colonnel. Je luy fis très humble requeste de ne *mé* vouloir point faire exercer la charge d'autrui, et que je m'en yrois plustost luy faire service auprès de monsieur de Guyse comme soldat privé, ou bien que je luy commanderois les pionniers, plustost que de prendre ceste charge. Le Roy me dit que monsieur de Guise¹⁴ mesmes me demandoit pour commander en ladite charge, après qu'il eust *esté* adverti de la prise*

a) d'Andelot — b) le Roy — c) estoient — d) que — e) scauroit souvenir — f) sinon qu'il — g) Guyse — h) que — i) d'Andelot en estoit

1 Le 8 janvier 1558

2 Le 21 janvier 1558

3 Henri II signait à Crécy, le 25 mai, des lettres patentes accordant à Antoine de Bourbon, roi de Navarre, le produit des confiscations et amendes en Guienne, Angoumois, Poitou, ville et gouvernement de La Rochelle (Arch. des Basses-Pyrénées, E, 585).

4. François de Coligny (cf. t. I, p. 292, n. 1). L'arrestation de d'Andelot eut lieu le 20 mai. (Macarius Calvino, 22 mai, dans *Calvini opera omnia*, ed. Reuss, Cuzlitz et Baum Brunschwig, 1863-1896, n. 4^e, 79 tomes en 18 vol., t. XVII, p. 179). Voir, sur cette arrestation, J. Delaborde, *Gaspard de Coligny*, Paris, 1879 (1882, in 8°, 3 vol., t. 1, p. 336-343 ; Decrue, *Aune de Montmorency sous Henri II*, p. 20, *Mémoires sur les affaires de France sous la fin du règne de Henry II* (B. N., ms. Dupuy, vol. 521 f° 83 v°) et une dépêche de Micheli, Paris, 22 mai 1558 (B. N., ms. ital., 1721, f° 42 v°-43 v°).

5 Antoine de Bourbon, né en 1518, mort au siège de Rouen, le 27 novembre 1562.

6 Cf. t. I, p. 11, n. 1.

dudit sieur d'Andelot ^a. Et comme je vis que je ne gaignois rien en excuses, je lui dis que je n'estois pas encore guéri d'une dissenterie, que ma maladie ^b m'avoit laissé, et que ceste charge requeroit la grand santé et disposition pour l'exercer, et que cela ne pouvoit estre en moy. Sa Majesté me dit ^c qu'il tiendroît mieux ceste charge bien commandée de moy en une licrière que d'un autre qui fust bien sain, et qu'il ne la me bailloit pas pour l'exercer pour ^d un autre, car il vouloit que je l'eusse pour toujours. Je luy respondis alors que je le suppliois très-humblement ne trouver mauvais si je ne la voulois point. Alors Sa Majesté me dit ces mots : « Je vous prie, prenez-la pour l'amour de moy. » Et monsieur le cardinal me dit alors : « C'est trop contesté contre Sa Majesté, c'est trop contesté contre ^e son maistre. » Alors je luy dis que je ne contestois point pour mauvaise volonté que j'eusse à son service, ny que je n'eusse volonté d'aller trouver monsieur de Guise ^f; car, dès que j'estois arrivé à Paris, j'avois baillé de l'argent pour m'acheter quelques tantes et autre equipage, pour m'aller rendre auprès dudit ^g sieur de Guise ^f, luy ayant promis à Rome ^h de me rendre auprès de luy. Alors le Roy me dit qu'il n'en falloit plus parler et qu'il falloit que j'y allasse. Sur quoi je ne sceus plus que dire, car il me semble que le roy de Navarre et monsieur de Montpensier se meslèrent au propos, pour me ⁱ faire prendre *ceste charge*, pour ce qu'il me souvient que le Roy me dit : « Il n'y a plus d'excuse, car vous voyez que tout le monde est contre vous. » Et commanda à monsieur le cardinal de me faire donner *autres* mil escus pour m'aider à acheter l'equipage qu'il me falloit, ce qu'il fit promptement ^j. Je m'en retournay à Paris, et n'y

a) d'Andelot — b) ma grand maladie — c) répondit — d) par — e) contesté, monsieur de Montluc, contre — f) Guyse — g) audict — h) pour le me

1. En septembre 1557 (cf. p. 297)

2. Sur les hésitations de Montluc à accepter la succession de d'Andelot, cf. *B. de M. A.*, p. 329-330 et une lettre de Giovanni Dalmatio au cardinal Farnese, Paris, 6 juin 1558, qui dit qu'il la prit « par contrainte », « fort pressé par

demeuray que deux jours, pour me pourvoir de ce qu'il me falloit; puis allay trouver monsieur de Guise^a à Metz.

Je le trouvay^b qui^c montoit à cheval pour aller reconnoistre Thionville^d, et ne voulust que j'y allasse, pour ce que j'avois faict une grand traite (et, à la verité, je n'estois guères sain); et y retourna le soir mesmes, et me dit que, si Dieu nous faisoit la grace de la prendre, qu'il y avoit à gagner de l'honneur. Il m'appelloit tousjours, se jouant^e à moy, « Mousseigne^f »; et me dit en riant: « Courage, mousseigne, j'espère^g que nous l'emporterons. » Et le matin partismes, car tout son cas estoit prest. Je^h veux dire une chose, et à la verité, sans flatterieⁱ, que c'estoit un des plus diligens lieutenans de^j roy que j'eusse encore servi, de dix-huict soubz qui j'avois^k fait service au Roy^l. Il avoit une^m imperfection, qu'ilⁿ vouloit escrire presque toutes choses de sa main et ne s'en^o vouloit fier en secretaire qu'il eust. Je^p ne veux^q dire que cela soit^r mal fait, mais^s cela le tenoit un peu en longueur; et les affaires de la guerre requièrent la diligence si soudaine qu'aucunes fois un quart d'heure fait beaucoup de mal de le perdre. Un^t jour, je venois des trenchées pour luy demander quatre enseignes d'Alle-mans, pour entrer en garde avecques nous et nous tenir escorte, car nous nous commencions fort approcher de la ville. Et à cause que l'artillerie l'avoit tiré hors de son premier logis, il s'estoit logé^u en une petite maisonnette

^a Ed. ds.

a) Guyse — b) Metz, lequel trouvoy — c) qu'il — d) s'esjouant — e) Mon-seigneur, que j'espère — f) et — g) sans aucune flatterie — h) j'ay — i) Roy, sauf une — j) imperfection qu'il avoit, qu'estoit qu'il — k) se — l) eust que je — m) vueille — n) fuisse — o) faict, non, mais — p) perdre. Et ung — q) mis

led. « d'Andelot » et « par provision » (Bibl. de l'Ecole des Chartes, mai-août 1910, p. 319).

1. Le duc de Guise partit de Metz le 1^{er} juin, « environ minuit » (François de Noailles à M. de La Vigne, Venise, 8 et 28 juin, dans *Négoc. de la France avec le Levant*, t. II, p. 475). Cf. Rabutin, coll. Petitot, t. XXXII, p. 178.

2. Forme gasconne du mot *Monseigneur*.

3. Etienne Lallemant écrivait, le 17 juin 1558, au cardinal de Lorraine que le duc « ne perd une seule heure de jour et de nuit sans travailler l'ennemy. » (*Mém.-Journ. du duc de Guise*, coll. Michaud, L. VI, p. 425.)

basse, là ou il n'y avoit qu'une petite chambre, qu'avoit la fenestre qui sortoit sur la porte. Et là je trouvay monsieur de Bourdillon ^a, qui depuis a esté mareschal de France ¹, auquel je demanday où estoit monsieur; il me dit qu'il escrivoit. Alors je dis: « Au diable les ^b escriptures! il semble qu'il vueille espargner ses secretaires. c'est domnage qu'il n'est greffier du parlement de Paris, car il gagneroit plus que *du Tillet* ² ny tous les autres. » Monsieur de Bourdillon se mist fort à rire, pour ce qu'il cogneust que je ne pensois pas qu'il m'entendist, et pour ce qu'il voyoit que monsieur de Guise ^c m'entendoit, il m'aiguillonnoit ^d tousjours, pour me faire parler sur ce greffier. Alors ^e monsieur de Guise ³ sortist en ^f riant: « Eh bien, mousaigne ⁴, serois je bon greffier? » Jamais je n'eus tant de honte, et me courroussai contre monsieur de Bourdillon ^a de ce qu'il m'avoit fait ainsi ^b parler; mais ⁵ ils n'en faisoient que rire, et me bailla le comte Rocquendolf avec quatre enseignes ⁶. Mais, pour retourner à sa diligence, il n'y avoit homme qui ne le jugeast un des plus vigilans et diligens lieutenans de roy qui ait esté de nostre temps. *au reste, si plein de jugement à sçavoir prendre son party qu'après son opinion il ne falloit pas penser en trouver une meilleure. C'estoit, au reste, un prince si sage, si familier et courtois qu'il n'y avoit homme en son armée qui ne se fust volontiers mis à tout hazard pour son*

^a) Bourdillon — ^b) ses — ^c) Guise — ^d) m'aiguillonnoit — ^e) greffier. Et alors — ^f) sortist tout en — ^g) mousaigne — ^h) ainsi — ⁱ) et

¹ Cf. t. I, p. 13 et 7.

Jean du Tillet, 2^e fils d'Elle du Tillet et de Mathurine Petilot, s^r de Bouaix, Boistruffier, Villeplacie, La Bussière etc., receveur d'Angoulême (1^{er} avril 1521), succéda à son frère aîné Seraphin comme protonotaire secretaire du roi, greffier civil du Parlement de Paris (le 11 juin 1521, mais par suite d'un procès avec son frère au sujet de la charge, ne fut reçu que le 3 sept. 1525), mort en exercice à Paris le 2 octobre 1570, auteur du *Personel des rois de France* et d'autres ouvrages, dont la bibliographie a été dressée par M. de Rubercy dans les *Mém. de l'Acad. de Sainte-Croix d'Orléans*, 1891. Commencé de M. F. Vindry.

² Cf. p. 207, n. 2. Micheli parle dans une dépêche du 11 juin, de cinq enseignes d'Allemands « of the Haimbergo (sic) regiments », (*State papers, Venice*, t. VI, 3^e part., p. 1506.)

commandement, tant il sçavoit gagner le cœur. Ses depesches l'amusaient un peu, quelquefois trop. Je croy qu'il craignoit estre trompé; car ceste manière de gens nous fait bien du mal; c'est une chose rare d'en trouver un fidèle.

Or il ^a assiegea la ville du costé de delà l'eau, la rivière entre deux ^b, laquelle il fit sonder, si ^c elle estoit guères profonde, par cinq ou six soldats que j'amenay: et ne fusmes que cinq ou six avecques luy, dont monsieur de Bourdillon ^d et monsieur d'Estrée ^e en estoyent. Et trouvasmes qu'aucuns ^f en y auroient ^g jusques à la braye et d'autres jusques à la ceinture. Je ^h luy dis que, si de ce costé là estoit le plus foible, qu'il n'arresta point d'y faire la batterie, car je ne craignois pas que je n'y fisse passer les soldats pour aller à l'assaut, et que moy mesmes leur ⁱ monstrerois le chemin ^j. La ^k nuit après, nous mismes les gabions sur ^l le bord de la rivière, et le matin, au poinct du jour, l'artillerie commença à tirer à la tour ^m, laquelle ⁿ fut ouverte du costé de main gauche, tirant à

^a Ed. : de Ciry.

a) Roy que de nostre temps avoit jamais esté. B — b) deux, et la nuit alla faire sonder la rivière. si — c) Bourdillon — d) de Trée — e) que à aucuns — f) auroit — g) saucture. Et je — h) mesmes je kur — i) chemyn. Et la — j) gabions et sur — k) et

1. Le duc de Guise établit ses batteries en avant des bois d'Yttre, sur la rive droite de la Moselle, à l'E. de Thionville. C'était de ce côté qu'étaient canonnées les vingt-deux enseignes de gens de pied français que commandait Montluc et ses cinq d'Allemands de Rockendoff. Sur les raisons qui firent choisir cette première position, cf. B. de M. h., p. 355, n. 4.

2. Antoine d'Estrées, fils de Jean d'Estrées (cf. B. I., p. 131, n. 1) et de Catherine de Bourbon, gouverneur, sénéchal et premier baron du Boulonnais, marquis de Crèvecœur, chevalier de l'ordre (1578), gouverneur de la Bère, Paris et l'île de France, grand-maître de l'artillerie (1597), épousa (14 févr. 1599) François Babou.

3. Montluc est seul à mentionner ce sondage, qui dut avoir lieu dans la nuit du 17 au 6 juin. François de Noailles écrivait, le 8, de Venise, que le duc avait « des le m^r d'icelluy, fait destourner l'eau de la Moselle ».

4. La Tour-aux-Puces ou tour de Thion, au coin est de l'enceinte, était indépendante du système général de la place. Cette tour était, en 1553, une poudrière; elle a disparu depuis 1871. Cf. Ch. Abel, *La Tour aux Puces, étude sur le siège de Thionville en 1558* (Revue d'Alsace, août et octobre 1893, mars 1894).

un ravellin^a qui flanquoit ladite tour^b, et aussi fust ouverte^c une petite tourelle qui estoit entre la grand tour et le ravellin^d. Voylà tout ce qui se peut faire en cest endroit là. Les ennemis mirent dix ou douze pièces grosses vis à^e vis de nostre artillerie, et commencèrent à faire une contre-batterie sur les onze heures avant midy : et avant les deux, ils nous eurent mis tous nos^f gabions en pièces, sauf un et la moitié d'un autre, là où nous^g tenions le ventre en terre, dix ou douze que nous estions, car tous les soldats et pionniers furent contraints de s'oster de là et s'aller mettre derrière^f une autre tranchée, plus de six vingts pas derrière nous^g. Et si les ennemis se fussent hazardez de passer l'eau, ils nous ostoyent l'artillerie et l'eussent peu jeter à leur aise dans la rivière ; car les soldats qui s'estoyent retirez à l'autre tranchée, ne nous pouvoient venir secourir qu'à la mercy de leur artillerie et de leur arquebuserie, de tant que la rivière n'estoit pas de plus de soixante-dix pas de large et alloit à quatre pas de la muraille³. Monsieur le marquis d'Elbœuf⁴ ne m'abandonna jamais, et qualorze

a) rebellin — b) ouvert — c) et — d) les — e) où nous nous — f) dernier — g) dern or nous plus de six vingts pas — h) d'Albeuf

1. Une relation anonyme inédite, tirée des *Mémoires des affaires de France sous la fin du règne de Henry II* (B. N., ms. Dupuy, vol. 561, f^o 86 r^o-101 r^o) et transcrite ainsi à la suite des *Gestes d'Anne de Montmorency, comte de France* (B. N., ms. Cinq Cents Colbert, vol. 16, f^o 176 r^o-193 r^o) confirme ce détail : « Pour ce qu'ils avoient jugé qu'elle [la tour] n'estoit pas suffisante, ils avoient depuis quelque temps fait un ravellin où ils avoient gagné des flancs, lequel ils n'avoient pas eu loisir de bien achever. »

2. Ceresuillat est le seul qui notent Rabutin, qui place inexactement le fait du 8 au 10 juin, Ballard (*Le Siège et prise de Thionville, mise en l'obéissance du roy par monseigneur le duc de Guise...* à Paris, 1558, réimp. dans Gimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. III, p. 163-172) et Munster et Belleforest (*Cosmographie universelle*, Paris, 1575, in-8^o, vol. I, t. II, p. 475 et suiv.), qui le mettent le 7. Montluc est seul à souligner fortement l'insuccès de la tentative.

3. Le 10 juin au soir, le frère du secrétaire Robertot arriva à la cour pour rendre compte de cette batterie. Tout en exagérant le succès, il ne cacha pas que les pièces de la plateforme avoient fait beaucoup de mal aux assiégeants (dépêche de Micheli déjà citée).

4. René de Lorraine, 7^e fils de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon, ne le 14 août 1536, marquis d'Elbeuf, lieutenant général en

ou quinze gentilshommes de la suite de monsieur de Guise^a. Et ainsi^b demeurâmes jusques à la nuict, que l'on remit autant de gabions, et les doublâmes; mais ce fut pour neant^c, car nous ne pouvions faire aucune chose à la muraille de nostre batterie, parce qu'elle avoit de^d grandes^e terrasses^f par derrière, de sorte que deux ou trois charrettes y pouvoient aller de front et tout à l'entour de la ville. Je ne vis jamais forteresse mieux pourtraitte que celle là^g.

Monsieur de Guise^a tint conseil: et fut tout le monde d'opinion qu'il devoit oster l'artillerie de là, et loger toute nostre infanterie et Allemans^h delà la rivière, et faire commencer les tranchées au plus près qu'elles se pourroyent faireⁱ. Ledit sieur faisoit faire un pont à extrême diligence; et passâmes la rivière par dessus iceluy^j, encor que les aix ne fussent^k pas encore clouez. Et nous campâmes en un village^l, qui pouvoit estre à cinq ou six cens pas de la ville, et du village jusques à la ville tout plain et tout descouvert, de façon qu'un oyseau ne pouvoit paroistre qui ne fust veu. Et nous battoient à coups de canon^m dans le village, de sorteⁿ qu'il n'y laissoit

a) Guise — b) ainsin — c) si — d) grandz — e) terrens — f) meilleur — g) qu'estuy-là — h) et les Allemans — i) qui — j) le pont — k) n'estoient — l) de telle sorte

Écosse (18 nov. 1559), capitaine de gendarmes (10 janv. 1561), chevalier de l'ordre, mort en juill. 1566. Il épousa (3 fév. 1555) Louise de Rieux (F. Vindry, *Dict.*, p. 293).

1. Confirmé par Ballard, qui place cette seconde tentative dans la nuit du 7 au 8 juin.

2. Cf. la description de Thionville donnée par les *Mémoires des affaires de France* et citée dans *B de M*, p. 351-352, n. 2.

3. Confirmé par Ballard, qui place le fait à la date de la nuit du 9 au 10.

4. Il s'agit de Manom (auj. Monhofen), Lorraine, distr. de Thionville, sur la rive gauche de la Moselle, au N de Thionville. — Monluc paraît avoir ici brouillé deux faits: son premier passage sur la rive gauche, le 9 juin, au moyen du pont que le duc avait fait faire pour relier son quartier général d'Yutz au camp du comte de Nevers, établi à Malgrange, sur la route de Luxembourg, et son passage définitif à Manom, le 11, à l'aide du pont à chevalets que l'on construisit pour faire traverser le matériel de siège.

5. Il s'agit des pièces qui tiraient de la porte de Luxembourg (Abol, *op. cit.*, 1854, p. 133).

maison qu'il ne mist par terre, et estions contrains de nous tenir dans les caves. J'avois^{a)} mis entre deux murailles mes pavillons, mais ils me rompirent et les murailles et les pavillons. *Je ne vis jamais une plus furieuse contre-batterie.* La nuict ensuyvant^{*}, monsieur le mareschal de Strossi^{c)} passa la rivière avecques monsieur de Guise^{d)}, et commenceasmes à faire les trenchées au long de ceste^{e)} plaine, et demeurasmes sept ou huit jours avant que nous fussions à deux cens pas de la ville, pour ce que les nuicts estoient courtes, et, dès que le jour venoit, ils nous fouldroy[oient] dans les trenchées, et n'y avoit ordre d'y travailler que la nuict. Monsieur le mareschal n'en bougea jamais, sinon que quelquefois il alloit à ses pavillons, qu'estoient demeurez delà l'eau, pour changer d'habillemens^{f)}; et cela pouvoit estre de trois jours en trois jours. Il me laissa faire les trenchées à ma fantasie car nous les avions au^{g)} commencement commencées un peu trop estroites, à l'appetit d'un ingénieur. Je faisois de vingt pas en vingt pas un arrière-coin, tantost à main gauche et tantost à main droite: et le faisois si^{h)} large que douze ou quinzeⁱ⁾ soldats y pouvoient demeurer à chascun avecques arquebuses et hallebardes. Et ceci faisois je, afin^{j)} que, si les ennemis me gaignoient la teste de la trenchée et qu'ils fussent sautez dedans, que ceux qui estoient au rièrre-coin les

* *Le soir du 10^{me} Ed.* en fuyant.

a) qual — b) caves ou assis J'avois — c) Astrossi — d) Guise — e) d'este — f) avoions un peu au — g) assis — h) quatorze — i) pour ce

1. Les *Mémoires des affaires de France* font aussi un grand éloge de l'activité de Strozzi, « qui passa sept ou huit et nuictz à conduire lesdites trenchées, ne s'estant peu achever plus l'est, d'autant qu'il les falloit prendre d'assez loing et qu'elles estoient en chemin desouvert où l'artillerie leur pouvoit donner beaucoup d'empeschement, et touteffoys pour les avancer l'on lesot couper les bledz qui estoient prestz à scier et les faisoit-on apporter là pour servir comme de fascins pour les hauser, attendu qu'en ne pouvoit caver guère avant sans froiver l'eau, et outre cela, pour user de plus grande diligence, il se besongner avec les plusieurs mil ou douze cens lansquenetz, qui ne servirent point peu pour avancer la besogne. » (B. N., Cinq-Cents Colbert, vol. 21, f^o 183 r^o v^o)

combatissent : car ceux des arrière-coins estoient plus maistres de la trenchée que ceux qui estoient au long d'elle^a. Et trouvèrent monsieur de Guise^b et monsieur le mareschal fort bonne ceste invention^c.

Monsieur de Guise^d me dit qu'il falloit que j'envoyasse reconnoistre ce qu'avoit fait nostre artillerie à la tour^e, et que ce fust par des gens bien assurez. Je pris les capitaines Sarlabous^f le jeune et^g Millac^h, Sainet Estèpheⁱ, Cipierre^j et mon fils le capitaine Mondue^{kk}, et y allasmes. Et comme nous estions près de la tour, il nous falloit passer de petis ponts, que les ennemis avoyent fait pour passer le marès^{ll} et pour approcher de la tour, à laquelle estans arrivez trouvassmes^m une pallegicadeⁿⁿ de bois, comme la cuisse, qui alloit depuis la tour jusques à sept ou huit pas dans la rivière^o, et fallloit aller au long de la

^a *Idem* du ms. *Ed.* Sarlabous le jeune Millac *note g* ^b *Id.* Montm. — ^c *Idem* du ms. *Ed.* a portoit pourcade

^d de Guise = trenchée — ^e la tour — ^f Millac — ^g mareschal — ^h *Idem* — ⁱ *Idem* — ^j *Idem* — ^{kk} comme nous arrivassmes à la tour nous trouvassmes

1. Sur l'attribution des arrière-coins ou rivaux d'armes, cf. Allent *Hist. du corps impérial d'artillerie* (Paris, 1877), t. I, p. 17.

2. La Tour aux Pucés (cf. p. 323, n. 1).

3. Raymond de Caradac, maréchal de France, fils cadet d'Otlet de Caradac et de Jeanne de Beron, maréchal le 6 avril 1573, prit part aux succès de la bataille de Jarnac le 21 mars 1569, de Montereul le 20 et de Saint-Jean d'Angély (1570), aux batailles de Dreux (1575) et de Montcontour (1577), où il eut la balle au bras et le Languelet (1577) et le comte de Bussy (1578), épousa, le 2 novembre 1573, Marguerite de Laussan, chevalier de France, gouverneur d'Agues Mortes (1570-1571), de Charrois (1587), Vassy le 28 oct. 1592, mort entre le 14 juillet 1593 et le 18 février 1594. La femme du ms. qui désigne Sarlabous le jeune d'un frère aîné, Corlayran, est excoquente (cf. F. de Cardillac, *Deux capitaines gascons du XVI^e siècle Les jeunes Sarlabous* (Paris-Tarbes, 1908), in 8°, p. 15, v. 12).

4. Babutin l'appelle Millas, les *Mémoires des affaires de France* Millas. Serait-ce Bertrand de Maillac, qui épousa, le 3 jan. 1570, Rose Dumascont, testé le 5 fév. 1571, et eut pour fils François-Roger de Maillac, s^r de Pallay, c. Sarrebourg, qui épousa, le 17 avril 1583, Marie de Noe (B. N., *Manuscrits*, 505, v^o Maillac).

5. Saint-Estève, d'après les *Mémoires des affaires de France*.

6. Cf. t. I, p. 109, n. 1.

7. Pierre-Bertrand de Mondue, dit le capitaine Boyet (cf. t. I, p. 38), second fils de Blaise de Mondue et d'Antoinette Isalgier, épousa, le 6 juillet 1563, Marguerite de Gaupenes, tue à Fuentabai, dans l'île de Madère, en août 1566.

8. Mondue désigne ainsi le fossé circulaire qui isolait la Tour-aux-Pucés du corps de la place.

9. Cette « pallegicade » était une digue en bois, par laquelle la Moselle déversait ses eaux dans le fossé qui entourait la tour.

palleficade^a jusques au bout par l'eau, et puis par delà la palleficade^a revenir à la tour. Nous avions fait porter deux picques à ^b deux soldats. Je^c ne me mis poinct dans l'eau, mais tous, réservé moy, passèrent de ceste^d manière la palleficade^e, et l'un après l'autre recognoissoient la batterie qui avoit esté faite à la tour, et y firent descendre un soldat avecques une picque, et trouvarent que dans la tour v^f avoit eau jusques au^g dessous les esselles. Et pour ce que la rivière faisoit bruit en cest endroit là, à cause de la palleficade, leurs sentinelles n'entendoient rien, encore que la tour fust à quatre pas de la muraille de la ville. Cela^h faict, nous nous en retournasmes. Et le matin j'allay rendre compte à monsieur de Guiseⁱ de ce qu'avions^j veu, lequel ne trouva pas bonne nostre recognoissance, et me dit qu'il sçavoit bien qu'il n'y avoit point de palleficade^k, et que des gens qui, n'avoit guères, estoient sortis de là, l'en avoyent assuré et qu'il falloit, la nuict ensuyvant, la faire mieux recognoistre. Je fus fort fasché de ceste^l response, et ne luy respondis sinon que le tesmoignage des capitaines me sembloit estre suffisant, mais, puisqu'il ne s'en contentoit, qu'on recognoistroit mieux la nuict ensuyvant. Il me dict qu'il n'entendoit pas que j'y allasse moy-mesmes. Je luy dis qu'aussi ne serois-je. Monsieur le maréchal cognust^m bien que j'estois fasché, et dict au sieur Adrian Baillonⁿ et au comte Teophile^o : « Je cognois

a) palleficade — b) es — c) soldat, qui les pourloient. Je — d) d'este — e) palleficade — f) il — g) à — h) ce que — i) Guise — j) que nous avoyons — k) d'este — l) maréchal Astrossi cogneust — m) Tioffe

ⁿ Adriano Baglioni, de Pérouse, fils cadet de Gentile Baglioni, cousin de Rodolfo Baglioni (cf. t. I, p. 260, n. 1), épousa Eleonora Baglioni, guerroya en Hongrie et en Allemagne, pour le duc Ottavio Farnese dans la guerre de La Mirandole, au service de la France dans la guerre de Sienna, où il commandait un corps de 100 cheval-légers, au service du pape Paul IV dans la guerre contre le duc d'Albe, enfin de nouveau au service de Henri II et de Charles IX, assista à la bataille de Saint-Denis (1567), gentilhomme de la chambre, mort à Rome le 1^{er} avril 1575 (cf. L. de Baglion, *Pérouse et les Baglioni*, p. 437-474).

^o Teofilo Calcagnini, de Ferrare

que Montluc * a est fâché de la responce que luy a faict monsieur de Guyse ; et vous verrez s'il ne va *ceste* nuict ^b recognoistre d'une terrible sorte : car je cognois la ^c complexion de l'homme ^d. »

Monsieur de Guyse retint ce soir là monsieur le mareschal. Et comme il fust nuict, je prins quatre cents picquiers, tous corselets, et quatre cents arquebuziers, et allay mettre les quatre cents corselets le ventre à ^e terre à cent pas de la porte de la ville, et je m'en allay avecques les quatre cents arquebuziers droict à la pallesficade ^f. Les capitaines mesmes qui avoient recognu estoient autant ^g fâchés de la responce que ^h m'avoit faict monsieur de Guise ⁱ que moy-mesme. Ils passèrent les premiers la pallesficade ^j. Or je cuide ^k que les ennemis le matin s'estoient apperceuz qu'il estoit passé des gens par le bout de la pallesficade ; car nous y trouvâmes un corps de garde de vingt ou ^l vingt-cinq hommes, desquels ^m la pluspart furent tuez, et le reste se sauva dans le ravelin ⁿ, où noz gens les poursuivirent, et entrèrent dedans après eux. Mais la porte du ravelin ^o qui entroit dans la ville estoit fort petite, et n'y pouvoit passer qu'un homme. qui ^p fust cause que noz gens s'arrêtèrent, car les ennemis deffendoient la porte : si est-ce qu'ils jettèrent une moyenne ^q hors du ravelin ^r en terre de nostre costé, et pour ce qu'auprès de la tour nostre artillerie, qui avoit battu de delà la rivière, avoit abbaissé la muraille, de sorte qu'avecques quelques picquiers, qui estoient venuz avecques nous, nous vîmes aux mains et ^s dura plus d'un' heure le combat. Monsieur de Guyse.

* *Ed.* : Montluc.

a) Montluc — b) anuict — c) sa — d) en — e) pallesficade — f) *au lieu*
g) qui — h) Guyse — i) pallesficade — j) croyoit — k) à — l) lesquels
m) rebollin — n) que — o) nous, on se combattoit et

1. Cette reconnaissance se place la nuit du 9 au 10 juin. Ballard donne cette date, il confond d'ailleurs l'opération avec le faux assaut, que Montluc raconte ensuite et qui dut avoir lieu dans la nuit du 10 au 11. On voit que Montluc a commis une intervention chronologique en plaçant ces faits après le passage de l'armée sur la rive gauche de la Moselle.

2. *Moyenne*, pièce d'artillerie de campagne de moyen calibre

qui voyoit tout de l'autre costé de la rivière, enrageoit ^a de ce qu'il voyoit. Monsieur le mareschal estoit avecques luy, qui riolt avecques le sieur Adrian et comte Teophile ^b, et leur disoit : « Ne vous disois je pas qu'il en feroit une ? » J'avois faict porter cinq ou six coignées aux soldats ; et pendant que le combat duroit, je fis couper toute la palle flcade ^c ou arracher, et ne nous fallust plus entrer en l'eau pour nous en retourner, car l'eau s'écoula. Le capitaine Sainct-Estèphe ^d y fut tué, et l'enseigne de Cipierre, et une autre enseigne (non pas qu'ils eussent les drapeaux, car je n'en avois point apporté), et dix ou douze soldats qui furent morts ou blessez ^e. Le capitaine Sarlabous est encore en vie et plusieurs autres, qui attesteront que, si nous eussions porté avecques nous cinq ou six eschelles, de la hauteur de sept ou huit pieds ^f seulement, nous estions dedans, car ils faisoient mauvaise garde de ce costé et en cest endroit-là, se fiant au corps de garde qu'ils avoient mis dehors, de façon qu'ils ^g demeurèrent un long temps avant ^h venir deffendre ⁱ cest endroit, et montèrent cinq ou six soldats sur la muraille, s'aidant les uns aux autres, et ne falloit que mettre les eschelles sur la muraille qui estoit demeurée de la batterie, et monter sur le terre-plain. *Je croy que la fortune nous eust ry, car on dit qu'elle aime les audacieux* ². [Et après nous nous en retournasmes ³.] Le matin, j'envoyay ⁴ dire ⁵ à monsieur de

^a *Leçon du ms. Phrasé omise dans l'éd.*

^a désespère — ^b Tioffe — ^c pallafinde — ^d Sainct Estèphe — ^e eschallons — ^f qui — ^g à m — ^h pour point deffendre — ⁱ je luy envoiay — ^j envoiay à dire

¹ « Le capitaine Saint-estève eust une arquebuzade à la cuisse, de quoy il mourut peu de temps apres, qui fust domage pour ce que c'estoit un brave et vaillant homme — son frere eust un œil crevé d'une arquebuzade, et l'enseigne de Supierre, nommé Salères, fust tué, comme furent quelques autres soldats et quelques autres blessés. » (*Mém. sur les aff. de France*, B. N., ms. 4464 (C. ts Colbert), fol. 100 P 181 v°)

² Cf. le récit des *Mémoires sur les affaires de France*, cité dans *B. de M. h. p.* 308 69 qui confirme Monluc — Ballard mentionne le faux assaut en citant Monluc, Rabutin le raconte plus amplement.

Guyse par le capitaine Sarlabous ce que nous avions veu, car je n'y vouluz pas aller, estant certain qu'il estoit mal content. Monsieur le mareschal estoit tousjours auprès ^a de luy et disoit : « Voulez vous mieux recognoistre une brèche qu'en donnant un assaut ? *C'est un truct de Gascoigne que vous ne savez pas.* » Ce qui estoit occasion que monsieur de Guyse estoit mal content, estoit ^b que l'on manderait au Roy que nous avions donné l'assaut et que nous avions esté repoussez, *car autrement il ne s'en fît pas soucy.* Son incredulité et mon despit firent perdre lù de bons hommes.

[Monsieur le mareschal vint le soir et hastasmes noz tranchées ^c], et comme nous fusmes à cinquante pas de la tour, un matin à la poincte du jour, monsieur ^d le mareschal se voulust retirer, pour aller changer de chemise, et moy aussi. Or ^e, comme nous vinsmes à nous approcher de la ville, je faisois tousjours faire les arrières-coings de main droite un peu longs, afin qu'il y peut entrer en deux une compagnie. J'avois tousjours opinion que les ennemis feroient une sortie sur nous ; mais jamais monsieur le mareschal ne le peut mettre en son entendement, et me disoit tousjours : « Voulez-vous qu'ils ^f soient si fols de sortir pour perdre des gens ? Jamais gens d'entendement ne le firent. » Et je luy respondis ^g : « Pourquoi ne voulez-vous qu'ils sortent ? Car, en premier, ils defendront leurs gens, de la muraille en hors, à ^h leur retraicte ; d'autre costé, ils sont douze enseignes de gens de pied, quatre cents Espagnols choisis parmy ⁱ toutes les compagnies espagnolles, un bon chef qui les y a amenées, qui est Joan Gaytan ^j, homme qu'ils estiment plus que nul autre capitaine, cent hommes à cheval ; et la ville seroit

^a *Leçon du ms. Phrase omise dans l'éd.*

^a) tousjours là auprès — ^b) ce que faisoit estre mal content à monsieur de Guyse, c'estoit — ^c) matin, ainsi que le jour voulust venir, monsieur — ^d) et — ^e) que — ^f) respondois — ^g) de — ^h) d'autre — ⁱ) Jehan Gaytan

bien gardée seulement avecques la moitié des forces qui y sont ^a. « Jamais il ne luy peust entrer en l'entendement, je ne sçay pourquoy, car la raison de la guerre estoit pour moy. Ce matin-là, j'avois mis le capitaine Lago l'ainé ^b aux deux arrière-coings longs à main droicte. Et les y faisois entrer devant le jour, afin que les ennemis ne s'en apperceussent; et estoit autant comme, par manière de parler, un' embuscade. Les capitaines qu'y entroient en garde avoient charge que ^c si les ennemis faisoient sortie et s'ils donnoient ^b à la teste de la trenchée, qu'ils se jetassent à la campagne et qu'ils courussent leur donner par flanc; et ceux de la teste de la trenchée avoient aussi charge ^c que, s'ils venoient donner aux arrière coings, y

^a) embuscade; et avoient charge les capitaines qui y entroient que
^b) donnaient — ^c) charge aussi

1. « Dans la ville, écrivait Michieli le 11 juin, il y a onze enseignes de soldats, dont une seule composée d'Espagnols; les autres sont formées de Wallons; le nombre total est d'un peu plus de deux mille hommes, ce qui dépasse de moitié le nombre nécessaire, la place étant petite, en sorte que la prise coûtera cher, à supposer même qu'on y parvienne. » *Adriani del Duero* vi erano alla guardia mille cinquecento fanti Fiamminghi, etiam mali Valloni, ma vedutosi il campo francese volto contro lo, vi fu mandato Giovanni Guelfano con quattrocento Spagnuoli. » (*Op. cit.*, t. I, p. 269). Baillet parle de « trois mille hommes et plus, assavoir de quatre à cinq cens Espagnols choisis par les bandes et réduits sous une enseigne, de onze bandes de Namurois et de la compagnie de gendarmerie du seigneur de Harlemont ». Les *Mémoires sur les affaires de France* disent (p. 176 v°) « Il n'y avoit pas moins de trois mil hommes de pied dedans, assavoir six cens Espagnols et le demeurant Walons et Namurois, qui tous avoient esté choisis, comme on disoit, vingt pour compagnie, parmi toutes les enseignes tant Espagnoles que Namuroises, cinquante ou sixante chevaux et au reste une infinité d'artillerie et une quantité extrême de toutes provisions nécessaires pour attendre un siège. »

2. N. de Lago, fils aîné de Jean de Merlain, s' de Lago et de Gurs, et de Catherine de Bérenx, mariés par contrat du 22 fév. 1514, fit la campagne d'Ermes (1539-1541), eut une grosse querelle avec Corbeyran de Cardaillac-Sarlabous (cf. Brunelme, t. V, p. 331-332, qui dit que c'était « un homme fort hant à la main, escalabreux et fort brave et vaillant »); il fut tué à la reprise de Poitiers sur les huguenots par le maréchal de Saint André (1561). Il avait deux frères — Raymond, s' de Lago après son frère et baron de Gayrosse par acquisition en 1582, écuyer de Charles IX, capitaine d'une des vieilles bandes françaises, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme de la chambre, gouverneur de Caen, puis d'Alençon, mort vers 1585, et Tristan, homme d'armes de la compagnie du duc de Lorraine en 1559 et en 1565, enseigne de la compagnie de gens de pied de son frère Raymond, le 23 août 1571. B. N., ms. fr. 15805, n° 468). (Commune de M. de Jaurgain)

sortissent et donnassent pareillement par flanc. Nous avions tous les soirs quatre enseignes d'Allemands, là où nous avions commencé les tranchées, pour nous secourir au besoing¹, et ne me scauroit souvenir quel regiment estoit ceste nuit-là de garde. Et avant que nous fussions^a au bout des tranchées, le jour commença à estre clair. Monsieur le mareschal s'amusa un peu à parler avec un capitaine des^b Allemands, et aussi pour attendre un cheval que je luy avois envoyé apprestier^c, pour aller repasser le pont et s'en aller à ses tentes^d. Et comme nous fusmes auprès du village^e, à l'endroit d'une croix de pierre, arriva le cheval que je luy prestois. Et comme mon lacquay descendoit, tout à coup nous ouysmes un grand bruit, et vismes les ennemis à la teste de la tranchée aux mains avecques les nostres, et sautoient à corps^f perdu dans les tranchées; et, sans les arrière-coings, ils nous auroient^g gagné les tranchées. Avecques^h eux estoient sortis cinquante ou soixante chevaux. Le capitaine Lago monstra là qu'il estoit vaillant homme et bien advisé: car il cria à son lieutenant, qui estoit à l'arrière-coing dernier luy, qu'ilⁱ courust à la cavallerie, les picques baissées, et luy courust au flanc des ennemis, qui combattoient la teste de la tranchée. Je montay^j sur le cheval, et monsieur le mareschal demeura à la croix, voyant le tout. Et n'arrestay que je ne fuz^k avecques les nostres, qui estoient pesle mesle avecques les ennemis. Et comme Lago arriva à eux, ils se voulurent retirer, et tous¹ noz gens sortirent des tranchées et leur² coururent sus; et ainsi³ les menasmes battant et tuant jusques auprès de la porte de la ville qui estoit à main

^a *Leçon du ms. Ed :* avoient.

a) fusmes — b) d' — c) envoyé à aprestier — d) coup — e) tranchées. Et avecques — f) qui — g) monte — h) fousse — i) toutes — j) les — k) ainsi

1. Confirmé par Ballard, qui parle de six cents corselets allemands. — Montluc a déjà parlé (p. 317) de ces quatre enseignes.

2. A Yotts
3. Menom.

droiete ¹. Je renvoyay incontinent le cheval à monsieur le mareschal, lequel trouva monsieur de Guyse et tous les gentils hommes qui estoient logez près de luy à cheval, qui nous venoient secourir ; mais il leur dict qu'il n'estoit nul besoing, et qu'il avoit veu tout le combat, et que la victoire nous estoit demeurée. En nous retirant, tout le demeurant de leur arquebuzerie estoit sur les murailles : il^a sembloit que ce fust une ^b salve d'arquebuziers^c sur nous. J'estois seul à cheval au milieu de noz gens. Je laisse à penser à un chacun si Dieu par miracle ne me sauva *parmy tant d'arquebuzades, veu la prise qu'ils avoient sur moy*. Les capitaines me crioient de prendre le ^d large, mais je ne les vouluz point abandonner. Et arrivay avecques eux jusques sur le bord des trenchées, là où je descendis, et promptement baillay mon cheval à mon lacquay pour l'amener à monsieur le mareschal, comme dict est ; et me jettay dans les trenchées comme les autres, et trouvay un capitaine et un lieutenant des nostres morts^e (*il ne me souvient de^f leurs noms, car ils estoient François et n'avoit pas long temps que je commandois*), et douze ou quatorze morts dans la tranchée, des nostres ou des leurs². Et, quelque salve d'arquebuzerie qu'ils tirassent de la muraille, nous n'eusmes pas dix hommes de blessez. Et voylà comme leur sortie ne nous porta pas tant de dommage pour beaucoup à nous qu'à eux.

Les capitaines peuvent prendre icy un bon exemple pour les trenchées, et pour l'ordre que je tenois pour la sortie que pouvoient faire les ennemis, et le profit qui nous en vint³. *Car n'allez pas philosopher : « Les tenants ont*

^a *Lacou du ms.*, Ed. : vient.

^a) q. — ^b) ung — ^c) de l'arquebuzades — ^d) la — ^e) nostres de mort: — ^f) ne scauroit souvenir de

¹ La porte de Luxembourg. — Cette sortie des assiégés est aussi raconter par Ballard, qui la place le 13 juin (Cromber et Denjou, t. III, p. 267).

² Les *Mémoires des affaires de France*, qui ont emprunté à Ballard son récit, ajoutent que l'ennemi eut six ou sept tués (t^m 182 v^o 183 r^o).

*berning d'hommes; doncques ils ne sortiront pas pour forcer
voz tranchées. » Si vous vous endormez là-dessus, vous serez
surpris. Prenez garde aussi, quand vous ferez faire voz
tranchées, qu'elles soyent hautes et en haussant, et qu'il y ait
des encoigneures, pour pouvoir loger des gens, car ce sont
comme des forts pour rembarer l'ennemy. Il ne se parla plus
de la collère de monsieur de Guise contre moy^a; car mon-
sieur le mareschal et luy ne tindrent autre propos en leur
disner que du combat, et surtout de la providence dont
j'avois usé, et^b disoient qu'il estoit bien difficile que je
fusse jamais surpris. Aussi, à la verité, le plus souvent je
veillois lorsque les autres estoient en repos, sans craindre du
froid ny du chaud; j'estois endurcy à la peine. C'est à quoy
les jeunes gentils hommes qui veulent parvenir par les armes
se doivent estudier, et à souffrir, afin que, lorsqu'ils se feront
rieux, ils ne le trouvent pas si insupportable; car despuis que
la vieillesse est du tout arrivée, à Dieu vous dis*

Or^c, dans deux ou trois nuicts après, nous eusmes con-
duict nostre tranchée jusques au pied de la grand tour^d.
Et après monsieur de Guise^e amena ses mineurs venir si la
tour se pourroit miner, mais il trouva qu'il estoit impos-
sible. Et commencèrent lesdicts mineurs à percer la
muraille à deux ou bien trois pieds de terre. Et comme
les ennemis entendirent que nous percions la muraille,
ils commencèrent à faire par dedans la tour des casa-
mattes^f, de sorte que leurs canonières respondoient à
nostre trou: et demeurasmes trois nuicts à pouvoir percer
la muraille^g, et en mesmes que les mineurs picquoient

^a) contre de moy — ^b) la providence que j'avois faicte et — ^c) Et — ^d) Guyse
— ^e) canonniers

1. Ballard place le fait le 15 juin. Monluc oublie de dire que le duc de Guise fit en même temps démolir par six pièces de gros calibre le ravelin à dont ruiné le 7, ce qui eut pour effet d'isoler de la place la Tour-aux-Places.

2. Les *Mémoires sur les affaires de France* disent que le duc résolut de faire ouvrir dans la muraille neuf trous, « de chacun environ neuf pieds de large et de cinq à six de hault — qui fust un peu long, pour estre le mortier si dur que les pierres mesmes se transporta trop plus aisement. » (F^o 183 v^o 184 r^o).

par le dehors, les ennemis picquoient par dedans " à leurs casamattes ^b Et toutes les nuicts monsieur de Guise " nous envoyoit quatre gentils hommes pour nous aider à veiller ; et me souvient que monsieur de Monpezat ^c et monsieur de Randan ^d y vindrent coucher une nuict. Et comme le trou fut presque percé, monsieur de Guyse me fit amener un canon, pour aider à percer la muraille, car nous cognoissions bien que le picquer qu'ils faisoient, c'estoit des casamattes ^b et que, dez que la muraille de la tour seroit percée, qu'ils nous tireroient des casamattes. Le jour devant que le canon fust amené, monsieur le mareschal de Strouai ^e s'en estoit allé à ses tentes delà l'eauü, pour se rafraichir et changer de chausses et de chemise, car nous estions tous terre. Monsieur de Guise ^f, dez que les mineurs commencèrent à picquer la muraille, fait venir quantité de pionniers, et commença à faire une ^f traverse de terre et fascines droict contre-mon[1] la tour ², et y fuisoit laisser un petit chemin ⁴, de sorte que ladite traverse fust aussi

a) par le dedans b) casomates — c) Guyse d) Astrouai e) faire faire une — f) amon

1. Melchior des Prez, s^r de Montpezat, le Fou, Calau, Bastie, v. comte de Castillon, fils aîné d'Antoine de Lelles des Prez (cf. t. I, p. 73, n. 4) et de Liette du Fou, mariés le 26 déc. 1521, gentilhomme de la chambre et capitaine de cheval légers (3 février 1554), sénéchal de Poitou (3 fév. 1555-28 juin 1570), lieutenant à la compagnie de Guise (avril 1559-30 juill. 1560), maître des eaux et forêts de Poitou (30 nov. 1561), capitaine de gendarmes (janv. 1567-12 août 1571), chevalier de l'ordre (10 mars 1567), conseiller d'État (1 nov. 1571), ambassadeur en Allemagne, mort à Agen en 1572, après le 10 déc. Il épousa (26 juin 1550) Henriette de Savoie Villars (F. Vindry, *Drt.*, p. 195).

2. Charles de La Rochefoucauld, comte de Randan, sœur de Luguët, Cell-frouin, Cigogne, fils puîné de François de La Rochefoucauld et d'Anne de Polignac Randan, chevalier de l'ordre, capitaine de gendarmes, capitaine de cheval-légers au siège de Metz (1552), colonel général de l'infanterie française (1^{er} mai - 4 nov. 1561), blessé au siège de Bourges (1561), mort des suites d'une blessure au siège de Rouen (4 nov. 1562). [Communic. de M. F. Vindry.]

3. Ce terrassement ou cavalier, élevé devant la Tour-aux-Puces et destiné à protéger les sapeurs qui en minaient la base, fut fait, d'après Ballard, du 17 au 19 juin.

4. Micheli dit dans une dépêche non datée : « Et alloggiò quaranta archibuggeri su l'alto della ditta torre sopra un corridoio che gli feco fare all' incontro per allargare la parte alta di quella, a fine che gli archibuggeri havessero maggior comodità. » (II X, ms. Ital., 1720, f. 56 r°)

tost achevée comme le trou de la tour. Les ennemis y avoient mis grand quantité de tables sur la tour, en manière de trenchée. Et le soir devant que nous donnissions l'assaut^a, montant par ce petit chemin de la traverse et avecques des eschelles, nous emportâmes les tables de leur trenchée du haut de la tour, qui nous feit plus de mal que de bien : car, comme les tables furent ostées, la grand plate forme qui estoit tout joignant la tour n'y ayant que^b cinq ou six pas d'entre deux, nous voyoit dez que nous monstrions la teste

Or^c, comme j'ay dict, monsieur le mareschal s'estoit allé rafreschir; mais monsieur de Guyse le feit soupper avecques luy, et à grand instance l'arresta ceste nuit-là, qui^d fust son mal'heur : car monsieur de Guise^e l'arrestoit pour l'endemain veoir où ils mettroient quatre coulouvrines du costé où ils estoient, pour battre aux deffences quand nous donnerions l'endemain l'assaut. Monsieur le mareschal le^f pria plusieurs fois l'en laisser retourner, et luy disoit, s'il me venoit ceste nuit-là quelque affaire, il auroit grand desplaisir^g s'il ne s'y trouvoit. Et à grand regret enfin ledict sieur mareschal demeura, de sorte que, comme il fust retiré en ses tentes, il demanda au sieur Adrian Baillon et au comte Teophile^h s'ils avoient le mot du guet pour passer par les Allemans, car pour les nostres ilⁱ ne s'en soucioit^j point et^k passeroient bien sans mot. Ils luy dirent qu'ils ne l'avoient point; et leur dict ces mots : « Il me vient^l en l'esprit^m que monsieur de Montucⁿ aura ceste nuit^o des affaires, et que les ennemis le viendront assaillir par dessus la contre-scarpe du fossé de la ville; et si cela advenoit, je regret

^a Ed. : Montluc.

^a) tour et n'y avoit que — b) Et — c) que — d) Guyse — e) luy — f) regret — g) Trophe — h) ils — i) soucioient — j) car ilz — k) va — l) au devant — m) anuict

1. Le soir du 19 juin

teroïis toute ma vie que je ne m'y fusse trouvé. » Les autres luy respondirent : « Il ne faut pas que vous avez crainte de cela car il met un corps de garde de quatre cents hommes jusques à vingt pas de la porte de la ville, et faudroit qu'ils combattissent cela avant que venir à luy. » Alors monsieur le mareschal leur dict : « Je ne seay que c'est, mais il me prend une opinion de quelque malheur ceste nuit icy. » Les autres luy ostoient cela de la teste tant qu'ils pouvoient ; car il faschoit au sieur Adrian de repasser la rivière et venir la nuit à la tour, à cause qu'il avoit esté fort malade et n'estoit guère sain encores. Car s'il eust lié, comme eux mesmes me dirent après, qu'il^a passeroit bien par les Allemans sans mot, estant cognu de tous les capitaines allemans aussi bien que des nostres, il se fust mis en chemin, quelque promesse qu'il eust faicte à monsieur de Guise^c ; mais quand l'heure est venue, je crois que Dieu veut que la mort s'en ensuive. *On a beau fuir et se cacher*. Il leur dict ces mots : « Monsieur de Montluc^d n'est pas bien cognu du Roy ny^e de la Roine, encores bien que le Roy l'aime fort ; mais si j'eschappe de ce siège, je seray cognoistre au Roy et à la Roine ce qu'il vult. » Et comme l'endemain il fust mort, le sieur Adrian et le comte Teophile^f me dirent que j'avois perdu le meilleur amy que j'avois en ce monde ; ce que je creuz bien et le crois encore. Et pouvois dire qu'ayant perdu le^g duc de Ferrare et luy, j'avois perdu les deux meilleurs amys que j'avois en Italie et en France. Il fust tué l'endemain, regardant avec monsieur de Guise^h où ils mettroient les quatre colouvrières. Ilsⁱ y avoient regardé devant dîner languamment, mais^k monsieur de Guise eust opinion^l d'y retourner après dîner^l pour mieux recevoir.

^a *Ed.* : Montluc

^b *il trouvé. Et les* — ^c *après sa mort qu'il* — ^d *Guise* — ^e *del* — ^f *Tieffe*
^g *perdu ni* — ^h *si* — ⁱ *et* — ^j *et* — ^k *il* — ^l *eus opinion monsieur de Guise*

Le cardinal de Lorraine s'en vait, le 21 juin de Villers-Cotterets à M. de Humières. « Nous y avons perdu monsieur le mareschal Strossy, qui

ayant monsieur de Saxe^a auprès d'eux deux. Une mousquetade le tua, venant d'un petit boulevard^b qui estoit tout au coing de la ville, qui tire vers Mets au long de la rivière^c. Et voylà comme, quand l'heure est venue, nous ne la pouvons éviter. Ce pauvre seigneur estoit passé par plus de six mil canonnades ou mousquetades et plus de cinquante mil arquebuzades, lesquelles^d ne luy sceurent donner la mort; et ceste meschante mousquetade luy fut tirée de^e plus de vingt cents pas, *estant nonneur de Guise près de luy*. Or le Roy y perdit un bon serviteur et mourut un vaillant homme, s'il en y avoit en la France³.

a) Saxe — b) boulevard — c) qui tire — d) mort et tout auprès de la ville, et luy fut tirée d'un meschante mousquetade de — e) pas de ving. Or

fut tué hindy le 20 juin, *au vent* [et non *après dîner*, comme le dit Monluc] d'une barquebuse à croc dedans la tranchée, qui est une telle perte que vous pouvez penser » (B. N., ms. fr. 3153, f. 13. Orig. : Clairamb., 151, f. 18, copie). — Le roi, dans une lettre au cardinal de Tournon, du 15 juin, annonçait inexactement que Strozzi fut tué le 21. Ribier, t. II, p. 717, 718.

1. Cf. t. I, p. 223, n. 1. Saxe se étant, le 27 août 1553, capitaine de 300 hommes de pied à Montreuil¹ de 1550 à 1560, il fut gouverneur du château de Harletot (Thobois, *Le château de Harletot* Montreuil-sur-Mer, 1905, in-8°, p. 87 p⁵). Le 13 juin 1557, il est capitaine de gens de pied à Metz et chevalier de l'ordre (B. N., ms. fr. 1561, f. 180). (Commune de M. F. Andry.

2. Montluc des que ainsi l'angle de la courtine parallèle à la Moselle, à gauche du bastion du Belvédère. Il est le seul historien, avec les *Mémoires sur les affaires de France* (voir la note suivante), qui précise que Strozzi fut tué sur la rive droite du la rivière.

3. Cf. la relation de Micheli, dans une dépêche du 22 juin : « Je ap¹ s ce soir que ce pauvre gentilhomme est mort le 20 d'un coup le mousquet à la poitrine, il a été frappé à l'improviste, comme il venait à peine de monter, à l-dessus des tranchées, la partie supérieure de son corps, afin de voir et d'examiner si l'on pourrait se rapprocher encore des remparts intérieurs, ce qui aurait facilité l'assaut. Il n'avait malheureusement pas sa cuirasse, elle était près de lui, et il la mettait lorsqu'il fut atteint avec tant de force qu'il eut seulement le temps de dire les quelques paroles suivantes à M. de Guise, accouru aussitôt : « Monseigneur, je suis un homme mort, je vous prie de vous souvenir de moi, car je meurs pour vous. » Et il expira sur le champ. » (*State papers*, Venise, t. VI, 3^e part., p. 1508. — Cf. B. N., ms. ital. 1720, f. 59 r⁵-50 v⁵). Les *Mémoires sur les affaires de France* disent que, le matin du 20, le duc de Guise repassa l'eau « pour voir l'effet de la batterie, ayant laissé monsieur le duc de Nivers pour commander de ce costé et monsieur de Bourchillon avec luy, et monsieur de Montluc avec les bandes françoyses qui estoient là, n'attendant que le signal pour aller à l'assaut. Et estant de l'autre costé de l'eau, il fist continuer ce que luy sembla à propos et changer certaines choses. Et comme la batterie se commença de la plus grande furie qu'il est possible, regardant si elle feroit l'effet qu'il desiroit, monsieur le maréchal Strozzy, à qui il avoit une

Deux heures après, monsieur^a de Guise^b vint à la tour, et deffendit qu'on ne me dict point sa mort. Et comme je vis le sieur Adrian et le comte Teophile^c, je leur demanday où il estoit. Ils me dirent qu'il s'estoit trouvé mal la nuit passée, mais qu'il viendroit ceste nuit-là. Et ayant veu monsieur de Guise^b tout triste et tous ceux qui estoient avecques luy, le cœur me jugea qu'il^d y avoit quelque malheur. Et^e comme monsieur de Guise s'en fut retourné et m'eust laissé monsieur de Bordillon en la place de monsieur le mareschal, je le^f priay de me dire qu'estoit devenu monsieur le mareschal. Alors il me dict : « Aussi si^g vous ne le sçavez aujourd'huy^h, vous le sçauriez demain. » Lorsⁱ il me conta^j sa mort et comme^k monsieur de Guise^b leur avoit deffendu de ne le me dire, craignant que le regret que j'aurois me gardast de faire l'endemain ce que je devois au^l combat. Alors je luy dis qu'il n'y avoit homme dessous le ciel qui le regrestast plus que moy, et que je mettrois peine de l'oublier pour ceste nuit-là et pour l'endemain, mais que, tant que je vivrois après, je ne me sçaurois tenir de le regretter. Le comte Teophile^c et le sieur Adrian demeurarent avecques moy toute ceste nuit, durant laquelle nous^m passâmes ensemble noz regrets.

Et à la poincte du jour nous commençâmes à faire tirer le canon au trou. Monsieur de Guise avoit faict faire des engins deⁿ tables espolées de plus d'un grand pied, pour mettre devant le canon quand il auroit tiré, afin que les ennemis estans aux casernes^o ne tuassent noz canonniers. Il^p y avoit deux petites rouës à^q chasque bout, qui tou-

a) France. il ne tarda pas deux heures que monsieur — b) Guyse — c) Troille — d) luy, il m'alla au cœur qu'il — e) qu'il estoit mort et — f) luy — g) aussi bien si — h) anulet — i) et — j) dit — k) et me dit aussi comme — l) devoi faire au — m) demeurarent ceste nuit là avecque moy et toute la nuit nous — n) trou. Et avoit faict faire monsieur de Guyse ung engajn de — o) casernes — p) Et — q) en

main sur l'espaule, eust un coup de mousquet au dessus du sein gauche, dont il mourust incontinent après. » (B. N., ms. Cinq-Cents Colbert, vol. 26, f^o 183 v^o 184 r^o).

choient en terre; et avec une petite cordelle l'on tiroit cest engin, et couvroit le devant du canon, de sorte que les arquebuzades ne pouvoient passer. Et ainsi ^a tirasmes quinze ou vingt coups à ce trou, si bien qu'un ^b homme tout à son aise y ^c pouvoit ^d passer. Le canon ne pouvoit porter dommage à leurs casamates^e, pour ce qu'elles estoient un peu à main droicte, et homme ne pouvoit s'approcher du trou sans estre blessé ou mort. Monsieur de Guise me manda que je regardasse si je pourrois loger trois ou quatre cents hommes depuis la tour jusques au ravelin^f, et qu'il m'envoyoit des gabions et des pionniers. Il avoit faict faire des mantelets pour mettre depuis la tour jusques à la rivière, où^g il y pouvoit avoir sept ou huict pas; et de là noz arquebuziers tiroient à ceux qui se monstroient à la courtine^h. Noz enseignes se mirent au long de la muraille depuis la tour jusques au ravelin^f; et ceux de la plate-forme voyoient au long de la courtine, et les nostres, qui estoient contre le ravelin^f à costé de la canonnière, leur tiroient, et moy je faisois tirer de dernier les mantelets. Monsieur de Neversⁱ, père de ces trois ^j filles qui sont en vie, estoit venu là et se tenoit contre ceste traverse au pied de la tour. Monsieur de Guiseⁱ estoit de l'autre costé de la rivière à l'artillerie. Poton^j, seneschal

^a) ainsi — ^b) trou et faust aussi large que ung — ^c) en — ^d) pourroit — ^e) casemates — ^f) rebellin — ^g) que — ^h) de ses enfants qui sont morts et de ses troys — ⁱ) Guise — ^j) l'artillerie, que Poton

1. « Ains [le duc de Guise] fist faire grande quantité de manteletz pour muver les soldatz des coups de pierre et des artifices de feu, quand ils seroient au pied du rempart... » (B. N., ms. Cinq-Cents Colbert, vol. 26, f. 188 r^e)

2. François de Clèves, fils de Charles de Clèves et de Marie d'Albret, né le 2 sept. 1516, mort le 13 fév. 1562, duc de Nevers et pair de France (17 fév. 1538), gouverneur de Champagne, de Brie et de Luxembourg. Il épousa, par contrat du 19 janv. 1538, Marguerite de Bourbon-Vendôme, dont il eut trois fils et trois filles. Henriette, née le 31 oct. 1542, morte le 24 juin 1601, qui épousa Louis de Gonzague, prince de Mantoue; Cathérine, morte le 11 mai 1633, qui épousa 1^{er} Antoine de Croy; 2^e Henri de Lorraine, duc de Guise (1570); Marie, morte le 30 oct. 1574, qui épousa Henri de Bourbon, prince de Condé (juill. 1572). — Sur le rôle du duc de Nevers au siège de Thionville, cf. les *Commentaires* de Rabutin.

d'Aginois^a, commandoit l'une des quatre colouvines, qui faisoit de fort bons coups et nous faisoit un grand bien, car il tiroit tousjours au haut de la courtine et à la plateforme a ceux qui monstroient^b la teste pour tirer à noz gens contre bas. Cela dura plus de quatre ou cinq heures. Monsieur de Guise^c me manda par monsieur de Cipierre que je regardasse si l'on pourroit mettre les gabions qu'il m'avoit envoyé entre la muraille et le trou^d; mais tous ceux qui se monstroient^e pour poser^f les gabions estoient morts ou blessez. Je^g m'avisay de mettre cent ou six vingts pionniers dans l'eau^h, contre le bordⁱ de la rivière, pour^j faire une trenchée au long d'icelle, tirant^k au ravelin^l. Monsieur de Cipierre vid la grand difficulté et impossibilité qu'il y avoit, et^m trouva le capitaine La Bordezièreⁿ mort, son enseigne bleszé, qui mourut après. Vous^o n'eussiez veu que soldats blessez, lesquels on^p amenoit penser, les mantelets tous en pièces de coups de pierre, de sorte que nous^q estions tous au desouvert tirant^r les uns contre les autres comme l'on tire à la butte. J'avois bien rengé noz affaires, car j'avois faict mettre la pluspart de l'arque-

a) d'Aginois — b) qui se monstroient — c) Guise — d) l'eau — e) mais tant qu'ils se monstroient — f) poser — g) et — h) l'ap. — i) et — j) long de la rivière tirant — k) rebollin — l) difficulté qu'il y avoit et l'impossibilité et — m) et — n) qu'on les — o) et — p) et tirions

1. Franc de Raffen, dit Poton, sieur de Pucelvary, Azay le Rideau, fils d'Antoine Raffen et de Jeanne de la Lande-Tostes, sénéchal d'Aginois (reçu le 27 avr. 1553), panetier du roi (12 déc. 1556, capitaine des gentilhommes de sa maison (1578-1582), chevalier de l'ordre, gentilhomme de la chambre, gouverneur de Cherbourg (1578), mort entre le 12 dec. 1563 et le 12 janv. 1582. Il épousa Nicole La Roy de Chavigny [Communic. de M. F. Viardry]

2. Monsieur de Montluc ayant appelle les capitaines et soldats et tous exhortez d'avoir leur bonn' ur en recommandation et de faire le devoir qu'il s'estoit promis et que monsieur de Guise attendoit de leur vaillance, il ordonna les capitaines de Sipière et Barlaboz pour aller reconnaître le ravelin, et pour les soutenir le capitaine La Bourdaisière. Ceux qui furent ordonnez pour le costé du ravelin trouvèrent le chemin si malaisé, parce qu'ils ne pouvoient aller sans passer une eau fort bouilluise, qu'ils furent contrainctz, après l'avoir bien reconnu, de se retirer devers l'autre plateforme. — 43 N., ms. Cinq-Cents, Colbert, vol. 20, f. 190 r. v.)

3. Léonor Babou, 3^e fils de Philibert Babou et de Marie Gaudin de la Bourdais, récom. le 28 avr. 1560, sieur de Voullon, Prumers, le Soullier, panetier du roi (9 sept. 1557).

buzerie à centaines. A^a mesure que noz gens n'avoient point de poudre, j'en faisois tousjours venir d'autres^b. Et tout le peril et mal lumboit là où j'estois ; car tant les coulouvres qui tiroient de l'autre costé de la rivière que ceux des nostres qui^c tiroient^d au descouvert, tenoient^e les ennemis en telle crainte que nul^f n'ozoit se hausser pour tirer contre bas aux nostres, estans^g contre la muraille, mais tiroient tousjours à nous, qui estions en butte. Monsieur de Bordillon, par le commandement de monsieur de Nevers, me vint prendre par dernier avec les deux bras et me^h porta plus de six pas en arrière, me disant : « Héⁱ, que voulez-vous^j héⁱ, que voulez vous faire ? ne voyez-vous pas, si^k vous estes mort, que tout cecy est perdu et que ces soldats perdront cœur ? » Alors je me desfis de luy et luy dis : « Et ne voyez vous pas aussi que, si je ne suis là avecques les soldats, que tous abandonneront ce coing, et les ennemis tueront tout ce qui est au long de la muraille, car lors^l ils se hausseront à leur aise pour tirer contre-bas ? » Monsieur de Nevers me crioit aussi de l'autre costé du trou, pour me faire retirer, ce que je ne vouluz faire, et dis à monsieur de Bourdillon telles parolles : « Il est diet aujourd'huy ce que Dieu vouldra faire de moy, je ne le puis eschapper. J'ay beau fuyr, si ce lieu doit estre mon tombeau. » Sans dire plus mot, je^m m'en retour-nay au lieu dont il m'avoit tiré.

Et soudain je m'advise de traicter une entreprinse, disant auⁿ capitaine Volumat^o qu'il print six arquebuziers et deux hallebardiers, et qu'il s'allast mettre dernier un quanton de muraille qui estoit resté^p de la tour quand

a) centaines et d — b) de fraiz — c) que nous autres qui — d) tirions — e) nous tenions — f) qu'il — g) qu'estoient — h, dernier à brasse me — i) et — j) vous faire ? et — k) pas que si — l) asture — m) et — n, tard. Je pensay à faire un hazard ou rencontre. Ce feist que je dis au — o) Boulmart — p) sorty

1. Les *Memoires sur les affaires de France* le nomment Taulimar ou Tolumar ; de l'hou l'appelle Volumar.

on la baptoit^a, et qu'il advisast tout à un coup, partant du dernier de ceste^b muraille, s'il se pourroit jetter à corps^c perdu sur les casemates, faisant mon^d fondement qu'elles ne pouvoient estre couvertes que de table^e], car ils les faisoient tout ainsi^f que nous faisons le trou, ou bien qu'elles estoient decouvertes, quoy qu'il en fust, je^g le priay qu'il se jettast sans marchander dessus^h, l'asseurantⁱ que j'allois faire donner un autre capitaine par le chemin de la traverse qui montoit jusques sur la tour, et que tous deux se jetteroient à corps perdu et en mesme temps sur les casemates^k. Je fis venir un capitaine françois (il^l ne me souvient pas de son nom^m)ⁿ, pour^o rafreschir les autres, et luy dis, presens monsieur de Nevers^p et monsieur de Bordillon^q, ce que j'avois dict au capitaine Volumat^r; et que, soudain qu'il seroit monté, sans^s marchander il se jettast sur^t les casemates, disant^u à monsieur de Nevers et à monsieur de Bordillon^v qu'ils donnassent courage aux soldats de suivre ce capitaine et que jo m'en allois faire donner au capitaine Volumat^w. Mais^x comme ce pauvre^y capitaine monstra seulement la teste, voyez-le^z là tué par ceux de la grand plate-forme, et un autre après luy, de sorte qu'ils tomboient entre les jambes de monsieur de Nevers et monsieur^{aa} de Bourdillon. Je crie au capitaine Volumat^{ab}, estans^c eslognez quinze pas l'un de l'autre, que le capitaine qui donnoit par la traverse

^a *Legen du ms. Ed. : l'abbett.*

a) d'oste — b) coup — c) bon — d) ainsi — e) decouvertes, et que en une sorte ou autre je — f) jectasse à coup perdu dessus — g) et — h) casemates — i) duquel — j) souvient le nom — k) nom, que je tennois pour — l) Bourdillon — m) Boulmar — n) et monté que fusse soudain sans — o) jectat à coup perdu sur — p) et dis — q) Boulmar — r) et — s) pauvre — t) voyez — u) et de monsieur — v) n'estais

1. D'après les *Memoires sur les affaires de France*, c'était le capitaine Millac, dont Montuc a parlé à propos du faux assaut (p. 323). « Les capitaines Millac et Volumar se resolurent d'assaillir la tour qui estoit au-dessus, en laquelle il estoit demeuré quelques soldats derrière une cloison qui la divisoit par le milieu, ayant une saillie pour se retirer dans la ville quand ils eussent esté forces. » (B. N., ms. Cinq-Cents Colbert, vol. 25, f^o 190 v^o-191 v^o.)

estoit déjà au haut de la tour, pour le mettre en jalousie : car cela point ordinairement les bons courages. Ledit capitaine Volumat^a se dresse, car ils estoient à genouil dernier ce quanton de muraille, et court jusques sur le bord. Il y avoit une autre muraille entre les casemates et le quanton de la tour, de sorte que^b, quand bien il se seroit jetté là, il n'eust^c rien faict. Si est-ce que cela fust cause du gain de la place, car la casemate^d estoit toute découverte et fort basse. Et comme ils virent le capitaine Volumat^e sur le bord, faisant semblant de se vouloir jetter entre deux, ils abandonnèrent les casemates et se mirent en fuite au long de la courtine de la muraille et du terre plein, entre lequel et la muraille cinq^f ou six hommes pouvoient aller de front. Et^g alors un soldat du capitaine Volumat^h en deux sauts fust à moy, et me dict hastivement que les ennemis avoient abandonné les casemates. Tout à un coup je me jette au costé du trou, et prins un soldat, et crie : « Saute dedans, soldatⁱ ; je te donneray vingt escus. » Il me dict que non feroit et qu'il estoit mort ; et sur ce il se vouloit deffaire de moy à toute force. Mon fils le^j capitaine Monluc^k et ces^l capitaines que j'ay nommez auparavant^m, lesquelsⁿ me suivoient, estoient dernier moy. Je commence à renier contre eux, pourquoy ils ne m'aidoient à forcer ce galand. Alors tout à un coup nous le jettasmes la teste la première dedans, et le flames hardy en despit de luy. Comme je vis que les casemates ne tiroient, nous jettasmes deux autres arquebuziers dedans, partie de leur gré, partie par force, et leur prenons les flasques^o et le feu, car il y avoit eau jusques dessous^p les esselles. Et tout à coup, peu après, le capitaine

^a Ed. : Montluc.

^a) Bolimard — ^b) tour et que — ^c) n'avoit — ^d) casemate — ^e) Bolymard
^f) plus que cinq — ^g) front entre la muraille et le terre plein, et — ^h) Volumart — ⁱ) soldat — ^j) moy tant qu'il pouvoit. Le — ^k) ses — ^l) paravant — ^m) qui — ⁿ) jusques à dessous

^o Piques à poudre, de l'all. *flöcher*, bouteille (Lacurne, t. VI, p. 229)

Montuc* se jeta dedans. Les capitaines Cosseil, La Motte^b, Castel Segrat^{**}, les Ausillons, ayant tous rondelles^c, firent le saut *pour sauver mon fils*, et^d trois ou quatre arquebuziers après eux. Et comme je vis qu'ils estoient neuf ou dix, je leur criay : « *Courage, compagnons, monstrez que vous estes vrayz soldats gascous, donnez le^e tour aux casernes* » Ce qu'ils firent. Les ennemis, qui estoient sur leur terre plein, tiroient des pierres aux leurs pour les faire retourner dans les casernes. Et comme le capitaine Montuc* fust auprès de la porte de la caserne, il rencontra^f les ennemis, lesquels^g y vouloient rentrer ; et un arquebuzier des nostres tua le chef, qui estoit armé d'une escaille^h couverte de velours verd, un morion doré enⁱ teste et une hallebarde dorée à la main. Deux autres y^j furent tuez de coups de main. Et alors noz gens se jetèrent dans la caserne et me crièrent par le trou de la canonnière : « *Secours, secours, nous sommes dans les casernes.* » Alors monsieur de Nevers et monsieur de Bourdillon m'aidèrent promptement à mettre soldats dedans^k nous^l leur prenions leur s.^m flasques et le feu, et, comme ils estoient en l'eau, ils les reprenoientⁿ en la main et passaient, se jettans^o dans les casernes. Et depuis monsieur de Nevers m'appella^p tousjours son capitaine, tant qu'il a vescu, disant qu'il m'avoit là servy de soldat.

Il y avoit deux capitaines de la garnison de Mets, nommés le baron d'Anglure¹ et Valenville², qui avoient eu

* *Ed.* Montuc. — ** *Ed.* Castes, Segrat.

a) *Mon fils* mon filz se — b) Lamothe — c) *Ausillons*, que tous avoient rondelles — d) *rondelles* se jetèrent et — e) *criay* de donner le — f) rencontre — g) qu'ils — h) sur la — i) en — j) *dedans*, que nous — k) les — l) prenoient — m) et se jetoient — n) m'appelloit

1. Cuirasse (Lacorne, t. V, p. 333).

2. Peut-être René d'Anglure, baron d'Anglure et de Bourlemont, fils de Saladin d'Anglure et de Marguerite de Ligneville, mariés le 29 déc. 1507, panetier (1541), échanson du roi (1547-1563), chevalier de l'ordre, gouverneur de Montigny (157-1584), épousa 9 octobre 1534 Antoinette d'Aspremont (Comte duc de M. F., Vindry sous réserves).

3. Cuirasse (Lacorne, t. V, p. 333). — 4. Cuirasse (Lacorne, t. V, p. 333). — 5. Cuirasse (Lacorne, t. V, p. 333).

congé. à ma requeste, de monsieur " de Guise pour se trouver^a à l'assaut, avecques chacun vingt-cinq arquebuziers, lesquels je lins tousjours au dessouz de la traverse. Ils^c n'avoient encores tiré Je les appellay, et à un saut^d furent à moy, et se jettarent dans le trou^e, et leurs soldats après, et/ à mesure qu'ils entroient, je les faisois courir à la porte de la casemate et entrer dedans; ^f estoit une porte fort basse et petite. Les ennemis n'ozoient plonger leurs arquebuzades contre bas, pour ce que les nostres, estans^h au long de la muraille, les voyoient comme ils se haussoient. Aussi faisoient bien ceux qui estoient là où j'avois tousjours demeuré: ils' ruoyent grand quantité de pierres, mais pour cela on n'arrestoit point d'entrer et sortir dans les casemates Or^j, comme les soldats du baron d'Anglure et de Valenville entroient en^k la casemate, je faisois sortir ceux qui l'avoient gagnée, où n'y pouvoit demeurer plus de quarante ou cinquante personnes. Et comme Dieu veut donner l'heur aux hommes, les Espagnols qui estoient en la ville vouloient^l garder les casemates, mais les Hannuyers^m ou Flamans ne le vouloient souffrirⁿ. Et voulut le gouverneur que ceux^o de sa compagnie la deffendissent, et en demeura en prison long temps, de sorte que^p le roy d'Espaigne le vouloit faire mourir; car les Espagnols le chargeoient d'y avoir mis ses gens à poste^q, pour faire perdre la place. Le gouverneur se deffendoit et disoit qu'il avoit veu faire si mal à Joan^r Gaytan et à ses Espagnols qu'il

^a *Leçon du ms. Ed.* à aposte

^a) du cœur — ^b) trouver — ^c) et — ^d) coup — ^e) la tour — ^f) après et nous les premons les flasques, puis, comme ilz estoient dedans, nous les y ballions et — ^g) qu' — ^h) qu'estoient — ⁱ) et — ^j) et — ^k) dans — ^l) ville et vouloient — ^m) Hannes — ⁿ) comporter — ^o) les siens — ^p) et — ^q) Jehan —

hommes de pied (27 févr. 1558), gouverneur de la Forté-Vineuil (1559), Bray et Capys sur Somme (21 déc. 1561), gentilhomme de la chambre, mestre de camp (1563), capitaine d'une bande française (1565) mort, le 27 avril 1570, à la Charité-sur Loire. Il épousa, en secondes noces, Suzanne de Gaston (Comtesse de M. F. Vindry)

^r Hannuyers.

ne s'y estoit ozé fier; et ainsi ^a se chargeoient ^b les uns et les autres ^c. Nous sceusmes tout cecy par ^d des gens de monsieur le connestable et de monsieur le mareschal de Saint-André, quand ils sortirent hors de prison ^e, lesquels laissèrent encores ce gouverneur prisonnier. *En mon temps j'ay toujours veu les Espagnols sevères punisseurs de ceux qui par lascheté et couïardise rendoient ou perdoient les places. Ce sera très bien et sagement fait à un prince de punir ceux qui commettent des fautes si importantes au public au moins par le degradation des armes, qui est pis que la vie; mais il en faut faire jugement sans passion, car j'ay veu souvent tel blasmé par celui qui n'eust sceu faire mieux.*

Pour ^f retourner à nostre siège, monsieur ^g de Guise ^h, estant aux coulouvaines et faisant tirer aux deffences, apperçeut que les gens des tranchées couroient droit à la tour. C'estoient ⁱ les deux capitaines Anglure et Valenville, que je faisois venir, et Lunebourg ^j, colonel d'un regiment d'Allemands, qui estoit au commencement des trenchées, auquel je manday qu'il m'envoyast cent arquebuziers des siens en diligence, car les nostres n'avoient plus de poudre. Il courust luy-mesmes, avec cent arquebuziers et cent picquiers, à moy qui estois à la tour ^k. Mon-

a) ainsi — b) machuroient — c) autres, et tout cecy sceusmes par — d) prison, et les y avoient encore laissez prisonniers Et pour — e) à l'achèvement de la prise, monsieur — f) Guyse — g) qu'estoit — h) Luxembourg

1. Le gouverneur de Thionville était Quaderobbe. Lorsqu'il arriva à Namur, le 27 juin, il y fut reçu comme un coupable et cité devant un conseil de guerre, qui d'ailleurs l'acquitta (Le duc de Savoie à Philippe II, Namur, 27 juin. Arch. Nat., K, 1491, n° 81; cf. Rahlenbeck, *Metz et Thionville sous Charles Quint*, Bruxelles, 1881, in-8°, p. 336-338).

2. Ils avaient été faits prisonniers à la bataille de Saint-Quentin. Ils sortirent de prison en octobre 1558 (Descrue, *Anna de Montmorency, sous Henri II*, p. 215).

3. Othon, duc de Brunswick-Lunebourg, fils d'Othon et de Mechtilde de Campen, né le 25 sept. 1528, mort le 20 oct. 1603, épousa 1° en 1551, Marguerite de Schwarbourg, 2° en 1562, Hedwige de Frise (Litta, t. II, fasc. xxvi, tav. III).

4. « Monsieur de Guise avoit fait avancer le colonel Lunebourg avec une bonne troupe de lansquenets. » (H. N., ms. Cinq Cents Colbert, vol. 26, f° 151 v°)

sieur de Guise^a le vid partir courant, et voyoit aussi les autres, qui estoient près de la tour, courir au trou. Il feit un grand cry, comme l'on me dict après : « O mon Dieu, la tour est prinse ! Ne voyez-vous pas que tout le monde y court ? » Et soudain monta sur un courtaut bay qu'il avoit là, et courut à toute bride passer le pont, et vint tousjours courant jusques aux trenchées. Soudain que je vis que Anglure et Valenville furent dans la tour, je dis à un gentil-homme : « Courez à monsieur de Guise^a luy porter les nouvelles que la tour *des Puces* est prinse et qu'à cest'heure^b je croy qu'il prendra Tiomville, mais jusques ici je ne l'avois jamais creu. » Le gentil-homme courut et le trouva desjà qu'il commençoit entrer dans les trenchées. Le gentil homme luy dict : « Monsieur, monsieur de Monluc^c vous mande que la tour est prinse. » Et en courant il luy respondit : « He^d, mon amy, j'ay tout veu, j'ay tout veu. » Et à cinquante ou soixante pas de la tour il mit pied à terre et, abandonnant son cheval, vint à nous courant. Et comme il arriva, je me mis à souz-rire contre luy et luy dis : « Ho, monsieur, c'est à cest'heure^e que je croy que vous prendrez Tiomville. *Mais bous hazets trop bon mercaï de nostre pel et de boste mouseigne.*^f » Il me jetta le bras droict au col^g, disant telles parolles : « Mousseigne^c, c'est à cest'heure^b que je cognois que l'ancien proverbe est veruable, que jamais bon cheval ne devint rosse. » Or Lunebourg^f estoit desjà dedans et quinze ou seze Allemans, et les autres entroient à la file. Monsieur de Guise^a se jetta dedans et va entrer à la petite porte dans les casemattes. Et comme il fust dedans, il me cria par une canonnrière que je luy fisse mettre des pionniers dans la tour pour abattre les casemattes, et que je gardasse qu'il^h n'entrât plus personne, car ils se touchoient tous dedans.

^a Ed : Montluc.

^a) Guyse — b) asture — c) Et — d) droict sur le coul me disant — e) Monsieur de Monluc — f)) Lunebourg — g) que

h. « Mais vous faites trop bon marché de notre peau et de votre Monseigno. »

Alors je jellay des pionniers dans la tour, et commen-
cèrent à rompre la muraille des casemates. Et comme les
Allemands virent que ces villains ne travailloient point, de
force ils leur * priindrent les pies et commencèrent à coup-
per ladicte muraille. Monsieur de Guise^a fait sortir Lune-
bourg^b, pour garder qu'il n'en entrast plus dans la tour
et qu'il hastast ses gens pour^c couper les casemates. Et
en moins d'une demy heure toute la casematte fust ren-
versée sur l'eau qui estoit dans la tour, laquelle ruyne
beust toute l'eau. Et alors fusmes au large, et tout le
monde y entroit qui vouloit. Monsieur de Guise^a s'en
sortit, et fit sortir les Allemands et retourner en leur
lieu. Et alors je retiray le capitaine Sarlabous^d et tous
ses compaignons, lesquels^e estoient au long de la courtine
et contre le ravelin^f, et se remirent dans les trenchées.

Or^g, comme les ennemis virent la tour perdue, ils ne
tiroient plus de bon cœur, et^h cognusmes bien qu'ils
estoient estonnez. Les mineurs anglois qu'avoit monsieur
de Guise^a n'estoient jamais bougez d'auprès de moy.
Monsieur de Guise^a, avant qu'il partit de la tour, regarda
avecques eux où est-ce qu'ils pouvoientⁱ faire les mines,
et trouvèrent que c'estoit dessouz la grand plate forme, et
marquèrent les lieux où ils la devoient faire, se retirant^j
avecques monsieur de Guise^a, lequel me dict : « Mon-
seigneur, je m'en vois courant à mon logis, pour advertir le
Roy de la prinse, et assurez vous, monsieur de Montluc^k,
que je ne luy celeray pas le devoir que vous avez faict. Je
vous renvoyeray les mineurs sur l'entrée de la nuit, je
vous prie, baillez leur des gentils-hommes qui^l ne bougent
d'auprès d'eux, afin que par eux ils vous mandent ce
qu'ils auront besoin. » Et s'en alla despescher un courrier
au Roy, car il tarde aux grands que les nouvelles ne volent.

* *Ed.* le .ss. — ** *Ed.* Montluc

a) Guise — b) Lunebourg — c) de — d) les capitaines Sarlabous — e) qu — f) ravelin — g) Et — h) plus comme rien et — i) pourrout — j) et sor-
tirent — k) que

Sa Majesté faisoit lire les presages de Nostradamus ^a le jour devant, et lisoient pour le lendemain bonnes nouvelles au Roy. Le ^b courrier y arriva ce jour mesmes, et le lendemain y avoit ville rendue. *On dira que ce sont des resveries; mais si ay je veu plusieurs telles choses de cest homme.* La tour fut prinse entre les quatre ou cinq heures après midy. Nous^c avions combattu depuis les dix heures, et comptons que le combat avoit duré de six à sept heures^d. Ce combat^e et celui du fort de Camolia^f à Siene^g sont les plus longs et les plus perilleux combats où je me suis jamais trouvé. bataille ou sans bataille; car il y faisoit bien chaud; aussi plusieurs y demeurèrent. A l'entrée de la nuict arrivèrent les mineurs, et moy-mesmes allay veoir leur commencement. De toute la nuict je ne dormis, pour ce que je les voyois si diligens que je ne voulois pas que rien manquast et que tout leur^h fût baillé promptement, afin que, pour faute de quelque chose, ilsⁱ ne perdissent un quart d'heure de temps; de sorte qu'à l'aube du jour ils eurent faict deux mines, mis la poudre preste^j à y mettre le feu, et la troisieme devoit estre preste^k sur les dix heures. *Ma presence ne servit pas de peu à faire une telle diligence, ayant non plus envie de dormir que de danser.*

Monsieur de Nevers et monsieur de Bourdillon s'en estoient allez avecques monsieur de Guise, et retournèrent le lendemain au soleil levant^l. Ledit sieur de Nevers se

a) Nostradamus — b) Roy, que le — c) et — d) et ystul-là — e) Camolye — f) Sienne — g) que pour que ne leur — h) promptement ce qu'il demandoit — i) valaire et preste — j) fa.cle

¹ C'est le 27 juin 1558, quelques jours après la capitulation de Thionville, que Nostradamus dédia à Henri II ses centuries V, II, IX et X (cf. *Les Prophetes de M. Michel Nostradamus*, Lyon, 602, pet. in 8°, p. 109-115). — Sur les rapports possibles de Morluc et de Nostradamus, cf. *B. de M. h.* p. 384.

² Mon ne exagère un peu: le combat n'avait, en fait, commencé qu'à midi. Ballard dit plus exactement qu'il dura « quatre ou cinq heures ». Micheli parle de *dix heures*. — Voir les lettres du duc d'Aumale, Chauny, 22 juin, et du cardinal de Lorraine, Vilers-Cotterets, 24 juin, à M. de Humières, annonçant la prise de la Tour-aux-Puces et la capitulation (B. N., ms. fr. 3123, f° 181, 193, orig.; Clairamb. 352, f° 46, 48, copies).

³ Le mardi 21 juin.

feist apporter son ^a disner sur ^b les huict heures. Comme ^c nous mangions sur trois tambours ^d où ^e ses gens avoient mis la nappe, estans ^f assis sur autres trois, à peine eusmes-nous heu ^g chacun un coup que les sentinelles me vindrent dire que au coing de la ville un trompette sonnoit en chamade ^h. Je baillay le tambour ⁱ sur lequel j'étois assis à son maistre, afin ^j qu'il luy allast respondre. Le tambour ^k me rapporta que le trompette luy avoit dict que ^l j'advertisse monsieur de Guise ^m qu'ils vouloient parlementer, *car ils sçavoient que je commandois là*. Et comme monsieur de Nevers et monsieur de Bourdillon l'entendirent, ils laissèrent le manger et allèrent monter à cheval, courant ⁿ vers ^o monsieur de Guise. Ledit seigneur y envoya ^p incontinent un sien trompette, auquel ^q ils ^r donnèrent charge de dire à monsieur de Guise que, s'il luy plaisoit leur envoyer quatre gentils-hommes pour parlementer ^s, ils ^t en bailleroient autres quatre pour ostages. Monsieur de Guise ^u y envoya ^v monsieur de La Brosse ^w, monsieur de Bourdillon, ou bien monsieur de Tavannes ^x, et Esclabolle ^y et un autre, *dont je ne suis*

^a) leval. Et se feist appourter ledict sieur de Nevers son — ^b) disner, et sur — ^c) que — ^d) laborins — ^e) que — ^f) et nous — ^g) trois. N'eusmes pas ben — ^h) laborins — ⁱ) et — ^j) du pour me dire que — ^k) Guyss — ^l) courant monter à cheval et coreurent — ^m) à — ⁿ) commanda — ^o) et — ^p) luy — ^q) parlementer — ^r) qu'il la — ^s) manda — ^t) Labros — ^u) Tabannes — ^v) Esclabole

1. Confirme par Ballard. Rahutin précise : « devant la porte de Luxembourg. » Micheli dit inexactement que ce fut le soir du mardi (B. N., ms. ital. 1710, f. 17 r°).

2. Jacques de la Brosse, s^r de la Brosse Morlet, fils de Pierre de la Brosse Morlet et de Madeleine Lambert, marles le 21 janv. 1493, gouverneur du duc de Longueville, lieutenant à sa compagnie (20 juil. 1551), puis à celle du duc de Lorraine (15 janv. 1556-1^{er} juin 1558), puis à la compagnie Dauphin (9 juil. 1558) gentilhomme de la chambre (8 juil. 1552), gouverneur de François II (1558), cap. de gend. (13 janv. 1559-19 déc. 1562), lieutenant général en Ecosse (1559-1560), chevalier de l'ordre (17 août 1560), maréchal de camp (1^{er} avril 1562), tué à la bataille de Dreux (19 déc. 1562). Il épousa (16 sept. 1559) Françoise de Mousvy (F. Vindry, *Dict.*, p. 98-99). Cf. Brantôme, éd. Jalanne, t. V, p. 47-49.

3. Cf. t. I, p. 110, n. 1.

4. Olivier de Guesdon, s^r d'Esclavolles, fils de Jean de Guesdon et de Jeanne de Bric Boissay, cap. d'une vieille bande de Piémont, gentilhomme de la chambre, chevalier de l'ordre, gouverneur de Mouzon (6 août 1551). Je

recors¹. Ils² firent la capitulation qu'ils sortiroient avecques l'argent qu'ils pourroient porter sur eux ; et, pour ne mentir point, il ne me souvient des autres articles³. *Je ne me suis guères jamais meslé de ces escriptures, estant assés empesché à pourvoir que sur ces entrefuictes il n'y eust quelqu'un tué mal à propos, comme il advient souvent.* Mais ils sortirent le lendemain, et veux dire que des quatre parts les trois estoient blesséz, et presque tous à la teste⁴. Et cela se faisoit quand ils se haussoient pour⁵ nous tirer là où j'avois afusté noz arquebuziers ; car⁶ à ceux qui estoient contre la muraille ils ne pouvoient tirer qu'ils⁷ ne monstrassent de la ceinture en haut, et tout leur mal'heur vint des nostres qui estoient contre le ravelin⁸ et de ceux que je commandois, où⁹ nous tirions¹⁰ en butte. Et dez le soir mesmes que la capitulation fust faicte, monsieur de Guise¹¹ despescha monsieur du Fresno. Je¹ ne scaurois dire s'il estoit encores secretaire des com-

a) et — b) haussont la teste pour — c) où je faisois tirer car — d) qui — e) rebellie — f) que — g) nous nous tirions — h) Guise — i) Fresno, que je

Toul (13 avril-6 août 1551), lieut. à la comp. de Claude de Guise (janv.-23 avril 1550), à celle de François de Guise (sept. 1561-12 janv. 1563), lieut. général de la cavalerie française en Italie (1557), cap. de pond. (avril 1563-15 avril 1569), maréchal de camp (28 sept. 1567-15 avril 1569), mort avant le 1^{er} mars 1573. Il épousa Françoise de la Gravelle (F. Viendry, *Dict.*, p. 234-235). — Il est cité comme touchant son l^{er} par mois dans un *Etat des seigneurs et personnes qui sont à la suite du camp du duc de Guise pour l'année 1601* (B. N., ms. Cinq-Cents Colbert, vol. 24, f^o 236 r^o).

1. Rabutin, confirmé par les *Mémoires sur les affaires de France*, dit qu'il n'y eut que deux otages. Il nomme Cadrou, gouverneur de Montmédy, et d'Haulcourt, gouverneur d'Ivoi.

2. Le texte de la capitulation, signée le mercredi 23 juin, fut aussitôt imprimé, sous le titre suivant : *Le double des Lettres missives reçues par le Roy nostre sire de messieurs les Prevost des marchans et eschevins de la ville de Paris sur l'advertissement du jour de la prise de Thionville Plus les articles de la capitulation accordé entre monseigneur le duc de Guise et le seigneur de Coderue, gouverneur de Thionville, et les capitaines estant en icelle.* A Paris, par Guillaume Ayraud, imprimeur et libraire, in 8^o de 4 ff. n. chiff. (B. N., Lb³ 77, Res.). Il a été reproduit par Ballard, Rabutin, Munster, les *Mémoires du duc de Guise*. Voir des copies de ce document à la B. N., ms. fr. 1.13, f^o 179, et 20471, f^o 137.

3. Confirmé par Beaucaire : « Hæc conditionis capitula decimo kal. Julii utriusque subscripta sunt ; eodem die populus, viri, feminae, pueri, puellæ ad quatuor milia ex oppido exierunt, postridie milites circiter mille jun-genti, magnæ ex parte vulnerati. » (*Rerum Galliarum commentarii ab anno Christi MCCCCLXI ad ann. MDLXX*. Lyon, 1615, in-f^o, p. 920.)

mandemens^f ; bien me vint dire à Dieu tout à cheval, et me demanda si je voulois rien mander au Roy. Je ^a luy dis : « Vous mesmes avez veu comme tout s'est passé, » et que j'avois tant de flance en monsieur de Guise^b qu'il ne le celeroit point à Sa Majesté. Alors il me dict qu'il avoit charge expresse de compter tout par le menu au Roy, comme le combat estoit passé, et que, entre autres choses, il luy avoit donné charge de dire au Roy que trois^c hommes avoient esté cause de la prinse de Trionville, que j'en estois l'un de ceux-là et qu'il m'en devoit sentir bon gré. Et cogneuz bien qu'il n'avoit rien celé au Roy car il m'apporta lettres de Sa Majesté, par lesquelles^d il me mandoit beaucoup de bonnes choses et, entre autres, qu'il n'oblieroit jamais ce service que je luy avois fait. *Je ne veulx pas desrober l'honneur des autres, contant ce que je fis. Je croy que les histoires, qui n'escrivent que des princes et grands, en parlent usés et pussent sous silence ceux qui ne sont pas d'une si grande taille.*

Voilà^e donc la ville de Trionville prinse. Aucuns^f, qui n'aimoient guère monsieur de Guise^h, avoient mis en placards à la porte du Palais à Paris et par les carrefours qu'il ne trouveroit pas à Trionville ce qu'il avoit trouvé à Calais, n'y ayant trouvé que les vilains. Cela^g estoit en rithme^h, de laquelle il ne me souvient point. *C'estoient des envies qu'on portoit à ce brave et vaillant prince pour la charge honorable que le Roy luy avoit donnée, mais je n'ay affaire de traicter cela, car je ne me veulx embrouiller en ces fusées. Avant nous ces envies ont regné et regneront encor après nous, si Dieu ne nous vouloit tous refondre. Il en y*

^a Roy. Et alors je — ^b Guise — ^c que si trois — ^d là où — ^e fait. Et conta — ^f prise et aucuns — ^g vilains. Mais cela — ^h rime

1. ^a **F**ernand Robert, seigneur de Fresno. Il fut nommé secrétaire des commandements à 11 mois de septembre 1559 après la mort de Jean du Thiers, seigneur de Beauregard (Bauvolet du Toe, *Hist. des secrétaires d'Etat*, p. 50). Il mourut au mois d'octobre 1567. ^b **R** — D'après la lettre, déjà citée, du cardinal de Lorraine à M. de Humières, la capitulation fut portée au roi par François de Kermeren y (Laraballé).

avoit qui crevoient de despit que monsieur de Guise eust eu ceste bonne fortune : car il en y a et trop de si bonne paste, qui aiment mieuz la ruine et perte de leur maistre que l'honneur, non pas de leur ennemy, mais de leur compaignon ; et si quelque disgrâce luy survient car les hommes ne sont pas dieux, il se rient et font d'une mouche un elephant. Laissons-les crever leur soul. Cependant Thionville fust à nous avec beaucoup d'honneur¹. Le ^a soir devant que les ^b ennemis s'en fussent^c allez, monsieur de Guise^d mit dedans la ville monsieur de Vicilleville^e, lequel n'y voulust entrer que je ne fusse avecques luy, pour ce qu'il ne seroit pas, disoit-il, maistre des soldats qu'ils n'entrassent par force par dessus les murailles^f. Je prins deux ou trois cents soldats et trois capitaines, et me mis dedans avecques luy ayant^g sa compaignie de gens d'armes : et toute la nuit nous falust faire la sentinelle^h, pour garder que les soldats n'entrassent par la muraille, et neⁱ dormismes une seule goutte. Je m'estonne de ce qu'on lit aux histoires romaines de ceux qui, avant le jour des batailles assignées, dormoient aussi profondement que si c'estoit le lendemain de leurs nopces. Je n'ay jamais esté si peu apprehensif. Bien souvent ay je passé trois nuits de suite et trois jours sans dormir, voire sans en avoir que peu d'envie. Je^j conseillay^k le lendemain à monsieur de Guise^d de remuer son camp hors

^a point. Et le — ^b) soit quant les — ^c) se rent — ^d) Guise — ^e) Vicilleville — ^f) la muraille — ^g) & luy — ^h) sentinelle — ⁱ) n'en — ^j) Et — ^k) conseillâmes

1. Sur la valeur du ruc 1. le Mouluc, et B. de M. n. p. 308-309.

2. François de Scepeaux, seigneur de Vicilleville, s. l. Lezigue, la Vassonnière, la Bouère, la Bernardière, Saint Michel du Bois, Baron de Malleville ou, fils de René le Scepeaux et de Marguerite de la Jaille, né vers 1510 — page, puis 1531-1532) panetier de Louise de Savoie, ambassadeur en Angleterre (1541), lieutenant la comp. du maréchal de Saint André (9 janv. 1548-27 avril 1550), gentilhomme de la chambre (27 avril 1550), maréchal de camp (24 juin 1552), cap. de gent. (22 mars 1554), chevalier de l'ordre (24 sept. 1555), ambassadeur en Angleterre (mars 1559 et 1562), en Allemagne (1563), maréchal de France (21 dec. 1562), ambassadeur en Suisse (1564), comte de Durtal (1564), mort à Durtal le 30 nov. 1567. Il épousa, vers 1532, Renée Le Roux de la Roche des Aubiers. Cf. Claude Ch. Marchand, *Le maréchal français de Scepeaux de Vicilleville et ses successeurs* Paris, 1893, in 8 (F. Viadry, Durt., p. 118).

de là, car autrement on ne pouvoit estre maistre des soldats ; et, à la verité dire, ils meritoient qu'on « leur donnast le sac ^a. Car c'est leur oster le cœur, si on ne leur donne quelque curée ; et peu de chose qu'ils gaignent de l'enemy les contente plus que quatre payes. Mais monsieur de Guise ^b disoit tousjours qu'il falloit garder la ville pour le service du Roy, et que à l'occasion de ceste ^c ville le Roy tireroit d'Allemagne toutes les forces qu'il voudroit, et que le duc Jean Guillaume ^d de Saxe ^e passeroit par là, et qu'il falloit qu'il y trouvast des vivres ; et en renvoya ^f le camp et le mit à demy-lieué de là. Monsieur de Vieilleville y demeura dedans avec trois ou quatre enseignes de gens de pied et sa compagnie de gens d'armes.

Or, capitaines mes compagnons, vous avez icy un beau ^g exemple, si vous le voulez retenir, et cognoistrez de quoy sert une grande ^h promptitude ; car ⁱ ceste place se gaigna pour la hastiveté dont ^j j'usay. Incontinent que le soldat du capitaine Volumat ^k m'eust dict que les ennemis abandonnoient les casernes ^l, je ^m n'euz pas la patience d'y mettre plus de neuf ⁿ ou dix hommes sans les envoyer combattre tout aussi tost ; j'y ^o feis ^p mettre mon fils le premier et les gentils hommes qui m'avoient suivy au siège de Siene ^q et à Montalsin. Il ^r me servit bien de haster et les faire aller au combat ; car si j'eusse demeuré

a) que l'on — b) Guyse — c) d'este — d) Jehan Guillaume — e) bougea — f) ie — g) bon — h) grand — i, et — j) de laquelle — k) Volumat — l) casernes — m) et — n) mettre davantage que neuf — o) et — p) voulés — q) Sienna — r) et

1. Le témoignage de Montuc permet de rectifier le récit de Claude Haton, qui prétend que le duc de Guise abandonna à ses soldats « le pillage de la ville pour vingt-quatre heures seulement, pour les rééquiper de toutes leurs necessitez. » (*Mémoires de Claude Haton*, éd. Bourquelot, Paris, 1857, in-4°, 2 vol. (coll. des Doc. inéd.), t. I, p. 69).

2. Jean Guillaume, duc de Saxe, 3^e fils de Jean Frédéric I^{er} de Saxe et de Sibylle de Clèves, né le 3 mars 1531, mort le 2 mars 1573, épousa (15 janvier 1561) Dorothee-Suzanne, fille de Frédéric III, électeur palatin [Communic. de M. F. Vindry] Il amenait à Henri II un corps de reîtres allemands, en vertu des capitulations du 1^{er} et du 6 mars 1558. (Arch. des Basses-Pyrénées, E, 580.)

jusques à ce qu'il en y eust eu autant dans la tour *qu'il en faisoit besoin par apparence*, les ennemis fussent ^a rentrez dedans ^b et on les eust promptement renforcez ^c, *de sorte* que jamais il n'eust esté possible de la prendre. Je me suis trouvé en beaucoup de sièges ^d, mais je ne me trouvoy jamais sans quelque peu d'esperance de prendre place que celle-là ^e: car, ayant veu et touché avecques le doigt tout ce que s'y pouvoit faire pour la prendre, je me trouvoy aussi esloigné que du ciel à la terre. Et ne faut point qu'on donne louange de la prinse qu'à monsieur de Guise ^f seul, qui s'y opiniâstra de telle sorte que le combat dura six ou sept heures ^g: et cuide que, sans la sollicitation qu'il me faisoit d'heure en autre, nous nous fussions retirez, cognoissant que autant valloit combattre contre le ciel. Il ^h faut croire que par son heur et bonne fortune et l'aide de Dieu, qui le voulust ainsi ⁱ, elle se gaigna, et non par la force des hommes, *estant certain qu'il fust tiré plus de canonnades par ceux de dedans que nous n'en tirasmes dehors*.

Doncques, mes compagnons, comme vous verrez la commodité ^j, hastez l'exécution et ne donnez jamais loisir à l'ennemi de se recognoistre. Je le vous conseille [comme je me suys tousjours conseillé ^k]. J'ay eu tousjours trois ^l choses en moy: c'est de bien nombrer les gens: jamais ^m je n'ay trouvé sergent major ny autre qui m'ⁿ ait surpassé ^o *en cela*; et pourveu ^p que l'ennemi ne fust partie en pendant et partie en plaue, encor ^q que le bataillon fust grand, je le nombrois, à cinquante hommes près, de demi mil loin. Et la seconde, de cognoistre ^r, à la façon de faire des ennemis, s'ils avoient peur, soit à leur

^a *Laçon du ms. Membre de phrase omise dans l'éd*

^a) estoient — ^b) dans les casernes — ^c) renforcés — ^d) combats — ^e) qu'en-tuy-là — ^f) Guyse — ^g) et — ^h) ainsi — ⁱ) valeur — ^j) conseillé Je n'ay en jamais que trois — ^k) gens que jamais — ^l) m'en — ^m) passé — ⁿ) mais — ^o) combien — ^p) seconde avoir la connaissance et cognoistre

1. Cf. p. 347, n. 2.

desmarche, à leur train ou à la façon de tuer, car de là vous tuez un grand avantage. Dès lors que j'apercevois mon ennemi tout soit peu en branle, je le tenois pour perdu. Et la troisième, la hastiveté^a de les combattre sur leur peur, fort ou foible, car si vous ne vous sçavez ayder de la peur de vostre ennemi, il ne vous faut esperer de sçavoir vous aider de la vostre. Et ay tousjours eu en ma teste la devise d'Alexandre, encore que je ne la porte pas, qui est « Ce que tu peux faire aujourd'huy^b n'attends au lendemain. » Et tiens qu'après l'aide de Dieu toutes les bonnes fortunes que j'ai eues m'ont procedé de ces^c trois choses. Que si vous n'avez le jugement, voyant vostre point, de presser et solliciter vos gens et, sans user de consultation, de gagner pays, vous ne ferez jamais rien qui vaille ny pour vous ny pour celui que vous servirez. Ne craignez en an sault perilleux d'hazarder la vie du soldat. Il n'y a ordre : il faut que quelcun se sacrifie pour le public. autrement le monde seroit trop peuplé, pourveu que ce soit en lieu d'oà il ne se puisse retirer, comme je fis aux soldats que je poussay dans les casernes. Car lors, se voyans perdus, ils prennent courage et font de necessité vertu. Si je ne fusse retiré lorsque monsieur de Bordillon me print par le faulx du corps, je croy que nostre entreprise eust esté remise. J'en ay veu bien souvent qui sont bien aises quand on les force se retirer, lorsque l'hazard y est, et font les empressés ailleurs. Je cognois ces gens à la mine. Mes compagnons, mes amis, après avoir dit vostre « In manus », ne vous souvenez plus que de bien faire. Si vostre heure est venue, vous avez beau conniller^d, puisqu'il faut mourir, il vaut mieuz mourir en gens de bien et laisser une belle memoire de soy.

Je perdis, à la relation des capitaines, plus de cinq cens soldats morts ou blessez. Et fismes apporter tous les blessez à Mets, où monsieur de Vie[i]lleville, qui est à pre-

a) hastivité — b) aujour — c) ces

1. Cf. t. I, p. 241, n. 1.

sent ^a mareschal de France, les envoya recommander, car il estoit lieutenant de roy la. et leur fis distribuer de l'argent de l'hôpital que monsieur l'admiral ^d avoit dressé, lequel a esté cause de la salvation ^b d'un grand nombre de ^c soldats blecez et aussi de faire hazarder les soldats plus hardiment, au combat, ayant esperance que, s'ils estoient blecez, ils auroient secours de l'argent de l'hôpital pour se faire guerir. *Certes, sire, et vous qui estes appelez aux grands charges, une des principales choses dont vous devriez avoir soin, c'est d'establiir des lieux pour les pauvres soldats estropiez et blecez, tant pour les penser que pour leur donner quelque peignon. Pouvez vous moins faire, puis qu'ils vous font present de leur vie? Ceste esperance leur fait prendre le hazard plus volontiers. Certes vos âmes en respondront, car elles n'auront pas plus de privilège que les nostres, et si vous en porterez encores plus, car vous nous faites faire les maux que nous faisons pour plaire à vos passions, et si Dieu n'a compassion et de vous et de nous, ce sera une grand pitié. Sire, à l'honneur de Dieu, pourvoyez aux pauvres soldats qui perdent bras et jambes pour vostre service. Vous ne les leur avez pas donnez, c'est Dieu. Pouvez vous moins faire que les aider à nourrir? Pensez vous que Dieu n'oye pas les malédictiones qu'ils nous donnent, puisque nous les rendons toute leur vie miserables? J'ay ouy dire que le Grand Seigneur a une belle police là-dessus, aussi est-il mieuz servy que prince du monde.*

Trois jours après la prinse de Thionville ², l'armée ^d marcha droict à Arlon ³, qui est une petite ville fort belle

a) que de present est - b) salvation — c) d'un monde de — d) le camp

1. Gaspard de Coligny, amiral de France depuis le 11 novembre 1567.

2. Donc le 25 juin. Les Français restèrent plus longtemps devant Thionville : ils s'occupèrent de reparer la place, dit Suriano dans une dépêche datée de Bruxelles, 26 juin (*Stato papers*, Venise, t. VI, 3^e part., p. 150). Rabutin dit qu'on ne délogea que le 1^{er} juillet du Mont-Saint-Jean pour aller assiéger Arlon (coll. Poullet, t. XXXII, p. 193). D'après une dépêche du Micheli, du 2 juillet, l'armée était, le 30 juin, en marche vers le Luxembourg (B. N., ms. ital. 1730, f^o 62 r^o).

3. Arlon, Belgique, ch.-l. de la prov. de Luxembourg.

de ce qu'elle ^a contient. C'est une grand faute à un lieutenant de roy, après la prise d'une place, de sejourner, comme je vois qu'on faict bien souvent. Cela accourage vos ennemis et donne à vos gens loisir de se retirer, au lieu que l'honneur leur commande de demeurer lorsqu'ils se voyent employez ; j'entens si l'armée n'est du tout rompue ou ruynée, car lors la nécessité vous force. Mais de se reposer après une prise et perdre le temps, tant petit soit-il, cela est fort prejudiciable au service de vostre maistre. Je campay tout à l'entour de ladite ville avecque nos gens de pied françois. Monsieur de Guise^b campa un quart de lieuë en arrière, et me dict qu'il estoit tout assoupi d'envie de dormir, car il n'avoit dormi, depuis le commencement du siège, ce qu'il avoit accoustumé de dormir en une nuict et moy encores moins, me priant de faire les approches ceste ^c nuict-là, et qu'il m'envoyoit les commissaires de l'artillerie avecques quatre canons, pour adviser là où il les faudroit mettre, et qu'il vouloit donner ceste ville à sac aux soldats en recompence de Tiomville ; et se retira dans des logis ^d couverts ^e de paille, où il se logeoit. Il y avoit dans la ville cent cinquante Allemans et quatre cens Wallons^f. Les Allemans gardoyent une porte et les Wallons^g l'autre. Et comme j'eus mis les sentinelles et les corps de garde bien près les uns des autres, pour ce que l'on disoit qu'il y entreroit des gens ceste nuict là (ils ^h faisoient fort bonne mine là-dedans, ce qui nous faisoit penser qu'ils esperoient secours), Je commençay à faire faire l'esplanade par les jardins^a pour mener l'artillerie, et voulois faire la batterie par la porte et un peu à main gauche, pour m'aider à l'assaut avecques des eschelles d'une petite brèche qu'ils avoyent fait pour porter la terre sur le terrein ⁱ qu'ils fai-

^a *Loges du mt.*, Ed. la terrasse.

^b) ce peut qu'elle — ^b) Guyac — ^c) cela — ^d) loges — ^e) couverts — ^f) Wallons — ^g) et — ^h) jardins

ⁱ. « Cinq ou six enseignes de gens de pied et quelques gens de cheval », dit Babulin.

soyent en cest endroit-là. Ils ^a avoyent fait des degrez ^b dans la terre mesmes à la descente du fossé, et pareillement à la montée jusques sur le terrein ^c. Je m'approchay jusques auprès du fossé de la ville et jusques à un petit fossé qu'il y avoit près du chemin, lequel ^e je fis recognoistre par ^d un soldat. J'avois trois ou quatre capitaines avecques moy dans ce petit fossé. Le soldat trova ^e ces degrez, dans lesquels il descendit, puis ^f en monta trois ou quatre autres de ceux qui montoyent sur le terre-plein. et là s'arresta sans estre apperceu. Et comme il y eust demeuré un peu, il retourne à moy, et me dit qu'il n'y avoit point de sentinelle par le terre-plein, et qu'il pensoit que, si l'on s'alloit jeter à coup perdu sur le terre-plein, que nous emporterions la ville. Je fis approcher un corps de garde qui estoit fort plus que les autres, à cause que je voulois qu'il ^g servist de garder l'artillerie; et faisois venir le ventre en terre les soldats se mettre dans le fossé. Puis fis retourner le soldat au fossé, et trois ou quatre arquebusiers, et deux capitaines avecques les rondelles, dont monsieur de Gohas ^h ⁱ en estoit un. La nuict estoit obscure si fort qu'on ne se voyoit point ⁱ à un pas l'un de l'autre. Ce soldat estoit Flamant. Il descend au fossé, les capitaines après luy, et trois ou quatre arquebusiers après. Et comme ils estoient dans le fossé, ils se mettoient contre le bord ^j d'iceluy ^k devers la ville et au plus près des degrez ^l. Les ennemis entendirent le bruit et commencèrent à crier : « *Vaer dar ?* » *c'est à-dire* : « Qui va ^m là ? »

^a *Leçon du ms. Ed. terrain*

a) et — b) eschalons — c) et là — d) *recoignoistre* le fossé par — e) trouve — f) ses eschalons et decent dans le fossé, puis — g) qui — h) Gouffas — i) pas — j) tap — k) du fossé — l) eschalons — m) est

1. Cf. t. I, p. 382, n. 2 — Jean de Biran, sieur de Gohas, fils d'Amanleu de Biran et de Quattier de Marrast, marié le 10 janvier 1528, vivait dès le 14 févr. 1544, écuyer d'écurie du roi (18 juin 1564), chambellan (7 déc. 1570), capitaine de gendarmes (18 nov. 1569 17 oct. 1572), prit part à la bataille de Dreux (1562), au siège de Navarrenx (1569) et fut tué en 1573 au siège de La Rochelle. [Communic. de M. F. Vindry.]

Ce soldat leur respondit en leur langage : « *Frind, frind, amis, amis.* » Et luy demandarent qu'il estoit. Il leur dit qu'il estoit Flamant et qu'il regretoit, pour estre de leur pays, leur perte, et qu'au poinct du jour toute l'artillerie qu'avoit monsieur de Guise^a seroit en baterie, et qu'il ne falloit poinct qu'ils se flassent aux Allemans qu'ils avoyent avec eux, car^b ils estoient asseurez de n'avoir aucun mal et de n'estre aucunement offenciez par les nostres, comme^c desjà ils leur avoyent promis, et qu'un Allemand estoit sorti à l'entrée de la nuict pour aller parler aux nostres, de façon que^d tout le meurtre tomberoit sur eux, s'ils ne se rendoient, et qu'il ne seroit pas temps quand l'artillerie auroit tiré. Ils envoyarent incontinent au quartier des Allemans, et trouvèrent^e qu'un soldat qui parloit allemand, près^f là où ils estoient, parloit aux leurs. Et comme leur messenger fut de retour, ce^g soldat entendit qu'ils estoient en garbueil^h là-dedans, et commença à leur dire s'ils luy vouloyent donner à boire. Ils luy dirent qu'ouy et qu'il montast sur leur foy et à fiance. J'oyoisⁱ tout cecy, car je n'estois pas à six pas du bord du fossé. Et fis aller les autres deux capitaines, l'un après l'autre, dans le fossé, et puis trois ou quatre sergens, avecques des hallebardes. Ce soldat monta les degrez jusques à ce qu'il fut sur le bord du^j terre-plein, et parloit à eux, disant que monsieur de Guise^k avoit fait bonne guerre à ceux de Tiomville et qu'il la^l feroit à eux, et les amusoit tous-jours de parolles. Ils^m luyⁿ firent porter à boire. M. de Gohas^o estoit après le soldat, et trois arquebusiers après luy, les uns après les autres; car ils n'y pouvoient monter

^a Ed. de.

a) tu y es — b) flassent en leurs Allemans car — c) car les nostres les en voyent enl comme — d) nostres et que — e) trouvent — f) allemand du corps de garde près — g) se — h) garbueil — i) fiance. Or je oyoys — j) les y — k) et — l, le — m) Gouffas

ⁿ Garbueil (le l'ilal *garbuglio*, donné par Cotgrave, par Oudin (1642), mais comme mot vieilli, auquel s'est substitué *garbuge*. Communiqué de M. Antoine Thomas.]

que l'un après l'autre. Ce soldat *les* couvroit, *de sorte* qu'ils ne pouvoient voir au long du degré de la montée. L'autre capitaine se mit après les trois arquebusiers, les sergens après, de sorte que tout ce degré jusques au haut fut plein. Et comme monsieur de Gohas^a vid qu'ils estoient tant, poussa le soldat qui estoit devant luy sur le terre-plein, et l'autre capitaine poussa le[s] trois arquebusiers. Ce soldat commence à crier : « *Goult kruch!* » c'est-à-dire : « Bonne guerre, bonne guerre ! » Les arquebusiers tirarent; les capitaines se jettarent sur la contr'escarpe, et tout le monde après, et ces^b povres^c gens s'enfuirent tous à leur logis. Les soldats les couroyent par les rues. Je^d me jettay dans le fossé avecques tout le demeurant, montant^e les soldats les uns après les autres. Les Allemans, qui se virent pris par derrière^f, à la requeste de ce soldat qui parloit allemand, ils ouvrirent une fauce porte et se donnèrent^g à la merci des soldats : qui^h fut un acte digne d'estre loué aux nostres et que l'on peut bien cognoistre à cela qu'ils estoient vieux soldats, car il ne se trouva pas quatre hommes de morts, ains eux-mesmes menoiert les nostres faire butin parⁱ les maisons. Voilà^j comme la ville fut prise^k.

Monsieur de Guise^l, qui avoit deffendu qu'on ne l'esveillast poinct, mais qu'on^l le laissast dormir à son aise ceste nuict là, n'en sceut rien jusques au poinct du jour, qu'il^m demanda si l'artillerie avoit encore commencé à tirer. Et onⁿ luy respondit que la ville estoit desjà prise dès la minuict, et que l'on avoit retourné l'artillerie en son lieu, *ce qui luy fit faire le signe de la croiz disant :* « *C'est allé bien viste!* » Ledit seigneur monta^o à cheval

a) Gouffas — b) ses — c) pauvres — d) mouraient après. Je — e) et montoient
f) dernier — g) donnoient — h) quo — i) nostres gagner par — j) maisons.
Et voilà — k) Guyse — l) que l'on — m) qui — n) l'on — o) lieu. Monsieur de
Guise monta

1. Le 3 juillet 1558, d'après Rabutin, qui donne de la prise un récit très différent (coll. Pezot, t. XXXII, p. 195), plus vague et moins vraisemblable.

et nous vint trouver. Or, par malheur^a, le feu se print en deux ou trois maisons, à cause de la poudre que l'on y trouva; et en la prenant, le feu s'y mit et brusla quatre ou cinq soldats. Ceste ville-là estoit presque pleine de lins prests à estre fillez. le vent estoit grand, et n'y sceut-on jamais donner ordre que plus de la moitié de la ville ne se bruslast^b, qui^c fut cause que les soldats ne gagnèrent pas tant comme ils eussent fait^d. Le lendemain, monsieur de Guise marcha avec tout le camp^e et ne s'arresta jusques à ce qu'il fust à Pierrepont^f. Il se logea dans la ville et toute la noblesse de sa suite, laquelle^g estoit grande; et nous campasmes les uns delà l'eau^h et les autres deçà. Et là arrivèrent les Suisses et le duc Jean-Guillaumeⁱ de Saxe^j, qui amena une belle et grand^k troupe de reistres avec luy; et me semble qu'il vint^l aussi avec luy quelque regiment d'Allemands^m. Le Roy y arriva

a) par cas de malheur — b) que ne se bruslast plus de la moitié de la ville — c) quo — d) qu' — e) Jean Guillaume — f) grande — g) arriva

1. Rabutin prétend que la garnison évacua la ville, après y avoir mis le feu (coll. Petitot, t. XXXII, p. 107). Une dépêche de Micheli, datée de La Fère-Milon, 10 juillet, donne raison à Montluc : « Elle a été mise à sac, brûlée et en grande partie détruite, mais, contrairement au désir de M. de Guise, après le sac, les soldats ayant commencé à incendier la place, il devint impossible d'éteindre le feu, et M. de Guise faillit périr dans les flammes, ce qui arriva à une grande partie de ses effets mobiliers et à ceux de beaucoup d'autres grands personnages » (B. N., ms. Ital. 1710, f^o 64 r-v, *State papers, Venice*, t. VI, 3^e part., p. 1515).

2. Inexact. Le duc de Guise était encore le 6 juillet autour d'Arion, attendant le duc de Saxe (dépêche de Micheli, 10 juillet B. N., ms. Ital., 1710, f^o 66 r-69 r). D'après Rabutin, il ne décampa que le 9, séjourna ensuite huit jours à Vireton, puis, à la nouvelle de la défaite du maréchal de Termes à Gravelines (13 juillet), se replia vers la Picardie, passa par Sedan et Mézières, longea le pays de Thionne et arriva le 28 juillet seulement à Pierrepont (ibid., p. 198-203).

3. Pierrepont, Aisne, arr. de Laon, cant. de Marle. Cf. sur Pierrepont la notice historique de Mellerolle (*Bull. de la Soc. acad. de Laon*, t. VI, 1857, p. 195).

4. La Souche, aff. de la Serre, s.-aff. de l'Oise.

5. Le duc d'Aumale à M. de Humières, La Fère, 26 juillet : « Monsieur mon frère est arrivé à Pierrepont, où il attend le duc de Saxe avec les forces qu'il a, qui doit y estre demain, à ce que je puis entendre. Il n'est délibéré partir de là que premièrement il n'ait vu tout son camp ensemble » (B. N., ms. fr. 1123, f^o 125, orig.).

6. Ce régiment était formé des dix enseignes de gens de pied levés par Jacob d'Angelsbourg, « vien. soldat expérimenté aux armes », ancien lieutenant du marquis Albert de Brandebourg (Rabutin, coll. Petitot, t. XXXII, p. 203-204).

aussi¹, et se logea à Marché², maison de monsieur le cardinal de Lorraine. Je croy que ce fut la plus belle et grande armée³ de cavallerie et d'infanterie que jamais roy de France eust⁴. Car comme le Roy la⁵ vouloit voir toute^c en bataille, le camp duroit une lieuë et demie^b; et^d quand on commenceoit^e à marcher par la teste^f, avant qu'on fust^g au bout et retourné, il y falloit trois heures.

Deux heures avant^h jour, messieurs de Bordillon et de Tavannesⁱ, mareschaux de camp, se rendirent au lieu où tout le camp estoit assigné; et, à mesure que nous arrivions, ils nous bailloient le lieu où il falloit que nous fusions. Et avant que tout le camp fût en bataille, il fut plus de huit heures. Il^j faisoit un grand chaut^k. Monsieur de Guise^l se rendit à l'aube du jour, et aidait à mettre en bataille l'armée. Je fus mis avecques les François entre les Suisses et un bataillon d'Allemands^m. Et passant monsieur de Guiseⁿ par devant nostre bataillon, il

a) le plus grand camp et le plus beau — b) le — c) tout — d) que — e) vous commences — f) le commencement — g) que vous fustes — h) devant — i) Tavannes — j) et — k) Guyse

1. Henri II arriva le 1^{er} août à Laon (Le duc de Guise à M. de Humières, Laon, 1^{er} août. B. N., ms. fr. 3113, f° 23r, orig.) Son départ de La Fère, fix. au 15 juillet, avait été retardé par une indisposition du dauphin (Micheli au sénat de Venise, La Ferté-Milon, 15 juillet. B. N., ms. ital., 1711, f° 73r).

2. Marché s, Aisne, arr. de Château Thierry, cant. de Conde. Le château de Marché, construit vers 1541, avait été acheté par le cardinal de Lorraine à Nicolas de Bossut, seigneur de Longueval (cf. « notice de Wolff dans le Bull. de la Soc. archéol. de Soissons, t. IX, 2^e série, 1878, p. 101).

3. Rabutin : « N'estant memoire qu'en toute autre précédente s'y soient veus auant d'estrangers allemands, mesmement de cavallerie. »

4. « Plus de six milles d'Italie » dit Micheli dans une dépêche datée de Laon, 10 août (B. N., ms. ital., 1710, f° 79 r° 80 v°).

5. Rabutin confirme que le soir les soldats n'en pouvaient plus « d'avoir demeuré depuis le matin six ou sept heures en bataille jusques à quatre ou cinq heures du soir, chargés d'armes, et peultestre mal repeux, et davantage allerez pour la grande chaleur qu'il fit le jour, la poussière qui y fut remuée et eameie » (ibid., p. 108.)

6. Monluc commandait 18 enseignes françaises (Portrait de l'armée du roi quand il la vit le 8 août 1558. B. N., ms. fr. 3081, f° 67, 6617, f° 27. ms. Clairamb., 352, f° 43v). Rabutin place aussi l'infanterie française entre les Suisses du colonel Frolich et le régiment allemand de Reckenrod mais, entre Frölich et Monluc, il intercale l'artillerie,

dit : « Pleust à Dieu qu'il y eust icy quelque bon compaignon qui eust un flascon de vin et du pain pour boire un coup. Car je n'auray pas temps d'aller à Pierrepont dîner avant que le Roy soit arrivé. » Je luy dis : « Monsieur, voulez-vous venir dîner à mes tantes? (Il^e n'y avoit *pus* plus d'une arquebuzade.) Je^b vous donneray de fort bon vin françois et gascon, et^c force perdriaux. » Alors il me dit : « Ouy^d, *moussaigne*, mais les perdriaux seront *de vostre pays*, des aux et des oignons. » Je luy respondis que ce ne seroit l'un ny l'autre, mais que je luy donnerois aussi bien à dîner que s'il estoit dans son logis, et le vin aussi froid qu'il en scauroit boire, et vin de Gasconne, et de bonne eau^e. Alors il me dit : « Vous moquez-vous point, *moussaigne*? » Et je luy dis : « Non, sur ma foy. — Ouy, dit-il, mais je ne puis laisser le duc de Saxe. » Je luy respondis : « Amenez le duc de Saxe et qui vous vouldrez. » Il me respondit^f que le duc ne viendrait pas sans ses capitaines. Et je luy respondis : « Amenez capitaines^g et tout, car j'ay prou à manger pour tous. » J'avois promis, le soir devant, à messieurs de Bordillon^h et de Tavannesⁱ de leur donner à dîner, après qu'ils auroient^j mis le camp en bataille, mais ils n'y peurent venir, pour ce qu'une partie de la cavalerie, qui estoit logée loin, n'estoit encores arrivée; et, d'autre part, j'avois un des bons vivandiers de l'armée^k. Monsieur de Guise^l alla chercher le duc de Saxe, ensemble ses capitaines. J'envoyay en diligence à mon maistre d'hostel, afin que tout fust prest. Mes gens avoyent fait faire une cave dans terre, dans laquelle le vin et l'eau y demeuroyent aussi frais que glasse. Et, de bonne fortune, je me trouvay force^m perdriaux, cailles, paons d'Indeⁿ, levrauts et^o tout ce que l'on eust peu souhaitter pour faire un beau festin, avec

a) qui — b) arquebuzade et je — c) vin frais et — d) dit que ouy — e) cave — f) dict — g) amenez ses capitaines — h) Bordillon — i) Tavannes — j) auroient — k) du camp — l) le roy — m) trouvay avoir force — n) poule d'inde — o) levrauts, pâtisserie et lartres et

pâtisserie et tartres ; car je m'assurois bien que messieurs de Bordillon ^a et de Tavannes ^b ne viendroient ^c pas seuls, lesquels je voulois bien traiter, pour ce que j'estois bien aymé d'eux. Ils furent si bien traitez que monsieur de Guise ^d demanda au duc de Saxe, par son truchement ^e, qu'est-ce que luy sembloit du colonnel des François et s'il ne nous avoit *pas* bien traittez et donné de bon vin. Le duc respondit que, si le Roy leur eust donné à disner, il ne les eust pas mieux traittez ny donné de meilleur vin ny plus ^f frais. Les capitaines du duc de Saxe ne l'espargnoient, beuvant tousjours à nos capitaines françois, lesquels j'avois mené aussi avec moy. Et encore que messieurs de Bordillon et de Tavannes fussent venus, si ^g ne m'eussent-ils pas surpris, car, après la table de monsieur de Guise ^d, il n'en y avoit une seule en tout le camp plus longue ny mieux fournie que la miene. Et tous jours ^h j'en ay usé ainsi ⁱ, en ^j quelque charge que j'aye eu : car pour honorer la charge que j'aye eue de mes maistres, j'ay voulu faire croistre ma despence. *J'ay veu tousjours ceux qui ont vescu ainsi estre plus en credit que les autres et mieux suivis* : car tel gentilhomme est sorty de bon lieu, qui ne sçait bien souvent où aller disner ; et, sçachant quelque bonne table, volontiers il s'y rendra ; et, s'il vous suit à table, volontiers il vous suivra ailleurs, s'il est tant soit peu bien nay et nourry. Pour retourner à mes hostes, quand ils sortirent de table, monsieur de Guise ^d me dit comment mes gens pouvoient faire blanchir le linge sur quoi je leur avois donné à disner. Je luy dis que c'estoient deux hommes que j'avois, qui ^k le ^l blanchissoient. « Vrayement, dit-il, vous estes servi en prince. » Et là-dessus entretint le duc de Saxe en disant plus de bien de moy qu'il n'y en sçauroit avoir. Je ^m dis

a) Bordillon — b) Tabannes — c) viendront — d) Guyse — e) truchement
f, et n — g) que je n'eusse des provisions pour messieurs de Bordillon
et de Tabannes, n — h) tout jamais — i) ainsi — j) et — k) qu'ils — l) me
m) blanchissaient. Et me lous fort monsieur de Guyse envers le duc de
Saxe Je

à monsieur de Guise qu'il me fist donner de l'argent au Roy pour faire de la vaisselle d'argent, afin qu'une autre fois, quand ils me feroient cest * honneur de venir manger à mes pavillons, je les fisse servir comme il leur appartenoit. Monsieur de Guise ^b le dit au duc de Saxe, lequel ^c dit qu'il le vouloit dire au Roy. Et comme ils voulurent monter à cheval pour retourner au camp, on leur vint dire que le Roy estoit parti de Marché, et qu'il s'en venoit au camp. Eux deux s'en allèrent au devant, et nous retournasmes chascun en sa place, tant les capitaines du duc que nous autres, *qui tous estions, je vous assure, bien souls et la teste pleine.* Ils ^d rencontrèrent le Roy à un quart de lieuë des batailles. Sa Majesté leur demanda s'ils avoient disné. Monsieur de Guise ^e luy respondit qu'ouy, aussi bien qu'ils eussent disné il y avoit un an. Et pour ce qu'ils venoient devers les batailles, *Sa Majesté leur dit* qu'ils n'avoient pas disné à Pierrepont. Monsieur de Guise ^f luy dit : « Vous ne scauriez deviner qui ^g nous a donné à disner, ny qui nous a si bien traittez » Alors le Roy luy demanda : « Et qui ? — C'est, respond monsieur de Guise, Monluc ^h. — Je ⁱ croy qu'il vous a donné des viandes de son pays, *dit le Roy*, des aulx et des oignons, et le vin bien chaud. » Sur quoy monsieur de Guise ^j luy compta comme ils avoient esté traittez. Le Roy le demanda au duc par son truchement ^k, lequel ^l respondit que, si Sa Majesté ^m leur ⁿ avoit donné à disner, il ne leur eust sceu donner de meilleures viandes, ny de meilleur vin, ny plus frais, que ^o, puisque j'estois si bon compagnon, qu'il falloit que Sa Majesté me donnast de l'argent pour faire de la vaisselle d'argent, car rien ne leur avoit manqué ^p que cela, et que monsieur de Guise ^q et luy m'avoient

* *Ed* Montluc

a) ceste — b) Guyss — c) et le duc mesmes — d) et — e) ne devineriez pas qui — f) qui ? Monsieur de Guyss luy dit c'est Montluc. Alors le Roy luy dit : Je — g) trochement — h) le duc le — i) luy mesmes — j) ces — k) frais que ja leur avois donné et que — l) faillly

promis de luy faire ceste demande. Le Roy leur promet qu'il le feroit et que, puisque je dependois si honorablement, il m'en vouloit donner le moyen plus qu'il n'avoit fait jusques à ceste heure ^a là ^b.

Encores ^c que cecy ne serve de rien à mon escriture, si l'ay je voulu dire ^d, pour faire cognoistre à un chacun que l'avarice ne m'a jamais tant dominé qui m'aye gardé d'honorer les charges que j'ay eues de mes Roys et maistres. *Et vous conseille, capitaines mes compaignons, qui commandez à beaucoup de gens, d'en faire de mesmes, et que l'avarice ne vous commande. Ce peu que vous dependrez vous acquerra beaucoup. La table honneste d'un capitaine attire d'honnestes hommes, et mesmes celle du lieutenant de roy, où la noblesse se jette pour estre incommodée de logis. Peut estre souvent d'autres incommoditez les pressent. Que si le lieutenant de roy est chiche et avare, on le fuira come un vilain. Je n'ay jamais fait uinsi, et au contraire plus despendu que je n'avois, ayant cognu que cela m'y a plus profité que nuy, et non-seulement en cela, mais aussi à donner des chevauz et des armes, et bien souvent à tel qui avoit mieuz de quoy que moy. Si le Roy vous cognoist de cest humeur, ou le prince qui vous commande, il ne faudra à vous donner aussi, sachant que vous estes liberal et que vous n'avez rien qui soit à vous.*

Or ^e, comme je fus à nostre bataillon et chacun de nos capitaines en sa place, le prince de Joinville, qui est à present monsieur de Guise¹, vint à la teste de nostre bataillon, et ² le fils de monsieur d'Aumalle³, tous deux

^a) asture — ^b) là. Et encors — ^c) mecre par escript — ^d) et — ^e) place vint devant nostre bataillon monsieur de Guyse, qu'est aujourd'huy, et

1. Rabutin dit (p. 205) que, le 8 août, le duc de Guise donna à dîner au roi et à sa suite à Pierrepont, après quoi eut lieu la revue. Le dîner offert par Montluc paraît devoir être placé un autre jour.

2. Henri de Lorraine, prince de Joinville, le futur Balafré, né le 31 déc. 1550, mort à Blois le 13 déc. 1588, alors âgé de sept ans et demi. Voir, sur son enfance, J. de Crois, *Les Guise, les Valois et Philippe II*, Paris, 1868, in-8°, 2 vol., t. I, p. 131 et 331-335.

3. Henri, comte de Saint-Vallier, fils du duc d'Aumale, né le 11 sept. 1519, alors âgé de neuf ans.

jeunes^a enfans *beaux à merveilles*, ayant leurs gouverneurs avecques eux et trois ou quatre gentilhommes après. Ils ^b estoient montez sur de petites haquenees. Je leur dis : « C^à, ç^à, mes petis princes, ç^à, mettez pied à terre : car j'ay esté nourri en la maison de là où vous estes sortis (qu'est la maison de Lorraine, où j'avois esté *page*^c). Je ^d veux estre le premier qui vous mettra les armes sur le col^e. » Leurs gouverneurs descendirent et les firent mettre pied à terre. Ils avoient^f de petis robons^g de taffetas, lesquels je ^h leur ostayⁱ de dessus, leur mettant la pique sur le col. et leur dis : « J'espère que Dieu vous fera sa grâce de ressembler à vos pères et que je vous porteray bonne fortune. pour^j estre le premier qui vous a^k mis les armes sur le col. *Elles m'ont esté jusques icy favorables*. Dieu vous rende aussi vaillans que vous estes beaux et fils de très bons et genereux pères ! » Ainsi^l je les fis marcher coste à^m coste, les piques sur le col, à la teste du bataillon, estant au devant, etⁿ retourner au mesme lieu. Leurs^o gouverneurs estoient si aises, et tous nos capitaines, de veoir ces^p enfans marcher comme ils faisoient, qu'il n'y avoit nul qui n'en eust un bon presage. Mais j'ay^q failli en l'un, qui est celui de monsieur d'Aumalle, car il mourut bien tost après^r. Et toutesfois, à ce que l'on me dit, ce petit prince estoit^s aussi sain dans le corps que enfant pouvoit estre. mais je croy que les medecins tuent les princes, pour les vouloir trop difficilement traiter en leurs maladies. *Ils sont hommes comme nous, et toutesfois on veut qu'ils ayent quelque chose de plus particulier que les autres*. Monsieur de Guise^t est en vie :

a) d' Aumalle, qui mourut ne tantôt pas longtemps après, jeunes - b) et - c) sa - d) Lorraine et je - e) col - f) les descendirent aussi et croient - g) petis robons - h) nous - i) oustames - j) d' - k) aura - l) col et ainsi - m) et - n) cost tout au long du devant du bataillon et - o) ten. Et leurs - p) ses - q) il a - r) dit, cest enfant estoit - s) Guise

1. Cf. t. I, p. 38.

1. En août 1568.

j'espère^a qu'il accomplira le bonheur^b que nous luy^c desirâmes^d ce jour là. Le commencement en est bon. j'espère que la fin le couronnera, et^e ainsi^f il sera demeuré heritier de la bonne fortune qu'alors nous souhaismes^h à son cousin et à luy, puisque Dieu en a voulu prendre l'un. J'ay toujours fort espéré, en ce peu que je l'ay cognu, de ce jeune prince; aussi n'y eust il jamais de pollron en ceste brave race, ce qui ne se voit guère quand il y a grand multitude. Bref nostre armée fut très belle et à laquelle le Roy print très grand plaisir.

Quelques jours après, Sa Majesté^k fut advertie que le roy d'Espagne marchoit avecques son armée^l et faisoit grand diligence. Le Roy se douta^m qu'il alloit surprendre Corbieⁿ ou Dourlan^o ou bien Amiens^p, où^q il n'y avoit en garnison^r que deux enseignes en chacune. Le^s soir que ces^t nouvelles lui vindrent, ils ne firent que disputer sur les moyens de les secourir; mais ils trouvoient qu'il estoit impossible, veu que le roy d'Espagne estoit fort avant. Monsieur de Guise^s demeura ceste nuit-là à Marchés², et en renvoya messieurs de Tavannes^t et de Bordillon^u à Pierrepont. Ma coustume estoit d'aller donner le matin le bon jour à monsieur de Guise^v; puis m'en retournois à mes pavillons, et de tout le jour je ne m'eslognois de ma charge, et ne m'amusois à faire la court, ce n'a jamais esté mon mestier, de quoy le Roy, monsieur de Guise^w et tous les princes du camp m'en estimoient^x davantage, disans que de nostre costé^{aa} il ne pouvoit

a) vie que j'espère — b) l'heur — c) leur — d) souhaismes — e) et — f) couronnera les faictz de son commencement Et — g) ainsi — h) pour les souhaismes — i) de — j) de — k) le Roy — l) camp — m) et se douta le Roy — n) surprendre ou Corbie — o) Dorian — p) Amiens — q) dans lesquelles villes — r) chacune — s) enseignes Tout le — t) les — u) Guyse — v) Tabannes — x) Bourdillon — y) louoyent — z) fort — aa) du costé nostre

1. Corbie, Somme, arr. d'Amiens, ch. 1. de canton

2. Doullens, Somme, ch. 1. d'arr.

3. Henri II y était retourné après la revue de Pierrepont. (Le roi à M. de Humières, Marchais, 10 août 1558, ms. Clairamb., 352, f° 107. — Le duc de Guise au même, Pierrepont, 10 août B. N., ms. fr. 3113, f° 136, orig.)

venir aucun desordre. Or donc, le lendemain matin, je m'en allois donner le bon jour à monsieur de Guise, pensant qu'il^a fût retourné le soir à Pierrepont. Mais^b, à l'entrée de la ville, je trouvay messieurs de Bordillon^c, de Tavannes^d et d'Estrée^e à cheval, et leur demanday où ils alloient. Ils me dirent qu'ils retournoient au conseil à Marchés, et que, le soir devant, ils n'avoient peu resoudre sur les moyens de secourir Corbie, car le roy d'Espagne marchoit en grand haste en cest endroit-là, et que monsieur de Guise^f estoit demeuré ceste nuict à Marchés^g. Alors^h je leur demanday : « Combien y a-il d'ici jusques à Corbieⁱ ? » Il me semble qu'ils me dirent trente lieues ou plus. Alors je leur dis : « Je vous prie, picquez au galop, et dittes au Roy qu'il n'est point temps de s'amuser à conseils ny consultations et que peut-estre, cependant qu'ils s'amusent à discourir sur le tapis, l'ennemi marche, mais que promptement il se faut resoudre et^j que, s'il luy plaist, je prendray sept enseignes et m'en^k iray jour et nuict me mettre dedans. Dittes-luy que je l'assure^l de faire si grand diligence que j'y arriveray plus tost que le roy d'Espagne ny son camp. Et dittes à monsieur de Guise^f que je ne luy demande que vingt-cinq mulcts chargez de pain. Je^m feray mener quatre charretées de vin, des marchans volontaires qui sont à nostre regiment, pour faireⁿ manger et boire les soldats en cheminant, sans entrer en ville ny village. Et qu'il mande à

a) que — b) et — c) Bordillon — d) Tavannes — e) de Trée — f) Guyse — g) Marché. Et alors — h) Corbeil — i) resoudre sans parler davantage et — j) et que je m'en — k) dedans, et que je luy assure — l) pain et que je — m) pour les faire

1. Le duc de Guise à M. de Humières, camp d'Assy, 12 août : « Je viens de recevoir la lettre que m'avez escript du 2^e de ce mois, par laquelle j'ay veu ce que me mandez du logeis que l'ennemy a faict auprès de vostre place et la demonstration qu'il faisoit de vouloir couler du costé de Corbie, qui me faict croire que vous aurez incontinent faict acheminer audiet Corbie les deux enseignes de Trouville et Brion .. » (B. N., ms. fr. 3123, f° 143, orig.)

monsieur de Serres¹ que promptement il me envoie les mulets chargés de pain. Je m'en vois courir au regiment pour eslire les sept enseignes; et à vostre retour vous me trouverez *tout prest* à partir. Mais il faut que vous courez en diligence et que le Roy se resolve en poste, *et que, si promptement on ne prenoit entière resolution, je ne le voudrois entreprendre sans user de remise.* » Alors monsieur de Bordillon^a me commença à dire que le Roy trouveroit difficile que le secours y peust estre si tost que le camp du roy d'Espagne. Et alors je sautai en colère et^b dis en jurant^c : « Je voy bien que, quand vous autres sèrez là, vous mettrez tout le jour en dispute. *En despit des disputes et consultations, que le Roy me laisse faire; je creveray ou je le secourray* » Monsieur d'Estrée^d dit alors : « Allons, allons^e, laissons le faire, car le Roy ne le trouvera que bon. » Et se mirent à picquer droit à Marchés, et moydroit à mon regiment. *Et soudain je fis election de sept enseignes, lesquels^f promptement se repeurent; et leur dy que sans bagage il falloit partir pour faire un bon service. Je ne leur donnay pas demy-heure de temps à manger; puis les fis mettre tous^g sept à la campagne, une partie de l'arquebuserie devant et une autre à la queue des picquiers. Je prins quatre charrettiées de vin, de ceux qui avoyent les meilleurs chevaux, et les mis à la teste des capitaines, et puis commandai aussi aux charretiers d'apporter deux ou trois sacs d'avoine sur les provisions^h de vin, et un peu de foin. Puis m'en courus à mes tantes, lesquellesⁱ estoyent derrière^j le regiment; et commençay*

¹ *Laçon du ms. Ed. poisons.*

a) Bordillon — b) d'Espagne. Sur quoy la colère me print et — c) reniant — d) de Tres — e) mort-Dieu et — f) que — g) toutes — h) qu' — i) d'or — j) der

1 Il est qualifié « commissaire général des munitions et vivres de Sa Majesté en Italie » dans une exemption de logement de gens de guerre accordée par Montuc, le 24 nov. 1556, à un habitant de Montalcino, Giovanni Batista Bandi, chez qui il logeait (Bibl. commun. de Siennae, mss D, v, 4).

à manger, et amenay les capitaines des sept enseignes^a manger avecques moy. Messieurs de Tavannes^b et Bordillon^c et d'Estrée^d allarent à si grand haste qu'ils trouvarent le Roy qui^e ne faisoit que sortir du liet : et promptement luy proposarent le party que je leur avois dit. Le Roy voulut appeller tout le conseil. Monsieur d'Estrée^d commença à renier, à ce qu'il me dit après (car il s'en scait aussi bien aider que moy), et dit : « Monluc^f nous a bien dit, Sire, la verité, que vous mettriez^g tout aujourd'huy à disputer s'il se peut faire ou non : et si vous vous fussiez au soir^h resolu, etⁱ promptement, comme il s'est resolu, le secours seroit à dix lieues d'icy. Il m'a dit que, si promptement on ne luy envoie ce qu'il demande, il se deslira, car il ne veut pas que les Espagnols triomphent de luy. » Monsieur de Guise^j embrassa chaudement cest affaire, messieurs de Tavaness et Bordillon^k pareillement. Et tout à coup, sans autre conseil, monsieur de Guise^j manda à monsieur de Serres de m'envoyer^l les vingt-cinq mulets chargez de pain à toute diligence. Le Roy me manda par monsieur de Broilly^m, qui suivoit monsieur de Guise, qu'il avoit trouvé bonne mon opinion, sauf qu'il ne vouloit point que j'y allasse, car il n'avoit personne pour commander les regimensⁿ, s'il luy falloit donner bataille, car on ne sçavoit si le roy d'Espagne la rendroit presenter, faisant mine de vouloir attaquer quelque chose, mais qu'ils alloient faire election d'un qui ameneroit le secours, et que cependant je fisse tout aprester. Ledit Broilly^m s'en retourna en poste dire au Roy qu'il

^a Ed. Monluc.

^e) compagnies — ^b) Tabannes — ^c) Boudillon — ^d) de Tree — ^e) il — ^f) monluc — ^g) arsoir — ^h) si — ⁱ) Guyse — ^j) de Boudillon — ^k) no manier — ^l) Broilly — ^m) le regiment

¹ Philippe de Broilly, fils de Robert et de Jeanne Le Febvre, sieur de Caussy, Orléanois, Estampesnil, écuyer d'écurie du duc de Guise (23 mai 1552). Gentilhomme de sa chambre, chevalier de l'ordre (5 sept 1575), maître d'hôtel du roi (1575-1581), gouverneur de Compiègne (1567-1582), gentilhomme de la chambre, mort le 2 juillet 1587. Il épousa Marie de Bay-Chatenay, age. Commun. de M. F. Andry.

avoit veu toutes les sept enseignes aux champs pour marcher et que je ne attendois sinon le pain. Et ^a à mesmes que Broilly ^b retournoit vers le Roy, les vingt cinq mulets arrivarent, et sur son chemin trouva ^c le capitaine Brueil ^d, gouverneur de Rue ^e et beau frère de Salcède ^f, qui luy dit que le Roy l'avoit esleu pour amener le secours. Ledit capitaine Brueil ^d ne mangea que quatre ou cinq morceaux, attendant deux siens serviteurs qu'il avoit mandé querir, qui arrivarent incontinent, et ainsi ^g s'achemina. Je les accompagnay plus d'une grand lieue, parlant toujours à luy et aux capitaines. *leur remonstrant* que Dieu leur avoit présenté une *belle* occasion, laquelle ils devroyent acheter de la moitié de leur bien, pour montrer au Roy la bonne volonté qu'ils portoyent à son service, et aussi pour faire voir leur ^h valeur ⁱ. *et qu'ils avoient en main le moyen de se faire remarquer au Roy, qui seroit prest pour les secourir et donner une bataille plustost que de les laisser perdre* Je trouvay toujours à leurs responses qu'ils y alloient d'une grand gayeté de cœur. Puis m'en allois au long des files des soldats, et leur remonstrois qu'il ne tiendroient qu'à eux qu'ils ne se signalassent pour jamais, et que le Roy les cognoistroit tant qu'il vivroit, et que je leur avois fait un grand honneur de les eslire par dessus les autres du regiment, les priant de ne me faire perdre la bonne opinion que j'avois d'eux, *que je donneroie le nom au Roy de ceuz qui feroient leur devoir pour obéir à ce qui leur seroit commandé*. Je leur ^j fis ^k hausser la main et jurer que tous chemeneroyent jour et nuict. Et ainsi ^l les accompagnay plus d'une grand lieue puis

a) que — b) Broilly — c) cheven, retournant devers le Roy, trouva
d) Brueil — e) Sarcede — f) au sen — g) pour (y montrer leur — h) sa (ff-
zance — i) une — j) d'eux. Et ainsi m'en allois leur remonstrant tout au
long des files et leur — k) faisois

1. Rue, Somme, arr. d'Abbeville, ch.-l. de cant.

2. Cf. I, l. p. 171, II, 2, et p. 189

m'en retournay à la teste embrasser le capitaine Brueil^a et tous les capitaines et lieutenans, et leur promis d'aller incontinent dire au Roy l'election que j'avois faite d'eux. Et si je laissay les capitaines joyeux et bien resolu de faire ceste courvée, j'en laissay autant ou plus les soldats
« Soudrez vous, leur disois-je, mes amis, des diligences que vous m'avez veu autresfois faire et en Piemont et en Italie (car plusieurs avoient porté les armes soubz moy), et croyez que de vostre diligence depend et vostre vie et vostre honneur. »

Et pour ce que je ne suis pas du pays et que je n'y fus jamais qu'alors^b, je ne scaurois limiter la traite qu'ils firent, mais le Roy et tous ceux qui cognoissoient le pays disoient que jamais gens de pied n'avoient fait une telle courvée. Et n'entrèrent jamais en ville ny en village; mais comme ils rencontroient quelque ruisseau, le jour, ils faisoient alte^c et mang[e]oient et se rafraischissoient deux heures au plus, dormant un peu, mais ils cheminoient toute la nuict. Ils^d ne demeurèrent que deux nuicts dehors, et arrivèrent au soleil levant à un quart de lieu^e de Corbie^f. Et trouvèrent un gentilhomme, qui alloit advertir le Roy à toute diligence que le camp du roy d'Espagne arrivoit devant la ville, et qu'ils courussent, s'ils y vouloient entrer, car la cavallerie commençoit desjà à arriver. Ils se mirent au grand pas et au trot. Le gentilhomme retourna^g jusques auprès de la ville, pour sçavoir dire au Roy s'ils estoient entrez. Et comme ils furent à deux ou trois cens pas de la ville, la cavalerie des ennemis commença à se monstrier; et les nostres de course se jettèrent devant la porte et sur le bord du fossé, et là firent teste. Ils tuèrent sept ou huict soldats sur le dernier, qui n'avoient pu courir tant que les autres; et voilà tous nos gens dans la ville. Et ne perdirent rien des mulets ny des charrettes du vin, car ils achevèrent^h de manger et

a) Bruilh — b) que asture là — c) haltou — d) et — e) Courbie — f) tourna — g) ils les achevèrent

boire *ce qu'ils croyent* à quatre lieues de là, et les avoyent^a renvoyez^b. Je leur avois^c baillé un de mes six coffres, que j'avois fait faire pour porter de la poudre, que trois chevaux tiroient; il^d arriva aussi tost à la porte de la ville que les soldats. Il y a des princes et seigneurs qui esloyent au conseil du Roy, qui porteront^e tesmoignage si je dis vérité ou non, et sur tout messieurs de Tavannes^f et d'Estée^g, qui apportarent au Roy ma deliberation.

Mes^h compagnons, quandⁱ le Roy ou son lieutenant vous baillera à faire une diligence pour secourir une place, vous^j ne^k devez perdre^l un seul quart d'heure. Car il vous vaut *beaucoup* mieux travailler vostre corps et vos jambes jusques au dernier de vostre force, et entrer dedans la place, et demeurer en vie, que d'aller^m à vostre aise et estre tué et n'y entrer point, car vous mesmes estes cause de vostre mort et queⁿ la place sera perdue. Et comme vous gagnerez une grande reputation avecques vostre diligence^o, vous finirez vos jours et vostre renommée ensemble allant à vostre aise. Et ne vous excusez jamais sur les soldats ny ne leur faites jamais l'entreprise difficile, mais tousjours facile. Et sur tout faites que vous ayez tousjours *des provisions et principalement* du pain et du vin avecques vous, pour leur donner quelque peu de rafraichissement; car, comme j'ay desjà dit cy devant, le corps humain n'est pas de fer. Parlés tousjours par les chemins joyeusement avecques eux, leur donnant tousjours grand courage, et leur mettez au^p devant le^q grand honneur qu'ils gagneront et le grand service qu'ils feront au Roy. Et ne faites aucune^r doute que les hommes ne fassent tousjours plus de chemin que les chevaux. Je ne vous conseille chose que je n'aye faite^s et fait faire plusieurs fois, comme vous

a) les en avoyent — b) faictz retourner — c) Et le ir avois-je — d) et
e) qui me pourteront — f) Tavannes — g) de Trée — h) O mes — i) compa-
gnons, que vous pouvés bien prendre icy ung beau exemple, que quant —
j) j'ace que vous — k) n'en — l) prendre — m) que non d'aller — n) et mesmes
que — o) vostre grand diligence — p) tousjours — q) la — r) aucun — s) faict

trouverez dans ce livre^a. Car après que les chevaux sont recreus, vous ne pouvez à coups d'esperon leur faire faire un pas, mais les hommes sont portés du cœur, il ne leur faut tant de temps pour se rafraischir; ils mangent en cheminant et se resjouissent. Il ne tiendra qu'à vous, capitaines, faites comme j'ay faict souvent: quittez la botte et à beau pied, à la teste de vos gens, monstrez-leur que vous voulez prendre la peine comme eux. Il n'y a diligence que vous ne fassiez, et serez suivis, faisant enfler le cœur et redoubler les forces aux plus recreus.

Deux ou trois jours après, le Roy s'achemina avecques son camp droit à Amiens^b; et à la première journee ou bien à la seconde, arriva un gentilhomme du gouverneur de Corbie, qui trouva Sa Majesté en campagne, marchant avecques le camp, et luy porta les nouvelles comme^c le capitaine Breuil^d estoit entré dedans Corbie, qui donna une grand joye à Sadite Majesté et à tout nostre camp, pour sçavoir ceste place asseurée. Sa Majesté, se jouant, disoit à monsieur de Guise^e. « Qui sera le premier qui dira à Montluc ceste nouvelle? Je ne *la* luy veus pas dire. — Ny moy aussi, disoit monsieur de Guise; car, comme il l'entendra, il criera bien après nous. » Ils^f disoient ceci pour ce qu'ils avoyent eu tousjours opinion qu'il estoit impossible que les soldats fissent une si grand courvée^g. Le^h lendemain après, Sa Majesté fut advertie que le roy d'Espagne avoit fait halte^h à une petite

a) libre — b) Miens — c) de ce que — d) Breuilh — e) Sa Majesté disoit à monsieur de Guise en s'esjouant, disant — f) et — g) et — h) haltou

1. Le cardinal de Lorraine à M. de Humières, 25 août : « L'armée du Roy s'achemine vers la Somme. On espère que demain tout sera joint près Amiens. » (B. N., ms. fr. 3123, f° 251, orig.)

2. Montluc a oublié de dire que le duc de Guise approcha de Corbie avec toute l'armée. Il écrivait le 25 août, à M. de Humières, du camp de Roye : « Je me réjouirai au coucher est arrivé à ceux lieux près de Corbie, pour après selon les nouvelles que nous aurons des ennemis, prendre parti. » (B. N., ms. fr. 3123, f° 249, orig.) Michel Suriano au doge et au sénat, Bruxelles, 21 août : « The French camp is at Corbie, three or four leagues distant from King Philip's camp » (State papers, Venice, vol. VI, 3^e part., p. 1240.)

lieu^a de Corbie^b et qu'il ne faisoit *nul* semblant d'assiéger la place^c. Le Roy pensa qu'à cause du secours il ne l'assiégeroit pas, et promptement il print opinion qu'il marcheroit droit à Amiens^d. Il^e n'y avoit qu'une compagnie ou deux dedans. Et fit partir monsieur le marquis de Villars^e, qu'est aujourd'hui en vie, avecques trois cens hommes d'armes, pour s'aller jeter à extrême diligence dedans; et me commanda de faire partir autres sept enseignes, pour s'en aller après luy à toute haste^f, ce que promptement je fis, et baillay la charge de les conduire au capitaine l'orcès^g, qui est encore vivant. Et^h comme les capitaines et les soldats avoyent entendu la louange que le Roy et tout le camp donnoit au capitaine Breuilⁱ de la diligence qu'ils avoyent faite, allant secourir Corbie^a, ils voulurent faire le semblable, et arrivèrent aussi tost à Amiens^h que ledit sieur marquis. *Il n'y a rien qui picque tant les gens de nostre mestier que la gloire et l'envie de faire aussi bien ou mieuz qu'un tel n'a fait.* Deux ou trois jours devant, Sa Majesté en avoit envoyé trois se jeter aussi dans Dorlan^k; et par ainsi il pourveust *facilement* au tout.

a) Courbie — b) Miens — c) qui — d) diligence — e) qui est aujourd'hui aussi en vie et — f) Brul — g) Courbie — h) Miens

1. C'est, en effet, à Doullens qu'il en voulait.

2. Honorat de Savoie, comte de Tende et Sonmariva, baron de Pressigny, s^r de Loges, Marro, Pre a, Fernières-Larçon, 3^e fils de René de Savoie et d'Anne Lascaris, né entre le 4 juin 1511 et le 10 mai 1524, gentilhomme de la chambre (1533), lieutenant général en Languedoc (5 août 1551, mars 1561), chevalier de l'ordre (1559), ambassadeur auprès de Maurice de Saxe (1552), marquis de Villars (13 juin 1593, amiré (28 sept. 1599-28 avril 1628), lieutenant général en Guienne à la place de Montuc (3 sept. 1570), maréchal de France (30 nov. 1571), chevalier du Saint-Esprit (31 d'c 1580) — mort à Pressigny le 20 sept. 1580. Il épousa Jeanne de Foix, morte le 30 mai 1579 (F. Vindry, *Dict.* p. 446-447).

3. Cf. t. I, p. 304, n. 1.

4. Un cavalier français, fait prisonnier le 21 par les Espagnols, avouait qu'il devait entrer dans Doullens quatre cents hommes. Dans ses fontes on trouve des lettres d'amour d'une dame qui lui écrivait, le 13, d'Amiens, combien elle était heureuse de penser que le roi l'avait choisi pour commander dans Doullens (Paul Emile Petrocci au cardinal Carafa, Bruxelles, 21 août. B. N., ms. Clairamb. 372, f^o 111-112, copie).

Comme^a le Roy arriva à Amiens^b, le camp du roy d'Espagne arriva à une lieuë près, la rivière entre deux^c; et là se commença à traiter la paix, de laquelle monsieur^d le connestable et monsieur le mareschal de Sainct André avoyent^e fait l'ouverture^f. Et me semble qu'il se fit quelque temps de trefve, pour ce que de leur costé ny du nostre on ne fit rien, à tout le moins que j'en aye souvenance. Car je vins fort malade d'une fièvre double tierce^g, pour les excès que je faisois, non en plaisirs et dunces mais à passer les nuicts sans dormir, tantost au froid, tantost au chault, tousjours en action, jamais en repos. Il m'a bien servi d'estre fort et robuste; car j'ay mis autant mon corps à l'espreuve que soldat ait fait de mon temps.

Après toutes ces allées et venues, qui durarent plus de deux mois, la paix se fit^h, au grand malheur du Roy principalement et de tout son royaume. Car ceste paix fut cause de la reddition de tous les pays et conquestes qu'avoient fait les roys François et Henry, qui n'estoyent pas si petites que l'on ne les estimast autant que la tierce partie du royaume de France. J'ay leu dans un livreⁱ

^a L'ad. Et comme. — ^b Amiens. — ^c paix, que monsieur. — ^d Sainct André en ardent. — ^e avoyent le et tierce. — ^f les en libre.

1. La 21 août.

2. Paul Eusebe Petrucci au cardinal Carafa, Bruxelles, 29 août. « Che l'eserito au nroco si era ridotto sotto Amiens dela del fiume, vicino al nstro irra quatro leghe... » (B. N., ms. Clairamb. 352, f° 123 r°, copie). Le duc de Guise à M. de Humières, « du camp près Amiens », 30 août (ibid., ms. fr. 31.3, f° 113 v° orig.).

3. La 1^{re} septembre, un trompette du duc de Savoie arrivait au camp français, annonçant que le connestable et le maréchal de Saint André étaient à Arras, prêts à négocier avec les représentants de Philippe II. (Laubesque et Laubessie, le Berry, camp d'Amiens, 1^{er} septembre. B. N., ms. Moreau 1, 74, f° 13, orig.). La nouvelle était confirmée le surlendemain (Henri de Montmorency à sa mère, Amiens, 1^{er} septembre, camp de Rivery, 2 septembre. B. N., ms. Clairamb. 352, f° 126-127, copie).

4. L'état sanitaire de l'armée n'était pas à désirer. Le duc de Guise, le prince de Ferrare, le duc de Beaulieu tombèrent, aussi malades (Micheli, au général de Venise, Paris, 3 septembre. B. N., ms. ital. 1710, f° 89 v°).

5. Les conférences de Cercamp (10 octobre) et négociations du Cateau-Cambrésis, qui aboutirent à la paix avec l'Angleterre (3 avril 1559) et avec l'Espagne (13 avril). Cf. de Ruille, *Le Traité de Cateau-Cambrésis*. Paris, 1880, II, 3^e et Deceue, *Année de Montmorency sous Henri II*, p. 113-114.

escriit en espagnol que le Roy avoit rendu cent quatre-vingts dix huictz forteresses^a où le Roy tenoit garnison. Je laisse penser à chacun combien il en y avoit d'autres sous l'obeissance de celles-là. Et nous admena après ceste perte la mort du roy Henry, que tous ceulx qui^b portons^c les armes pouvons^d dire à la verité que Dieu nous avoit donné le meilleur roy pour les soldats qui^e eust jamais commandé^f en ce royaume, et quant à son peuple^g, il luy estoit si affectionné que^h nul n'espargnoit ses moyens pourⁱ l'aider à soutenir tant de^j guerres qu'il avoit sur les bras. Je^k ne veux pas blâmer ceux qui la firent, car chacun peut bien penser qu'il la firent à bonne fin, et que, s'ils eussent sçeu que ceste paix eust^l porté tant de malheurs, ils ne l'eussent jamais faite, car ils estoient si bons serviteurs du Roy et l'aimoyent tant avecques^m bonne et juste raison, qu'ils se fussent plustost laissé mourir dans la prison que de l'avoir faite. *Je dis ceci parce que monsieur le connestable en fut le premier motif, et monsieur le mareschal de Sanct André.* Eux-mesmes ont veu la mort du Roy, et eux mesmes ont eu leur part des malheurs qui sont advenus en ce miserable royaume, et y sont morts l'espée en la main. Peut estre seroyent-ils aujourd'huyⁿ pleins de vie. Et par là on peut bien juger qu'ils ne firent pas la paix pensant qu'elle portast tant de malheurs comme elle a porté.

Il^o faut que nous considerions quelle bonne fortune Dieu^p avoit envoyé à^q ce royaume, luy donnant un^r tel roy, si hardi et magnanime, volontaire^s à conquerir^t, et le royaume riche, aimé de ses sujets, qui ne^u luy^v

^a *Leçon du ms. Ed.* celles-là. Nous tous qui

a) huict terres de presle, qui s'ente d'forteresses - b) pourrions
c) pouvions - d) qu'il - e) mis - f) peut le - g) il estoit si bening - h) sa
fortune si grande que - h) esparaignoit rien pour - i) luy - j) ses
l) guerres, veu que tout luy s'eccedoit en bien. Je - l) p'il eust - m) tant et
avecque - n) mortz lesquels serient aujourd'huy - o) et - p) quelle gran-
desse Dieu - q) en - r) d'un - s) volontereux - t) conquerir - u) reue
qui l'aymient tant que ne - v) le

pouvoient rien refuser pour l'aider en ^a ses conquestes : tant de grands capitaines, la pluspart desquels seroyent aujourd' huy ^b en vie, s'ils ne se fussent entre-mangez en ces guerres civiles. O que si ce bon Roy eusse vescu ou si ceste paix ne se fust faite, qu'il eust bien rebattu les Lutheriens en Allemagne ! Au reste, nostre bon maistre avoit quatre enfans masles, princes d'une belle esperance, si que Sa Majestée chargée d'années pouvoit esperer trouver en eux le repos de sa vieillesse et des instrumens propres pour exccuter ses hautes et genereuses entreprises. Les autres roys ses voisins ne se pouvoient vanter de cela, car le roy d'Espagne n'avoit qu'un ^c seul fils, duquel on n'a jamais eu guière d'esperance, comme il s'est cognu par sa fin^d. Le royaume d'Angleterre estoit en quenouille. Le ^e royaume d'Escosse voisin tenoit ^f pour nous et estoit à nous, ayant la France un roy dauphin^g. Chascun ^h peut juger que, si la paix ne fût advenue, le père ou les enfans eussent dominé toute l'Europe. Le Piemont seroit à nous, où tant de braves hommes se sont nourris ; nous aurions une porte en Italie, et peut estre le pied bien avant, et n'eussions veu tout renversé sans dessus dessous. Ceux qui ont bravé et ravagé ce royaume n'eussent osé lever la teste ny remuer, ny seulement penser à ce qu'ils ont exccuté depuis. Mais cela est fait, il ne s'y peut aucunement remédier ; et ne nous en demeure que la tristesse de la perte d'un si bon et vaillant roy, et à moy d'un si bon maistre, et des malheurs qui sont advenus dans ce miserable royaume. Ainsi le ⁱ pouvons-nous

a) a) Les capitaines que presque tout y est mort, lesquels se trouveroient aujourd' huy — b) être avant trouvé le royaume d'Espagne n'y avoir que ung — c) d'Angleterre n'y avoir que une fille, le — d) rois qui tenoit — e) nous et laisse trois enfans, car du quatriesme, qu'estoit le roy François, il ne pouvoit vivre à cause de son mal de teste, et comme il fust tombé en vieillesse, luy demeureroient ses trois enfans pour poursuivre ses conquestes, princes courageux et pleins de bonne volonte. Franceys chacun — g) royaume que nous le

1. Don Carlos, fils de Philippe II et de Marie du Portugal, né en 1542, mort le 15 jan. 1568.

2. Allusion au mariage du dauphin François, fils aîné de Henri II, avec Marie Stuart le 24 avril 1559.

appeler *miserable*, en contreschange^a de ce que nous l'appellions par le passé le plus grand et le plus opulent royaume^b en armes, en bons capitaines, en obeissance du^c peuple^d et en richesses qui fust en tout le monde^e.

Après ceste malheureuse et infortunée paix, le Roy se retira à Beauvois^f, monsieur de Guise^g demeura encores au camp pour licentier l'armée. Avant^h que Sa Majesté en partist, je luy remis la charge qu'il m'avoit fait prendre par forceⁱ. Et ne faut pas trouver estrange si tant je contestois à ne la vouloir accepter; car je me doutois bien qu'il m'en adviendrait ce que m'en est advenu, qu'est d'en avoir pour tout jamais la malegrâce de la maison de Montmorency^k plus que de celle de Chastillon^l, à qui le fait touchoit plus qu'à eux^m. Mais il n'y a ordre, on ne peut vivre en ce monde sans acquérir des ennemis; il faudroit estre Dieu. J'accompagnay monsieur de Guiseⁿ jusques à Beauvois^o et me retiray à Paris, m'ayant promis ledit seigneur qu'il me feroit avoir mon congé pour m'en aller en Gascogne et qu'il me feroit donner de l'argent pour m'y conduire, estant bien certain que je n'avois pas un sol^p, ce que je m'assure qu'il eust fait. Mais comme il arriva à Beauvois^q, il trouva un nouveau changement: c'est que d'autres s'estoyent mis en sa place touchant le

a) change b) roy c) de son d) peuple e) Beauvois f) Guise
g) licentier le camp et armer h) Montmorency i) Chastillon j) Beauvois — k) soul

1. Sur ce jugement porté par Montuc sur la paix du Calcau Cameris et ses conséquences, voir *B. de M. h.*, p. 378-380.

2. Beauvais. Le 20 octobre quatre jours après la suspension d'armes de Cercamp (Micheli au sénat de Venise, Paris, 21 octobre B. N., ms. ital. 1720, f. 101 r°).

3. Scipion Duplex (*Hist. de France*, 1644, in f°, t. III, p. 255) affirme qu'il la remit de plein gré. On peut en douter. Montuc fut plutôt victime du retour du connétable, comme il le laisse entendre lui-même.

4. C'est le 13 décembre que le connétable, de retour à Saint-Germain, obtint le rétablissement de d'Andelot dans sa charge et ses dignités. Marcel Janus Calvino, 25 décembre, dans *Cubani opera omnia*, t. XVII, p. 409.

5. Le duc de Guise y arriva le 18 octobre Micheli au sénat de Venise, Paris, 29 octobre B. N., ms. ital. 1720, f. 101 r°. — Le duc de Guise à M. de Humières, Beauvais, 30 octobre B. N., ms. fr. 3123, f. 269, orig.).

crédit¹. Ainsi va le monde. Et fut un changement bien soudain, et le trouvay estrange autant que ceux² qui l'avoient suyvi aux conquestes qu'il avoit fait, ayant³ r'abillé tout le desastre qu'estoit advenu aux autres et monstré au roy d'Espagne que ny la perte de la bataille de Saint-Quentin ny celle de Gravelines⁴ n'avoit pas rendu le Roy en tel estat qu'il n'eust encores une et deux armées plus fortes, ayant au reste conquis des places presque imprenables. Mais à euz la dispute. Ce sont choses qui adviennent souvent en la court des princes. Je ne m'estonne pas si j'en ay eu ma part, puisque les plus grands ont passé par là et passeront à l'advenir.

Or, le roy de Navarre⁵ avoit mené quelque entreprise en Biscaye⁶, qui se trouva à la fin double. Il supplia le Roy de me donner congé pour aller avecques luy, et que luy-mesme la vouloit executer, ayant opinion que mon sieur de Burie⁷ l'avoit faillie par son deffaut⁸. Et ainsi⁹ m'en vins avecques luy¹⁰, sans en rapporter que promesses et

a estrange de ceulx — b) et — c) Viscaye — d) Burve — e) ainsi

Micheli dérivait de Poissy, le 13 décembre, à propos du retour du comte de Sully. « Subito dalla prima sera dell' arrivarsi in corte, gli sono rimasti in mano, non solo tutti i negozi, essendosi ritirati del tutto el Monsig. di Guisa et il reverendissimo di Lorena, ma tutto quel concorso et seguito che solea haver per innanzi » (B. N., ms. ital. 1, 10, f. 128 v°).

2 Le maréchal de Termes avait été battu à Gravelines le 13 juillet 1558.

3 Antoine de Bourbon, qui, victime de la paix de Cateau-Cambresis, voyait, comme l'avait plusieurs fois tenté Henri II d'Albret, reprendre de force la Navarre espagnole.

4 Charles le Coeur, s. de Burne, Saint Macaire, Gémorac, Lonzay, Saint Sulpice, Villars, Brangie en Pontols. Fils de Jacques de Coeur et d'Aine Gouinard d'Eschillais, né en 1492, gentilhomme de la chambre (15 nov. 1530, lieutenant à la compagnie de Barhezieux (30 sept. 1531 — 28 nov. 1536), capt. de gent (12 mai 1537, — 12 fév. 1565), gentilhomme de la maison du roi (6 fév. 1542), chevalier de l'Ordre (30 sept. 1543), lieutenant général en Guyenne (30 sept. 1543-1565), mort le 10 juin 1565. Il épousa, entre 1527 et le 10 janv. 1531, Suzanne de Harpeuaine Belleville (cf. Vindry, *Dict.*, p. 172).

5 Burie avait si mal organisé l'expédition qu'arrivées à Hendaye, ses troupes se trouveront sans vivres et sans bateaux pour passer la Bidassoa. Une petite diluvienne grossit la rivière, qui déborda. Les contingents béarnais fournis par les lords vallées d'Ossau, Aspe et Barétous refusèrent de marcher (Bordenave, *Hist. de Béarn et de Navarre*, ed. Paul Raymond, Paris, 1873, in 8°, p. 62-63).

6 Mouluc quitta Paris au début de novembre (Mouluc à Brissac, Paris, 6 novembre, éd. de Rubé, t. IV, p. 107).

à la verité une bonne volonté du Roy mon moistre Mais on le destournoit de me faire du bien, et à d'autres qui l'avoient aussi bien merité et peut-estre mieux que moy. Nous ^a alasmes à Baïonne ¹, et trouvâmes que celui qui avoit ^b menée ceste marchandise, qui s'appelloit Gamboe ^c ², la traitoit double et qu'il vouloit ^d faire prendre le roy de Navarre mesmes ^e. Il renvoya monsieur de Duras ³ avecques les légionnaires ⁴, lequel il avoit fait venir et aussi les Biarnois ⁵. J'avois amené soixante-cinq gentils-hommes, tous armez et montez, qui estoient venus pour l'amour de moy. Et comme je fuz de retour à ma maison, bien peu de jours après m'arriva le don que le Roy m'avoit fait de la compagnie de gens d'armes, pour ^h la mort de monsieur de La Guiche ⁵. Et cousta prou au Roy de se pouvoir demesler des traverses que l'on me donnoit à me garder de l'avoir. Toutes-fois le Roy s'en fit accroire, plus par collère que autrement, car à la fin il fust contraint de dire qu'il m'avoit promis la première vacante, et qu'il la me vouloit tenir, et que homme ne luy en parlast plus. Je fis ma

^a Ed. Gamure.

^a et ^b qui l'avoit ^c Gamboe ^d qu'il la vouloit ^e prendre à luy mesmes ^f et ^g Bernés ^h par ⁱ Guiche ^j et

¹ Le 15 ou le 16 janvier 1559, au lendemain du conseil de guerre tenu à Pau le 14 par le roi de Navarre avec Burie, Montuc et Jarnac, pour dresser le plan de campagne (Rochambeau, *Galerie des hommes illustres du Vendômois*, 1879, p. 168. Cf. aussi une lettre de Burie au roi, Pau, 14 janvier, dans *Arch. hist. de la Gironde*, t. XVII, p. 322).

² Son nom était Pedro Fernandez d'Elcicaolo y Gamboa. Sur sa trahison et sur la « guerre mouillée », voir de Ruble, *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret* (Paris, 1881-1886, in-8°, 4 vol.), t. I, p. 281-311, t. II, p. 109-112.

³ Symphorien de Durfort, s^r de Duras, 2^e fils de François-Armand de Durfort et de Catherine de Gontaut, mariés le 19 oct. 1519, colonel des légionnaires de Guienne, gentilhomme de la chambre, tué à Orléans le 12 mars 1563 ; épousa Barbe Cauchon de Maupas.

⁴ Henri II avait accordé à Antoine de Bourbon un secours, composé des trois mille légionnaires de Guienne, qui renforçaient les contingents béarnais.

⁵ Cf. p. 194, n. 1. Montuc annonça, le 20 janvier, la nouvelle au duc de Ferrare, qui le félicita (Le duc de Ferrare à Montuc, 16 mars et 4 avril. Arch. d'État de Modène, *Carleggi e documenti di particolari*, lettera M, busta 78).

premiere monstre à Beaumont de Loumaigne^a 1, de laquelle un nommé La Peyrie^b estoit commissaire.

Pendant ce temps se firent ces mal heureuses nopces^c et ces infortunés triumphes et tournois à la cour. La joye fust bien courte et dura^d bien peu, car la mort du Roys'en ensuivit, *courant contre Mongomery*^e. *Que pleust à Dieu qu'il ne fust jamais né ! aussi n'a il faict que mal et malheureuse fin.* Estant^f un jour à Nerac^g, le roy de Navarre me monstra une lettre, que monsieur de Guise^h luy avoit escript, par laquelle l'adverlissoit des joursⁱ du tournoy, et que le Roy s'y trouvoit, et estoient des tenans avecques luy messieurs les ducs de Guise^d, de Ferrare et de Nemours^o. Je n'ay jamais oublié une parolle que je dis au roy de Navarre : que j'avois tout jamais^j ouy dire que, quand un homme pense estre hors de ses^k affaires et qu'il ne songe^l qu'à se donner du^m bon temps, que c'est alors qu'il [s]'ⁿ luy viennent les plus grands malheurs, et que je craignois la sortie de ce tournoy. Il n'y avoit justement que trois jours jusques au jour du tournoy, comptant par la datte de la lettre. Je m'en retournay le lendemain chez

a) Loumaigne — b) commissaire. Après les nopces vindrent la paix publiée, les joyes grandes, qui dura — c) ennuys. Et estant — d) Guyse — e) du jour — f) tout à jamais — g) de Lomaigne — h) pence — i) de — j) qui

1. Beaumont-de-Loumagne, Tarn-et-Garonne, arr. de Castelsarrasin, ch. 1, cant.

2. Jean de La Perye, sieur d'Artiguefontaine, gentilhomme de la suite du marquis de Saluces, fut commissaire des guerres pendant près de quarante ans (1^{er} juin 1529 — 7 juin 1568). Cf. B. N., ms. fr., 21212 à 21220, Clairamb., 27, 131, 134, 251 à 261 ; n. 201 fr., 3619 à 3623 [Communiqué de M. F. Vindry]. Il est cité comme commissaire chargé de faire la montre de la compagnie de « Monsieur de Montluc, xxx lances, à Grenade », dans un « département » des compagnies et commissaires pour les quartiers de juillet-août, sept. et oct. 1559 (B. N., ms. fr. 20807, f. 111 v°).

3. Les nopces de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Elisabeth de France, fille aînée de Henri II, et celles d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie, avec Marguerite de France, célébrées à Paris le 21 juin 1559.

4. Gabriel de Montgomery, sieur de Lorges, fils de Jacques de Montgomery et de Catherine de La Boissière, né vers 1530, exécuté en place de Grève le 26 juin 1571. Cf. F. Marlet, *Le comte de Montgomery*, Paris, 1830, in-8.

5. Nerac, Lot-et-Garonne, ch. 1, arr.

6. Cf. Brantôme, ed. Lalanne, t. III, p. 272, et Marlet, *op. cit.*, p. 13.

moy ; et la nuict propre venant au jour du tournoy ^a, à mon premier sommeil, je songeny que je voyois le Roy assis sur une chaire, ayant le visage tout couvert de gouttes de sang. et me sembloit que ce fust tout ainsi ^b que l'on peint Jesus-Christ ^c, quand les Juifs luy mirent la couronne, et qu'il lenoit ses mains jointes. Je luy regardois, ce me sembloit, sa face, et ne pouvois descouvrir son mal ny veoir autre chose que sang au visage. J'oyois, comme ^d il me sembloit, les uns dire : il est mort, les autres : il ne l'est pas ^e encores. Je voyois les medecins et chirurgiens entrer et sortir dedans / la chambre. Et cuide que mon songe me dura longuement : car, à mon reveil, je trouvay ^f une chose que je n'avois jamais pensée, c'est qu'un homme puisse pleurer en songeant. Car je me trouvoy la face toute en larmes, et mes yeux qui en rendoient tousjours, et falloit que je les laissasse faire, car je ne me peuz garder de pleurer longuement après. Ma feue femme ^g me pensoit reconforter, mais jamais je ne peuz prendre autre resolution sinon de sa mort. *Plusieurs qui sont vivans savent que ce ne sont pas des contes, car je le dis dez que je fuz esveillè* ^h. Quatre ⁱ jours après, un ^j courrier arriva à Verac, qui porta lettres au roy de Navarre de monsieur le constable ^k, par lesquelles il l'advertissoit de la blessure et

a) propre que lendemain feust le tourney — b) ainsi — c) Jesuerist — d) se — e) poinet — f) dans — g) je me trouvoy — h) mort. Et ne tarda que quatre — i) apres que ung

1. Le 30 juin 1569.

2. Antoinette Isalguer, fille de Jacques Isalguer, baron de Clermont et de Miramonde de Montaud, première femme de Balse de Montuc, qu'elle épousa par contrat du 20-22 octobre 1566 (cf. *Actes de l'ense*, t. XVI, p. 460), morte en août 1562.

3. Montuc était coutumier de ces pressentiments prophétiques : voir, plus haut (p. 16), celui qu'il eut avant la canonisation de Camollia, et au livre VI le récit du songe chez madame de Panjas, en septembre 1567, à la veille des seconds troubles. D'après Peucer (*Commentaire de diverses sortes de divinations*, liv. V, chap. 1), Catherine de Mediers eut aussi un songe dans la nuit qui précéda le tournoi. La mort de Henri II avait été annoncée par les astrologues Luca Gaurico (Brantôme, t. III, p. 180) et par Nostradamus (*Prophéties*, 17^e centurie, quatrain xxv, éd. de 1608, Lyon, 118^e, f^o 10 v^o).

4. Les Guise firent porter la nouvelle à Antoine de Bourbon par M. de Bouillé (de Ruble, *Ant. de Bourbon et J. d'Albret*, t. II, p. 30). Sur le rôle de Montuc à ce moment, cf. *B. de M. n.*, t. I, 385-386.

du peu d'esperance de sa vie. Le roy de Navarre me despescha un sien valet de chambre, pour me dire le mal-heur et que incontinent je montasse à cheval. Il^a estoit party sur l'entrée de la nuit et bien tost fust à moy, car il n'y a que quatre lieues *de Nerac chez moy*¹, et me trouva que je me mettois au lit. Je partis incontinent, et allay prendre sur mon chemin un mien voisin, nommé monsieur de Beraud², et nous en alasmes le grand trot droit à Nérac. Il est en vie. Je luy *dis et* *predis* tous les mal-heurs au^b plus près et^c tout ce que j'ay veu venir despuis en la France, et autant en dis au roy de Navarre. Et ne demeuray à Nerac que deux heures, et m'en retournay passer mes tristesses en ma maison. Et ne tarda pas huit jours que le Roy^d me^e manda sa mort, à laquelle je n'ay rien gagné, car despuis je n'ay eu que traverses, comme si j'eusse esté cause^f d'icelle et que Dieu m'eût voulu^g punir. A grand peine en fusse-je esté cause, car j'ay souhaitté cinquante fois la mienne despuis qu'il^h fust mort, et tous-jours m'est allé au devant que je n'aurois jamais plus que mal-heurs, comme à la verité je n'ay eu autre chose. Car despuis on me soupçonna que j'estois de l'intelligence du roy de Navarre et de monsieur le prince de Condéⁱ. Je ne fuz à ma vie de leur conseil, n'y n'avois jamais cogneu ce qu'ils avoient dedans^j le^k cœur. *Je l'ay bien monstré au bon du faict.* Bien se plaignoient souvent ces deux princes à moy du mauvais traitement qu'ils recevoient, quand ils m'en parloient, je leur rejettois *le tout* si loing que je pouvois. Dieu par sa sainte grâce m'a aidé^l à faire

a) et - b) malheurs ou du - c) du - d) Roy de Navarre me - e) traverses
qu'il a sembler que je fusse cause - f) m'en vouloit - g) que luy mesmes
h) dans - i) leur - j) me ayde

1. Montuc était alors au château de Saint-Puy, Gers, arr. de Condom, cant. de Valence, distant de 31 km. environ de Nérac. (Cf. Judet de La Combe, *Le Château de Saint-Puy* Agen, 1902, in-8°, p. 60.)

2. Il s'agit d'un Montezun Saint-Lary, s' de Béraud et de Causseins. Le manoir de Béraud est à 4 km. au S. de Condom, sur la route de Saint-Puy à Nérac.

3. François II ou, d'après la leçon du ms., Antoine de Bourbon.

4. Allusion aux intelligences de Montuc avec Condé, lors de son voyage à la cour, en nov. déc. 1561 (cf. B. de M. A., p. 398-399).

cognoistre à tout le monde que je n'ay eu jamais intelligence que avecques le Roy et la Royne et avecques ceux qui les ont servis fidèlement et loyaument ; et ay veu que ceux qui ^a avoient le plus conçu ceste opinion ^b ont esté et sont encores les meilleurs seigneurs et amys ^c que j'aye eu ny que j'aye encores. Il en y a qui sçavent les propos que je tins à monsieur le prince de Condé à ce beau colloque de Poissi, qui se fit despuis, lorsqu'il me vouloit attirer à son party ^d. Après les premiers troubles, la royne de Navarre s'en alla à Roussillon ^e, qui apporta à Leurs Majestez un sac d'informations, là où il ne se parloit que de trahisons et intelligences que j'avois avecques le roy d'Espagne pour luy mettre la Guyenne entre ses mains, forcemens de femmes et de filles, concussions, impositions, pillages ^f des finances du Roy ^g. Toutes fois Leurs Majestés, estans venuz à ^h Thoulouse ⁱ et en Guyenne ^j, ne trouvèrent jamais homme ny femme, d'une religion ny ^k d'autre, qui se plaignît de moy, et trouvèrent la Guyenne si remplie de vivres que toute la cour le trouvoit estrange, veu que en Languedoc ^l tout le monde y estoit cuidé mourir de faim, comme monsieur le chancelier ^m mesmes disoit qu'il avoit demeuré trois jours en Languedoc ⁿ, que son maistre d'hostel ne luy donna, en ^o ces trois jours, qu'une poulaille, et le disoit en table là où il donnoit à disner à quelques presidens ^p et conseillers. Monsieur le premier ^q

^a) qu'en — ^b) avoient prins le plus d'opinion — ^c) et meilleurs amys
^d) Roussillon — ^e) pille — ^f) luy — ^g) en — ^h) Tholose — ⁱ) ou — ^j) Languedoc — ^k) donna que en — ^l) disner à ses presidens

1. Cette addition imprudente précise l'allusion ci-dessus (cf. *B. de M. h.*, p. 396-398).

2. Roussillon, Isère, ch. I. de cant., arr. de Vienne. Le fait se place à la cours du grand voyage de la cour dans le Midi en 1564-1565. Catherine de Médicis et Charles IX séjournèrent à Roussillon du 17 juillet au 15 août 1564 (Abel Jouan, *Voyage de Charles IX*, p. 10 dans d'Aulx, *Pièce fugitive* t. I).

3. Sur les rapports de Monluc avec Jeanne d'Albret et sur ses relations secrètes avec Philippe II, cf. *B. de M. h.*, p. 178-180, 182-181.

4. En janvier-avril 1565.

5. Michel de l'Hospital, né à Aguerperse en 1517, chancelier de France (mars 1560 - 1^{er} fév. 1573), mort à Bellebat le 13 mars 1573.

6. Jean Daffis, conseiller (7 sept. 1530), président (17 oct. 1556), premier président au Parlement de Toulouse (4 janvier 1563), conseiller d'Etat

luy dict qu'il trouveroit la Guyenne toute ^a pleine de vivres : et il luy respondit : « Et que veut dire cela ? car l'on a voulu faire entendre au Roy et à la Roïne qu'ils ne trouveroient rien à manger en la Guyenne, et que monsieur de Monluc ^b avoit ruyné tout le pays » Alors tous ceux qui estoient à table luy ^c attestarent du contraire, et qu'il trouveroit le pays bien policé, comme il fest à son dire propre. La Roïne aussi, qui craignoit que les vivres luy fallissent à Bayonne, vid qu'à ^d la fin il fallust ^e jetter les chairs par les rues ^f. Et avant ^g leur venue, La Gravière ^h, seneschal de Quercy ⁱ, revenant de la cour, passa à ma maison de Stillac ^j, où il se couffa si bien du ^k bon vin que je luy donnay, qu'il songea la nuict que je luy avois dict que je voulois rendre la Guyenne au roy d'Espagne, et que monsieur le cardinal d'Armaignac ^l, messieurs de

^a Ed. : Montluc.

^a) toute la Guyenne — ^b) tous les presdians luy — ^c) Bayonne et à ^d) falloit — ^e) paravant — ^f) Grevyère — ^g) d'Estillac — ^h) de

(5 juin 1561), mort le 18 août 1581, épousa Catherine de Tournœur (F. Vindry, *Les Parlementaires français au XVI^e siècle*, t. II, Paris, 1912, in 8°, p. 141-142).

1. Ce n'était pas l'avis des ambassadeurs anglais et vénitien. Smith écrivait de Bordeaux, le 10 avril 1565, que la cour avait quitté Toulouse par suite du manque de vivres, et il envoyait une proclamation qui permettait de se rendre compte de la cherté générale (*State papers, foreign, 1564-1565*, n° 1090). « La cour, annonçait Jacopo Suriano, de Podensac, le 26 mai, à cause de la cherté des vivres va quitter Mont-de-Marsan pour se rendre à Dax, mais elle s'arrêtera auparavant à Tarnos, un ou deux jours, parce qu'elle ne pourrait s'y nourrir plus longtemps. À Dax, on restera sept ou huit jours, puis on ira à Bayonne, où l'on séjournera dix jours au plus, à cause du manque de vivres » (R. N., ms. ital. 1721, f° 235, dépêche insérée par erreur dans la Rix 4, années 1565-1566). L'insuffisance des approvisionnements fut aussi donnée comme raison pour empêcher le corps diplomatique de venir jusqu'à Bayonne et pour l'obliger à loger à Saint-Sever (Smith à Cecil, Bordeaux, 1^{er} mai; *Nouvelles de France*, même date, dans *State papers, foreign, 1564-1565*, n° 1134, 1116).

2. François Séguier, fils de Jean Séguier, sieur de la Gravière en Quercy, Villaudrie, La Mothe, juge d'Albigeois, sénéchal de Quercy (22 nov. 1538 - 15 janv. 1573), conseiller au grand conseil, testa le 30 janv. 1599. Il épousa, le 3 déc. 1557, Marguerite du Faur, veuve de Raymond Daffis. [Communiqué de M. F. Vindry.]

3. Le château d'Estillac, en Agenais, sur la r. g. de la Garonne, occupe une hauteur au S.-O. d'Agen. Il existait dès la fin du XIII^e siècle. Il fut agrandi et remanié, en particulier par Monluc (cf. G. Tholin et Ph. Laurun, *Le Château d'Estillac*, Agen, 1898, in 8°).

4. Cf. p. 65, n. 3.

Terride^a et de Negrepelice^b et beaucoup d'autres estoient de mon intelligence, et que, s'il en vouloit estre, je le ferois le plus grand homme de sa race. Et s'en alla avec ce bonnet de nuit dire^c cela à monsieur de Marchastel^d, lequel despescha incontinent Rappin^e à la cour, pour porter ces^f nouvelles au Roy; et fut creu pour quelques jours, car la Royne me despêcha du Plessis¹ en poste m'advertir que je ne me misse point en crainte, car ils n'en avoient rien creu. Desjà en avois-je esté adverty; à quoy je ne faisois pas grand fondement, ayant tant de fiance en la Royne qu'elle ne croiroit pas légèrement cela. Le Plessis, valet de chambre du Roy, me trouva à Agen que je dansois (*encores se faut il quelquefois donner du bon temps*) en compagnie de quinze ou vingt damoiselles, lesquelles² estoient venues veoir ma belle fille, madame de Caupène³, laquelle⁴ encores n'estoit venue en ce

a) Tarride — b) marquis de Negrepelice (comme il est.) dire — c) ses — d) Duplessis — e) Rappin — f) Caupène — 1) qu.

1. Cf. t. I, p. 343, n. 3.

2. Louis le Vêze-Garmain, comte de Negrepelisse et Moricon, baron de Longue, vicomte de Carcasson, fils d'Antoine le Vêze-Garmain et de Françoise d'Aure Aster, marié le 2 fév. 1519, gentilhomme de la chambre (31 oct. 1519), chevalier de l'ordre (28 fév. 1521), cap. de gend. (janv. 1528 — 13 oct. 1569). Il épousa (5 août 1540) Marguerite de Foix-Candale (F. Viandry, *l'act.*, p. 190).

3. Geoffroy Astorg Adolbert de Cardaillac, seigneur de Thoirax et de Marchastel, baron de Peyre après la mort de son frère François, tué à la Saint-Barthélemy. Il épousa, le 21 juin 1529, Marie de Quelleres, veuve d'Antoine de Cairès, s' d'Entraigues, et mourut en 1608 (Communay, *Les Huguenots en Béarn*, p. 62, n. 2).

4. Probablement Antoine de Rappin (et non Philibert, son frère), attaché en 1543 à M^{re} de Negrepelisse et cité dans une dépêche de Fourquevaux à Saint-Sulpice, 23 mars 1544. « Je le veux chier à vous dire comment Rappin, que vous avez cogné aultresfois, se croye, qu'il estoit à mons^r de Negrepelisse, est allé avancer quelque mechant propos contre m^r de Monluc, d'avoir intelligence avec le roy catholique... » (ed. Calix, *Guerres de religion dans le Sud-Ouest de la France, d'après les papiers des seigneurs de Saint-Sulpice* — Paris-Toulouse-Cahors-Albi, 1906, in-4, col. 36 et n. 3).

5. Le s^r du Plessis, valet de chambre de Charles IX, non un gentilhomme de la chambre en 1561 (*L. resp. de Cath. de Med.*, t. I, p. 26), est cité dans les correspondances du temps sous le nom que lui donne ici Monluc. Charles IX l'envoya, le 18 janv. 1568, porter une lettre aux habitants de La Rochelle (*ibid.*, t. III, p. 104).

6. Marguerite de Caupène, fille de François de Caupène et de Françoise de Cauna, épousa, le 6 juillet 1603, Pierre Bertrand de Monluc.

pays. Et voylà comme ma trahison se trouva veritable. Nous en demandasmes raison à Leurs Majestez; mais nous ne la sceusmes jamais avoir¹. Et voylà pourquoy il se trouve tant de rapporteurs et calomniateurs^a en ce royaume; car l'on n'en faict jamais aucune justice, non plus que aux cours de Parlement des^b faux tesmoins. Mais j'espère que Dieu en donnera quelque jour la cognoissance au Roy du tout, et en fera couper tant de testes qu'il reglera son royaume et^c chassera^d toute ceste vermine^e.

Encores que toutes choses qui m'ont esté supposées se soyent trouvées fauces^f et sans nulle apparence de verité, ayant mes faicts tesmoigné tout le^g contraire, tant^h du passé que du present, si n'a-on jamais peu faire que la Roïne n'en aye creu *quelque chose*, ou à tout le moins elle s'est mise en douteⁱ, car je m'en suis bien resseny. *Je croy toutes-fois que c'estoit pour ne me faire donner aucune recompence au Roy des services que j'ay faicts, lesquels elle sçait bien. Et sçait bien aussi que je ne suis pas Espagnol, et n'ay nulle praticque hors le royaume ny autre que pour le service du Roy. Elle ne croyoit pas celu lorsqu'elle m'entretint à Thoulouse avec l'armes, sur un coffre où elle estoit assise entre messieurs les cardinaux de Bourbon² et de Guise³. Sa Majesté s'en souviendra, s'il lui plaist; car,*

a) controveurs — b) de — c) royaume à la verité et — d) en expulsera — e) meschancelié — f) mensongères — g) au — h) contraire de toutes ses impostures tant — i) ne l' — j) opinion de le voullant croire

1. Le cardinal d'Armagnac, Monluc, Mirapoix, Terride et Negropelisse demandèrent, par lettre collective, datée de l'abbaye de Belleperche, le 15 mai 1574 (*Hist. de Languedoc*, éd. Privat, t. XII, p. 77), réparation de l'accusation de Rapiin. Le 30 mai, Damville, impliqué dans l'affaire, protesta à son tour par lettre datée d'Avignon (B. N., ms. fr. n. acq. 6013, f° 31, orig.). L'affaire n'eut pas de suite, Rapiin fut remis en liberté (cf. *B. de M. A.*, p. 486-487).

2. Charles de Bourbon, 3^e fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, né à La Ferté-sous-Jouarre le 22 dec. 1520, évêque de Nevers (1540), de Saintes (1544), cardinal (1548), archevêque de Rouen (1550), proclamé roi par les Ligueurs (1593), mort en prison à Fontenay-le Comte, le 9 mai 1590.

3. Cf. t. I, p. 10, n. 2.

encor que beaucoup de choses passent par sa teste, elle a bonne memoire¹. Ce fust elle-mesme qui me dict qu'ayant receu la nouvelle de la perte de la bataille de Dreux (car quelque brave lance fuit des premiers et alla porter ceste sauce nouvelle²), elle entra à part soy en conseil qu'est-ce qu'elle feroit. Enfin elle print resolution, si le boiteux³ portoit nouvelle certaine de ceste perte, de se desrober à peu de troupe avec le Roy et Monsieur, et tâcher de guigner la Guyenne, passant par l'Auvergne, pour l'esperance qu'elle avoit en moy (car aussi la Guyenne estoit nette), et puis le Roy et elle eussent aisément eu secours d'ailleurs. Dieu soit loué que Leurs Majestez n'en sont pas venues là ! Mais cecy se verra mieuz cy après. Si faut il que Sa Majesté sçache que jusques icy je ne l'ay pas fort pressée de demandes, ny eux aussi ne se sont pas fort tourmentez de m'en donner, m'ayant refusé la comté de Gaure (qui ne vaut que douze cents livres de rente) après les premiers troubles⁴. Un chacun sçait le service que je fis au Roy et à la conservation de la Guyenne, non que je me plaigne de Sa Majesté, car son père et luy m'ont faict et plus d'honneur et plus de bien que je ne merite. Je n'euz jamais esperance d'estre recompensé

a) et

1. Monluc avait déjà rappelé ce fait dans son *Harours en rix sur le faict de la paix*, de 1573 (éd. de Ruble, t. V, p. 307). Il l'a consigné une autre fois dans les *Commentaires*, au début du livre VI.

2. C'était Vielleville, d'après une dépêche de l'ambassadeur vénitien Barbaro, Paris, 20 décembre 1562 (B. N., ms. ital. 1721, t. 627). Cf. pourtant de Ruble, *Journ. d'Albret*, p. 381-383, qui cite d'autres noms et dit que Vielleville, au contraire, fut seul à douter de la défaite.

3. *Attendre le boiteux*, locution proverbiale qui signifie attendre la confirmation d'une nouvelle, le temps, l'occasion favorable. Lacurne la signale dans Rabelais (*Promoteur* t. V, p. 21), et Littré dans Corneille (*Naïve du Menteur*, a. I, sc. 1, v. 32).

4. Charles IX à Monluc, Bois-de-Vincennes, novembre 1562. « Quant à la comté de Gaure, qui vous avoyt esté baillée cy devant en recompense des services que vous avez faictz à ceste couronne, et depuis osée par la reunion generale qui se fit de tout le domaine, je vous puyz assurer que je suis bien marry de ne vous pouvoyr en cela satisfaire comme je desireroys ; mais il n'y a prince ni seigneur en mon royaume pour qui il n'yt esté faict, et si je commençoys, ce seroyt une crevice estreinte, qui me porteroyt pre judice de plus de cent mille livres de rentes. » (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XLII, p. 273-274.)

de service que j'eusse faict ny que je scaurois faire. ayant esté respondu à un personnage, qui est encores en vie, que j'estois desjà trop grand en ce pays, *lorsqu'on parloit pour moy* ; ce que je confesse, non pas en biens, mais en amitié de tous les trois estats de la Guyenne, pour la loyauté et fidelité qu'ils ont cogneu que j'ay tousjours porté^a au service du Roy et à sa couronne, et aussi que j'ay tousjours tasché de soulager le pays de garnisons et de tous autres subsides, là où j'ay peu avoir le moyen de les en garder. Et espère que, au retour des commissaires qui sont par deçà^b, se verra la verité. *Je ne les ay pas gaignez, car je n'ay pas seulement voulu parler à eux : qu'ils fassent à pis faire*. Et quant à estre riche pour les^c biens, il y n cinquante^d ans que je commande, ayant esté trois fois lieutenant de roy, trois fois maistre de camp, gouverneur de places, capitaine de gens de pied et de gens à cheval ; et^e avecques tous ces^f estats je n'ay jamais sceu tant faire que j'aye acquis que trois mestairies et rachapté un moulin qui avoit esté de ma maison, et^g tout cela ne monte que de quatorze à quinze mil francs. Voylà toutes les richesses et acquisitions que j'ay jamais faict ; et tout le bien que je possède aujourd'huy ne pourroit^h estre afferméⁱ à plus de quatre mil cinq cents francs de rente. Je^j voudrois bien que l'on m'eust reproché que j'estois trop grand pour les grands biens que le Roy m'avoit faicts, et non pour ne m'en avoir donné^k et estre demeuré pauvre^l comme je suis. Dieu soit loué du tout de ce qu'il m'a faict homme de bien et m'a tousjours maintenu portant la teste levée ! Je^m neⁿ crains homme qui soit dessus la terre, je^o n'ay jamais^p faict acte que d'homme de bien et^q loyal subject et serviteur de mon Roy, et ne l'ay

a) apporté b) des c) à près de cinquante d) que e) ses f) que
— g) sauroit h) arrante — i) et — j) faict — k) coquyn — l) terre, que je
m) n'en — n) terre que je — o) toujours p) bien, de bon et

r. Allusion à l'enquête de du Gast et de Mondoulcet en 1570-1571 (cf. t. I, p. 8).

jamais servy en masque ny en dissimulation ; car mes faicts et ma parolle ont tousjours cheminé par un chemin, et n'eux jamais intelligence ny amitié avec les ennemis de mon Roy et maistre *Et qui sera roigneux, si se gratte hardiment ; car je ne me demange ny dans le cœur, ny dehors, ayant tousjours porté les ongles si accoursies que je n'ay eu jamais besoin d'elles : dont j'en loue Dieu et le remercie très-humblement, qui m'a conduit et aidé jusques icy sans reproche aucun. Et espère qu'il^a me fera ceste grâce que, comme il a accompagné ma fortune aux armes jusques icy, il accompagnera ma renommée jusques à mon enterrement, et après ma fin mes parens et mes amis n'auront point de honte de m'avoir esté parens, amys et^b compagnons. et espère qu'avec ceste belle robe blanche de fidelité et loyauté je me marqueray pour jamais, en despit de ceux qui m'ont tousjours porté envie. Tant y a que si le roy Henry, mon bon maistre, eust vescu, tous ces malheurs ne me fussent pas advenuz, ny au royaume, qui est pis Je lairray donc ces^c propos, estant peust-estre entré trop en colère pour la mort et perte du meilleur roy que la France auru jamais*

Je^d ne me veuz mesler d'escrire les inimitiez, les rebel lions qui ont esté faictes^e depuis jusques à la mort du roy François second^f, encores que j'en sceusse bien escrire quelque chose pour estre de ce temps-là ; car je ne suis point historien, ny n'escriis ce livre^g par manière d'histoire, mais seulement afin que^h chacun cognoisse que je n'ay pas porté les armes si long temps inutilement, et aussi afinⁱ que mes compagnons et amis prennent exemple en mes faicts (il en y a prou dontⁱ ils se pourroient bien aider, quand ils se trouveroient en tels affaires), et aussi que mon escripture sera cause que ma memoire

a) qui — b) ny — c) ce — d) et — e) faictz — f) livre — g) d'histoire, sinon pour que — h) pour — i) de que

1. François II mourut à Orléans, le jeudi 5 décembre 1560

ne mourra pas si tost, qui est tout ce que les hommes qui ont vescu en ce monde, portant les armes en gens de bien et sans reproche, doivent desirer, *car tout le reste n'est rien. Tant que le monde durera, je croy qu'on trouvera nouvelles de ces braves et vaillans capitaines, de Lautrec, Bayard, de Foix, de Brissac, de Strossi, de Guise et de tant d'autres qui ont vescu despuis l'advenement du roy François premier à la couronne, parmy lesquels peut-estre le nom de Monluc * pourra estre en credit. Et puisque Dieu m'a osté mes enfans, qui sont tous morts faisant service aux roys mes maistres, les jeunes Monlucs ** qui en sont sortis¹ tascheront de devancer leur ayeul. Je ne veuz donc rien escrire du règne du roy François second, et comme on joïa au boutehors à la cour ; aussi ne fut ce que rebellions et seditions². J'en sçay bien des particularitez, pour avoir esté fort privé du roy de Navarre et de monsieur le prince de Condé³ ; mais, comme j'ay dict, je laisse ce subject aux historiens pour parachever le reste de ma vie. Et commenceray à escrire les combats où je me suis trouvé durant ces guerres civiles, esquelles il m'a fallu, contre mon naturel, user non-seulement de rigueur, mais de cruauté.*

* *Ed* Monluc ** *Ed* : Monlucs

1. Jean-Blaise et Charles, fils du capitaine Peyrot, et Adrian, fils de Fabien

2. Sur les raisons de ce silence et sur cette lacune, cf. *B de M k*, p 384-393.

3. Nouvelle allusion imprudente (cf p. 384, n 4)

LIVRE CINQUIESME

Le^a roy François deuxiesme estant^b mort à Orléans, où j'estois, j'allay trouver la^c Royne. mère du Roy; et encore qu'elle fust^d bien malade, elle^e me fist cest^f honneur de commander qu'on me laissast entrer. J'avois^g cogneu les^h menéesⁱ qui se faisoient, lesquelles^j ne me plaisoient guière^k, et mesmement sur les Estats qui se tindrent^l; si que je^m cogneuz bien que nous ne demeurerions pas long temps en paix, ce qui me fist resoudre de me retirer deⁿ la cour, afin de n'estre embarrassé^o parmy les uns ou^p les autres: car on m'y avoit jà trouvé^q contre toute raison, ainsi^r que je veuz que Dieu m'aide^s. Qui fust cause que, prenant congé de Sa Majesté, je luy dis ces mots, *ne la voulant entretenir longuement à cause de son mal*: « Madame, je m'en vois en Gascoigne avecques delibération de vous faire toute ma vie très-humble service. Je^p

^a *Leçon du ms. Ed* embrassé.

a) Or après que le — b) feust — c) Orléans, je prins congé de la — d) qu'estoit — e) et — f) ceste — g) entrer pour prendre congé d'elle J'avois — h) des — i) maniemens — j) qui — k) tindrent, et le tout entendu je — l) pour et me resoleuz de m'ouster de — m) ny — n) car je m'y estois desjà trouvé — o) ainsin — p) et

1. Allusion aux événements qui suivirent la mort de François II prise de possession de la régence par Catherine de Medicis, élévation soudaine du roi de Navarre, mise en liberté du prince de Condé, retour du connétable, disgrâce des Guise.

2. Etats Généraux d'Orléans, ouverts le 13 déc. 1560, clos le 31 janvier 1561.

3. Montluc était à la cour depuis le mois de septembre 1560. Il y était venu pour se disculper de l'accusation portée contre lui par Jacques de Latrague, agent secret du roi de Navarre (cf. *B. de M. h.*, p. 391). Il assista, le 29 septembre, à Poissy, à l'assemblée générale de l'ordre de Saint-Michel (*Mém. de Castelnau, add. de J. Le Laboureur*, Bruxelles, 1731, in-8°, 3 vol., t. I, p. 368; cf. aussi Brantôme, éd. Lalanne, t. IV, p. 94).

supplie très-humblement *Vostre Majesté* croire que, s'il y advient quelque chose ^a qui merite que ^b vous ayez affaire de voz serviteurs, je vous promets et vous donne ma foy que je ne tiendray jamais autre party que le vostre et celuy de messeigneurs voz enfans, *et seray si soudain à cheval que vous me le commanderez*. » Le jour propre que le roy François estoit mort, la nuict, je luy en avois donné toute telle assurance. Alors elle me fist cest honneur de me remercier. Madame de Cursol ¹, qui estoit au chevet ^c de son liet, luy dict : « Madame, vous ne l'en devriez pas laisser aller, car vous n'avez point de plus fidelles serviteurs que ceux de Monluc ^d. » Alors je respondis : « Madame, vous ne demeurerez jamais sans avoir des Monlucs ^e ; car il vous en demeure encores trois, qui sont mes deux frères et mon fils. Vous ^f mourrons tous à voz pieds pour vostre service. » Sa Majesté me remercia fort. *Elle qui avoit beaucoup d'entendement et l'a bien monstré, voyoit bien qu'ayant tant d'affaires sur les bras parmy la jeunesse de ses enfans, qu'elle auroit affaire des personnes. Elle se ressouviendra de ce qu'elle me dict et si j'ay manqué d'exercuter ce qu'elle me commanda ; ce sont lettres closes.* Et ^g ainsi ^f je prins congé d'elle. Madame de Cursol ^g vint après moy jusques à demy chambre, et là me dict adieu, et madame de Curton ² pareillement. Et ainsi ^f m'en vins à ma maison.

Ed. : ¹ Montluc. — ² Ed. Montluc.

a, chose aucune — b) dont — c) chef — d, que tous — e) *Majesté* se print à rire et — f) ainsi — g) Cursol

1. Louise de Clermont, née en 1504, morte en 1596, épousa 1° François du Bellay, prince d'Évelot et comte de Tonnerre ; 2° Antoine de Crussol, duc d'Uzès (10 avril 1556). Elle était célèbre à la cour par son esprit et ses saillies. Son mari était chevalier d'honneur de la reine-mère.

2. Charlotte de Vienne, fille de Gérard de Vienne et de Bénigne de Dinteville, née à Condrieu le 4 janv. 1513, dame de Pontchâteau, Lussac, La Fournaise et Boissonnelle, dame d'honneur de Catherine de Médicis, quatrième femme de Joachim de Chabannes, sieur de Curton, sénéchal de Toulous et d'Albigens, chevalier d'honneur de la reine-mère, qu'elle épousa le 17 février 1548. Elle était veuve de Jacques de Beaufort s' de Montbessier, qu'elle avait épousé le 17 nov. 1526. Elle vivait encore le 13 octobre 1586. — Le 4 mars 1567, Monluc priait Robert de Gontaut, évêque de

Quelques ^a mois après mon retour, j'entendois de toutes parts de terribles langages et d'audacieuses parolles, que les ministres *qui portoient une nouvelle foy* tenoient, mesmement contre l'autorité royalle. J'oyois dire qu'ils imposoient deniers; d'autre part, qu'ils faisoient des capitaines, enrollemens de soldats ^d, assemblées aux maisons des seigneurs de ce païs qui estoient de ceste ^b religion nouvelle, *ce qu'a causé tant de maux*, des massacres qui se faisoient les uns sur les autres. Je voiois ^c croistre de jour à autre le mal, et ne voiois personne qui se monstrost pour le Roi. J'oyois dire aussi que la pluspart de tous ceux qui se mesloyent des finances estoient de ceste ^e religion, *car le naturel de l'homme est d'aimer les nouveautés*, et le pis, d'où est procedé tout le malheur, que les gens de justice aux parlemens, seneschauccées et autres juges abandonnoient la religion *ancienne* et du Roy pour ^f prendre ^g la nouvelle ^h. Voyois aussi des ⁱ noms estranges ^k de ^l surveillans, diacres, *concistoires*, sinodes colloques, n'ayant jamais esté dejuné ^j de telles viandes. J'oyois dire que les surveillans avoient des nerf[s] de bœuf, qu'ils appelloient johanots ^k, desquels ils maltraitoyent et bat

^a) maison. Et quelques. ^b) la — c) voyant. ^d) d'es — e) et. ^f) prenoient. ^g) de — h) nous et charges estranges. ⁱ) qu'on a soit. ^j) repel. ^k) jet au toiz.

Condoin, de s'informer à la cour si l'evêque de Valence avait « encore parlé avec madame de Carlton pour les batailles » de Charlotte-Catherine (ed. de Rable, t. V, p. 17-18).

1. Allusion au synode de Cairac (nov. 1561), qui avait divisé la Guienne en sept colloques ou prévu la levée de compagnies, dont les capitaines étaient sous la liepèr d'ance des églises. Cf. Bourgeon, *La Réforme à Nérac. Les origines (1559-1560)*, Toulouse, 1880, in 8°, p. 83-84; G. Tholin, *La ville d'Agen pendant les guerres de religion du XVI^e siècle (Revue de l'Agenais, t. XIV, p. 139-140)*. H. Lehr, *Les Protestants d'autrefois. Vie et institutions militaires*, Paris, 1901, in-12, p. 3.

2. Le ministre Richard écrivait à Calvin, de Gironde, le 26 janvier 1562 : « J'ay les officiers du roy de Navarre qui me conduisent. Et depuis deux mois en ça, la messe est oustée de toutes les terres du roy de Navarre. Dimanche, 18 janvier, nous avons fait nostre première cène... en la maison du juge de ceste ville, en une grande salle où il pent leur huit ou neuf cens personnes. Il a cognoissance il y a plus de xxv ans. » (*Calvini opera omnia*, t. XIV, col. 264-267.)

toient rudement ^a les pauvres ^b paysans, s'ils n'alloient à la ^c presche; le peuple ^d abandonné de la justice, car, comme ils s'alloyent plaindre, ils n'estoyent payez que d'injures, et n'y avoit sergent qui ozast entreprendre de faire executions pour les catholiques, sinon pour les huguenots seulement (*car ainsi les appella-on, je ne sçay pourquoy*), demeurant le reste des juges et officiers du Roy, qui estoient catholiques, si intimidés qu'ils n'eussent ozé commander faire une information à peine de leurs vies. Tout cecy ne me presageoit autre chose que ce que j'en ay veu advenir depuis.

Et m'en revenant d'une maison mienne à celle de Stillac ^e, je trouvay la ville de La Plume ^f assiegée de trois ou quatre cents hommes. J'avois le capitaine Monluc ^g, *mon fils*, avecques moy, et luy dis qu'il alast avecques toutes gracieuses parolles parler à eux; car je n'avois que ^h dix ou douze chevaux. Il ⁱ fist tant qu'il gaigna les Brimonts ^j, principaux ^k chefs de ceste ^l entreprinse, estant faicte pour oster deux prisonniers de leur religion, que *ceux de la justice de La Plume* tenoient ^m. Mon fils leur ⁿ promit que, s'ils se vouloient retirer, *que* je les ^o ferois rendre, ce qu'ils firent. Et le lendemain j' ^p allay parler avec les officiers de ladicte ville, ausquels remonstray que pour ces ^q deux prisonniers ils ne devoient pas permettre ^r que l'on

^a *Ed* : Montluc.

a) cruellement — b) pauvres — c) leur — d) peulle — e) d'Estilhac
f) car entre luy et moy n'avions que — g) et — h) Brimontz qu'estoient les
prinseppaulx — i) d'este — j) tenoit — k) luy — l) leur s — m) je m en
— n) ses — o) vouloir

1. Laplume, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, ch. l. de cant.

2. Il s'agit des seigneurs de la Salle de Brimont, fief noble, au sujet duquel Jean le Bergès, bourgeois et médecin d'Agen, eut des démêlés avec les jurats de Laplume (Arch. dep. de Lot-et-Garonne, BB, 1, jurades de Laplume) [Communc. de M. l'abbé Dubois.]

3. L'*histoire ecclésiastique des églises reformées au royaume de France* (éd. Baum, Cunitz et Reuss, Paris, 1883-1889, in-4°, 3 vol., t. I, p. 877) parle des excès commis, dans les premiers mois de 1561, par les catholiques de « Plume en Bruiles [Brathois]. . sollicités par leur baillly, gendre de Nort, consul d'Agen ».

commençast une sedition, de sorte qu'ils me les amenèrent^a et les laissèrent aller^b.

Monsieur de Burie^c, qui commandoit en ce temps en absence du roy de Navarre en Guyenne, estoit à Bourdeaux, où il y avoit autant de commencement de besoigne que en autre lieu du pays^d. Je n'oyois^d point dire qu'il se remuast beaucoup, et croy qu'il estoit bien estonné. De ma part je n'avois charge de rien que de ma compagnie. Et m'en estois voulu une fois mesler, à la requeste de la cour presidiale d'Agen et consuls, pour un ministre que la justice tenoit prisonnier³, dont toute la ville estoit esmeuë les uns contre les autres. Et me vindrent les consuls prier de venir jusques à^e Agen, car autrement les habitans s'alloient coupper la gorge les uns aux autres; ce que je fis. Et à mon arrivée la peur print aux huguenots d'eux-mesmes, de sorte que les uns se cachoient dans les caves et les autres sautoient par dessus les murailles, non que je leur en donnasse occasion, car *encor je ne leur avois fait jamais mal*. Je ne fis qu'aller prendre le ministre en une maison, pour le livrer entre les mains de la justice, et après m'en retournay⁴; *mais ces gens ont toujours eu peur*

a) crourent — b) les lacharent les laissant aller — c) Hurye — d) n'oyant
e) audict

1. Montuc, en adoptant cette attitude pacificatrice, se conformait à l'ordonnance royale du 18 janvier 1561, qui avait enjoint de mettre en liberté tous les prisonniers détenus pour cause de religion (de Ruble, *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, Paris, 1881-1886, in-8°, 4 vol., t. III, p. 36). Une ordonnance de Burie, datée d'Agen, 8 octobre 1561, relève, parmi les excès commis par les réformés, un siège de Laplume, qui paraît bien être celui dont parlent les *Commentaires* Gaffarel (*Le capitaine Peyrot Montuc*, dans *Revue historique*, t. IX, p. 179) et Tierny (*Montuc à Estillac*, dans *Revue de l'Agenais*, 1895, p. 311) placent ce fait fin janvier 1561, l'un et l'autre sans dire sur quoi ils se fondent.

2. Cf. Gaullieur, *Hist. de la Réformation à Bourdeaux...* Paris-New-York-Bordeaux, 1884, in-8°, t. I, seul paru, p. 239-240.

3. Ce ministre était Jacques Fontaine ou La Fontaine.

4. Montuc assista, fin mai 1560, à la délibération où la majorité catholique des conseillers au présidial et des consuls décida qu'on surveillerait étroitement le prisonnier et qu'on avertirait le roi de ce qui se passait (Jurade d'Agen du 1^{er} juin 1560, dans Bourgeon, *op. cit.*, p. 85-86; Jurade d'Agen du 16 févr. 1561, dans *Arch. hist. de la Gir.*, t. XXIX, p. 23). Cf. le dramatique récit de l'interrogatoire de Fontaine par Montuc dans l'*Hist. eccl.*

de mon nom en Guyenne, comme ils ont eu France de celui de Guise. Le roy de Navarre me^a sentit si mauvais gré de ce que je fis qu'il m'en voulut^b mal mortel^c, et escrivit^d au Roy que je l'avois despossédé de l'estat de lieutenant de roy, le^e priant^e de luy mander s'il m'en avoit donné la charge ; de quoy il deliberoit^f de se^g venger, à quelque pris que ce fust. Cecy advint^h vivant encores le roy François², car de ce temps-là ces nouvelles gens commencèrent à remuer besogne. Monsieur de Guiseⁱ me manda par mon fils le capitaine Monluc^j que je recerchasse^k tous les moyens que je pourrois pour me remettre en sa bonne grâce, et que, encores que le Roy eust trouvé bon ce que j'avois faict, neantmoins il ne le vouloit monstrier^k, et qu'il falloit qu'il en usast ainsi. Ceste lettre cuida estre cause de ma ruyne, car sans cela je ne m'y fusse jamais racointé ; car j'aimois micux me tenir sur^l mes gardes et en ma deffence que non me trouver meslé^m en aucune chose qu'en ce que le Roy me commanderoit. Mais il me sembloit que je ne pouvois faillir, suivant le conseil de monseigneur de Guise, car il gouvernoit entièrement tout à la cour³.

Orⁿ, pour retourner à mon principal, ayant veu et entendu toutes ces² besoignes et ces nouvelles choses qui se dressaient encores beaucoup plus depuis mon retour et après la mort du Roy, car lors on parloit ouvertement, je delibe

^a Ed. Monluc

a) en — b) vouloit — c) escript — d) et luy — e) prioit — f) il se deliberoit — g) son — h) estoit — i) Guyse — j) recerchasse — k) démonstrier
l) soultz — m) embarrasse — n) et — o) ses

t. I, p. 361-367 et les informations fantaisistes des ambassadeurs Micheli, 16 juin 1560 (B. N., ms. Ital. 1731, f^o 113 v^o-114 r^o) et Throckmorton, 14 juin (State papers, foreign, 1560, n^o 232).

1. Le 2 juillet 1560, Antoine de Bourbon, qui favorisait alors ouvertement les réformes, écrit aux consuls d'Agen une lettre sévère, où il leur ordonne de remettre en liberté le procureur au présidial Lagrange, arrêté en même temps que le ministre Fontaine (Marquis de Rochambeau, *Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret*, Paris, 1877, in-8°, p. 211).

2. Monluc a pris soin de dater le fait, qui se place exactement fin mai 1560.

3. Monluc omet de préciser de quelle façon il se remit en la bonne grâce du roi de Navarre ; il ne dit rien de son rôle à Nérac en juin 1560 (Cf. B. de M. h., p. 390-391).

ray m'en retourner à la cour¹, pour ne bouger d'auprès de la Royne et de ses enfans^a, et là mourir à leurs pieds contre tous ceux qui se presenteroient *pour* leur estre contraires, tout ainsi^b que j'avois promis à la Royne, et me mis en chemin. La cour estoit pour lors à Saint Germain-en-Laye². Je^c ne demeuray que deux jours à Paris, et ne trouvay personne^d de la maison de Guise^e ny autres que la Royne, le roy de Navarre, monsieur le prince de Condé et monsieur le cardinal de Ferrare, là ou je fuz le bien venu de Sa Majesté et de tous. La Royne et le roy de Navarre me tirarent à part et me demandèrent comment les affaires se portoient en Gascoigne. Je leur dis qu'ils ne se portoient pas encores trop mal, mais que je me craignois qu'ils iroient^f de mal en pis; et leur^g dis les raisons pour lesquelles il me^h sembloit avoir cogneu que l'on ne demeureroit pas long temps sans venir aux prinses. Je n'y demeuray que cinq jours, dans lesquels arriva la nouvelleⁱ que les huguenots s'estoient eslevez à Marmande³, et avoient tué les religieux de Saint-François, bruslé⁴ le monastère⁴; tout à coup d'autres nouvelles du massacre que les catholiques avoient fait à Cahours⁵ sur

¹ *Ed.* — 1. *arr.*

^a) et des enfans — ^b) ainsi — ^c) et — ^d) trouvay à la cour, *personne* — ^e) Guise — ^f) qu'ils y iroient — ^g) raisons qui me — ^h) les nouvelles — ⁱ) François et bruslé.

1. Sur ce second voyage à la cour, qui se place en nov.-déc. 1561, cf. *B. de M. h.*, p. 398-399.

2. Montuc assista, le 7 et le 8 décembre, à Saint-Germain, à la création des nouveaux chevaliers de l'ordre, au nombre desquels fut son frère M. de Lioux (*Suite papers, foreign, 1561-1562*, n° 70.)

3. Marmande, Lot-et-Garonne, ch. 1. d'arr.

4. Fin novembre 1561. Cf. *Hist. eccl.*, t. I, p. 800. Une lettre anonyme du 16 novembre dit que dans tout l'Agenais « on courroit à force » les prêtres et les religieux, « comme l'on fait des lievres en Beauce. » (*B. N.*, ms. fr., 6948, cite par Gaultier, *op. cit.*, p. 319.)

5. Cahors, Lot, ch. 1. — Le massacre avait eu lieu le 16 novembre, « à huit heures du matin ». Les consuls l'annoncèrent à la reine le 13 décembre (de Ruble, *Jeanne d'Albret et la Guerre civile*, Paris, 1897, in-8°, t. I (seul paru), p. 435-436). — Cf. le récit de l'*Hist. eccl.*, t. I, p. 940-941.

les huguenots, et ^a celui de Grenade, près Toulouse ^b 1. Puis après arriva la nouvelle de la mort de monsieur de Fumel ^c, qui ^d *fust massacré fort cruellement par ses propres subjects. qui estoient huguenots* ^e. Cela donna plus de travail à l'esprit de la Royne que tout le demeurant, et cogneut bien Sa Majesté que ce que je luy avois prédit, qu'on ne demeureroit guères sans venir aux prises, estoit veritable. On demeura ^f deux jours sans se pouvoir resoudre par quel bout on pouroit ^g commencer à esteindre ce feu. Le roy de Navarre vouloit que la Royne escrivit des lettres à monsieur de Burie pour y donner ordre. La Royne disoit que si autre que luy n'y mettoit la main, qu'il ne s'y en donroit ^h point. La Royne monstroît qu'elle avoit quelque soupçon de luy, *et sçay bien ce qu'elle m'en dist. Il faut peu de chose pour nous rendre suspects*. Je cogneuz aussi que le roy de Navarre ne me faisoit pas si grand chère comme auparavant, et croy que cela venoit de ce que je ne me randois pas subject à luy et ⁱ ne bougeois d'auprès de la Royne. A la fin ils se resolurent de m'envoyer en Guyenne, avecques patentes ^j et permission de lever gens à pied et à cheval pour courir sus aux uns et aux autres qui prendroient les armes ^k. Je reje'ttay tant

^a *Leçon du ms. Ed. donneoit.*

^a) puis ^b) Tholose — ^c) que ^d) et demeurèrent — ^e) ilz pourroient
^f) si — ^g) ainsi

1. Grenade, Haute-Garonne, arr. de Toulouse, ch.-l. de cant. — Le 7 novembre, Burie annonçait la nouvelle de ce massacre au roi de Navarre et à la reine (de Ruble, *op. cit.*, p. 433).

2. Cf. p. 186, n. 3.

3. L'assassinat du baron de Fumel eut lieu le lundi 24 novembre (cf. *Hist. eccl.* t. I, p. 886 et de Ruble, *op. cit.*, p. 143-144).

4. La patente n'est perdue. Pinard, qui l'a connue, dit qu'elle fut signée le 10 décembre 1564 (*Chronol. milit.*, t. II, p. 352), date que confirment deux lettres de l'ambassadeur Chantonnay à Philippe II, 7 et 10 décembre, signalées par de Ruble (*op. cit.*, p. 152, n. 4). Le 16, Jean de Saint-Sulpice annonçait l'envoi de Monluc « pour les grandes esmotions qui sont en Guiene ». (Cabié, *Guerres de religion dans le Sud-Ouest*, col. 12).

5. Les instructions concordent avec celles qui furent données à Antoine de Crissol, envoyé en même temps en Languedoc (B. N., ms. fr., 15875, f. 134, minute). *Hist. eccl.* (t. I, p. 892) ajoute que « peu s'en fallut qu'un ministre qu'on estoit avoir quelque credit envers les Eglises ne luy fust adjoint pour adviser à moderer toutes choses en la Guyenne ».

que je peuz ceste charge, cognoissant bien que ce n'estoit pas œuvre ^a achevée, mais œuvre qui s'alloit commencer, et qu'il faudroit bien un bon maistre pour y donner ordre; et demeuray pour ce coup là constant à ne la prendre point¹. Le^b lendemain matin, la Royne et le roy de Navarre m'envoyèrent querir; et commanda la Royne à monsieur de Valence, mon frère, de me convertir à prendre ceste charge. Et comme je fuz devant eux, après plusieurs remonstrances qu'ils me firent, je fuz contraint de l'accepter, pourveu que monsieur de Burie fust ^c compris ^d en la commission. *Je voulois qu'il eust part au gasreau.* La Royne ne le vouloit jamais. *ne disant que trop de choses (tout leur est permis);* mais je luy dis que, si elle ne l'y ^e comprenoit, que^f luy estant lieutenant de roy, comme il estoit, qu'il me donneroit toutes les traverses qu'il pourroit par dessouz main, pour me garder que je ne fisse rien qui valût ^g; ce qu'à la fin ils trouvèrent bon. Et la ^h mesme charge qu'ils me baillèrent, *ils* en baillèrent autant à monsieur de Cursol ⁱ pour la province de Languedoc ^j; et nous commandèrent à tous deux que celui qui auroit fait le premier allât ^k secourir son compaignon, s'il en avoit besoin. Monsieur de Cursol n'estoit non plus que moy de ceste ^l religion nouvelle, et croy qu'il s'en fit plustost pour quelque malcontentement que par devotion, *car il n'estoit pas grand theologien, non plus que moy; mais*

a) l'heure — b) A la fin — c) seroit — d) nommé — e) luy — f) et
g) vaille — h) et à la — i) Languedoc — j) yroit — k) d'este

1. Il eût préféré la succession de Bourdillon comme lieutenant général en Piémont. « Je ne sçay, arrivait la reine à Bourdillon, le 2 janvier 1562, qui a fait ici courir ung bruit que je voulois envoyer par delà en vostre place le sieur de Montluc, chose à quoy je n'ay jamais pense » (*Lett. de Cath. de Méd.*, t. I, p. 105).

2. Antoine de Crussol, fils aîné de Charles de Crussol et de Jeanne de Genouillec, mariés le 29 juil. 1523, né le 21 juin 1528, comte de Crussol, vicomte, puis duc d'Uzès (1565), sénéchal de Quercy (23 nov. 1544), s' de Tholland, gouverneur d'Abbeville et Montreuil (1558), cap. de gend. (1561), conseiller d'Etat (14 févr. 1561), lieutenant général en Dauphiné, Languedoc, Provence (10 déc. 1561), chevalier de l'ordre (oct. 1568), chevalier d'honneur de la reine (1571), mort le 12 août 1573. Il épousa (16 avril 1550) Louise de Clermont (cf. p. 394, n. 1). (F. Vindry, *Dict.*, p. 180.)

*j'en ay veu plusieurs par despit se faire de ceste religion, et après il leur tomboit dessus, et s'en sont bien repentis. Nous prîmes congé de la Royne et du roy de Navarre tous deux ensemble, et alâmes à Paris. et monsieur de Valence avecques nous. Je demanday deux conseillers de ce pays là de France pour faire les procès, me craignant que ceux du pays ne feroient rien qui ^a vaille, à cause que les uns vou- droient soustenir les catholiques et les autres les hugue- nots. Et me fut baillé les deux plus meschans hommes du royaume de France, qui estoit ^b un Compain ^{c1}, conseiller du grand conseil, et un Girard ^{*2}, lieutenant du prevost d'hostel ^d, qui depuis n'ont pas acquis meilleure reputa- tion qu'ils avoient auparavant. Je me repentis d'en avoir demandé, mais je pensois bien faire. Ainsi ^e je m'en vins en Gascoigne en diligence.*

Or je trouvoy monsieur de Burie ^f à Bourdeaux ^g, et luy baillay la patente ³. Toute la ville estoit ^h bandée les uns contre les autres, et le Parlement aussi, pour ce que les huguenots vouloient que l'on prêchast ouvertement dedans, disant que par le colloque ⁱ de Poissi leur estoit permis, les catholiques tout au contraire ⁴; de sorte que monsieur de Burie et moy demeurâmes tout un jour à les

* *Leçon du ms. Ed. Girard.*

a) que — b) qu'estoient — c) Compains — d) de l'hostel — e) auparavant et ensuite — f) Burie — g) Bourdeaux — h) étant — i) synode

1 Nicolas Compain, chevalier s' de Vilette et de Fresnay, fils de Jean Compain et de Marie Brachet (B. N., Pièces orig., 830), conseiller au grand conseil, puis chancelier de Jeanne d'Albret, condamné par contumace à mort, le 29 nov. 1562, par le Parlement de Paris comme criminel de lèse majesté, mort en 1571, épousa Anne Courten (Haag-Bordier, *France protes- tante*, t. IV, col. 32-33).

2 Pierre Girard, est aussi qualifié « lieutenant en la prevosté de vostre Hostel » dans une lettre du Parlement de Bordeaux au roi, 7 mars 1561 (B. N., ms. fr., 3103, f° 31 r°, orig.).

3 Il y arriva le 27 décembre 1561. « Et arsoir arriva en ceste ville mon- sieur de Montluc, par lequel j'ay entendu le commandement de Vostre Majeste et vou la commission et instruction qu'il a apportée... » (Burie au roi, Bordeaux, 28 décembre B. N., ms. fr. 15875, f° 404, orig.).

4 Cf. Gaullicur, *op. cit.*, p. 327-330; de Rubie, *op. cit.*, p. 51-53.

garder de venir aux mains¹. Et arrestâmes que nous leverions quelques gens, et que, comme les commissaires seroient venuz, nous marcherions droict à Fumel², car nostre patente portoit que nous commencerions par là. Or j'avois la puissance de lever des gens et les commander; et arrestâmes de lever deux cents arquebuziers et cent argoulets³, desquels je baillay la charge au jeune Tilladet, qui⁴ est aujourd'huy seigneur⁵ de Saint-Orens⁶.

A peine eux je demeuré quatre⁷ ou cinq jours en⁸ ma maison d'Estillac⁹, qu'un ministre, nommé la Barrelle¹⁰, me vint trouver de¹¹ la part de leurs eglises, me disant que les eglises avoient esté fort aises de ma venuë et de la charge que la Roynie m'avoit baillé, et qu'ils s'assuroient d'avoir justice¹² de ceux qui les avoient ainsi massacrez. Je luy respondis qu'il se pouvoit tenir pour certain que ceux qui auroient tort seroient chastiez. Après il me dict qu'il avoit charge des¹³ eglises de me presenter un bon present, duquel j'aurois occasion de me contenter. Je luy dis qu'il n'estoit pas besoing d'user de presens en mon

a) argo lots — b) qu' — c) M^r — d) *Saint-Orens*. Et comme j'eux demeuré quatre — e) a — f) d'Estillac vint parler avecque moy ung ministre, nommé Barrelle, de — g) d'avoir justice cy justice — h) de par les

1. « Mais, par l'advis de Burie et de Monluc mesmes, qui se trouva alors à Bordeaux, il fut resolu que, pourvoyant à la seureté de ceste ville, on [n'] empescheroit ceste celebration de la Cene, pour éviter un plus grand mal. » (*Hist. eccl.*, t. I, p. 873). Le texte porte *on empescheroit*, qui, rapproché du contexte, est un non sens. A l'audience du Parlement, où les conseillers catholiques ne cachèrent pas leur mauvaise humeur, Monluc invoqua la patente royale, qui lui défendait « de se tenir à l'une ny l'autre des deux religions » (*Bibl. mun. de Bordeaux, Reg. secr. du Parlement*, ms. 369, 2, f^o 33v.).

2. Fumel, Lot et Garonne, arr. de Villeneuve, ch.-l. de cant.

3. Les instructions à Antoine le Crussol l'autorisaient à « se servir des compagnies de gens d'armes en garnison dans la province et à lever deux ou trois cents arquebusiers ».

4. *Id.* t. I, p. 176, n. 1.

5. Le 3 janvier, Monluc était à Estillac, et Burie se plaignait de ne pas avoir de ses nouvelles (Burie à la reine, 3 janvier 1562, dans *Arch. hist. de la Gironde*, t. X, p. 31-32).

6. Jean Cormère, dit Barrelles, né à Rodez, ancien cordelier espagnol, étudiant en théologie à Genève en 1549, ministre à Sainte-Foy (1560), puis à Agen (1560-1561), où il avait épousé la fille d'un apollucaire (Haag-Bordier, *France protestante*, t. IV, col. 698-700).

endroit, car avecques tous les presens du monde on ne me scauroit faire faire chose contre mon debvoir^a. Alors il me dict que les catholiques disoyent qu'ils^b n'endure-royent pas que l'on fist justice d'eux, et qu'il avoit charge de me presenter, de par toutes les eglises, quatre mil hommes de pied payez. Ceste parolle me commença à mettre en furie, et luy dis : « Et quelles gens et de quelle nation seront ces quatre mil hommes ? » Alors il me respondit : « De ce pays icy et des^c eglises. » Sur quoy je luy demanday s'il avoit^d puissance de presanter les subjects du Roy et les mettre aux champs sans commandement du Roy ou^e de la Roynes, qui gouverne aujourd'huy le royaume selon^f les Estats qui ont^g esté tenus à Orléans. « O meschans, luy dis-je, je voy bien là où vous voulez venir : c'est^h de mettre le royaume en division ; vousⁱ autres, *messieurs les ministres*, faicles^j tout cecy soubz couleur de l'Evangile. » Je commence à jurer^k et l'empoignay^l au collet, luy disant ces parolles : « Je ne say qui^m me tient que je ne te pende moy-mesmes àⁿ ceste fenestre, *paultard*, car j'en ay estranglé de mes mains une vingtaine de plus gens de bien que toy. » Alors il me dict tout tremblant : « Monsieur^o, je vous supplie, laissez-moy aller trouver monsieur de Buris, car j'ay charge de par les eglises d'aller parler à luy, et ne vous prenez pas à moy qui porte la parolle ; nous ne le faisons que pour nous deffendre. » Je^p luy dis qu'il allast à tous les diables, luy et tant de ministres qu'ils estoient. Et ainsi se departist de moy, ayant eu aussi belle peur qu'il eust jamais^q. *Celui me descria fort parmy ces ministres, car c'estoit crime de lèse-majesté d'en toucher un.*

a) chose que le devoir — b) que — c) de nos — d) qui auroit — e) champs
 sinon le Roy mesmes ou — f) par — g) qui en ont — h) qu'est — i) division
 Et cesles vous — j) ministres qui faicles — k) renier — l) l'empoigner —
 m, qu'il — n) en — o) dict : O monsieur — p) luy Alors je

« L'*Hist. eccl.* (t. 1, p. 893) parle de la ville de Barrelles à Monluc, mais est muette sur la tentative de corruption.

Toutes-fois, quelque temps après, arriva * un autre ministre, appelé Boënormant^b, autrement La Pierre^c, envoyé de la part de leurs eglises, comme il disoit, pour me prier que je voulusse accepter le present et l'offre que Barrelle^d m'avoit faict, disant que ce n'estoit pas pour l'intention que j'avois pensé, et que, sans qu'il coustast au Roy un seul liard^e, je pouvois rendre justice à l'une partie et à l'autre. Alors je cuiday du tout perdre patience, et luy reprochai la levée de deniers qu'ils faisoient et les enrollemens de gens ; lequel me nya tout. Sur quoy je luy dis : « Et si je vous prouve^f que hier mesmes vous enrolliez des gens à La Plume, que dirés^g-vous ? » Il me respondit que cela n'estoit^h pas de son sçu. Or il avoit un soldat avecques lui, qui avoit esté de ma compagnie en Piedmont, nommé Autiègesⁱ ¹. Je^h tournay visage à luy, luy disant : « Voulez vous nier, capitaine Autiègesⁱ, que vous n'enrollissiez hier des^j hommes à La Plume ? » Alors il se vid prins et me dict que l'eglise de Nérac l'avoit faict leur capitaine. Sur quoy je luy commençay à dire : « Et quelles diables d'eglises sont cecy, qui font les capitaines ? » Je luy reprochay^j le bon traictement que je luy avois faict, estant de ma compagnie, et leur^k deffendis de ne venir plus devant moy pour me tenir le langage qu'ils m'avoient tenu, et que, s'ils le faisoient, je n'aurois plus la pacience que je ne misse les mains sur eux. Et^l ainsi s'en allèrent.

Ils commencèrent après à s'eslever à Agen et^m à se

* *Leçon du ms. Ed. : Autrelges.*

a) jamais. Le lendemain m'arrive — b) appelé de Boenormant — c) Barrelles — d) soul — e) prouve — f) diréis — g) n'est — h) et — i) cinq — j) reprocher — k) les — l) mauz à leurs personnes et — m) allèrent A Agen commensèrent à s'eslever et

1. François La Guay, sieur de Boisenormand, originaire de Normandie, lettré et humaniste. Il avoit quitté Genève en sept. 1557 pour venir résider en Béarn puis à Nérac et à Condom. Il avoit été l'apôtre et l'organisateur de la Réforme en Agenais (Bourgeon, *op. cit.*, p. 27-62).

2. De Ruble l'appelle *Antragues* (t. II, p. 351 de son éd.). Les d'Autièges sont les premiers seigneurs connus d'Estillac (G. Tholin et Ph. Lauzun, *Le château d'Estillac*, Agen, 1898, in-8°, p. 16-18).

faire maistres de la ville¹, où^a estoient *les seigneurs de* Memy^b et Castet-Segrat². Monsieur le seneschal d'Agenois Potou³ y estoit aussi, quifaisoit tout ce qu'il pouvoit à pacifier les choses. Et vindrent devers moy, me priant d'aller^c à Agen^d, et qu'on^e me presteroit toute obeissance. Il^f y avoit^g un ministre avecques eux, qui en respondoit sur^h son honneur, sur lequelⁱ je ne faisais pas grand fondement. Monsieur le seneschal y alloit à *la bonne foy*^j, et croy qu'il luy eust cousté la vie, aussi bien qu'à moy, si j'y fusse allé, car il m'eust voulu deffendre. Or ils firent tant que je leur promis d'y estre le lendemain matin. Les sieurs^k de La Lande⁵ et de Nort⁶ me despescharent un homme secrettement, *pour m'advertir* que je n'y allasse point, sur tout tant que^l je pouvois desirer *sauver* ma vie; car, si j'y allois, j'estois mort. Qui^m fust cause que je leur manday que je ne voulois point passer

a) Il y — b) Mangy (*entre deux crochets*) — c) vindrent icy me voulant convertir d'aller — d) à Gen — e) que l'on — f) et — g) ayont — h) de — i) de laquelle — j — fin — k) messieurs — l) pour d'a ilant que — m) que

1. Allusion à la surprise d'Agen par les huguenots, dans la nuit du 1^{er} décembre 1561, c'est à dire antérieurement au retour de Monluc en Gascogne.

2. Ce ne peut être Denys d'Ayts, s^r de Mesmy, La Cobre, La Feuillaie, fils aîné de Jacques d'Ayts et d'Isabeau de Gontaud de Baltefol, né vers 1524, envoyé, en sept. 1553, par les Etats de Périgord vers le cardinal d'Armagnac au sujet du « proues de Rouergue » (Arch. dép. de la Dordogne, C. Etats du Périgord, doc. non classés), maire de Périgueux en 1558, délégué au synode provincial de Sainte-Foy en 1560 avec le titre de « protecteur des églises réformées de Guyenne ». Il avait été, en effet, décrété de prise de corps par le Parlement de Bordeaux le 7 février 1560 (Arch. dép. de la Gironde, B. 121) et exécuté à Bordeaux le 27 octobre suivant (Antoine de Noailles à Jeanne d'Albret, Bordeaux, 28 octobre 1561, dans T. de Larroque, *Antoine de Noailles à Bordeaux* Bordeaux, 1878, in 8°, p. 80, n. 5). Il s'agit peut-être de son frère Bertrand.

3. Cf. p. 271, n. 3.

4. Cf. p. 338, n. 1.

5. Clément de La Lande, v^e de Lamothe-Landal, chanoine de Saint Caprais d'Agen. Il donna 4.000 l. à sa nièce Marguerite de Dürfort, à l'occasion de son mariage, par contrat du 10 juill. 1582, avec Jean Jacques de Cortèle, s^r de Prades [Communic. de M. l'abbé Dubois].

6. Antoine de Nort, fils de Martial de Nort, bourgeois d'Agen et d'Anne de Tappie, conseiller au senechal d'Agen, juge-mage d'Agonais, par lettres du 4 sept. 1572, à la mort de Hermand de Sevin (Arch. dép. de la Gironde, B. 38, f. 360), mort en 1588; épousa Françoise de Charettes, qui lui survécut. [Communic. de M. l'abbé Dubois].

la rivière, mais que, s'ils vouloient venir en une maison au Passage ¹, que j'estois content de m'y trouver. Et comme ils virent qu'ils ne m'y pouvoient avoir, ils accordèrent *de se trouver* au Passage, là où j'allay avec vingt-cinq soldats, qui se tenoient tousjours sur le Passage ; et disnasmes *là* ensemble, et après disputâmes de ce qui estoit ^a besoing de faire. Je leur dis que, avant toute œuvre ^b, il ^c falloit qu'ils se contentassent de l'église que monsieur de Burie leur avoit baillé pour leur presche qui estoit une paroisse ², et qu'ils abandonnassent les Jacobins et y laissassent rentrer les religieux dire leurs offices ³, mettant bas les ^d armes, et qu'ils acceptassent *la moitié de la compagnie* du roy de Navarre en garnison dans la ville, et l'autre moitié demeureroit à Condom ⁴. Jamais je ne les sceuz faire condescendre à cela. Je tiray le seneschal d'Agen ^e à part, et luy dis : « Ne cognoissez-vous pas bien qu'ils veulent faire une subversion ^f et se faire maistres des villes ? Je ne vous conseilleray pas de demeurer avecques ces ^g gens, car il faudra que vous les laissiez ^h faire ou qu'ils vous couppent la gorge ; nous avons bon exemple de ⁱ monsieur de Fumel. A' Dieu vous comment. » Et soudain me despartis d'eux, *sans vouloir plus contester* ⁵.

a) qu'estoit — b) toute autre œuvre — c) qu'il — d) offices et qu'ilz laissassent les — e) d'Agennois — f) subversion — g) ses — h) laissés — i) en — j) Fumel et à

1. Le Passage-d'Agen, Lot-et-Garonne, arr. et cant. d'Agen, en face d'Agen, sur la rive gauche de la Garonne.

2. L'église paroissiale de Sainte-Foy, que Burie, en octobre 1561, avait accordée aux réformés, de moitié avec les catholiques, pour y célébrer leur culte (Jurades d'Agen, des 9 et 20 octobre, dans *Arch. hist. de la Gir.*, t. XXIX, p. 20-21) — Sur l'intervention de Burie à Agen, cf. de Ruble, *Jeanne d'Albret*, t. I, p. 65-69, et Tholin, *Agen pendant les guerres de religion* (*Rev. de l'Agenais*, t. XIX, p. 447-451, 489-490).

3. Les réformés s'étaient emparés par la force du couvent des Jacobins d'Agen en 1561. Burie le leur avait laissé par son ordonnance du 8 octobre (de Ruble, *op. cit.*, p. 427-432). L'*Hist. eccl.* (t. I, p. 881-882) dit que Monluc fut favorable à cette concession.

4. Condom, Gers, ch.-l. d'arr.

5. Cf. sur cette entrevue, l'*Hist. eccl.*, t. I, p. 894. Les réformés durent demander que l'on organisât à Agen le conseil uni-parti créé le 25 octobre

Et m'en revins à Stillac, où je trouvay un mien fermier de Puch de Gontaut¹, nommé Labat, qui me vint dire, de la part de leurs eglises, que je n'avois pas voulu avoir la patience de bien entendre ce que les ministres Barrelle et Boënormant² me vouloient dire et presenter, *et que j'estois trop collère, qui estoit³ que les eglises m'offroient trente mil escuz, pourveu⁴ que je ne prinse point les armes contr'eux et que je les laissasse faire, ne voulant aucunement que pour cela je changeasse de religion, et que dans quinze jours au plus tard ils m'apporteroient l'argent chez moy.* Je luy dis que, si ce n'estoit l'amitié que je luy portois et aussi qu'il estoit mon fermier, je le traitteroie autrement que je n'avois faict Barrelle⁵ et⁶ Boënormand⁷, et que je luy donneroie d'une dague dans le sein; *qu'il sçavoit bien que je sçavois jouer des mains, et⁸ que luy ny autre ne fussent plus si hardis à⁹ me tenir tels propos, car je les ferois mourir.* Et quant et quant, *bien estonné*, il me laissa pour¹⁰ s'en retourner à Nerac, pour leur rendre la responce.

Il ne tarda pas huit jours que le capitaine Sendat¹¹ m'en vint encores¹² parler, *haussant le chevel*, car il m'offrit quarante¹³ mil escus¹⁴; lequel leur avoit donné parole

a) que le ministre Barrelle et le ministre Boënormant — b) qu'estoit — c) et — d) je ferois à sa personne ce que je n'aurois faict à Barrelle — e) ny à — f) Boënormand, qu'estoit de luy couper la gorge et — g) ne tourmentent plus à — h) il s'en parloit pour — i) autrefois — j) parler et me presenter quarante

précédent. Le 18 janvier, Hatin Polon, après en avoir conféré la veille avec Monluc, sollicita l'avis des consuls catholiques sur ce point. Les consuls, invoquant l'édit de Châteauneuf du 27 juin 1551, qui interdisait aux réformés les charges municipales, refusèrent (Arch. hist. de la Gar., t. XXIX, p. 21).

1. Puch-de-Gontaud, Lot-et-Garonne, arr. de Nérac, cant. de Damazan.

2. Voir, sur ce capitaine, une lettre de Monluc à Damville, du 29 juin 1569, qui prouve que c'était un homme de sac et de corde, et aussi que Monluc lui gardait rancune de sa proposition (éd. de Ruble, t. V, p. 198-200).

3. Monluc au roi, mars 1570 : « La royne me portera, s'il luy plait, tesmoignage, comme l'ayant peu entendre de plusieurs, que aux premiers troubles l. me feut présenté une fois trente mil escus, et huit jours après quarante mil par ceux de la Religion pour ne prendre les armes contre eulx. Ceux qui m'apportarent ceste parole ne s'en euydèrent bien trouver ». (Ed. de Ruble, t. V, p. 272) — Sur la vraisemblance de ces tentatives de corruption, cf. B. de M. h., p. 405.

d'estre avecques eux, si je ne prenois point les armes contre eux, et luy^a donnoient à luy deux mill' *escus*. Et comme le capitaine Sendat vist qu'il ne me pouvoit convertir à les prendre, il me dict et conseilla que^b je les prinse, et que je les presterois^c au Roy pour leur faire la guerre. Alors je luy respondis que je cognoissois bien qu'il ne sçavoit pas que^d c'est *que* de mettre l'honneur d'un homme de bien en dispute : « Premièrement ils ne les me bailleroient^e pas sans me faire faire serment que je ne prendray pas les armes contre eux, et faudra qu'il apparaisse par escript pour le monstrier à^f leurs eglises, afin qu'elles lèvent^g et baillent l'argent. Or il faudra que cela se sçache, car le feu n'est jamais si profond que la fumée n'en sorte. La^h Royne trouvera estrange que je demeure à ma maison sans rien faire ; elle me sollicitera de prendre les armes. Si je ne les prens, ne voulez vous pas qu'elle et tout le monde croye que j'ay prins argent et que je suis un corrompu ? Or, quand je le bailleray au Roy, son conseil regardera que j'ay faict serment deⁱ ne prendre point les armes, et neantmoins je l'ay faict au Roy, prenant l'ordre qu'envers tous et contre tous je deffendray sa personne et sa couronne. Comment voulez-vous que la Royne ny le Roy, quand il sera grand, me tiennent en reputation d'homme de bien, veu que j'auray faict deux sermens l'un contre l'autre ? Les uns diront que j'ay prins l'argent^j volontairement, mais qu'après je me suis repenty et que je voulois couvrir ma meschanceté en baillant l'argent au Roy. Les autres diront que la Royne ne se devoit jamais plus fier de moy, puisque j'avois faict deux sermens contraires l'un à l'autre, et que, puisque j'avois trompé avecques serment les huguenots, je tromperois bien le Roy. Et voylà mon honneur en dispute, et condamné avecques juste raison de jamais estre plus digne d'estre^k

^a) l'en — ^b) dict en manière de conseil que — ^c) presterois — ^d) pas qu'est ce que — ^e) bailleront — ^f) escript afin qu'ils le monstrent à — ^g) eglises et que par là leurs eglises lèvent — ^h) sache et la — ⁱ) serment à eulx de — ^j) prins de l'argent — ^k) qu'on me tint

au rang des gens de bien et loyaux subjects et serviteurs du Roy. Que deviendray-je puis après que j'auray perdu mon honneur, moy qui n'ay jamais ^a combattu que pour en acquérir ? Je ne veux pas dire seulement que les gentils-hommes ne me voudront voir auprès d'eux, mais les vilains propres ne me voudroient voir en leur compagnie. Or voylà, capitaine Soudat, ce que je deviendrois si je suivais vostre conseil. J'ay ^b vous prie, ne les hantez plus ; vous vous estes toujours nourry et porté les armes avecques les^c Monlucs ^d. Je vous prie, resolvez-vous de ^e les prendre à present^f pour le service du Roy, et ne vous mettez point en ceste religion-là. Nos pères estoient plus gens de bien qu'eux, et ne puis croire que le Saint Esprit se soit mis parmy ces gens qui s'eslèvent contre leur Roy¹. Voylà un beau commencement² » Ce qu'il me promist faire³.

Par ⁴ là j'ay bien monst^ré à un chacun que pour l'avarice je n'ay pas voulu abandonner mon honneur ny ma conscience à faucher le serment que j'ay faict au Roy, devant Dieu, de le servir fidèlement et loyaument, et m'employer à deffendre sa personne et sa couronne. Et neantmoins l'on m'a voulu accuser que j'ai pillé les finances du Roy et que j'ay mis impositions sur le pays pour m'enrichir⁵. Dieu et la verité est avecques moy, et le tesmoignage de tous les trois estats de la Guyenne, qui feront cognoistre que je n'ay jamais fait tels actes à tous ceux qui ont fait ces ⁶ rapports à Leurs Majestez.

Mais, pour laisser ce propos, je veux retourner à la justice que fismes, monsieur⁷ de Burie⁸ et moy, et nos bons

^a Ed. : Montluc.

^a) jamais n'ay — ^b) je vous crooy — ^c) nous autres de — ^d) Monluc — ^e) a — ^f) asture — ^g) promist de faire — ^h) faire et par — ⁱ) ses — ^j) finances faire monsieur — ^k) Burie

1. Cf., sur ces raisons données par Monluc de préférer l'ancienne religion à la nouvelle, l'important mémoire à Charry, décembre 1563 (ed. de Ruble, t. IV, p. 207-208).

2. Sur le bien-fondé de ces accusations, cf. B. de M. h., p. 25-27, 613-614.

commissaires Compain^a et Girard, qui demeurarent assez de temps sans paroistre en lieu du monde. Je sollicitois monsieur de Burie^b de venir promptement, et que, puis que les commissaires ne venoyent, nous prendrions des conseillers d'Agén. Ccey alloit tousjours dilayant^c, et j'entendois de jour à autre que les huguenots continuoyent leurs damnablees conspirations. Il^e y avoit pour lors un lieutenant au siège de Condom, nommé du Franc^d, fort homme de bien et bon serviteur du Roy, qui s'estoit cuidé une fois laisser aller à vouloir prendre ceste^e religion nouvelle (*il n'estoit pas fils de bonne mère qui n'en vouloit goustier^f*). Il^e fust appelé en un conseil, là où il y avoit de grands personnages, et là il entendit une proposition^g fort malheureuse et detestable; et, comme il entendit ccey, il n'osa dire, quand se vint à oppiner, sinon comme les autres craignant que, s'il disoit le contraire, on le fît^h mourir, pour crainte qu'il descelast le conseil, et fut contraint de passer outre, comme les autres. Or je ne descri ray point où le conseil fust tenu, ny moins veux nommer les personnes, car le conseil et la propositionⁱ n'en^k vaut rien, et en y a depuis qui se sont faits gens de bien. Il m'envoya prier qu'il me parlât secrettement entre le Sampoy^l et Condom, et m'assigna l'heure. Je^m ne menay

a) Compagns — b) Burys — c) huguenot — se prepaient — d) este — e) nouvelle, mais — f) proposition — g) fesse — h) ne — i) et — j) fesse — k) ne — l) et

1. Les pluies retardaient le départ de Burie. De plus, il voulait peut-être attendre les effets de la publication de l'édit de janvier, faite à Bordeaux le 6 février 1562 et le 15 à Agén, et la venue encore possible du prince de Condé, qu'on avait un instant songé à envoyer en Guyenne pour pacifier les esprits (Catherine de Medici à Crussol, janv. 1562, dans *Lettres de Cath. de Méd.*, t. I, p. 262. — Cf. de Ruble, *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, t. IV, p. 49-55).

2. François du Franc, lieutenant général de la sénéchaussée d'Agénais au siège de Condom depuis 1552 (J. Gardère, *Hist. de la seigneurie de Condom*, Condom, 1902, in-8°, p. 386), mort avant le 12 janvier 1563, date où Pierre Perriot lui succéda dans son office (Arch. dép. de la Gironde, B, 20, f. 6 v°). Communiqué de M. l'abbé Dubois. — Sur son rôle à Nérac et à Condom dans la répression de l'hérésie, en 1558, cf. les documents publiés par H. Patry, *Les débats de la Réforme protestante en Guyenne*, Bordeaux, 1912, in-4°, p. 227, 264, 266-267.

3. Et jusqu'à Montuc lui-même (cf. B. de M. A., p. 390-391).

4. Cf. p. 384, n. 1.

avecques moy qu'un laquay, et luy un autre, car ainsi l'avions arresté ; et nous trouvâmes au-dessous la maison de monsieur de Saint-Orens¹, dans un pré, où il me dit tous les propos qu'avoient esté tenus au conseil et la conclusion qui en avoit esté faite², que, comme je veux que Dieu m'aide, le poil^a me dressoit en la teste d'ouyr tels langages^b. Et me fist une remonstrance d'homme de bien, me disant qu'il se presentoit une occasion pour m'honorer et tout ce qui descendroit de moy à jamais : c'est de prendre les armes de cœur hardi et magnanime, et exposer ma vie à tous perils, pour soustenir ces^c povres enfans, qui estoient fils d'un si bon roy, et qu'ils estoient encore en tel aage pour se deffendre comme s'ils estoient dans les berceaux^d, et que Dieu m'assisteroit, voyant que je deffendois les innocens. Et me fit ce bon homme de si grandes^e remonstrances que, comme je veux que Dieu me sauve^f, les larmes me^g venoyent aux yeux. Et me pria de ne le desceler point, car, si je le faisois, il estoit mort ; et me dit que, pour le regard de ma personne, ils avoient tenu un conseil et^h delibéré de me surprendre en quelque lieu et, s'ils pouvoient venir au-dessus de moy, faire pis qu'ils n'avoient fait de monsieur de Fumel^h³. Rien n'es-

^a Leçon du ms. Met omis dans l'éd. — ^b Leçon du ms. Ed. : Fumée.

^c n) peut se me — ^d b) propos — ^e c) ses — ^f d) berceaux — ^g e) grands — ^h f) m'aide — ⁱ g) m'en

1. Le château « gascon » de Saint-Orens (Gers, comm. de Saint Orens, arr. de Condom, cant. de Valente), est à 7 kilom. de Saint-Puy et à 3 kilom. de Condom.

2. D'après Scipion Dupleix, les réformés avaient le dessein « de se saisir du roi, de ses frères, de la régente, des Guises et autres pour en disposer à leur volonté » (*Hist. de France*, 4^e éd. Paris, 1634-1654, in-f°, 3 vol., t. III, p. 632). Scipion Dupleix était le neveu de François du Franco, dont la fille Cathérine avait épousé, le 8 octobre 1570, Guy Dupleix (Inventaire des biens meubles de Marie Bajole, veuve de Scipion Dupleix, du 21 juin 1674, minutes de Corne, étude Petlisson).

3. Le 17 janvier, Hurie transmettait au Parlement de Bordeaux une lettre par laquelle Monluc l'informait « que les réformés avoient formé le projet de l'assassiner, et que leurs ministres exhortoient le peuple à la revolte. » (Devienne, *Hist. de Bordeaux*, éd. de 1801, t. I, p. 138, d'après une copie perdue des registres secrets.)

loit celé à cedit lieutenant, pour ce qu'ils pensoient le tenir pour assuré^a de leur costé, *faisant bonne mine*; mais après il leur monstra le contraire, car il exposa plusieurs fois sa vie dans la ville de Condom, les armes en la main, pour deffendre l'autorité du Roy. Et, quoy qu'il soit, il est mort de poison^b ou d'autre chose pour cela. Je^c pensois qu'il ne se fusse jamais descouvert qu'à moy; mais je trouvai^d qu'il en avoit autant dit à monsieur de Gondrin^e, qui luy estoit fort ami, et^f à monsieur de Maillac^g, receveur de Guyenne^h, carⁱ tous deux estoient comme frères. Je ne le dis jamais qu'à la Royne, à Tholose, contre la cheminée de sa chambre^k; de quoy Sa Majesté s'esmerveilla fort. *Aussi c'estoient des entreprises endiabées, et des plus grands y estoient meslez.*

Ayant entendu toutes ces meschantes conspirations, je m'en retournai à ma maison au Sampoy^l, et là je me resolus de mettre en arriere toute peur et toute crainte, deli-

a) pour tout assuré b) et c) j'ay trouvé d) amy et serviteur et
e) Maliaac f) que g) Saintpoy

1. Duploix dit la même chose.

2. Antoine de Pardaillan, baron de Gondrin de Montespau, s' de Blutz et Goutz, fils d'Arnaud de Pardaillan et de Jacqueline d'Antin, mariés le 13 décembre 1548, enseigne (11 mars 1547-21 juillet 1564), puis lieutenant (30 avril 1540-23 juillet 1551) à la comp. du roi de Navarre, gentilhomme de sa chambre, lieutenant à la comp. du duc de Nemours (26 déc. 1550), chevalier de l'ordre (29 sept. 1560), cap. de gend (6 fevr-17 sept. 1569), mort en 1570. Il épousa (7 nov. 1511) Anne Paule d'Espagne, veuve de Pierre de Coarrasse-Bérat (F. Vindry, *Dict.*, p. 9-10).

3. Jehan de Mallac, sieur de Lartigue, « habitant de Montréal », commis, en juillet 1562, par les Etats de Guyenne pour faire la recette d'un subside extraordinaire de 600.000 l. offert au roi par la province pour se redimer de l'impôt de 5 sols par muid de vin (Arch. hist. de la Gir., t. XXVIII, p. 72-73, 78, 90; t. XXXV, p. 56), envoyé par Montluc à la reine, le 31 mai 1563 (éd. de Ruble, t. IV, p. 254-255), conseiller du roi, fermier général des finances aux pays et généralité de Guyenne en 1568-1569 (commission de Montluc, Agen, 23 sept. 1568, B. N., ms. Clairamb., vol. 285, f° 119). Sa gestion fut l'objet d'une enquête à la fin de 1570 (Le président Tambanneau à Charles IX, Bordeaux, 30 janv. 1571, dans Arch. hist. de la Gir., t. X, p. 563.) Ses biens furent confisqués et donnés à Montluc : « J'ay accorde au sieur de Montluc la confiscation de Maillac... », écrivait Charles IX au duc d'Anjou, de Fontainebleau, le 3 avril 1573 (B. N., ms. fr., n. acq. 6001, f° 73, copie moderne). Dès 1573, Maliaac était remplacé comme général des finances par Ogier de Gourgues (Arch. hist. de la Gir., t. XXXIV, p. 34, 37).

4. Cf. p. 388 et 385, n. 4.

beré de leur vendre bien ma peau, car je sçavois bien que, si je tombois entre leurs mains et à leur discretion, la ^a plus grand pièce de mon corps n'eust pas esté plus grande qu'un des ^b doigts de ma main. Et me deliberay d'user de toutes les crainctes ^c que je pourrois, et mesmement sur ceux-là qui parloient contre la majesté royale; car je voyois bien que la douceur ne gagneroit pas ces cœurs meschans. Monsieur^e de Burie partist de Bourdeaux, et me manda le jour qu'il se rendroit à Clairac ^d, affin que nous regardissions où est-ce que nous devions le plus tost aller commencer. Il^e m'envoya des lettres que les commissaires luy avoyent escrit. là ^e où ils nous assignoient à Cahours, pour là commencer contre les catholiques ^f. Je luy escrivois qu'il regardast bien la patente et que là il trouveroit que la Royne nous commandoit^g d'aller commencer à Funel. Les lettres estoient bien si audacieuses que par icelles ils faisoient cognoistre qu'ils estoient les principaux commissaires, et que nous n'avions autorité aucune, sinon de leur tenir main forte à l'exécution de leurs ordonnances ^h.

Or il y a un village, à deux lieues d'Estillac, qui se nomme Saint-Mezard ⁱ, dont ^j la plus grand partie est au sieur de Rouillac ^k, gentilhomme de huict ou ^l dix

^a *Jeân du ms. Ed. : craintes*

^g *crucelle* de la mort cruelle qui se me presentoit devant mes yeux que si j'estois j'rus tout le monde sçait que la — ^h) que une une d'ung des — ^c) *royelle*. Et comme monsieur — ^d) Cleverac — ^e) et — ^f) *commissaires* l'avoient envoyé là — ^g) commande — ^h) arrestz — ⁱ) qui — ^j) Rouillac — ^k) à

1. Fin janvier, Burie avait écrit à Monluc, par le capitaine Tulladet, de se rendre dans six ou sept jours à Saint Macaire afin de régler les détails du « voyage » de Cahors avec le général des finances Portal et le receveur général d'Agén (Burie au roi de Navarre, Bordeaux, 1^{er} février 1562, dans *Arch. hist. de la G^r*, t. IX, p. 34). L'*Hist. eccl.* (t. I, p. 897) place le 8 février cette entreste.

2. Saint Mézard, Gers, arr. et cant. de Lectoure.

3. Jean de Gout, s. de Rouillac, fils d'Antoine de Gout et d'Adrine de Lisle, dame de Saint-Aignan, co-signtressse de Saint-Mezard, épousa en 1542 Catherine de Montluzon (Arch. dép. de Lot-et-Garonne, mss. Raymond).

mille livres de rente. Quatre^a ou cinq jours avant que j'y allasse, les huguenots de sa terre s'estoient eslevez contre luy^b, pour ce qu'il les^c vouloit empescher de rompre l'église et prendre les calices; et le tindrent assiégué vingt-quatre heures dans sa maison. Et sans un sien frère, nommé monsieur de Saint-Aignan¹, et des gentilshommes voisins qui l'allarent secourir, il[s] luy eussent coupé la gorge. Et autant en avoyent fait ceux d'Astaffort^{d 2} aux sieurs de Cuq^{e 3} et de la Monjoye⁴; et desjà commençoient la guerre decouverte contre la noblesse. Je recouvray secrettement deux bourreaux, lesquels on appella depuis mes^f laquais, parce qu'ils estoient souvent après moy, et manday à monsieur de Fontenilles, mon beau fils, qui portoit mon guidon, qui estoit à Beaumont de Lomaigne avec toute ma compagnie, estant là en garnison, qu'il partist^g le jeudy⁵, à l'entrée de la nuict, et qu'à la pointe du jour il fust^h audit Sainet Mezard, et qu'il prinst ceux là que je lui envoyois par escrit, dont il en y avoit un et le principal qui estoit neveu de l'avocat du roy et royne de Navarre à Lectore, nommé Verdier^{i 6}. Or ledit avocat estoit celuy qui entretenoit toute la sedition, et m'avoit-on mandé secrettement qu'il s'en venoit le jeudy mesmes

ⁱ Ed. Verdery.

^a) reste que quatre — ^b) contre de luy — ^c) leur — ^d) d'Astaffort. — ^e) Cuq — ^f) bourreaux q'on les appela mes — ^g) parlisse — ^h) fusse — ⁱ) Verdery

1. Bernard de Gout, s^r de Saint-Aignan, tue au combat près de Montauban, le 21 janvier 1568, d'après une montre de la compagnie de Montluc du 20 sept. 1569 (Arch. Magen. Deux montres d'armes du XVI^e siècle, dans *Rev. de l'Agenais*, t. IX, 1882, p. 389).

2. Astaffort, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, ch. -l. de cant.

3. Cuq, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, cant. d'Astaffort. — Le s^r de Cuq dont il s'agit est peut être Charles de Balsac, deuxième fils de Charles, s^r de Clermont d'Enragues et d'Hélène Bon (Arch. dep. de Lot-et-Garonne, mss. Raymond).

4. La Montjoie, Lot-et-Garonne, arr. de Nérac, cant. de Francescas.

5. Le 19 février 1562. Montluc était ce jour-là à Saint-Puy, où les consuls d'Agen lui envoyèrent un présent de poissons (Arch. mun. d'Agen, CC 324).

6. Jehan du Verdier, s^r de Feuga, bourgeois de Moissac, avocat général en la cour du sénéchal d'Armagnac. Son neveu s'appelait Arnaud du Verdier (Arch. dep. de Lot-et-Garonne, mss. Raymond).

à Saint-Mezard, car il y a du bien. J'^a avois deliberé de commencer par sa teste, pour ce que j'avois adverti le roy de Navarre en cour que cedit Verdier ^{* b} et autres officiers qu'il avoit audit Lectore estoient les principaux autheurs des rebellions ¹, et en avois autant escrit à la Royne des officiers du Roy, laquelle m'avoit respondu que je m'attacassee à ceux-là les premiers; et le roy de Navarre m'avoit escrit par sa lettre que, si je faisois pendre aux basses branches d'un arbre les officiers du Roy, que je fisse pendre les siens aux plus hautes. Or ^c Verdier ^{*} n'y vint pas, dont bien lui en print, *car je l'eusse fait brancher*.

Monsieur de Fontenilles fit une grand courvée, et fut au point du jour à Saint-Mezard ². Et de prime arrivée il print le neveu de ce Verdier ^{*} et deux autres et un diacre; les autres se sauvarent, pour ce qu'il n'y avoit personne qui sceust les maisons, car il n'y avoit homme d'armes ny archer qui eust cognoissance du lieu. Un gentilhomme, nommé monsieur de Corde, qui se tient audit lieu, m'avoit mandé que ^d, comme il leur avoit remonstré en la compagnie des consuls qu'ils faisoient mal et que le Roy le trouveroit mauvais, qu'alors ^e il luy respondirent: « Quel roy? Nous sommes les roys. Celuy-là ^f que vous

^{*} Ed. • Verdery

a) et — b) Berdery — c) lequel — d) lieu. Il m'avoit mandé ung gentilhomme, nommé monsieur de Corde, qui se tient audit lieu, que — e) mauvais et que alors — f) roys, nous. Estuy là

¹ Une lettre de Molinon à Calvin. Lectoure, 1^{re} déc. 1561, dit qu'il y avait dans cette ville « gens de loix doctes » gagnés à la Réforme. Il demandait pour eux un pasteur suffisamment éclairé et capable de les intéresser (*Calvin opera omnia*, t. XIX, col. 146-147). Chantonay écrivait à Philippe II, le 2 déc. 1559 : « Les juges ordinaires sont plus infectés que les accusés, qui au besoin pourraient bien dire aux juges : Nous avons suivi votre exemple... » (Cit. par de Ruble, *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, t. II, p. 136).

² L'exécution eut donc lieu le 20 février, et non le 25, comme le dit l'*Hist. eccl.* Le 25, Montuc avait rejoint Burie à Clairac (Burie au premier président du Parlement de Bordeaux, Clairac, 25 février, dans *Arch. hist. de la Gir.*, t. X, p. 46). De Ruble a placé à tort le fait le vendredi 27 (*Jeanne d'Albret et la guerre civile*, p. 151, n. 1).

dités est un petit reyot de merde, nous luy donrons des verges, et luy donrons mestier pour luy faire apprendre de gagner sa vie comme les autres. » Ce n'estoit pas seulement là qu'ils tenoyent ce langage, car c'estoit partout. Je crevois de despit, et voyois bien que tous ces^a langages tendoient aux propos que m'avoit tenu le lieutenant du Franc, qui estoit en sonne de faire un autre roy. Je m'accorday avecques monsieur de Saint-Orens, qu'il m'en print cinq ou six d'Astefort^b, et surtout un capitaine Morellet^c, chef des autres, sous couleur qu'il luy^{de} vouloit donner son^{de} enseigne, et que, s'il le pouvoit prendre, luy et ceux que je luy nommois, avecques belles paroles, il les m'amenast à Saint-Mezard^d en mesme jour que je faisois l'exécution, qui estoit un jour de vendredy; lequel ne le peut faire ce jour-là, mais il les attrapa le dimanche ensuivant et les amena prisonniers à Villeneuve^e. Et comme je fus arrivé à Saint-Mezard, monsieur de Fontanilles^f me presenta les trois et le diacre, tous attachez dans le cimetière, dans lequel y avoit encore le bas d'une croix de pierre qu'ils avoient rompue, qui^{de} pouvoit estre de deux pieds de haut. Je fis venir monsieur de Corde et les consuls, et leur dis qu'ils me dissent la verité, à peine de la vie, quel propos ils^{de} leur avoient^{de} ouy tenir contre le Roy. Les consuls craignoyent et n'osoient parler. Je dis audit sieur de Corde qu'il touchoit à luy de parler le premier et qu'il parlast. Il leur maintint qu'ils avoient tenus^{de} les propos icy dessus escrits. Alors les consuls dirent la verité comme ledit sieur de Corde. J'avois les

^a *Leçon du ms. Éd. : Morallet.* ^b *Leçon du ms. Éd. : leur.* ^c *Leçon du ms. Éd. : leur.* — ^d *Ed. Saint-Mezard.* ^e *Leçon du ms. Éd. : Pontcau les.*

^a) ses — ^b) d'Estaffort — ^c) que — ^d) il — ^e) avoit — ^f) leur maintient avoir tenu

1. Le capitaine Morelet-Lauxette *L'Hist. eccl.* (t. I, p. 896) dit que Monluc lui en voulait « à cause qu'il avoit tenu quelques propos d'avantageux contre le sieur de Lihoux », son frère.

2. Villeneuve sur Lot, Lot et Garonne, ch. I d'arr.

deux bourreaux derrière ^a moy, bien équipez de leurs *arres* et sur tout d'un marrassan ¹ bien tranchant. De ^b rage je santay au collet de ce Verdier et luy dis : « O meschant paillard, as-tu bien osé souiller ta meschante langue contre la majesté de ton roy ? » Il me respondit : « Ha ^c, monsieur, à pecheur misericorde ! » Alors la rage me print plus que jamais, et luy dis : « Meschant, veux-tu que j'ay misericorde de toy, et tu n'as pas respecté ton roy ? » Je ^d le poussai rudement en terre, et son col alla justement sur ce morceau de croix. Et dis au bourreau : « Frappe, villain. » Ma parole et son coup fust aussi tost l'un que l'autre, et encore emporta plus de demi-pied de la pierre de la croix. Je fis pendre les autres deux ^e à un orme qui estoit tout contre. Et pour ce que le diacre n'avoit que dix-huict ans, je ne le voulus faire mourir, afin aussi qu'il portast les nouvelles à ses frères ; mais bien luy fis je hailler tant de coups de fouët aux bourreaux qu'il ^f me fut dit qu'il en estoit mort au bout de dix ou douze jours après ². Et voilà la première execution que je fis au sortir de ma maison, sans sentence ny escriture, car en ces choses j'ay ouy dire qu'il faut commencer par l'execution. Si tous eussent fait de mesme, ayant charge ès provinces, on eust assoupi le feu qui

^a derrière — ^b moy et de — ^c A — ^d Roy Et d'eschoe je — ^e et les autres deux fis pendre — ^f qui

1. *Marrassan* et non *marrassan*, comme on l'a jusqu'ici imprimé, même Mistral et Godefroy, t. V, p. 161), mot gascon, qui signifie couperet, dérivé du latin *marra* (ou *marialis* ou *rassa*). Cf. A. Thomas, *Mém. d'étymol. franc.* (Bibl. de la Fac. des lettres de Paris, fasc. 14, 1902, p. 107), qui note que Colgrave portait *marrassan*.

2. Cf. le récit de l'*Hist. eccl.* (t. I, p. 898), qui concorde, sauf sur un point, où l'historien réformiste dit que Monaur fit lui-même office de bourreau et que le diacre fut été mourut le jour même. Le secrétaire du cardinal d'Armagnac écrivait ce Rôle, le 15 mars, au cardinal, à Naples : « Vi voglio dire che cinque o sei giorni sono, passadi di S. S. per una strada, viddo che alcuni huguenotti haveano rotta una bella croce di pietra — diuandò ad alcuni villani chi l'haveva rotta, et gli fu detto d'alcuni gentiluomini vicini di là ; gli mando a chianare et confessero di l'averla rotta et che la romperebbono di nuovo, se la trovasse in piedi. Mons. di Montluc, senza altra forma di processo, gli fece laggiare la testa sul tronca della croce medesima, cioè a due principali, et ha fatto poi appicare certi ministri et altre canaglie di questa nuova setta » (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XLIII, p. 345.)

*a depuis bruslé tout. Cela ferma la bouche à plusieurs sedi-
lieux, qui n'osoyent parler du Roy qu'avec respect; mais en
secret ils faisoient leurs menées*

Le lendemain je partis d'Estillac¹, et m'en allay trou-
ver monsieur de Burie^a à Clairac^b, et là debatîmes du
lieu là où nous devions commencer, ou bien à Fumel ou à
Cahours. Je le trouvay gagné pour aller à Cahours trou-
ver les commissaires, qui estoient arrivez et avoient com-
mencé à faire le procez des catholiques sans vouloir pren-
dre^c quelque^d raison en payement. Je^e fis porter la
patente, et luy monstray^f que l'intention de la Royne estoit
d'aller commencer à Fumel. Alors il ne peut plus contra-
rier, et luy monstray comme Sa Majesté entendoit que
nous fussions les vrais commissaires, et que Girard et
Compain^g estoient tenus de venir à nous, et non point
nous à eux: d'autre part, que j'avois esté averti, depuis que
j'estois parti de la cour, que c'estoient les deux plus grands
huguenots du royaume de France, et qu'il falloit bien que
nous prissions garde à eux, et pareillement à nostre repu-
tation, afin que l'on ne nous baillast point une trousse,
nous declarant estre huguenots; car^h de moy je ne vou-
lois point qu'on me marquast de cesteⁱ marque². Et pour
dire la verité, il me sembla cognoistre, quand j'arrivay à

a) Burie — b) Clairac — c) entendre — d) aucune — e) raison — les catho-
liques Je — f) et la roy — g) Compains — h) et — i) d'este

1 Inexact. Monluc était encore à Estillac le 24 février. « Le xxiii^e, le
se relaire et moy sommes allés à Estillac pour aller à monsieur de Montbril les
informations faictes contre le prieur des Carmes de la presente ville. *estant à
Estillac* » ay payé pour le passage, pour ce que la rivière estoit grosse, 11 s. »
(Arch. mun. d'Agen, CC 300, comptes du trésorier Jacques Laboyrie.)

2 Cette discussion dut avoir lieu, non pas à ce moment, mais lors de l'en-
trevue de Saint-Macaire (cf. p. 414, n. 1). Compaign et Girard y font, en
effet, allusion dans une lettre, datée du 22 février, où ils se plaignent que
plusieurs coupables se sont évadés, et combien que nous eussions fait prier
mons. de Monluc de nous en ayder, estant le plus proche de nous en Age-
nois. Mais au lieu de ce faire, il a escript en ce pays que nous avions presté
cette charité à ceux de Cahors d'y venir premièrement, et puisque n'estions
passés par Bordeaux, que demorerions sans escorte et contremanderait la
compaignye de mons. le marchal de Termes, qui avoit manquement de
mons. de Burie de venir à Cahors. » Compaign et Girard à la reine, Cahors,
25 février, Arch. hist. de la Gu., t. XLIII, p. 242.

Bourdeaux^a, que monsieur de Burie pendoit quelque peu du costé de ceste^b religion, et aussi par autres advertissemens qu'on m'en avoit donné.

Nous nous rendismes le lundy à Villeneuve¹, où monsieur de Saint-Orens nous vint trouver avecques sa troupe d'argoulets^c et deux cens arquebusiers. Et m'amena^d le capitaine Morellet avecques autres quatre, et deux autres que des gentilshommes avoient prins dans^e Sainte-Livrade², lesquels^f je^g fis pendre^h le mardy³ sans tant languir; ce qui commença à mettre une grandeⁱ peur et frayeur parmi eux, disans: « Comment^j il nous fait mourir^k sans nous^l faire aucun procez? » Or leur intention estoit que, s'ils estoient pris, il faudroit venir par les-moins, et qu'il ne s'en trouveroit pas un qui osast dire la verité à peine d'estre tuez, et aussi qu'il n'y avoit judicature grande ny petite qu'il n'y eust de leur religion, et que ceux-là ne feroient coucher rien^m par escrit, sinon ce quiⁿ seroit à leur avantage pour leur justification. Et ainsi passoit^o la justice, sans qu'il fust jamais fait aucune punition d'eux. Et comme ils avoient tué quelqu'un ou rompu les eglises, soudain ces^p meschans officiers (ainsi^q les doit-on nommer avecques juste raison) se presentoient promptement à faire les informations, et, icelles faites, on trouvoit tousjours que les catholiques avoyent commencé, et que les batuz avoient tort, et qu'iceux^r mesmes rompoient les eglises de^r nuict, afin que l'on dist que c'estoyent les huguenots. Je ne cuyde que l'on trouve en aucuns livres que jamais telles piperies, ruses

a) Bourdeaux — b) d'este — c) argoulets — d) me menna — e) d'overs — f) et — g) les — h) deffaire — i) grand — j) comment je les faisois mourir — k) leur — l) rien coucher — m) que — n) aucun se passoit — o) ses — p) officiers q) ne aucun — r) que les catholiques — s) la

¹ B. n. e. et Monluc quittèrent Clairac le 26 : « Nous parlerons demain, écrivait Burie le 25, pour estre mardy prochain à Fumel. » (Arch. hist. de la G. et. t. X, p. 50). Ils arrivèrent à Villeneuve le lundy 2 mars.

² Sainte-Livrade, Lot-et-Garonne, arr. de Villeneuve, ch. 4 de ca. 17.

³ Le 3 mars. Cf. *l'Hist. eccl.*, t. I, p. 858, qui confirme le fait.

et finesses fussent inventées en royaume qui ^a jamais aye esté. Et si la Roynie eust encore plus tardé à m'envoyer avecque ceste patente seulement trois mois, tout le peuple estoit contraint de se mettre de ceste ^b religion là, ou ils estoient morts. Car chascun estoit tant intimidé de ^c la justice qui se faisoit contre les catholiques, qu'ils n'avoient autre remède que d'abandonner leurs maisons, ou mourir, ou se mettre de leur parti. Les ^d ministres prêchoient publiquement que, s'ils se mettoient en leur religion, ils ne payeroient aucun devoir aux gentilshommes, ny au Roy aucunes tailles que ce qui luy seroit ordonné par eux ^e. Autres preschoient que les roys ne pouvoient avoir aucune puissance que celle qui plairoit au peuple. Autres preschoient que la noblesse n'estoit rien plus qu'eux; et, de fait, quand les procureurs des gentilshommes demandoient les rentes ^f à leurs tenanciers, ils leur respondoient qu'ils leur monstrassent en la Bible s'ils le ^g devoient payer ou non, et que, si leurs predecesseurs avoyent esté sots et bestes, ils n'en vouloient point estre.

Quelques-uns de la noblesse se commençoient à se laisser aller, de telle sorte qu'ils entroient en composition avecques ^h eux, les ⁱ priant de les laisser vivre en sûreté en leurs maisons avecque leurs labourages; et quant aux rentes ^j et fiefs, ils ne leur en demandoient rien. D'aller à la chasse, il n'y avoit si hardy qui y osast aller, car ils venoient tuer les levriers et les chiens au milieu de la campagne. Et n'osoit-on dire mot, à peine de la vie; et si on touchoit un ^k d'entr'eux, toutes leurs eglises

a) que b) d'este c) mortz et estoient tant intimidés de d) mettre d'este religion. Les — e) fiefz f) les g) qu'ils commençoient de composer avecques h) leur i) vivre seurement en j) oblies — k) si vous en touchiez ung

1. Burle au roi, 10 juin 1561. « Ils se vantent de ne paier plus les dixmes et droitz de l'Eglise, et se vantent aussi publiquement qu'ils ne vous paieront plus de tailles ne les devoirs aux seigneurs » (Arch. hist. de la Gir., t. X, p. 60)

incontinent estoient mandées, et dans quatre ou cinq heures vous estiez mort, ou bien falloit fuyr vous^a cacher dans quelque maison de ceux-là qui avoient pactisé avecques eux, ou dans Tholouse, car en autre lieu ne pouviez estre assuré. Et voylà l'estat auquel la Guyenne estoit reduite¹. Je suis contruint escrire toutes les particularitez, pour vous monstrer si c'est à tort que le Roy m'ait honoré de ce beau nom de conservateur de la Guyenne, et s'il a esté nécessaire d'y mettre la main à bon escient. Que si j'eusse fait le doux, comme monsieur de Burie, nous estions perdus. Il leur promettoit prou, et je ne tenois rien, sachant bien que ce n'estoit que pour nous tromper et peu à peu se rendre maistres des places. Bref, ces nouveaux venus nous vouloyent donner la loy, et n'y avoit petit ministre qui ne fist le monsieur, comme s'il eust esté un évesque. Voylà les beaux commencemens de ceste belle religion et comme elle apprenoit à vivre.

Au partir dudit Villeneuve, nous allasmes à Fumel², où nous trouvasmes que madame de Fumel³, monsieur de Cancon⁴, son frère⁵, et autres gentilshommes, parens de la maison, s'estoient mis aux champs, quand ils entendirent que nous y estions, ayant⁶ prins vingt-et-cinq ou

a) ou b) et avoient

¹ L'*Hist. eccl.* fait aussi allusion à ces exècs pour les déplorer.

² Les y arrivèrent le 6 mars, écrivait Durfort de Bajamont à la reine, le 12 (Arch. hist. de la Gu., t. XLIII, p. 143).

³ Gabrielle de Verdun, fille de Jean de Verdun et d'Agnès de Caumont, épousa, le 6 février 1536, François de Séguenville, baron de Fumel (cf. p. 186, n. 3), testa le 20 avril 1593. — La lettre de Durfort confirme la présence de madame de Fumel.

⁴ Jean III de Montferrand, fils de Charles III de Montferrand et de Marie d'Ardenne, mar. es par contrat du 7 nov. 1506, baron de Cancon, s' de Gontaud et autres places, chevalier de l'ordre, mort à Cancon le 8 février 1535. Il épousa en 1550 Barbe de Pons. M. de Cancon était neveu de Gabrielle de Verdun, dame de Fumel (Communay, *Essai généalogique sur les Montferrand de Guyenne*, Bordeaux, 1883, t. II, p. LVII-LVIII).

⁵ François II de Montferrand, frère cadet du précédent, chevalier, vicomte de Boncaule, baron de Cancon, Caseneuve et Frespect, s' de Gontaud et autres places, ne vers 1536, homme d'armes de la compagnie du roi de Navarre (1563), cap. de gend. et gouverneur de Villeneuve (1580), mort le 21 juillet 1625. Il épousa en 1577 Claire de Pellegrue (Communay, *op. cit.*, p. LVIII-LXI).

trente de ceux qu'avoient massacré^a le sieur^b de Fumel. Monsieur de Burie manda aux commissaires de venir proceder à la commission, lesquels luy firent responce qu'ils n'en feroient rien, mais que nous alissions là^c. On me manda qu'ils avoient dit que, puisque je faisois justice sans procedure, qu'ils me feroient à moy mesmes le procez, après l'avoir fait aux autres. Je cogneus bien qu'il falloit venir aux prises et aux mains avecques eux, car autrement nous tombions au plus grand malheur que gens pouvoient faire, et si nous ne tenions^d les gens et le peuple en crainte de nous, sans qu'ils eussent frayeur de ces commissaires, tout^e s'en alloit en^f ceste religion. Il ne tenoit pas à le remonstrer à monsieur de Burie^g, mais je cognoissois bien à ses responce^s qu'il estoit en quelque crainte de faillir ou, comme^h j'ay dit, qu'il pendoit quelque peu duⁱ costé de^j ladite religion; sa fin nous en a donné la cognoissance^k. Et comme nous vismes que ne pouvions avoir les commissaires, nous mandasmes venir des consailleurs du^l siège du seneschal d'Agen^m, lesquelsⁿ commencerent à faire le procez à ces gens, et les trouvèrent si coupables qu'ils confessarent qu'eux-mesmes avoient esté au massacre^o de leur seigneur. car^p c'estoient

a) tué b) monsieur c) rendions d) nous et les ouster de la leur, tout e) dans f) et g) Burie h) ou bien comme i) de ce j) costé là de — k) le — l) d'Agennois — m) et — n) à la mort — o) et

1. Compaign et Girard écrivaient de Cahors à la reine, le 17 mars, pour lui soumettre une divergence d'opinion grave qui s'était produite entre eux et les deux capitaines sur l'interprétation de l'édit de janvier. Ils étaient d'avis d'accorder la liberté d'ouvrir des églises aux réformés qui avaient respecté les édits antérieurs interdisant les prêches. Burie et Monluc soutenaient qu'on ne le pouvait (*Arch. hist. de la Gar.*, t. XLIII, p. 246-247). En fait, l'édit de janvier n'avait pas prévu ce cas.

2. J'ignore à quoi Monluc fait allusion. Burie mourut, en effet, bon catholique; son corps, transporté à Bordeaux, fut inhumé, le 20 juillet 1563, dans le chœur de l'église Saint-André. [Lopès, *L'église. Saint-André de Bordeaux*, éd. Callen, Bordeaux, 1884, in-8°, t. II, p. 349.]

3. C'était Antoine Tholin, lieut. tenant-criminel en la sénéchaussée d'Agenais, déjà connu pour son zèle catholique (cf. Tholin, *op. cit.*, dans *Rev. de l'Agenais*, t. XIV, p. 214), Bernard d'Aspremont, lieutenant particulier au présidial d'Agen, Robert de Raymond, Jean Jourdan, Florens du Repaire, Antoine de Nort, Saux Dupan, conseillers au même siège, et Gervais Heraudeau, prévôt général. (*Arch. hist. de la Gar.*, t. VIII, p. 211.)

ses propres sujets qui avoient commencé et envoyé querir leurs eglises voisines pour faire ce beau exploit, mais craint d'une infinité de coups ce seigneur; et encore demy mort ils le mirent contre un carreau sur le liet, et tiroient à la bale contre son cœur, pillant et aveuglant tout¹. Et après ces bonnes gens crioyent: Vive l'Evangile! Bref un^a jour il en fut pendu^b ou mis sur la roue trante ou quarante¹.

Et de là nous nous en alâmes à Cahours², où nous trouvâmes ces venerables seigneurs³, qui avoient commencé et estoient desjà bien avant à faire le procez aux catholiques, et tenoyent prisonnier monsieur de Vieule⁴, cha-

¹ *Leçon du ms. L. 66, a parlant: Vieole*

a) voisins que on ang b) doffiaet

¹ Confirmé par l'arrêt définitif, en date du 1^{er} avril 1562: « Un nommé Peyrot de Merleson, frère d'un appelé le Merignac, et autres prindrent ledit feu seigneur par les pieds, et le tirèrent et firent tomber sur le carreau, où le depouillèrent, batirent et flagellèrent longuement avec nerfs de bœuf, tirèrent audit feu seigneur une infinité d'arquebousades et pistolades, lui baillèrent plusieurs coups de dagues et autres armoies, et n'y avoit guère personne d'eux qui ne luy baillât quelque coup, le la saèrent sur le carreau cruellement meulrir et massacré, et, combien qu'il fust mort, un nommé l'hoste del Cat, de Libos, boucher, coups la gorge audit seigneur avec un grand couteau de boucher..., et, outre ce, pillèrent ledit chateau, prindrent or et argent, chaînes, bagues, bordures et plusieurs autres menbles précieux, briserent et brulerent plusieurs papiers qui estoient en iceluy... » (*Arch. hist. de la Gir.*, t. VIII, p. 114).

² Inexact Burie et Montuc écrivaient, le 11 mars, de Fumel au roi: « Nous avons fait faire les procès à quinze ou seize qui hier et aujourd'huy ont esté doffiaetz » (éd. de Ruble, t. IV, p. 124). Et le même jour, Montuc à la reine: « Nous sommes en ce lieu de Fumel, là où hier et aujourd'huy on a fait mourir seize, et en tenons encore soixante et cinq de prisonniers, que, je croy, les tous ne seront pas coupables; mais il ne sera fait tort à personne » (*Ibid.*, p. 126). Le chiffre est encore confirmé par une lettre de Burie au roi de Navarre, Fumel, 13 mars. (*Arch. hist. de la Gir.*, t. X, p. 47). D'après le texte de l'arrêt définitif, il y eut dix-neuf exécutions. Le ministre du Parc, écrivant de Lézogues à Calvin, le 19 mars, parle de vingt-cinq (*Calvin opera omnia*, t. XIX, col. 435). Il exagère moins que Montuc. La légende s'étant faite, d'ailleurs, le lendemain même de l'événement, le secrétaire du cardinal d'Armagnac écrivait, le 30 mars, de Rodez au cardinal Farnèse: « A Fumel havevano fatto tagliare più di 50 testa di heretici, appi catti e volenti, et fatto una esemplarissima giustizia » (*Arch. d'Etat de Naples, Carte Farnesiana*, fascio 747).

³ Ils y arriverent le vendredi 13 mars (Burie et Montuc au roi, Cahors, 18 mars, éd. de Ruble, t. IV, p. 130), et non le 6, comme le dit le *Livre de mairie des dieux Puyget* (*Bull. de la Soc. des Etudes du Lot*, 1897, t. XXI, p. 41).

⁴ Compaign et Girard étaient à Cahors depuis le 9 février. (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XIII, p. 232).

noine et archidiacre de Cahors et chancelier de l'université^a, gentilhomme de maison de sept ou huit mil livres de rente, appartenant à messieurs de Terride^b, Negrepelice^c et à d'autres sieurs du pays. Le^d sieur de Caumont des Mirandes^e avoit^f marié sa sœur en ceste maison, et estoit là sollicitant^g pour ledit de Vieule^h, son beau frère, avecques ses enfans, neveux dudit de Vieuleⁱ, madame du Longue^j, sœur dudit de Vieule Monsieur d'Aussun^k y vint aussi, pour ce qu'il estoit parent de sa femme. Toute la ville estoit pleine de noblesse, pour solliciter pour ledit sieur de Vieule. Ils avoient si^l bien fait qu'ils avoyent appelé neuf juges ou lieutenans des sièges, dont^m les six estoient huguenots, et les trois ils les avoyent si fort intimidez de leur grand puissance et

^a *Leçon du ms. Ed. : Bague.*

^a) l'evesché — ^b) Terride et Negrepelice — ^c) pays que le — ^d) Mirandes y
estoit — ^e) sollicitateur — ^f) Volo — ^g) Vieulle — ^h) Vieulle et avoit-il-ils si
ⁱ) que

1. Maître ou Manfred de Cardaillac Bioule (ou Bioule), chancelier de l'Université de Cahors, député du clergé pour le Quercy aux États Généraux d'Orléans (1560), vicaire général du diocèse de Cahors après la mort de l'évêque Pierre Bertrand (1563). Le Parlement de Toulouse, par arrêt du 8 mai 1563, le rétablit dans sa charge (G. Lacombe, *Hist. gén. de la prov. de Quercy*, Cahors, 1886, in-8°, t. IV, p. 123, 140, 146-180).

2. Cf. t. I, p. 343, n. 3. — Antoine de Lomagne, s^r de Terride, vicomte de Gimols, fils aîné de Georges de Lomagne et de Claude de Cardaillac, mariés le 5 mai 1539, enseigne (17 avril 1537-23 mars 1542), puis lieutenant (juill. 1544-9 juill. 1546) à la comp. Galiot de Genouillac d'Assier, cap. de gent (21 avril 1547-8 sept. 1569), gouverneur de Pignerol (20 oct. 1552), chevalier de l'ordre (17 févr. 1556), mort à Eaux, au début de 1570. Il épousa Jeanne de Cardaillac (F. Vindry, *Dict.*, p. 477).

3. Cf. t. I, p. 72, n. 1.

4. François de Caumont, troisième fils de Charles de Caumont et de Jeanne de Pérusse d'Escars, chevalier, s^r de Castelnau des Mirandes, épousa, par contrat du 15 mai 1544, Philippe de Beaupoul, dame de La Force, veuve de François de Vivonne, s^r de La Châtaigneraie, fut tué, avec son fils aîné, le lendemain de la Saint-Barthélemy (25 août 1572). Sa sœur Claude de Caumont avait épousé Antoine III de Cardaillac, seigneur de Bioule et coseigneur de Cardaillac (J. de Jaurgain, *La maison de Caumont-La Force*, Paris, 1912, in-4, p. 40).

5. Jeanne de Cardaillac, fille de Pierre de Cardaillac, baron de Bioule et de Marguerite de Cardaillac, épousa (20 juill. 1527) Bertrand de Lur, s^r de Longue, testa le 16 août 1575. Elle appartenait, à sa mort à la religion réformée (Courcelles, *Hist. général et hérald. des pairs de France*, Paris, 1825, in-4°, t. V, v^o Lur, p. 35-36).

6. Cf. t. I, p. 60, n. 3.

autorité qu'ils disoyent avoir en leur charge, que nul d'eux^a n'osoit dire sinon comme les autres ; et mesmes le juge mage propre, qui est personne timide, n'osoit rien dire, sinon ce qu'ils vouloyent. Ils jugearent quatorze ou quinze hommes. Il^b n'en y avoit pas trois qui fussent au massacre ; mais, pour vengeance de la justice que nous avions faite à Fumel, ils en vouloyent faire mourir tant qu'ils pourroyent^c justement ou injustement, et les firent ex-cuter^d à la place La ville, la^e justice et l'Eglise entrarent en si grand peur qu'ils se tenoyent tous pour perdus, voyant que l'on faisoit le procez à monsieur de Vicule^f et à plusieurs autres qui ne s'y estoyent point trouvez. Toutes ces dames estoyent toujours après moy, et ne pouvoyent pas avoir responce de monsieur de Burie^g qui les contentast. Monsieur de Caumont^h, qui est aujourd'hui, vint parlerⁱ à monsieur de Burie^g ; et croy que c'estoit plus pour avoir querelle avec moy qu'autre chose^k, pour ce que j'avois dit qu'il enduroit qu'un ministre parloit en pleine chaire contre la personne du Roy et son autorité à Clairac, dont il est abbé, et le me demanda en pleine sal^lle devant monsieur de Burie^g. Je luy dis que je l'avois dit, et qu'il estoit tant obligé au Roy des biens qu'il en avoit receus qu'il ne le devoit point endurer. Il me respondit qu'il n'avoit pas presché devant luy, et quand bien il l'auroit fait, ce n'estoit pas à moy à qui il en devoit rendre compte. Je luy cuiday sauter dessus, la dague en la main. Il mit la main sur son espée, et tout à un coup luy saularent au col^l quinze

^a *Lesen du ms.*, Ed. à la place de la ville, La

^a) des trois — ^b) qui — ^c) pouvoient — ^d) deffaire — ^e) Vielle — ^f) Burve — ^g) aujourd'hui y vint la parler — ^h) autrement — ⁱ) couit

1. Geoffroy de Caumont, second fils de Charles de Caumont et de Jeanne de Perasse d'Escars, protonotaire apostolique, abbé d'Uzerche dès 1540, puis de Vigiers et de Clairac, seigneur de Caumont à la mort de son frère aîné Charles (1563), épousa, par contrat du 18 octobre 1568, Marguerite de Lustrac, veuve du maréchal de Saint-André, échappa au massacre de la Saint-Barthélémy et fut empoisonné, en avril 1574, par deux gentilshommes huguenots, Riviere et le jeune Comarque (J. de Jaurgain, *op. cit.*, p. 38-39).

ou vingt gentilshommes des miens, et eus assez affaire à le garder que l'on ne le tuast. Monsieur de Burie ^a fust de mon costé et le ^b brava fort, de sorte qu'aucuns le poussarent hors de la salle pour le sauver ; car tout le monde avoit la main aux espées, et luy n'avoit pas force pour respondre pour lors aux miennes. Et voylà l'occasion de la hayne qu'on dit qu'il me porte ¹, car paravant nous estions bons amis ; *mais c'est le moindre de mes soucis*.

Or ^c, pour retourner à la justice, madame la contesse du Raing ², qui estoit à Assier ³, m'escrivit une lettre par un sien gentilhomme, nommé Le Brun, par laquelle me ^d prioit vouloir tenir la main que justice se fist ^e. Je luy respondis que je ne l'empescherois point où je cognoistrois que la raison le permettroit, et que monsieur de Burie et moy n'estions là pour autre chose. Le lendemain il tourne à moy, et en ^f secret me dit et me pria que je tince la main à ce que le jugement des commissaires sortist ^g à effect, et que dix mille francs ne me ^h faudroient point. Ce fust devant un marchand qui vendoit des pistolles, et luy mesmes les me choisit et me dit qu'il s'y enten-

^a *Leçon du ms. Ed. d'Arcin*

^a) Burve — ^b) uv — ^c) et — ^d) laquelle elle me — ^e) fesse — ^f) à — ^g) sortissent — ^h) m'en

¹ Sur cette haine, cf. l'anecdote de Brançôme (ed. Lalanne, t. IV, p. 16-30). — Dans son « instruction au capitaine Monluc », datée de Cahors, 15 mars, Monluc dit que l'abbé de Clairac « soutient toute la sedition d'Agenoys et du Perigort », et que « le roy feroit bien de l'envoyer querir et, en passant par Loches, luy faire espouser la tour du chasteau pour quelques jours ». (Ed. de Ruble, t. IV, p. 118. — Sur la date de ce document, cf. B. de M. h., p. 430, n. 2.)

² Jeanne Ricard de Gourdon de Genouillac, fille du grand écuyer Galiot (cf. t. I, p. 13, n. 2), née en 1513, veuve de Charles de Grussol, vicomte d'Uzès, mort le 11 avril 1546, épousa en secondes noces, entre le 11 mars 1547 et le 11 oct. 1554, Jean Philippe de Salm, comte palatin du Rhin. — Compaign et Girard, à leur arrivée à Cahors, trouvèrent « plusieurs prisonniers, tant dedans la ville que dehors aux chasteaux circonvoisins, mesmemant à Assier, à la diligence de madame la contesse du Rin ». (Arch. hist. de la Gir., t. LXIII, p. 212.)

³ Assier, Lot, arr. de Figeac, canton de Livernon. La comtesse du Rhin y habitait le magnifique château construit par son père (cf. Galabert et Garry, *Galiot de Genouillac*, 1902, in 8°).

doitel qu'il les vouloit desmonter. Il me fist grand plaisir, et les luy^a laissai entre ses mains, m'en allant soupper avec monsieur de Burie (son^b logis estoit bien près de là) Et en allant je commençay à discourir en moy-mesmes d'où pourroyent sortir ces dix mil francs, et ne peut entrer en mon esprit d'où cest argent pourroit venir; bien pensois-je qu'il y devoit avoir de la malice et cautelle. Le soir je me retiray à mon logis, chez l'archidiacre Redoul^c; et me retirant, mesdames du Longua et de Vieule^d me rencontrèrent près du logis, lesquelles je trouvay pleurantes, et me dirent ces mots: « Monsieur^e, monsieur de Vieule^e s'en va mort si vous ne luy^e aidez, car sa sentence est arrestée, et ceste nuict le doivent estrangler^e dans la prison, et au matin le doivent mettre mort sur l'eschaffaut^f. » Tous ces seigneurs avoyent envoyé en poste devers le Roy; mais le messenger estoit arrivé trop tard si je n'y eusse mis la main. Je les renvoyay avec^g esperance que je l'en garderois. Et toute la nuict je fis promener des gens d'armes de ma compagnie au devant de la prison et devant le logis des commissaires; et moy-mesmes ne me despouillai de ceste nuict-là. Il fut fort tard quand l'archidiacre Redoul revint au logis; et comme je sceus qu'il fust dans sa chambre, je le mandai. Il estoit allé secrettement decouvrir des affaires de monsieur de Vieule^h et des autres prisonniers, qui estoient gens de maison et de qualité; et me portaⁱ la resolution qu'ils estoient tous condammés à mourir, et que, pour crainte de scandale^j et qu'il n'y vint esmotion, ils devoient estre deffaits

a) y — b) Burie que son — c) Vieulle — d) meiz : O monsieur — e) Violles
f) l' — g) le doivent faire estrangler — h) le chaffaut — i) les en ren-
voys : requies — j) Vieulle — k) parla — l) de l'escondalle

¹ Antoine de Regourd, archidiacre de Tornès en l'église de Cahors, député du clergé pour le Quercy aux Etats-Généraux d'Orléans (1560) et à l'assemblée des Etats de Guienne réunie à Bordeaux par Burie le 10 juin 1562 (B. N. ms. Dupuy, vol. 588, f° 23 r° orig.), vicaire général du diocèse de Cahors, à la mort de l'évêque Pierre Bertrand (1563). En 1580, lors de la prise de Cahors par le roi de Navarre, sa maison fut convertie en prison pour les Chartreux (G. Lacoste, op. cit., t. IV, p. 123, 186, 229).

secrettement en prison avec les torches, et que par leur procez et jugement ils avoient departi la ville en trois corps, c'est à sçavoir l'Eglise en un, la justice en *un* autre et le tiers estat en l'autre, et que tous ces trois corps estoient condamnez à six vingts mil francs. Alors il me va au cœur que ces dix mil francs dont ^a Le Brun m'avoit parlé devoient venir de là. Et pleuroit ledit archidiacre, me disant que la ville de Cahors estoit destruite à jamais, et que, quand on auroit vendu tous les biens de la ville, meubles et immeubles, il ne s'en sçauroit trouver ceste somme. Alors je luy dis : « Ne vous donnez point de melancholie ^b ; laissez faire à moy. Car ^c pour la mort ^d de monsieur de Vieulle ^d et des autres j'y feray ^e faire si bon guet que je les attraperay avant qu'ils fassent leur execution. Et quant à ces amendes ^f que vous dites, le Roy ne voudra jamais que vostre ville soit ruinée, car elle est à luy, et assurez vous qu'il la vous donra. » Alors il me dit : « Monsieur ^g, si les amendes ^f alloient en la bourse du Roy, nous aurions esperance que Sa Majesté ne nous voudroit pas voir destruits ; mais il n'en tire pas un sol ^h. — Et qui donc ? luy dis-je. — C'est le comte Reingrave ⁱ, qui a presté au Roy cinquante mil francs sur la comté ; et nous avons eu procez avec ledit comte pour les amendes ^f à Thoulouse ⁱ, et l'avons perdu, et a esté dit qu'il tireroit les amendes ^f aussi bien que l'autre revenu. Voilà pourquoi nous n'avons d'autre remède que d'abandonner la ville, aller habiter ailleurs et luy laisser tous nos biens. » Et comme j'entendis ceci, je

^a *Leçon du ms. Ed :* l'amour.

^a) que — ^b) malencolie — ^c) laissés moy faire car — ^d) Vieulle — ^e) fais
^f) esmandes — ^g) dit : O monsieur — ^h) soul — ⁱ) Tholose

ⁱ Cf. I. I. p. 289, n. 5. — Jean-Philippe Rhingrave, comte de Salm, 2^e fils de Philippe Rhingrave et d'Antoinette de Welsch Neubourg, né en 1521, mort en 1566, colonel de lansquenets (21 févr. 1545-13 juin 1566), chevalier de l'ordre (20 févr. 1557), seigneur usufruitier de Pontoise (15 janv. 1557). (F. Vindry, *Dict.*, p. 400.)

pensai enrager de ce que je voyois, que ces deux meschans destruisoient une cité qui estoit au Roy pour un particulier.

Je passay toute ceste nuit en colère^a; et au matin^b monsieur de Burie^c m'envoya querir pour entendre le jugement des procez. Et m'en allant je pensay à les garder de prononcer leur sentence; car, si elle estoit prononcée une fois, il n'y avoit^d plus ordre de sauver la ville, que le comte Reingrave n'en eust les amendes^e, et qu'il estoit estranger, dont le Roy avoit tousjours affaire de luy, [et qu'il ne le voudroit pas descomplaire. ^f Et en ^g ceste colère^h j'arrivay à la chambre de monsieur de Burieⁱ, et trouvay qu'ils estoient desjà tous assis, les sacs sur la table. *Ils virent bien à nu mune ce que je portois sur le cœur.* Je pris une petite escabelle, et me mis au bout de la table, car ils tenoyent tout l'environ d'icelle^j. Et là commença ledit Compain^k à faire de ^l grandes^l remonstrances de ce forfait qui estoit advenu^m en la ville, et que tant de femmes et enfans y avoient perdu leurs maris et leurs pères, et que le Roy etⁿ la Roïne nous avoyent envoyez là pour faire ceste justice juste et raisonnable (son^o harangue dura pour le moins demi heure), et^p que ce n'estoit rien de ceux qu'ils avoyent fait mourir si les principaux authours ne perdoient la vie, qui serviroit d'exemple à tout le royaume de France, et qu'ils vouloient lire leur sentence^q devant nous, pour puis après faire l'exécution *en la prison*, nous^r priant de leur prester la main forte; et commença de^s tirer la sentence^t du sac. Je regarday^u monsieur de Burie^v s'il^w diroit^x rien, car il touchoit à luy de parler premier qu'à moy. Et comme je vis qu'il se laissoit aller sans respondre, et

^a Leçon du ms. Ce membre de phrase omis dans l'édition

a) en rage de colère — b) soleil levant — c) Burie — d) auroit — e) esman les — f) avecque — g) furey — h) de la table — i) Compains — j) des — k) granz — l) venu — m) que Dieu et — n) sa — o) heur et les reclamationes de pitié et — p) l'arrest — q) l'exécution et nous — r) à — s) l'arrest — t) regarde — u) si — v) diroit

que l'autre commençoit à ouvrir la sentence pour en faire lecture, je^b luy dis : « Holà ! monsieur de Compain^c, ne passez plus outre que vous ne m'ayez respondu sur ce que je vous veux demander » Alors il me dit qu'après qu'il auroit^d lüe la sentence, il respondroit à ce que je luy demanderois, et qu'il la vouloit lire avant^e que faire autre chose. Sur quoy je dis à monsieur de Burie^f en jurant : « Monsieur, dès le premier mot qu'il ouvrira la bouche, je le tueray si^g premièrement^h ne me rend raison de ce que je luy demanderay en vostre presence^k. » Alors monsieur de Burie^f luy dit : « Monsieur de Compain^c, il faut que vous entendiez ce qu'il vous veut dire, car peut-estreⁱ qu'il a entendu des choses que je n'ay pas entendu. » Alors je vis mon homme pallir ; il avoit raison. Je luy dis : « A qui est la ville de Cahors^j ? » Il me respondit : « Elle est au Roy. — A qui est la justice ? Elle^k est au Roy. — A qui est l'Eglise ? » Il me respondit^l qu'il n'en sçavoit rien. Alors je luy dis : « Niés-vous que l'Eglise ne soit au Roy, aussi bien que le demeurant ? » Il me respondit qu'il ne se soucioit point de cela. Alors je luy dis : « Avez-vous departi la ville en trois corps, c'est à sçavoir l'Eglise, la justice et la ville séparément. et sur chacune déclaré les amendes^m ? » Il me dit que lors j'escontasse leurⁿ sentence, et alors^o je le sçauerois. Sur quoy je luy commande à donner du tu. luy^p disant^q : « Tu declareras icy, devant monsieur de Burie et devant moy, ce que je te demande, ou je te pendray moy mesmes de mes mains ; car j'en ay pendu une vingtaine de plus gens de bien que toy ny que ceux qui ont assisté à la sentence. » Et me lève de dessus l'escabelle. Monsieur^r de Burie^f luy dit : « Parlez^s, monsieur de Compain^c, et dites^t si vous

a) commenca — b) ouvrir l'arrest et vouloit commencer à lire, je — c) Compains — d) eust — e) premier — f) Burie — g) s'il — h) devant vous — i) adventure — j) Cahors — k) justice ? Il me respond Elle — l) respond — m) amendes — n) j'escontasse lire leur — o) et que alors — p) tu et luy — q) dis — r) l'escabelle. Alors monsieur — s) il faut parler — t) dire

l'avez fait. » Il^a respondit : « Ouy, [monsieur, car nous avons esté tous de ceste opinion *.] » Alors je luy dis : « O meschant paillard, traistre à ton roy, tu veux ruyner une ville qui est au Roy pour le profit d'un particulier ! Si ce n'estoit la presence de monsieur de Burie^b, qui est icy lieutenant du Roy, je te pendrois, toi et tes compagnons, aux fenestres de ceste^c maison. » Et dis à monsieur de Burie^b : « Hé, monsieur, laissez-moy tuer tous ces meschans traistres au Roy pour le profit d'autrui et le leur. » Sur quoy^d je tiray la moitié de mon espée. *Je leur eusse bien gardé de faire jamais sentence ny arrest* Monsieur de Burie^b me sauta au^e bras et me pria de ne le faire point. Et alors tous gagnèrent la porte et se mirent en fuite *crians, si estonnez qu'ils sautarent les degrez sans conter*. Je voulois aller après les tuer, mais monsieur de Burie et monsieur de Courré^f, son neveu, me tindrent que je ne peus eschapper. *La colère où j'estois ne me permettoit estre maistre de moy*. Il ne faut pas donc^g trouver estrange si je les appelle meschans dans cest escrit.

Monsieur de Burie, monsieur du^h Courré et moy entrasmes dans unⁱ jardinⁱ. Ledit sieur de Burie^b me dit qu'outre que j'avois gardé que ceste^j ville ne fust ruynée, je luy avois sauvé son honneur, car le Roy, la Roync et tout le monde eussent tousjours dit qu'il avoit^k prins argent, et que jamais il n'avoit rien entendu de tout cecy. Et alors je luy dis comme je l'avois descouvert ; et ay opinion qu'il n'y avoit nulle intelligence du costé de monsieur de Burie. Je disnay avec^l luy, et croy

* *Laçon du ms. Membre de phrase omis dans l'éd*

a) *fact* et il — b) Burye — c) d'este — d) et — e) aux — f) si ne fault-il pas doncq — g) de — h) le — i) jardrin — j) qu'este — k) qu'il en avoit
l) *intelligence, car il me feist dîner avecque*

1 René du Courret, fils de Nicolas du Courret et de Marguerite Goumard d'Eschillais, sieur du Courret, Chenay, Marilhac, Berthome, Mairé, Font chaude, Beaurgard, Vansay, enseigne (30 avril 1551-9 févr 1557), puis lieutenant (19 janv. 1559-16 déc. 1562) de la comp. Burie, épouse Louise de Foix (P. Vindry, *Diet*, p. 171).

qu'il ne mangea jamais quatre morceaux ; et tout ce jour-là je le vis triste et en colère. Et leur manda de ne procéder aucunement, en chose^a que ce fust, jusques à ce que le Roy seroit adverty du tout. Et manda au juge-mage et aux autres que, s'ils assistoyent^b en aucune chose de ce que Compain^c et Girard feroient, il leur yroit de la vie. L'un^d après l'autre le soir ils^e venoyent s'excuser à luy, j'entends ceux qui avoyent assisté, confessant^f audit sieur qu'ils n'avoient jamais pensé en la ruyne que portoit le jugement de ce procez, que c'estoit la ruyne d'eux-mesmes et de leurs enfans. *Ils n'osoient parler à moy ny se trouver là où j'estois.* Monsieur de Burie^g me disoit le tout ; mais, quoy que ce fust, pas un n'osoit^h se trouver devant moy. *Je croy que j'en eusse estranglé quelqu'un.* Au bout de cinq ou six jours, arriva le courrier que les parens et parentes de monsieur de Vieuleⁱ avoyent envoyé devers le Roy, qui porta interdiction aux commissaires de ne tirer plus outre en aucune manière que ce fust au fait dudit sieur de Vieule^j, ny de ce qui dependoit de ceste sedition, commandant^k d'eslargir ledit sieur de Vieule^j et autres prisonniers, avec pleiges de se presenter toutesfois et quantes qu'il^l en seroit^m ordonnéⁿ. Il ne faut pas trouver estrange si la ville de Cahors m'aime ; car il semble qu'ils voyent, à la bonne chère qu'ils me font, le Roy ou un de messeigneurs ses frères.

Voylà la deuxième fois qu'on m'a voulu corrompre par^o argent ; mais l'on ne me trouvera jamais par escrit au livre^p

a) en aucune chose — b) s'ils luy assistaient — c) Compaigns — d) l'un et l'autre
e) se — f) et confessoient — g) Burie — h) ne s'osoient — i) Vieilles —
j) Vieille — k) commandement — l) qu'ils — m) seroient — n) requis —
o) pour — p) livre

1 Sur les effets de l'attitude de Monluc, cf. B. de M. h., p. 419. — L'Hut
eccl. (t. I, p. 551) dit qu'« il y en eut quelques-uns d'exécutés ». Le Lièvre
de main des du Pouget cite un certain nombre d'exécutions qui eurent lieu
dans les formes une vingtaine de jours plus tard (Bull. de la Soc. des études
du Lot, 1897, t. XXI, p. 62).

de telles meschancetez, et n'en crains personne du monde, non-seulement en Guyenne, mais en Italie, là où j'ay eu de grandes ^a et honorables charges, où ^b je pouvois gagner deux cens mil francs pour le moins, si j'eusse voulu, comme ont bien fait d'autres, qui ne s'en sont pas mal trouvez; et en eusse esté bien mieux recognu que je n'ay ^c esté. Mais je puis dire, et à la verité, que jamais ne m'en suis revenu de charge aucune qu'il ne m'ait fallu emprunter de l'argent pour venir à ma maison ^d, et me suis voulu ruiner et pâtir tous les jours pour espargner la bourse du Roy, et non pour m'enrichir, non-seulement moy, mais encore ceux qui estoyent sous ma charge. Et en y a prou qui sont en vie, comme le tresorier Beaucler ^e, le contreroolleur La Morlière ^f et autres, qui en porteront bon tesmoignage, qui s'en sont revenus aussi coquins que moy. *Si quelque ville m'a fait quelque present pendant ces troubles, c'a esté pour soutenir la grand depence qu'il me convenoit faire pour entretenir les gens et les seigneurs de ce pays, c'estoit ouvertement et non en cachette. Voylà ^g la fin de la procedure de Cahors.*

Or ayant monsieur de Barie ^f mesmes cognu que ces deux braves commissaires n'alloient point franchement on besogne, et qu'ils ne tiroient qu'à faire justice des catholiques et non des huguenots, il envoya en diligence à Bourdeaux faire venir messieurs d'Alesme le vieux ^h et Ferron ⁱ, conseillers en la cour de Parlement, afin de

^a Ed. : Molière.

^a) grandz. - ^b) charges Il ou - ^c) ne s'ay - ^d) Molière - ^e) moy. Mais je l'ouo Dieu du tout. Et voilà — ^f) Barve

1. Cf. t. I, p. 36

2. Cf. t. I, p. 36, n. 1

3. Cf. p. 71, n. 1

4. Leonard d'Alesme, 2^e fils d'Antoine d'Alesme et de Philippe d'Aleynac, marcs 1^{er} août 1588, né à Saint-Léonard de Noblac, conseiller au Parlement de Bordeaux (en exercice du 5 dec. 1560 au 19 sept. 1556), président aux enquêtes (en exercice du 5 janv. 1558 au 3 nov. 1572), mort le 7 avril 1573, épousa Louise de Limoges, morte en avril 1559 (F. Vindry, *Les Parlements français au XVI^e siècle* Paris, 1910, in-8°, t. II, p. 43)

5. Arnaud de Ferron, sieur d'Arbanats, Braille, Taudias, Angeron,

bailler à ces commissaires pour contre-carre gens qui entendoient * bien le chemin qu'il faudroit prendre ¹. Et nous acheminasmes droit à Villefranche-de Rouergue ², entendans de toutes parts que les huguenots s'assembloient. Monsieur de Burie ³ fit venir les compagnies de monsieur le mareschal de Termes, de messieurs de Randan ⁴, de La Vauguyon ⁵ et de Jarnac, car nous n'avions que les nostres deux ⁶. Et trouvassmes à Villefranche monsieur le cardinal d'Armagnac, qui nous y attendoit pour se plaindre des eglises que l'on luy avoit rompues, et mesmement à Villefranche, qui est de son évesché de Rodès ⁷. Et comme ils nous sentirent approcher, les consuls se saisirent de quatre ou cinq

a) entendoient b) Burie c) Rodès

Floirac, fils de Jean de Ferron et de Serene de Vertueil, né à Bordeaux en mai 1515, conseiller au Parlement de Bordeaux (en exercice du 16 août 1538 au 14 mai 1563, auteur du *De rebus gestis Gallorum libri IX ad historiam Pauli Fursi additi* Paris, Vascosan, 1567, in-8, et du *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, Lyon, Gryphe, 1567, in-8 (F. Vindry, op. cit., p. 70). — Cf. sur Ferron la notice de M. R. Dezobris en tête de son édition des *Remarques de La Boétie sur le traité intitulé Ἐπεὶ τὰς*, dans les *Publications des Hétérotopiques de Guyenne*, Bordeaux, 1867, in-8, t. I, p. 87 et suiv.).

1. Voir la lettre de Burie et Monluc à 1 ro. Cahors, 18 mars, qui confirme cette phrase (ed. de Ruble, t. IV, p. 127-130), et une lettre du Parlement de Bordeaux au roi, 7 mars, annonçant que la cour a reçu les lettres nommant d'Alesme et Ferron (B. N., ms. fr. 319, f. 39, orig.).

2. Villefranche de Rouergue, Aveyron, ch.-l. d'arr. — L'*Hist. eccl.* (t. III, p. 71 et 223) dit que Burie et Monluc y arrivèrent le 5 ou le 12 avril. Ils y étaient plus tôt, car le 2, de Vaux écrivant à Calvin qu'ils y avaient rétabli la messe, « nourrice de tous maux ». (*Calvini opera omnia*, t. XIX, col. 381.)

3. Cf. p. 332, n. 2.

4. Jean de Pérusse d'Escars, fils d. François d'Escars et d'Isabeau de Bourbon, mariés le 22 févr. 1517, prince de Carency, comte de La Vauguyon, s. d'Albert, Saint Bonnet, etc., baron de Saint-Germain sur Vienne, Varaignes, etc., cap. de cheval-légers (2 déc. 1511), senechal et mareschal du Bourbonnais (1^{er} oct. 1511 mai 1516), gouverneur de Montliéry (1^{er} oct. 1511-12 fév. 1566), chevalier de l'ordre (28 août 1515), cap. de gent. 28 août 1519-29 juill. 1577), maréchal de camp (30 avril 1568), conseiller d'Etat (8 nov. 1570-6 déc. 1583), chevalier du Saint-Esprit (31 déc. 1578), lieutenant général en Bretagne (1584-1591), mort le 17 mars 1591. L'épouse (1^{er} oct. 1511) Anne de Clermont Tallart. (F. Vindry, *Dict.*, p. 195-196.)

5. Le ministre s'échappa par l'entremise de l'enseigne de Jarnac « qui se formalisa pour luy ». La compagnie de La Vauguyon occupa Saint-Antonin (*Hist. eccl.*, t. III, p. 72).

6. « M. le cardinal d'Armagnac entra à Villefranche-de-Rouergue la veille de Pâques et y célébra la messe ce jour » (*Journal de ce qui s'est passé*

des principaux seditieux, et les trouvasmes prisonniers. Et le lendemain que nous fusmes arrivez, vindrent ^a les susdits *sieurs* d'Alesme et de Ferron, lesquels les commissaires ne vouloient approuver, disant qu'ils n'avoient point de patentes du Roy; mais à la fin nous nous en fismes accroire. Monsieur de Burie m'avoit prié de ne leur faire point de mal au depart de Cahours, car ils ne desiroient que s'en aller. Ils ^b commencerent à faire le procez de ces quatre ou cinq que monsieur le cardinal d'Armagnac avoit fait prendre; et ne fust possible de faire condescendre les deux Compain ^c et Girard à faire justice, nonobstant qu'on prouvoit par ^d les plus grands de la ville une infinité de raptis ^e et volemens, outre la ^f rupture des eglises. Ils demurerent huit ou dix jours en ceste dispute, et concluoyent toujours qu'ils devoient estre relaxez. Et encores que monsieur de Ferron eust ^g sa femme et famille ^h de la ⁱ religion, neantmoins il concluoit toujours, comme monsieur d'Alesme, qu'ils devoient mourir. Monsieur le cardinal d'Armagnac et tous les officiers se desesperoyent de ce que justice ne se faisoit point, et qu'ils n'attendoient que tous malheurs après que nous en serions passez, si ne se faisoit quelque justice ^k. A la fin messieurs d'Alesme et de Ferron vindrent à mon logis me dire qu'il ne falloit point esperer que ces gens fissent jamais justice contre ceux de leur religion, et qu'ils ne feroient rien qui vaille avec eux, et qu'ils s'en vouloient retourner. Je les ^l priay de ne nous

^a Ed. 16.

a) vint — b) et — c) Compains — d) qu'on les approuvoit par — e) raptés — f) fust — g) leur — h) quelque raimonstrance de justice — i) leur

en France durant l'année 1562, dans *Revue rétrospective*, t. V, p. 93). Le cardinal d'Armagnac sera à Jons arrivé le 29 mars. Le culte catholique était rétabli dans la ville depuis le mercredi 25 (lettre, déjà citée, du secrétaire du cardinal d'Armagnac au cardinal Farnèse, 31 mars). Sur la situation à Villefranche, cf. la lettre de Burie au roi de Navarre, Fumel, 13 mars 1562 (*Arch. hist. de la Gironde*, t. V, p. 4), qui confirme Montuc.

^l Sur l'addition de ces trois mots, imputable à Florimond de Ramond, cf. *ib.* de M. h., p. 6.

laisser point. Alors monsieur d'Alesme me dit : « Voulez-vous faire un tour digne de vous ? envoyez-les faire pendre aux fenestres de la maison de ville ^a, là où ils sont prisonniers, et vous nous jetterez de debat ; car autrement il ne faut point esperer que justice s'en face. — Estes vous ^b tous deux de ceste ^c opinion ? » dis je. Ils me responderent ^d qu'ouy. *Ce fust assez dit.* J'appellay ^e le sergent de monsieur de Saint-Orens et luy dis en leur presence : « Sergent, va moy faire venir le geolier ^f. » Ce qu'il fist ; auquel je dis : « Baille-lui ces prisonniers que tu tiens ; et vous, sergent, prenez mes deux bourreaux et les allez faire pendre aux fenestres de la maison de ville ^a. » Et incontinent partit, et en moins d'un quart d'heure nous les vismes attachez aux fenestres ^g. Lesdits commissaires cuidarent enrager, et le vouloient faire trouver mauvais à monsieur de Burie. Et le lendemain je leur reprochay et leur dis, present ledit sieur de ^h Burie ⁱ : « Monsieur de Burie et moy serons d'accord, et m'assure ^j que je vous feray pendre vous-mesmes ^k avant que le jeu se desparte et que nous sortions de ceste ^l commission. L'on fait bruit que monsieur le prince de Condé a pris les armes ^m et s'est saisi d'Orléans. et si cela est vray, n'esperez autre chose, sinon que je vous tiendray ce que je vous ay promis. » Il ⁿ ne tarda pas deux heures que Rance, secretaire du roy de Navarre ^o, arriva et porta les nouvelles à

a) de la ville — b) face. Alors je leur dys : faites-vous — c) d'este — d) dirent — e) ouy Sur quoy j'appellay — f) geolier — g) dis devant monsieur de — h) Burie — i) mesmement — j) d'este — k) et l — l) et — m) et

1. Cf. l'émouvant récit de l'Hist. eccl., t. III, p. 71, 72.

2. Dès le 25 mars, Monluc savait que « ceulx de ceste religion ont commandement de quelque grand de prendre les armes ». (Instruction au capitaine Monluc, éd. de Ruble, t. IV, p. 118.)

3. Guillaume de Rance, fils de Pierre de Rance et de Catherine de Sallenave, ne à Sauveterre, seigneur de Plaisance, près de Serignac en Brulhois (1553), seigneur de Laperche, La Court, vivant dès le 20 mars 1577, secrétaire d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, puis (16 février 1574) de Henri et de Marguerite de Navarre, contrôleur général de leurs domaines de Navarre et d'Albret, auditeur en la cour des comptes de Norac (1540-22 mars 1573), receveur général en l'amirauté de Guienne, tué, le 5 janvier 1571, du côté

monsieur de Burie^a que monsieur le prince de Condé avoit pris les armes et s'estoit saisi d'Orléans^b, et contoît merveilles^c des grands forces qu'avoit ledit sieur prince, eu esgard à celles^d du Roy, et que le roy de Navarre, monsieur le connestable, monsieur de Guise, monsieur le mareschal de Saint-André estoient ensemble^e, qui ne pouvoient pas trouver un homme, et mille mensonges^f. Ledit^g sieur de Burie^a luy deffendit de ne tenir ce langage, et qu'il ne luy allât que de la vie si j'en entendois aucune chose. Et manda secrettement ledit sieur aux commissaires qu'ils se sauvassent avant que ce bruit fust publié, car autrement il ne pourroit garder que je ne les fisse mourir, *comme j'eusse fait*. Ils ne le se firent pas dire deux fois : car ils s'acheminèrent secrettement, et ne sceus leur parlement jusques au^h lendemain. Jeⁱ faisois chercher Rance, que si alors il me fust tombé entre les mains, je luy eusse appris de porter telles nouvelles qu'il avoit porté.

Or nous fumes d'opinion de nous en aller droit à Montauban et nous jeter dans la ville avant qu'elle se revoltast, car nous entendions que la ville d'Agen estoit^j revoltée et avoient prins les officiers et consuls catholiques et les chanoines. Et allasmes à Saint-Antony^k, pensant entrer le lendemain à Montauban^l ; mais avant que

a) Burie — b) nouvelles — c) prince envers celles — d) mensonges, car il s'en sait fort bien asser, et ledit — e) à — f) et — g) c'estoit

des catholiques, dans les rues d'Agen, lors de la prise de cette ville par Saint-Chamarand. Il épousa 1° Guirautine de Metz (14 mars 1560), 2° Antoinette des Noyers de Gandillac (23 sept. 1564). (J. Dubois, *Guillaume de Hesse*, dans *Revue de l'Agenais*, 1912, p. 176-180, complété par une communication de M. F. Vindry.)

1. Le 2 avril 1562.

2. Allusion à leur réconciliation et à la constitution du Triumvirat.

3. Au même moment, d'Arpajon arrivait aussi à Villefranche pour avertir, de la part de Condé, les réformés « de l'estât des affaires ». (*Hist. eccl.*, t. III, p. 223).

4. Saint-Antoine, Tarn-et-Garonne, arr. de Montauban, ch. 1 de cant.

5. Le 19 avril, les fourriers de Burie et de Montuc ayant paru devant Montauban, les ministres et un grand nombre de réformés quittèrent la ville. (*Hist. eccl.*, t. III, p. 72-77).

nous " fussions " à moitié chemin, on nous dit que la ville estoit revoltée¹. Et nous acheminasmes droit à Villeneuve-d'Agenois², et trouvâmes le tout revolté. Puis vinsmes à un village, nommé Gallapian³, près du Port-Sainte-Marie⁴, et trouvâmes aussi le Port-Sainte-Marie revolté : car ces gens avoient fait leur entreprise de longue main. Ils estoient fort secrets. Et lù⁵ arrestâmes que monsieur de Burie s'en iroit jetter dans Bourdeaux⁶ avecques les quatre compagnies de gens d'armes, et moy, avecques celle du roy de Navarre, qui estoit demeurée à Condom⁷, de monsieur le mareschal de Termes et la mienne, passerois la Garonne vers la Gascogne et me tiendrois dans le plat pays vers Thoulouse⁸ et Beaumont-de-Lomaigne et Aux⁹.

Et ainsi que nous nous voulions departir, arriva le capitaine Sainte-Gem¹⁰, qui m'apporta lettres du Roy, lesquelles estoient de ceste teneur : « Monsieur de Montluc¹¹, je vous prie, si vous desirez jamais me¹² faire service, qu'incontinent et en diligence vous me veniez trouver avecques la compagnie du mareschal de Termes et la vostre, et avecques six compagnies de gens de pied, dont

¹ *Leçon du ms.* Ces deux mots omis dans l'éd. — ¹¹ Ed. Montluc.

² mais comme nous — ³ b) fousmes — ⁴ c) Gaspian — ⁵ d) Bourdeaux
⁶ e) Tholose — ⁷ f) d'este — ⁸ g) jamais à me

1. Il s'agit d'Agen, qui avait été surpris par les huguenots dans la nuit du 16 au 17. Sur cet événement, voir les documents dans la *Revue de l'Agenais*, t. IX, p. 42 et les *Arch. hist. de la Gte.*, t. XXIX, p. 24-26 ; l'étude de Tholin déjà citée (*Rev. de l'Agenais*, t. XIV, p. 491-505), et de Rubie, *Jeanne d'Albret*, p. 74-78. C'est le lundi 20 avril que Burie et Montluc apprirent la nouvelle à Saint-Antonin, au moment où ils montaient à cheval, par M. de Maremond, consul, et Laboyrie, trésorier de la ville d'Agen.

2. En passant par Brassac, Lauzerte et Penne (d'après l'*Hist. eccl.*).

3. Galapian, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, canton de Port-Sainte-Marie.

4. Port-Sainte-Marie, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, ch.-l. de cant.

5. L'*Hist. eccl.* dit que Burie et Montluc se séparèrent dès Saint-Antonin. C'est impossible. Burie dut suivre le même chemin que Montluc.

6. Burie au roi de Navarre, 12 mars « Votre compagnie, Sire, est à Agen, sauf 22 ou 25 hommes d'armes qui sont à Condom » (*Arch. hist. de la Gte.*, t. X, p. 48). Ce « dépôt » était aux ordres du capitaine Arne.

7. Auch, Gers, ch.-l.

8. Dans sa lettre au roi, 22 mars, Montluc l'appelle « Sainte-Gemès » et le qualifie « un homme d'armes de ma compagnie » (éd. de Rubie, t. IV, p. 133).

je vous envoie les commissions, laissant les noms ^a des capitaines en blanc, car vous cognoissez mieux ceux qui ^b le meritent que moy. Et laissant toutes choses ^c, je vous prie vous acheminer : car il faut sauver le corps de l'arbre, parce que, le ^d corps sauvé, les branches se recouvreront ^e tousjours. » Voilà le contenu de ma lettre. Celle de monsieur de Burie faisoit mention de ce qu'il m'escrivoit ^f et luy mandoit qu'il donnast ^g le meilleur ordre qu'il pourroit en la Guyenne, n'estant point encores advertie Sa Majesté de la revolte d'icelle ^h. Monsieur de Burie print son chemin droit à Thonens ⁱ, où il trouva messieurs de Caumont ^j et de Duras ^k : lequel sieur de Caumont estoit pressé de leurs eglises d'estre chef, mais il n'en voulut oncques prendre la charge ; aussi ne faisoit pas monsieur de Duras, mais à la fin fust contraint de la prendre à la persuasion d'un personnage plus grand que luy ^l. Lesquels firent grand chère à monsieur de Burie et ne luy demandarent rien, car ils taschoyent tousjours à le gagner ; mais il estoit trop homme de bien. Il ^m s'en alla droit à Bourdeaux ^l ; et le mal fust qu'il en envoya toutes les quatre compagnies vers la ^m Saintonge, et luy demeura seul dans Bourdeaux ^l, n'ayant que vingt-cinq arquebussiers de garde ⁿ.

a) le nom — b) ceux-là qui — c) toutes choses laissant — d) l'arbre, car le — e) recouvreront — f) lettre. A celle — g) me mandoit — h) donnasse — i) de Guyenne — j) Thonens — k) et — l) Bourdeaux — m) le

1 Ces lettres sont perdues, mais nous savons, par trois documents qui les confirment, qu'elles étaient du 10 avril (Catherine de Médicis à Burie et Montluc, Paris, 8 mai, dans *Lett. de Cath. de Méd.* t. I, p. 307 ; instruction du roi à Burie et Montluc, même date, dans *Arch. hist. de la Gir.*, t. XLIII, p. 258, Montluc au roi, Toulon, 22 mai, ed. de Ruble, t. IV, p. 133). Voir aussi une instruction générale aux officiers de Guyenne enjoignant à Montluc d'agir avec la plus grande célérité, d'éviter Orléans et de franchir la Loire à Nevers ou à La Charité (B. N., ms. fr. 15876, f. 73, copie non datée, anal. par de Ruble, *Journal d'Albret*, p. 440).

2 Tonnens, Lot, et Garonne, arr. de Marmande, ch. l. de cant.

3 François de Caumont, cf. p. 425 n. 4)

4 Symphonien de Burfort, cf. p. 381, n. 3)

5 Le prince de La Roche

6 Montluc ne dit d'ajouter que, le 8 avril, le Parlement avait chargé le maire Antoine de Neufilles de lever 300 hommes, dont le tiers devait être soldé à ses frais (Gaulleux, *op. cit.*, p. 373).

Et le mesme^a jour que nous nous departismes, je me vins camper à La Foz, maison^b de monsieur de Bajamont^c, près d'Agen, et aux villages voisins, où je departis les six commissions que le Roy m'avoit envoyé, sçavoir au capitaine Charry deux, au capitaine Bazordan^d autres deux, une au baron de Clermont, mon nepveu, et l'autre au capitaine Corne^e. Les sieurs de Cancon^f, de Montferrand, toute^g la noblesse d'Agenois catholiques s'estoyent rendus auprès de moy. Et en la sal^lle commandarent à murmurer les uns et les autres que, si je les abandonnois, ils estoyent perdus, et leurs femmes, enfans et leurs maisons en ruine et perdition; Lectoure^h, plusse forte, estoit aussi revoltée, de sorte que la noblesse de Gascogneⁱ n'avoit où se retirer, et tous se rendoyent à moy: lesquels entre eux firent une conclusion que, si je prenois deliberation de m'en aller trouver le Roy, comme il me mandoit, ils demeureroient sans chef et qu'il me falloit prendre comme prisonnier et ne me laisser partir. Sur le tard j'assemblay tous ces seigneurs, et leur remonstray qu'il falloit que je despèchasse en diligence devers le Roy, pour l'advertir de la revolte de toute la Guyenne, sauf Thoulouse^j et Bourdeaux^k, et que, si

^a *Levan du ms. Ed. : à la maison.* ^b *L'agen du ms. L'Ed. a partout* Aorne

^{a)} et moy ce mesmes ^{b)} Quanquon ^{c)} Monferrand et tante — ^{d)} Lectore
— ^{e)} de la Gascoigne ^{f)} et y — ^{g)} Tholozé ^{h)} Bourdeaux

1. Lafox, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, cant. de Puymirol. — Le château de Lafox appartenait à François de Durfort, baron le Bajamont, fils d'Alain de Durfort et de Françoise de Montal, mariés en 1535, sénéchal d'Agenais, mort en 1585 (cf. abbé Marboutin, *Notes sur Lafox*, dans *Rev. de l'Agenais*, 1910, p. 173-185, 289-322).

2. Hugues de Bazordan, s' de Termes, Prussas, fils aîné de Pierre de Bazordan et de Pauline de La Barthe, tué le 22 octobre 1562 au siège de Montauban. — Il était le frère du bâlard de Bazordan, Jehannot, qui tua à Barge, en déc. 1543, le comte Pietro Porto (cf. t. I, p. 198).

3. Cité par Bosquet (*Histoire des troubles advenus en la ville de Tolose l'an 1562*... trad. fr., Toulouse, 1595, in 12, p. 112) comme étant entré dans Toulouse le vendredi 15 mai, avec 300 hommes de pied.

4. Lectoure, Gers, ch.-l. d'arr., sur un éperon qui domine la vallée du Gers. Sa position en a fait, depuis l'antiquité, la place la plus forte de Gascogne.

5. Montluc écrivait, le 12 octobre 1562, à Saint-Sulpice: « Monsieur le prince de Conde avoit si bien projecté son desseing, avec le conseil et industrie de

celles-là ^a n'estoyent secourues, qu'elles estoyent en bransle d'estre perdues aussi ^b bien que le reste : et le trouvèrent tous bon. Et *je* depeschay incontinent le capitaine Cousseil ^c, pour donner advis au Roy et à la Roynes de ^d tout. Et après sa depesche faite, monsieur du Massès, qui est dernièrement mort à Limoges ^e, qui *pour lors* portoit l'enseigne de monsieur le mareschal de Termes, me dit, en presence de tous, que j'avois fort bien fait de prendre ceste resolution, car ils avoyent fait un arrest entre eux de me retenir par force.

Le matin nous passâmes la rivière à deux ou trois ports mal aisément, car Layrac ^f estoit révolté ^g, comme estoit aussi tout le pays de Bazadois, sauf La Reolle ^h, et jusques aux portes de Thoulouse ⁱ, sauf Auvillar ^j et Condom, où ^k le capitaine Arné ^l estoit ^m avecque la compagnie du roy de Navarre. Et avant ⁿ qu'elle y fust, ladite ville s'estoit ^o revoltée par deux fois ; mais le lieutenant general, nommé du Franc, que j'ay cy-dessus nommé, avoit pris les armes pour deffendre l'autorité du Roy et en estoit demeuré maistre. Toutesfois à la fin il ne fust pas

a) ceux-là — b) si — c) du — d) prins — e) Tholoz — f) que — g) Arné y estoit — h) paravant — i) fust elle s'estoit

monsieur l'admiral, que toutes les villes de Guienne se revoltèrent en ung mesme temps, sauf Thoulouse, Bordeaux, Caours, Périgueux et trois ou quatre petites villes, et pour ung temps ont esté maistres et partout nous faisoient teste. » (Cabié, *op. cit.*, col. 18.)

1. Cf. p. 117, n. 1.

2. Cf. t. I, p. 104, n. 1. — Aimery de Béon, sieur du Massès, fils de Bernard de Béon et d'Antoine de Devèze, mariés le 13 jaill. 1553, enseigne à la compagnie Termes (29 janv. 1559), lieutenant à la compagnie d'Escars (30 mai, 1566 et déc. 1567), chevalier de l'ordre (oct. 1568), cap. de gend. (juill. 1568-26 janv. 1570), gouverneur de Limoges (1^{re} juin 1569). Il épousa (16 nov. 1540, Marguerite de Castolhac (F. Vindry, *Dict.*, p. 51).

3. Layrac, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, cant. d'Astaffort.

4. La Réole, Gironde, ch. l. d'arr.

5. Auvillar, Tarn-et-Garonne, arr. de Moissac, ch. l. de cant.

6. François de Devèze, s^r d'Arné, fils de Bertrand de Devèze, s^r de Saint-Brix et de Florette de Bariac, guidon de la compagnie du roi de Navarre, lieutenant de la compagnie Carrouges (1563-1567), cap. de gend. (11 févr. 1568), mestre de camp des cheveau légers (4 mai 1569), surpris, battu, blessé à mort et pris par les huguenots à Estampures-en-Pardiac (13 oct. 1569). [Communic. de M. F. Vindry]

esté le plus fort sans ladite compagnie que j'envoyay dedans. Je mis ma compagnie à La Sauvelat de Gaure¹. Monsieur de Terride² avoit la sienne aux environs de sa maison, en ses terres propres, car Beaumont³ estoit aussi revolté. Monsieur de Gondrin et moy parlasmes ensemble à ma maison, au Sampoy⁴ en Gaure, où⁵ je l'avois assigné, et là conclusmes de faire amis tous les gentilhommes catholiques, afin que nous fussions tous unis ensemble. Et pour ce que les seigneurs de Fimarcon⁶ et de Terride (tous deux sont sortis d'une maison) ne se entr'aymoient point, nous arrestasmes de les faire amis, et les assignasmes à se trouver à Faudoas⁷, où il se trouva une bonne compagnie de noblesse ; et comme nous y fusmes, les⁸ fismes bons amis⁹. Le capitaine Charry partist¹⁰ en diligence pour s'aller jeter dans Puymirol⁵, pour ce que je fus adverti que les ennemis l'avoient abandonnée et prins l'artillerie qu'y estoit pour porter à Agen. Ledit capitaine Charry alla passer la rivière à La Magistère⁶, et

a) Terride — b) Beaumont — c) Saint Poy — d) Gaure là où — e) Fimarcon — f) Terride que tous — g) Faudoas — h) nous fismes là nous les — i) Charry se partit

1. La Sauvelat-de-Gaure, Gers, arr. de Lectoure, cant. de Fleurance

2. Jean de Narbonne, s^r de Fimarcon, chevalier du Pordre, fils aîné de Bernard de Narbonne et de Cécile de Maillon, né avant le 16 avril 1550, mort à La Garde le 28 janv. 1593, épousa : 1^o Paul de Narbonne; 2^o Charlotte de Verne. — Monluc n'est peut-être pas rigoureusement exact en disant que Terride et Fimarcon sortaient de la même maison. Jean de Narbonne descend des Lomagne, comme Terride, mais par ses femmes, par Anne de Lomagne Fimarcon, mariée, à la fin du xv^e siècle, à Aimery de Narbonne Talleyrand et cousine de Terride au 5^e degré. Commanche de M. F. Vindry.

3. Faudoas, Tarn-et-Garonne, arr. de Castelarrain, cant. de Beaumont. Monluc au roi, Toulouse, 24 mai, « Nous nous estions assembles, messieurs de Gondrin, Terride et moy, et plusieurs autres gentilshommes, à la maison d'un nostre parent, nommé le seigneur de Faudoas. Et là resolusmes promptement de amener quatre compagnies, desquelles que Vostre Majesté a commande faire vers le pays de Condomois, pour faire teste à ceux de Lectoure, Agen et Verac. » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 134). *L'Hist. recl.* (t. II, p. 293) mentionne sans date la réunion de Faudoas.

4. « Le seigneur de Gondrin et luy Terride estoient bons amis et de bonne intelligence, mais le marquis de Fimarcon ne luy vouloit point deforer; les sieurs de Besoles et de Tilladet firent bon service au Roy en les faisant voir et les mettant d'accord. » (Duploux, *Hist. de France*, t. III, p. 689).

5. Puymirol, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, ch.-l. de cant.

6. La Magistère, Tarn-et-Garonne, arr. de Moissac, cant. de Valence.

fust au poinct du jour dans la ville, car les bonnes gens l'ouvrirent, et n'y avoyent^a que dix soldats au chasteau, lesquels se rendirent^b. Soudain chascun des autres capitaines print^c incontinent son^d party pour aller dresser leurs compagnies.

Et comme nous eusmes disné, vint un homme à cheval, qui estoit parti en poste de Cahours, ayant cheminé toute la nuict et prins un cheval de louage à La Magistère, là où il luy fut dit que j'estois à Faudouas^e; et me porta une lettre de monsieur de La Roque des Ars^f, près Cahours^g, un mien^h parent, laquelle lettre se trouvera enregistrée au registre du Parlement de Tholouse, dont la teneur estoit telle. « Monsieurⁱ, aujourd'huy, environ midy, est arrivé icy un gentil-homme, venant^k de la cour à grand[s] journées, lequel ayant^l demandé à l'hostelerie s'il y avoit homme qui vous cogneust, l'hoste luy a dict que j'estois à^m la ville et que je vous apartenois de parenté. Sur quoy il m'a envoyé soudain querir par l'hoste; etⁿ comme j'ay^o esté devant le logis, il a dict audict^p hoste qu'il rentrast dans sa maison. Je l'ay voulu embrasser, mais il m'a faict signe^q que je ne le touchasse point. Et estans luy et moy seuls, il^r m'a dict qu'il estoit de la comté de Foix et au roy de Navarre, et qu'à Orléans luy estoit mort un medecin de peste à son costé, dont il estoit encores pestiféré; m'ayant dict^s, *en outre*, que j'allasse incontinent chercher de l'ancre et du

^a) avoyent — ^b) avoyent prins — ^c) leur — ^d) Faudouas — ^e) Cahours — ^f) qu'est mien — ^g) parent, qu'estoit d'este teneur et est au registre du Parlement de Tholouse, qui disoit ainsi. Monsieur — ^h) qui vient — ⁱ) a — ^j) on — ^k) que j'estois vostre parent. Et soudain l'hoste m'est venu querir et — ^l) Je suis — ^m) a l — ⁿ) seigneur — ^o) et comme nous avons esté tous deux seuls, il — ^p) estoit enfermé estant au roy de Navarre et qu'il estoit de la comté de Foix et que un medecin du roy de Navarre luy estoit mort à Orléans de peste à son costé. Et m'a dit

1. L'Hut. *est* (l. II, p. 867) place le fait le 8 mai, mais dit que la tentative de Charray avorta et que ses gens furent défaits par « ceux de Penne et de Monllaurquin ».

2. Pierre de Gourdon, s^r de La Roque-des-Arcs, près Cahors (G. Lacoste, *op. cit.*, t. II, p. 148).

papier, ce que promptement j'ay faict, et devant le logis mesmes m'a faict escrire ceste lettre et m'a prié de la vous envoyer en poste. » *Ladicte* lettre disoit ainsi : « Monsieur, m'en revenant de la cour, je suis passé à Orléans, où j'ay laissé monsieur le prince de Condé, qui assemble de grandes ^a forces, et desjà en a beaucoup. Il y a un capitoul ^b de Thoulouse ^c qui s'en vient à grandes ^a journées après moy ^d, et pense qu'il passera ceste nuict icy ^e, lequel a promis audict seigneur prince de ^f luy rendre à sa devotion dans le xviii de ce mois (qui estoit en may), la ville de Thoulouse ^c. Ledit capitoul ^b s'est descouvert à moy ^d. Je vous en ay voulu advertir en ^f extrême diligence, afin que vous y pourvoyez, s'il vous est possible. Et pour les raisons que vous écrira monsieur de La Rocque, je n'ay point voulu signer ceste lettre, mais l'ay faicte signer audict sieur de La Rocque. »

Voylà le contenu des deux lettres, lesquelles ayant veues je ^g tiray à part les susdicts seigneurs, et leur ayant communiquées lesdictes lettres ^h, je les envoiay ^g incon-

^a *Leçon du ms. Mot omis dans l'éd.*

a) grandz — b) capitol — c) Tholoze — d) passera nuict icy — e) promet à monsieur le prince de Condé de — f) à — g) lettres — Incontinent je — h) leur monstre ses lettres

1. D'après une lettre de Louis de Pérussis au cardinal Farnèse, Avignon, 13 juin, le viguier Portal aurait confessé que les réformés « avoient conclu de coroner roy le prince de Condé et exterminer le roy et tout son sang, et se devoient faire le xxv^e de may. » (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XLIII, p. 254).

2. Pierre Hunault, baron de Lanta, capitoul de Toulouse pour le quartier Saint Etienne en 1560-1561 (cf. *Hist. de Toulouse*, liv. II dans *Hist. de Languedoc*, t. XII, col. 609-610). Le Parlement de Toulouse le condamna par contumace à voir ses biens confisqués, il fut réhabilité par lettres patentes du 12 avril 1563, rendues exécutoires le 14 mai suivant (*ibid.*, col. 658-659, 667-668).

3. Montluc au roi, Toulouse, 22 mai : « Et avant mon arrivée audict Auch, receuz une lettre de monsieur le premier president de ceste ville, qui me respondoit à une, que je luy avois mandée dudict Faudas, deux jours avant, que ung mien parent m'avoit mandé de Cahours que ung gentilhomme estoit passé là, qui venoit d'Orléans ; et luy avoit donné charge m'advertir en diligence que ung capitoul de Thoulouse estoit parti expressément dudict Orléans, ayant promis à monsieur le prince de Condé de luy rendre ceste ville revoltée et à sa devotion dans le dix huit ou vingtième de ce mois. » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 134.)

linent, par homme ^a *exprès* en poste, à monsieur le premier president Mansencal ^b; et lis ^c *promptement* trois despesches aux capitaines Bazordan ^d, baron de Clermont et Corne, leur mandant par icelles que jour et nuict ils fissent diligence d'assembler ^e leurs compagnies de gens de pied, que je leur avois baillées, et qu'ils s'approchassent le plus près de Thoulouse ^f qu'ils pourroient. Monsieur de Terride s'en retourna en diligence pour tenir preste la sienne de gens d'armes. Les ^g sieurs de Gondrin, de Fimarcon ^h et moy nous nous en retournasmes en diligence pour assembler de la noblesse. Or le messenger ne peut arriver à Thoulouse ⁱ de ceste journée-là qu'il ne fust trois heures de nuict; et monsieur le president se trouva couché, et ne luy peut bailler les ^k lettres jusques au lendemain matin, qui estoit le vii de may ^l. En quoy monsieur le president fit un ^m erreur, d'autant que le ⁿ matin il alla assembler toutes les chambres, et là, en presence ^o de tous ^p, lesdictes lettres furent leues ^q; et moy j'en fis un'autre, n'ayant esté si advisé de luy mander qu'il la communicast à peu de gens. Cela fust cause que ceux de leur compagnie qui estoient de la religion nouvelle et de l'entreprinse, au ^r sortir du palais advertirent tous les

a) lettres et tout promptement je despeschay un homme. — b) Mansencal
c) et luy envoie les deux lettres et tout en instant fera. — d) ilz despeschassent d'assembler. — e) Tholose. — f) preste sa compaignie. Les. — g) Fieumarcon. — h) ses. — i) à. — j) douziesme. Et feist là monsieur le president une
k) erreur car le. — l) en la presence. — m) feurent leues lesdictes lettres. — n) lettres. Ceux qui estoient de la religion nouvelle et de l'entreprinse d'estre compaignye-là au

1. Jean de Mansencal, né à Bazas, conseiller (7 mars 1551), président (16 nov. 1557), premier président (7 mars 1559) au Parlement de Toulouse, mort le 29 octobre 1602, épouse : 1^{re} Antoinette d'Olmères, 2^e Jeanne de Vidal Mercumont, morte le 20 dec. 1589 (P. Vindry, *Les Parlementaires français au XVI^e siècle*, t. II, p. 151).

2. Brantôme (éd. Lalaune, t. IV, p. 259-293) parle du rôle de « M. de Roy-Jourdan l'alsac » à Toulouse.

3. Inexact. Bosquet donne la date du 10 mai, adoptée aussi par l'*Hist. eccl.* (t. III, p. 71). Voir, sur cette date, la note additionnelle de J. Roman à la dissertation de dom Vaissete (*Hist. de Languedoc*, éd. Privât, t. XII, p. 18) et l'*Extrait du second livre de l'histoire de Toulouse* (ibid., p. 609).

4. D'après Bosquet, Mansencal assemble seulement les présidents de Paulo, Daffis et Lalomy, et huit conseillers.

autres de leur intelligence, pour les faire haster ^a de se saisir de la maison de la ville et de l'artillerie, et n'attendre point jusques au dix-huictiesme dudict mois; car j'escri vois ^b aussi par madicte lettre que je mandois en diligence aux capitaines Bazordan, Corne ^c et baron de Clermont qu'en faisant les compagnies ils marchassent devers la-dicte ville de Thoulouse^c, laquelle^d, plus de huict jours auparavant, estoit ^e entrée en grand soupçon, pour ce que ceux de dedans y voyoient ^f arriver de jour à autre beaucoup de gens ^g estrangers ^h et incogneuz de leur dicte ville; et lesdictes lettres arrivèrent sur ceste peur. J'avois, ne sachant encores rien de ceey, envoyé ma compagnie à La Monjoye, près La Plume. Et le lendemain mesmes, qui fust le tretziesme ⁱⁱ, m'en estant retourné à Sainpoyⁱ, je receuz deux lettres tout à un coup, l'une de monsieur de Terride, et deux autres d'advertissemens que l'on luy donnoit. En l'une y avoit: « Monsieur, quatre enseignes de gens de pied sont arrivez ^j dans Montauban, qui vien[n]ent de vers les Sevennes, et sont entrez ^k à la poincte du jour, ayant cheminé toute la nuit ³. » En l'autre lettre y avoit qu'il estoit passé une enseigne noyre sur le pont de Buzet³, au delà de Thoulouseⁱ, portant un'escharpe blanche⁴, qui tenoit le chemin de Montauban. Monsieur

^a *Leçon du ms. Mot omis dans l'ed.* — ⁱⁱ *Leçon du ms. Ed.* xv.ii

a) *advertirent toutes leurs intelligences afin de se hâter* — b) *j'écrivais* — c) *marchaient droit à Tholose* — d) *il y avait* — e) *jours que la ville estoit* — f) *pour ce qu'ils voyoient* — g) *autre force gens* — h) *forestiers* — i) *ils sont arrivés quatre enseignes de gens de pied* — j) *arrivés* — k) *Tholose*

1. Inexact. Dans sa lettre au roi, il dit qu'il revint chez lui le jour même de la délibération de Fandoas, soit le lundi 11 mai au soir, puisqu'il ajoute que le lendemain matin il se rendit en diligence à Auch (ed. de Ruble, t. IV, p. 135).

2. Ce secours était commandé par d'Arpajon.

3. Buzet, Haute-Garonne, arr. de Toulouse, cant. de Montastruc, sur le Tarn.

4. C'était l'insigne des troupes huguenotes.

de Terride^a me mandoit que je linse l'advertissement pour tout seur. En mesme instant j'avois reçu un' autre lettre du vicaire d'Auch^b et des consuls de ladite ville, lesquels^c me prioient de vouloir aller à toute diligence audict Auch, ou^c autrement que tous se mettoient en pièces les uns et les autres^d. J'escrivis^e en la rue mesmes en haste quatre lignes à monsieur de Terride^f, le priant tenir sa compagnie preste et assembler le plus de^g gens qu'il pourroit^h. Et aprèsⁱ je montay à cheval, ayant monsieur de Fontenilles^j avecques moy, et m'en allay en toute diligence droit^k à Auch^l, combien que je n'estois lieutenant du Roy, ny n'avois aucune^m puissance de commander, ainsⁿ tout ce que j'en^o faisois n'estoit que pour l'affection et volonté particulière que je portois^p au^q service du Roy. J'estois bien assuré que, faisant bien, tout seroit trouvé bon de ceux qui tenoient le party du Roy; pour les autres, je ne m'en suis pas fort soucié. je les ay tousjours nœux aimé avoir pour ennemis que pour amis.

Arrivant^r à Sezan^s, une^t lieuë du Sampoy, il m'arriva un^u homme de Thoulouse^v, que monsieur le president Mansencal^w m'envoyoit, par lequel^x il me mandoit qu'il avoit reçu mes lettres, me priant d'aller secourir^y ladite ville de Thoulouse, parce que^z les huguenots s'estoient saisis de la maison commune d'icelle et^{aa} de l'artillerie

a) Terride — b) qu'ils — c) car — d) autres. Mes chevaux estoient devant la maison et en la rue mesmes. J'escrips — e) assembler tant de — f) à coup — g) Fontenilles — h) allay tant que je peus piequer droit — i) Aux — j) ny rien ny aucune — k) et — l) je — m) j'avois — n) de faire — o) Et comme je feuz — p) Cézant à une — q) Saint Pay, voicy ung — r) Tholose — s) Mansencal — t, là où — u) lettres et me prioit de venir secourir — v) car — x) maison de la ville et

1. Le grand vicaire Alphonse, qui administrait le diocèse d'Auch, en l'absence de l'archevêque, le cardinal Ippolito d'Este, non résidant.

2. Mon luc au roi, 22 mai : « Je m'en alys en diligence à Auch, pour ung advertissement que j'avois eu que s'y faisoit quelque meûde. » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 131).

3. « Et tost en ung mesme instant j'escrips à monsieur de Terride, luy priant se venir presenter à une heure d'icy voir si l'affaire requeroit secours. » (Ibid., p. 131).

4. Cézant, Gers arr. de Lectoure, cant. de Fleurance.

qui estoit dedens^a. Je descendis devant le village souz un horne, et là despeschay vers monsieur le president qu'il advertist^b en diligence les capitaines sus-nommez qu'ils s'allassent jeter dans Thoulouse^c, et que j'allois faire marcher la compagnie de monsieur le mareschal de Termes, qui estoit à Pessan^d, près d'Auch, afin qu'elle se randiat au^e point du jour à Thoulouse^f, et qu'ils eussent courage seulement, car^g je serois bien tost à eux. Et baillay quatre ou cinq blancs signets à mon secretaire, pour dresser lettres à monsieur de Gondrin et autres, afin de^h les faire partir et acheminer devers Thoulouseⁱ. Puis m'en allay courant à Auch, après avoir aussi mandé à^j ma compagnie qu'elle s'en retournaist en diligence à La Sauvetat. Et estant arrivé tout à jeun à une heure après midy à Auch, j'escrivis en disnant deux^k lettres, l'une à monsieur de Bellegarde, n'y ayant^l que deux lieues jusques à sa maison^m, et l'autre au capitaine Massès, qui en estoit

a) qu'ils advertissent — b) Tholose — c) d'Auch qui se rendroit au d, que — e) pour — f) droit à — g) Auch, qu'estoit une heure après midy et n'avois mangé ni bu de tout le jour. Manday aussi à — h) qui — i) et en mangeant j'escrips deux — j) qui n'y a

1. C'est le mardi 12 mai que Monluc s'arrêta à Cazan, allant à Auch, où il arriva le même jour (Bellegarde au roi de Navarre, Toulouse, 12 juin, dans *Arch. hist. de la Gir.*, t. XLIII, p. 151). Or le Capitole ne fut occupé par les reformes que le lundi 11, vers neuf heures du soir (Bosquet, *op. cit.*, p. 87; *Hist. eccl.*, t. III, p. 12) (un courrier ne put franchir en une nuit la distance qui sépare Toulouse de Cazan. En réalité Monluc n'apprit l'occupation du Capitole qu'à son retour d'Auch au Saint-Puy, c'est à dire le mercredi 13, et par une dépêche de Terride (voir sa lettre au roi, du 21 mai : « Je ne demeuris que une nuit à Auch, et, après avoir pacifié tout et mis la ville en seurte, m'en retourna à ma maison, cinq lieues d'estant audit Auch, et à mon arrivée trouvis une lettre de monsieur de Terride, par laquelle me mendoit que sa maison de ville estoit prinse et que son estoit aux mains toute la nuit »). Il a confondu cette dépêche de Terride avec une lettre de Mansencal, qu'il reçut le mardi 12, avant son arrivée à Auch, en réponse à celle qu'il lui avait écrite de Faudos « deux jours avant ». Cette lettre de Mansencal est citée à sa date véritable dans la lettre au roi.

2. Pessan, Gers, arr. et cant. d'Auch.

3. Pierre de Saint-Lary, baron de Bellegarde, s^r de Montblanc, Montastruc, fils de Raymond de Saint-Lary et de Miramonde de Lagorsan, maries le 7 sept. 1598, lieutenant à la compagnie de Termes (oct. 1561-16 mai 1564), gouverneur de Toulouze et d'Albigeois (18 fév. 1563), de Cintegabelle (13 oct. 1565), de Puycelein, Buzet, Montoussin (2 juill. 1567-1^{er} oct. 1569), cap. de gend. (28 déc. 1568-30 sept. 1569), sénéchal de Toulouze et d'Albi (1^{er} mars 1567), chevalier de l'ordre, mort en 1570, épousa (12 mars 1563) Marguerite d'Or-

à demy^a-lieuë, mandant à monsieur de Bellegarde qu'il partist incontinent en poste, et qu'il s'allast jetter dans Thoulouse^b pour commander aux armes, faisant^c aller après luy jour et nuict ses armes et *grands* chevaux^d. Monsieur du Massès partist dez qu'il eust parlé à moy, et n'arresta qu'il^e ne fust dans Thoulouse le lendemain^f matin au poinct du jour; et monsieur de Bellegarde y estoit arrivé deux heures après minuict. Le baron de Clermont^g entra le mesme matin; et à l'instant que^h les soldats entroient, ils alloient au combat, qui estoit depuis la place Saint-Georgeⁱ jusques aux deux portes de la ville qui tirent vers Montauban^j, lesquelles portes les ennemis tenoient. Le capitaine Corne entra environ deux heures après midi^k, comme *fit* aussi^l en mesme temps le capitaine Bazordan^m.

Et comme j'euz pacifié Auchⁿ, il me souvint^o des lettres de monsieur de Terride, et pensay^p que ces enseignes qui estoient arrivées à Montauban n'estoient là sinon pour secourir leurs gens qui combattoient à Thoulouse. Sur quoy je despeschay soudain un^q soldat sur un bon che-

a) qui n'y avoit que demy — b) Tholose — c) et qu'il feist — d) que — e) Tholose qui fust lendemain — f) Clermont — g) et en mesmes temps que h) et — i) Auch — j) va souvenir — k) vous penser — l) Tholose et soudain je despeschay un

bessan (F. Vindry, *Dict.*, p. 38-39) — Le château de Bellegarde est à 16 kilom. au S. d'Auch.

1. La lettre, déjà citée, de Bellegarde au roi de Navarre, dit formellement que Bellegarde était à Auch, le 15 mai et qu'il y conféra avec Monluc (*Arch. hist. de la Gironde*, t. XLII, p. 157). Elle confirme ce que dit Monluc de l'envoi de Bellegarde à Toulouse.

2. La place Saint-Georges, au centre de la ville, carrefour des rues de la Pomme, Saint Antoine du T, Saint Georges et Fourtanier.

3. Les portes de Matabiau et de Villeneuve (*Hist. de Languedoc*, t. XII, col. 13).

4. Le jeudi 15 mai. Confirmé par l'*Hist. eccl.*, t. III, p. 27-28, et par Bosquet, *op. cit.*, p. 112.

5. D'après Bosquet, le capitaine Bazordan avait pénétré seul dans Toulouse pour essayer d'y lever des gens. Il y fut arrêté par ordre des capitouls, relâché par ordre du Parlement, et on lui permit seulement de recruter sa compagnie hors les murs. Bellegarde dit que, des quatre compagnies de gens de pied, on n'avait pu en lever dilliblement que deux, « n'ayans les capitaines ni assez lemps pour ce faire ». (Lettre au roi de Navarre.) Monluc se vantait donc de, à en écrivant, le 12 octobre 1562, à Saint-Sulpice, qu'il avait fait entrer dans Toulouse quatre enseignes de gens de pied et la compagnie de Termes (Cabré, *op. cit.*, col. 18).

val, *luy commandant* qu'il print le chemin droict à Caudecoste ¹, et qu'il passast la rivière à Las Peyres ². J'^e escrivis au capitaine Charry que, incontinent ma lettre receüe, il s'acheminast jour et nuict droict ³ à Thoulouse ⁴, et qu'il fist alte ⁵ à Fronton ³. De mesmes j'^en despeschay un autre devers monsieur de Terride ⁶, pour faire passer sa compagnie à Borret ⁷, *luy mandant* aussi ⁸ qu'elle gaignast ⁹ Fronton, et qu'ils demeurassent nuict et jour à cheval, et, en attendant le capitaine Charry, qu'ils ¹⁰ gardassent que ceux qui viendroient de Montauban ne peussent gagner Thoulouse ⁶.

Une heure après ces deux despesches, *il* me print une opinion que ¹¹, si le soldat ne pouvoit passer à Las Peyres ou qu'il fust prins, le capitaine Charry ne pourroit estre adverty, et la ville demeureroit en danger d'estre perdue : *qui fust cause qu'incontinent j'en despeschay un autre, qui print le chemin vers La Magistère; et estoit le lendemain midy avant qu'il y peult arriver, car le premier avoit esté chassé plus de trois lieues. Le capitaine Charry partist incontinent, se faisant porter pain ¹² et vin, comme je luy avois escrit et comme il avoit appris souz moy, afin que les soldats n'entrassent en aucune maison. Il entendoit aussi bien qu'homme de France comme il falloit executer ces diligences.* Et arriva avecques deux ou trois cents hommes, environ deux heures après minuit, à Fronton, où il trouva la ¹³ compagnie de monsieur de Terride ⁶ ¹⁴, *tellement*

a) et -- b) incontinent vau a presente jour et nuict s'acheminast droit -- c) Tholozé -- d) ballou -- e) Terride -- f) Bourret -- g) et -- h) qu'ilz gaignassent -- i) et -- j) ne va sçavoir que -- k) incontinent et se porta pain -- l) Fronton et trouvèrent la

1. Caudecoste, Lot-et-Garonne, arr. d'Agén, cant. d'Astafort, à 3 kilom. 1/2 de la Garonne.

2. Laspeyres, Lot-et-Garonne, arr. d'Agén, cant. de Puymirol, comm. de Clermont-Bessins.

3. Fronton, Haute-Garonne, arr. de Toulouse, ch.-l. de cant.

4. Bourret, Tarn-et-Garonne, arr. de Castelsarrasin, cant. de Verdun, au confluent de la Tessonne et de la Garonne.

5. Montuc fait allusion à cette jonction dans sa lettre au roi du 22 mai : « Et ayant monsieur de Terride mandé vers la rivière sa compagnie et eu nouvelles que c'estoit jointe avec celle de monsieur de Charry... » (Ed. de Buole, t. IV, p. 136).

que, avant se recognoistre^a, ils se cuidarent battre. Et comme le capitaine Charry fust à une lieuë de Fronton, deux ou trois chevaux huguenots, qui estoient des gens du vicomte de Bourniquel^b 1, se meslarent *la nuict* parmy eux, et^c, entendans^d que c'estoient des nostres, ils^e prindrent le chemin droict à Montauban, et trouvèrent les^f cinq enseignes qui estoient desjà à moitié de chemin de Fronton à Montauban; et, ne pouvant nombrer noz gens à cause de l'obscurité de la nuict, ils leur dirent que les nostres estoient trois fois plus de gens qu'eux, et^f que c'estoit le capitaine Charry qui les menoit: qui fust cause qu'ils s'en retournèrent en arrière^g. Et moy je m'acheminay avecques ma compagnie Monsieur de Gondrin me vint trouver auprès de Faudoas, et le lendemain matin nous en alasmes à deux lieuës de Thoulouse^h, et en un village nommé Dauxⁱ, attendans tousjours des gentils hommes qui nous suivoient en poste. Ledit sieur de Terride s'y rendit le soir *seulement*, à cause qu'il^k n'estoit peu passer avecques sa compagnie.

J'advertis monsieur^j le premier president et monsieur^k de Bellegarde de nostre arrivée, et que le matin, au soleil levant, nous serions avec eux; mais que cependant ils^k me gardassent la porte Saint-Subran^k libre, et qu'ils ne

^a *Leçon du ms. Mot omis dans l'éd.*

^a) congnoistre — ^b) Bourniquel — ^c) parmy noz gens pour ce que c'estoit la nuit et — ^d) entendirent — ^e) et — ^f) gens qu'ils n'estoient et — ^g) Thoulouse — ^h) qui — ⁱ) J'advertis à monsieur — ^j) et à monsieur — ^k) serions là et qu'ils.

1. Bernard Roger de Comminges, vicomte de Bruniquel, s' de Génébrures, deuxième fils de François Roger de Comminges et d'Antoinette de Cazillac, mariés en 1516, l'un des sept vicomtes de Rouergue et de Quercy qui soutinrent la cause protestante dans le Midi, prit une part active aux premières guerres civiles, mort en 1569 (Haag-Bordier, *France protestante*, t. IV, col. 358-362).

2. Cf. le récit de l'*Hist. eccl.* (t. III, p. 73), qui place le fait le 17 mai.

3. Daux, Haute-Garonne, arr. de Toulouse, cant. de Grenade. C'est le dimanche 17 que Monluc arriva à Daux (Arch. mun. de Toulouse, C. 1.69).

4. Saint Subran, forme gasconne de Saint-Cyprien. Il s'agit du vieux pont couvert sur la Garonne, qui unissait Toulouse au faubourg Saint-Cyprien.

se souciaient d'autre chose sinon que je peu[s]se entrer. La haste que j'avois fust cause que j'obliay^a de leur escrire que j'avois envoyé à Fronton, sur le chemin de Montauban, pour combattre le secours qui pourroit venir de ce quartier-là. Et eux, ayant^b entendu aussi bien que nous *l'arrivée* des cinq enseignes qui estoient à Montauban, craignans^c que ceste^d nuict-là ils entrassent par les deux portes qu'ils tenoient, furent d'opinion d'entrer en composition ; à quoy Rappin^e estoit deputé pour les ennemis, et monsieur du Massès pour la ville. Cependant les escarmouches cessarent trois^f ou quatre heures ; et en ces entrefaictes arrivarent^g à messieurs le president et de Bellegarde les lettres que je leur escrivois de Daux^h. Maisⁱ, par fortuneⁱ, monsieur le president envoya la sienne à monsieur du Massès, afin qu'il la leur monstrast, pour leur donner plus d'envie de faire paix, contre le sçeu de^j monsieur de Bellegarde. Ledict sieur^k du Massès, qui desjà s'estoit desparty de Rappin, ayant veue ma lettre^l, tourna devers luy pour luy^m montrerⁿ la dicte lettre ; lequel^o l'ayant veue fust fort triste, disant^p au capitaine Massès qu'ils se tenoient pour perduz, puisque j'estois si près. Ils avoient entendu que leur secours s'en

^a *Laçon du ms. Ed. d'Auch*

a) entrer. De haste je obliay — b) qu'avoient — c) craignoient — d) qu'este
e) Rappin — f) escarmouches cessarent Cela dura trois — g) arriva — h)
et — i) par malhe fortune — j) contre craix de — k) Monsieur — l) Rappin,
comme il eust la lettre — m) tourna audict Rappin et luy — n) monstra
— o) et — p) veue il se mist à pleurer disant

Il est figuré dans la vue panoramique de la ville en 1515 des *Gesta Tholosanorum* de Bertrand. Ses pikes sont marquées sur la vue gravée par Merian pour la *Topographia Gallie* de Math. Zeiller, Amsterdam, 1660 (cf. *Album des monuments et de l'art ancien du Midi de la France*, Toulouse, 1897, in-4°, t. I, p. 13 et 15).

1. D'après Lafaille, il s'agit de Philibert de Rappin, frère d'Antoine (cf. p. 387, n. 4), fils de Pierre Rappin, s' de la Chaudane, et de Guillaumaz d'Arves, né à Saint Jean de Maurienne vers 1530, page du duc de Savoie, maître d'hôtel de la duchesse d'Enghien, puis du prince de Condé, décapité le 13 avril 1568 par arrêt du Parlement de Toulouse (R. de Cazeneuve, *Rapin Thoyras*, Paris, 1866, in-4°, p. 46-48).

estoit retourné à Montauban ¹, mais les nôtres n'en avoient rien sçeu ^a. A la fin ils se resolurent que le lendemain matin ils en parleroient encore; et en mesme instant s'allèrent ^b preparer, sans que ceux de la ville en entendissent rien, en sorte qu'ainsi ^c que la nuict se fermoit, ils commencèrent à abandonner les rempars qu'ils avoient faict par les quantons des rues. Noz capitaines s'en apperceurent, et commencèrent à charger de rue en rue; mais la nuict les empescha ^d qu'ils ne peurent cognoistre la sortie des portes; et gagnarent les vignes en fuitte et routte. Ils ^e y perdirent cinq enseignes.

Nous avions faict nostre ordre de combattre en ceste manière, que ^f messieurs de Terride ^g et de Gondrin devoient passer outre ^h sans s'arrester dans la ville, menant ma compagnie et la noblesse avecques eux, et se jeter au devant des portes, qu'ils tenoient, hors la ville; et moy je descendrois à pied combattre avec la compagnie de monsieur de ⁱ Termes, laquelle je voulois ^j faire descendre, ayant ^k noz gens de pied et de ceux de la ville, et voulois arriver et combattre de jour. Or, le matin, un'heure devant jour, comme ^l nous commencions à marcher, nous arriva un capitoul de Thoulouse ^m, nommé monsieur d'Urdes ⁿ, qui m'apporta lettre de monsieur le president et de monsieur de Bellegarde, nous mandant la ^o sortie et fuitte des ennemis ^a; de quoy je fus bien marry,

a) entendent — b) instant ils s'allèrent — c) rien et ainsi — d) guarda — e) et — f) combattre qu'estoit que — g) Tarride — h) Gondrin passeroient outre — i) monsieur le mareschal de — j) Termes que je le voulois — k) et — l) que — m) Tholose — n) Bellegarde et nous compta la — a) de ses gens

1. a Ils avoient quatre enseignes à Montauban, qui y estoient arrivées le jour avant leur défaite, qui venoient à leur secours; mais ayant entendu que la compagnie de monsieur de Terride et les compagnies de monsieur de Charry estoient sur le chemin, tournèrent en arrière dans ladicte ville de Montauban. (Montuc au roi, 22 mai, éd. de Ruble, t. IV, p. 136)

2. Lucas d'Urdes ou d'Erides, avocat au Parlement, capitoul de Toulouse, pour le quartier de Saint-Barthelemy, en 1563-1565 et 1570-1571, envoyé en 1570 vers le roi pour denoncer le président du Faur et autres membres du Parlement, suspects de huguenotisme, député aux Etats de Montpellier le 6 oct. 1571 (Hist. de Languedoc, t. XII, col. 718, 788, 895, 937, 938, 944, etc.)

cur s'ils m'eussent attendu, il ne s'en fût pas sauvé un couillon, et Dieu sçait si j'avous envie d'en faire belle despesche et si je les eusse espargnez. Ceux qui estoient venus de Foix s'en retournarent vers ledit pays de Foix^a en desordre et en route, car les paysans^b mesmes en tuarent beaucoup, et les autres s'en allurent chacun du costé d'où ils estoient venus^c.

Et voylà comment la ville fust secourue, où^d le combat dura trois jours et trois nuicts, pendant lequel se^e bruslarent plus de cinquante maisons les unes^f sur les autres, et y mourust beaucoup de gens de tous costez, entre^g autres deux frères de monsieur de Savignac de Comenge^h. A nostre arrivéeⁱ nous allasmes descendre devant le palais, tous armez, mon enseigne et guidon despliez; et pour cent cinquante ou deux cents gentils-

a) Four prirent le chemyn droit en Foix — b) villains — c) que — d) nuitz et se — e) ungs — f) gens d'une partye et d'autre, entre

1. Cette sortie, décidée le dimanche matin, 17 mai, jour de la Pentecôte, après la célébration de la Cène (*Hist. eccl.*, t. III, p. 35), eut lieu le soir du même jour : « Le soir dudit moys,... ilz habandonnèrent le tout et sortirent d'envy-heure avant soleil couchant; mais ce ne feust si secrettement qu'ilz ne fussent la plupart tailles en pièces par la compagnie de mondit sieur le mareschal [de Termes]. La reste, qui se salva à la faveur de la nuit, fust après par les paisans presque toute deffaite. » (Bellegarde au roi de Navarre, 15 juin). « Les seditieux estoient deslogez de lad. ville le soir devant sur les cinq heures, pendant une suspension d'armes que j'avois faicte avec eux dès le samedi au soir... Quelques peu de gens les suyvit, et sans moy, qui fix tenir longuement les portes fermées, afin de leur donner loisir à la fuite. Ils fussent esté plus mal tractez. » (Fourquevaux à Saint-Sulpice, 17 juin, dans Cabré, *op. cit.*, col. 45). « Et ayant entendu les ennemis nostre arrivée, qui seroit le matin au soleil levé, la nuit ils se mirent en effroy. Ilz sortirent à l'entree de la nuit par les portes qu'ils tenoient, et furent suyvis d'une troupe de gentilshommes qui en mirent en pièces trois ou quatre cents, le reste se salva, mais non tout, car les paisans les alient courant et en ont ihus et prins une autre partye... » (Montluc au roi, 25 mai, éd. de Ruble, t. IV, p. 136).

2. Jean de Lambès, s^r de Savignac, député de la noblesse aux États de Comminges, gouverneur de Samatan en 1560, lieutenant de Villars en Comminges en 1561 (J. Lamrède, *Les Huguenots en Comminges* [1^{re} série], Saint-Gaudens Auch, 1900, in 8°, nouv. série, Paris Auch, 1910, in 8°, aux tables). Savignac avait été chargé, par une délibération des États du 4 mai, de lever des troupes pour Toulouse dans la ville et châtellenie de Samatan.

3. Le lundi 18 mai, « environ vuz heures du matin », précise Fourquevaux, « avec notable compaignye de cent chevaux et quatre cens arquebuziers », dit une relation catholique publ. dans les *Hém. de Condé* (t. III, p. 431).

hommes que nous pouvions estre ensemble^a avecques ma compagnie, c'estoit une belle troupe ; il la faisoit fort beau voir. Nous^b trouvâmes toute la cour assemblée^c, laissant^d pincer à un chacun si nous fusmes les bien reçeux. Je leur dis qu'encor que je ne fusse pas lieutenant de roy, si est-ce que le service que j'avois de long temps rendu à leur ville, et particulièrement à la cour de Parlement, estoit cause qu'après l'advertissement reçu, j'avois assemblé le plus d'avis que j'avois peu pour la conservation de leur ville, seconde de la France, et que je fusse venu moy-mesme dès lors. « Mais, messieurs, dis-je, au long temps que j'ay porté les armes, j'ay appris qu'en tels affaires il vaut mieux se tenir au dehors pour y faire acheminer le secours, sachant bien que ceste canaille n'estoient pas pour forcer si tost votre ville, que, s'ils m'eussent attendu, jamais entrepreneurs n'eussent esté mieux accommodés. Puisque Dieu vous a delivrez, c'est à present à vous à faire des vestres et faire puyr les cantons des charognes de ces meschans traistres à Dieu, au Roy et à leur patrie. » Monsieur le president Mansencal^e me fist une remonstrance fort honorable et me remercia^f bien fort, et toute^g la compagnie. Messieurs les capitouls nous baillèrent incontinent^h logisⁱ, et à mesme instant se^j mirent à informer^k contre^l ceux qui estoient demeurez dans la ville et ceux^m qui avoient esté prins à la sortie Et dez le lendemain commencèrent à faire justice, et ne vis jamais tantⁿ de testes voler que là^o. J'estois^p cependant assés^q occupé ailleurs^r, car il ne

^a) en troupe — ^b) compagnie, il faisoit fort beau voir ceste troupe. Nous ^c) ensemble — ^d) Je laisse — ^e) Mansencal — ^f) remercièrent — ^g) et « toute — ^h) incontinent nous baillèrent — ⁱ) et quant et quant se — ^j) on questionner — ^k) de — ^l) et de volz — ^m) jamais à ma vye tant — ⁿ) que seyront là — ^o) là Je n'y allois point, car j'estois — ^p) prou

1. Les gens d'armes de Montluc furent répartis entre les hôteleries du Faucon, du Cheval-Rouge et du Dauphin. Terrie fut logé dans la maison de M. de Malras, Montluc dans le bel hôtel du capitoul protestant Pierre du Cèdre, s^r d'Assizat (Arch. mun. de Toulouse, CC 1119, 563, GG), dont il devait, en mars 1563, demander à la reine de lui faire don (éd. de Rubis, t. IV, p. 198).

2. Cf. *Ital. recel*, t. III, p. 35-36.

3. Faurquevaux confirme Montluc et fait retomber sur le Parlement seul la responsabilité de la répression.

s'en falloit^a guière^b que la ville ne fust saccagée des nostres mesmes^c, parce que^d, comme ceux des environs entendirent que ladicte ville estoit secouruë, ils vindrent courant^e tous au pillage, paysans et autres; et ne leur bastoit de saccager les maisons des huguenots, car ils commençoient à s'attacher à celles des catholiques. Et la maison de monsieur le president de Paulo^f mesme cuida estre saccagée, à laquelle^g moy-mesmes coureux^h, à causeⁱ que quelqu'un sema^j un^k bruit qu'il y avoit dedans^l un escollier, sien^m parent, qui estoit huguenot; toutesfoisⁿ il ne se trouva point^o. Et fuz contrainct, pour rompre le desordre, de faire monter à cheval la compagnie de monsieur de^p Termes et la mienne, dont la moitié marchoit de six heures en six heures dans la^p ville, armez et montez de six en six par les rues^q.

Le troisieme jour ou me vint dire que monsieur de

a) faillit — b) comme de rien — c) propres — d) car — e) coururent — f) et — g) mesmes y coureux — h) pour ou — i) fust courir — j) le — k) avoit là dedans — l) son — m) mais — n) pas — o) monsieur le mareschal de — p) mesme, qui avoyent de six heures en six heures la moitié de chaque compagnie par la

1. Antoine de Paulo, s' de Cépet, la Fille, Roys, Vigord, la Faurie, Roques, Grandva, fils d'Etienne de Paulo et de Jeanne de Chandon des Audats, conseiller au Parlement de Toulouse (reçu le 18 août 1537), 5^e président audit Parlement (reçu le 20 nov. 1554), testa le 19 juin 1573 et mourut avant le 8 juill. 1573. Il épousa : 1^{re} Jacqueline de Baulac Saint Gély; 2^e Marie Binet de Montifroy, veuve de Guillaume de Bernuy. Sa maison était un vaste hôtel situé rue de la Souque d'Albigès (rue Nazareth, n° 39), démolie récemment par le percement de la rue Orenne (F. Viandry, *Les Parlements français au XVI^e siècle*, t. II, p. 123).

2. « Nous avons demeuré deux jours et deux nuicts sans nous attendre à autre chose que à garder la ville, qu'elle ne feust saccagée tant des soldats et communes, qui d'estoient armes; que qui n'eust mis une extrême diligence, aussi bien s'attacheroient aux bons que aux mauvais à la saccager, ne voulant laisser en arriere, Sire, ni leur oster leur honneur, que l'en seigne et le lieutenant de monsieur le mareschal de Termes ont fait, tant au combat que la ville ne fust saccagée, ce que gentilzhommes scauroient faire, et ay bien oppinion que messieurs de la court et capitouls tesmoigneront que nous n'avons pas dormy. » (Monue au roi, 22 mai, éd. de Ruble, t. IV, p. 137). Le jeudi 21 mai, le capitoul François de Saint-Felix et M. de Bellegarde firent arrêter des soldats reconnus coupables de pillage. Le même jour, on arrêta, dans la maison de M^r Antoine Aldiberi, procureur, Bernard de Bonrepaux, dénoncé comme pillard, et on l'amena à la maison d'Assézat pour que M. de Montuc en fit justice (Arch. mun. de Toulouse, CC 563, RG).

Saint-Paul¹, de la comté de Foix, arrivoit, venant dudict Foix^a, avecques trois ou quatre mil hommes, et monsieur de Lamezan² de Comenge avecques sept ou huict cents : lesquels^b s'ils fussent^c entrez, il ne m'eust^d esté possible ne à tous ceux qui estoient dedans de^e garder que la ville ne fust esté saccagée. Au moyen de quoy je mandai en diligence les capitouls fermer les portes, et toute la nuict nous demeurasmes à cheval par les rues, et toutes les compagnies de gens de pied toutes en garde aux portes, ensemble^f toute la ville^g en armes, tout ainsi comme quand ils estoient au combat. Le capitaine Charry et la compagnie de monsieur de Terride^h ne bougeoient des deux villages qui sont entre Fronton et Toulouse. Monsieur de Saint Paul se logea avecques ses gens aux fauxbourgs, et monsieur de Lamezan aussi, bien marris de ce que l'on ne les laissoit entrer, menassant que un'autre fois ils ne viendroient pas secourir la ville. Toutesfoisⁱ leur^j secours n'apportoît que mal-heur, veu qu'ils n'estoient arrivez au temps qu'il falloit arriver. Je fis sortir monsieur de Bellegarde le lendemain, pour leur dire qu'ils perdoient temps, car^k ils n'y entreroient point. Monsieur de Saint-Paul s'en retourna avecques ses gens, et monsieur de Lamezan en renvoya les siens, entrant^l dedans avecques ses serviteurs seulement^m. Messieurs les

¹ Ed. leurs.

a) arrivoit et la comté de Foix — b) que — c) s'ils y fussent — d) eust — e) possible à tout le monde de — f) et — g) la ville toute — h) Terride — i) Tholosa — j) mais — k) et qu' — l) et entra

1. Le s^r de Saint-Paul d'Oueil, désigné, le 4 mai, par une délibération des États de Comminges pour lever, dans la châtellenie de Fronsac et la ville de Bagnères-de-Luchon, des troupes pour le secours de Toulouse (J. Lestrade, *Les Huguenots en Comminges*, nouv. série, p. 10). Le 10 août 1568, il fut chargé par les États de dénombrer les catholiques de Bagnères (*ibid.*, 1^{re} série, p. 24).

2. Baptiste de Lamezan, s^r de Juncot, syndic de la noblesse de Comminges. Le Parlement de Toulouse lui avait demandé secours par lettre du 3 mai (J. Lestrade, *op. cit.*, nouv. série, p. 8-9). Sur les frais de levée de ces troupes, voir les documents (*ibid.*, p. 10-15).

3. Le 21 mai, Montuc remerciait les consuls de Salles de leur diligence et leur enjoignait de retirer les gens qu'ils avaient levés et qui s'étaient

capitouls et moy nous accordasmes de chasser tous ceux qui estoient venuz des environs, et avecques les trompettes de la ville et noz tabourins les cries furent faictes, de sorte qu'enfin nous demeurasmes ^a maistres. Néantmoins ^b il ne fust possible que tousjours quelque chose ne s'y remuast, qui fust cause que je fis sortir tous noz gens de pied et gens à cheval dehors la ville, et remis le tout entre les mains des capitouls. Je donnay une compagnie au capitaine Massès ^c, frère de l'aisné, pour demeurer dans la ville, et à monsieur de Grepiat ^d, fils de monsieur le premier president Mansencal ^e, une autre, lequel ^f l'avoit desjà / presque faicte: et ainsi fiz vuidier la ville, en laquelle ne demeura ^g sinon ^h les citoyens et ces deux compagnies.

Capitaines, mes compagnons, considerez combien ⁱ peu s'en falut ^j que ceste *opulante cité, la seconde de France*, ne fust destruite et ruynée pour jamais. Il y a un gentilhomme aux portes de Montauban, qui s'appelle monsieur de La Serre ^k, auquel ^l les huguenots bruslarent ^m sa maison, qui ⁿ me dict avoir veu un sinode, où ^o il fust arrêté que, s'ils pouvoient venir à ^p bout de leur entreprise, qu'ils voulleroient *entièrement* destruire ladite ville

^a) faictes et ainsi demeurasmes ^b) et — ^c) Grepiac — ^d) Mansencal — ^e) que — ^f) desjà l'avoit — ^g) ville et n'y demeura — ^h) que — ⁱ) O capitaines, le beau exemple que vous avés icy si vous le voullés prendre ! regardez combien — ^j) faillist — ^k) que — ^l) huguenots luy bruslarent — ^m) lequel — ⁿ) sinode là où — ^o) au

avancés jusqu'à Seysses-Tolosane (J. Lestrade, *op. cit.*, nouv. série, p. 14 et 16)

1. Jean de Béon, s^r de Cazeaux, 2^e fils de Bernard de Béon et d'Antonie de Devèze, enseigne de la compagnie de Termes, épousa, le 29 janvier 1558, Françoise de Castéras (Arch. dép. de Lot-et-Garonne, mss. Raymond)

2. Jean de Mansencal, s^r de Grépat, fils de Jean de Mansencal et d'Antoinette d'Olmères, épousa (22 janv. 1563) Antoinette de Bonald [Communic. de M. F. Vindry]. Le 8 juillet, sa compagnie, logée à Vénes, près de Castres, fut attaquée et mise en pièces par les protestants (*Hist. de Languedoc*, t. XI, p. 403).

3. Jean d'Arroux de La Serre servit comme homme d'armes en Piémont sous Termes, Terride et Montuc; épousa : 1^{re} Jeanne de Javarret (15 juil. 1560); 2^e Françoise de La Tour (14 janv. 1564), vivait en 1599 (Arch. dép. de Lot-et-Garonne, mss. Raymond).

et prendre les ruynes qui ^a leur seroient necessaires pour les porter à Montauban. afin d'agrandir leur ville trois fois plus qu'elle n'est, y ^c comprenant les faubourgs (et vouloient mettre dedans ^d un ruisseau qui faict moudre le moulin dudit sieur ^e de La Serre), afin ^f qu'il ne ^g fust jamais memoire de Thoulouse. Outre ^h le tesmoignage du ⁱ gentil-homme, cent autres le m'ont confirmé ^j dans Thoulouse ^k. Ce sont des discours des surveillans, car les grands qui tenoient la queue de la poile se fussent bien gardez de destruire une telle ville, laquelle le Roy n'eust jamais recouvert, à mon advis. Doncques vous pouvez noter la grande et extrême diligence que je fis, commençant à l'advertissement du capitoul qui avoit ^l promis à monsieur le prince de Condé de luy livrer la ville; puis la ^m diligence que je fis faire aux compagnes, qui n'estoient pas à demy completees ⁿ, pour se jeter dedans; après ^o la diligence de monsieur de Bellegarde et celle du capitaine Massès avecques sa ^p compagnie; d'ailleurs, la diligence que je fis faire d'advertir le capitaine Charry, et la pourvoyance d'envoyer un autre messenger après le premier, pour mander la compagnie de monsieur de Terride passer ^r à Bourret ^s; en outre, la diligence d'advertir monsieur de Gondrin et autres: toute laquelle ^t conduicte se fist en trois jours et trois nuicts. Partant, si vous voulez ^u prendre cest exemple et le retenir, il vous servira à ce que ^v vous ne perdiez ^w point ^x un ^y heure de temps. Et encores que j'aye escrit au commencement de mon livre que mes diligences et ^z provoyances promptes estoient cause de la reputation que Dieu m'a donnée, en ce faict comme ^{aa} aux autres l'on le peut icy cognoistre; car ^{bb}, si j'eusse

a) que — b) pour — c) a'est et y — d) et mettroient dedans — e) de monsieur — f) Serre et qu'ilz voulleroient faire une collonne de Montauban et brusler toute la ville de Tholose, afin — g) n'en — h) memoire. Et outre — i) de ce — j) dit — k) Tholose — l) qu'avolt — m) pays de la — n) faictes — o) puis — p) la — q) passer la compaignie de monsieur de Terride — r) Bourret — s) que toute ceste — t) voulliez — u) servira, s'il vous en vult souvenir que — v) perdres — w) pas — x) une — y) diligences, vigilances et — aa) donne, à cestuy cy comme — bb) que

failliy d'une minute, la ^a cité estoit entièrement perdue. Vous ne devez *donques* vous desdaigner ^b d'apprendre quelque chose de moy, qui suis aujourd'huy le plus vieux capitaine de France et à qui Dieu a autant envoyé de bonne fortune ^c qu'à tout autre. Mais vous devez, ce ^e me semble, fuyr d'apprendre ^d de ceux qui tousjours ont esté battuz et qui ont suy la pluspart du temps par tout ^e où ils se sont trouvez, d'autant que, si ^f vous apprenez aux escolles de ceux-là, à grand peine deviendrez-vous jamais guières bons docteurs en armes. Si j'eusse considéré et que je me fusse arrêté en consultations pour sçavoir si, avant rien entreprendre, je devois envoyer devers monsieur de Baric, qui estoit lieutenant du Roy, je vous laisse à penser si les huguenots eussent eu le loisir de faire leurs affaires. Il sembloit, quand ils oyoient parler de moy, qu'ils avoient le bourreau à la queue. Aussi m'appelloient-ils ordinairement le tiran. Quand vous vous trouverez en quelque lieu pour faire un service notable, n'attendez le commandement, si c'est chose pressée ; car cependant vous perdrez tout. Et, perdu pour perdu, tentez fortune ; après on trouve que tout est bien fait.

Je sçay qu'il y a beaucoup de gens qui trouvent estrange que la ville de Thoulouse ^g m'aime tant. S'ils faisoient autrement, ils ^h desgenereroient de toute bonne nature : car ils vous confesseront que je sauvay ⁱ la cité, ensemble leurs vies et leurs biens avec l'honneur de leurs femmes, car, sans mon prompt secours et de mes amis, plusieurs eussent peut-estre prins l'effroy. Au moyen de quoy j'espère qu'ils ne me seront jamais ingrats du bon office qu'ils ont reçu de moy en ceste occasion. Et si ^j aucun

^a Ed. 24

a) minute d'aucune d'elles, la — b) despriser — c) autant accompagné sa fortune — d) fuyr et despriser d'apprendre — e) là — f) trouva, car si — g) Tholose — h) s'ils ne le faisoient ils — i) j'ay sauvé — j) femmes et on aime bien un chien qui garde la porte de la maison. Pourquoi veut-on qu'ils n'aimassent celui qui a tant fait pour eux ? Si

vouloit dire que tout ce que j'en fis estoit pour le service du Roy. Je respondray à cela que pour lors je n'avois charge aucune de Sa Majesté, sinon ma^a compagnie d'hommes d'armes; car monsieur de Burie estoit lieutenant de Sadicte Majesté, *comme j'ay dict*, en^b Guyenne, et monsieur le connestable en Languedoc^c. Je ne veux pas nier aussi que je ne le fisse pour l'envie que j'ay de faire service à^d mon Roy, non seulement pour obligation à cause de l'estat, mais aussi pour l'affection^e que j'ay toujours porté au service de Sa Majesté, et^f *encores* pour l'amitié que je portois et porte à ceste cité; car^g le desespoir^h auquelⁱ j'estois de la veoir en bransle d'estre ruinée, me fist prandre la peine que j'y prins. Et ne faut pas donc trouver estrange si ceste cité veut mal à ceux de ceste religion nouvelle, *et si elle leur est ennemie*; car il n'y a ville en France qui aye couru un si grand peril que ceste ville-là^k, ny qui se soit *toujours* monstrée plus affectionnée au Roy ny à son service, ny qui plus aye combattu pour se conserver sous son obéissance Rouen^l se laissa prendre sans combattre^m, Lionⁿ, Bourges, Poitiers^o, Paris ne s'est pas trouvée en ceste extremité, estant^p aussi autre chose que les autres. Bourdeaux^q ne se deffendit pas^r, car ce ne fust^s qu'une surprinse qu'ils vouloient faire au Chasteau-Trompette^t, le tenant pour tout assuré, d'autant que monsieur de Duras le jour mesmes estoit aux^u portes de Bourdeaux^v. Doncques nous pouvons

a) *aucune* du Roy que ma — b) *de* roy en — c) Languedoc — d) au — e) l'amitié — f) *service* du Roy et — g) et — h) la desperation — i) en laquelle — j) la — k) qu'estuy la — l) *conserver* pour le Roy et son service Rouen — m) Ly n — n) car cest — o) Bourdeaux — p) du rien — q) n'estoit — r) Trompette — s) *assuré*, estant monsieur de Duras le jour mesme — t) sur

1. Anne de Montmorency était gouverneur de Languedoc depuis le 12 avril 1561.

2. Sur la surprise de Rouen par les réformés, du 16 avril au 4 mai, cf. *Deux cent cinquante de Rouen*, publi. par A. Héron, Paris, 1910, in-8°, p. 191-200.

3. La phrase est de nouveau informée. Il faut entendre que Lyon fut surpris par les réformés (30 avril 1562), ainsi que Bourges (27 mai) et Poitiers (26 mai).

4. Cf. plus loin, p. 471-472. — Dans sa lettre à Saint-Sulpice, du 12 octobre, Monluc se vante d'avoir prévu le coup de main de Duras, « pour ce que

tous confesser *avec la verité* qu'il n'y a ville qui aye combattu *et couru fortune* comme celle-là, *ayant vertueusement repoussé les huguenots, qui s'estoient saisis de la maison de ville et tenoient des portes par lesquelles ils pouvoient faire venir secours de Montauban*¹.

Je fus conseillé d'aller devant Montauban, plus pour tirer les soldats des environs de Thoulouse^a et de dedans la ville *et manger le pays ennemy*, que pour esperance que j'eusse de la prendre: car je sçavois bien qu'il y avoit dedans beaucoup de gens qui s'y estoient assemblez pour l'entreprinse de Thoulouse². Et m'y^b *acheminay*³, n'ayant que six enseignes de gens de pied, qui estoient celles de monsieur^c de Saintorens, de Bazordan, baron de Clermont, Corne^d et Charry; *et me baillarent ceux de Thoulouse deux canons et une coulouvreine*⁴, *et firent*^d *une honnesteté*^e aux soldats, car ils leur donnarent une paye. Et comme je fuz devant Montauban⁵, je trouvay qu'il y avoit deux mil et deux cents soldats estrangers et mil ou douze cents hommes de la ville, tous bien armés⁶; et j'en

¹ *Leçon du ms. Ed. : Arné.*

^a Tholose ^b Tholose Toutesfoys je m'y ^c des sieurs ^d faisant —
^e courtoisie

ung des principaux de la sedition dud. Thoulouse avoit declaré à sa mort l'entreprinse que les sedicieux avoient sur lad. ville, de Bordeaux, et sur le Chasteau Trompette. » (Calv., *op. cit.*, col. 18.)

1. Sur la « charité » prelee à Monluc à la suite des événements de Toulouse et dont il ne dit mot ici, cf. *B. de M. h.*, p. 431, 432.

2. C'était les gens d'Arpajon et de Marchastel (*Hist. eccl.*, t. III, p. 82-83).

3. Il quitte Toulouse avec Terride le samedi 23 mai. Il dit dans sa lettre au roi du 22 mai qu'il songeait à aller « assalir ceux qui sont à Lavaur et à Castres. » (Ed. de Rubie, t. IV, p. 138.)

4. D'après les comptes municipaux de Toulouse, il emprunta, le vendredi 22 mai, à l'arsenal de la maison de ville deux canons et deux coulervines avec 120 boulets de canon et 500 de coulervine (Arch. mun. de Toulouse, CC, 563). Le 12 octobre, il écrivait à Saint-Sulpice qu'il avait amené de Toulouse quatre pièces (Cabie, *op. cit.*, col. 18).

5. Sa cavalerie fut aperçue, le dimanche 24, par l'avocat Arnaud Guybert, accourant bride abattue « du coste de l'evesché. » (*Hist. eccl.*, t. III, p. 88-89.)

6. Monluc exagère. Arpajon et Marchastel avaient amené 2 000 hommes, mais le 22, ils avaient quitté la ville avec presque toute la cavalerie (*Hist. eccl.*, t. III, p. 84-85).

pouvois avoir huict ou neuf cents, la pluspart desquels ^a n'avoient jamais porté armes ^b. Car tous les bons soldats s'estoient retirez avecques les huguenots après la mal'heureuse paix ^c, et ce par ^d contraincte, car ils ne sçavoient mestier aucun, ayant duré les guerres longuement et ayant esté entretenus en Italic et aux autres conquestes du Roy. Les bons ministres leur promettoient non-seulement des richesses, mais, à ce que j'oyois dire, paradis comme s'ils en eussent eu la clef. Voilà encores un autre mal heur que nous amena ceste paix, d'avoir ^e demeuré long temps sans pouvoir dresser de bons soldats ^f.

Et comme je fus devant Montauban, je fus contraint de tenir tous mes gens de pied au bourg de l'evesché ^g; car de les separer, ils me faisoient de si grandes ^h sorties qu'ils me ramenoient les nostres sur les bras de la gendarmerie, sans laquelle ils estoient plus forts que moy, et m'eussent taillé en pièces, et pour un que les nostres estoient ⁱ, il en sortoit ^j dix, tellement que le deuxiesme jour je fus contrainct partir ^k de l'evesché, pour aller secourir monsieur de Terride, que j'avois laissé aux faubourgs qui tirent vers Moissac ^l, auquel j'avois baillé la compaignie de monsieur de Bazordan, et les trouvay que les ennemis les avoient jettez hors du bourg, près d'une tuillerie, et parlay aux soldats, ausquels ^m fis baisser la teste pour regagner le bourg, leur faisant la cargue. Et pour ce que j'eslois venu là en courant et que tout à coup je

a) dont la plus part — b) feust — c) paix c'est d'avour — d) grande — e) qu'ils estoient — f) ils estoient — g) contrainct de partir — h) et leur

1. Mortuc à Saint-Sulpice, 12 octobre : « Et comme je fus là, trouvay qu'ilz estoient deux fois plus de gens dedans que moy dehors, et ne les auz. s'attaquer ».

2. La paix du Cateau Cambrésis. On sait que la conjuration d'Amboise fut favorisée par l'ordonnance du 15 juillet 1559 qui réduisit les effectifs des compaignies d'hommes d'armes et fit des capitaines ainsi lésés autant de mécontents.

3. L'ambassadeur vénitien Marcantonio Barbaro note aussi que, pendant la première guerre civile, l'infanterie huguenote était composée de vieux soldats, pour la plupart gascons (Dép. vénit., filza 4, f° 416, B. N., ms. lat. 1712).

4. Aujourd'hui Montauriol. (Commun. de M^{lle} Latouche et H. de Franco).

5. Aujourd'hui Villeneuve-de-Lod.

donnay^a la cargue, je ne trouvay près de moy que le capitaine Gabarret^b, qui est en vie^c, monsieur de Clermont^c, qui est de la maison de Faudas^d, monsieur de Beaucaire^e, qui est mort, et trois ou quatre de ceux de monsieur de Terride sans plus; et donnasmes de^f telle sorte que nous les ramenaines^g *ballans* dans le guichet de la porte de la ville^h, la pluspart desquels ne peurent rentrerⁱ, car ils prindrent à main gauche droict au pont^j, les^k autres à main droict. Et si la grande^l porte fut^m esté ouverte, nous oussionsⁿ pu entrer dedans; car le cheval de monsieur de Beaucaire fut tué sur la porte, près le guichet, et le mien blessé tout auprès^o. Et ainsi nous retirâmes, car toute la muraille estoit bordée^p d'arquebuziers^q; et furent blessez deux chevaux en nous retirant, de ceux de la compagnie de monsieur de Terride, qui nous avoient suivis.

Le troisieme jour^r, je prins resolution de^s nous retirer^t, car la gendarmerie ne pouvoit plus tenir escorte aux gens de pied; et d'autre part, quand bien j'eusse fait batterie, je

a) feys — b) Gavarret — c) Clermont — d) donnasmes la cargue de
e) readmenasmos — f) lesquels ne peurent rentrer la plus part — g) pont
et les — h) grand — i) eust — j) feussions — k) contre — l) playne — m) de
harquebousierie — n) je feux conseillé de — o) ouster de la

1. S'agit-il d'Arnaud de Preissac, s^r de Gavarret (cf. L. I, p. 157, n. 6), qui testa le 2 avril 1570, ou de Philippe de Preissac (cf. F. Vindry, *Diet*, p. 167), qui vivait encore le 4 mai 1584, ou de Jean de Gavarret-Saint-Leon, neveu et cousin d'Arnaud, qui testa le 12 avril 1572? [Communiqué de M. F. Vindry]

2. Jacques de Rochechouart, fils d'Antoine de Rochechouart et de Catherine de Faudas. Il n'était pas encore M. de Clermont en 1562; il ne le devint que le 10 août 1565, par son mariage avec Marie Isalguier, veuve de Sébastien de Béon-Sère et sœur du baron de Clermont, le neveu par alliance de Montluc. On voit aussi qu'il ne fut de la maison de Faudas que par sa mère [Communiqué de M. F. Vindry]

3. Henri de Pechpeyrou, fils de Charles de Pechpeyrou, s^r de Beaucaire, né en 1531, archer de la compagnie du grand écuyer Galiot, cap. de 300 hommes d'armes (9 févr. 1562), mort des blessures qu'il reçut à la bataille de Jarnac (13 mars 1569). Il épousa, par contrat du 2 oct. 1553, Marguerite de La Combe (Arch. dép. de Lot-et-Garonne, mes. Raymond).

4. La porte des Carmes. Cf. le récit de l'*Hist. eccl.* (t. III, p. 93-94), qui place le fait le lundi 15 mai.

5. Le pont sur le Tarn, le seul qui existât au xvi^e siècle.

6. L'*Hist. eccl.* dit que le cheval du Montluc fut tué.

7. Le mardi 16 mai. L'*Hist. eccl.* confirme la date et célèbre « le soudain espouvantement dont Dieu frappa les ennemis ».

n'eusse osé donner l'assaut, au nombre^a qu'ils estoient dedans et au peu que j'en avois dehors. Et renvoyay l'artillerie à Thoulouse^b et les capitaines aux^c lieux qu'ils^d me demandèrent pour parachever de faire leurs compagnies. Monsieur de Terride s'en alla à Beaumont de Lomaigne et aux environs de sa maison, car les ennemis avoient abandonné Beaumont quand ils nous sentirent approcher. Je repassay la rivière à la Pointe de Moissac^e, avecques la compagnie de monsieur le mareschal de Termes et la mienne, et la compagnie de monsieur de Saint-Orens d'arquebuziers à cheval et à pied, que je tenois tousjours près de moy pour ma garde. J'envoyay le capitaine Charry à Puymirol^f, pour achever de faire ses deux compagnies, pour^g faire la guerre à ceux^h qui tenoient Agenⁱ. Et comme j'euz passé la rivière du costé de la Gascogne, je renvoyay la compagnie de monsieur le mareschal de Termes vers Auch, afin^j de tenir en crainte tout ce quartier-là, monsieur de Gondrin en Armagnac avecques la noblesse qu'il avoit amené, pour garder que rien ne se revoltast. Or j'avois laissé le capitaine Arné à Condom, pour tenir ce pays là en crainte, lequel^k pouvoit avoir quatre^l vingts salades.

Et à la première journée, j'entendis, m'estant desjà desseparé de tous sinon que ma compagne et celle de monsieur de Saint-Orenx, je feuz adverty qu'ilz tenoient ung grand^m conseilⁿ à Agen, et que mon-

^a *Lisez du ms. Ed.* : J'euz advis que messieurs de Duras et de Caumont tenoient un.

^a) moindre — ^b) Tholoz, les compagnies de gens de pied chesque capitaine aux — ^c) qui — ^d) Poymirol — ^e) *compaignes* et pour — ^f) à tous ceulz — ^g) aux fins — ^h) qui — ⁱ) avoir ungs quatre

1. *L'Hist. eccl.* (t. III, p. 94) dit qu'elle fut laissée dans un grand bateau sur la grève à Castelsarrasin.

2. On appela ainsi le confluent de la Garonne et du Tarn, à 4 k. lomètres en aval de Moissac (a) j. La Pointe, comun. de Boudou, Tarn et-Garonne, arr. et cant. de Moissac). C'était là qu'était au xvi^e siècle le port de Moissac (Munster et Belleforest, *Cosmographie universelle*, t. 1, p. 360 et 361-363).

3. Cf. p. 439, n. 1. — Sur les négociations de Monluc avec les réformés d'Agen à cette date, dont il ne dit mot, voir *B. de M. h.*, p. 434.

sieur de^a Caumont estoit lougé^{*} au Passage¹, et qu'il se tenoit tousjours dans la ville au conseil, et sur le soir repassoit la rivière et venoit coucher au Passaige : qui feust cause que je cheminis tous les jours et vins sur les cinq heures après midy à Donzac², et là despêchay^{**} un homme au capitaine Arné, afin qu'il^b se rendist deux^c heures après minuict à Astafort^d et qu'il n'entrast point dans la ville, mais qu'il m'attendist^e là en bataille, ce qu'il fist. Et comme je voulois partir à l'entrée de la nuit, monsieur de Saint-Paul, où je m'estois retiré, toutauprès^f de Donzac^{***}, me demanda où je voulois aller. Alors je luy dis en secret que j'allois porter une chemise blanche à monsieur de Caumont^g au Passage. Il me dict et asseura qu'il s'en estoit party le jour devant, après les^h conclusions faictes, et baillé^{****} les charges à des capitaines pour lever d'autresⁱ gens ; qui fust cause que je m'arrestay, laissant reposer noz chevaux et la compagnie de monsieur Saint Orens. Et comme leur entreprinse me failloit, une autre se presenta^j, parce que, ce mesme matin^k que j'allois donner la camisade à monsieur de Caumont, il estoit sorty six cents hommes de Nerac pour aller donner une autre camisade au capitaine Molia, qui s'estoit jetté dans Francescas^{*****} avec soixante ou quatre-vingts hommes et les gens de la ville. Et avoient prins ceux de Nerac quatre cents corselets du magasin du roy

^{*} *Leçon du ms, Ed.* : venoit le soir coucher ^{**} *Leçon du ms Ed.* Passage.
Sachant cela j'envoyay ^{***} *Ed.* Douzac ^{****} *Leçon du ms, Ed.* baillay —
^{*****} *Ed.* Francescas.

a) Agen et que messieurs de Caumont et Duras y estoient et que le sieur de b) qui — c) rendisse à deux d) Estafort e) m'attendisse f) près — g) Caumont — h) leurs — i) des — j) se m'en presenta une autre — k) ce matin propre

¹ L'Hist. eccl. (t. II, p. 910) représente Caumont comme servant à ce moment d'intermédiaire entre les huguenots d'Agen et Burie, qui tentait aussi de négocier avec eux. Voir à ce sujet une curieuse ordonnance de Burie, datée de Bordeaux, 19 juin, dans Gabré, *op. cit.*, col. 6-8.

² Donzac, Tarn-et-Garonne, arr. de Moissac, cant. d'Avallars.

³ Francescas, Lot-et-Garonne, arr. de Nerac, ch.-l. de cant.

de Navarre, et luy donnarent trois assauts sur la pointe du jour, qucuë sur queuë; mais ils furent tousjours repoussez. Par mal-heur * j'arrestay là jusques à la nuict; car si je fusse party le soir, comme j'eusse faict sans ce que me dict monsieur de Saint-Paul, ayant failly monsieur de Caumont, je venois assés à temps pour combattre les six cents hommes de Nerac¹. *Ma diligence me fuillit à ce coup*. Et à la pointe du jour nous fusmes ensemble, le capitaine Arné et moy, et marchasmes droit à Moyracs², pour ce que le capitaine Arné me dict qu'il avoit esté adverty que ce matin mesmes ceux de Nerac sortoient et qu'ils avoient prins toutes les armes du chasteau, mais il ne sçavoit où ils devoient aller. Et encores les eussions-nous rencontréz, si ne fust esté que monsieur de Saint-Orens³ s'alla amuser à⁴ une escarmouche contre ceux de Layrac, qui estoient sortis bien avant vers les vignes, et me cousta plus d'une⁵ heure avant que je le peusse faire retirer, à cause qu'il leur⁶ vouloit faire une cargue jusques à la porte de la ville, s'il les eust peu tirer des vignes. Et comme nous fusmes près⁷ Moyracs, eusmes advis que⁸ les ennemis estoient devant Francescas⁹, ce que nous fit mettre au¹⁰ trot sans cesser, jusques à ce que nous fusmes auprès dudict Francescas⁹. Et envoiay six chevaux pour recognoistre là où ils seroient, lesquels me mandarent qu'il y avoit près d'une heure qu'ils estoient¹¹ retirez devers¹² Nerac, pour¹³ avoir entendu le parlement du capitaine Arné la nuict de Condom; car ils ne sçavoient aucunes nouvelles de moy. Je manday aux coureurs qu'ils s'acheminassent tousjours après eux et que je

* 54. . Francescas.

a) et de malhe fortune — b) Molraz — c) Sanctiorenz — d) en — e) d'unq — f) les — g) vers — h) Molraz, nous fusmes advertis que — i) Francescas et nous mesmes en — j) d'estoient — k) dans — l) Nerac et l'occasion pour

1 l'Hist. reel (t. II p. 905) place le 27 juin cette tentative sur Nérac

2 Molraz, Lot et Garonne, arr. d'Agen, cant. de Laplume.

les suivois^a, comme ils firent; et les découvrirent à demy-quart de lieuë de Nerac, et nous tousjours au grand trot après, mais ce^b fust pour neant, car il se sauvèrent dans la ville. J'avois grand envie de trousser ces armes pour armer noz gens nouveaux et mal armex^c.

Et voilà le chetif commencement de nostre guerre de la Guyenne, en laquelle les hug[uenots] nous prindrent au despourveu, de façon que c'est chose miraculeuse comme ce pays s'est peu sauver, veu les intelligences qu'ils avoient secrettes en toutes les villes. Mais ils monstr[er]ent qu'ils estoient apprentifs; aussi estoient ils conduits par leurs ministres. Que si, avant que faire tant de surprinzes, ils eussent tenté Bourdeaux et Thoulouse, ils n'eussent failly à emporter l'une ou l'autre, et peut-estre toutes deux. Mais desjà on se tenoit sur ses gardes. Dieu a conservé ces deux forts boulevars en la Guyenne, afin de garder le reste. Je rompis fort leurs desseins, envoyant gens de tous costez et ne demeurant guière en un lieu. Car, faisant ainsi, un lieutenant de roy liendra tout le monde en cervelle, parce qu'on ne sçait pas son dessein, et chacun pense qu'il vient à luy, et a peur; au lieu que, s'il cropit tousjours en mesme endroit, il ne pourru pourvoir à tout ny arriver à propos; et si vostre sejour donne advantage à vostre ennemy, qui a ses coudées franches. D'advantage par lettres et messages j'entretenois tout le monde. Croyés-moy, vous qui avez cest honneur d'estre gouverneurs des provinces, que c'est une belle chose et utile à vostre maistre d'entretenir par lettres ceux que vous sçavez avoir tant soit peu de credit. Je m'assure que, si je n'en eusse ainsi usé, que la plupart eust prins le party de ces gens nouveaux, qui nous apportoit tant de belles choses.

Bientost après arriva^d le capitaine Cosseil avecques lettres du Roy et de la Roynie, par lesquelles ils me mandoient de demeurer en Guyenne et^e faire le mieux

a) suivroy — b) il — c) après m'errire — d) demeurer au pais et

1. Sur l'incertitude de Montuc à ce moment, cf. B de M. A., p. 435.

que je pourrois pour leur service et pour la conservation du pays, et me recommandoient bien estroictement leurs affaires ¹ avec des mots plus honestes que je ne meritois. Je vis bien que les pauvres princes n'estoient pas sans peine, et la Roïne sur tout, laquelle me mit de sa main des mots piloyables. Les grands ont quelquefois, et quand Dieu le veut, besoin des petits; il faut qu'ils recognoissent qu'ils sont du monde. Ceste pauvre princesse en a eu sa bonne part. Il est parfois besoin qu'ils en sentent: car si tout leur vient à souhet, ils ne se soucient pas tant de ceux qui leur font servir comme quand ils se voyent en affliction, et se donnent du bon temps en jeux, mascarades et triumphes, qui sont cause de leur ruyne, comme de mon bon maistre, lequel, courant pour son plaisir à la lue, fut tué, ce qu'il n'eust xçu estre en guerre, car il eust esté trop bien gardé. On dict qu'on se gratte tousjours là où on se demange; et moy aussi là où je me deuil, qui est à la perte de mon bon Roy, que je pleure et pleureray tant que je vivray.

Il ne tarda pas long temps que monsieur de Duras print son chemin au long de la rivière de Garonne et assembla son camp à Clairac^a, Tonens^b et Marmande, qui estoit de treze enseignes de gens de pied et sept cornettes de gens à cheval^c. Et comme les^d Pardeillans², Savignac³, capitaine de la garde de monsieur de Burie⁴, Salignac⁵ et

a) Cleyrac — b) Thonens — c) comme l'entreprise que les — d) Burye

¹ Allusion aux lettres de Catherine de Médicis à Monluc, Etampes, 14 juin, et Saint-Symon, 22 juin (*Lett. de Cath. de Méd.*, t. I, p. 331, 332, 333) et aux instructions de Catherine et du roi de Navarre révoquant les ordres pacifiques antérieurs (B. N., ms. fr. 15875, f° 110 et 199, minutes).

² Confirmé par l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 906).

³ Joachim de Segur, dit le Puch de Pardeillan, et son cousin Pierre de Ségur, dit le capitaine Boyentrin.

⁴ Jean de Lascours, s' de Savignac, de Thouars, dit le capitaine Rosillon, envoyé peu auparavant au roi par les réformés de Bordeaux pour lui présenter leurs doléances (*Hist. eccl.*, t. II, p. 891). Dans une lettre au roi de Navarre, Agen, 11 oct. 1561, Burie dénonce les imputations calomnieuses dont M. de Savignac de Thouars est l'objet de la part d'« aucuns de ses ennemis » (B. N., ms. fr. 15875, f° 341 v°, orig.).

⁵ Jean de Salignac, jurat de Bordeaux, élu le 5 août 1559, réélu en 1561 et le 1^{er} août 1568 (*Chronique bordelaise*, Bordeaux, 1672, in-4°, f° 74, 75, 79).

autres chefs furent prests d'⁹ exccuter l'⁵ entreprinse sur le Chasteau-Trompette¹, monsieur de Duras marcha vers Monsegur² et aux environs de Cadillac³, avecques grand quantité de batteaux, là où il avoit mis le meilleur de ses soldats, pour se rendre à l'entrée de la nuit devant le Chasteau Trompette, où ceux là avoient faict estat se trouver dedans, et par là les faire entrer dans la ville. Mais l'entreprinse leur⁴ succeda mal, car monsieur de Vaillac / le père⁵ fust bien advisé et ne voulust pas laisser entrer le Puch de Pardeillan, son beau-frère, qui feignoit avoir peur, disant⁶ que ceux de la ville le voullotent prendre; et servit bien là le⁷ capitaine La Salle⁸, qui estoit à monsieur de Vaillac⁹. Or c'estoit à une heure de nuit; toute la ville fut esmeué. Monsieur de Buric estoit à¹⁰ la mairrie¹¹. Les habitans prindrent¹² les armes, et chacun courut sus aux huguenots. Ledict sieur se tint¹³ dans la mairrie¹⁴ avecques quelques gentils-hommes de sa garde, ne luy en estant demeuré que bien¹⁵ peu, car la pluspart

a) pour — b) leur — c) entreprinse du Chasteau-Trompette — d) Cadillac — e) les — f) Vaillac — g) et — h) un g. — i) Vaillac — j) estoit logé à — k) mercerie — l) La ville print — m) s'enferma — n) mairrie — o) garde qui luy en demeura bien

1. Le Château-Trompette, forteresse royale élevée en 1453 par Charles VII, pour « tenir le fer au dos » des Bordelais, dans le quartier de Tropeyte, d'où elle tira son nom, à l'angle N.-E. de l'enceinte du xiv^e siècle. Pris et en partie démolie par les Bordelais en 1569, elle fut reconstruite et agrandie par Mazarin et Louis XIV de 1653 à 1660. Condamnée à disparaître par lettres patentes de Louis XVI du 16 août 1789, elle fut rasée sous la Restauration (1816-1827), et remplacée par l'esplanade des Quinconces.

2. Monsegur, Gironde, arr. de La Réole, ch.-l. de cant.

3. Cadillac, Gironde, arr. de Bordeaux, ch. l. de cant. Les bandes de Duras sacagèrent le 28 juin Saint-Macaire, en amont de Cadillac.

4. Jean Ricard Gourdon de Genouillac, s^r de Vaillac, Saint-Cler, Montfaucon, Agussac, etc., gentilhomme de la maison du roi, chevalier de l'ordre, gouverneur du Château Trompette de 1557 à 1578. Son fils Louis lui succéda dans cette charge. Il épousa, 1^{re} le 12 déc. 1538, Jeanne Brun de Bolset, 1^{re} Marguerite de Segur-Pardeillan, sœur de Joachim et de Pierre (cf. plus haut, p. 470, n. 3), 2^e Antoinette de Carbonnières. Commun de M. F. Vindry.

5. Il s'agit peut-être de Jean de La Salle, « capitaine ordinaire et pensionnaire du roi au fait de la marine », qui proposa, en 1557, le premier projet de quai à Bordeaux (Arch. hist. de la Gir., t. I, p. 120-125).

6. La mairrie ou logis du maire de Bordeaux était au xvi^e siècle sur l'emplacement actuel de l'église Saint-Paul, rue des Ayres (voir le plan de Bordeaux d'Elie Vinet, dans *L'Antiquité de Bordeaux*, Poitiers, 1865, in 4°).

estoyent de l'entreprinse ; et se sauvoient^a les uns par dessus les murailles, les autres par dessous une pallis[s]ade qui tire à la rivière. Ils n'estoyent pas plus de deux ou trois cents de l'entreprinse, et en furent prins quelques-uns^b. Et comme les gens de monsieur de Duras qui estoient dans les batteaux furent au dessous de Cadillac^c, ils trouvèrent le comte de Candalle, *fils de monsieur de Candalle*^d, qui s'en venoit de Bourdeaux^e audict Cadillac^b, lequel ils^d prindrent prisonnier^f, et l'envoyèrent à la royne de Navarre, qui estoit à Duras, ne faisant que arriver de la cour^h. Elle^g luy fit promettre qu'il porteroit les armes pour leur religion, *luy promettant monts et merveilles* ; et sur ceste promesse le lassa aller. Et demeura quelques jours faisant semblant de vouloir aller trouver monsieur de Duras ; mais c'estoit pour attendre quand je m'approcheroisⁱ, pour se venir rendre auprès de moy, comme il fit, *car il dict que c'estoit une promesse forcée et qu'il n'estoit prisonnier de guerre. Depuis ce temps ce comte a esté toujours ennemy de la maison de Duras.*

Monsieur de Burie me despescha Razé^h, son secretaire.

a) sauverent — b) Cadillac — c) Bourdeaux — d) et le — e) et — f) marcheront

1. Cette tentative eut lieu dans la nuit du 26 au 27 juin, et non dans la nuit du 25 au 26, comme le dit l'*Hist. eccl.* Voir la confirmation du récit de Montluc dans les lettres de Burie au roi de Navarre, 3 juillet, et du Parlement de Bordeaux au roi, 4 juillet (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XVII, p. 265-270).

2. Henri de Foix, comte de Candale, Benauges, Astarac, capitai de Buch, 1^{er} fils de Frédéric de Foix et de Françoise de La Rochefoucauld, né en 1558, gouverneur du Bordelais (1568), chevalier de l'ordre (31 déc. 1568), gentilhomme de la chambre (6 janv. 1569), cap. de gent (janv. 1568-2 sept. 1572), tue au siège de Sommières (1^{er} mars 1573) ; épousa (12 juill. 1567) Marie de Montmorency, fille du comte de F. Vindry, *Diet.*, p. 210.

3. La maison de Candale était à Cadillac. D'Épernon en fit au xvi^e siècle le château qui existe encore.

4. Confirmé par l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 904) et par une lettre du cardinal de Ferrare au cardinal Borromée, Bois-de-Vincennes, 8 juillet (*Négociations ou Lettres écrites au pape Pie IV et au cardinal de Ferrare* Paris, 1650, in-4, p. 317).

5. Duras, Lot-et-Garonne, arr. de Marmande, ch.-l. de cant. — Jeanne d'Albret était partie de Vendôme au début de juin (de Ruble, *Jeanne d'Albret*, p. 147).

6. Il est cité sous le nom de Razé, dans une lettre d'Antoine de Noailles au duc de Montpensier (sept. 1652) comme ayant passé par Bordeaux pour

en poste, me priant que je le vinse secourir, car autrement la ville estoit perdue et qu'il n'avoit aucunes forces avecques luy; et d'autre part qu'il n'y avoit un grain de bled dans la ville, et estoient à la faim, à cause que les ennemis tenoient toute la rivière de Garonne et celle de Dordogne^a, qui sont les deux mamelles qui attailent Bourdeaux, et qu'il y avoit long temps qu'il n'estoit descendu un grain de bled audict Bourdeaux^b. Je luy despeschay incontinent ledict Razé, l'assurant^c que je serois bien tost à luy et^d que je le secourrois dans huit jours^e. J'en voiaiy^f incontinent querir les compagnies du capitaine Charry, du baron de Clermont, Corne^g et le sieur Bardachin³, à qui j'avois donné une compagnie. Monsieur de Saint Orens^f estoit sur le lieu avecques moy. J'envoiaiy^g querir le capitaine Massès avecques la compagnie de monsieur le mareschal de Termes, et le capitaine Arné, qui me bailla quarante sallades de celles de la compagnie

^a *Leçon du ms. Ed. : Arné.*

^a) Dordogne — ^b) Bourdeaux — ^c) et luy priois — ^d) qu'il voulcist tenir bon scullement et — ^e) je manday — ^f) Saintoreux — ^g) manday

aller trouver Burie et Monluc en Agenais (B. N., ms. fr. 6908, f° 140, minute).

1. Dès le mois de février, le maire Antoine de Noailles se plaignait de « la grande et extrême nécessité qu'il y a de bleds en toute la Guyenne et par exprès en ceste ville de Bourdeaux. » (Instruction à M. de Lamoignon, février 1562, dans *Arch. hist. de la tour.*, t. XLIII, p. 240). D'après l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 906), Burie « fut en grand danger de la populace criant au pain, estant advenu le premier jour de juillet que, Duras gardant les rivières de Dordogne et Garonne, il ne se trouva aucun pain cuit sur les bouldiers. »

2. Burie, dans sa lettre au roi de Navarre, du 3 juillet, dit que Monluc lui a « mandé qu'il sera icy samedi ou dimanche », soit le 4 ou le 5 juillet. En fait il n'arriva que plus tard à Bordeaux.

3. Felipe de Bardaci, Espagnol d'origine, condamné comme hérétique en 1558 par l'Inquisition, figura « en statue » dans l'autodafé de Saragosse du 28 oct. 1563. Il était passé en France et y avait pris du service dans les compagnies de gens de pied de Monluc, qui sollicita sa grâce dans une lettre à Philippe II du 8 février 1564 (éd. de Ruble, t. IV, p. 317). A la suite de cette démarche, il obtint un sauf conduit pour rentrer en Espagne, où son procès fut révisé, il servit d'intermédiaire entre Monluc et Philippe II de 1564 à 1567. Il fut enseigne de la compagnie de Jean de Saint-Lary (oct. 1568-oct. 1569) et chevalier de l'ordre. Il épousa Marthe de Saint-Félix, veuve de Jean de Montlaur, puis de James de Saint-Julien, puis de Bernard de Montpeut.

du roy de Navarre, luy commandant qu'il ne^a bougeast de Condom, pour tenir en crainte tout ce pays et garder que la ville ne^b se revoltast¹. Manday aussi au capitaine Bazordan qu'il ne bougeast avec ses deux compagnies de Beaumont-de-Lomaigne et des environs près de monsieur de Terride, auquel j'escrivis se mettre dans Grenade^c avecques sa compagnie, et que je luy laissois le capitaine Bazordan pour se tenir près de luy. Manday pareillement à monsieur de Gondrin qu'il ralliast^d avecques luy de ses parens et voisins, et qu'il rassemblast quelques soldats pour se jeter à Euse^e, et que je m'en allois secourir monsieur de Burie^f à Bourdeaux^g. Je n'estois lieutenant de roy ; si^h est-ce que tout le monde m'obéis-ⁱt d'aussi grand volonté qu'ils eussent sçeu faire à personne du monde. *Voylà que c'est de se faire aimer à la noblesse comme je faisois. Qui ne fera cela ne fera jamais rien qui vaille ; car d'elle presque tout deppend, veu que la Gascoigne et l'Armagnac en sont fort peuplez.*

Le cinquième jour après que Razé se fust departy de moy, m'arriva monsieur du Corré^j, neveu de monsieur de Burie^f et lieutenant de sa compagnie, qui venoit encores me haster ; et me mandoit ledict sieur de Burie^f que, si dans six jours il n'estoit secouru, la ville s'en alloit perdue⁵. Aussi me dict ledict sieur du Corré^j qu'il n'es-

a) Navarre et que luy se — b) ville de Condom ne — c) Grenade — d) ralliast — e) Euse — f) Burys — g) Bourdeaux — h) roy ni rien et — i) m'obéissoit — j) Courre

1. Monluc à la reine, Bordeaux, 15 juillet : « Je suis venu trouver monsieur de Burys en ce lieu de Bourdeaux avec sept enseignes de gens de pied, cinquante salades de la compagnie du roy de Navarre, et le reste est demeuré en Condomois, celle de monsieur le maréchal de Termes et la mienne. » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 148).

2. Grenade, Haute-Garonne, arr. de Toulouse, ch. 1 de cant.

3. Euse, Gers, arr. de Condom, ch. 1 de cant.

4. Le jeudi 2 juillet. Si Razé l'avait quitté « cinq jours avant », soit le 28 juin, il avait dû partir de Bordeaux le samedi 27, le jour même du coup de main sur le Château Trompette.

5. Burie au roi de Navarre, 3 juillet : « Et volant que la plupart de tous ces seditieux s'enlevoient à la venue de M. de Duras de par deçà, et que ceste ville est toute ouverte, comme Vostre Majesté sçait, et qu'elle est plus pleine

loit venu que de nuict, et presque à chasque pas il avoit rencontré ennemis, et que tout le pays estoit eslevé^a contre nous, les uns par force et les autres de leur gré. Je^b renvoyay ledict sieur du Corré^c passer par les landes. Il avoit vingt-cinq sallades bien armez; et l'adressay par des maisons des gentils-hommes qui estoient mes parens. Et le lendemain j'euz rassemblé tous mes gens de pied et gens de cheval, et commençay à marcher droict à Bourdeaux. La^d première journée fust à Bruch¹, qui est à monsieur de Gondrin, et à un autre village à un quart de lieuë de là, nommé Feugarolles^{e 2}, qui est à la royne de Navarre, où je logeay la compagnie de monsieur de Termes et la compagnie de monsieur de Saint-Salvi^{f 3}, frère de monsieur de Terride, qui estoit une compagnie nouvelle. Et incontinent qu'ils furent logez, vindrent trois enseignes de Nérac, conduictes par un nommé le capitaine Douazan⁴, qui^g pouvoient estre en nombre de cinq à six cents hommes. Je n'avois pas repeu à demy qu'on^h me vint dire qu'à un chasteau qu'il y avoit près de moy, nommé Castelvieil⁵, y avoit des gens qui se deffendoient. Je m'y en allay et mandayⁱ le capitaine Bardachin avecques cent de ses bandolliers, qu'il^j fist mettre le feu aux portes et donner l'assaut. Nous^k l'emportasmes; et comme nous entrions dedans, voylà l'alarme qui me vint de Feugarolles^l, que les ennemis combattoient

a) levé — b) j'en — c) Courré — d) Bourdeaux et là — e) Feugarolles — f) Saint Sauvy — g) que — h) pas demy repeu qu'on — i) admenay — j) qui — k) et — l) Feugarolles

de huguenaulx que d'autres gens, j'envoyay mon lieutenant devers mons^r de Montluc, parce qu'il a toutes noz forces avec luy. » (Arch. hist. de la Gir., t. XVI), p. 267).

1. Bruch, Lot-et-Garonne, arr. de Nérac, cant. de Lavardac.

2. Feugarolles, Lot-et-Garonne, arr. de Nérac, cant. de Lavardac.

3. Gabriel de Lomagne, s^r de Saint-Salvy, Liarolles, Puyvidal, 4^e fils de Georges de Lomagne et de Catherine de Cardaillac, mariés le 5 mai 1499, épousa (20 avril 1553) Françoise d'Olmières, puis Catherine de Lombard. [Communiqué de M. F. Vindry.]

4. « Un jeune homme de la ville ayant bon cœur », dit l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 906).

5. Castelvieil, Lot-et-Garonne, arr. de Nérac, cant. de Lavardac, comm. de Feugarolles.

avecques les compagnies de messieurs de Termes et de Saint-Salvy^a. Je laissay ce chasteau et couruz à Feugarolles^b, et manday^c au capitaine Charry, qui estoit logé avec sa troupe à ^e costé de moy (*je ne l'en estogn[o]is guère, car, s'il falloit frapper, il estoit des premiers aux coups*), qu'il s'avancast avecques ses gens pour venir au combat. J'avois quelques gentils hommes, et bien peu, avecques moy, pour ce qu'ils^d ne s'ozoyent encores declarer, voyant que les ennemis estoyent maistres; et entre autres avois avecques moy le gouverneur La Mothe-Rouge^e, le capitaine Poy^f et quinze ou vingt autres. Je dis au capitaine Bardachin qu'il fist cesser le sac à ses soldats et qu'il me suivit^g au trot. Il en laissa la charge à son lieutenant et vint avecques moy, et cinq ou six chevaux des siens. Or de Castet-vieil^h jusques à Feugarolles^b n'y a qu'unⁱ quart de lieu. Et comme je fuz là, je trouvay la compagnie de monsieur de Termes en bataille par le bourg, et celle de monsieur de Saint-Salvy^a aussi, l'une près l'autre^j. Les ennemis estoyent à l'autre bout, qui nous virent arriver, et commencèrent à prendre leur chemin pour s'en^k retirer. Je dis au capitaine Massès qu'il print dix sallades, et que le reste se logeast, et la compagnie de monsieur de Saint-Salvy^a aussi; car nous avions faict une grande^l traitte, et voulois partir un'heure devant jour, à cause de la chaleur^l extrême qu'il faisoit. Le capitaine Charry

^a *Lect. du ms. Ed.* : se logeant à la compagnie de messieurs de Saint-Salvy. Car .

a) Saint-Salvy — b) Feugarolles — c) mando — d) Charry que luy et sa troupe estoient logés un peu a — e) que — f) suivisse — g) Castel Vieilh — h) qui demy — i) près de l'autre — j) se — k) grand — l) la grand chaleur

1. Cf. t. I, p. 393 n. 2. — Il s'appelait Honoré de Caumont et était encore gouverneur de La Capelle le 8 sept. 1574 (B. N., ms. fr. 15807, f. 34). [Communique de M. F. Vinard.] Il épousa, le 5 avril 1568, Georgette de Rochefort. Le fief de La Mothe-Rouge est au nord de Donzac et au sud de La Magistère (Arch. dep. de Lot et Garonne, mss. Raymond).

2. Il est cité comme ayant parlementé avec les défenseurs du château de Duras, le 2 août, dans une lettre collective de Burie et Monluc au roi, du 7 (Arch. hist. de la Gir., t. XVII, p. 272).

m'arriva aussi avec cinq ou six chevaux. Le reste venoit tant qu'il^a pouvoit, car je me mis à la queue des ennemis.

Il y a une montée auprès du village ^c, tirant à Nérac ; et comme nous fumes au pied de la montagne, ils furent à demy sur le haut, et là me firent teste. Je n'avois pas grand envie de combattre, pour ce que mon dessein estoit d'aller secourir Bourdeaux^b, et ne me voulois engager en combat, craignant que quelque mal heur advint^c et que je ne peusse secourir Bourdeaux^b. Toutes-fois, comme je les vis sur la montagne, je monte après eux ; et comme je fuz sur le haut, je les vis au long d'un grand chemin, entre deux taillis, qui s'en alloient le petit pas et en bon ordre, ce capitaine Douasan avecques quatre ou cinq chevaux dernier^d. Ces^d dix ou douze arquebuziers [à cheval des capitaines Charry et Bardachin se meyrent devant, et commensarent à se tuer les ungs aux autres, Monsieur de Saint-Orens m'arriva avec quatre ou cinq harquebuziers^e] aussi. Nous pouvions estre entre tous, compris les dix sallades, cinquante^e chevaux, bons ou mauvais. Je fis descendre les arquebusiers, et commençarent à se mettre sur leur queue. Je cogneus qu'ils commençoient à se haster de se retirer plus qu'au commencement. Alors je dis au gouverneur La Mothe-Rouge et à monsieur de Saint-Orens^f, au capitaine Charry et aux autres gentils-hommes : « Acostez-les de prez, car sur ma vie ces gens ont peur ; je le cognois à leur *desmarche* (leur retraite est longue), et je vous seconderay avecques le capitaine Massès. » Le capitaine Bardachin manda à ses bandoliers que ils^g courussent tousjours. Et ne cheminasmes pas ainsi deux

^a *Leçon du ms. Ed. dernier.* — ^b *Leçon du ms. Le passage entre [] manque dans l'éd.*

^a) que — ^b) Bourdeaux — ^c) me vint — ^d) son — ^e) *selades* ungs cinquante — ^f) Saint-Orens — ^g) qui

^c La côte de Galaup (cf. Villeneuve-Bargemont, *Notice historique sur la ville de Nérac*, Agen, 1807, in-8°, p. 59 et suiv.).

cens pas que je vis que nos coureurs se mesloient * parmi * leurs gens de pied, et commençarent nos arquebusiers à les haster un peu. Et comme je vis que leurs chevaux passoient par les files *des gens de pied* pour gagner le devant (c'estoit * que le cheval de Douazan estoit blessé), je passay à la teste des nostres, et leur monstray que ces gens de cheval gaignoient la teste de leurs gens pour les faire arrester et combattre, ou bien ils s'en alloient * de peur. « Je † croy, *dis-je*, que c'est de peur, car leurs gens de pied se hastent de † s'acheminer. Chargeons-les, mais que le capitaine Massès soit avec † nous », lequel † pouvoit estre deux cens pas derrière †. Je luy manday qu'il vinst au galop. Et comme les ennemis virent venir nos gens au galop, ils commençarent s'acheminer en haste et cessarent † de † tirer. Alors je crie † « Donnons, donnons, car ils sont en peur. » Ce que nous fîmes, et sans aucune resistance les passâmes d'un † bout à l'autre par dessus le ventre. Leurs chevaux prindrent la fuite † droit à Nérac. Ces gens, *comme poltrons*, se jettoient dans les taillis et dans les fossez, le ventre à terre. Les bandoliers les cerchoient † par les bois et leur † tiroient, comme quand on tire au gibier : et une partie de ce qui se sauva se jettarent dans la rivière de *la Bayse* †, et s'en noya † quelques uns ; les autres † passoyent à travers les † bois et gaignoient † les vignes. Nous estions si peu que nous ne pouvions supplir à tuer tout, car de prisonniers il ne s'en parloit point *en ce temps-là. Et si le Roy eust fait payer les compagnies, je n'eusse permis en ces guerres de introduire les rançons qui*

* *façon du ms. f. d.* mettoient

n) que les quatre ou cinq chevaux se mesloient *parmy* — h) devant et c'estoit — e) vint — d) et — e) pour — f) à — g) qui — h) dernier — i) laisserent — j) le — k) criez — l) de l'ung — m) charge — n) chargeoient — o) les — p) nya — q) d'autres — r) le — s) gaignarent

† La Bayse affl. de la Garonne, r. g., passe à Nérac et à Figeac. — La défaite des huguenots eut lieu au hameau de La Gatère, qui surplombe la Bayse et le village de Vianne.

ont entretenu la guerre. Mais le gendarme ny le soldat n'estoit payé. Il est impossible d'y pourveoir, encores n'en y eust il guères ; c'est cela sans doute qui a entretenu la guerre. Ce n'est pas comme aux guerres estrangères, où on combat comme pour l'amour et l'honneur ; mais aux civiles il faut estre ou maistre ou valet, veu qu'on demeure sous mesme toit. Et ainsi il faut venir à la rigueur et à la cruauté ; autrement la friandise du gain est telle que on desire plus-tost la continuation de la guerre que la fin. Pour tourner à nos fuiarts, l'alarme alla par tout nostre camp. Tous ^a à pied et à cheval venoyent au galop ; mais à leur arrivée ils trouvarent que tout estoit fait. Et si j'eusse voulu suivre la victoire jusques à Nerac, tout le monde estoit en fuite et nous fussions emparez de la ville aysément ; mais mon dessain n'estoit que de ^b secourir Bourdeaux. En ^c ce rencontre moururent plus de trois cens hommes, lesquels ^d le juge de Viane ^e fil enterrer, comme depuis il m'a assuré, sans en ce comprendre ceux qui moururent aux vignes et ceux qui se noyarent ^f, qui ^g pouvoient estre en tout environ de quatre à cinq cens hommes. Et ladite ^h rencontre fut un jour de vendredy ⁱ. Cela estonna fort les frères et donna courage aux catholiques : car si une fois vous commencez à estriller vos ennemis, croyez que vous avez l'avantage des jeux, et leur mettez la peur au ventre, et ne vous attendront jamais.

Le lendemain je m'acheminay ¹ une heure devant jour, et pensois entrer au Mas-d'Aginois ² ; mais j'y trouvay trois enseignes des leurs. Et me falut loger à La Gruère et

a) camp que tous — b) à — c) Bourdeaux et en — d) moururent deux cens quatre vingtz dix huit personnes lesquelles — e) Vianne — f) nyrent — g) que — h) ledict — i) marchay — j) d'Aginois

¹ Vianne, Lot-et-Garonne, arr. de Nerac, cant. de Lavardac.

² L'Hist. eccl. précise le lieu de l'engagement (la Gatherte) et paraît le placer le jeudi 2 juillet, jour où Montuc concentra ses forces à Damaran. Les Commentaires donnent la date du 3.

³ Le Mas-d'Aginois, Lot-et-Garonne, arr. de Marmande, ch.-l. de cant.

à Calonges¹, tout auprès du Mas, à cause de la grand traite que j'avois fait le jour devant², et aussi qu'un secretaire de la royne de Navarre, nommé Marbaut³, me porta des lettres de ladicte dame, qui estoit à Duras, par lesquelles me mandoit que je n'avois que faire de tirer outre, car monsieur de Burie^a et elle avoient pacifié le tout, et qu'elle estoit partie de France expressement pour appaiser ces troubles et^b faire laisser les armes à ceux de sa religion^c. Je dis à Marbaut^d que je ne pouvois retourner arrière^e que je n'eusse mandement de monsieur de Burie^f, et que, si la ville se perdoit, tout cela tomberoit sur mes coffres. Nous debatimes plus de deux heures à la campagne ; et tousjours il me mettoit en avant si je pensois^g que la royne de Navarre fust^h contre le Roy, et si je pensois qu'elle voulust faire perdre au Roy la ville de Bourdeauxⁱ. *Je parlay sobrement, car ainsi le faloit faire ;* mais^j tout ce qu'il peut avoir de moy, ce fut que je luy baillerois deux gentilshommes pour aller devers la royne de Navarre, voir^k en quel estat estoyent les affaires

^{*} *Léon du ms. Ed. Barbant.*

a) Burye — b) pour pacifier le tout et — c) retourner en arrière — d) pincerai — e) fusso — f) Bourdeaux — g) à la fin — h) Navarre et voir

1. La Gruère et Calonges, Lot-et-Garonne, arr. de Marmande, cant. du Mas-d'Agenais.

2. L'*Hist. eccl.* confirme que « la route fut grande ». — L'arrêt à la Gruère et à Calonges se place le dimanche 5 juillet.

3. Cratien Marbault, secrétaire de la reine de Navarre, contrôleur ordinaire de sa maison de 1561 à 1570 (Arch. des Basses Pyrénées, B, 9.17), cité comme présent, le 12 nov. 1562, à l'inventaire, ordonné par Jeanne d'Albret, des meubles du château de Pau (E. Molinier et F. Mazerolle, *inventaire des meubles du château de Pau*, publ. par la Société des Bibliophiles français, Paris, 1892, in 4°, p. 215). Les comptes de Jeanne d'Albret (Arch. des Basses-Pyrénées, B, 11.16) mentionnent aussi, de 1563 à 1570, un Claude Marbault, contrôleur ordinaire, cité dans un traité de fournitures de vivres pour sa maison, du 3 fevr. 1564, publ. par M. l'abbé V. Dubarat (*Rev. du Béarn et du Pays basque*, 1904, p. 300-311).

4. Jeanne d'Albret voulait à tout prix empêcher que Duras fût inquiétée. Un avis anonyme du 27 juillet, envoyé à la reine Elisabeth, dit qu'elle favorise de sa présence les huguenots de Gascogne (*State papers, foreign*, 1562, n° 3, 1).

entre elle et monsieur de Burie, et que cependant ce que j'avois delibéré de faire *de chemin* en deux jours j'y en mettrois quatre, pour donner temps à laditte dame de parachever ce qu'elle avoit commencé avecques monsieur de Burie^a. Et luy baillay les capitaines Poy^b et Sendat^c; on^d les cuida tuer plus de deux^e fois par les chemins, *car en tous les coins et villages les huguenots avoient des corps de garde pour estonner tout le monde*. Le^f soir je prins conseil avecques tous les capitaines; et tous furent d'opinion que je ne m'attendisse pas aux lettres ny paroles de la royne de Navarre, et que, si elle me failloit de^g promesse, la perte de la ville de Bordeaux^h estoit de si grandeⁱ importance que, quelque excuse que je peusse^k dire^l, elle ne seroit suffisante pour effacer^m le blasme qu'on me donneroit; et d'autre part, s'il estoit question de m'en deffendre par les armes, je ne combattrois pas la royne de Navarre, *et on se moquerait de moi, et elle mesme la première*. *bref tousjours le tort seroit de nostre costé*. Jeⁿ fus bien aise que tous fussent de cest^o opinion, afin que, s'il eust esté trouvé mauvais, j'eusse peu^p dire que tous les capitaines avoient esté de cest advis. *Si on fait quelque faute, pour le moins est-elle excusable quand elle est faite par adris et par conseil; car croire tousjours sa teste, ce n'est pas bien fait*. Le^q matin^r je partis^s deux heures devant jour, et passay par le haut des vignes, laissant Le Mas à main droite, et fus environ la pointe du jour seulement à l'endroit de Caumont^t, à cause des passages qui estoient estroits. Je ne voulois pas laisser le bagage derrière^u; car

^a Ed. Peug. ^b Ed. Sandat

^a) Burie — ^b) Sendat qu'on — ^c) dix — ^d) chemins et le — ^e) la — ^f) Pour desault — ^g) grand — ^h) secousse — ⁱ) faire — ^j) m'custor — ^k) et — ^l) d'e-le — ^m) je peusse — ⁿ) esté d'este opinion. Le — ^o) partay — ^p) dernier

1 Cf. p. 428, n. 1

2 Le lundi 6 juillet

3 Caumont, Lot-et-Garonne, arr. de Marmande, cant. du Mas d'Agenais.

toute la nuit entra force gens dedans Le Mas, qui venoient du costé de la rivière. Ceux du chasteau de Caumont sortirent et vindrent par les vignes, où ^a nous ne les pouvions charger à cause des fossez. Et ainsi nous acheminasmes tousjours jusques à l'endroit de La Reolle; et là je trouvay monsieur du Courré ^b qui, à son retour à Bordeaux ^c, avoit prins le demeurant de la compagnie de monsieur de Burie ^d et m'estoit venu au devant.

Quelque[s] jour[s] auparavant, j'avois envoyé à monsieur d'Eymet ^e, mon cousin ^f, qui dressoit ^g deux compagnies, afin qu'il se jettast dans La Reolle, comme il avoit fait ^h. Les huguenots l'avoient ⁱ assiégée auparavant que j'y arrivasse et batu de quelques pièces de campagne; mais ils ne firent rien et levèrent le siège ^k. Par là on pouvoit juger qu'ils estoient maistres de la campagne, puisqu'ils osoient mener le canon, et si Dieu ne m'eust inspiré à m'opposer à eux et faire pendre ceux qui tomboient entre mes mains, je croy que tout le pays estoit perdu, car la douceur de monsieur de Burie n'estoit pas de saison. Je me campay aux maisons qui sont vis-à-vis de La Reolle ^l, et ceux de la ville nous appor-

^a) et ^b) Courret — ^c) Bourdeaux — ^d) Burie — ^e) d'Eymet — ^f) dressast — ^g) et — ^h) fait et l'avoient — ⁱ) n'y

1. Le livre des dépenses de Pierre Seguin et de Vincent du Faiga, jurats de La Réole, signale, le 8 juillet, un paiement à « certains gabariers, qui ont passé tout le jour les chevaux de la compagnie de monsieur de Burie », et les frais du souper de onze hommes de cette compagnie (Arch. hist. de la Gir., t. VIII, p. 84).

2. François de Pellegrue, s' d'Eymet et de Cambes, fils de Bertrand de Pellegrue et de Gallienne de Monluc, testa le 13 déc. 1551 et fit un codicille le 26 avril 1562 (Arch. dép. de la Gir., 3 E, 3098, f° 746). Communiqué de M. l'abbé Dubois.

3. M. d'Eymet avait occupé La Réole avec 2 ou 300 hommes le 1^{er} mai 1562 (Arch. hist. de la Gir., t. VIII, p. 49, 62, 71).

4. Voir les frais qu'entraîna la défense de la ville, à partir du 23 avril 1562, dans le livre des dépenses, déjà cité, des deux jurats de La Réole (*ibid.*, p. 47 et suiv.).

5. A Puybarban, Gironde, arr. de Bazas, cant. d'Auros, sur la r. g. de la Garonne. Il y arriva le 6 juillet au soir.

larent là des vivres¹. Et à la minuict², sans sonner trompette ny labourin, nous acheminastes, pour quelque soubçon³ que me dit monsieur de⁴ Courré, et ne cessay jamais que je ne fusse à deux ou trois lieues⁵ de Bourdeaux⁶, où je fis camper nos gens par les villages⁷. Puis m'en allay droit à Bourdeaux⁸, où je trouvay messieurs de Cancon et⁹ Montferrant, viconte d'Uza¹⁰, Civrac¹¹ et

¹ *Id.* : ibidem.

² a) quelque chose de mespreon b) du — c) Bourdeaux d) de e) Cibrac

« Le 8 juillet » a esté prins de Pierre de Laguerrie, marchant de Castignau de Gratecambes, trois thonneaux de vin, qui furent pourlés par commandement de monsieur de Montluc, estant à Puybarban avecques le camp s'en allant à Bourdeaux, qui fut baillé aux maîtres vivandiers du camp. Plus, fut envoyé audit Puybarban lix sept cent vingt paus. Plus, fut prins et baillé, par commandement dudit sieur le Montluc, une barrique de vin à ceux qui portoyent l'artillerie, tant ceux qui estoient dedans les gualions que ceux qui estoient à conduire les batteaux. Ledit jour (8 juillet), ay payé à quatre hommes qui ont porté huc et chappons, ung cheuvreau, ung mothon, trois cartiers de vedelle, au camp, à monsieur de Montluc, 4 s. Ay payé pour dix pagnes d'avoine qui sont esté envoyées à monsieur de Montluc, de Puybarban, que le camp y estoit, 9 s. Ay payé à Guilhem du Ygnau, pour domy millier de clou de fer au marshal de logis de monsieur de Montluc. 17 s. 6 d. (Arch. hist. de la Gironde, t. VIII, p. 63 et 84).

« Le texte semble dire qu'il repartit le soir du 6 juillet. En réalité, il fit halte deux jours à Puybarban et ne repartit pour Bordeaux que le mercredi soir 8. Le 9, il avait quitté Puybarban, car ce jour-là, les jurats de La Réole envoient au viconte d'Uza, à Fargues, une lettre « aux fins d'advertir monsieur de Montluc que environ mill cinq cents hommes s'en alloient à Saint-Macaire », et le lendemain ils payent à 10 s. « à six saumaiers avecques des charrettes pour aller à Langon, ainsi comme M. de Montluc avoit commandé » (*Ibid.*, p. 81 et 85). — Montluc obtint donc plus qu'il ne l'a dit plus haut à l'avis de la reine de Navarre. Il ralentit sa marche à partir du lundi 6, et ne la reprit qu'après avoir joint M. Du Courret. La délibération où il décida avec ses capitaines de marcher droit à Bordeaux dut avoir lieu le mercredi 8 à Puybarban, et non comme il semble le dire, le dimanche 2, à La Gracq. Il a voulu effacer le souvenir de sa soumission envers Jeanne d'Albret.

« Montluc, pour rattraper le temps perdu, fit en deux jours la distance que l'on parcourait d'ordinaire en quatre étapes. Les « logis » de Puybarban à Bordeaux étaient à Langon, Podensac et Laprade (S.-G. Gigon, *La Révolte de la Gabelle en Guyenne, 1568-1569*, Paris, 1906, in-8°, p. 266, pièce justif. 37).

6. Sans doute entre Villeneuve-d'Ornon et Bègles.

7. Il y arriva le samedi matin 11 juillet. Le Parlement lui députa un président et quatre conseillers pour lui souhaiter la bienvenue (Bibl. mun. de Bordeaux, reg. secr. du Parlement, ms. 367, f. 200 ; 368, f. 118).

8. Louis de Lur, viconte d'Uza, s' de Fargues, Belin, Bellet, Saites, Melengin, Carlets en Dorthe, né en 1525, fils de Pierre de Lur et de Jeanne d'Aubousson, mariés le 6 juin 1522, chevalier de l'ordre, vice-amiral de Guyenne, gouverneur de Saint-Sever (1^{er} oct. 1561), sénéchal de Basadais (1^{er} oct. 1571), mort au siège de La Rochelle (8 juin 1573), épousa (14 janv. 1553) Marie de Montferrant-Cancon (F. Vindry, *Ibid.*, p. 195).

9. Jean-Claude de Barlefort, baron de Civrac, chevalier de l'ordre (1563).

autres, qui m'attendoient. Et pour la grand faute de vivres qu'il y avoit dans la ville^a, je n'y peus séjourner que trois jours. Et arrestâmes, monsieur de Burie^b et moy, que le quatriesme je passerois la rivière, et que nous irions combattre monsieur de Duras, qui estoit aux terres de monsieur de Candale^c, en la comté de Benauges^d. Et commençai à passer la rivière^e vers midy; nous eumes passé les gens de pied, ma^f compagnie et les quarante salades du roy de Navarre, et voyant qu'il se fai soit tard, je fus d'avis que le capitaine Massès s'en retournast au logis avec la compagnie de monsieur le mareschal de Termes, et qu'à la minuict il passast. Je retournay^g en la ville arrester *encores* avecques monsieur de Burie qu'à la minuict il commenceroit à passer. Il avoit fait apprester quatre pièces de campagne, lesquelles estoient desjà sur la grave^h. La compagnie de monsieur de Randan, que monsieur d'Argenceⁱ commandoit, estoit arrivée, et^j celle de monsieur de La Vauguion^k, que monsieur de Carlus^l commandoit. Et comme il fut nuit,

a) Burie b) Candalle c) et d) pied et ma e) tournay f) et —
g) grave. Il y estoit arrivé la compaignie de monsieur du Randan, que monsieur d'Argence commandoit, et h) Bauguyon i) Charlu

mort le 3 août 1579. Il épousa Madeleine d'Aydie, fille de Geoffroy d'Aydie, s' de Laitunnières [8].

1. Montuc au roi, mars 1570. « Et à mon arrivée, je trouvay la ville en telle nécessité de vivre que l'on se coupoit la gorge au four, & qui auroit du pain, n'y entrant aucuns vivres durant deux ou troys mois. » (Ed. de Ruble, t. V, p. 173).

2. La comté de Benauges, dans l'Entre Deux Mers, tirait son nom du château de Benauges, commune d'Arbis, Gironde, arr. de La Reole, cant. de Targon.

3. Le jeudi 16 juillet. La veille, il était venu à Bordeaux, sans doute pour presser Burie (Montuc à la reine, Bordeaux, 15 juillet, ed. de Ruble, t. IV, p. 146-148).

4. La « grave » était l'espace qui s'étendait le long de la Garonne, devant l'enceinte, entre Sainte Croix et les Salinières. Une porte de Bordeaux s'appelait porte de la Grave.

5. Cybaril du Tison, s' d'Argence, Pissar, 2^e fils de Charles du Tison et de Louise de Volvyn Augac, marcs le 16 mai 1514, enseigne (juillet 1558-2 sept. 1562), puis (4 mars 1564) lieut. de la comp. Randan, lieut. de la comp. Mézeres (15 nov. 1565-21 fév. 1572), gentilhomme de la chambre (16 janv. 1566), chambellan (9 déc. 1579), chevalier de l'ordre et conseiller d'Etat (20 fév. 1581), gouverneur d'Angoulême, mort le 2 mars 1594; épousa (avant le 19 août 1565) Saluane de Villebresme (F. Vindry, *Dict.*, p. 19).

6. Claude de La Vis, baron de Charlus, fils de Charles de Lévis et de Marguerite Brachet, marcs le 6 février 1535, panetier (1559), chevalier de l'ordre

monsieur de Burie^a fist retirer tous les bateaux sous le Chasteau Trompette, et deffendist^b qu'on ne passast sans son congé. Et à la nuict le capitaine Massès se rendit sur le bord de la rivière, et ne fut possible de recouvrer bateaux pour passer. Je ne veux point icy mettre par escrit le dire des uns et des autres, et à quoy l'on disoit qu'avoit tenu que la rivière ne s'estoit passée au temps que nous avions^c promis, car tout n'en vaut rien. Monsieur de^d Massès s'excusoit et parloit bien haut *sans crandre rien*.

Je m'estois logé à demy-lieué de Bourdeaux^e; et devant jour une bonne heure^f, je montay à cheval et manday au capitaine Charry, qui estoit maistre de camp, qu'il attendist monsieur de Burie^a avecques les compaignies de gens de pied, sauf celle du baron de Clermont et de monsieur de Saint-Orens^g; et cheminay jusques à ce que je fus à La Seuve^h, mandant à monsieur de Burie^a que je luy laissois les gens de pied pour accompagner l'artillerie. Le messenger passa la rivière et le trouva encores en sa chambre, n'estantⁱ du tout habillé; ilⁱ estoit pourtant plus de six heures; je^j pensois qu'il fust desjà passé. Et comme je fus à La Seuve, monsieur de La Seuve^h, oncle de monsieur d'Audaux^d, me dit que les

a) Burye - b) commanda - c) nous estions - d) du - e) Bourdeaux
f) Salnclorent - g) Seugue - h) qui n'estoit pas encores - i) et - j) heures
et je

(20 mai 1569), gentilhomme de la chambre, chambellan du duc d'Alençon, gouverneur de la grosse tour de Bourges, lieutenant à la comp. Lévis-Ventadour (F. Vindry, *Dict., Atlas*, p. 101), mort à Charlus, le 27 juin 1593 (de Ribier, *Les seigneurs de Charlus*, Paris, 1903); épousa (23 août 1559) Jeanne de Maumont, qui lui survécut. [Communication de M. F. Vindry.] - La lettre de Burie au roi de Navarre, 3 juillet, confirme l'arrivée à Bordeaux de « M. d'Argence, lieutenant en la compagnie de M. de Randan », et de « M. de Charlu, enseigne en la compagnie de M. de La Vauguyon. » (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XVII, p. 166).

1. Sans doute vers La Tréne.

2. Le vendredi 17 juillet.

3. La Sauve, Gironde, arr. de Bordeaux, cant. de Croon, célèbre par son abbaye bénédictine.

4. Hélié de Gontaud, s' de Saint-Geniès, abbé de la Sauve-Majeure, nommé le 7 sept. 1557, mort le 6 mars 1574.

5. Arnaud de Gontaud, baron de Badefol, s' de Saint-Geniès, La Chapelle,

ennemis estoient à Targon^a 1, et qu'ils ne sçavoient encores nouvelles que nous passissions la rivière; et me presta un sien serviteur pour aller advertir monsieur de Burie, le priant par^b ma lettre de se vouloir avancer et que les ennemis estoient en fort beau lieu pour les combattre. Or de La Seuve^c jusques à Bordeaux^d il y a environ trois lieues^e. Et comme l'homme de monsieur de La Seuve^c arriva au bort de la rivière, il vist que la compagnie de monsieur de Termes s'embarquoit. Je^f manday au capitaine Charry qu'il sollicitast monsieur de Burie^g de s'avancer. Le capitaine Charry, qui vist que l'on tardoit tant à passer, et que j'allois trouver les ennemis, comme je luy mandois, print soixante argolets qu'il avoit, et laissa les autres capitaines, afin qu'ils^h attendissent monsieur de Burie^g et l'artillerie.

Et comme je fus à la veuë de Targon^a, qui est un village, lequelⁱ, comme je pense, est^j à monsieur de Candalle, monsieur de Saint Orens et monsieur de Fontenilles^k se mirent devant, droit à quelques maisons, et là tuarent quatorze ou quinze hommes. L'alarme fut grande en leur camp; et se mirent tous leurs gens de pied en bataille en un grand champ^l, et leur cavallerie au long d'un ruisseau qu'il y a^m, laquelle je ne pouvois decouvrir pour ce qu'il y avoit des bois entre'eux et moy et esloyent en un vallon; le^m champ où estoient leurs gens de pied estoit un peu plus avant que du ruisseau. Et lorsque monsieur de Saint-Orens les attaqua,

a) Targon — b) Burie auquel j'escripvys et priois par — c) Seube —
d) Bourdeaux — e) Seuve — f) s'embarquoyt seulement. Je — g) Burie
h) qui — i) que — j) qu'est — k) Fontanilles — l) camp — m) un long et le

Almenèches, Aulaur, fils de Jean de Gontaud et de Françoise d'Aulaur, senechal de Béarn, chevalier de l'ordre, gentilhomme de la chambre, lieutenant général en Navarre (1554), mort en 1591; épousa Jeanne de Foix.

1 Targon, Gironde, arr. de La Réole, ch. 4 du cant.

2 Exactement 27 kilomètres.

3 L'Enille, affl. de la Garonne, r. d. — Cf. la description concordante de Geoffroy de Malvyn dans son poème latin *Gallia gemens*, publié à Bordeaux en 163 (P. Courteault, *Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais*, Paris, 1907, in-8°, p. 54).

il pouvoit estre sept heures du matin. Ils ne bougearent jamais de ce champ où ils s'estoyent mis en bataille. J'estois sur un haut, en trois ou quatre maisons qu'il y avoit^a. De là je despeschay encore devers monsieur de Burie^b le prier de se haster, et que j'estois à la teste de l'ennemi, *pensant qu'il ne fust guère estloigné*. Le comte de Candalle, qui estoit bien jeune alors *et de bonne volonté*, m'y^c vint trouver avec dix ou douze gentilshommes; entr'autres y estoit le sieur^d de Seignan^e, qui estoit capitaine des gens de pied au royaume de Naples avec^f moy, auquel temps nous^g l'appellions le capitaine Monlaur; il amena aussi deux^h de ses enfans, *tous trois vaillans et courageux*. Monsieurⁱ le comte me conta^j la promesse que la royne de Navarre luy avoit fait faire, car autrement ne pouvoit eschapper de leurs mains. *Je luy dis que je luy ferois donner l'absolution à monsieur de Bordeaux^k; aussi ceste promesse ne le pouvoit obliger, car il n'avoit pas esté pris en guerre, et puis elle estoit faite à la royne de Navarre, laquelle se disoit très-humble servante du Roy et très affectuonnée à son service.*

Environ midy arrivarent^l deux des messagers que j'avois envoyé vers monsieur de Burie^m, qui me dirent qu'il ne pouvoitⁿ estre achevez de passer à midi, et que seulement la compagnie de monsieur le mareschal de Termes estoit passée. J'avois renvoyé tous nos gens à cheval repaistre à La Seuve^o, et seulement m'avois^p retenu vingt ou vingt cinq chevaux; et là je faisois la sentinelle, et faisons repaistre nos chevaux, la bride en la

a) Burys b) me c) monsieur d) Signan — e) comme f) moy et
 lors nous g) Monlaur et deux h) plusieurs hommes, père et enfans.
 Monsieur i) dit j) m'arrivèrent k) qu'ilz ne pouvoient l) Seube
 m) m'auvois

1. Au lieu dit Roustaing

2. Probablement Pierre de Castéras, s^r de Seignan et Plancat, 5^e fils de Jean de Castéras et de Marguerite de La Gorce. Il testa le 19 oct 1564 et était en 1562 très âgé, ses parents s'étant mariés en 1460. [Communic. de M. F. Vindry.]

3. Antoine Prevost de Sansac, archevêque de Bordeaux depuis le 18 mars 1560, mort le 17 octobre 1591.

main, contre une haye. Les ennemis me voyoient et moy eux^a. Et comme noz gens eurent repeu, ils me vindrent trouver; et en mesme temps qu'ils arrivarent, les ennemis commençarent à desplacer et à prendre le chemin droit au ruisseau, à main droicte de moy^b. Nous^c voyons^d bien qu'ils s'acheminoient par troupes. Alors nous cognasmes qu'ils prenoient autre chemin que de venir à nous, et entrasmes en conseil si nous les devions combattre ou non. La plupart disoient que, si nous les combattons, nous mettions *toute* la Guyenne en hazard pour le Roy^e, car pour un que nous estions ils estoient vingt, et qu'il valoit mieux attendre monsieur de Burie que de faire un tel^f erreur, qui ne seroit trouvé bon^g du Roy ny de personne du monde. Sur quoy je leur accorde que leur opinion estoit veritable, toutesfois^h que nous voyons la noblesse de la Guyenne toute en crainteⁱ. « Et qu'il soit vray, *leur dis-je*, vous n'estes pas icy guères plus de trente *gentilshommes*; le peuple est^j si intimidé qu'il^k n'ose s'eslever^l contre eux pour nous aider; et quand ils entendront que nous sommes approchez de si près sans les combattre, leur peur^m augmenteraⁿ, de sorte que, avant de huit jours, nous aurons tout le pays contre nous. » Or^o, perte pour perte, il me sembloit^p que nous devions^q hazarder de nous perdre en combattant, plutôt que de nous perdre en dissimulant, et que tout estoit entre les mains de Dieu. « *J'ay commencé à taster ces gens-là où je les ay trouvez, mais je les ay cognus de peu de cœur. Croyez qu'ils n'attendront pas et que nous les enfoncerons. Que si nous n'avons envie de combattre, nous ne devons pas faire les approches de si près. De plus dilayer, vous*

^a *Leçon du ms. Éd.* droit à moy. — ^b *Leçon du ms. Éd.* semble. — ^c *Leçon du ms. Éd.* devons.

a) moy à eux — b) moy et nous — c) voyions — d) en perte au Roy — e) une telle — f) bonne — g) leur dis qu'ils disoient la vérité, toutesfois — h) toute espèce de — i) qu'est — j) qui — k) ne s'ose lever — l) près et ne les voyons combattre, la peur — m) les prendra davantage — n) et

voyez qu'ils ne veulent que couler et eschapper. Pour nostre perte, si elle advenoit, Bourdeaus pour cela ne sera pas perdu; monsieur de Burie y est et une cour de Parlement. »

Alors monsieur de Seignan^a, qui estoit le plus vieux, respondit que cela estoit bien vrai^b, que nous aurions le pays contre nous^c, et que, puisque nous estions reduits à ceste necessité et que nous avions perdu l'esperance que monsieur de Burie^d peut arriver à nous, que l'on devoit combattre. Alors tous generalement commencerent à crier : « Allons combattre, allons combattre ! »

Et comme nous montions à cheval, arriva le mareschal des^e logis de monsieur le mareschal de Termes, nommé Moncorneil^f, qui me dit que la compagnie avoit esté à cheval dès la nuit, et qu'ils avoyent esté contrains de repaistre à La Seuve^g. Alors je cuiday perdre toute esperance. Les deux compagnies de gens de pied marchaient tant qu'elles^h pouvoient, mais il faisoit une si extrême chaleur que nous bruslions². Alors Moncorneil, qui vist que nous allions au combat, courut à La Seuve^f faire monter à cheval le capitaine Massès. Nous nous acheminasmes à main gauche. Et comme nous fusmes hors le boys, nous les vismes qu'aprochoient d'une petite montée³, et feyrent altou ung peu. Et comme nous feusmes⁴ à deux harquebusades près d'eux, je fis deux troupes de nos gens à cheval. Entre⁵ tous, nous pouvions estre de cent à six-vingts *maistres*, car je n'avois pas trente sallades en ma compagnie, à cause que

^a *Leçon du ms. Le passage entre [] omis dans l'éd.*

a) Seignans — b) verité — c) contre de nous — d) Burye — e) so
f) Seugue — g) qu'ilz — h) cheval que entre

1. Jean de La Barthe, s' de Montcorneil et Guisery, fils aîné de Mathieu de La Barthe et de Catherine de Lomagne, mariés le 20 avril 1530, mareschal des logis de la compagnie de Termes (5 janv. 1558-1562), puis de la compagnie d'Escars (avril 1563-15 fev. 1564), décédé en sept. 1580; épousa (6 mars 1561) Marguerite de Narbonne.

2. Détail confirmé par l'*Hist. eccl.*

3. C'est le coteau à l'est du village de Targon.

c'estoit la compagnie de monsieur de La Guiche, et s'en estoient allez presque tous à leurs maisons, sauf bien peu, et je n'avois peu pourvoir en leurs places. Tousjours *peu à peu* les ennemis montoient ^a ce tertre ^b. Ils ^c envoyarent la pluspart de leur harquebuserie au dessous, dans ^d des taillis qu'il y avoit fort espais ; et pour aller à eux il falloit aller par un grand chemin *bordé de vignes* de tous costés ^e. Et ^f fis aller le capitaine Charry sur la ^g queue, et baillay l'une des troupes au capitaine ^h Monluc ⁱ, mon fils, et monsieur de Fontenilles ^j avec la cornette des guidons, et me retins l'autre cornette des gendarmes, que monsieur de Berdusan ^k, seneschal ^l de Bazadois, portoit. Et comme nous fusmes près des ^m vignes, je cognus que nous ne pourrions passer pour les aller combattre, et prins à main gauche au dessous des vignes. Le capitaine Monluc ⁿ alloit ^o environ deux cens pas devant moy. Et comme ils virent que nous *ne* prenions *qu'à* main gauche, ils marchaient tousjours par le haut de la montée au devant de nous. Et comme nous fusmes hors des vignes et de quelques fossez qu'il y avoit, le capitaine Monluc ^p alloit tousjours gagnant le haut. Je fis joindre ^q monsieur de Saint-Orens ^r avec ses arquebusiers à cheval, et je me relins le baron de Clermont ^s, qui en avoit quelques-uns.

Or, comme nous fusmes à vingt ou trente pas au plus,

^a Éd. : Montluc, - ^b *Leçon du ms.* Éd. : avoit.

^a) tout jour ils montoient ^b) ceste montée - ^c) et ^d) dessous d'este montée dans - ^e) tous deux costés ^f) Je ^g) leur ^h) au feu capitaine - ⁱ) Fontenilles - ^j) Berdusan quel aujourd'huy seneschal ^k) les ^l) je luy fais joindre - ^m) S'-Orens - ⁿ) Clermont - ^o) et

1. Odet de Verduzan, fils de Jean de Verduzan, enseigne de la comp. Monluc (oct. 1559-5 nov. 1567), chevalier de l'ordre (13 juill. 1561), gentilhomme de la chambre (14 août 1565), gouverneur de La Réole (27 déc. 1567-19 août 1569), sénéchal de Bazadais (13 juill. 1561-20 juin 1570), vivant le 4 juin 1576, épousa : 1^{re} Catherine de Roquetaure (2 sept. 1531) ; 2^e Jeanne de Pès (7 oct. 1546), 3^e N. de Saint-Aubin (F. Vindry, *Dict.*, p. 361).

ils commencèrent à tirer, et non plus tost. Et comme^a ils commencèrent à nous saluer^b, les harquebusiers de monsieur de Saint Orens^c tirarent^d aussi. Cependant le capitaine Monluc^e donne de cul et de teste au milieu de tous^f leurs gens de^g cheval (*j'avois l'œil sur luy*), et moy je donne^h en mesme instant un peu à main gauche à travers de leurs gens de pied, et les mismes tous en route et en fuille, *non sans avoir de pied ferme attendu nostre choq et soustenu sur le haut*ⁱ. Leurs gens à cheval fuyoient contre-bas au long du taillis, voyant leur perte; et j'enfermai leurs^k gens de pied dedans le taillis. Or, pour ce que nous n'avions point de gens de pied pour tuer, car l'on sçait bien que les gens à cheval ne s'amusement pas à tuer, sinon à suivre la victoire, il n'y mourut pas beaucoup de gens; mais^l, encore que la perte ne leur fust pas grande, si est-ce que la reputation nous servist de beaucoup, *et la honte leur porta dommage*. Et commença tout le monde à prendre cœur^m, et eux à le perdre, et laⁿ noblesse à prendre les armes, et le peuple pareillement. On tua à mon fils deux^o chevaux sous luy, et fust blessé en deux lieux^p. Tous^q les deux chevaux estoient à moy. *J'y perdis mon cheval ture*, que j'aimois, après mes enfans, plus que chose de ce monde, car il m'avoit sauvé la vie ou la prison trois fois. Le duc de Palliane me l'avoit^r donné à Rome^s. Je n'eus ny n'espère jamais avoir un si bon cheval que celui-là^t.

^a Ed. Montluc.

^a) ils ne tirarent jamais que nous ne fussions à ce terme. Alors comme —
b) tirer — c) Saintlorenz — d) tirent — e) toutes — f) à — g) donnys —
h) nos — i) et — j) couraige — k) et commenca la — l) pareillement (Or
mon filz y eust thue deux — m) lieux que tous — n) le m'avoit — o) qu'estuy là

1. Le choc eut lieu sur le haut du coleau, en « un petit boys fossoyé », dit l'*Hist. eccl.*, sans doute au lieu dit Balette, où la tradition locale place le théâtre du combat. — L'*Hist. eccl.* (t. II, p. 908) dit à tort que Duras resta maître de la place. Il se retira vers Sauveterre, Monsegur et Duras.

2. On lit dans le *Journal de ce qui s'est passé en France durant l'année 1562* : « Le xxvi^e [juillet] vinrent les nouvelles que M. de Montluc avoit defeat M. de Duras, le capitaine Peyrol, fils de M. de Montluc, y fut blessé » (*Revue rétrospective*, t. V, p. 186).

3. Cf. p. 231.

Monsieur le prince de Condé ne l'avoit voulu fort avoir, mais je m'en deffis comme je peus ; je voyois bien que telle marchandise seroit difficile à trouver. Monsieur de Seignan perdit le sien, le viconte d'Uza et^a le^b comte de Candale aussi. Bref nous nous r'aliasmes^c après la cargue^d au lieu propre où nous l'avions faitte, et nous trouvâmes en telle nécessité que nous ne sceumes assembler vingt chevaux pour combattre, s'ils se fussent ralliez, car tous les chevaux estoient morts ou blessez, et des hommes plus de la tierce partie ; mais ils n'avoient point le jugement de se reconnoistre, ny nous aussi. Je^e veus dire que c'estoit une^f des plus rudes cargues^g et la plus furieuse sans bataille là où je me sois jamais trouvé. Et ne faut point dire qu'ils s'en allaient de peur sans estre combattus, car il nous vindrent au devant pour nous faire la cargue ou bien pour l'attendre, je ne les pensois pas si gens de bien. Nous n'y perdismes pour lors pas^h un gentilhomme, qu'un nommé monsieur duⁱ Vignaulx : mais^j depuis il en mourut deux ou trois, qui avoient esté blecez^k. Du haut de ceste^l montée nous descouvristmes les ennemis, qui s'en alloient tant qu'ils pouvoient, et s'en^m allant nous voyons bien qu'ils se r'allioientⁿ, s'eslongnant tousjours de nous. Et alors nous nous commençâmes à retirer, les uns à pied, car^o leurs chevaux estoient morts, et les autres la plupart les tiroient par la bride, pour ce qu'ils estoient blecez. Je me trouvay en telle nécessité que l'on ne peut trouver cheval des miens pour me remonter ; et si seulement cent chevaux fussent retournez^p à nous, j'estois mort, et tous ceux qui estoient là : car de moy il ne faloit pas esperer que tout le monde m'eust peu^q sauver. Ces nouveaux religieux m'en vouloient trop.

Or, voilà le combat de Targon^r, qui fut fort conteur

a) celluy — b) du — c) raliasmes — d) charge — e) et — f) la — g) grand cargue — h) que — i) de — j) Vignaulx pour lors, mais — k) tous de blecez — l) blecez De dessus ceste — m) et en s'en — n) relloyent — o) que p) tournez — q) sceu — r) Taragon

*pour les huguenots, veu qu'ils se laissèrent battre à une poignée de gens. Et comme nous nous en retournions, les deux compagnies de gens de pied arrivèrent, lesquelles^a tout le jour avoient couru et cuidarent crever de la grand chaleur qu'il faisoit. La compagnie de monsieur de Termes, qui estoit venue au grand trot, n'y^b peut arriver: car, avant que Montcorneil^c fust arrive à La Seuve^d, qui est à une grand lieuë, et eux montez à cheval, et fait^e une autre et demie qu'il^f leur falloir faire, ne fut possible d'y arriver, *estant desesperez*, et sur tout le capitaine Massès. Je ne vis jamais homme si fasché^g que celui là^h; jeⁱ fus contraint de le prier de ne parler point *et se taire*, car il avoit grand envie de parler plus que je n'eusse voulu. Et ainsi^j nous en retournasmes droit à La Seuve^k, où nous trouvâmes monsieur de Burie qui ne faisoit qu'arriver; et pouvoit estre entre quatre ou cinq heures après midi. Il^l fut bien aise d'entendre que la victoire nous estoit^m demeurée. Je croy qu'il avoit fait la diligence qu'il avoit peu; mais il estoit vieux, et les gens vieux ne peuvent estre si diligens que les jeunes. *Nous ne pouvons estre deux fois; je le cognois par moy-mesme.**

Nousⁿ arrestâmes qu'il s'en retourneroit à Bourdeaux^o, pour amener trois canons pour aller battre Monsegur et les autres places que les ennemis tenoient au long de la rivière de Garonne, et faire que la rivière fust libre, afin de faire venir vivres à Bourdeaux^p, car ils estoient à la faim, et qu'il en rameneroit les quatre pièces de campagne, cognoissant bien que nous n'estions plus sujets à bataille, à cause de l'estroiete^q que les ennemis avoient receu; et que cependant je m'en yrois avecques le camp, contre-mont la rivière, vers Monsegur et La Reolle, attendant que ledit sieur de Burie fust arrivé avec

^a *Leçon du ms. Ed.* : l'attaque.

a) que — b) trot mais elle n'y — c) Montcorneil — d) Seube — e) faite — f) que — g) desespere — h) qu'estui là — i) et — j, ainsi — k) Seugue — l) et — m) feust — n) et — o) Bourdeaux — p) Seugue

les canons. Mais plus tost que de nous separer^a, il falloit tourner visage vers Bourg¹, parce qu'un des fils de Montandre^b s'en estoit saisi, qui gardoit qu'aucuns vivres ne pouvoient descendre à Bourdeaux^c par la Dordogne^d. Et comme nous fuames auprès de la rivière, près Cusac^e, nous fismes passer delà^f nostre cavallerie et monsieur de Saint Orens^f. Ils^g coururent jusques au^h devant le lieu, lequelⁱ de Montandre l'abandonna; nous^j y mismes quelque peu de gens qu'on y fit venir^k de Bourdeaux^c. Et avant le parlement dudit sieur de Burie pour aller audit Bourdeaux^c, je luy remonstray que nous courions une grand fortune, et qu'il seroit bon qu'il prinst le chasteau de Blancquefort^l, qui estoit^m à monsieur de Duras pour sa retraite et de sa maison, etⁿ que je prinse le chasteau de Caumontⁿ, ce que nous fismes. Et en passant, je mis dans ledit chasteau de Caumontⁿ garnison, ce que monsieur de Caumontⁿ trouva fort mauvais⁷.

^a *Leçon du ms. Ed. : ledit*

a) desparer — b) Montendre — c) Bourdeaux — d) Dordogne — e) Cusac — f) Saintorens — g) et — h) à — i) et — j) que fismes pour — k) Blancfort — l) qu'est — m) sa famille et meubles et — n) Caumont

1. Bourg sur Gironde, arr. de Blaya, ch. l. de cant., près du confluent de la Garonne et de la Dordogne

2. « Montandre » était Louis de La Rochefoucauld, s^r de Montguyon et Montendre, qui épousa (8 fev. 1535) Jacqueline de Mortemar. Le fils en question est François de La Rochefoucauld, baron de Montendre, chevalier de l'ordre, guidon de la compagnie de La Rochefoucauld (4 fév. 1564-2 déc. 1566), lieutenant à la compagnie Londe (17 avril 1580), mort le 12 janv. 1600; il épousa (9 nov. 1563) Hélène de Goullard (P. Vindry, *Diet.*, p. 410-411).

3. Cubzac, Gironde, arr. de Bordeaux, cant. de Saint André de Cubzac

4. Intervention chronologique. Cette marche sur Bourg est postérieure à la prise de Monséguir et de Duras. Une lettre de Burie et Monluc au roi, camp de Saint Andras, 7 août, permet de la dater et confirme le récit, d'ailleurs exact, des *Commentaires* (Arch. hist. de la Gir., t. XVII, p. 173).

5. Blancquefort, Gironde, arr. de Bordeaux, ch.-l. de cant., à 8 kilom. de Bordeaux.

6. Cf. p. 481, n. 3

7. Caumont se plaignit au roi, qui, en décembre, enjoignit à Burie de faire évacuer le château (Burie au roi, Burie, 14 décembre 1562. B. N., ms. fr. 15877, f° 458, orig., anal. par de Huble, *Jeune d'Albret*, p. 464-467). L'Escars, cousin des Caumont, avait, le 11 novembre, intercedé en leur faveur auprès de la reine, le duc de Montpensier ayant refusé « son attache » pour leur faire restituer leurs biens (B. N., ms. fr., n. acq. 10098, f° 12, orig.).

ayant opinion que je m'en voulusse emparer du tout ; mais il s'en falloît beaucoup que je le fisse à ceste intention. On * l'a peu * aisément cognoistre, car il y avoit plus de cent mil francs vaillant. et si il ^b ne s'y perdit pas un sol ^c, sauf ^d seulement que le comte de Candale et le capitaine * Montluc ** prindrent quelques patenostres de corail / du procureur du chasteau avec receu ^e à la charge de les rendre. Si ^f j'eusse voulu, j'eusse peu prendre tout ce qui estoit dedans, et eust esté bien prins *et de bonne guerre*, d'autant que là-dedans y avoit une troupe de huguenots, qui firent une sortie sur les nostres s'en venant de Bourdeaux ^h, et y fut tué un cheval au capitaine Sendat entre ses jambes, qui estoit une suffisante raison, *car c'estoit se declarer ennemis* ⁱ.

En mesme temps nous fusmes advertis qu'ils avoient abandonné Basas ^j, ayant eu ^k peur que nous passissions la rivière, pour ce qu'ils entendirent que monsieur de Burie ^l arrivoit à Bourdeaux ^h, et je m'en montois ^m droit à La Reolle ; et ainsi on commença à ⁿ apporter quelque peu de bleds *et farines* à Bourdeaux. Je ^o fus adverti qu'à Gironde ^p y avoit soixante ou quatre vingts huguenots, qui s'y ^q estoient retirez lors ^r de la route de monsieur de Duras. Soudain je ^s feys partir ma compagne et les harquebouziers du baron de Clermont ; et feurent tous prins, qui feurent soixante ou soixante-dix ; et m'en allay là, les-

* *L'aym du ms. Ed.* : la peut. ** *Ed.* Montluc.

a) intention et l'on b) vaillant qu'il c) soul d) si n'est e) le feu capitaine — f) courail g) rendre, car si — h) Bourdeaux — i) Basas — j) prins la — k) Burie — l) montay — m) ainsi s'accommença à — n) Bourdeaux, et comme je — o) huguenaults de ceux de la ville que s'y — p) la nuit — q) Duras, soudain je

1. Montluc fait allusion à la prise du château de Caumont, où il a mis « cinquante soldats dedans pour la garde », dans une lettre à la reine, du 29 août (éd. de Ruble, t. IV, p. 152). Le fait ne peut donc être placé au début d'octobre, comme le dit l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 933-935), suivie à tort par de Thou (*Hist. univ.*, t. IV, p. 425). Montluc s'est, d'ailleurs, aussi trompé en le mentionnant avant la prise de Monsieurg (cf. *B. de M. h.*, p. 442-443).

2. Basas, Gironde, ch. d'arr.

3. Gironde, Gironde, arr. et cant. de La Réole

quelz seys tous pendre aux * piliers de la halle, *sans autre ceremonie*¹, qui donna une peur si grande par tout le pays qu'ils abandonnarent tout le long de la rivière devers Marmande et Tonnins², où monsieur de Duras s'estoit retiré pour y recueillir ses gens et reffaire ses troupes, et fust contraint se retirer vers la Dourdogne³. *On pouvoit cognoistre par là où j'estois passé, car par les arbres, sur les chemins, on en trouvoit les enseignes. Un pendu estoit plus que cent tuez.* La royne de Navarre, qui estoit à Duras, après avoir entendu la route de monsieur de Duras, se retira au chasteau de Caumont⁴ (*c'estoit avant que je m'en fusse saisi*⁵), où elle ne fist point d'arrest, car elle se retira en Bearn; et nous vinsmes après audit chasteau de Caumont⁶, *comme j'ay dit. Dieu sçait si elle me vouloit mal, et comme elle me baptisoit, m'appellant le tiran, avec toutes les injures du monde. Elle estoit princesse, et d'ailleurs hors de combat. Estant serviteur du Roy et catholique, je faisois mon devoir; que si tout le monde eust fait ainsi, on n'eust pas veu ce que nous avons vu depuis. J'ai tousjours esté, et les miens, très-humble serviteur de sa maison; mais ç'a esté lors qu'il n'a point esté question du maistre.*

Monsieur de Burie estant arrivé⁷ à La Réolle avec les canons⁸, nous allasmes assieger Monsegur, et logeasmes une nuit à Sauveterre⁹, où j'en prins quinze ou seize,

* *Leçon du ms. Ed.* Duras, je les fis attraper et pendre cinquante et dix aux

a) Thononx — b) Dourdougne — c) Caumont — d) Et comme monsieur de Burie fust arrivé — e) Sauve terre

1. « Le vingt huchisme de juillet, ay paye pour cinq pugnières de sibade, ung cartier et demy de bedolle, deux pollardes, pour le porier de présent à monsieur de Monluc, qui estoit logé à Gironde, 5 l. 7 s » (*Arch. hist. de la Gir.* t. VIII, p. 87).

2. Cette addition souligne l'interversion chronologique signalée p. 495, n. 1.

3. Burie quitta Bordeaux le 23 juillet (Bibl. munic. de Bordeaux, ms. 367, f. 174 v°). Monluc d'il le rejoindra vers le 28 à cette date et le jour suivant, le livre des dépenses des jurats de La Réole, déjà cité, mentionne des envois d'artillerie, de boulets, de poudre, des réquisitions de charrettes pour le transport des munitions destinées au siège de Monsegur (*Arch. hist. de la Gir.* t. VIII, p. 88).

4. Sauveterre de Guyenn., Gironde, arr. de La Réole, ch. l. de cant. — Ce

lesquels je fis tous pendre, *sans despendre papier ni ancre et sans les vouloir escouter, car ces gens parlent d'or*. Or dans Monsegur il y avoit sept^a à huict cens hommes. La ville est petite, mais bien forte de murailles *aussi bonnes qu'il est possible, et l'assiette très-bonne*^d. Nous^b l'assiegeames du costé de la tannerie où ils habillent les cuirs^c. Monsieur de Burie se logea aux maisons devant la porte qui vient de La Sauvelat-d'Ymet^e et où sont les grands tours^f, et moy auprès de là¹. Monsieur d'Ortubie² et Fredeville³, commissaires de l'artillerie, voulurent⁴ reconnoistre la ville de plain jour; et n'eusmes pas faute d'arquebusades. Or⁵ nous conclusmes qu'il la falloit attaquer par la dite tannerie. Il y avoit une porte de la ville⁶,

a) avoit de sept — b) et — c) d'Ymet — d) Fredeville et d'Ortubie — e) aliasmes — f) toutesfois

passage se place le 29 ou le 30 juillet. La date du 1^{er} août, donnée par Leo Drouyn, paraît viser un compte, acquitté ce jour-là, de la dépense faite pour le logement de Burie et de Montuc (*Arch. hist. de la Gar.*, t. X, p. 214).

1. L'enceinte de la bastide de Monsegur, élevée au commencement du xiv^e siècle, consistait, « dans la majeure partie du périmètre, en un revêtement de granit appliqué au rocher vif et se continuant au-dessus » (Abbe S. Laglès, *Monsegur, histoire, archéologie* [extr. de la *Soc. archéol. de Bordeaux*, t. XIX], Bordeaux, 1895, in-8°, p. 2). La position de la ville était très forte, dominant la vallée du Dropt, elle était défendue du côté de la rivière, c'est-à-dire au nord, à l'ouest et au sud-ouest, par un escarpement naturel. Au sud et à l'est, les fortifications étaient artificielles.

2. C'est-à-dire au sud, vers la porte des Fontaines (voir le plan de Monsegur de Leo Drouyn, *Guerre militaire Bordeaux, 1800-1802*, in-8°, t. II, p. 378).

3. La Sauvelat-d'Ymet ou du Dropt, Lot-et-Garonne, arr. de Marmande, cant. de Duras.

4. La porte des Tours, à l'est de la ville.

5. A la Grange, au sud-est de la ville.

6. Jean de Montréal, s^r de Saint-et-de-Molz, en Labourd, fils de Louis de Montréal, s^r d'Ortubie et de Saint-et-de-Marie d'Elchacon Saint-Pée, épousa, en 1551, Isabelle de Boncœur. Après avoir servi comme archer et homme d'armes des ordonnances, il était, le 3 mai 1552, commissaire extraordinaire des guerres (B. N., ms. fr. 21 521). Il se distingua, la même année, au siège de Metz, où il était commissaire de l'artillerie (Salignac-Fenelon, *Le Siège de Metz*, coll. Petitot, t. XXXII, p. 404). Communiqué de M. de Jaurgain.

7. Louis de Fredeville, écuyer, s^r dudit lieu, commissaire ordinaire de l'artillerie, donna quittance à Agn, le 31 dec. 1567, de la somme de 300 l. à lui ordonnée par M. de Montuc pour sa charge pendant les mois d'oct., nov. et dec. « près et à la suite dudit s^r de Montuc ». Signé : *Fredeville* (B. N., Picc. orig., vol. 1246, liass. 27762, n° 1).

8. La porte des Fontaines.

laquelle ils avoient fermée de muraille, n'avoit guères, et avoient abatu le rasteau, lequel^a la muraille couvroit, et au dedans ils avoient fait un rempart de terre et de fumier^b. [La porte estoit soubz une tour asses grande^c]. Je fis les approches de nuit^d, et fis mettre la compagnie de Bardachin à la tancerie. Nous laissâmes reposer monsieur de Burie, et à la nuit^e nostre artillerie fut mise sur un petit haut, vis à-vis de la porte, à cent cinquante pas de ladite porte^f. Contre^g l'opinion desdits commissaires, je voulus essayer ce qu'il y avoit derrière^h la muraille neuve qui couvroit la porte, et eusmes des fagots, lesquels fis allumer prèsⁱ de la porte. À^k la clarté du feu, je fis tirer à ladite porte cinq ou six coups de canon, qui abatit toute ceste muraille neuve. J'envoyai^l recognoistre l'enseigne du capitaine Bardachin tout seul. La tancerie estoit entre l'artillerie et la porte, et y avoit un grand noyer^m entre ladite tancerie et la porte. Ilⁿ y pouvoit avoir cinq ou six pas jusques à la porte, où le capitaine Bardachin et moi nous mismes derrière^o le noyer^p; et nous rapporta l'enseigne^q que ce que nous voions de blanc, c'estoit le rasteau. Nous luy fismes retourner monter sur le rasteau, au-dessous duquel il^r nous dit qu'il^s avoit^t apperceu un^u terre-plein, mais qu'il estoit un peu abaissé et qu'un homme passeroit^v couché sur le ventre. L'on ne le pouvoit voir à luy à cause du feu, mais si faisoient bien à nous^w, qui estions derrière^x le noyer^y; ils^z donnarent plus de vingt arquebusades.

Et comme je feuz de retour à la tancerie^{aa}, je mandai^{ab}

^a *Le, on du ms.* Phrase omise dans l'éd. — ^{bb} *Le, on du ms.* Ed. : falions bien nous. — ^{cc} *Le, on du ms.* Membre de phrase omis dans l'éd.

a) que — b) fermer — c) La nuit je feys les aproches — d) minuit — e) porte et contre — f) dernier — g) à vingt pas — h) porte et à — i) j'envoys — j) noquier — k) que — l) là — m) et — n) qu'au dessus du rasteau il — o) il y avoit — p) apparem qu'il y avoit auq — q) homme en passeroit — r) et y — s) mande

^t Au sommet du plateau du Champ Fresu, à l'est de la route de Marande, un peu au dessus de la poterie actuelle (Leglise, *op. cit.*, p. 27).

en diligence au capitaine Charry qu'il menast toutes ^a les compagnies, sans sonner tabourin ny faire aucun bruit. Et à leur arrivée, les fis mettre le ventre à terre derrière ^b l'artillerie, [en ung camp qu'il y avoit ^c 1], et dis à monsieur d'Ortubie ² qu'il commençast à tirer, encore qu'il ^e ne fust pas du tout jour, à l'endroit ^d de la porte en batterie. Et comme il eut tiré deux volées, [j'estois à la tannerie], et fis ³ partir l'enseigne dudit Bardachin, nommé le capitaine Vinos ², qui avoit une rondelle en ^e la main et un morion en teste, jac et manches, deux arquebusiers après ^f luy sans morion; et alloient presque le ventre à terre. [Et comme ilz feurent à la porte ^g], le capitaine Vinos commença à monter le rasteau. Bardachin et moy nous estions avancés derrière ^b le noyer ^g. L'aube du jour commençoit à paroistre ^h. M. d'Ortubie ⁱ tiroit tousjours à eux, et eux s'avançoient ^j à se retrancher derrière ^b la batterie qui estoit au ^k costé de la porte, et ne prenoient garde à la porte, car ils ne pensoient pas que la muraille qui la couvroit fust par terre. Et comme le capitaine Vinos fust au haut du rasteau ^l, il bailla sa rondelle à un des arquebusiers et monta sur le rempart, puis se fit bailler sa ^m rondelle, et tira l'un des arquebusiers et puis l'autre. Et comme je vis qu'il en y avoit trois, au bruit du canon je courus à la tannerie, et fis marcher les arquebusiers dudit Bardachin l'un après l'autre droit au noyer ^g, et retournay incontinent derrière ^b icelui; et à une autre volée je fis approcher Bardachin du rasteau, ayant une

¹ *Leçon du ms. Membre de phrase omis dans l'éd.* — ² *Ed.* : Ortubie. — ³ *Leçon du ms. Ed.* : volées, je feys

a) menast promptement toutes — b) dernier — c) que — d) en droit — e) à — f) avec — g) nogulier — h) sortir — i) d'Ortubie — j) s'amusaient — k) du — l) rasteau — m) la

1. Le Champ-Fresin, forte position stratégique, au S. de la ville (cf. Leglise, *op. cit.*, p. 16-19).

2. Peut être Jean de Binos, d'une famille de Comminges, qui épousa, par contrat du 7 sept. 1568, Catherine de Faudos (Arch. dep. de Lot et Garonne, mes. Raymond)

rondelle et un morion, et les arquebusiers l'un après l'autre, cachant le feu. Et comme Bardachin en eust cinq ou six près de luy, il monte le rasteau (son enseigne le tira), et les arquebusiers l'un après l'autre; et à mesure que les arquebusiers venoient derrière^a le noyer^b, je les faisois couler^c; et comme je vis qu'il y en avoit une vingtaine, je m'approchai *lors* du rasteau. Ils entroient dans une petite chambre de la tour, où il y avoit deux petites portes et des degrez de pierre à main droite et à main gauche, par là où l'on montoit et descendoit du costé de la ville en la tour; je faisois cependant monter^d l'un après l'autre. Bardachin me manda qu'il commençoit estre assez fort pour estre maistre de la tour, et qu'il n'estoit pas encore decouvert; et alors je manday au capitaine Charry et au baron de Clermont qu'ils se levassent, et qu'ils vinsent courant tout au long d'un grand chemin qu'il y avoit tirant à la porte^e, ce qu'ils firent. Et avant qu'ils y fussent, Bardachin fut decouvert, et commencerent à combattre *et deffendre* les degrez. Sur quoy^f arrivarent^g tout en un coup les enseignes. Le capitaine Charry et baron de Clermont montarent, et leurs enseignes après^h. Les ennemis deffendirent cesⁱ degrez, mais les nostres gagnarent le haut de la tour par une petite eschelle à main qu'ils trouvarent, et furent maistres du devant de la porte; et à corps^k perdu les capitaines à main^l droite et à main gauche se jetterent au long des degrez, et^m vindrent aux mains en la rue. Les ennemis repoussarentⁿ une fois les nostres, mais à la fin la foule les emporta, et allarent pesle mesle jusques à

^a *Le. en du ms. Rd* — les enseignes du capitaine Charry et de Clermont et monterent leurs enseignes apres — ^b *Le. en du ms. Not amx dans l'ed*

^c à monter — ^d à guet — ^e à aller — ^f toujours je faisois monter — ^g l'autost — ^h arrivent — ⁱ apres et deffendirent les ennemis ces — ^j coup — ^k à — ^l de ce degre et — ^m se et repoussarent

ⁿ Le. à grand chemin à la Marmande

la place, là où ils trouvèrent trois cens hommes en bataille, qui firent teste et combattirent là. Toutesfois à la fin ils se mirent en route.

Je manday *le tout* à monsieur de Burie^a, et trouvay qu'il *en* avoit desjà esté adverti, et aussi que le tirer de l'arquebuserie lui monstroït que l'on combattoit. Il envoya quelques gendarmes^b à l'entour de la ville, mais ils n'y pouvoient rien faire. Je^c prins quatre-vingts ou cent soldats, et m'en allai^d autour des murailles, et tant qu'il en sautoit par dessus, cela estoit mort. La tuerie^e dura jusques à dix heures ou plus, pour ce qu'on les cherchoit^f dans les maisons, et en fut prins quinze ou vingt *seulement*, lesquels nous fismes pendre^g, et entre autres tous les officiers du Roy et les consuls, avec les chapperons sur le col^h. Il ne se parloit point de rançon, *sinon pour les bourreux*. Le capitaine qui commandoit là s'appelloit le capitaine Herauldⁱ, qui avoit esté de ma compagnie à Moncallicr^j et à Albe lance passade^k, un brave soldat s'il y en avoit en Guyenne, et fust prisonnier. Beaucoup de gens le vouloient sauver pour sa vaillance^l; mais je dis que, s'il eschappoit, il nous feroit teste à chasque village, et que je cognoissois bien sa valeur. *Voilà pourquoi* je^l le fis pendre. Il^m pensoit toujours que je leⁿ sauvasse, pour ce que je sçavois bien qu'il estoit vaillant; mais cela le fist plustost mourir, car j'estois bien assuré qu'il ne se retourneroit jamais de nostre costé, *parce qu'il estoit fort opiniastre et coiffé de cratz religion*. *Sans cela je l'eusse sauvé*. On conta les morts, et s'en trouva plus de sept cens. Toutes les rues et leⁿ long des murailles estoient couvertes^o de corps

^a *Leçon du ms. Ces cinq mots omis dans l'éd.* ^e *Leçon du ms. Mot omis dans l'éd.*

a) Burie — b) quelque gendarme — c) pouvoient acouster Je — d) allois — e) le massacre — f) serchoit — g) fismes tous pendre — h) coul — i) Herauld — j) Monquallier — k) vaillant, so — l) et — m) et — n) au — o) estoit couvert

morts, [car la ville est fort petite^a:] et si je suis bien assuré qu'il en mourut un grand nombre de ^b ceux qui se jettèrent^c par les murailles, *que je faisois tuer^d*. Voilà^e la prise de Monsegur. Je^f pense qu'il y eust eu grand dispute d'entrer par la brèche que nous faisons, et si^g eust cousté plus de cinq cens coups de canon avant que l'on eust fait trou pour entrer deux hommes de front seulement, car les murailles sont de bonne pierre et bien espaisces, aussi bonnes qu'il y en ait en Guyenne; et si encores il eust esté malaisé d'y venir, ayant moyen de se retrancher, et croy qu'ils nous eussent donné des affaires et qu'il y eust eu de l'honneur et pour eux et pour nous. Mais il vaul mieux que nous ayons eu le profit.

Deux jours après, nous^h allasmes assieger le chasteau et ville de Duras, là où il y avoit cent cinquante hommes. Touteⁱ la nuit je ne cessai à loger^j l'artillerie pour battre la ville; car de battre le chasteau il estoit difficile, sinon par le jardin de derrière^k, et encores est-il fort difficile d'y mener l'artillerie. Nous^l conclusmes qu'il valoit mieux attaquer la ville, et après par dedans la ville nous bat-

^a *Leçon du ms. Membre de phrase sans dans le td*

n) mourut plus de quarante de — b) jectolent — c) Et voilà — d) Monsegur que je — e) qui — f) après la prise, nous — g) hommes De toute
h) moi-même — i) dernier — j) et

1. Hurie et Montluc au roi, camp de Saint Andrus, 7 août : « Nous fismes la même nuit, qui estoit le dernier jour de juillet, les aproches, et le lendemain matin au point du jour furent salués de trois canons, qui tirèrent 28 à 30 coups pour ouvrir une tour carrée qui leur servoit de flanc, s'il ne leur eust esté esté après la brèche faicte. Mais les soldats, voyant qu'il y avoit moyen par ung rasteau qui estoit dans la tour de s'en faire maistres, commencent, avec la faveur de l'artillerie, de se mettre à couvert et monter par ledict rasteau au hault de ladicte tour; et se tirant par les mains les uns les autres entrèrent tous en ladicte ville, et chassèrent devant eulx les ennemis, lesquels estans au nombre de 5 à 600, ils taillèrent tous en pièces, outre un grand nombre qui s'estoit gecké par dessus les murailles qui furent pareillement deffaits, sans que nous ayons oblyé de faire pendre le chef, nommé Herault. Et à nostre grand regret, Sire, ladicte ville fut sacagée, non toutesfoies comme elle l'eust peu estre, car nous y avons donné bon ordre. » *Arch. hist. de la tier.*, t. XVII, p. 172. On remarquera l'importante différence entre les deux récits : Montluc a négligé de rappeler dans son livre qu'il chercha à contenir ses soudards. L'Hist. eccl. (t. II, p. 911), qui donne la même date (3. juillet-1^{er} août), met aussi seulement en relief la sauvagerie « à la Montlucquoise » des vainqueurs et accuse leur chef d'avoir violé lui-même la Bille du ministre

trions la porte du chasteau. Et comme j'eus tout appresté, ils appelarent et demandarent si monsieur de Burie^a estoit là. Il leur fut respondu qu'il estoit logé au[x] melairies^b qui sont à deux ou trois arquebusades, mais que j'estois à l'artillerie, et alors ils me firent dire si je les voulois laisser sortir^c à fiance, ce que je leur promis, et vindrent parler à moy. Je les renvoyai^d à monsieur de Burie^e. Le jour commençoit à poindre^f quand ils retournarent, et me dirent qu'ils avoient capitulé. Monsieur de Burie entra dedans avec quelques-uns. Je^g n'y entray^h qu'ilⁱ ne fust huict heures du^j matin, pour ce que je m'estois mis à dormir après la capitulation faite, car je reilloix quand les autres dormoient^k. Monsieur de Burie me dit qu'il n'avoit rien trouvé dedans que environ cent cinquante corselets, qui estoient du roy de Navarre, que La Garde, de Tonnais^l, huguenot^m, avoit laissé là, lesquels il portoit à leur camp; mais il eut peur d'estreⁿ prins par les chemins. Nous les fismes departir aux capitaines pour armer les soldats.

a) Burie — b) meleries — c) me mandarent à demander sortir — d) envoys — e) venir — f) et — g) entras — h) que — i) de — j) l'heureux — k) il craignit d'estre

1. Montuc et Burie au roy 7 août. « Et pour ne perdre temps, ce mesme jour [1^{er} août] nous envoyasmes sommer le chasteau de Duras, distant de là une lieue, et nous fust fait response qu'ils le gardoient pour le service de Dieu et du Roy et qu'ils ne nous connoissoient pas; ce qui nous fit dès le lendemain escheminer audiet lieu, et ceux qui estoient dedans sortirent avec la meilleure maye qu'il est possible; et après avoir recongneu le lieu le plus à propos pour le canon, nous fismes nos approches du costé de la ville pour estre le chasteau en assiette assez favorable de tous les costés, et mesmement pour nostre equipage d'artillerie qui n'est pas grand; et environ les dix heures de nuict, ceux du chasteau commencerent à vouloir entrer en quelque composition, et s'adressèrent les propos à M. de Montferrand et à ung autre gentilhomme nommé Poy, disant que, s'ils pouvoient assseurer leurs vyes, ils mettroient la place entre nos mains. Ces propos continuèrent jusques à une heure après minuet, et fit la resolution telle, Sire, que ces deux principaux gens de guerre, qui sont deux pauvres soldats, sortirent et vindrent parler à nous, se metant de genoux, confessant la faute qu'ils avoient fait à V. M., nous suppliant de leur donner la vye, ce que nous leur accordasmes, pour ce que nous eussions esté là devant huict jours pour le moins, qui n'eust esté sans perdre beaucoup d'hommes et de munitions, de quoy nous n'avons pas grand besoin, ni de perdre temps, vu la saison ou nous sommes. » *Arch. hist. de la Gar.*, t. XVII, p. 272-273. — Cf. le récit de l'*Hist. eccl.*, t. II, p. 911.

2. L'*Hist. eccl.* l'appelle La Grasse et dit qu'il « se porta très mal ».

De là monsieur de Burie s'en alla jusques à Bourdeaux^a, et je descendis avec l'armée^b vers Marmande et Tonneins^c. Tout le monde abandonnoit les places qu'ils tenoient d'effroi, je^d n'y trouvay^e que quelques catholiques. Et de là marchay droit à Clairac^f et Aguilhon^g, où passai la rivière; et comme je la passois, je fis faire^h alteⁱ devant ladite ville, pour ce qu'ils estoient trois ou quatre mil hommes dans Agen, et les voulois aller environner^j pour les attraper dedans, ayant rembarqué les trois canons à La Réolle, que je faisois tirer contre-mont la rivière^k. Il fust nuict quand j'eus tout passé, et comme je marchois la nuict, il me fut apporté nouvelles d'Agen que, sur l'entrée de la nuict, ils avoient abandonné la ville, ayant pris le chemin vers Montauban^l. *Je m'estonnois comme ces gens avoient tant la peur au ventre et qu'ils ne defendoient mieuz leur religion. Ils^m n'eurent loisir d'en amener les prisonniers qu'ils tenoient; car l'effroi les saisitⁿ tout à un coup quand on leur dit que j'estois tout auprès de là: ils pensoient avoir déjà la corde au col.* Les prisonniers qu'ils tenoient, c'estoit messieurs de La Lande, de Nort, les officiers du Roy et les consuls, sauf ce bon president d'Agen^o, {qui faignist de se faire descendre

a) Bourdeaux — b) le camp — c) Tonneins — d) et — e) trouvois
f) Clairac — g) Aguilhon — h) passois à Aguilhon, faisois faire — i) alto —
j) circonder — k) et — l) leur print

1 Il y était le 9 août et annonçait au roi de Navarre qu'il se disposait à aller réduire Agen (Burie au roi de Navarre, Bordeaux, 9 août. B. N., ms. fr. 15876, f° 37v, orig.). Entre le 8 et le 9, se place la prise de Bourg, contée plus haut (p. 194, n. 4).

2 Clairac, Lot-et-Garonne, arr. de Marmande, cant. de Tonneins.

3. Aguilhon, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, cant. de Port-Sainte-Marie.

4 Pen tant ce temps, Burie occupait Saint-Emilion, Castillon, Sainte-Foy et Bergerac, dans la vallée de la Dordogne. Il arriva le 13 août à La Réole. Burie au roi, La Réole, 12 août, dans Arch. hist. de la Gar., t. XLIII, p. 154 (22).

5 L'Hist. eccl. (t. II, p. 912-914) place cette fuite nocturne le 13 août; la date exacte du 13 est fournie par un document original (Notes et paroles relatives à l'occupation d'Agen, dans Arch. hist. de la Gar., t. XLIX, p. 29).

6 Hermand de Sevin, s' le La Gardie, 3^e fils de Jacques de Sevin et de Jeanne de Coesme, d'une famille originaire de l'Orléanais, prêta serment,

avec une corde par la muraille de la ville. Mais l'on sceust bien après sa fainte, que depuis la ville ne se fia de luy, et ont eu tousjours oppinion, comme ilz ont encores, que ce feust luy qui les avoit faict venir dans la ville ^a.] Ces povres officiers^a, gens de bien, demeurarent deux ou trois mois prisonniers; cent^b fois on leur presenta la corde pour les pendre; je^c m'estonne^d qu'ils ne moururent de peur^e. Et voilà comme la rivière fust libre.

Monsieur de Burie estant arrivé au^f Port-Sainte-Marie^g, nous y^h logeasmes l'arméeⁱ et aux environs; puis nous en allâmes avec peu de gens à Agen, et^k trouvâmes que la ville estoit toute ruinée, car ces gens là où ils passent laissent de tristes marques^l. Et là nous demourâmes trois ou quatre jours. Monsieur de Burie^m envoya à Villeneuve et à Monflanquinⁿ trois compagnies de gendarmes, sçavoir^o la sienne, celles de monsieur d'Argense et de monsieur de Carlus^p, lieutenant de monsieur de La Vauguyon. Ils mandarent à monsieur de Burie qu'il leur envoyast quatre ou cinq cens hommes de pied, et qu'ils iroyent combattre le capitaine Bourdet^q, qui venoit de

^a *Leçon du ms. Ad* : sauf le président d'Agen, auquel ils ne vouloient point du mal. Ces

a) prisonniers — b) prisonniers que cent — c) et — d) me donne merveilles — e) Burie arriva de Bourdeaux le matin au — f) et là — g) le camp — h) car — i) Burie — j) Monflanquyn — k) qu'estion. — l) Charlu

le 10 déc. 540, de l'officier de juge-mage d'Agenais, en survivance de son père, fut président du présidial d'Agen épousa; 1^{re} Anne de Gélinaud (sept. 1559); 2^{de} Françoise de Rams; testa le 30 juillet 1572, mourut peu après (M^{re} de Naurou. *Généalogie de la famille de Sevin*. Paris, 1912, in-6°).

1. Confirmé par une délibération des Etats d'Agenais des 28 et 29 juin 563 (*Arch. Hist. de la Gir.*, t. XXIX, p. 45-46). Sur l'attitude du président Sevin, voir le Jugement de Tholin (*Rev. de l'Agenais*, t. XIV, p. 501, n. 1). — Sur la suppression de ce passage dans l'édition originale, cf. t. I, p. vii.

2. La délivrance des consuls catholiques avant ou peu des le mois de mai (Procès-verbal dressé par le juge-mage Sevin, dans *Rev. de l'Agenais*, t. IX, p. 42 et suiv. — Tholin, *op. cit.*, même revue, t. XIV, p. 505).

3. Le 17 août (Burie au roi, Port-Sainte-Marie, 17 août. B. N., ms. fr. 15877. f° 434, orig. — Cf. de Ruble. *Jeanne d'Albret*, p. 448).

4. Monluc ne dit rien des représailles terribles auxquelles il se livra avec Burie. Cf. *Hist. eccl.*, t. II, p. 915; *Livre Daurée*, p. 147; Tholin, *op. cit.* *Rev. de l'Agenais*, t. XIV, p. 513).

5. Monflanquin, Lot-et-Garonne, arr. de Villeneuve, ch. 1, de cant.

6. Jean Acary, s^r du Bourdet, Crazannes, Neuvi (5 nov. 1550), fils de

Sainclonge^a avec trois cens chevaux^b, où il y avoit six-vingts sallades^c, tous lanciers (le demeurant estoient pistoliers et arquebusiers à cheval), et trois enseignes de gens de pied. Je me presentay à monsieur de Burie pour y aller, lequel me dit qu'il y vouloit aller luy-mesme, et qu'il se vouloit trouver à^d ceste faction, bref^e qu'il partiroit sur^f la minuict. Je ne luy voulus point contredire, pour crainte qu'il ne cuidast que je voulusse tout faire et gagner cest avantage sur luy, et me retiray à Estillac^g, pour donner quelque ordre à ma maison, *ayant sçeu la mort de ma femme*^h. Le lendemain monsieur de Burieⁱ se trouva encores dans Agen, et le lendemain après. Cependant^k le Bordet passa, et alla gagner Montauban, où monsieur de Duras l'attendoit. Je sçay bien que monsieur d'Argence^l et ses compagnons advertirent trois ou quatre fois monsieur de Burie^m en haste de leurⁿ envoyer les gens de pied qu'ils demandoient pour aller combattre; et croy fermement qu'il ne tint point à eux. Toutesfois monsieur d'Argence est encore en vie, qui pourroit dire à qui en est la faute; *il ne touche à moi de le dire*.

Après^o que je fus arrivé à Agen^p, nous conclusmes que nous irions assaillir le chasteau de Pene^q; car pendant que nostre camp estoit aux environs d'Agen, nous arrivarent^r les trois compagnies^s espagnoles, que dom Loys de Car-

a) Sainclonge — b) seules les — c) en — d) et — e) à — f) Stilhar — g) Burye
h) le lendemain avec. Cependant — i) d'Argence — j) les — k) qui tint.
Après — l) à Gen. — m) arriva — n) trois premières compagnies

Charles Acary et de Françoise du Pay du Comtray, mariés le 26 mai 1557, gentilhomme de la chambre, capitaine aux gardes, cap. de cheval-légers (31 déc. 1591 à déc. 1595), épousa (mai 1581) Catherine de Belcuyer-Corces. [Communie, de M. F. Vindry.]

1. Il était envoyé par La Rochefoucauld, lieutenant de Comblé en Saintonge, pour escorter Duras, qui devait évacuer la Guienne et rallier les forces protestantes à Orléans (*Hist. eccl.*, t. II, p. 920-921).

2. Montuc, dans une lettre au pape Pie IV, 16 novembre 1562, dit qu'Antoinette Isalguer mourut moins de malade que de la crainte des périls où chaque jour il voyait ses fils et son mari (Arch. du Vatican, *Lar. Politicorum*, t. IX, ff. 622 r. 630 r.).

3. Penne, Lot et Garonne, arr. de Villeneuve, ch. 1 de cant.

bajac commandoit en absence de son oncle dom Johan de Carbajac ^a, qui amena après les autres dix enseignes. Nous ^b assiegeâmes le chasteau par la teste, car par autre lieu nous ne le pouvions battre, *car c'est une place forte et d'assiette et de structure*; et y tirasmes plus de trois cents coups de canon. Il y avoit un grand terre-plain par derrière; ils ^c avoient fait une tranchée dans le terre-plein, où leurs soldats se tenoient pour deffendre la brèche, qui estoit difficile, car il falloit encores monter par des eschelles sur le terre-plein. Or la nuict nous avions gagné la ville, car le ^d capitaine Charry et ses compagnons avoient mis le ^e feu à la porte. Ceux de dedans, après l'avoir deffendue longuement, se retirarent dans le chasteau; ils ^f pouvoient estre environ trois cents hommes. Or je vins reconnoistre la brèche par le costé des maisons de main droite, lesquelles je fis percer *passant* de l'une à l'autre; et la dernière ^g estoit si près du chasteau qu'il n'y avoit que le chemin entre deux. J'apperçeus un relais de pierre au flanc de main droite en la muraille, et fis aller

^{**} Ed. derrière

a) Carbalac — b) enseignes espagnoles. Vous — c) et — d) ville combattant et la deffendirent longuement. Le — e) compagnons mirent le — f) porte de la ville et après — g) chasteau où il

1. Diego (et non Johan) de Carvajal, capitaine espagnol, gouverneur de Fontarabie. Il commandait les compagnies espagnoles, au nombre de 1000 hommes, vieux soldats « aguerris depuis Ravonne », que Philippe II envoyait de Navarre au secours de son beau frère Charles IX (Saint-Sulpice à Burie, 30 juin, dans Cahé, *op. cit.*, col. 9-10). Arrivé à Capbreton, « il se trouva si mal de gravelle qu'il ne put aller plus loin. » (D'Aspremont, vicomte d'Ortho, au roi, Bayonne, 5 octobre. B. N., ms. fr. 158-7, f° 161). Il les rejoignit en décembre (le même à la reine, Bayonne, 12 décembre, *ibid.*, f° 460) et assista à la bataille de Dreux. — Les trois premières compagnies espagnoles arrivèrent à La Rochelle, et non aux environs d'Agen, le 11 août, « qui sont aussy belles bandes qu'il est possible de voir », écrivait Huria au roi le 12 (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XLIII, p. 211). Noailles à Saint-Sulpice, 13 août: « L'onzième de ce mois, les trois enseignes d'Espagnols arrivèrent à notre camp à La Rochelle » (Cahé, *op. cit.*, col. 12). Cf., sur l'envoi de ces compagnies, une lettre de Charles IX à Laubespine (B. N., ms. fr. n. acq. 6001, f° 157-160, minute, publ. par Delaborde, *Coligny*, t. II, p. 107), et de Ruble, *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, t. IV, p. 212-216; *Jeanne d'Albret*, p. 219-223.

un soldat le ventre à terre reconnoistre ce relais. Il ^a monta jusques à la moitié, et *trouva qu'il estoit fait comme s'ils y avoyent laissé des degrez pour monter par là*, puis retourna à moy. Et tout incontinent m'en allai ^b à monsieur d'Ortubie^c, et tirasmes un canon un peu à main droite; nous ^d eusmes assez à faire de l'y pouvoir loger. à cause que c'est un precipice ^e bien grand, qui alloit jusques à la rivière^f. De ^g là tirasmes en biais à ceste muraille; et pour ce qu'elle ^h n'estoit pas là guère forte, en quatre coups de canon nous eusmes perséⁱ la muraille, de sorte que par le trou on ^j pouvoit voir dedans^k leurs tranchées^l. Je descendis^m incontinent bas, et fis monter le mesme soldat par ces degrez jusques à reconnoistre si le trou estoit vis-à-visⁿ de la tranchée, et qu'il ne se decouvrist point en aucune manière, ce qu'il fist; et me retourna dire qu'ils estoient tous en bataille dans la tranchée, et qu'il y avoit force corcelets, comme il estoit vray. Alors je fis prendre les eschelles que j'avois fait recercher partout, et en pouvois^o avoir douze ou quinze. Monsieur de Burie^p se tenoit à l'artillerie; je ^q vins conclure devant luy l'assaut. Je le priaï que^r les Gascons donnassent les premiers, et les Espagnols après. Dom Loys dit qu'il desiroit^s qu'ils combattassent ensemble, ce qui lui fut accordé.

Cependant je fis chois de quatre^t arquebusiers pour monter ces degrez, car il n'en pouvoit plus demeurer sur le haut, pour tirer dans la tranchée par le trou, quand les nostres donneroyent l'assaut par la teste; et ainsi^u leur livray^v l'assaut. Les soldats prindrent eux-mesmes^w les eschelles, et je me rendis ausdits degrez avec les quatre

a) et — b) alla — c) d'Ortubie — d) et — e) precipice — f) et — g) que
h) fait trou à — i) qu. — j) dans — k) leur tranchée — l) je m'en descen-
dis — m) et — n) pouvois — o) Burie — p) et — q) l'assaut et vouloit que
r) vouloit — s) je chois quatre — t) ainsi — u) livrais — v) l'assaut,
et prindrent les soldats eux-mêmes

arquebusiers. Et comme les uns dressaient les eschelles, les quatre montoient; et à mesme temps que les ^a enseignes montèrent les ^b eschelles, les quatre arquebusiers tirèrent ^c dans leur tranchée. Ils ^d en tuèrent un, qui me tomba aux pieds; j'en fis remonter un autre. Comme les ennemis se virent tuez par ce trou, ils se retirèrent en ^e une autre forteresse, là où ils se dèffendirent plus de trois grosses heures, et par deux fois repoussèrent nos gens jusques sur ^f la brèche. Et cognus alors deux choses, encores que d'autres fois je les eusse bien remarquées ^g; c'est que les Espagnols ne sont pas plus vaillans que les Gascons, et l'autre que les grands combats se font par les gentilshommes; car plus de cinq cens hommes, Espagnols ou Gascons, furent renversez sur ^h les eschelles ou par terre. Toutesfois il ne faut point oster l'honneur à celui qui l'a acquis ⁱ, ayant les capitaines gascons, avec les gentilshommes de leurs compagnies, soustenu tout le jour ^j le combat. Je ne veux pas dire que les capitaines espagnols n'y fissent leur devoir, mais ^k bien peu de leurs soldats. A la fin je donnai courage à nos gens, leur faisant remonter ^l les eschelles, *acourageant les uns et menassant les autres; car j'avois l'espée nue au poynt, pour faire quelque mauvais coup, si j'en eusse veu de poltrons*. Tous ^m commencèrent à faire mieux, Espagnols et Gascons, tellement qu'ils gagnèrent le second fort.

Les ennemis se departirent en deux autres forts, c'est à sçavoir à la grand tour et en un autre quartier de maison, à main gauche. Il ⁿ falloit monter un ^o degré de pierre, où y avoit une basse-court entre ladite tour et l'autre fort, de sorte que nos gens furent contrains mettre le feu à la porte de ladite basse court. Il y avoit au bout du degré contre la porte un coin à main gauche, où pouvoient demeurer

^a) et comme les — ^b) enseignes commencèrent à monter les — ^c) commensèrent à tirer — ^d) et m' — ^e) à — ^f) jusques à sur — ^g) congneues
^h) car ils furent renversez plus de cinq cens hommes espagnolz ou gascons sur — ⁱ) acquis — ^j) les jours — ^k) n'y faisoient, mais — ^l) gens et les faisois remonter — ^m) et — ⁿ) et y — ^o) monter par un

quinze ou seze hommes ; le capitaine Charry et le baron de Clermont ^a y estoient, qui faisoient tirer à travers de la porte dans la basse-court. Et comme la porte fut bruslée, elle tomba sur l'entrée d'icelle. J'estois à demi degré ; et comme je vis la porte tombée ^b, je dis au capitaine Charry qu'ils saulassent dedans à travers du feu, ce qu'ils firent sans marchander. *Il ne luy failloit pas dire deux fois ; il ne craignoit pas la mort.* Je ^c poussay ^d ceux qui estoient devant moy sur le degré, *bon gré, mal gré*, et ainsi ^e entrâmes tous de furie, et ne trouvâmes dans la basse-court que femmes et filles ; tout en estoit remply, jusques aux estables. Ceux ^f de la tour et ^g de l'autre fort de main gauche nous tiroient là dedans. Ils ^h y tuarent cinq ou six soldats ; le ⁱ capitaine Charry y fust un peu blessé, et le sieur Bardachin *aussi*. Nous faisons descendre les femmes par ce degré de pierre ; les Espagnols, qui estoient dans ^j la grand basse-court, au-dessous du degré, les tuoient, *disans que c'estoient des Lutheranos deguisez* ^k. Nous redoublâmes l'assaut à ce fort de main gauche par une porte qu'il y avoit et par deux fenestres, et l'emportâmes, passant au fil de l'espee tout ^l ce qui se trouva dedans. Or il nous falloit combattre ^m puis après la grand tour et la porte *qui* estoit au milieu ⁿ. J'y laissay ^o les capitaines, qui n'estoient point blessez, dans ce costé de main gauche et dans les escuries ^p, pour les tenir assiegez. La fortune porta qu'ils avoient tous leurs vivres en ^q ce dernier fort de main gauche, et n'avoient rien dans la grand tour ; ce qui fust cause que, sur ^r l'entrée de la nuit, ils se rendirent aux capitaines la vie sauve.

^a *Le, ou du ms. Not remis dans l'ed.*

a) Clermont — b) je la vis tomber — c) marchander autrement. Je — d) poussais — e) ainsi — f) filles et des estables qu'il y avoit, tout cela plein de femmes. Ceux — g) et — h) mitant, et le — i) là bas à — j) l'emportâmes et tuâmes tout — k) il feust question de combattre — l) mitant — m) laissés — n) estables — o) à — p) tour et sur

^r L'Hist. eccl. (t. II, p. 918) relate l'héroïsme de ces femmes qui faisaient rouler de gros quartiers de pierres sur les assiégeants.

Les Espagnols estoient logez dans la ville, lesquels ^a sceurent qu'ils s'estoient rendus et que noz capitaines les menoient le matin à monsieur de Burie ^b et à moy, qui estions logez à la maison de monsieur de Cathus ^c, à une arquebuzade du chasteau. Monsieur de Pons ^d y estoit aussi, car il estoit venu avecques monsieur de Burie ^b [la dernière fois qu'il estoit arrivé de Bourdeaux, qui ne faisoit que arriver de Xaintonge ^e]. Nous baillâmes à quinze ou vingt soldats ces prisonniers, qui pouvoient estre en nombre quarante ou cinquante. Les Espagnols les vindrent oster à ces quinze ou vingt soldats, et les tuèrent tous, sauf deux serviteurs de madame la mareschalle de Sainct-André ^f, que j'avois retenuz à mon logis. Il ne se trouva point, d'environ trois ^g cents hommes qu'ils estoient, qu'il en eschapast que les deux que je sauvay, et un qui descendit par la muraille avec une corde par dernier ^h le chasteau, et alla passer la rivière à nage ⁱ, ayant beaucoup ^j de soldats après à coups d'arquebuzades, mais il se sauva miraculeusement, en despit de tous (son heure n'estoit pas venue), car il luy fut tiré un monde d'arquebuzades sans que aucune portast. Je cognuz à ceste heure ^k

^a Leçon du ms. La fin de la phrase, depuis la dernière fois, manque dans l'éd.
— ^k Leçon du ms. Mot omis dans l'éd.

^a) qui — ^b) Burye — ^c) Cathus — ^d) point que de deux cens cinquante à trois — ^e) nou — ^f) tout plain — ^g) asture la

1 Catus (Lot-et-Garonne, arr. de Villeneuve, comm. et cant. de Penne) appartenait à la famille de Boutier. Le 25 mai 1555, Jean de Boutier fournit son denombrement après avoir rendu hommage au roi pour les terres de Catus et de Pichon (Rev. de l'Agenais, t. XIII, p. 43). [Communic. de M. l'abbé Duhois.]

2 Antoine de Pons, comte de Marennes, fils aîné de François de Pons et de Catherine de Ferrières, mariés le 6 juin 1504, chevalier de l'ordre, capitaine de la seconde compagnie des cent gentilshommes de la maison du roi (21 sept. 1578), conseiller d'Etat, gouverneur de Saintonge, mort en 1586, épousa : 1° Anne de l'Arthenay Larchevêque (1533) ; 2° Marie de Montcheny (29 janvier 1555).

3 Marguerite de Lustrac, fille d'Antoine de Lustrac et de Françoise de Pompadour, née en 1527, testa le 17 juin 1597, épousa 1° le 27 mai 1544, Jacques d'Albon de Saint André, mort le 19 déc. 1562 (cf. t. I, p. 249, n. 6). 2° le 16 oct. 1568, Geoffroy de Caumont, mort en avril 1574 (cf. plus haut, p. 426, n. 1). Elle s'était convertie à la Réforme vers 1550 et songea à épouser Condé après la mort d'Eléonore de Roye (23 juillet 1564).

que ces gens de don Louys estoient la pluspart bisoignes¹; car les vieux soldats ne tuent pas les femmes, et ceux là en tuarent plus de quarante, et m'en courrouçay à eux. Les capitaines en estoient marries; mais ils n'y peurent donner ordre, car ils disoyent que c'estoient des *Lutheranos* deguisez, parce qu'en fouillant quelqu'une pour se jouer avec elle, ils avoient trouvé que c'estoit un diacre esbarbat, qui estoit habillé en femme². Voylà la prise de Pene³, qui n'estoit pas de petite importance, pour estre une place très forte et à un bon pays, sur la rivière, où plusieurs mauvais garçons furent despeschez, lesquels servirent de combler un puy bien profond qui estoit au chasteau. Il se peut dire que tout le monde fit là son devoir, et monsieur de Burie, qui estoit toujours au canon, prenant autant de peine qu'homme de son eage eust sceu faire.

Or, comme le capitaine Bordet⁴ fust joint avecques monsieur de Duras⁵, leur camp commença à se renforcer, pour ce que ceux qui n'estoient bougez encorres, sur l'esperance de l'arrivée⁶ dudict Bordet⁴ il leur sembla que leurs affaires iroyent bien, et se rendirent⁷ à leur armée^d. Or nous avions peur qu'une^e nuit ils nous emportassent Moyssac^f ou bien Cahours, pour ce que les rivières estoient si basses que l'on les passoit à gué. Je dis

a) Bourdet — b) la venue — c) renouent — d) camp — e) nous craignimes que d'une — f) Moissac

1 Cf. t. I, p. 170, n. 1

2 La défense faite par Montuc aux « souldards » de toucher aux femmes et l'anecdote du diacre « esbarbat » sont confirmées par une dépêche de Chantonnay à Philippe II, 13 octobre (*Mém. de Cordé*, t. II, p. 96)

3 Elle eut lieu avant le 24 août, date où Antoine de Noailles l'annonça à Saint-Sulpice : « Je me s'envoie un double d'une lettre que monsieur de Burie m'a dernièrement écrit, par laquelle vous verrez qu'en ce d. alcau de Pene, encore que nous l'ayons pris, il s'est perdu beaucoup de gens de bien, et je sais pour certain que les Espagnols y ont fait un bon devoir, aussi en est il demeuré des leurs et des priés par les blessés. » (Cabié, *op. cit.*, col. 15) Montuc dans une lettre à la reine, Agen, 29 (et non 19) août, avoue que ce fut « le plus cruel et grand combat » où il se trouva jamais (*éd. de Kibbe*, t. IV, p. 149). — Cf. le récit de l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 918), qui dit que la batterie se prolongea trois jours.

4 Il le joignit le 2 septembre à Courçon, d'après l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 121)

à monsieur de Buric^a qu'il nous falloit envoyer promptement des gens dans Cahours, car puisque les eaux se pouvoient passer, à^b leur arrivée ils emporteroient la ville, n'y ayant dedans que les habitans; et fis election de monsieur de Saint-Orens^c, avecques quatre vingts ou cents argolets qu'il avoit en^d sa compagnie de gens de pied, et le^e priay de faire diligence jour et nuict. Je^f contay que de là où les ennemis estoient, il iroit dans sept ou huict heures à Cahours. Et comme Dieu vult garder, quand il luy plaist, que le mal n'advienne, nous avions nouvelles, et pensions bien qu'elles fussent veritables, que les ennemis venoient à Moyssac^g, et ne se parloit point de Cahours. Monsieur de Saint Orens^h fit grandeⁱ diligence, ne sejourant jamais, sinon pour manger sur le chemin un peu de pain et boire un peu de vin qu'il avoit faict porter pour les soldats. Aussi il^j luy estoit bon besoin de la^k faire ainsi^l: il falloit qu'il passast tout auprès de^m leur camp [et la rivièreⁿ à ung quart de lieue^o], et comme il marchoit la nuict, aussi faisoient les ennemis, de sorte que, comme^p le matin au soleil levant il^q arriva par delà la rivière, les ennemis arrivoient deçà^r; et trouva la ville toute esbaye, et les gens commençoient à abandonner^s pour se sauver par les montaignes. Ils^t reprindrent courage, et sur l'heure, sans entrer en maison aucune, monsieur de Saint-Orens^u sortist à l'escarmouche, et se jetta sur le passage de la rivière, ayant de fort bons soldats, car aussi c'estoit la première compagnie qui avoit esté faicte. Et tout le jour les ennemis demeurarent aux environs de la rivière, faisant tousjours quelque sem-

^a *Leçon du ms. Membre de phrase omis dans l'éd.*

y) Buryc — b) se passaient, à — c) Saintlorenz — d) à — e) leur — f) et — g) Moissac — h) grand — i) et — j) le — k) car — l) passant razibus de — m) tout — n) qu'il — o) arrivoient par deçà — p) à l'abandonner — q) et — r) St-Orens

blant de vouloir passer, et pour ce^a qu'ils attendoient le reste de leur armée qui^a venoit dernier^{aa} eux, ils ne s'esforcèrent davantage de passer. La nuit venant, monsieur de Saint Orens se retrancha avecques des tonneaux, pierres et bois, et tout ce qui se trouvoit. Toute la ville travailloit, de sorte que le matin les ennemis virent qu'il n'y feroit pas bon pour eux; et, le reste de leur camp arrivé, ils se logerent aux plus prochains villages de la rivière, et là demeurarent quelques jours.

Et nous allasmes à Moissac^b. Monsieur de Burie^c avoit fait venir deux grandes^d coulouvres de Bourdeaux^e et deux pièces de campagne. Nous laissâmes à Moissac les trois canons, et marchasmes vers Caussade^f, Mirabel^g et Réalville^h, où leur camp estoit retiréⁱ. Le^j Roy nous avoit envoyé monsieur de Malicorne^k, pour nous faire^l entendre comment^m les affaires se portoient en France, et aussi afinⁿ qu'il luy rapportast comment^o alloient celles^a de par deçà^b. Nous^c arrivasmes à Mirabel^m en deux ou trois jours, pendant lesquelsⁿ je ne pouvois mettre en teste à monsieur de Burie^c qu'il nous falloit faire diligence pour les attrapper, car on lui mettoit toujours difficulté sur difficulté. Or^j faut-il que tous, nous qui sommes en vie, confessons que nous estions tous en

^a *Leu du ms Ed* — *penne* — ^{aa} *Ed* — *derrier*

a) le demeurant de leur camp qui — b) Moissac — c) Burie — d) grande — e) Bourdeaux — f) retire. Et le — g) donner — h) comme — i) pour — j) comme — k) coulx — l) deçà. Or nous — m) Mirabel — n) que — o) Et

1. Caussade, Tarn-et-Garonne, arr. de Montauban, ch. I. de cant.

2. Mirabel, Tarn-et-Garonne, arr. de Montauban, cant. de Caussade.

3. Réalville, Tarn-et-Garonne, arr. de Montauban, cant. de Caussade.

4. D'après l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 921), c'est le 6 septembre que Duras, Marchastel et Bordet étaient arrivés à Caussade, en marche sur Montauban, « pour y prendre la grosse artillerie et recevoir encore quelques enseignes » avant de se replier sur la Saintonge.

5. Cf. p. 205, n. 3.

6. En réalité, la reine mandait à Burie de lui amener les Espagnols et sept ou huit enseignes de gens de pied, avec Charry, pour renforcer l'armée royale, en prévision d'une bataille imminente (Instruction du roi à M. de Malicorne, vers le 10 août, dans *Arch. hist. de la Gir.*, t. XLIII, p. 256-257). Sur ces lettres apportées par Malicorne, cf. *B. de M. h.*, p. 449.

peine de luy, parce^a qu'il avoit tousjours eu reputation de combattre et estoit estimé pour bon capitaine, de quoy il avoit faict preuve en beaucoup de lieux, et^b nous le trouvions si dur et si lent qu'il sembloit à un chacun qu'il voulust fuyr le combat et donner moyen à l'ennemy de se sauver, de façon que plusieurs le soupçonnoient, à^c cause que presque tous ses serviteurs, mesmement un sien secretaire qu'il aimoit fort, estoient huguenots. Un^d sien maistre d'hostel basque^e, nommé Haetse^f 1, nous^g disoit que^h volontiers, s'il eust esté creu, monsieur de Burieⁱ eust changé de serviteurs, cognoissant bien que l'on^j le soupçonnoit à cause d'eux. et^k mesmes les Espagnols, comme à la verité cela estoit insupportable, pour le soupçon qu'il y avoit que les ennemis ne fussent advertis de noz desseins. Je ne cognus jamais aucun de ce party qui ne voulust, quelque mine qu'il fist, la ruyne de celui du Roy. Quant à moy, je pense qu'il n'entra jamais rien de mauvais dans son cœur, et que ce qui le faisoit ainsi dilayer, c'estoit parce qu'on lui rompoit les oreilles que je le fairois perdre^l.

Comme^m nous arrivâmes à Pecornetⁿ, qui est à monsieur de Tonnins^o 1, il se campa, et^p je marchay^q droit à

¹ *Lecton du ms. Ed. : Haetse.*

a) pour ce — b) pour tel et — c) combat et le soupçonnoit on à — d) huguenots et ang — e) bascou — f) Haetse et nous — g) et — h) Burie — i) le camp — j) soupçonnoit pour ses serviteurs et — k) Et comme — l) Thonnens — m) campa là et — n) marchis

1. Probablement Laurent II de Haëtze, écuyer, s' de Haëtze en Labourd, fils de Jean III, tué dans Sienna en 1555, et de Marie de Belsour, gentilhomme de la chambre (1618 en récompense de ses services depuis soixante ans, chevalier de l'ordre (1710), épousa (22 mai 1664) Merjane d'Iharboure, fille d'un bourgeois de Bayonne [communiqué de M. de Jaurgain].

2. D'après la lettre à la reine, datée du camp de Montech, 20 septembre, Monluc insinuait que Burie avait dans le camp de Duras « vingt cinq ou plus de ses proches parents. » (Ed. de Rub. s. t. IV, p. 160.)

3. Puycornet, Tarn-et-Garonne, arr. de Montauban, cant. de Molières. — Burie et Monluc y arrivèrent le 8 septembre (*Hist. sect.*, t. II, p. 921).

4. François de Stuer ou d'Estier, fils de Guillaume de Stuer et de Catherine de Causade s' de Timmeris D' sous, vicomte de Calvignac, baron de Grateoup, Villelon, Saint-Magrin, Monthron, Puycornet et Larnagnol en Agenais, Comdomois, Saintonge, Limousin et Quercy. Il épousa Diane d'Escars, fille unique et héritière de Jean de Peyrusse, s' d'Escars (A. Lagarde, *Notice historique sur la ville de Tonnens*, Agen, 1884, in-8°). [Communiqué de M. l'abbé Dubois.]

Mirabel avecques ma compagnie et une bonne troupe de gentils-hommes, et envoiay ^a *mon fils* le capitaine Montluc^b devant. Et comme il fust à Mirabel, il trouva que les ennemis ne faisoient que desloger^c, et avoient prins le chemin devers Caussade. Il^e les rencontra ^d *là*, et en deffit une troupe, et le reste se jett^e dans deux ou trois maisons ; et pour ce que cela estoit près de Caussade, où estoit leur camp, et qu'il n'avoit point de gens de pied avecques luy, *il fust contrainct de les laisser et se retirer*^e à Mirabel, où je l'attendois^f. Or avois-je^g mandé à monsieur de Burie que je le^h priois venir camper à Mirabel, n'yⁱ ayant de Pecornetⁱⁱ à Mirabel qu'une lieue. Il me manda que le camp estoit desjà la pluspart logé. J'y allay^j moy-mesme sur des courtaus, et trouvay^k qu'il estoit^l desjà logé dans la grange de monsieur de Tonens^l. Je fis tant, avec l'aide de messieurs de Terrideⁱⁱⁱ, de Malicorne, d'Argence^m et les autres capitaines desⁿ gens d'armes, que nous le fismes acheminer. Or^o, quelque bruit que l'on fist courir de luy, je ne le soupçonnois point, *comme j'ay dict*, et pensois que ce qui le^p faisoit estre^q ainsi lent, estoit^r pour crainte de perdre, *ne voulant rien hazarder, sachant bien que, s'il perdoit une bataille, le pays estoit perdu; et d'ailleurs il voyoit les ennemis s'en aller en France. Mais je disois toujours que ce seroit faire un beau service au Roy de les deffaire avant se joindre, et que cent traistres et rebelles n'attendirent jamais dix hommes de bien. Il s'en plaignoit^s souvent à son neveu, monsieur*

^a Ed. : Montluc. — ⁱⁱ *Leçon du ms. Ed. : Pecornet.* — ⁱⁱⁱ *Leçon du ms. Ces deux mots mis dans l'éd.*

a) manda — b) Montluc — c) et — d) joelarent — e) retra — f) j'avois
g) luy — h) Mirabel et n'y — i) allis — j) et le trouva — k) qu'il c'estoit —
l) Thonoux — m) d'Argence — n) de — o) et — p) qu'il — q) estant — r) lent,
c'estoit — s) perdre, car luy mesmes se plaignoit

r. Le 7 septembre, le trésorier Laboyrie avait été envoyé par les consuls d'Agén pour savoir « quel chemin tenoyt Duras ; arrivé à l'Hospitalet (not. arr. de Cahors, cant. de Castelnaud), il apprit qu'il en était parti le matin, « tenant le chemin de Mirabel. » (Arch. mun. d'Agén. CC 301).

L'Hist. eccl. place le 8 septembre cette reconnaissance du capitaine Peyrol.

du Corrè^a, disant que je les ferois un jour tous perdre, et la Guyenne au Roy par consequant. Et quant à moy, j'oserois assener que ceste crainte le^b faisoit tenir bride en main, car il n'estoit pas meschant ny desloyal à son muistre, et n'avoit pas faulx de cœur ny de sagesse à bien conduire, mais il ne vouloit rien hazarder, qui estoit un grand deffaut à luy. Or la nuict nous envoyasmes par deux fois recognoistre les ennemis à Caussade : il^c n'y avoit que demy-lieuë. Et la dernière fois, ce fust par monsieur de Verdusan, mon enseigne, qui leur chargea un corps de garde. Or je voulois^d aller charger la nuict, car tout leur camp estoit logé hors de la ville et assés escarté; mais jamais il n'y eust ordre qu'il y voutust entendre.

Le lendemain matin, j'allay avecques la compagnie du roy de Navarre, celle de monsieur de Termes et la mienne recognoistre Realville^e, menant monsieur de Malicorne avecques moy, et trouvasmes qu'il y avoit quelques arquebuziers dedans, qui nous tirarent. Or monsieur de Duras et le capitaine Bordet^f estoient allez à Montauban, là où il n'y a que deux lieues, et avoient laissé là tous les bons chevaux qu'avoit amené le capitaine Bordet, car luy et monsieur de Duras n'en avoient mené^g que dix ou douze, et avoient couché à Montauban ceste nuict-là. Jamais ils ne firent semblant de se monstrier, et avoient un grand peur que tout nostre camp descendît^h, carⁱ de Mirabel à Realville n'y a qu'un quart de lieuë. Nous temporisâmes là devant plus de deux heures, ne sachant point que ces gens fussent dedans; bien nous dirent des^k paysans que

^a *Laçon du ms. Mot omis dans l'édition.*

^a) de Courré — ^b) que c'estoit pour ceste crainte qui le — ^c) que — ^d) Je les voullors — ^e) Bourdet — ^f) admené — ^g) descendit là, car — ^h) de

1. « Montuc estoit sur un cousteau et le camp de Duras en une belle plaine, .. n'estant qu'un petit ruisseau entre les deux armées. » (*Hist. eccl.*, t. II, p. 322.) La position de Montuc correspond aux hauteurs de Lastours, aujourd'hui dépôt de remonte, et d'Almon, château détruit, écarts de Réalville, qui est dans la plaine. Le ruisseau est la Lère, qui separe ces hauteurs de Realville. [Communic. de MM. Lalouche et H. de France.]

monsieur de Duras estoit allé, le jour devant, à Montauban, mais ils ne sçavoient s'il estoit retourné. La nuit nous retournasmes à monsieur de Burie^a et entrasmes en conseil, tous les capitaines des^b gens d'armes, le seigneur don Louys de Carbajac^c aussi ; et là disputâmes si nous les devions aller assaillir dans Caussade avecques les deux grandes coulouvines, parce que les murailles ne valloient rien. Les^d uns disoient que ouy, les autres que non ; à la fin ceux qui disoient que non demeurarent^e les plus forts. Et comme je vis cela, je proposay^f que nous devions, incontinent après dîner, descendre là-bas en la plaine et nous mettre tous en bataille, et que nous ferions deux effets : le premier, que nous cognoistrions la force de l'ennemy et verrions^g à leur contenance s'ils avoient^h peur ou non, et l'autre, que nous rengierions nos gens comme ils devroient combattre et despartirions de nostre arquebuzerie avecques les troupes de la gendarmerie, afin que, si nous venions à combattre, chacun sçeustⁱ le rang qu'il devoit tenir, ce que ne pouvions faire où nous estions logez, à cause que c'estoit tout collines. A la fin nous conclusmes tous à cella^k, et arrestâmes qu'après avoir un peu mangé, nous^j monterions à cheval. Toute la noblesse, qui estoit *belle et grande*, se retiroit^m avecques moy. Nous nous hastâmes de manger

J'envoiaⁿ un gentil homme à monsieur de Burie^a, *l'avertir* que je commençois à m'acheminer pour commencer à prendre place. Voicy venir monsieur de Malicorne, qui avoit entendu le changement, et me vint dire que monsieur de Burie^a estoit^l resolu de ne descendre point là bas, ny permettre^o que le camp y descendît, et me dict que de ceux là que je pensois tenir^p bon à ce que

^a *Leçon du ms. Ed.* tout cela — ^m *Leçon du ms. Ed.* : retirant.

a) Burys — b) de — c) Carbengac — d) *Caussade* que les murailles ne valloient rien avecque les deux grands coulouvines. *Les* — e) demeureroient — f) proposa — g) voir — h) auroient — i) sçauroit — j) que nous ne mangerions que quatre ou cinq morceaulx et quant et quant nous — k) j'envois — l) d'estoit — m) comporter — n) qui tiendroient

nous avlons arresté estoient les premiers qui s'en estoient desdicts. *En toutes choses, c'est grand euz que le chef tire volontiers les autres à son opinion.* Je le^a priay y^b vouloir retourner, pour luy remonstrer la grande^c faute que nous faisions^d de ne ordonner comme noz gens devoient combattre, et que je luy promettois, sur mon honneur, que nous ne combattrions point, et ne ferions sinon veoir la contenance de l'ennemy, et avec nostre artillerie nous les battrions, s'ils se presentent de l'autre costé du ruisseau. *Mais j'en pensois bien un^e autre ; si j'eusse veu la commodité propre, je les eusse si bien approchés qu'ils ne s'en fussent peu desdire.* Ledict seigneur de Malicorne n'y vouloit^e point retourner, et dict qu'il y avoit faict tout ce qu'il avoit peu à luy remonstrer^f, et qu'il n'y feroit rien^g d'avantage ; et le trouvay^h fort fasché. Jeⁱ cogneuz bien qu'il ne disoit pas tout ce qu'il en pensoit, et alors j'y envoiay monsieur de Madaillan^j¹. Monsieur de Malicorne demeura avecques moy, car il ne^k voulut^e plus retourner. Nous nous acheminâmes et passâmes devant^l son logis, ayant tous esperance que, quand il nous verroit acheminer, la fantesie^m luy changeroit, et s'en viendrait. Et comme nous fusmes là bas, nous vismes arriver les compagnies du roy de Navarre et de monsieur le maréchal de Termes, que le capitaine Arné et le capitaine Massès commandoient ; et me dirent que monsieur de Burieⁿ avoit envoyé protester contr'eux s'ils venoient me trouver, mais qu'ils avoient respondu que avant dîner ils avoient conclu de descendre bas en la plaine, et que, quand à eux, ils se vouloient arrester au premier conseil, et que j'y estois desjà, et que, si les ennemis me combattoient, ils en vouloient manger^o leur

a) luy - b) priay de y - c) grand - d) faisons - e) voulait - f) remon-
trer - g) feroit asture rien - h) trouvy - i) et - j) Madaillan - k) n'y
l) pardevant - m) fantaisie - n) Burie - o) prendre

1. Cf. t. I, p. 10, n. 3

part. Il protesta aussi contre tous les autres capitaines (j'ay sçeu depuis^a que don Louys^b estoit de ceux qui avoient changé d'avis); protesta^c aussi contre le capitaine Charry, maistre de camp, lequel luy laissa les compagnies et s'en vint tout seul pour me trouver^d. *Bref, nous voilà en division. O la mauvaise beste que c'est quand elle se met en une armée! Empeschez-la tant que vous pourrez, vous qui commandez uuz armées, car, si une fois elle a ouvert la porte, il est mal-aisé de l'en chasser.*

Les ennemis partirent de Caussade, prenant le chemin droict à Realville pour se sauver devers Montauban. Et comme ils furent en la plaine de leur costé, ils m'appercurent et firent alte^e, puis se mirent en bataille et demeurèrent plus d'une grand heure à s'y mettre. *Je cogneuz bien qu'ils n'estoient pas fort experts en cela et que leur ordre n'estoit pas bien faict.* Ils^f n'ozoient lirer plus avant, craignant que je les chargeasse par queuë; et demeurasmes ainsi^g vis-à-vis, ayant un petit ruisseau entre deux, plus de quatre grosses heures. Je ne vouleuz^h point que quelques arquebuziers à cheval que j'avois attaquassent rien, afin de luy monstrier que je n'avoisⁱ point envie de combattre qu'il n'y fust, *esperant qu'il y viendrait, nous sçachant si près*; mais tout fust pour neant, et ainsi^j fusmes contraincts nous retirer de là. Et comme nous nous retirions droict à Mirabel, aucuns^k de leurs gens de cheval, qui estoient^l dans Realville, lesquels^m auparavantⁿ n'avoient^o jamais osé bouger, passarent le ruisseau. C'estoient^p ceux du capitaine Bordet; ils^q avoient tous casacques blanches,

a) capitaines, et ay trouvé depuis. — b) don Loys — c) ceux du changement Protesta d) allou e, et f) ainsi g) et h) voullois i) ne voullois — j) Mirabel, ils passarent aucuns k) cheval le ruisseau. Ceux qu'estoient l) que m) paravant n) n'estoient o) bouger et estoient p) Bordet, car ilz

v. L'Hut. eccl. prétend, contre toute vraisemblance, que Burie « estoit d'avis de donner bataille », et que Montluc « n'en vouloit point manger, disant qu'ilz auroient à faire à gens desespérés, et qu'il falloit attendre meilleure occasion ». »

qui furent les premières que j'avois jamais ^a veuës. Et comme ils virent que nous tournions visage à eux, ils tournarent repasser le ruisseau, et passarent l'eauë ^b par dessus Realville à nostre veuë, prenant le chemin de Montauban. Je me retiray à mon logis aussi fasché que je fuz jamais, pour avoir perdu cette belle commodité de combattre les ennemis. Quelque promesse que j'eusse faicte, si le gros fust descendu, nous estions aux mains; car je les eusse, comme j'ay dict, tant approchez que sans combat il n'estoit possible de se demester. Le ^c soir, monsieur de Burie m'envoya ^d dire si je voulois venir au conseil, ce que difficilement après plusieurs prières je fis, et mal-aisement m'y peut-on ^e amener. Je ^f luy remonstray la coyonnade que nous avions faicte. Il ^g me dict n'avoir tenu à luy que l'on n'eust combattu. Il ne s'en alla pas sans response. Monsieur de Malicorne, monsieur d'Argence ^h sont encores en vie, je pense qu'il leur souvient mieux de ce que j'en dis qu'à moy, car je n'estois point en mon bon sens, tant j'estois desesperé et en collère. Bref je quittay son conseil. Il monstroil bien qu'il estoit plus sage que moy, et plus patient d'endurer mes imperfections, et croy qu'en sa conscience il jugeoit qu'il avoit tort.

La nuict nous partismes ⁱ, les capitaines Arné, Massès et moy, avecques ma compagnie et la noblesse, pensant ^j trouver les ennemis deçà la rivière de l'Abeyron ^k. Pour ce que le passage estoit fort mauvais, *fusmes alerte* ^l, et ne pensions point qu'ils passassent de ceste ^m nuict-là; mais à leur arrivée ils passèrent tous en desordre, et s'allèrent mettre auprès de Montauban, dans un bois qu'ils appellent

^{*} *Leçon du ms. Ces deux mots omis dans l'éd.*

a) encores — b) tous — c) jamais. Et le — d) soit il m'envoya — e) on m'y peult — f) advenir et là je — g) faict. Il fut bien so deshoite qu'il
h) d'Argence — i) noblesse les pensant — j) l'Abayron — k) d'este

^l L'éd. porte *a lertie*. Il faut lire *alerte*. *Etre alerte* = être sur le qui-vive. Montluc a dit lui-même, au livre VI, au cours du récit du combat de Miramont : *Toute la nuit nous demeurâmes alerte*.

le Ramier ^a 1. Le sieur ^b du Massès et Arné ^c en trouvèrent quelques uns, qui estoient demeurez aux mestairies par deçà la rivière, à cause qu'il ^d s'en estoit noyé ^e quelques-uns ; mais ils les gardarent bien de passer. Et ainsi ^f nous en retournasmes sans pouvoir faire autre chose, ayant resolu de nous perdre tous ou les combattre, si nous les eussions trouvez, *et croy que la collère où nous estions nous eust redoublé la force de combattre, pour laisser la honte et vergoigne à ceux qui n'en vouloient pas manger.* Les paysans des mestairies ^g nous assurarent qu'ils ne devoient arrester qu'ils ne fussent dans Montauban, qui ^h fust cause que ne passâmes la rivière. Ils ⁱ nous assurarent que, si cent chevaux fussent arrivez comme ils commençoient à passer, *ils les eussent ^j tous deffaits ou ils se fussent noyez,* tant ils avoient de peur, et ^k qu'un nombre s'estoient noyez, ayant eu l'effroy sur ^l une fauce alarme, de ^m sorte que tous se jettoient à pied et à cheval à coup perdu dans la rivière pour passer. Et voilà la belle coyonade qui ⁿ fust faicte ^o, laquelle ^p jamais ne me ^q departist ^r de dessus le le cœur jusques après ^s la bataille de Ver ^t, que nous eusmes quelque temps ^u après ^v. *Il me sembloit que les pierres nous regardoient et que les paysans nous monstroient au doigt. Nous avions là meilleure commodité de les estriller que nous n'eusmes despuis à Ver*

J'estois en telle collère qu'il ne lint qu'à bien peu que le

a) la Ramer — b) Monsieur — c) et monsieur d'Arnd — d) que — e) nyé — f) ainsin — g) mesteries — h) que — i) qui — j) feussent esté — k) nyés de la grand peur en laquelle liz estoient et — l) que ceulx qui c'estoient nyés estoit sur — m) alarme qu'ils avoient eue de — n) que — o) dont — p) m'est — q) departy — r) à — s) jours

1. Le Ramier, lieu dit, comm. de Montauban, sur l'emplacement actuel du champ de manœuvres. Ce nom, qui a subsisté dans la toponymie populaire, conserve le souvenir d'un ancien bois très important. (Communic. de MM. Latouche et H. de France).

2. Le 9 septembre. — Les huguenots présentèrent la reculade de Burie et de Monluc comme une défaite que leur avait infligée Duras (Coligny à d'Andelot, 12 septembre, dans *Mémoires de Condé*, t. III, p. 677).

3. Vergt, Dordogne, arr. de Périgueux, ch. l. de cant.

4. Voir plus loin, p. 543-563.

matin je ^a ne me despartisse d'avec le sieur de Burie ; et ^b sans les capitaines et seigneurs qui estoient avecques nous, qui m'en gardarent, je l'eusse faict, estant ^c bien certain que la pluspart de l'armée ^d me fust demeurée. Celuy qui me destournoit le plus de mon intention *que nul autre* estoit monsieur de Malicorne, me remonstrant que le Roy le trouveroit mauvais, et que tout iroit mal, *et après on me impropereroit le tout, qui seroit assés suffisant pour me rendre huy de la Royne et me ruiner à jamais.* Quant à moy, je voulois faire la guerre à mon plaisir, et me sembloit que je ferois beaucoup mieux. Il me souvenoit ^e toujours de Targon ^f, les ayant rompuz avec si peu de gens ; et avois aussi opinion que les seigneurs d'Argence ^g et de Carlus ^h se rendroient auprès de moy, encor ⁱ qu'ils fussent venuz avecques luy. Toutes fois je creuz le conseil dudit sieur de Malicorne et des autres, qui me rapatriarent ^j avec luy ; *car ma collère n'est pas des plus mauvaises, encor qu'elle soit prompte, d'ailleurs il estoit lieutenant de roy.* Il ^k m'assura que la première occasion qui se presenteroit, il oblieroit toute crainte de perdre la Guyenne. Il *sçavoit bien que ce n'estoit que bonne volonté que j'avois au service du Roy qui me faisoit ainsi parler ;* aussi ^l autre chose ne l'avoit ^m gardé *que la peur de perdre, estant certain que le Roy s'en prendroit à luy, puisqu'il en avoit la charge.* O la mauvaise chose que c'est à un lieutenant de roy d'estre toujours en crainte de perdre ! Ayez hardiment ceste peur dans une place ; fortifiez vous jusques au ciel, si vous pouvez, gardez-vous, veillez et ayez peur de surprise, mais d'avoir

^a *Ad.* , repatriarent

^a) mais il n'en faulst bien peu que je — ^b) d'avecque luy et — ^c) faict indubitablement estant — ^d) du camp — ^e) souvenant — ^f) Targon — ^g) d'Argense — ^h) Charlus — ⁱ) ors — ^j) repatriant — ^k) et — ^l) car — ^m) l'en avoit

1. Cf. les lettres de Monluc à la reine, 20 septembre (éd. de Ruble, t. IV, p. 157-161) et à Saint-Sulpice, 12 octobre (Labie, op. cit., col. 18-9), où il exprime son indignation contre la mollesse de Burie sans les atténuations qu'il a ajoutées ici après coup.

forces suffisantes et avoir tousjours peur de perdre, cela sent je ne sçay quoy. Croyez, lieutenans de roy, que c'est un mauvais presage. Quant à moy, je n'estois pas marchant à tel pris, car je voyois bien tousjours que, si les affaires de la Guyenne alloient bien, celles de France en iroient mieux: si nous deffaisions les^b forces de par deçà, qu'après^c nous nous jetterions dans^d le Languedoc^e, gardant par ce moyen que monsieur le prince de Condé n'auroit forces ny argent de la Guyenne ny du Languedoc^e.

Monsieur de Malicorne s'en retourna quelques jours après¹, et pense qu'il compta au Roy ce qu'il en avoit veu. Je^f cuide que pour ceste occasion Sa Majesté^g envoya monsieur de Montpensier² de par deçà, ayant^h entendu que nous n'estions guières de bon accord. *Cela est fort dangereux au service de celui qu'on sert. Je ne seray jamais d'avis de donner commandement à deux. Il vaut mieux un moindre capitaine seul que deux bons ensemble. Il est vray que j'en prenois plus que le Roy ne m'en avoit donné: peut estre fut-il besoing: il y en a assés qui en peuvent témoigner. Pleustⁱ à Dieu que le Roy en^j eust fait autant à ceste dernière guerre³, et peut estre que son service et le pays s'en fussent^k mieux portez, n'estant pas seul en ceste opinion, car je fuz^l fort bien accompagné et des meilleures testes. Et conseilerois tousjours au Roy que, comme il entendroit une division en un^m arméeⁿ, qu'il y envoiast^o tousjours un prince de son sang pour commander sur*

a) de — b) ses — c) deçà et qu'après — d) sur — e) Languedoc — f) et
g) le Roy — h) deçà, de quoy je feux fort aise, avant — i) accord et pleust —
j) qu'il en — k) feust — l) suys — m) ung camp — n) envoyer

1. Le 12 septembre (Montluc à la reine, Moissac, 12 septembre, éd. de Ruble, t. IV, p. 155).

2. Cf. t. I, p. 11, n. 1. — Voir, sur l'envoi du duc de Montpensier en Guyenne, une minute non datée des instructions qu'il reçut (B. N. ms. fr. n. acq. 6001, f° 105 v°) et de Ruble, *Jeanne d'Albret*, p. 266-268.

3. Allusion aux troisièmes troubles (1568-1570) et à la rivalité de Montluc et Damville (voir livre VII).

tout, et le plustost seroit le meilleur, avant que la division ne *puisse* prendre^a grand pied pour porter dommage^b à ses affaires : car après qu'elle auroit prins et fait fondement et que le desordre seroit advenu, on n'y pourroit jamais donner ordre qu'avec^c grand difficulté et dommage, ou separant ceux qui sont en division, ce qui ne se peut faire sans incommoder les affaires, veu que et l'un et l'autre ont des amis et serveiteurs.

Or, peu après monsieur de Burie^d mit en avant un' entreprinse, qui estoit d'aller assieger Montauban par le costé de^e Thoulouse^f, et qu'il falloit retourner à Moissac et passer la rivière¹. Il^g fit^h venir encore un canon et une collouvrine, et prismes le chemin droit à Moissac². Je le vouluz laisser faire sans le contredire enⁱ rien, ayant juré un bon coup que je ne dirois mot, pour veoir ce qu'il feroit, encores que je cogneusse bien que son entreprinse retourneroit en fumée et à neant. car, puisque nous ne les avions ozé combattre à la campagne, que pouvions-nous esperer de les vouloir combattre dans une ville, et encor telle que celle-là ? Toutes-fois je suivis comme les autres, et arrivames au bourg³, et là demeurames sept ou huit jours⁴, ayant faict tirer quelques⁵ coups de canons à la tour du pont⁵. Nous tenions le bourg jusques aux maisons qui estoient tout auprès du pont, là où il y avoit une eglise

a) print — b) pourter grand dommage — c) a — d) Burie — e) Jovers
f) Thoulouse — g) fit — h) fit frays — i) de — j) jours et feust tiré quelques

1. La Garonne

2. Montuc y était le 14 septembre (cf. p. 524, n. 1).

3. Aujourd'hui Villebois-le-Château. C'est le 14 septembre que Burie partit devant Montauban et occupa « les métaïres situées hors la tranchée du faux bourg du Tarn » (*Hist. eccl.*, t. III, p. 107.)

4. Le 15 et le 16, le siège commença, poussé très mollement : le 17 il fut levé. Montuc, en parlant de « sept ou huit jours », comprend sans doute dans ce laps de temps les quatre ou cinq jours passés ensuite au camp de Montech.

5. Cette tour était située sur la rive gauche du Tarn, à l'entrée du pont de Montauban (cf. F. Poltier, *Le pont de Montauban*, dans *Bull. de la Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne*, t. I, p. 33-39). [Communiqué de MM. Latouche et H. de France.]

qu'ils " avoient fortifiée¹. Bref² je ne sçay par quel bout commencer à escrire ceste belle entreprise, car je n'en sçaurols faire un bon poutage, et vaut mieux, sans tirer plus outre, que je la laisse là. Et fut arresté que nous nous retirerions à Montech³.

A⁴ nostre arrivée à Moissac, je fuz adverty que ceux qui estoient dans Lectoure⁵ estoient sortis en campagne, faisant une infinité de ravages⁶ sur les gentils-hommes⁷ et partout là où ils en pouvoient prendre, et qu'ils attendoient des forces de Bearn, que le capitaine Mesmes⁸ amenoit, qui estoient en nombre de cinq cents hommes. Leur dessain estoit de faire⁹ un camp volant, ce que fust cause que j'en renvoiaï¹⁰ le capitaine Monluc¹¹ avecques quelques uns de ma compagnie¹². Le comte de Candalle, les sieurs de Cancon¹³, de Montferrand, Guiti-

¹ Ed. Montluc

a) et l' b) fortifiée et réparé les rues Brief c) Montech, Or à
d) Lectoure e) ennemis f) hommes et vouloient faire — g) renvoys —
h) Cancon

1. L'église Saint-Orens (cf. Monluc, *Œuvres*, t. II, p. 95). [Communique de MM. Lalouche et H. de France.]

2. Montech, Tarn et Garonne, arr. de Castelsarrasin, ch. I de cant. C'est de là que Monluc, Burie écrivirent au roi, le 20, que, ne se sentant pas assez forts pour battre Duras, qui avait avec lui « plus de trois mil hommes de pied et cinq cents chevaux ». Ils attendaient l'occasion de « se mettre à sa queue » (*Arch. hist. de la Gar.*, t. VIII, p. 275).

3. Lectoure était tombé, en avril, par surprise au pouvoir des huguenots (dosquet, *Hist. des troubles advenus en la ville de Tolose l'an 1562*, p. 14-18. *Hist. eccl.*, t. II, p. 888).

4. Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre. « Ung gouverneur que la reyne de Navarre y avoit mis, nommé Bigolles, neveu de monsieur d'Ausun, pilloit toutes les maisons des gentils-hommes aux environs, à plus de deux lieues alentour. » (Cabré, *loc. cit.*) A la fin de juin, la garnison de Lectoure avait pris par escalade La Sauvetat-de-Gaure, le 31 juillet, Larromieu; le 8 septembre, Terrabie (*Hist. eccl.*, t. II, p. 126).

5. Jehan de Mesmes, de Mont-de-Marsan, mis en mars 1562 à la tête des protestants réfugiés en Béarn et Bigorre, qui se proposaient d'aller à Genève, Burie et Monluc au roi, Cahors, 18 mars 1562, éd. de Ruble, t. IV, p. 130, fut arrêté, enfermé à London au début de 1563 (Monluc à Robert de Gondauld, Agen, 2 mars 1563, éd. de Ruble, t. V, p. 10-11) et jugé à Agen (Monluc au même, Agen, 4 mars 1563, *ibid.*, p. 13).

6. Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre. « Et huit jours avant [le siège de Montauban], j'avoys esté contrainct d'envoyer le capitaine Monluc, mon filz, avec deux compagnies de gens de pied et trente salades de ma compagnie vers Lectoure pour favoriser le pays. » (Cabré, *op. cit.*, col. 19).

nières^a et autres voulurent aller avec luy : et amena le capitaine Parron^b, la compagnie du baron Pourdeuc^c, que le capitaine La Roque^d d'Ordan^e commandoit, car le baron de Pourdeuc^f avoit esté blessé quelques jours auparavant devant Lectoure^g, à une escarmouche que le capitaine Monluc^h avoit faiteⁱ. Or^j comme ils furent arrivez à Florence^k, ils entendirent que les Begolles^l, neveux de monsieur d'Aussun^m, estoient chefs de ceux qui estoient sortis de Lectoureⁿ, et qu'ils avoient prins le chemin droit au Sampoy^o pour aller au devant dudit de Mesmes, qui se devoit rendre ce matin à Aiguentine^p. Monsieur de Baratnau^q, qui^r faisoit une compagnie de gens de pied, s'y trouva, et s'allèrent^s mettre entre Terrauze^t et Lectoure^u, parce^v qu'ils^w les vouloient^x là

Ed. Montluc. — " L'écrit du ms. Ed. s'y trouvant alla se

a) Guithimères — b) baron de Pourdeuc — c) Roque — d) Pourdieu — e) Lectoure — f) fait — g) et — h) Florence — i) Begolles — j) l'Aussun — k) Saint Puy — l) Baratnau — m) luy — n) et — o) qu'il — p) vouloit

1. Geoffroy d'Aydie, chevalier, s' de Guithimères, fils d'Odol d'Aydie et d'Anne de Pons, beau frere de Charles de Montferrand (Commanay, *op. cit.*, p. 77).

2. Voir une commission donnée par Monluc à ce capitaine, Agen, 2 janvier 1570 (Mss. du grand séminaire d'Auch, n° 13494).

3. Bernard de Bassabat, dit de Vicmont, s' de Garhepouy et de Castel-Arrouy, baron de Pordeuc, guidon (fév.-8 août 1558), enseigne (juill. 1561-7 juil. 1567), puis lieutenant (oct. 1567-8 août 1568) de la compagnie Terride, chevalier de l'ordre (8 août 1568). (F. Vindry, *ibid.*, p. 178), massacré à Navarrenx dans la nuit du 21 août 1569, épousa par contrat du 11 juillet 1565, Anne d'Aydie, fille de Geoffroy d'Aydie, s' de Guithimères. [Communiqué de M. de Jaurgain.]

4. Maraud de La Roque, s' de La Roque-Ordan, près d'Auch, marié à Jeanne d'Esparbes. Communiqué de M. de Jaurgain.]

5. Fleurance, Gers, arr. de Lectoure, ch. l. de cant.

6. Cf. p. 126, n. 4. — Les neveux de Pierre d'Ossun étaient Roger et Antoine, successivement seigneurs de Begole, fils de Jean, s' de Begole et de Quiterie d'Ossun, mariés le 1^{er} août 1536. Roger mourut sans postérité. Antoine épousa en 1581 Jeanne de Bourbon-Lavedan. [Communiqué de MM. de Jaurgain et F. Vindry.]

7. Aiguentine, Gers, arr. de Condom, cant. de Valence.

8. Jean de Montlezun, s' de Baratnau et de Montastruc, chevalier de l'ordre, reçut, en septembre 1562, une commission pour lever en Armagnac une compagnie de 500 hommes de pied. Ils commirent tant de desordres que les consils d'Auch se plaignirent à Monluc (Arch. mun. d'Auch BB). Baratnau était en 1570 maréchal et gouverneur d'Armagnac (Mss. du grand séminaire d'Auch, Y, 73). Il vivait encore en 1585 (*ibid.*, G, 63). [R.]

9. Terrauze, Gers, arr. et cant. de Lectoure.

combattre. Les ennemis, qui furent advertis de son parlement de Florence^a, cuidarent retourner à Lectoure^b, pour ce qu'ils furent advertis que le capitaine Mesmes ne pouvoit arriver de ce jour-là à Aiguetinte. Et comme ils eurent passé Terraube pour retourner à Lectoure^b, ils virent qu'il falloit combattre le capitaine Monluc^c, qui s'estoit mis au devant, et aimèrent mieux retourner à Terraube. Il^c y eust de l'escarmouche à l'entrée, car s'ils eussent esté encores cinq cens pas en arrière, le capitaine Monluc^c les deffaisoit avant que d'entrer. Lors^d il despescha vers Auch^e, Florence^a, La Sauvetat, le Sampoy^f et jusques à Condom, afin qu'on^g le vint^h secourir pour les tenir assiegez, ce que tout le monde fit, et y arriva plus de deux mille personnesⁱ. Il^c me despêcha en poste un courrier, m'advertissant que^j, si je voulois venir là avecques l'artillerie, nous prendrions Lectoure^b, car tous les bons hommes qui estoient dedans ils^k les tenoi[en]t l'enfermez dans Terraube, qui estoient en nombre de

^a Ed. : Montluc.

a) Florence b) Lectore c) et d) deffaisoit à l'entrée, Lors e) Aux
f) Saint Puy g) que tout le monde h, vintse i) et de moines
j) m'advertissant k) il l) tenoit

1. Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre. « Et le deuxiesme jour qu'il [Peyrot] y arriva, ledict Begolles estoit couru jusques en Bearn, et s'en retournant fut adverti que mon fils estoit arrivé au Sampoy, uno de mes maisons, qu'estoit à deux lieues de Leytoure, et avoit laissé ses forces à Florence, et, à son arriver, sortit toutes ses forces dehors ladicte ville pour venir surprendre mon dict fils, lequel en fut adverti à la minuict et partit en diligence et manda à Florence chercher ses forces, qui n'estoient que à deux lieues de Sampoy. Et comme ledict Begolles fut à moytyé chemin de Leytoure audict Sampoy, près Terraube, environ le soleil levé, mon dict filz le vint trouver et le print prisonnier et tous ses gens mis en pièces, et soudain se alla jecter dans les bourgeois de Leytoure, là où toute la noblesse des environs et plus de trois mille hommes de commune se rendirent et gardèrent que personne ne peult entrer. » (Cahier, loc. cit.). — Cf. le récit, très différent, mais moins vraisemblable, de l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 930-931), qui place le fait le 20 septembre. Un avis de Burle à Nouilles, camp de Montloch, 22 septembre, fait allusion à l'appel lancé dans le pays par Peyrot pour assembler les communes au son de la cloche (éd. de Ruble, t. V, p. 352-353). Les registres consulaires d'Auch mentionnent aussi, à la même date, l'envoi de 150 hommes, « tant à pied qu'à cheval, armés avec vivres », au secours du capitaine Monluc « contre les seditioneux de Terraube et de Lectoure ». (Arch. mun. d'Auch, BB, 5, f° 151 v°.)

quatre cents, et tous les deux Begolles, nepveux de monsieur d'Aussun, y estoient. Je monstray^a la lettre à monsieur de Burie¹. Il^b y eust un peu de dispute^c, pour ce qu'il ne vouloit pas que je prinse des capitaines de gens de pied. A la fin il m'accorda le baron de Clermont, mon nepveu, auquel j'avois donné une compagnie de creuë, et promptement messieurs d'Ortubie^d et Fredeville atelarent trois canons^e, et je me mis devant à Moissac pour preparer les batteaux, et à l'arrivée de l'artillerie ils trouvèrent les batteaux prests, et toute la nuict ne fismes que passer. J'envoïay un commissaire de village en village pour tenir des bœufs prests pour tousjours refraschir les autres^f; puis je me mis devant, et trouvay^g le capitaine Monluc^h qui avoit assiegé la ville, et s'estoient rendus les quatre cents qui estoient à Terraube à luy, leur ayant promis la vie sauve.

Leⁱ capitaine Mesmes s'approcha jusques à la rivière de Bayse, à une lieue^k dudit Terraube; et, entendant^l comme les autres estoient assiegez, se recula par le mesme chemin qu'il venoit, et se retira dans un petit village, appelé Roquebrune^m³, près de Vic-Fezensac⁴. Monsieur de Gohas⁵, mien nepveu, qui avoit esté lieutenant de monsieur La Mothe-Gondrin en Piedmont et avoit espousé sa fille, s'estoit mis au champs avecques quelques gentils hommes, ses voisins, et des paysans au son de la cloche. Il se mist sur la queue, et le^m contraignit de

^a Ed : Montluc.

^a) monstres — ^b) et — ^c) d'intervalle — ^d) d'Orlévis — ^e) beufz — ^f) trouvis — ^g) sauee, Or le — ^h) deux lieues — ⁱ) entendit — ^j) appelé à Roquebrun — ^k) Vic Fezensac — ^l) Bonnes — ^m) et se le

1. La nouvelle de la prise de Terraube arriva le 21 au camp de Montech. Burie la transmit à Noailles « sur les cinq heures du soir ».

2. Dans sa lettre à Saint-Sulpice, Monluc dit qu'il emmena « trois enseignes de nostre camp et trois canons ».

3. Roquebrune, Gers, arr. d'Auch, cant. de Vic-Fezensac.

4. Vic-Fezensac, Gers, arr. d'Auch, ch.-l. de cant.

5. Cf. t. I, p. 382, n. 2. « M. de Gohas » était Jean de Biran, chevalier de l'ordre (15 dec. 1571), cap. de gend. (11 dec. 1571), mestre de camp de gens de pied (6 nov. 1572) (F. Vindry, *Ibid.* p. 214).

se sauver dans ledit Roquebrune^a. La nuit les paysans se fâchèrent de les tenir assiegez, et se desrobèrent presque tous, de sorte que le capitaine Mesmes s'en alla le matin en Bearn, d'où il estoit venu, *conter des nouvelles des belles affaires qu'il avoit eues*¹.

Or monsieur d'Ortubie^b fist si grand diligence qu'il fust le lendemain passé^c la rivière, deux heures avant jour, *et fut devant Lectoure*^{d 2}. Et sur la pointe du jour, luy, monsieur de Frédeville, monsieur de La Mothe-Rouge et moy allasmes reconnoistre où^e nous mettrions l'artillerie, et advisâmes de la mettre sur une petite montaigne du costé de la rivière³, là où il y a un moulin^f à vent, pour battre du^g costé de la fontaine⁴; et là batismes tout le jour, de sorte que⁵ la brèche fut faicte de⁶ sept ou huit pas de long. Ils s'estoient retranchés par⁷ dedans, et avoient bastionné le⁸ bout des rues et le chemin qui va au long de la muraille, et percé deux ou trois maisons qui regardoient sur la brèche. Cependant que l'artillerie battoit, je faisois faire des escheles pour donner l'assaut au boulevard qui flanquoit la brèche⁹, afin d'empescher ceux du boulevard qu'ils¹⁰ ne peussent tirer à la brèche; et pour ce qu'ils avoient environné ce boulevard de tonneaux et de gabions pleins de terre, et que aussi la brèche n'estoit pas encore raisonnable, je ne voulois¹¹ pas faire ceste nuit-là ce que je fis l'autre nuit après.

Le lendemain matin¹², je fis¹³ tirer à ces¹⁴ tonneaux et

a) Roquebrune - b) d'Ortubie - c) lendemain qu'il eust passé - d) Lectoure
e) reconnoistre là où - f) un grand moulin - g) battre contre - h)
le jour tant que - i) que lesmes brèche de - j) là - k) les - l) qui -
m) vauls - n) m'attendu à - o) ses

1 Cf. le récit de l'*Hist. eccl.*, qui concorde, mais dit que Jean de Mesmes fit la nuit une sortie qui le dégaga.

2 En raison de la distance il est admissible que les pièces d'artillerie n'arrivèrent devant Lectoure que dans la nuit du 25 au 26 septembre. Monluc avait fait sommer la ville le 25, d'après l'*Hist. eccl.*

3 Le Gers.

4 La fontaine romaine de Montalie.

5 Le bastion nord ou grand boulevard.

6 Le dimanche 27 septembre (*Hist. eccl.*, t. II, p. 331).

gabions et agrandir^a la brèche et la^b baisser. La nuit après, nous nous mîmes en camisade, et ordonnay que le capitaine Monluc^c iroit donner l'assaut à la brèche avecques les deux compagnies du baron de Clermont^d et celle du baron de Pourdeac^e, et la noblesse qui voudroit aller avec luy, entre lesquels estoit le comte de Candalle, *jeune seigneur plein de bonne volonté (aussi est-il mort depuis en une brèche en Languedoc, comme on m'a dict^f)*; et quant à moy, je devois donner par^g les escheles au boulevard avecques la compagnie du sieur^h de Baratanau et unⁱ autre, et^j ma compagnie de gens d'armes que j'avois faict mettre à pied. Je fis prendre mes escheles, et mis devant le capitaine Monluc^k et sa^l troupe, allant^m sur leur queue veoir quel effet ils feroient. Aprèsⁿ moy venoient les eschelles et ma troupe. Or ils les emportarent d'une grand hardiesse^o, et entrarent dedans, et commencèrent à combattre les rempars qu'ils avoient faicts aux rues, et desjà estoient presque maistres de l'un.

La nuit devant, ils avoient faict un^p fossé entre la brèche et les rempars, et y mirent une grand trainée de poudre, et par dedans une maison ils y devoient mettre le feu. Nous^q dressâmes les escheles, et montarent deux enseignes jusques auprès du haut du bastion. Je faisois monter les soldats et achever de dresser les escheles. Et comme noz gens de la brèche estoient presque maistres des ramparts, ceux de derrière, qui mirent les pieds dans le fossé de la trainée, qui estoit couverte de quelques lessines, commencèrent à crier « Nous sommes dans la trainée », et s'effrayèrent de telle sorte que tous se renver-

^a Ed. Monluc

^a) et à agrandir — ^b) et à la — ^c) Clermont — ^d) Pourdeac — ^e) je devrois par — ^f) capitaine — ^g) autre compaignie et — ^h) la — ⁱ) et j'allois — ^j) faisoient et après — ^k) bravaria — ^l) ils se voyent — ^m) feu à la trainée. Nous

1. Au siège de Sommières, le 6 mars 1573.

sarent sur la brèche. Les premiers qui combattoient les ramparts n'eurent autre remède que de se retirer; et là y fut blessé le capitaine La Rocque, lieutenant et parent du baron de Pourdeac, lequel mourut le lendemain, ung^a des vaillans gentils hommes qui sortist, il a cinquante ans, de la Gascoigne. Il y en mourut aussi d'autres^b, et y en eust quelques uns^c de blessez, de ceux qui donnoient par les escheles. Et comme ceux de la brèche furent retirez, je retiray les miens, *bien aise d'en estre eschappé à si bon marché. Que s'ils eussent donné le feu de bon'heure, ils eussent faict une terrible fricassée.*

Le lendemain, monsieur d'Ortubie^d, le gouverneur de La Mothe-Rouge et moy allasmes recognoistre de l'autre costé de la ville devers le petit boulevard^e, et nous ne sceusmes trouver lieu que pour y mettre deux canons, et^f bien malaisement, *car ceste ville est pour une ville de guerre des mieuz assises de la Guyenne et bien forte^g; et si y demeurait encores le petit boulevard^f, qui flanquoit cest endroit où nous voulions battre, qui nous garda de nous pouvoir bien resoudre. Et sur le midy monsieur d'Ortubie^d tourna battre encores par la brèche à quelques flancs qu'il y avoit, pour ce que le lendemain^h je me resoluz de donner l'assaut de plain jour; et en pointantⁱ un canon, luy mesmes fut blessé à la cuisse d'un coup de fauconneau qui estoit sur le grand boulevard^f, qui me desconforta fort, *car c'estoit^h un vaillant capitaineⁱ et qui entendoit**

^a Le an du ms. Ed. que

a) Pourdeac, qui lendemain mourut, anq. — b) Gascoigne et quelques autres — c) autres, aussi en y eust il quelques unsq. — d) d'Ortubie — e) boulevard — f) boulevard — g) bruyant — h) qu'estoit — i) gentilhomme

1. Le bastion sud, sur l'emplacement actuel de la statue du maréchal Lannes

2. LECTOURE se dresse sur un éperon qui domine le Gers. Des ravins profonds lui font de trois côtés des fortifications naturelles. Elle n'est reliée aux collines voisines que par une étroite langue de terre. Enfin la place était protégée, par une double enceinte, flanquée de bastions

3. Le 1 in li 28 septembre

bien l'estat de l'artillerie. Il ^a mourust deux jours après. *C'est la charge de nostre mestier la plus dangereuse; toutes-fois, en tous les sièges où je me suis trouvé, j'estois tousjours près du canon; si je n'y estois, il me sembloit que tout n'y aloit pas bien. Celui-là entendoit bien son mestier, qui est une chose bien rare et perilleuse, comme j'ay dict: aussi n'en eschappe il guière de ceux qui se hazardent trop.*

{ Monsieur de Fredeville tira tout jour et continua l'intention de M. d'Ortebic. Et lendemain ¹, sur les huict heures du matin, ils feyrent une chamade, disant qu'ilz vouloient parlementer. La cappitaine Brimont ² commandoit, pour ce que Begolle et son frère estoient enfermés dans Terraube. Et arrestarent ³ qu'ils me bailleroient pour ^b ostages trois de ceux de là-dedans, et que je leur en envoyerois autres trois; et me demandarent messieurs de Berduzan, de La Chapelle ^c et un autre. Et comme ils furent auprès de la porte et que nous pensions que les autres sortissent, il leur fut tiré trente ou quarante arquebuzades tout à un coup, de sorte qu'ils faillirent ^d de les tuer et blessarent l'un de mes trompettes. Alors je fis crier à ^e Brimond que ce n'estoit là ^f foy d'un homme de bien, mais d'un huguenot. Il ^g s'excusoit et disoit que c'estoit un meschant qui avoit commencé, et que bientost j'en ver-

^a *Leçon du ms. Ad.* qu se hazardent trop. Cependant les ennemis parlementerent il fust arresté qu'ils

^{a) et — b) par — c) La Chapelle — d) qu'ils les faillirent — e) audit — f) Brimond si c'estoit la — g) foy qu'il avoit promise. H}

1. Le mardi 29 septembre

2. Charles de Bremond, s^r d'Ars, de Gumeix, des Chasteliers, chevalier de l'ordre, gentilhomme de la chambre, capitaine de 50 hommes d'armes, lieutenant général en Saintonge, Angoumois et La Rochelle, condamné à mort par le Parlement de Bordeaux en 1569, mort en 1569 (Haag-Bordier, *France protestante*, t. III, col. 101).

3. Antoine Lanusse, s^r de La Chapelle, écuyer, conseiller du roi, vice-réchal de Guienne, et commissaire député à faire les provisions des vivres et munition dans l'armée de Terride en Béarn (1569), chargé par Montuc de pacifier le Haut-Comminges au début de 1570 (éd. de Ruble, t. V, p. 79), commissaire des vivres de l'armée de Damville, en août 1569 (*ibid.*, p. 219) et en Comminges en juin 1570 (J. Lestrade, *op. cit.*, 1^{re} série, p. 71).

rois faire ^a la punition. Mais ces meschans pendirent ^b aux carneaus un pauvre catholique ^c qui n'en pouvoit mais. Or ils demandoient tousjours de me veoir, et disoient qu'ils ne pouvoient croire que je fusse là. Aucuns me disoient que je me devois monstrer; mais je ne le vouluz jamais faire, dont bien m'en print. *Un vieux routier est difficile d'estre prins au trebuchet. Deffiez-vous tousjours de tout, sans le monstrer pourtant ouvertement.* Après ^d que le pendu fust mort, ils coupèrent la corde et le firent tomber dans le fossé; et fust arresté que les mesmes depputez entreroient et les leurs sortiroient, car nous pensions que celuy qui avoit esté pendu fût celuy qui avoit faict le coup. Or tout le monde se mettoit sur la rue près de Sainte-Claire ^e et en troupe, pour veoir ce que faisoient les depputez et quand les autres sortiroient. Ils ^f avoient affusté ^g trois ou quatre pièces qu'ils avoient et quelques mousquets tout droict à la troupe, pensant que j'y fusse. Et comme noz depputez furent auprès de la muraille, ils commencèrent à tirer les pièces droict à la troupe, et y tuèrent un gentilhomme d'auprès d'Agen, nommé monsieur de Castels ^h, et trois ou quatre autres blessez. Je voyois tout cecy de dernier une petite muraille, et m'esmerveille ⁱ que noz depputez ne furent tuez, car ils leur lascharent plus de soixante arquebuzades; ils ^k se sauvèrent courant. Et comme je vis cecy pour la seconde fois, j'envoyay dernier ^l la muraille leur dire que, puisqu'ils faisoient si bon marché de leur foy et promesse, que j'en ferois autant de la mienne; et envoyay ^m monsieur de Berduzan, mon enseigne, qui estoit un des depputez, et ma compagnie

^a L'oyon du ms. Ed. Castels.

^a) facile — ^b) punition et pendirent — ^c) papiste — ^d) print et après — ^e) Or — ^f) avoient ils affusté — ^g) me donnay merveilles — ^h) qui — ⁱ) j'envoyay de dernier — ^j) manday

1. Le convent de Sainte-Claire se trouvoit sur le chemin qui sort au sud de Lectoure, faisant suite à la grande rue.

avec une compagnie de gens de pied à Terraube, pour faire tuer et despescher^a tous ceux qui estoient là, et luy baillay le bourreau pour faire pendre le chef^b, ce qu'il fit et de bon cœur, attendu la meschancelé que ceux de Lectoure^c avoient faict en son endroict. Et après qu'ils furent morts, les jettarent tous dans le puy de la ville, qui estoit fort profond, et s'en remplit tout, de sorte que l'on les pouvoit toucher avec la main. *Ce fust une très-belle despêche de très-mauvais garçons^d*. Ils^e m'amènèrent^e les deux Begolles et deux autres de Lectoure^c de bonne maison, lesquels^f je fis pendre en un noyer^g près de la ville, à la veuë des ennemis, et sans l'honneur^h que je portois à la memore de feu monsieur d'Aussunⁱ, les Begolles, ses neveux, n'en eussent pas eu meilleur marché que les autres. *Ils en furent à deux doigts près, ayant une fois commandé de les despêcher, et puis, je ne sçay comment, je changeay d'advis : leur heure n'estoit pas venue. Si n'eust esté pour les faire pendre à la veuë de ceux de Lectoure, ils n'eussent eu la peine de venir, et eussent esté logez dans le puy comme les autres^j*.

La nuict je commençay à remuer mon artillerie de l'autre costé où avions recogneu, monsieur d'Ortubie^k, le gouverneur La Mothe-Rouge et moy. Et la nuict, comme je la remuois, ils^l cogneurent bien par là où je les voulois battre, et se doubtarent qu'ils n'avoient pas gens pour soustenir deux brèches. Ils^m demandèrent^l le capitaine Monluc^m, et parla Brimond à luy, et luy dict qu'il

^a Ed. : Montluc

a) massacrer — b) les chefs — c) Lectoure — d) et — e) me menèrent — f) que — g) noyier — h) le respect — i) d'Ortubie — j) je remuois l'artillerie — k) me — l) mandèrent — m) Monluc

¹ L'Hist. eccl. place le 25 le massacre de Terraube. Sur ce grave désaccord, cf. H. de M. h., p. 456-457.

² Cf. t. I, p. 60, n. 3.

³ La capitulation de Lectoure porte que « les prisonniers qui sont vivants à Fleurance et à Terraube, et ceux que les gentilshommes ont vers eulx, seront mis en leur liberté sans payer aucune rançon. » (Ed. de Ruble, t. IV, p. 165.)

vouloit capituler, pourveu qu'il luy donnast la foy de les laisser sortir avecques les armes et leurs vies sauves¹. *L'ependant le jour vint² : pressé des capitaines, je le leur accorday, car je voyois bien que je n'estois plus encor au bout de ma leron.*

Quant je laissay monsieur de Burie, j'amenis^a monsieur de Saint-Orens^b avec moy et le capitaine Gimond^c ; mais comme je fuz à Moissac, je fus adverty par monsieur de Burie^e que le camp des ennemis partoît de Montauban et qu'ils prenoient le chemin devers Cahours^d, qui^d fust cause que je renvoyay monsieur^e de Saint-Orens^b et le capitaine Gimond dedans Cahours ; et s'il eust grand difficulté d'entrer^f dedans la première fois, encorès plus la seconde, qui^g fust la deuxiesme fois que par extrême et grande^h diligence il sauva la ville.

Ledit sieur de Burie me manda queⁱ, si je cognoissois que je ne^j peusse emporter^k Lectoure^l en deux jours, que je l'^mabandonnasse, m'allant joindre avec luy, et que sans moy il estoit le plus foible, ayant perdu quatre cents Espagnols de trois compagnies qui s'estoient mutinéesⁿ, et qu'ils avoient prins le chemin devers Aux.ⁿ J'envoyay un gentil-homme après ces Espagnols, lequelⁿ ne peut rien

^a *Leçon du ms. Ed. ena.*

a) admenois — b) St-Orens — c) Darye — d) que — e) renvoyay autrefois monsieur — f) de pouvoir entrer — g) que — h) grand — i) ville par deux fois et que — j) n'en — k) pourler — l) Lectore — m) le — n) après eux, lequel

1. Montluc à Mont Sulpice, 12 octobre : « Et, ce voyant foibles de gens, le septiesme jour ils se sont renduz à discretion et volonte du roy. »

2. Le mercredi 30 septembre. Le siege avait duré six jours.

3. Le capitaine Gimond fut chargé d'occuper Lectoure, au début d'octobre 1562, avec cent arquebusiers (ed. de Auble, t. V, p. 90 et 336). Une délibération des consuls de Lectoure, du 9 octobre 1562, le mentionne avec cette qualité (Arch. mun. de Lectoure, B13, record ajoutée au registre). Voir sur ce personnage P. Courteault, *Deux lettres inédites de Blaise de Montluc*, Toulouse, 1898, in-8°, p. 38, n. 2).

4. Le 12 septembre, Burie avisait Noailles que le matin Duras avait délogé, se dirigeant vers le Périgord pour aller de là en Saintonge (Arch. hist. de la Gar., t. XLIII, p. 200).

5. Confirmé par une lettre de Burie au roi, Bellence [sic ; corr. : Belvès] 6 août, ms. corr. octobre (Arch. hist. de la Gar., t. XVII, p. 271), et une lettre, de Burie à la reine, même date (B. N., ms. fr. 15877, f° 169, orig.).

faire, et y renvoyay monsieur de Durfort de Bajaumond ^a, avecques lettres et prières. Et comme ils eurent veu mes lettres, ils se mirent tous en conseil. En mes lettres y avoit que Je ne voulois pas donner l'assaut qu'ils n'y fussent ; et resolurent tous de retourner à moy. Et comme j'euz faicte la capitulation, ils arrivèrent à Florence ^b, une lieue de Lectoure ^c. C' ^destoit un vendredy ^d, et mis la compagnie du baron de Pourdeac ^e dedans, car il y vint avec son pied bandé ; et le samedy matin ^f je fis sortir tous les huguenots dehors, afin que chacun se retirast où il voudroit. Aucuns ^g se mirent de noz compagnies. Ils n'avoient jamais entendu la mort de leurs compagnons jusques à ce que je fuz dedans, et ne ^h pensoient pas eschapper à meilleur marché que les autres, mais je leur tins la promesse ⁱ. Incontinent ^j je fis partir le baron de Clermont avecques les cinq enseignes que j'avois, et lay dis qu'il s'en allast passer la rivière de Garonne à Leyrac ^k, et allay parler aux Espagnols bas en la prairie, et leur promis faire leur appointment ^l avec leurs capitaines, leur faisant plusieurs ^m remonstrances, de sorte qu'après ⁿ ils se resolurent de me suivre. J'en ^o laissay tousjours la charge à monsieur de Durfort. Ils ^o s'en allèrent avecques les cinq compagnies à Leyrac ^j passer la rivière. J'employay tout le demurant du jour à remettre les gens d'eglise en l'evesché et aux monastères, les gens de justice en leurs sièges, et laissay l'ordre au baron de Por-

a) Bajumont — b) Fleurance — c) Lectoure — d) qu' — e) Pourdiac — f) y — g) voudroit et aucuns — h) n'en — i) promesse et incontinent — j) Layrac — k) les appointments — l) capitaines et leur fit plusieurs — m) remonstrances et après — n) et — o) et

1. Le vendredi 2 octobre, date des articles de la capitulation de Lectoure (ed. de Rohle, t. IV, p. 187).

2. Montluc à Saint Sulpice, 12 octobre : « Je prins Leytoure le deuxiesme de ce mois, le troisieme, qui estoit le samedy, fus contrainct y demeurer pour regler les affaires ».

3. Les « articles » disent que Montluc s'engage, à l'égard de « ceux qui voudront suivre ledict sieur au camp au service du roy », à « leur faire tel et semblable traitement qu'il faict aux soldatz de sa compaignie ».

deux^a qu'il devoit tenir. Puis, le dimanche matin¹, je m'en allay dîner à Stillac^b, mienne maison, et coucher à Agen^c. Et là je fuz adverty que monsieur de Duras avoit prins le chasteau de Marquies^d, qui est à l'evesque de Cahours, et l'evesque^e, lequel^f il^g emmenoit / prisonnier : et ayant entendu que monsieur de Saint-Orens estoit arrivé dans Cahours, ils prindrent leur chemin droict à Sarlat^h. Je sceuz queⁱ monsieur de Burie alloit après. Aussi j'entendis des^k nouvelles de^l monsieur de Montpensier, lequel estoit arrivé à^m Bregeracⁿ, ayant avec luy les seigneurs de Candalle, de La Vauguion^o, d'Estissac^p, de Lauzun^q, de Chavigny^r.

^a *L'ayen du ms. Ed. 1. du*

^b Pordiac — ^c Estillac — ^d Marquaing — ^e et tout — ^f et l — ^g admennoient — ^h Sarlat et que — ⁱ après. Entendis aussi des — ^j que — ^k Bragayrac — ^l Bauguyon — ^m Lausum — ⁿ Chabiny

1. Le 4 octobre. Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre : « Le dimanche m'en partis avec six compagnies de gens de pied et une compaignie que je y avoyz amené et quatre vingt ou cent gentilshommes qui avoient suivy mon filz en la mayⁿ. Les deux commissions aux capitaines Corne et Liman, dates d'Agen, 7 et 8 octobre (J. Lestrade, *Les Huguenots en Comminges*, nouv. série p. 30-37), furent certainement signées le 5.

2. La présence de Monluc à Agen le lundi 5 octobre est attestée par une commission au contrôleur Frayssenet pour percevoir les fruits des propriétés appartenant aux prétendus réformés (Arch. mun. d'Agen, CC 304, mention).

3. Morcuès, Lot, arr. et cant. de Cahors. *L'Hist. eccl.* (t. II, p. 925-926) place cette prise le 13 septembre, le *Livre de main des du Pouget* (Bull. de la Soc. des études de Lot, t. XXI, p. 42), le 17.

4. Pierre Bertrand, évêque de Cahors, frère de Jean Bertrand (cf. p. 191, n. 1), mort à Rome le 3 septembre 1563 (*Gall. christ.*, t. I, col. 148). Il fut délivré de captivité par les vainqueurs de Vergt (Burie et Monluc au roi, Vergt, 9 octobre, dans *Arch. hist. de la Gir.*, t. XLIII, p. 165).

5. Sarlat, Dordogne, ch.-l. d'arr. — Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre : « M. de Duras... s'en alla droit à Cahours... et ne fust esté qu'il s'empura à prendre un chasteau à une lieue de Cahours, là où estoit l'evesque, il eust prins la ville. Et comme il vint qu'il avoit là faly sa fortune, il s'en va droict à Sarlat et l'assiegea et y fit breche. »

6. Confirme par la lettre de Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre.

7. Louis de Madralan, s^r d'Estissac, fils de Bertrand d'Estissac et de Catherine Chabot, mariés par contrat du 5 juillet 1506, panetier du dauphin, gouverneur de La Rochelle (1548-1558), lieutenant général en Poitou, mort en 165, épousa 1^{re} Antoinette de Dailhon ; 2^e Louise de la Beraudière (Campagne, *Hist. de la maison de Madralan*, p. 241-248).

8. Cf. p. 105, n. 1.

9. François Le Roy, s^r de Chavigny et du la Baussonnière, comte de Chin-champ, capitaine des gardes du corps (1 oct. 1553), lieutenant général d'An-

Tout le dimanche ^a et la nuit venant au lundy, noz gens demeurarent à passer à Leyrac ^b, car il n'y avoit que deux batteaux ^c, et ne peurent passer le lundy qu'il ne fust près de dix heures, qui ^d fust cause que je ne peuz faire plus grand traicté que de Villeneuve. Le comte de Candalle nous tomba malade, et fuz contrainct le ^e renvoyer à sa maison, le capitaine Monluc ^f pareillement, lequel avoit eu desjà deux ^g excez de fiebvre. Le mardy le baron de Clermont ^h me manda qu'il n'avoit peu faire le lundy que deux lieuës, à cause du passage de la rivière, et qu'il s'acheminoit tant qu'il pouvoit droict à Belvé ⁱ, là où je luy avois mandé qu'il print son chemin : et pour luy donner advantage, le mardy matin je ne fis que trois lieuës, qui ^j fust à Montagnac ^k, près Monflanquin ^l. Le mecredy ^m, deux heures devant jour, je fuz à cheval et allay repaistre à Belvé ⁿ, où ^o les compagnies de gens de pied commençoient à arriver : et les fis là sejourner deux heures, et me mis devant à Siorac ^p ^q, sur la Dordogne ^r. Et lors ^s je fuz adverty que monsieur de Burie estoit aux Mira[n]des ^t, qui est à monsieur de Caumont ^u, avecques

^a Ed. Monluc — ^u *Jeun du ms. l'éd. a partent Cuzac.*

^a) dimanche ^b) Layrac — ^c) deux petits bateaux ^d) que ^e) l'en —
^f) pareillement que desjà avoit eu deux ^g) Clermont ^h) Belbe ⁱ) quo
^j) Monflanquin ^k) et — ^l) Dourdouge — ^m) là — ⁿ) Caumont

Jou, Touraine et Maine, gouverneur du Mans (1564), conseiller d'Etat, chevalier du Saint-Esprit (31 dec. 1578), capitaine de la 1^{re} compagnie des cent gentilshommes (janv. 1579-mai 1594), mort le 18 février 1606, à 87 ans, épouses : 1^{re} Antoinette de la Tour ; 2^e Renée d'Avaugour (Anselme, t. VIII, p. 252).

1. Belvé, Dordogne, arr. de Sarlat, ch. l. de cant.

2. Montagnac-sur-Lède, Lot-et-Garonne, arr. de Villeneuve, cant. de Monflanquin. — Le passage de Monluc à Montagnac est attesté par une lettre qu'il adressait de ce village à Armand d'Escodex (*Rev. de Gascogne*, 1895, p. 306). Le document est daté, par erreur ou inadvertance, du 7, on réalité, il est du mardi 6 octobre.

3. Le 7 octobre.

4. Siorac-le-Belvès, Dordogne, arr. de Sarlat, cant. de Belvé.

5. Caselnaud-le-Mirandes, Dordogne, arr. de Sarlat, cant. de Domme. — Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre. « Et fis si bonne diligence que je me rendis à Cibrac, qu'est sur la Dordogne, et M. de Burye estoit aux Mirandes, maison de M. de Caumont. »

6. Cf. p. 426, n. 1.

le camp, *et* que monsieur de Montpensier^a estoit à Bregerac^b. Incontinent que je fuz logé, un gentil-homme de Siurac, qui est^c de la religion nouvelle, me presta deux serviteurs. l'un pour envoyer à Bregerac^b, vers monsieur de Montpensier^d, l'advertir de mon arrivée et de la prise de Lectoure^e, laquelle^f encores il n'avoit^g entendu, *et*^h que. s'il luy plaisoit de s'avancer un peu devers nous, que nous trouverions moyen de nous assembler pour combattre le lendemain monsieur de Duras, qui estoit campé sur une petite rivière, nommée la Vesèreⁱ près de Fages^j. Tout autant en avois escrit à monsieur de Burie^k, afin qu'il passast la Dordogne^l sur la pointe du jour, ce que j'avois fait. Et fut monsieur de Burie esbahy^m que je fusse si tost làⁿ, veu qu'il n'y avoit que deux jours qu'on luy avoit mandé devers Agenois^o que j'estois encores devant Lectoure^e, en danger^p de ne la prendre point.

Je n'euz jamais achevé mes despêches^q que le baron de Clermont^r arriva avec les cinq enseignes et les Espagnols. Et fis qu'ils passèrent la rivière sur deux grands bateaux, et allèrent coucher à Saint-Subran^s, près Fages. où^t ils n'arrivèrent que ne fust deux heures de nuit, et y trouvèrent logez les compagnies de monsieur de Burie, de Randan et de La Vauguion^u. Et sans mada-

a) Montpensier — b) Bregeyrac — c) Siurac, ystulla qu'est — d) Montpensier — e) Lectoure — f) qui — g) n'en — h) entendu aucune chose et i) Bezers — j) Burie — k) Dordogne — l) Burie bien esbahy — m) Agennois — n) peril — o) mes deux despêches — p) Clermond — q) que — r) n'y — s) Baugayon

1. La Vézère, affl. de la Dordogne, r. d.

2. Fages, Dordogne, arr. de Sarlat, cant. de Salignac, comm. de Saint-Cenès

3. Burie annonçait au roi, de Balvès, le 6 octobre, qu'il comptait être rejoint ce jour-là ou le lendemain par Monluc (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XVII, p. 271). Celui-ci était exact au rendez-vous. Il écrivait, le 12 octobre, à Philippe II : « Je fis si grand diligence que je feuz le mercredi à une heure près dudit seigneur de Burie. » (*Ambassade en Espagne de Jean Ebrard, seigneur de Saint-Sulpice*, .. publ. par E. Cabré, Albi, 1903, in-8°, p. 84-85).

4. Forne gasconne, déjà notée plus haut (p. 512, n. 4), de Saint-Cyprien — Saint-Cyprien, Dordogne, arr. de Sarlat, ch. 1 de cant.

moiselle de Fages¹, mère de madame de Lioux^a, ma belle-sœur², ils n'eussent rien mangé de toute ceste nuit. Mais elle monstra qu'elle estoit femme d'un brave capitaine, qui^b estoit feu monsieur de Fages : car elle leur distribua tout le pain qu'elle avoit, et six ou sept poinçons de vin (et toute la nuit ne fist faire autre chose que cuire pain), et tous les lards et autres choses de sa provision, sans dormir de toute^c la nuit, et ne fust à son aise qu'ils n'eussent repeu.

Le matin, qui estoit le jeudy³, je passay la rivière de Dordogne^d à gué, car l'eau estoit gucyable^e en des endroits où^f on me mena ; et en tout je n'avois que quarante ou quarante cinq chevaux. Et sur mon parlement de Siurac, j'euz responce de monsieur de Burie^g, lequel^h me mandoit qu'il estoit bien aise de mon arrivée et que j'eusse prins Lectoureⁱ, toutefois que de passer la Dordogne^d, il n'en estoit point d'avis, car les ennemis estoient plus^j forts que nous, et qu'il falloit regarder si nous nous pourrions joindre ave monsieur de Montpensier^k, et après que ledit sieur adviseroit si nous devions combattre ou non. Soudain je me mis en furie, me craignant que^l nous ferions comme à Mirabel ; et fus conseillé des sieurs qui estoient avec moy, d'envoyer pro

a) Lioux — b) qui — c) provision et ne dormist guère le ny toute — d) Dordogne — e) gucyable — f) qui — g) Burie — h) et — i) Lectoure — j) estoient beaucoup plus — k) Montpensier — l) furie et crainte que

1 Anne de Salignac de La Mothe, femme de Jean de Fages, s^r de Fages, capitaine de 100 h. d'armes, qui rendit hommage, le 10 déc. 1545, à l'archevêque de Bordeaux, seigneur de Saint-Cyprien, pour son domaine de Fages [Commune de M. de Saint-Saud.]

2 Anne de Fages, dame de Fages, Coudert, Longueville, Laissac, fille des précédents, dame d'honneur de la reine de Navarre, épousa 1^o par contrat du 18 mai 1523, Joachim de Morlac, d^t M. de Lioux ; 2^o le 15 juin 1570, Jean de Montlezun, s^r de Laissens (cf. p. 193, n. 1). Elle testa le 11 août 1584. Le château de Fages fut pillé plusieurs fois pendant les guerres civiles : en 1567, par d'Assier et Mouvans, ennemis de la « dame dud. chasteau, veufve lors du feu s^r de Lioux », en 1574, en 1587 (Bull. de la Soc. arch. et hist. du Périgord, t. XII, p. 201). Commune de M. de Saint-Saud.

3 Le 8 octobre

tester contre luy ^a s'il ne passoit la rivière, et que je m'allois engager au combat, ce que je ne voulus faire, mais bien envoyay protester par Seignan, homme d'armes de ma compagnie, contre messieurs d'Arné, du Massès et de Charry, maistres de camp, lesquels incontinent allèrent trouver monsieur de Burie et luy dirent ^b que, quand à eux, ils estoient resolus de passer la rivière, et qu'ils ne vouloient point qu'il leur fust reproché devant monsieur de Montpensier, lequel ^c desjà nous tenions pour nostre chef : et quant et quant firent sonner leurs trompettes, et le capitaine Charry mettre les enseignes aux champs. Alors il se prepara de partir. Le capitaine Charry se mist devant, *selon sa coustume*, avec les gens de pied sur la rivière, et promptement fist ^d un pont de charreles, et passa à la haste.

Je n'arrestay point à Saint-Subran ^e, sous Fages, et parlai avec messieurs d'Argense ^f et du Courré, et les ^g priay de monter à cheval, et que j'avois prié ^h monsieur de Burie de venir, qu'il ⁱ falloit combattre dans le midy. Ils me promirent qu'ils monteroient à cheval, mais qu'il falloit qu'ils envoyassent ^j un homme en poste vers monsieur de Burie pour l'advertir. Je dis au baron de Clermont ^k que promptement il fist ^l repaistre ses soldats, et à monsieur de ^m Durfort les Espagnols, et qu'ils me suivissent au passage de la Vezère ⁿ. Et comme je parlois à eux, arriva Seignan, car il estoit party dès la minuict pour aller parler à monsieur de Burie ^o, et me dit qu'il avoit laissé monsieur d'Arné et le capitaine Massès, qui commençoient à marcher, et que le capitaine Charry passoit la rivière. Je me mis devant. Or ^p de Fages ^q jusques au passage de la Vezère ^r n'y a qu'une grand lieuë. Je fus bien tost sur le passage, et trouvay des paysans qui

^a *Leçon du ms. Met omis dans l'éd.*

a) contre de luy — b) dire — c) que — d) se mist — e) Saint-Subran — f) d'Argensse — g) leur — h) mandé — i) venir et qu'il — j) mandassent — k) Clermont — l) lisse — m) Durfort — n) Bozera — o) Hurys — p) et — q) Fages

venoient de leur camp de chercher ^a quelques asnes ^b, que les ennemis leur avoient prins, et me dirent que les ennemis deslogoient de trois ou quatre villages où ils avoient campé ceste nuit-là, où ^c il n'y avoit que demy-lieué. Je passay, et envoyai monsieur de Fontanilles avec trois ou quatre chevaux pour prendre langue la nuit. Messieurs d'Argense ^d et du Courré avoient envoyé le mareschal des ^e logis de monsieur de Randan à la guerre, et se trouvèrent monsieur de Fontanilles et luy. Or ^f le ^g mareschal luy usseura avoir veu desloger le camp et marcher. Et comme Dieu veut aider ou punir les gens ^h, quand il luy plaist, il n'y avoit de là où il estoit deslogé que deux petites lieuës jusques à Ver ⁱ, et de Ver deux petites jusques au passage de la rivière de l'Isle ^j, là où ils avoient fait estat de la passer ce jour-là ; mais pour ce qu'ils voyoient que monsieur de Montpensier ^k estoit à Bregerac ^l avec bie n peu de forces, et monsieur de Burie ^m aux Mirandes, ils ne se voulurent pas ⁿ haster, pour ce qu'ils avoient deux bons logis entre deux, Ver ^o pour les gens de pied et l'artillerie, et Saint Andras ^p et deux ou trois autres villages pour la cavallerie ; et ne sçavoient aucunes nouvelles de moy. *Il leur eust plus vullu s'incommoder pour se mettre en seureté.*

Monsieur de Burie arriva, ayant seulement avec luy deux ^a ou trois chevaux, et me trouva que je parlois avec le mareschal des ^b logis, qui me disoit que les ennemis s'en ^c alloient passer la rivière de l'Isle, ainsi ^d que luy

a) camp de chercher — b) asnes — c) que — d) d'Argense — e) de — f) que — g) ledict — h) aider ou nuire aux gens — i) Ver — j) Montpensier — k) Brageyrac — l) Burye — m) point — n) Burye m'arriva tout seul avec que deux — o) de — p) qu'ils s'en — q) ainsi

1. L'Isle, aff. de la Dordogne, r. d. — Monluc à Saint Sulpice, 11 octobre.
« M. de Duras c'estoict descampé le jour mesmes du lieu où nous la passames, et avoit fait trois lieuës et c'estoict campé à un lieu nommé Bor. »

2. Condrieux, Dordogne, arr. de Périgueux, cant. de Vergt. — La forme *Saint-Andras*, donnée par Monluc, confirme l'ancienne forme de ce nom de lieu, qui est *San Drion* (*Saint-André*). Voir Carles, *Les titulatures et les patrons des diocèses de Périgueux et de Sarlat* (Périgueux, 1854, in-8°, p. 73) et de Gourgues, *Dict. topogr. du département de la Dordogne* (Paris, 1873, in-4°, p. 313).

avoit dit un prisonnier qu'il avoit prins, et des paysans qui venoient de leur camp, et que de là ils s'en alloient en France trouver monsieur le prince de Condé. Alors je dis à monsieur de Burie qu'il se falloit haster de ^a combattre ce jour-là. Il me respondit que monsieur de Montpensier ^b seroit marri si nous ne l'attendions. Je repliquay qu'il ^c estoit si loin de nous qu'à peine nous pourrions nous joindre ce jour là, et qu'il ne falloit pas arrester pour cela à ^d les combattre, et que, si nous les laissions passer la rivière et se joindre avec monsieur de La Rochefoucault ^e, qui les attendoit vers Saint-Jean d'Angely ^f avecques des forces, que ^g le Roy et la Royne auroient tout jamais moins d'estime ^h de nous, n'estant pas dignes d'estre jamais mis au rang des ⁱ gens de bien. « *Je vous respons qu'ils sont à nous; nostre bon ange me le dit.* » Et comme nous estions en ceste dispute, arriva le capitaine Charry, et commençay à decouvrir ses ^j gens, qui descendoient une petite montagne qui venoit sur la Vesère ^k. De l'autre costé je vis aussi venir les cornettes du roy de Navarre ^l et de monsieur de Termes. Je voyois aussi descendre ^m en mesme temps les trois cornettes de monsieur de Burie ⁿ, de Randan et de La Vauguyon. Tout cela me resjouit fort ^o, et dis à monsieur de Burie qu'il falloit tout à coup marcher et nous jeter sur la queue, et qu'au passer de la rivière de l'Isle nous les combattrions. Il me dit qu'il ne tiendrait pas à luy. toutesfois que si monsieur de

^a *Leçon du ms. Ed. : ces.*

a) et — b) Montpensier — c) l'attendions. Alors je luy dis qu'il — d) de — e) La Rochefoucault — f) Jehan d'Angelly — g) forces que le royaume s'en alloit en perdition et que — h) d'estimation — i) de — j) ses — k) Beziers — l) descendre aussi — m) Burie — n) de Lauguyon qui me resjouyrent fort

1 Cf. t. I, p. 335, n. 5. Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre. « Ce vol drent advenir au loing de ceste vallee pour ailer passer la rivière de l'Isle, près Périgueux, et de là s'en alloient en Saintonge se joindre avec M^r de La Rochefoucault pour s'en aller tous ensemble à Orléans secourir M^r le prince de Condé. »

2 Saint-Jean-d'Angely, Charente-Inférieure, ch. d'arr.

Montpensier^a estoit marri ou que les affaires allassent mal, qu'il s'en excuseroit sur moy. Alors je luy respondis, presant beaucoup de gens : « Monsieur, *monsieur*, sanguis ejus super^b nos et super^b filios^c nostros^d ! Que tout le monde charge hardiment sur moy, car je veux porter la roulpe du tout ; j'ay les espaules assez fortes. Mais je vous assure que je seray chargé d'honneur et non de honte, et que plustost y demoureray je le ventre au soleil. » Monsieur de Burie fit signe de la main, disant : « Alons donc, de par Dieu soit ! »

Pendant le baron de Clermont et les Espagnols passèrent^e la Vezère^e, ils^f avoyent l'eau jusques à la moitié de la cuisse. Le capitaine Charry s'en retourna faire passer les siens ; et à^g mesure que les gens de pied passoient, ils se mettoient en bataille dans une plaine qu'il y avoit^h. Les capitaines Arné et Massès vindrent à moy à course de cheval m'embrasser, et tous les gendarmes à leur suite ; messieurs d'Argenseⁱ, du Courré et de Carlus^j pareillement, ayant desjà entendu le^k mareschal^k des logis, que les ennemis n'estoient pas loin de nous, et esperions^l trelous^m que nous combattrions dans trois ou quatre heures. Je me suis trouvé en sept ou huitⁿ autres batailles, et ne vis jamais les capitaines et soldats à pied ny à cheval si joyeux comme ils estoient là, *ce qui augmentoit mon bon presage*. Et pour attendre que tout le monde fust passé et mis en ordre pour combattre, je me mis au long d'une haye, et envoyasmes^o

a) Montpensier — b) super — c) filios — d) passion — e) Bazera
f) qui — g) en — h) d'Argense — i) Charly — j) les — k) mareschalx
l) espéroient — m) trelous — n) cinq ou six — o) mandasmes

1. « Que son sang retombe sur nous et sur nos fils ! »

2. Monluc à Saint Sulpice, 12 octobre : « Le jedy matin nous passasmes la Dordogne et nous assemblasmes au passer d'une autre rivière, nommée la Eze (sic), au deçà de Faiges. » — Monluc à Philippe II, même date : « Et le jedy passasmes deux rivières et fismes six lieues, et nous logeasmes à demi lieu des uns des autres et là où ledit Duras c'estoit retiré ayant misse Sarlat. » — Cf. aussi un récit de la campagne de Vergt, publ. par de Ruble *Jeune d'Albret*, p. 47-48.

chercher un peu de foin à une metairie * près de là, pour faire repaistre nos chevaux, car chacun s'estoit porté un peu ^b d'avoine. Et veux dire la verité, que je ne vis jamais monsieur de Burie ^c si joyeux, qui me faisoit penser que ce dilayement qu'il faisoit, c'estoit plus pour crainte de perdre que pour autre occasion que fust en luy ; car je croy que jamais lascheté ni couardise n'entra en son cœur : car c'estoit un vieux et vaillant cavalier, qui avoit tousjours fait preuve de luy, mais il avoit peur de faillir.

J'envoyay après les ennemis monsieur de Fontanilles et ledit mareschal des logis avec trente chevaux sur leur ^d queue, et ^e moy, qui pouvois avoir quelque quinze sallades de ma compagnie et environ trente gentils-hommes (toul^f pouvoit faire^g de quarante à cinquante chevaux), je dis ^h à monsieur de Burie ^c que je le ⁱ priois de marcher après moy ; et ainsy ^j nous departismes. Monsieur de Fontanilles ^k n'eust pas fait plus haut de demi lieue, qu'il rencontra dans les metairies ^l quelques-uns, qu'ils ^m faillarent en pièces. Il y avoit trois cornettes à la queue de leur camp, qui faisoient leste à monsieur de Fontanilles ^k, et bien souvent leurs troupes faisoient alteⁿ. Je suivois tousjours monsieur de Fontanilles et advertissois du tout monsieur ^o de Burie, le priant de ^p vouloir marcher, et que j'estois à ^q la veuë de leur camp. Et ainsi ^r j'allay tousjours sur la queue des ennemis jusques environ les deux heures après midy. Et m'arriva monsieur de Saint-Genyès ^s, père de monsieur d'Audaux, lequel ^t monsieur de Burie m'envoyoit ^u pour sçavoir de

a) mesterie - b) petit - c) Burye - d) la - e) queue des ennemis et - f) gentilhommes que tout - g) estre - h) et - i) luy - j) ainsi n - k) Fontanilles - l) mesteries - m) et les - n) leur camp faisoit alte - o) tout à monsieur - p) priant tout jour de - q) j'estois tout jour à - r) ainsi - s) que - t) Burye le m'envoyoit

1) Jean de Contaut, s^r de Saint-Geniez, baron de Badefol, plusieurs fois cité dans les lettres de Monluc (éd. du Buisle, t. V, p. 161, 180, 196). Tué devant La Rochelle le 14 décembre 1573. épousa François d'Audaux.

mes nouvelles et me faire part des siennes il^a estoit encore en la plaine de la Vezère^b, où j'avois^c laissé le camp tout en bataille. Il^d me dit prou de choses, de sorte que ma joye tourna bien tost en fascherie. Je priay ledit sieur de Saint Genyès vouloir retourner devers luy, ce qu'il ne voulut^e faire, car il ne me vouloit abandonner. Je le tiray^f à part, et arrestasmes tous deux de^g parler aux capitaines à pied et à cheval *et leur dire ce que nous pensions*^h qui serviroit pour les faire marcher. Et s'en retourna ainsiⁱ, et les^j trouva encores là; et, après l'avoir tiré à part, luy dit ce que nous avions arrêté, luy et moy^k, lequel se resolut alors de partir. Et voudrois donner ceste louange audit sieur de Saint-Genyès d'avoir esté cause que la bataille se donna. Et ainsi^l marcha après moy, avec deliberation qu'il logeroit à Saint-Alvère^m avec tout le camp.

Au-dessus de Saint-Alvèreⁿ demi-quart de lieue, y a dix ou douze maisons qui tiennent logis pour les passans, mesmement pour les marchans traficquans, car c'est un grand passage venant de Périgueux^o à Bergerac^p. Comme^q j'y fus arrivé, je me joingnis^r avec monsieur de Fontanilles, et me monstrarent que le camp se logeoit au delà d'un petit ruisseau^s, dans des villages que nous voyons. Et fusmes d'opinion de repaistre nos chevaux, car nous y trouvames du foin et de l'avoine; mais nous n'y trouvames que quelques povres femmes, car les paysans s'en estoient fuis, ayant entendu leur venue. Et comme nos chevaux eurent repeu, tenant tousjours la bride de son cheval chacun au bras, vint un serviteur de monsieur de

a) pour me demander ce qu'il avoit affaire et qu'il — b) Bazers — c) je l'assis — d) et — e) vouloit — f) tiray — g) deux à part de — h) pensions — i) ainsi — j) le — k) luy et moy arrêté — l) Albère — m) Périgueux — n) Brageyrac. Et comme — o) joignay

1. Saint-Alvère, Dordogne, arr. de Bergerac, ch. 1 de cant.

2. Ces maisons étaient sur le grand chemin de Périgueux à Bergerac, par Cendrieux, Saint-Laurent-des-Bâtons et La Monzie-Montastruc, marqué sur les cartes de Cassini et de Belleyne.

3. Le Caudou, affl. de la Dordogne, r. d.

Saint Alvaire^a, qui avoit accompagné deux neveux dudit sieur et le jeune Bordet à leur camp; et nous dit que l'artillerie et les gens de pied se campoient à Ver^b, qui est un grand bourg, et monsieur de Duras avec la cavallerie à Saint-Andras^c, près de nous une petite demie lieuë, et nous monstra les villages (nous^d voyons qu'il y avoit trois cornettes de gens à cheval, et au deçà, tout auprès du ruisseau, y estoient logés les capitaines Salignac^e, Moncaut^f et un autre, il ne me souvient du nom, qui pouvoient avoir vingt ou vingt cinq^g chevaux), mais que le village où estoient les trois cornettes estoit à moins de deux arquebusades de ladite maison, et qu'il avoit laissé ledit Salignac, qui preparoit^h à souper pour le jeune Monferrandⁱ, dit depuis *Langoiran*^k, le Puch de l'ardillan^j et cinq ou six autres, lesquels il avoit laissé qui chassoient en^k une campagne près de là, ayant des oyseaux. Vous pouvez penser s'ils estoient de loisir, et si c'estoit marcher en gens de guerre, veu qu'ils avoient les ennemis si près. Je luy dis s'il nous y voudroit mener; il me dit qu'ouy. Et tout à coup montasmes à cheval, et baillay à monsieur de Montferrand^l la moitié de la troupe.

a) Albayre — b) Ver — c) Andras — d) villages que nous — e) Moncaup — f) qui — g) quatre — h) preparoit — i) Montferrand — j) Pardenhan — k) à

1. Bertrand de Lostanges, fils de Jean de Lostanges et de Marie de Salignac, marié le 23 janv. 1560, sieur de Saint Alvaire, du Puy d'Arèges, Paillé le 4 oct. 1562, chevalier de l'ordre, vivait encore en 1580, épousa (1536) Marie de Montberon [Communiqué de M. F. Vinlry].

2. Cité aussi par l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 936). — Cf. p. 470, n. 4.

3. Jean de Moncaut, cité aussi par l'*Hist. eccl.* (t. III, p. 143), comme ayant été pris à la bataille de Duras. Il avait pris part à la défense de Montauban, en mai 1562. Revenu à Montauban à la paix, il s'employa activement pour conjurer les représailles du parti catholique. [R.]

4. Guy de Montferrand, fils cadet de Charles de Montferrand et de Francoise d'Aydie, surnommé Langoiran, se convertit de bonne heure à la Réforme, prit part sous Duras à la première guerre civile en Guienne, à la seconde sous Condé, fut condamné à mort deux fois par le Parlement de Bordeaux, (28 juillet 1562 et 4 avril 1564), échappa au massacre de la Saint-Barthélemy, guerroya en Périgord et en Agenais avec Geoffroy de Vivant, prit Périgueux par surprise (1571), fit sa soumission le 29 mai 1577 et mourut en avril 1591 (Communiqué, op. cit., p. xxxix-xlii).

5. Cf. t. I, p. 389, n. 3.

pour aller donner dans la maison, et moy je me jeterois avec le demourant entre le bourg, où estoient les trois cornettes, et la maison. Et ne voulus point advertir monsieur de Fontanilles^a, qui estoit au bout du village, en une maison séparée, pour ce que je voulois que la compagnie demourast toute la nuit à cheval, et ainsi^b nous acheminasmes. Et comme nous fusmes auprès de la maison, ils ne pensoient point qu'il y eust ennemi à deux lieus de là. Monsieur de Montferrand^c donna dans la closture de la maison, et de prime arrivée print Salignac et Moncaut^d, et forçarent une chambre basse, là où se retirarent quelques uns, et tuarent ce qui^e se trouva dedans^f. Monsieur de Cancon^g estoit avec moy. Le serviteur de monsieur de Saint-Alvère^h me dit que je me retirasse, et que les trois cornettes qui estoi[en]t au village estoient des meilleurs de leur camp, car c'estoit la troupe de monsieur de Torsⁱ, qui estoit venu avec le capitaine Bordet. Je le creus et nous retirasmes au mesme logis.

Et trouvasmes que monsieur de Burie avoit passé^j, s'allant loger à Saint-Alvère^k, et le camp passoit à la file. J'arrestay les cinq enseignes que j'avois à Lectoure^l et les Espagnols mutinez, et les logeasmes pesle-mesle parmi nous. De chair, de vin et de chastaignes nous en trouvasmes assez; je recouvray quelques^m grands pains noirs qu'ilsⁿ font en ce pays-là, et les baillay aux Espagnols. Puis m'en allay sans descendre trouver monsieur

a) Fontanilles — b) ainsi — c) Montferrand — d) Moncaup — e) que
f) Cancon — g) Albavre — h) Tor — i) Albère — j) Lectoure — k) certains
— l) qui

1. Montuc à Saint-Sulpice, 17 octobre 1562. « Et sur l'entrée de la nuit je allay prendre dedans leur camp un capitaine de leurs gens à cheval et un lieutenant et dix sept ou dix huit prisonniers que je surpris en une maison escartée ».

2. Cité dans une lettre d'Antoine de Noailles au duc de Montpensier, 11^{er} septembre, comme faisant partie des sept cornettes de cavalerie et des gens de pied qui sont en Périgord avec le capitaine Bordet (L. de Larroque, *Antoine de Noailles à Bordeaux*, Bordeaux, 1878, in 8°, p. 70.)

3. Burie avait passé la Louyre, affl. de la Dordogne, r. d.

de Burie, et n'amenay que monsieur de Monferrand, qui amena le capitaine Salignac^a, qui estoit son prisonnier : et lequel trouvoy logé au chasteau de monsieur de Saint-Alvère^b, et luy dis : « Monsieur, j'ay prins un de vos grands mignons du temps passé, le capitaine Salignac^a, que voycy. » Il me demanda où je l'avois prins ; je luy dis que c'estoit dans le camp des ennemis. Il pensoit que le camp fust à trois lieues de là, vers le passage de la rivière de l'Isle, et me demanda où estoit leur camp. Je luy dis qu'il estoit tout auprès de nous, et que nous estions campez pesle-meale. Alors il me sembla qu'il le trouva^c estrange, et luy dis ces mots : « Monsieur, il faut que vous monstriez^d que le proverbe de nos anciens^e est veritable, que jamais un bon cheval ne devint rosse^{ff}. Par ainsi^f résolvez-vous à combattre demain matin, et mandez à toute la gendarmerie (laquelle^g n'estoit pas encore descendue) qu'ils^h repaissent la bride en la main, et que personne ne se desarme ; car nous sommes si prez que ne pouvons reculer le combat. » Et apperceus en disant cela monsieur de Saint-Alvère^b, et luy dis qu'il fistⁱ venir le serviteur qu'il avoit baillé à ses nepveux pour les ramener au camp des ennemis, car il estoit demeuré bas à l'entrée du chasteau, ce qu'il fist. Et comme il fust venu, je luy dis qu'il dist à monsieur de Burie où estoit logé leur camp, lequel luy dit lieu pour lieu. Alors monsieur de Saint-Alvère^b luy dit : « Vous estes logé à quatre arquebusades les uns des autres, sauf l'infanterie qui est à Ver^j, là où il y a une lieue et demie d'icy à Saint-Andras^j, où est monsieur de Duras, qui tient jusques auprès d'icy. » Alors monsieur de Burie dit : « Je voy bien que nous sommes engagez à une bataille, mais puisqu'il est ainsi^f, il le faut boire et combattre. » Et vis qu'il

^a *Legon du ms. Ed. auteurs.* — ^{ff} *Legon du ms. Ed.* ne se rend.

^a) Salignac — ^b) Albère — ^c) trouvoit — ^d) montrés — ^e) ainsi
^f) que — ^g) qui — ^h) listo — ⁱ) Bern — ^j) Andras

se resjouit, de quoy je fus fort aise, et luy dis en l'embrassant ces mots : « Monsieur, si nous devions mourir, nous ne pourrions plus honorer nostre mort que de mourir en une bataille, faisant service à nostre Roy. » Il me respondit : « C'est la moindre peur que j'aye : pour moy ce n'est rien, mais je crains la perte du pays. » Je^a le priay qu'à la pointe du jour tout le monde fust à cheval, et qu'il falloit dire comme l'Italien : « Qui assalta^b vincc^c ». Et sur cest arrest luy donnay le bonsoir, et m'en retournay à mon quartier, le laissant bien resolu au combat.

Toute la nuict nous demeurasmes armez et nos chevaux sellez; leurs sentinelles et les nostres s'oyoient les uns les autres. Nous fusmes au poinct du jour^d à cheval, et envoyay^e veoir si monsieur de Burie estoit prest, et que son chemin estoit de passer où j'estois. Il me manda qu'il s'acheminoit^f tout incontinent que le camp seroit prest à marcher. Et cependant je marchay droict à Saint-Andras^g, et trouvoy que monsieur de Duras estoit deslogé et estoit à Ver^h. Je mis monsieur de Fontanilles avec vingt-cinq chevaux devant moi, et luy dis qu'il fist alleⁱ à l'entrée d'un petit bois qui est au-dessus de Ver^h et que je^j ferois^k alle^l à un petit village^l, quatre ou cinq arquebusades au deçà, attendant monsieur de Burie. Monsieur de Duras ne se hastoit aucunement, et pensoit que le camp fust encores sur la Vézère^m et que ceux là qui avoient prins le soir Salignac estoientⁿ des coureurs. Monsieur de Fontanilles me manda qu'il avoit envoyé deux sallades decouvrir, lesquelles luy avoient rapporté que leur camp estoit tout

a) et — b) assalton — c) vence — d) manday — e) s'achemineroi. —
f) Andreas — g) Ber — h) halton — i) que moy je — j) faisons — k) Bezen —
l) Salignac c'estoient

1. « Qui attaque est vainqueur. »

2. Le vendredi 9 octobre

3. Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre. « Le vendredi matin ilz se sarrarent tous en ce villaige de Ber. »

4. Il s'agit de Veyrines, Dordogne, arr. de Sarlat, cant. de Domme, à l'est de Vergt.

en bataille dans les prés de Ver^a. Je manday à monsieur de Burie de se haster et faire haster quatre pièces de campagne qu'il menoit, ce qu'il fist. Et comme je fus adverly qu'il estoit à demi-mil de moy, je marchay droit à monsieur de Fontanilles, où^b les trois compagnies de gens d'armes, *sçavoir est* celle[s] de monsieur de Burie, de messieurs de Randan et de La Vauguyon^c se mirent devant pour se joindre à moy, mais ils faillirent le chemin et allèrent droit à la veuë de Ver^a par des chastaniers, et pensoient que je fusse desjà à Ver^a, et ne se donnarent garde^d qu'ils se trouvarent sur les bras des ennemis, ayant une compagnie d'argolets que le capitaine Pechié^e de Perigort commandoit. Et comme je fus au bout du bois, je dis à monsieur de Fontanilles qu'il s'avauçast, ce qu'il fit; dont bien nous en print, car il arriva^f à point nommé sur une cargue que le capitaine Bordet^g fit sur les trois compagnies, avec cent ou six-vingts chevaux, tous lanciers. Et comme les argolets du capitaine Pechié^e virent venir la cargue, ils se mirent en fuite presque dans les trois compagnies. La cargue fut si rude qu'une fois toutes les trois compagnies estoient esbranslées. Monsieur d'Argence se remarqua fort là, et me dit-on que sans luy tout avoit prins la fuite^h. Monsieur de Fontenilles^k, avec vingt-cinq lances seulement qu'il avoit, donna de cul et de teste, et firent reprendre la fuite^l aux ennemis par adventure trois cens pas; puis après ils firent alte^m, et les nostres aussiⁿ. J'arrivay sur

a) Heru — b) et — c) Labauguyon — d) Ber — e) donnarent de garde — f) Pechie — g) va — h) Bordet — i) Pechie — j) cargue — k) Fontenilles — l) cargue — m) hallo

1. Elie de Saint-Chamans, comte du Peschier, fils de Hugues de Saint-Chamans et de Marguerite de Cornil, marié en 1570, gouverneur de Thouanne et de Maricmbourg (1553), capitaine de cheval-légers (1562), enseigne à la compagnie de Loze (avril 1563-18 janv. 1564), lieutenant à la comp. de Limeuil (janv.-31 déc. 1568), chevalier de l'ordre (18 mai 1568), mort avant le 13 avril 1576, épousa (9 sept. 1549) Jeanne de Hautefort (F. Vindry, *Dict.*, p. 469).

2. Burie et Monluc au roi, 9 octobre. « Nous leur avons tellement atqué l'escarmolche, qu'ilz ont esté constrainctz habandonner ledict logis et gagner

cela, et les ennemis se mirent dans leurs autres troupes de gens à cheval. Il y eut là plus de vingt^a lances rompues^b, et à ceste cargue tout le camp des ennemis fist alte^c. Je prins monsieur de Montferrand^d tout seul, et allay recognoistre les ennemis tout à mon aise; et vis qu'ils commençoient à s'acheminer les tambours^e sonnants, et ris qu'ils avoient laissé à main gauche en un arrière-coin des arquebusiers à pied et à cheval, et à main droite en un petit bois des arquebusiers à pieul.

Cependant monsieur de Burie arriva^f. Je^g luy dis tout ce que j'avois vu, le priant de faire avancer ses quatre pièces sur le bord d'un fossé, et qu'il fist^h tirer à l'arrière-coin; ce qu'il fit, *trouvant mon avis bon*ⁱ. Je dis à monsieur du Massès qu'il se jettast à main droite, du costé d'une petite montée qu'il y a, et fis mettre la compagnie du roy de Navarre et la mienne à main gauche, tirant à l'arrière-coin, comme fis aussi les trois compagnies de monsieur de Burie, de Randan et de La Vauguyon^j, au milieu dans le pré^k. Monsieur de Burie commença à faire tirer. Et comme cest ordre fut mis, voici arriver tous nos gens de pied ensemble, les Gascons devant et les Espagnols après, à quatre vingts ou cent pas les uns des

^a) de quatre vingt; ^b) lances de rompues — ^c) haltou — ^d) Ferrand — ^e) laborins — ^f) arriva — ^g) e. ^h) lisse — ⁱ) Vauguyon

un vallon fort beau, qui avoit environ deux mille pas de largeur. Et volant le lieu assés à propos pour faire combattre vostre gendarmerie, monsieur de Montluc avec sa compagnie, celles de messieurs de Randan et La Vauguyon et la mienne et quelques harquebusiers à cheval, jusques au nombre de quatre vingtz ou cent, les a fort bien ataqués. » (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XLIII, p. 267) Montluc à Saint Sulpice, 12 octobre. « Je les attaquai sur leur desloger l'escarmouche et redde qu'ilz furent contrainctz s'arrester, l'escarmouche fut grande » — (*cf. Hist. eccl.*, t. II, p. 938).

1. Burie et Montluc au roi, 9 octobre. « Et m'en ayant adverty, moy, Barbe, me suis arhemyné avec la compagnie du roy de Navarre et celle de feu monsieur le marochal de Termes, ensemble toute l'harquebuzerie et quatre pieces d'artillerie. Et y estant arrivé nous avons delibéré de les combattre, et après avoir faict tirer une volée de ladite artillerie, nous avons mis vostre gendarmerie au gallop, laquelle a donné sur eux le plus bravement et furieusement que nous ayons jamais veu. »

2. Montluc à Saint Sulpice 12 octobre. « Je fis quatre escadrons de nostre gendarmerie et ung de harquebusiers à cheval, et nous presentames les uns devant les autres. »

autres. Je vins aux Espagnols, et parlay * au sieur Louis de Carabajac ^b et à toute leur troupe le moins mal que je peus en espagnol, car pendant les guerres j'avois retenu quelque peu de leur langage. Vous, messieurs, qui avez le moyen et qui voulez pousser vos enfans, croyez que c'est une bonne chose de leur faire apprendre, s'il est possible, les langues estrangères, cela sert fort, soit pour passer, soit pour se sauver, soit pour negotier. Et pour leur gagner le cœur, je parlay donc à eux en ceste manière : la nuit j'y avois rêvé, et ay eu ce don de Dieu, encore que je ne sois pas grand clerc, de me sçavoir bien exprimer quand j'en ay eu besoin :

« Souvenez-vous, mes compagnons, tels vous puis-je appeler puisque nous combattons sous mesmes enseignes, souvenez-vous de la belle et grande reputation dont vostre nation s'est faillie remarquer par tout le monde, ayant eu si souvent tant de belles et grandes victoires, tant contre les Turcs, Mores et barbares, que contre les chrestiens. Vous nous avez fait souvent sentir que vaut l'infanterie espagnole, laquelle parmi toute celle du monde tient le premier lieu. Puisque Dieu a voulu que nous, qui estions n'a pas trois jours ennemis, combattons sous mesme bannière, faulles prouver que l'opinion que nous avons eue de vous n'est pas vaine. Les soldats françois auront l'œil sur vous ; ils desirent vous derancer. Faültes à qui mieux mieux, autrement pour jamais vous deshonorerez la nation espagnole. Le Roy, vostre maistre, sçachant le droict que vous aurez fait, vous en sçaura meilleur gré que si vous combattiez pour luy-mesme : car c'est pour la querelle de Dieu, c'est contre les Louterannous, qui vous mettront en mille piéces, si vous tombez entre leurs mains. Que si ceste seule occasion ne vous semond d'aller de bon cœur et allegrement au combat, il n'y a rien au monde qui vous doive enfler le cœur. Il me semble que, si je combatois dans les Espagnes, que mes bras se roidiroient au double. Vous estes mes com-

*) dis — b) Loys de Carabajac

jaignons en France, qui se resjouit de vostre venue, qui attend de vostre secours beaucoup de bien, et qui nous fait esperer que quelque jour ces deux grands royaumes, joints ensemble, iront jeter le Turc de son siège. Or sus donc, mes compagnons, sus aux armes ! Si ce n'estoit que je ne veulx desrober l'honneur au seigneur don Loys, je me mettrois à la teste de vostre bataillon, la picque au poin[g], pour vous remanier les mains ; mais je n'en seray pas fort esloigné, pour voir si vous avez retenu ce que vos pères vouloient faire, comme j'ay veu en Italie, Piemont, Rossillon et l'onclurabie. Il me tarde que le jour de demain ne soit arrivé, afin d'avertir nostre Roy et le vostre du bon devoir que vous aurez fait contre ceux qui sont cent fois pires que les Mores de Barbarie, ayant rompu les croix, les autels et volu les eglises de Dieu, basties par nos uncestres, et dont je m'assure que vous ferez la vengeance. No quieren vuestros mercedes nos otros que hermanos y compañeros por todas las fuerzas vuestras, por honra de Dios y protection del Rey Christianissimo, hermano del Rey Catholico¹. » Alors le seignor don² Loys me dit : « Crea vuestra merced que nos vemos bien a pelear del primero hasta el postrero, y quanto veremos una gota di sangre nellox cuerpos Nos tarda el tiempo que non veíamos a las manos contra los hereges². »

a) espagnol qu'il leur souvint de tant d'honneur que la nation espagnolle avoit gagné tant contre les Turcs que contre les crestiens et que, s'ils ne faisoient aujourd'huy bien, ils se deshonoreront pour jamais et feront grand tort e) dix (sic, honneur à toute la nation espagnolle, et que, s'ils combattoient bien aujourd'huy pour le service de nostre Roy, que le roy d'Espagne le ir en sei liro t me leur gré et les en ont meritoit plus que si rombatton, pour luy mesmes, et, d'autre part, qu'ils recevroient de toutes les Espanhes grand honneur et louange pour eux et pour les leurs à jamais, et que, si ceste occasion ne leur donnoit couraige de combattre, toutes celles que jamais leur seroient presentes ne leur auroient donner tant de louange qu'ils pardroient de reputation en ceste-cy. Alors - b) don

1. Lire : « No quieren Vuestros Mercedes que nosotros siamo hermanos y compañeros por todas vuestras fuerzas por honor de Dios y protection del Rey Christianissimo, hermano del Rey Catholico ? » (Vos Grâces ne veulent-elles pas que nous soyons frères et compagnons, de toutes vos forces, pour la gloire de Dieu et la defense du Roi très chrétien, frère du Roy Catholique ?)

2. Lire : « Crea Vuestra Merced que tenemos bien que pelear del primero hasta el ultimo, y quanto tendremos una gota de sangre en los cuerpos Nos

Lors je ^a les priay tous ^b en ^c signe d'alegresse de lever la ^d main, ce qu'ils firent, après avoir baisé la terre.

Puis retournay aux Gascons, et dis à monsieur de Charry qu'il remonlast à cheval, et que je voulois qu'il menast tous les arquebusiers à cheval au ^e costé gauche de moy, afin de les faire descendre à l'heure que je le commanderois, ce qu'il fist ^f. Et alors je fis une remonstrance aux Gascons, et leur dis qu'il y avoit une dispute de longue main entre les Espagnols et les Gascons, et qu'il falloit à ce coup en *vuider le procez commencé il y a plus de cinquante ans* c'estoit que les Espagnols disoient qu'ils estoient plus vaillans que les Gascons, et les Gascons qu'ils en estoient plus que les Espagnols; et que, puisque Dieu nous avoit fait la grâce de nous trouver en ceste occasion *en mesme combat et sous mesmes enseignes*, qu'il falloit que l'honneur nous en demeurast. « Je suis Gascon; je renie la ^e patrie et ne m'en diray jamais plus, si aujourd'huy vous ne gagnez le procez à force de combattre; et vous verrez que je seray bon advocat en ceste cause. Ils sont bravaches, et leur semble qu'il n'y a rien de vaillant qu'eux au monde. Or, mes amis, monstrez-leur ce que vous sçavez faire; et, s'ils frappent un coup, donnez-en quatre. Vous avez plus d'occasion qu'eux, car vous combattez pour vostre Roy, pour vos autels, pour vos foyers. Si vous estiez vaincus, outre la honte, vostre pays est perdu pour jamais, et, qui pis est, vostre religion. Je m'assure que je ne seray pas en peine de mettre la main dans les reins

a) dit que je m'assurasse qu'ils combatroient jusques au dernier du
le ir vye. Si ir quoy je b) priay à tous c, tous que en d) signe de joye
ils levassent la — e) à — f) leueurast et que j'estois Gascon et que je
renvoyais la

tarda el tempo que non vengamos a las manos contra los creyes »
(Que Votre Grâce s'assure que nous sommes prêts à combattre du premier
jusqu'au dernier et tant que nous aurons une goutte de sang dans le corps.
Le temps nous paraît long de n'en pas venir aux mains avec les hérétiques.)

1 Dans leur rapport au roi, daté de Vergt, le soir de la bataille, Montluc
et Burie font l'éloge de Charry et demandent pour lui les amendes et con-
fiscations d'un des principaux séditieux fa les prisonniers, Jacques la Veille, dit
le Boscq (Arch. hist. de la Gir., t. XLIII, p. 265).

de ceux qui les montreront à nos ennemis, et que vous ferez tous vostre devoir. Ce ne sont que gens ramassez, gens qui ont desjà accoustumé d'estre batuz, et qui ont desjà peur d'avoir les bourreaux sur les espaules, lunt la conscience les accuse. Vous n'estes pas ainsi, qui combattez pour l'honneur de Dieu, service de vostre Roy et repos de la patrie. » Sur quoy je leur commanday que ^a tout le monde levast la main sur ceste opinion, ils la levarent et commencarent à crier tous d'une voix : « Laissez-nous aller, car nous n'arresturons jamais que nous ne soyons aux espées », et baisarent la terre. Les Espagnols s'acostarent des nostres. Je ^b leur dis qu'ils marchassent seulement le pas, sans se mettre hors d'aleine. Je m'en courus à la gendarmerie, troupe à ^c troupe, et les ^d priay de s'acheminer seulement le petit pas, leur disant : « Ce n'est pas à vous, messieurs, à qui il faut par belles remonstrances mettre le cœur au ventre. Je sçay que vous n'en avez pas besoin. Il n'y a noblesse en France qui esgalle celle de nostre Gascogne. A eux donc, mes amis, à eux, et vous verrez comme je vous suyvray »

Monsieur de Burie monta lors sur un grand cheval, s'estant ^e armé derrière ^f l'artillerie ^g. Je luy dis que, s'il luy plaisoit de marcher devant les gens de pied avecque l'artillerie, les trois compagnies luy seroient à costé, et il feroit la bataille : ce qu'il m'accorda promptement. Et, à la verité, je ^h ne luy vis jamais faire si bonne mine, ny monstrier plus belle resolution pour venir combattre. Il ⁱ ne me contredit jamais en aucune chose, tout ainsi que si j'eusse tenu sa place : et me dit-on qu'il avoit dit : « Cest homme est heureux, laissons le fuire. » Et comme toute l'armée ^j commença à marcher en cest ^k ordre, je courus au galop, monsieur ^l de Montferrand ^m et le sieur de

^a) combattre et que — ^b) et — ^c) et — ^d) leur — ^e) et c'est dit — ^f) dernier — ^g) la grand artillerie — ^h) verité dire je — ⁱ) et — ^j) tout le camp — ^k) ceste — ^l) le sieur — ^m) Montferrand

Gazelles^a, qui est de la maison de Mongairal^b, et à present chevalier de l'ordre, avecque moy ; et n'arrestay que je ne fus à moins de trante ou quarante pas de cinq ou six chevaux qui estoient sous un arbre. Le^c sieur^d de Puch de Pardillan^e m'a dit depuis que c'estoit monsieur de Duras, le Bordet et luy, le capitaine Peyralongue^f et un autre, du nom duquel ne me souvient. Ledit^g capitaine Peyralongue^h estoit leur maistre de camp de gens de pied. Et à la cargue que le capitaine Bordet avoit fait, ils avoient prins un archer de la compagnie de monsieur de Randan, et le menarentⁱ prisonnier tout auprès de cest^o arbre, et luy donnarent deux pistollades de sang froid. Et n'estant point encore mort, le capitaine Peyralongue^h luy demanda qui estoit en nostre camp et qui commandoit. Alors il luy dit que j'estois arrivé et que je commandois, *se remetant monsieur de Burie sur moy, sçachant bien qu'ils en seroient en frayeur*. Il s'en alla à monsieur de Duras, qui^b estoit sous cest arbre, à dix pas de l'archer, lequel y vint et luy demanda si j'estois à nostre camp. et luy dit qu'ouy, et que j'estois arrivé le soir devant, ayant prins Lectoure^j, dont ils furent esbahis^k. Alors ils tournarent tout court à leur troupe.

^a *Leur du ms. Ed. Capellen.*

^a) dont — ^b) monsieur — ^c) Pardillan — ^d) Peyralongue — ^e) autre que ne me souvient de son nom. Ledit — ^f) menant — ^g) d'este — ^h) Duras. M^r de Duras qui — ⁱ) Lectore

1 Cf. t. I, p. 20. Il avait été pris, porteur de dépêches de Burie et Montluc, en août (Montluc à la reine, Agen 29 août, éd. de Rulhié, t. IV, p. 149). En février 1569, il défit, en compagnie de Madaillan, une troupe de huguenots près d'Eyinet (Montluc au roi, 5 février 1569, *ibid.* t. V, p. 150).

2 François d'Auber, s^r de Peyralongue, 2^e fils d'Arnaud d'Auber et de Catherine de Madaillan, mariés en 1513, gouverneur de San Michele (7 sept. 1560), Lentalo (8 mai 1562) ou il capitula (1568), capitaine de 300 hommes de pied (10 juill. 1565). (Communication de M. F. Vindry.)

3 Montluc à Saint-Sulpice, 11 octobre. « M^r de Duras n'avoit jamais entendu que je fusse arrivé au camp et pensoit encores que je fusse devant Leytonre, Jacques au matin qui me congneurent à l'escarmouche, ainsi que je commençoy, et par ung de noz gens qui n'estoit encore achevé de mourir, qu'ilz avoient prins à l'escarmouche, qui fut cause qu'ilz n'avoient pas fait grand diligence à faire chemin, estant asseurés que led. s^r de Burie, avec si peu de forces, ne les eust ausé atacar. »

qui n'alloit que le petit pas et n'estoit pas encore hors des prairies, et cogneus qu'à leur arrivée leurs gens de pied commençarent à doubler le pas. Et dis à monsieur de Montferrant^a : « Voyez vous ces cinq chevaux qui estoient sous l'arbre ? ils sont courus faire avancer de cheminer leurs gens. Voyez vous comme ils allongent le pas ? » Et alors je tournay au galop à la troupe où estoit monsieur d'Argense^b, et luy dis ces mots : « O monsieur d'Argense^b, mon compagnon, voilà nos ennemis en peur ; à peine de ma vie, la victoire est nostre. » Et criay tout haut : « O gentilshommes, ne pensons à autre chose qu'à tuer, car nos ennemis sont en peur, et ne nous feront d'aujourd'huy teste. Allons seulement hardiment au combat, car ils sont à nous, *cent fois j'ay essayé le mesme, ils ne veulent que couler*^c. » J'e embrassay les capitaines, puis courus au capitaine Massès et luy en dis autant. Puis retournay au capitaine Arné et aux gentilshommes qui estoyent sous ma cornette, estans^d venus avecque ma compagnie, et commençâmes à marcher au grand pas et demy-trot. Je courus encore vers les ennemis, *estant tout en sueur*, n'ayant que monsieur de Montferrant^e. Et comme je fus près d'eux, je voyois la mine^f qu'ils tenoient, qui estoit d'avancer fort le pas, pensant gagner une petite montagne qu'il y avoit ; et d'autre part je voyois venir les nostres en furie. Je voyois leurs cornettes de gens à cheval : les uns alloient, les autres tournoient. Je voyois trois ou quatre chevaux parmi les gens de pied, et / cognoissois bien à leur façon qu'ils faisoient haster leurs gens. Alors je tournay aux nostres, et leur commençay à crier : « Voiles-là en peur, voiles-là en peur, pre

^a) Montferrand — ^b) d'Argense — ^c) et — ^d) qu'estoient — ^e) comme — ^f) que je — ^g) peur, mes amys, voiles

1 L'Hist. eccl. reproche à Duras d'avoir commis la faute de « faire sa retraite à la teste d'un camp ». C'était ce qui avait perdu le connétable à Saint-Quentin, Strozzi à Marignano

non-les au mot, mes compagnons, prenons les au mot, afin qu'ils ne s'en dedissent *Ce sont des poltrons ; ils tremblent seulement de nous voir.* »

Je^a manday à monsieur de Burie^b qu'il laissast là l'artillerie^c, et qu'il s'avancast pour se jeter dans l'escadron de trois compagnies, et commençâmes à aller au^d grand trot droit à eux. Aucuns me crioient d'attendre les gens de pied ; mais je respondois qu'il ne leur falloit pas laisser gagner la montagne, car là ils nous feroient teste et combattoient à leur avantage. Il me^e souvenoit toujours de Targou, où ils nous^f avoient fait teste sur la montagne, et fallut que nous les combatissions de bas en haut, que, s'ils fussent descendus nous combattre, nous estions deffaits. Nos gens de pied faisoient bien toute la diligence que gens de pied pouvoient faire. Et comme ils virent qu'ils ne pouvoient gagner la montagne, ils r'alièrent^g mil ou douze cens vieux soldats qu'ils avoient à leur artillerie (c'estoient^h ceux-là qu'ils avoient laissé à l'arrière-coin où monsieur de Burie avoit fait tirer), et alloientⁱ ainsi^j le grand trot, toutes les troupes coste à coste. Et comme nous fusmes à deux cens pas les uns des autres, je commençay à crier « Cargue ! cargue ! » Je^k n'eus si tost fait^l le cry que nous voilà tous pesle-mesle dans leurs gens de^m pied et gens à cheval, sauf le capitaine Massès, car, comme il vist tous leurs gens renversez, il voyoit une grande troupe bien près de la montée qui ne bougeoit, qu'estoient ceux que j'ay dit à l'artillerie, et ne charges jusques à ce qu'il fust auprès d'eux, et alors il donna dedans. Monsieur de Montanilles, qui r'aliaⁿ quelques uns, s'y trouva ; et là furent tous deffaits, et l'artil

a) et — b) Burie — c) le — d) avantage et nous au desavantage ; et me — e) Targou, q. i. pour — f) rebrent — g) artillerie et estoient — h) dans — i) ainsi — j) et — k) et — l) n'en, jamais fait — m, a — n) relia

r. D'après la lettre, déjà citée de Montre à Philippe II, les deux armées étaient si près l'une de l'autre que l'artillerie ne put tirer.

lerie prise¹. Nous executâmes la victoire tout au long de la plaine et par les vignes. Il s'en jella force² dans un bois à³ main gauche⁴, et montoient sur les chastaigners : les⁵ Espagnols et les Gascons leur⁶ tiroient comme ceux qui tirent⁷ aux oiscaux. Il me servit d'estre bien armé, car trois picquiers me tenoient enfermé et *bien en peine*, mais le capitaine Barathau le jeune⁸ et deux autres me desengagèrent⁹, et y eut ledit Barathau son cheval tué, et le mien blecé au nez et à la teste de coups de picque, car mon cheval m'avoit porté dans leur bataillon, et n'avois cogneu jamais¹⁰ qu'il eust mauvaise bouche *que ce coup-là qu'il me cuida faire perdre*¹. Les capitaines Arné² et Bonnevin³ y furent blessez tout contre moy. Cela⁴ fust cause

¹ *Leçon du ms. Ed.* Arné et Bourdillon.

a) jeta à force — b) bois et à — c) chastaigniers q. s. les — d) les — e) lire — f) deschargèrent — g) jamais cogneu — h) moy et cela —

1. Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre : « Comme M. de Burye s'attendoit à gagner ung lieu pour s'aider de nostre artillerie, je recongneuz leur faison de si près qu'il nous sembla que leurs gens à cheval nous volloient faire teste de leurs gens de pied, car ils se houlèrent de devant la bataille et ce mettoient au coulé gauche. Et, en faisant cela, je congneuz bien qu'ilz s'ombarrassoient, et tout mecontinent leur fis la charge avec toutes les cinq troupes, sans attendre que nos gens de pied se puissent joindre au combat, foris les capitaines qui estoient à cheval. Et eulx, voyant ceste charge, n'eurent temps de ce remettre en bataille et prindrent la charge, et nous layssarent en proye tous leurs gens de pied, qui fut tout failles en piéces, car nostre harquebouserie espagnolle et gasconne y arrivarent, qui nous fyrent grand bien à ayder à thuer ses gens, car d'ung jour n'eust esté possible à nous autres gens de cheval de massacrer tant de gens. »

2. Une tradition locale a conservé le nom de *Bois des huguenots* à un taillis voisin de Pont-Romieu, en aval de Vergt. (Cf. Eugène Le Roy, *Au pays des pierres*, Paris, 1906, in-12, p. 126 et suiv.)

3. Probablement frère de celui dont il a été question p. 537, n. 8. En 1565, il occupait Pamiers pour le compte de Damville avec le capitaine Gonnelleu. Ils y commirent les plus grands excès (Cimber et Danjou, *Arch. cur.*, t. VI, p. 313). [R.]

4. Dans la lettre à Saint-Sulpice, Monluc demande à l'ambassadeur de lui faire passer, contre remboursement, deux chevaux d'Espagne, car « de par deçà je n'en trouve ung seul bon, et le jour de la bataille, pour le deffault de mon cheval, faillis estre thué ».

5. Leçon de l'éd. Le ms. porte *Corne*. La leçon de l'éd. est ici préférable : d'une part, le capitaine Corne tenait alors garnison à l'Isle-en-Dodon, en vertu d'une commission de Monluc, Agen, 7 octobre (J. Lestrade, *Les Huguenots en Comminges*, nouv. série, p. 36), d'autre part, le capitaine Arné assistait à la bataille de Vergt, Burye et Monluc font son éloge dans leur rapport au roi (*Arch. hist. de la Gironde*, t. XLIII, p. 26.).

que je ne me peus plus r'alier^a dans la cavallerie, car^b elle chassoit du costé de main gauche^c, et moy, avec quinze ou vingt chevaux qui s'estoient ralliez^d, chassions^e à main droite vers un village^f, là où il en fust tué trente ou quarante, et là je fis un peu alte^e pour prendre ulaine. Puis retournay à l'artillerie gagnée, et là trouvay monsieur de Buric^g, où^h nous attendismes le retour de nos gens qui chassoient encores, et les r'alliasmes. Nous^k trouvâmes qu'il y avoit de nos gens qui avoient chassé deux grands lieues.

Et retournâmes loger à Verⁱ environ^j deux heures après midy^k, renvoyant^k du bestail pour amener l'artillerie gagnée^l, et demeurâmes à Verⁱ tout le lendemain. Il ne s'en fallut que de bien peu que les fuyans ne rencontrassent monsieur de Montpensier^l, qui s'alloit mettre à Mussidan^m, se pensant joindre avec nous. Que si Dieu l'eust voulu, tout estoit achevé, encore qu'il n'eust guères de forces avec luyⁿ; car gens qui s'enfuyent ne tournent guère jamais visage, et tout leur fait peur; il leur semble que des buissons sont des escadrons. Ce qui se sauva, qui fut bien peu de gens de pied, se raliaⁿ avecques leurs gens de^o cheval, et cheminèrent tout le demourant du jour et de^p la nuict, tirant vers la Sainctonge^q porter ceste triste nouvelle. De vingt-trois enseignes qu'ils avoient de

a) relia — b) cavallerie nostre, car — c) reliés — d) chassois — e) hallo — f) Buric — g) et — h) relia mes nos gens de pied. Nous — i) Ver — j) qui pouvoit estre — k) et renvoiasmes — l) Montpensier — m) Moysidan — n) relia — o) à — p) toute — q) Sainctonge

1. Vers Pont Romieu.

2. Probablement Veyrines.

3. C'est de là qu'ils adressèrent, le soir, au roi, leur rapport sur la journée (*Arch. hist. de la tierce*, t. XIII, p. 264-265). Il fut porté par du Courret.

4. Six pièces, d'après le rapport au roi.

5. Mussidan, Dordogne, arr. de Ribérac, ch. l. de cant.

6. Buric et Monluc au roi, 9 octobre. « Monsieur de Montpensier debvoit estre aujourd'hui icy, mais il n'y est point venu. Toutefois, Sire, nous ne faudrons à l'advenir de ceste victoire, et à obayr à ce qu'il luy plaira nous commander pour vostre service. »

gens de pied^a, les dix-neuf nous demeurarent, et de^b treze cornettes de gens de^c cheval, les cinq, lesquelles nous envoyasmes à monsieur de Montpensier^d, le reco-
gnoissant tous pour nostre chef^e. Les villageois^f en tua-
rent encore^g plus que nous, car la nuict ils se desroboient
pour se retirer en leurs maisons et se cachoient dans^h des
bois ; mais comme ils estoient descouverts, hommes et
femmes leurⁱ courroient sus, et ne sçavoient où se cacher^j.
Il fut nombré sur le champ ou dans les vignes plus de
deux^k mille hommes morts, outre ceux que les villageois
despechèrent^l.

Après ceste victoire nous^m marchasmes droit à Mussi-
danⁿ. Monsieur de Burie^o se mit devant pour faire la
reverance à monsieur de Montpensier^d, et laissâmes tout
le camp à Grignoux^p, à deux ou trois grands villages
qu'il y a entre Mauriac^q et Mussidan^r. Puis je m'en allay
faire la reverance audit sieur de Montpensier^d à Mussi-
dan^s, où je fus aussi bien receu que je^t seray jamais en
compagnie que je sçaurois arriver, et croy que monsieur
de Montpensier^d m'embrassa plus de dix fois, et demeuray
trois ou quatre heures avec luy^u. *C'estoit un bon prince et*

a) de gens de pied qu'ilz avoient — b) les — c) à — d) Montpensier
e) villains — f) beaucoup — g) dedans — h) les — i) cachoient —
j) vignes et bois de dix huit cens à deux — k) mort. Le lendemain après,
nous — l) Mussidan — m) Burie — n) Grignotz et — o) le

1. Dans leur rapport au roi, ils disent qu'ils lui envoient par du Courret les enseignes gagnées.

2. Le rapport au roi dit « environ trois mil ». L'Hist. eccl. ajoute « environ cinq à six cens soldats et quinze cens valets de bagage perdus ».

3. Grignols, Dordogne, arr. de Périgueux, cant. de Saint-Astier. — Ils y logèrent le dimanche 11.

4. Il faut lire Manzac, Dordogne, arr. de Périgueux, cant. de Saint-Astier. Les grands villages dont il s'agit sont sans doute Jaure, Vallereuil et Saint-Séverin d'Estissac.

5. Le 11 octobre. Monluc à la reine, [Grignols,] 12 octobre : « Yer nous assemblasmes avec monsieur de Montpensier ». Le biographe du duc de Montpensier place inexactement cette entrevue le 10 (N. Goustureau, La vie de Louis de Bourbon, p. 10).

6. Voir l'éloge que le duc fait de Monluc dans sa lettre à la reine, Mussidan, 14 octobre, où il demande pour son frère, le s. de Lioux, une compagnie et le gouvernement de Périgueux (Arch. hist. de la Gir., t. XLIII, p. 207-208).

vrayment homme de bien, ayant bien la religion et l'estat. Il fut d'avis que je m'en retournerois en Guyenne, par l'opinion de tous les seigneurs susnommez qui estoient avecques ^a luy (aussi en la compagnie du roy de Navarre et à la mienne n'y avoit pas trante chevaux qui ne fussent blessez, et qu'il emmeneroit monsieur de Burie ^c et les trois compagnies et celle de monsieur le mareschal de Termes avecques luy, et les dix compagnies [du cappitaine Charry et les trois companies ^d] espagnoles, pour les joindre avec les dix que dom Jehan de Carbajac ^e menoit, qui devoient arriver ce jour-là à ^f Bregeyrac ^g.

Voilà ^h le succez de la bataille de Ver^h. Et pour ce qu'aucuns voudront dire que je me louë entièrement d'avoir donné la bataille et estre cause de l'avoir gagnée, monsieur de Montpensier ⁱ, messieurs de Candale ^j, Chavigny ^k et de La Vauguion ^k sont encores en vie; s'il leur plaist, ils porteront tesmoignage de ce qu'ils en entendront dire à tous ceux du camp, et mesmes les gens propres de monsieur de Burie ^c, lequel seigneur de Burie ^c ne nioit pas qu'il ne m'eust laissé faire et conduire le tout ⁱ car il estoit vieux et n'avoit pas la disposition que j'avois pour commander et aller des uns aux autres, comme je fis, estant au partir de la bataille en eau, comme si on m'eust plongé dans la rivière. Ledit sieur de Burie ne peut aussi estre repris, car il vint bien à propos; et, encor qu'il ne se meslast, si est ce que ce gros qu'il menoit fit peur aux ennemis, ce qui fut cause que nous eumes meilleur

^a L'ordonnance du passage [omis dans l'éd.]

^a) et ^b) près de ^c) Burie ^d) Johan de Carbajac — ^e) menoit, que ce jour-là devoit arriver à — ^f) Bregeyrac et enfin — ^g) Bern — ^h) Montpensier — ⁱ) Candalle — ^j) Chavigny — ^k) Bauguyon —

Montuc à Saint-Sulpice, 11 octobre: « M^r de Montpensier et M^r de Burie s'en vont en Naintonge avec toutes nos forces et le seigneur don Diogou, qui arrivera demain à Mussidan, et je m'en retourne en Gascogne, ayant bonne esperence que Montauban se rendra, pour n'avoir plus d'esperence de secours... » Cf. la lettre à la reine, même date (éd. de Ruble, t. IV, p. 163).

marché. Si ceste^b troupe se fust peu joindre avecque monsieur le prince de Condé, ell'eust fait de l'eschet au camp du Roy, puisque sans ceux-là nos gens euidarent perdre la bataille à Dreux¹, et si jamais les Espagnols ne se fussent osez acheminer vers la France; car, sans la bataille, monsieur de Montpensier² ne se fust pas retiré^c en France (il s'avoit esté envoyé pour deffendre et secourir la Guyenne), et, par le gain de la bataille, il en amena toutes les forces de Guyenne et de Saintonge^d, qui estoient quatre compagnies de gens d'armes et six qu'il avoit^e avec lui ou dans la^f Saintonge¹, et monsieur de Sansac² avec la sienne, vingt-trois enseignes de Gascons ou d'Espagnols, qui ne fut pas petit secours qu'il mena au Roy, dont une bonne partie s'estoient trouvez au gain de la bataille. J'ay entendu que tous ceux qui alarent de³ par delà firent très bien le jour de la bataille de Dreux (*aussi n'y a-il pas de soldats en France qui surpassent les Gascons, s'ils sont bien conduits*), et mesmement les dix enseignes du capitaine Charry, lesquelles^m depuis le Roy honoraⁿ tant qu'il les print de sa garde, et les retient encores à present que monsieur de Strossy^o en a^p la charge, après la mort *meschante* du capitaine Charry, *assassiné à Paris*¹. Et encore qu'il ne faille point

^a Ed. le

^{a)} autres. Il fault regarder que si ^{b)} si toute ceste ^{c)} Condé, quel eschet il eust fait au ^{d)} Montpensier ^{e)} achemine — ^{f)} France, car il — ^{g)} Saintonge — ^{h)} qu'il en avoit — ⁱ⁾ le Saintonge ^{j)} Sansac ^{k)} et — ^{l)} que tout ce qu'alla de ^{m)} que ⁿ⁾ Roy les honora ^{o)} Strossy — ^{p)} eust

¹ Le 19 décembre 1562.

² Cf. t. I, p. 21, n. 2.

³ Filippo Strozzi, fils de Pietro Strozzi et de Laodamia de Medici, né à Venise en 1541, vint en France en 1568, se distingua à la prise de Calais et de Guines (1568), combattit en Ecosse (1569) et prit part à toutes les guerres civiles. Il fut pourvu en 1569 de la charge de colonel général de l'infanterie française, reçut en 1579 le collier du Saint-Esprit, fut envoyé en 1582 au secours du roi de Portugal et fut tué dans un combat naval le 26 juillet. Cf. Brantôme, t. VI, p. 58-91, et sa vie, publ. en 1808 par H. T., sieur de Torsay (B. N., Ln 27, 1919); Gimber et Danjon, *Arch. enr.*, 1^{re} ser., t. IX, p. 401-60). (E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 44-45.)

⁴ Cf. t. I, p. 376, n. 1.

qu'un homme se louë, je diray à la verité et mettray par escrit que je fis alors des^e plus grands services à mon Roy et maistre que gentilhomme fit jamais, et à son grand et extrême besoin et necessité. Et que la Royne mette la main sur^a sa conscience, je m'assure qu'elle le confessera : *elle sçavoit mieux que tout autre la necessité où les affaires estoient, et combien cela incommoda les intelligences que monsieur le prince avoit en Guyenne, de laquelle il faisoit estat¹.*

Or, seigneurs et mes compagnons, qui lirez mon livre, prenez exemple à la diligence et^e hâtive execution que je fis depuis la prise de Lectoure^d ; et ne vous attendez, lieutenans de roy, je vous prie, à tout le moins si vous avez la disposition, au rapport qu'un autre vous fera de la recognoissance de vostre ennemi ; car il faut que vous-mesmes la voyez, et si vous le faictes, vous commanderez tousjours plus assurément que^e sur le rapport d'un autre. *Vos yeux voyent plus clair que ceux d'autrui à ce qui est nécessaire.* Vous^f pouvez prendre avec vous un ou deux des vieux capitaines ; mais gardez-vous sur tout que, par quelque affection particulière^g que vous pourriez porter à quelque vieux capitaine, de le prendre avec vous, quand vous irez recognoistre, car il est à craindre que ceste^h affection neⁱ vous face prendre quelque happe lourde^j au^k lieu d'un bon capitaine, lequel, dès qu'il descouvrira l'ennemi, sentira^l quelque mutation de cœur, qui sera cause que, sur l'estimation que vous avez de luy et amitié que luy portez, il vous fera^m faire un si grand erreur que vous ne regagnerez jamais ce qu'il vous aura fait perdre. Mais prenez tousjours quelque vieux capitaine,

a) les — b) en — c) diligence, vigilance, provoyance et — d) Lectoure
e) assurément ce que vous fault commander que — f) et — g) volontaire —
h) qu'esta — i) affection volontaire ne — j) happelorde — k) en — l) luy
prendra — m) faire

1. Montuc à Saint-Sulpice, 12 octobre : « Et vous pouvez assurer, monsieur mon cousin, que la Guienne est aujourd'huy toute reduite, qui estoit la plus grande esperence que M. le prince de Condé avoit ».

lequel^a, partout là où il sera trouvé, aura^b combattu et fait combattre : et encore qu'il aye quelquefois esté^c malheureux et battu, mais qu'il n'aye perdu à faute de cœur et de sens, n'arrestez pas pour cela de le prendre auprès de vous, car tout le monde n'est pas si heureux que Montuc^d, qui n'a jamais esté deffait. Prenez plustost celui-là qu'un^e qui n'aura jamais perdu ny gagné, et qui^e n'aura jamais servi en un camp que de tesmoin. Je^f ne vous escri point ceci sans experience : j'ay appris ces leçons sous feu^g monsieur de Lautrec, estant un bon regent. car, s'il fut malheureux, ce fut plus par^h le defaut de son conseil que de faute de cœur ny de bon jugement, car il avoit ces deux choses autant que lieutenant de roy que j'aye jamais suivi. J'ay continué mon apprentissage sous messieurs les mareschaux de Strossi, de Brissac et autres. J'ayⁱ veu faire assez d'erreurs à des lieutenans de roy, sur le rapport que leur faisoient ceux qu'ils envoioient recognoistre. Et veux dire encore qu'un lieutenant de roy, comme il a luy-mesmes veu et recognu les ennemis, il en est plus assuré et commande plus hardiment : car s'il avoit eu quelque peur^j (il^k n'y a homme au monde à qui n'en^l vienne quelque peu, quand il voit son ennemi qui lui fait teste), il se rassurera et^m ne luy en souviendra plus. Combienⁿ de fois se maudit et despita monsieur d'Anguyen, la nuit de Pasques venant au lundy, de ce qu'il n'avoit creu son opinion et de ceux qui vouloient combattre, quand il eust veu les ennemis face à face, et qu'il n'avoit son^o camp avec luy¹ Assurez-vous, seigneurs lieutenans de roy, que je ne mets point cecy par

^a Ed. Montluc.

^a) que — ^b) il aye — ^c) esté quelquefois — ^d) vous plustost que nuy — ^e) que — ^f) et — ^g) sous esperance et surtout de feu — ^h) pour — ⁱ) suivy et prou d'erreurs que j'ay — ^j) quelque peu de peur — ^k) peur dont il — ^l) ne luy en — ^m) se rassurera là et — ⁿ) plus. O combien — ^o) n'avoit admené son

1. Cf t I, p 255-258.

escrit sans grand raison. Mais vous me direz que c'est mettre la personne du chef de l'armée au hazard : c'est chose qui se peut faire sans danger si apparent. Et que ceux qui craignent tant le danger, qu'ils demeurent au lieu. Allez-y vous-mêmes ; il n'y a meilleur juge que vous, qui cognoistrez, si vous avez tant soit peu d'expérience, à la desmarche de vostre ennemi ce qu'il a dans le ventre, et s'il a de la peur ou du cœur. Pardonnez moy si je suis contraint mettre moy mesmes mes louanges ; puisque j'escris ma vie, je la veux escrire au vray, aussi bien le dirois-je si j'avois esté battu. Si je ments, mille gentilshommes me peuvent demantir.

Revenant à mon propos ^a pour ^b achever ceste guerre, monsieur de Montpensier ^c s'en alla avec toutes ses troupes attendre les Espagnols à Barbezieux ^d, où monsieur de Sansac ^e luy manda que monsieur de Duras s'estoit reliré ^f et monsieur de La Rochefoucault ^g, et qu'ils faisoient semblant de vouloir tourner vers ^h luy. J'estois arrivé à Brageyrac ⁱ. Monsieur de Montpensier ^j me despescha deux courriers queue sur queue, me priant ^k qu'en ^l extrême diligence je tournasse à luy, et que messieurs de La Rochefoucault ^m et Duras s'estoient r'aliez ⁿ et qu'on lui mandoit qu'ils tournoient visage à lui. Et, comme je veux que Dieu m'aide, en ^o toute la noblesse, la ^p compagnie du roy de Navarre et la mienne je ne trouvay pas trente chevaux qui peussent aller un pas que bien difficilement. Si me mis je en chemin deux heures après minuit, et repcus un peu au chemin, et

^a *Leçon des mss. Éd.* noblesse de la.

^a) raison — Et pour laisser le propos — ^b) et — ^c) Montpensier — ^d) Barbezieux — ^e) Sansac — ^f) à — ^g) Brageyrac — ^h) Montpensier — ⁱ) queue sur queue — ^j) priant — ^k) à — ^l) Rochefoucault — ^m) relies — ⁿ) m'aide quo en

Barbezieux, Charente, ch. I. d'arr.

¹ Le 10 octobre, d'après l'*Hist. eccl.* (t. II, p. 941).

² A la nouvelle de la défaite de Duras, il avait levé le siège de Saint-Jean d'Angely pour se porter à sa rencontre.

n'arrestay que je ne fusse ^a à deux lieues de Barbesieux ^b, et rencontrai deux fois par les chemins des ennemis qui estoient eschapez de la bataille, et les taillay en pièces. Je ^c me logeay une heure de nuict à Saint-Privat ^d, mon ^e frère, monsieur de Lieux, estoit avec moy, qui ne s'estoit peu trouver à la bataille. Et fusmes au lever de monsieur de Montpensier ^f, lequel me sceust ^g fort bon gré de la diligence que j'avois faite à le venir trouver; là où je trouvai monsieur de Sansac ^h, qui me dit que les ennemis avoient fait en un jour et une nuict dix huict ou vingtlieues. Monsieur de Montpensier ⁱ me licentia, et m'en retournay coucher à Saint-Privat, près d'Aubeterre ^j, et le lendemain à Bragerac ^k; et y trouvay don Jean ^l de Carbajac avec les dix compagnies d'Espagnols, qui avoit sejourné un jour et fus cause qu'il partist le lendemain matin. Ainsi ^m m'en revins, renvoyant tout le monde à leur maison, n'y ayant rien ⁿ en toute la Guyenne qui bougeast ny qui ^o ausast dire qu'il avoit jamais esté de ceste ^p religion, car tout le monde alloit à la messe et aux processions, assistant au service divin; *et les ministres, trompetes de tout ce boutefeu, avoient vuilé, car ils sçavoient bien qu'en quelque coin qu'ils fussent, je les attraperois et leur ferois bonne guerre* ^q.

Estant arrivé à Agen ^r, je fus averti que monsieur de Terride ^s s'estoit allé engager devant Montauban avec l'artillerie de Thoulouse ^t et les deux compagnies de Bazor

a) feuz — b) Barbesieux — c) et — d) à ung village Mon — e) Montpensier — f) senill — g) Sansac — h) Brageyrac — i) dom Johan — j) ain-sin — k) ne trouvant rien — l) que — m) d'este — n) Terride — o) Tholoze

1. Saint-Privat, Dordogne arr. de Liberae, cant. de Sainte-Aulaye.

2. Burie à la reine, Barbesieux, 19 octobre. « M. de Montluc et moy, après la victoire, vinsmes trouver monsieur de Montpensier, et l'avons accompagné tousjours depuis jusques icy. » Le fait se placerait donc entre le 14 et le 19. On notera que Burie ne fait aucune allusion à la diligence de Montluc.

3. Aubeterre, Charente, arr. de Barbesieux, ch.-l. de cant.

4. Montluc à Pie IV, 16 novembre 1563 : « Tutte la terre dell' alta et bassa Guienna hanno ripreso la messa. » (Arch. du Vatican, Var. *Politicorum*, t. IX, f. 622).

5. Il y délivrait, le 28 octobre, une commission à Mathieu de Gramont (J. Lestrade, *Les Huguenots en Gascogne*, 1^{re} série p. 24).

dan, que j'avois laissé pour prendre garde au pays, et sept ou huict autres que la ville de Thoulouse^a avoit fait; et ce fust incontinent après qu'il eust entendu le gain de nostre bataille¹. Et comme j'eus² sejourné huict jours, monsieur le cardinal d'Armagnac^c, qui pour lors commandoit à Thoulouse^a, m'envoya prier, ensemble toute la cour de *Parlement*, de vouloir aller à Montauban, leur semblant que les affaires alloient fort à la longue, et avoient^d presque perdu l'esperance³. Je partis incontinent, et m'en allay droit à Thoulouse^a⁴. J'y trouvay une lettre, qu'un mien amy m'escrivoit, par laquelle me mandoit que monsieur de Terride^e avoit escrit une lettre à monsieur le cardinal, et un'autre à la cour, et aux capitouls un autre, par laquelle leur mandoit qu'il avoit entendu qu'ils m'avoient envoyé querir pour aller commander au siège de Montauban, et que en cela ils luy faisoient un grand tort et le touchoient^f de son honneur, et qu'après qu'il avoit battu le huisson, les autres prendroient la proye. Voilà le contenu des lettres que le capitaine Bidoanet^g⁵ avoit apportées. Estant^h à Thoulouse^a, je fuz fort pressé d'y aller; mais je respondis à monsieur le cardinal et autres que je ne voulois point faire ce tort à un mien compaignon, car, selon le contenu de ses lettres, il se tenoit asseuré de prendre la place. Et comme ils virent

a) Tholose — b) je feuz — c) d'Armagnac — d) et en avoient — e) Terride
f) touchoit — g) Vidornet — h) apportées et estant — i) car puis qu'il
escrivoit ce que contenoient ses lettres, il

1 C'est le 9 octobre, jour de la bataille, que l'*Hist. eccl.* (t. III, p. 111-113) place l'occupation par Terride du faubourg Saint-Auloine, qui marqua le debut des opérations.

2 Le cardinal d'Armagnac à Montluc, Toulouse, 12 novembre (*Rev. histor.*, 1876, t. II, p. 521).

3 Montluc à Pie IV, Toulouse, 16 novembre. « Montauban a été assiégé pendant que je poursuivais monsieur de Duras, et à mon retour ledit siegneur cardinal m'a fait venir jusqu'ici pour voir ce qui sera nécessaire pour le siège. Aujourd'hui nous prenons la resolution formelle de mourir tous plutôt que de ne pas avoir la place. Pour moi je m'en retourne au pays d'Agenais pour voir s'il n'y a plus person ne qui fasse mine de lever la tête et pour envoyer quelq. regens audit siege. »

4 Cf. p. 571, n. 4.

que je n'en voulois point prendre la charge, ils me priarent à tout le moins que j'allasse jusques là veoir comme tout y passoit^a, ce que je fis^b. Monsieur de Terride^c me monstra *tout* ce qu'il avoit faict, et trouvoy qu'en douze jours qu'il avoit demeuré devant, il ne s'estoit pas faict œuvre de^d deux jours, et cogneuz bien que le commencement n'avoit guières esté bon, me doublant que la fin en seroit pire car je trouvoy qu'il avoit abandonné le fauxbourg Saint-Antoine^e, qui est sur la venue devers Caussade, par là où on entroit et sortoit dans la ville tout ce qu'on vouloit. Il avoit été contrainct de ce faire, pour ce que les soldats le laissoient tous despuis la mort du capitaine Bazordan, qui luy avoit esté tué^f et le servoit de maistre de camp; et ny bien opinion, comme ont beaucoup d'autres, que, sans sa mort, les choses fussent allées mieux, *car c'estoit une sage teste et homme de guerre.*

Il ne faut pas trouver estrange si monsieur de Terride^c n'entendoit guières à assieger places car je veux maintenir qu'il n'y a homme qui l'entende qu'un maistre de l'artillerie qui longuement aura praticqué, et les commissaires de l'artillerie, un ingénieur, le maistre de camp et le colonnel, si ce sont vieux soldats, *car en ces charges il faut qu'ils ayent veu sourant telles choses.* Tous les autres n'y entendent rien, ny le lieutenant de roy *mesme*, sinon qu'il aye appris avecques ceux-là; et, allant recognoistre la place avec ceux-là, il prent cognoissance et se faict sage pour les assieger, mais^f autrement non, car les capitaines des gens d'armes ne vont jamais veoir recognoistre ny aux

a) alloit — b) Tarride — c) pour — d) St Anthoine — e, et — f) reconnaissance d'assieger les places, mais

1. Cette visite se place entre le 16 et le 20 novembre.

2. Ancien faubourg de Montauban, sur l'emplacement du quartier de Pomponne. Le fait se place le 4 novembre (*Hist. eccl.*, t. III, p. 126).

3. Le 22 octobre (*Hist. eccl.*, t. III, p. 118), « d'une barq rebousade, ainsi qu'il monstroiet au maistre artilleur ..., devant la porte dicte de Saint Anthoine, venue de Paris, le lieu par lui exploré et recogneu par lequel il falloit battre la muraille. » (*Hist. de Toulouse*, liv. II, dans *Hist. de Languedoc*, t. XII, col. 615).

approches, mais se tiennent volontiers à la large, pour garder que secours ny autre chose ne puisse entrer dans place. Et comment veut-on que les capitaines des gens d'armes le sachent, veu que jamais ils n'ont assisté à la reconnaissance, ny entendu la dispute qui se faict entre les uns ^a et les ^b autres ? car là on discourt ^c à l'œil le fort ou le foible de la place. *C'est la chose la plus difficile et importante en la guerre. Plusieurs sont bons et grands capitaines, qui s'y trouvent empechez. Il faut avoir fort pratiqué cela, sçavoir que c'est des fortifications, remarquer et cognoistre le deffaut d'un bastion, d'un esperon, d'un flanc, deviner ce que peut estre faict par dedans par ce que vous mesmes seriez, si vous estiez dedans.* Monsieur de Terride estoit bon pour ^d commander à ^e cheval à la campagne et pour combattre, mais non pour assieger places ; aussi ne sont pas d'autres, qui n'ont jamais fait autre mestier que le sien, encores qu'au logis chacun en veut dire son advis et en parler sur le tapis ou sur une feuille de papier. Il est bon d'en veoir le plan, mais cela trompe souvent. Je voudrois de bon cœur que, quand quelques uns ^f qui n'ont ^g eu jamais de ces charges, ou bien qui n'ont ^h suivy le lieutenant du Roy, qui est allé recognoistre avec les susdits, et entendu toutes les disputes, quand ils en veulent parler et en dire leur advis, que le lieutenant du Roy leur dict ⁱ qu'ils s'allassent hasarder à recevoir des harquebusades à la reconnaissance, et alors ils en pourroient parler. *C'est toujours le lieu le plus chatouilleux, parce que, si les assiegez valent rien, ils empescheront à leur possible que l'assaillant ne puisse recognoistre leur fort. Et, s'il est possible, qu'ils disputent tout ce qu'il y aura dehors, jusques à une maisonnette, car si du premier coup ils laissent fuir les approches, ils monstrent ou qu'ils sont foibles, ou que ce ne sont gens de guerre.*

^a) faict à la reconnaissance d'unz — ^b) des — ^c) là où se discourt — ^d) place. Bon estoit pour — ^e) commander gens à — ^f) quelqu'un — ^g) n'a — ^h) qu'il n'aye — ⁱ) il devoit dire

Je laissay donc ce beau siège¹, et m'en^a retournay à Agen², en ayant dict mon advis à monsieur de Terride, qui n'en rapporta que ce que j'avois prédit. Quelques^b jours après³, la cour du Parlement de Bourdeaux^c et monsieur de Nouilles^d, gouverneur de la ville, m'envoyèrent prier vouloir aller^e jusques à Bourdeaux^c, pour aider à pacifier une partialité qui s'estoit esmeue dans ladicte ville, ce^f que je fis. Et y demeuray quelques jours, puis m'en retournay à Agen^f, pour estre au cœur de la Guyenne, où aborde ordinairement toute la noblesse. C'est là où doit estre le siège d'un lieutenant de roy, et non à Bourdeaux, encores que ce soit la ville capitale : car elle est trop estoignée, et puis il y a un Parlement qui se mesle du tout, et la noblesse n'y peut aller sans grands fruiz, et tousjours il y a quelque verre cassé, qui faict peur aux gentils hommes, lorsqu'ils y vont. Quelque^g temps après³, monsieur le cardinal d'Armagnac^h et la cour de Parlement de Thoulouse et les capitouls m'envoyèrent prier si je voulois aller jusques à Thoulouseⁱ pour quelques affaires d'importance qu'ils ne

^a) parler. Mais pour la sser ce propos je n'en — ^b) à peu et quelques —
^c) Bourdeaux — ^d) venir — ^e) celle de Bourdeaux, ce — ^f) retournay ailleurs —
^g) à Gen — ^h) d'Armagnac — ⁱ) Toulouse

1. Voir le journal détaillé qu'en donne l'*Hist. eccl.* On y trouve mentionnés des bruits faux d'intervention de Montluc (t. III, p. 136, 142, 143, 171).

2. Il y passa la fin de novembre (Montluc à la reine, Agen, 24 et 25 novembre, éd. de Ruble, t. IV, p. 177-179). — Mention de dépenses faites par les consuls pendant son séjour dans la ville, 3 décembre. Arch. mun. d'Agen, CC, 299, 304).

3. Inexact. — Le voyage à Bordeaux mentionné ici n'eut lieu qu'en mars 1563. La confusion s'explique par ce fait qu'il suivit un voyage de Montluc à Toulouse (fin février 1563, et qui est rappelé, d'ailleurs, quelques lignes plus bas).

4. Antoine de Nouilles, fils aîné de Louis de Nouilles et de Catherine de Pierre-Buffière, né le 4 sept. 1504, conseiller et maître d'hôtel ordinaire du roi, capitaine du château du Hâ, à Bordeaux (17 janv. 1549), gouverneur de Bordeaux (8 janv. 1551), gentilhomme de la chambre (26 janv. 1554), ambassadeur en Angleterre (déc. 1557), gouverneur des enfants de France (1555), chambellan du dauphin (déc. 1577). Cf. T. de Larroque, *Antoine de Nouilles à Bordeaux* (Bordeaux, 1878, in-8°).

5. Fin février 1563. — Sur la lacune de trois mois que présentent ci les *Commentaires* et sur les raisons du silence de Montluc, cf. B de M. h., p. 468-471.

ne pouvoient escrire¹, ce que je fis. *Il ne me falloit pas semondre deux fois*. Et comme je fus là, ils tindrent un conseil, où se trouvèrent messieurs les cardinaux d'Armagnac² et de Struzzi³, *monsieur le premier président Du Lus*, les seigneurs de Terride⁴, Negrepelice, Forquevaux, du⁵ Faur, advocat general du Roy⁶ et les capitouls. Ils⁷ me remonstrèrent qu'ils vouloient dresser un camp pour aller en Languedoc⁸, et qu'ils me vouloient eslire chef de l'armée⁹. Mais je leur remonstray que¹⁰ monsieur le connestable n'y prendroit pas¹¹ plaisir, veu que c'estoit en son gouvernement. *et que d'ailleurs il ne m'aimoit guières¹²*. Or la bataille de Dreux¹ estoit desjà

a) l'Armagnac — b) d'Estros — c) Terride — d) Forquevaux, premier président Daillé, *ibid.* — e) et — f) Languedoc — g) l'armée, ce que difficilement je voullus accorder leur remonstrant que — h) point — i) Drus

¹ Alusion volontairement obscure à la constitution d'une ligue catholique, dont l'acte fut signé le 2 mars à Toulouse par les cardinaux d'Armagnac et Struzzi, Montuc, Terride, Negrepelice, Forquevaux et Joyeuse, et que le Parlement approuva le 10 (voir le texte dans l'*Hist. eccl.*, t. III, p. 60-61). Cet acte fut désapprouvé par la reine (*Lett. de Cath. de Méd.*, t. I, p. 31-32), d'où le prudent silence de Montuc. (*Cf. H. de M. A.*, p. 371-372).

² Lorenzo Struzzi, dernier fils de Filippo Struzzi et de Clarissa de' Medici, né à Florence en 1513, naturalisé en 1544, évêque de Béziers (1547), archevêque d'Albi (1561), lieutenant de roi en Allégeois (1562), archevêque d'Arx (1568). Il avait reçu en 1557 le chapeau de cardinal. Il mourut à Avignon le 14 décembre 1571. (*E. Picot, Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 24.)

³ Michel du Faur, fils d'Arnaud du Faur et de Bourguine de Bouzaine, marié après le 29 sept. 1543, sieur de Pujols, Saint Jory, Montlaur, la Serre, Beynac, vivant dès le 2 avril 1552, juge au présidial de Toulouse (19 avril 1551), juge-mage de Toulouse (15 juil. 1555 et mai 1567), conseiller au grand conseil (11 mai 1566), chancelier de l'infante de Portugal (1562), président au Parlement de Toulouse (13 nov. 1557-9 févr. 1571), renommé président (13 juil. 1573), honoraire 28 juil. 1573), mort avant le 21 avril 1575, épousa (20 mai 1551) le comte de Bernuy (V. Vinclry, *Les parlementaires français au XVI^e siècle*, t. II, p. 152). — On le voit, Michel du Faur ne fut jamais avocat général. Montuc l'appelle exactement « le président du Faur » dans sa lettre à la reine, du 28 décembre 1562, où il fait son éloge (*éd. de Ruble*, t. IV, p. 127).

⁴ Les souvenirs de Montuc sont ici brouillés. C'est dans les premiers jours de décembre 1562 qu'au cours d'un autre voyage à Toulouse, le cardinal d'Armagnac lui proposa de surveiller les agissements de Crussol pendant la tenue des États de Languedoc à Carcassonne (Antoine de Noailles à la reine, Bordeaux, 7 décembre, dans les *Arch. hist. de la Gir.*, t. XVII, p. 284). Montuc à la reine, Toulouse, 20 et 28 décembre, *éd. de Ruble*, t. IV, p. 126-128, 125).

⁵ Montuc dit pourtant dans sa lettre à la reine du 28 décembre, que le connestable était au courant de cette affaire.

donnée, où, comme chacun sçait, les affaires du Roy furent en bransle, mais la victoire en demeura au Roy par la vaillance et prudence de monsieur de Guyse; toutesfois ledict sieur connestable y demeura prisonnier, et de l'autre costé monsieur le prince de Condé^a, et ainsi les deux chefs, ce qui ne se vit jamais. Cela monstre qu'elle fust bien combattue; mais puisque je n'y estois pas, il ne touche à moy d'en parler. Ces gens me pressèrent tant qu'en fin j'acceptay^b ceste charge, et mismes par escrit tout ce qu'il^c nous falloit. Monsieur le cardinal de Strossi^d se chargea de faire venir douze cents balles^e de canon et quelque quantité de poudres de Marseille en hors, et monsieur de Forquevaulx^f d'en faire venir aussi de Narbonne. Et commençames à bailler les commissions des gens de pied, et arrestâmes que en trente jours tout seroit prest, et la levée des deniers que la ville et le pays de Languedoc^g faisoit, car tous estoient de l'entreprinse^h.

Surⁱ ces entrefaictes, m'arrivèrent trois courriers en un jour et une nuict de Bourdeaux^k, dont le fils^l aîné du greffier Pontac^m fut le premier, l'avocat du Roy Lahet, qui depuis a esté procureur *general*ⁿ, l'autre et un gentilhomme de monsieur de Nouailles, le dernier; lesquels ten-

^a) donnée, et à la fin je l'acceptay — ^b) script les preparatoires qu'il — ^c) Astrossi — ^d) boulets — ^e) Forquevaulx — ^f) Le Languedoc — ^g) l'entreprinse Et sur — ^h) Bourdeaux — ⁱ) le premier fil.

1. Sur ce voyage à Toulouse en decembre 1562, voir *B. de M. h.*, p. 568.

2. Jean de Pontac, 3^e fils d'Arnaud de Pontac et d'Isabeau Voinin, s^e d'Escassefort, l'Isle-Saint-Georges, Salles, Belin, Bellet, etc., né en 1588, secrétaire du roi (8 mai 1575-2^e fév. 1582), greffier en chef du Parlement de Bordeaux (23 déc. 1577-14 avril 1589), mort le 14 avril 1589, épousa (23 avril 1576) Jeanne de Bellon, puis (18 juin 1585) Anne de Gaulle, puis (17 août 1601) Isabeau de Turenne-La Bastide. Le fils aîné de Jean de Pontac et de Jeanne de Bellon fut Jacques de Pontac, sieur de Pès, secrétaire du roi (8 mai 1582), greffier en chef, à survivance, du Parlement de Bordeaux (19 oct. 1585), mort le 2^e septembre 1572, il épousa (18 août 1566) Finette d'Aspremont, (F. Vindry, *op. cit.*, t. II, p. 120.)

3. Jean de Lahet, s^e de Roumègues, fils de Bertrand de Lahet et de Marie Antoinette de Guilloche, né en 1533, avocat général à survivance (18 mai 1554), reçu de nouveau le 2^e dec. 1560, procureur général (9 fév. 1565) au Parlement de Bordeaux, mort à Paris le 20 février 1572, il épousa, avant le 13 nov. 1561, Catherine de Saint-Salvador (F. Vindry, *op. cit.*, t. II, p. 124-125).

doient tous à une mesme fin, qui estoit que, si je n'allois promptement et à extrême diligence secourir la ville de Bourdeaux^a, qu'elle s'en alloit perdue, pour un^b grand different^c qui estoit survenu^d dans la ville entre mon sieur le premier president Lagebaston^e et monsieur de Nouailles^f, gouverneur^g. Et me prioit la cour, les jurats et ledit sieur de Nouailles^f de me vouloir haster, autrement j'y arriverois trop tard, car monneur de Nouailles^f avoit desjà mandé apprester toutes les banlieues^h, pour les mettre dans la ville par le chasteau du Hâⁱ, qu'il avoit. Ceux de la^k ville se faisoient^l maistres des portes, les uns, car^m l'une partie soustenoitⁿ monsieur de Nouailles. A^o grand difficulté ces messieurs me voulurent permettre^p d'y aller. Je^q leur promis que dans quinze jours, à peine de mon honneur, je me rendrois à Thoulouse^r, et que rependant ils diligentassent de faire les preparatives^s, afin qu'à mon arrivée je trouvasse tout prest. Et ainsi^t me mis en chemin^u, car je n'ay jamais esté homme de remise.

a) Bourdeaux — b) une — c) susceçon — d) intervenue — e) Lagebaston — f) Nouailles — g) bailliaves — h) Hd et la — i) faisoit — j) portes aucuns car — k) se tenoynt avecque — l) Nouilles et à — m) vouleurent ilz permettre — n) et — o) Tholose — p) preparatoires — q) ainsi.

1. Jacques Benoit, s' de Lagebaston, juge des cas royaux à Angoulême conseiller (en ex. le 18 déc. 1550), puis président (en ex. le 11 mars 1552), puis premier président (en ex. le 12 nov. 1558) au Parlement de Bordeaux, suspendu du 18 juin 1570 au 12 nov. 1571, mort dans la nuit du 24 au 25 septembre 1583, épousa, avant le 24 nov. 1561, Jeanne de Berthomé (F. Vindry, *op. cit.*, t. II, p. 38).

2. A l'occasion des lettres d'abolition en faveur des réformés, accordées par le roi en octobre et le 9 novembre 1563 (voir le texte dans l'*Hist. occit.*, t. III, p. 48-54), apportées à Bordeaux le 3 février par d'Escure, et qui avaient mis aux prises les catholiques exaltés, dont on les condamnait la politique de repression à outrance appliquée depuis un an, et les sages groupes autour du premier président (Gauhier, *op. cit.*, p. 538-542; de Ruble, *Jeanne d'Albret*, p. 323-327).

3. Le chateau du Hâ, forteresse royale construite à Bordeaux par Charles VII, en même temps que le Chateau Trompette (cf. p. 471, n. 1), près de l'angle sud-ouest de l'enceinte du xiv^e siècle, dans le quartier du Far, en gascou Hâ, d'où elle tira son nom, demolie sous la Restauration pour faire place au palais de justice. Deux tours en subsistent, dont l'une sert de prison. Nouilles était capitaine du chateau du Hâ : il touchait pour ses gages 100 l. par mois.

4. Morice quitta Toulouse le 4 mars au matin, après avoir signé un état de la solde mensuelle des gens de pied en garnison dans les villes et châteaux de Guienne (éd. de Ruble, t. IV, p. 199-201).

Et pour ce qu'il y avoit grand quantité de noblesse avec moy, je ne me peus mettre par eauë, et fallut que j'allasse par terre; et à cause des armes et grands chevaux que nous avions, demeurâmes trois jours à aller jusques à Agen¹. J'avois desperhé Pontac et le gentil-homme de monsieur de Nouailles, donnant assurance à ceux de Bourdeaux^a que je m'en allois. Monsieur de Lahet ne voulut partir qu'il ne me vist à cheval, et fist si grande diligence qu'il en tomba malade et en cuida mourir. Leur arrivée fist tenir tout le monde en cervelle d'un costé et d'autre. Nous n'arrestâmes qu'une nuict à Agen et passâmes outre, et en trois^b jours je fuz à Bourdeaux^c, où je trouvay une patente que le Roy me mandoit, par laquelle il me faisoit son lieutenant en la moitié du gouvernement de Guyenne en absence du roy de Navarre, et à monsieur de Burie demouroit l'autre moitié, sans que pour lors il nommast ce que demeureroit à monsieur de Burie^c et ce qui demeureroit à moy^d.

On pensoit qu'à mon arrivée je mettrois la main aux armes et que je tuerois toute la part du premier presi-

a) Bourdeaux — b) en autres trois — c) Burie

1. Il y signait, le 6, une ordonnance aux senecha et consuls de Perigueux (ed. de Ruble, t. IV, p. 201-202).

2. Le 9 mars, il était à Marmande (Monluc au vicomte d'Uza, sénéchal de Bazadais, Marmande, 9 mars, dans *Arch. hist. de la Gir.*, t. XXIX, p. 32). Le 10, son arrivée prochaine était annoncée à Bordeaux (Bibl. mun. de Bordeaux, ms. 369, 2, f° 154). Il y arriva le surlendemain. Il mit donc cinq jours, et non trois, d'Agen à Bordeaux.

3. Le 2 mars, à l'audience du Parlement, il annonça « qu'estant en chemin il a trouvé qu'on lui apportoit son pouvoir pour le gouvernement de la province », et il fit valoir les inconvénients qui résultaient du « département » par rivières de la Guyenne entre Burie et lui (Bibl. mun. de Bordeaux, ms. 369, 2, f° 156 v°-158, 368 f° 137-138; 370, f° 705-706; Arch. dép. de la Gironde, reg. secr. du Parlement de Bordeaux, f° 145 v°-146 r°). Burie gardait tout le pays à l'est du Lot, Monluc avait le reste. Il se plaignait que certaines sénéchaussées et même certaines villes fusse et, de ce fait, « parties » entre les deux lieutenants. Le Parlement l'envoya d'écrire au roi et à la reine pour appuyer ses réclamations. On ignore la date exacte des lettres patentes, les feuillets qui les contenaient paraissent avoir disparu du vol. d'enregistrement des édits royaux pour les années 1562-1563, conservé aux archives départementales de la Gironde (BB, 36). L'enregistrement eut lieu le 15 mars (Bibl. mun. de Bordeaux, ms. 370, f° 707-708).

dent; beaucoup s'en estoient fuyz. Mais ^a je cognoissois bien que c'estoit la ruyne de la ville, et que le Roy y perdroit beaucoup; car, si cela se faisoit, tout le monde n'eust sçeu garder que la ville ne fust esté saccagée. Je passay à Cadillac ¹, où monsieur de Candalle me fist cest ^b honneur de m'accompagner, et nous mismes dans son gallion et dans d'autres vaisseaus, car il y avoit force noblesse. Et sur le chemin arrivarent ^c nouvelles que ceste nuit-là monsieur de Nouailles ^d estoit mort; et n'avoit demeuré malade que deux jours ^e. On dict après que l'on luy avoit avancé ses jours. Je ne sçay s'il est vray; ce fust dommage pourlant, car c'estoit un bien sage gentil homme et bon serviteur du Roy. Le lendemain que je fuz arrivé ³, j'allay au palais ⁴, et là je proposay à la cour ce que j'avois retenu du siège de Siene ⁵, et comme l'on se doit gouverner en une grande ^e ville, en une guerre ou sedition, et que, si nous mettions la main au sang, la ville estoit destruiete, aussi bien les uns que les autres. Et leur mis en avant aussi le faict de Thoulouse ^f, que si j'eusse laissé entrer ce que ^g venoit des montagnes et de Comenge ^h, tout le monde n'eust sçeu garder que la ville n'eust esté saccagée ⁶, et que autant leur en adviendroit, si l'on mettoit la main au sang et *donnoit licence au peuple, mesmes à celui de dehors; qu'ils se souvin-*

^a) *presquunt*, et n'en estoient fuyz beaucoup. *Mais* — ^b) *ceste* — ^c) *ni'arri-
varent* — ^d) *Nouilles* — ^e) *grand* — ^f) *Tholose* — ^g) *qui* — ^h) *Commenge*

1) Le château de Cadillac était la résidence des Candale.

2) Cette mort était survenue le 11 mars. Nouilles fut, en réalité, malade six jours. L'accusation d'empoisonnement se retrouve dans une lettre de M. du Bassot, sieur de la Motte, à la reine, datée du 9 (T. de Larroque, *op. cit.*, p. 82-85).

3) Inexact. C'est le jour même de son arrivée qu'il assista, l'épée au côté avec son frère, le sieur de Lioux, à l'audience du Parlement.

4) Le palais de l'Ombrière, aujourd'hui disparu, où le Parlement de Bordeaux tenait ses séances.

5) Il paraît confondre avec un autre discours qu'il prononça devant le Parlement de Bordeaux, en décembre 1568, et où il conta l'allégorie du sac et du fagot (ana. dans Devienne, *Hist. de Bordeaux*, t. 1, p. 154-156). Cf. p. 187, n. 1.

6) Cf. p. 337-36.

sent de ce qui estoit advenu, lorsque monsieur de Monens fut tué, que le peuple print l'auctorité¹ ; qu'il falloit commencer par un bon accord et union, sans^a entrer^b en aucun desordre et trouble, et que puis après l'on puniroit les delinquans par la voye de la justice. Toute la cour trouva mon opinion fort bonne, et m'en remercièrent^c infiniment. Au partir de là, comme j'euz disné, j'allay à la maison de la ville², où j'avois assigné les jurats et tous ceux du conseil d'icelle, et leur fis semblable remonstrance. Et encores qu'il en y eust quelques-uns qui eussent voulu remuer besoignes, neantmoins je leur allegay tant d'exemples et de bonnes raisons qu'ils changearent tous d'opinion. Et sur les quatre heures je me rendis à l'archevesché³, où j'avois assigné tout le clergé, et là leur fis une remonstrance selon l'estat de l'église, comme j'avois faict aux autres chacun pour le sien, de sorte que en ce jour-là j'appaisay la ville. Et le lendemain commençâmes entrer sur l'ordre qu'il falloit tenir pour que la pacification y durast, et fis si bien que en trois jours toutes choses changearent en paix et bonne union. Je veuz dire, et au tesmoignage de toute la ville de Bourdeaux⁴, que, si j'eusse faict autrement, la ville estoit destruite ; car il ne faut venir à la violence lorsqu'on y peut proceder par autre moyen, veu mesmement que c'estoit division entre les catholiques, ou pour le moins qui s'en disoient, car je ne suis pas Dieu pour lire dans leur cœur⁵.

O que le Roy doit bien regarder à qui il baille les gou-

a) par une pacification sans — b) entrer — c) louèrent — d) l'evesche — e) Bourdeaux

1. Allusion à la révolte de la gabelle et à l'assassinat de Tristan de Monens à Bordeaux en 1548. (Cf. Gigon, *La révolte de la gabelle en Guyenne, 1548-1549*, Paris, 1906, in-8°)

2. L'hôtel de ville Saint-Eloi, adossé au rempart sud de la seconde enceinte. Il n'en subsiste que les tours de la Grosse Cloche.

3. Il était situé entre la cathédrale Saint-André et le rempart ouest de l'enceinte romaine. Il a été détruit en 1771.

4. Une lettre du président Lagebaston à la reine, Bordeaux, 1^{er} avril, certifie le zèle et l'activité que Monluc déploya pour pacifier la ville (*Arch. hist. de la Gir.*, t. X, p. 324).

vernemens, et que sur tout il eslixe des personnes qui ayent ^a esté gouverneurs autresfois de quelques ^b places ! Car, si par une longue experience il n'est coustumier d'avoir telles charges, il court un grand peril ^c pour l'estat du pays et de la ville où tels inconveniens adviennent. J'avois esté gouverneur de Montcallier ^d, d'Albe et lieutenant de roy à Siene ^e, et après à Montalsin ; tant de diverses choses que j'avois experimenté là m'avoient ^f appris à cognoistre et prévoir la ^g ruine ou le salut d'une place. Et ^h sans l'experience que j'avois, je me doubte que j'eusse prins le chemin de l'execution, car mon naturel tendoit plus à remuer ⁱ les mains qu'à pacifier les affaires, *aymant mieuz frapper et jouer des couteaux que faire des harangues ; mais la prudence me gaigna pour ce coup. Il n'est pas besoing se laisser emporter à son naturel et à sa passion, car les affaires du maistre vont alors mal. Il y avoit prou de gens en ceste ville qui eussent voulu remuer besoigne en haine du premier president, qui n'y a jamais guieres esté aimé ; si c'est à tort ou à droict, je m'en remets, Monsieur de Bourdeaux, qui est en vie, sçait bien l'advis qu'on me vult donner, me promenant dans son jardin.*

Or je fuz prié de toute la cour de Parlement et de toute la noblesse, ensemble de toute la ville, d'accepter la charge que le Roy m'avoit donné ^k, ce que je ne voulois jamais faire. Et avois faict la despesche au Roy et à la Royne pour remercier Leurs Majestez ; car ^l je me mettois tousjours devant ^m les yeux qu'il m'en adviendroît ce qui ⁿ m'en est advenu, et que ce gouvernement ne m'ameneroit que envies ^o et haynes. Je ^p n'ay jamais presagé chose de moy qui ne soit advenue. Et que l'on le demande à monsieur le president Largebaston ^q, qui me fist la haran-

a) surtoit les gouverneurs qu'il eslixe nient — b) pays ou de — c) peril pour le service du Roy et pour — d) Montcallier — e) en — f) à Siene lieutenant de Roy — g) Montalsin que toutes ses experiences m'avaient — h) cognoistre le peril de la — i) ou de la conservation et — j) admenier — k) mandé — l) Roys de ne la vouloit point car — m) car il m'alloit tout jour au devant — n) que — o) haynes et envyes — p) et — q) Largebaston

gue dans le palais pour me^a faire prendre *ceste charge*, la responce que je luy en fis, *et aussi en particulier*. Il y a encores d'autres presidens et conseillers^b qui sont en vie, qui entendoient^c les raisons mienncs ; je^d m'assure qu'il leur souviendra si la prediction que je faisois *lors* de moy ne m'est advenue. Si est-ce que pour lors je ne l'acceptay point, ny de deux jours après, *non pas que le Roy ne me fist trop d'honneur et que je n'eusse bien souhaitté un tel bien, mais j'avois toujours devant les yeux mille choses bien chatouilleuses*. Mais le premier president Largebaston^e et les autres presidens, ses compagnons, et les anciens^f conseillers vindrent à mon logis, où ils me dirent *beau coup de choses*. Monsieur de Candalle et monsieur d'Escars, que je trouvoy là¹, et monsieur de Lieux, mon frère, messieurs de Barsac^g, d'Uza et toute la noblesse qui estoient avecques moy, me pressoient^h d'autre costé, *disant* que je le devois prendre, les jurats et toute la ville de mesme. Etⁱ par ainsi^j je demeurois^k seul en mon opinion, et fuz contraint de passer le guichet, comme un homme qu'on met en prison. Car ainsi^j puis-je dire y avoir esté mis ; et si j'eusse^l demeuré en ma liberté, je fusse mort ou j'eusse faict quelques services qui fussent esté agréables au Roy, dont j'en eusse tiré quelque recompense, au lieu que des^m services que j'ay faicts *avec ceste charge* de par deçà, je n'en ay eu que reproches et malhegrâces. Et si diray qu'ilⁿ n'y a homme sous le ciel qui eust sceu faire mieux que j'ay faict, au dire de tous les trois estats de la Guyenne ; et si j'eusse faict tels services du

a) pour la me — b) et force conseillers — c) entendirent — d) mienncs, aux
quels je — e) Largebaston — f) vieux — g) Barsac — h) tourmentiont —
i) de leur costé aussi et — j) ainsi — k) demouray — l) je fusse — m) re-
compence et des — n) diray je qu'il

1. C'est lui qui avait apporté à Bordeaux, le 3 février, les lettres d'abolition en faveur des réformés (Cf. p. 570, n. 2).

2. Serait-ce Jean de Montferrand, soudan de la Trau, seigneur et baron de Landiras, fils de Thomas de Montferrand et petit-fils de François, qui avait reçu, le 3 septembre 1571, de Charles, duc de Guienne, la prévôté de Barsac (Commensal, *Les Montferrand*, p. LXXI et 30-31)?

vivant des feuz^a roys François ou Henry, il n'y a gentilhomme en France, s'il ne porte tiltre de prince, qui eust esté plus avancé ny mieux recogneu que j'eusse esté. Or Dieu soit loué de^b tout ! Ma recompence a esté^c une grande arquebuzade au visage, de laquelle je ne gueriray jamais, qui me fait toujours maudire l'heure que jamais j'euz ceste charge. Plusieurs plus grands seigneurs que moy s'en fussent sentis honorez ; aussi faisois-je moy ; mais, ayunt à servir un roy en son enfance et un pays où je pre-royois bien que j'aurois prou d'affaires et long de moyens, il me sembloit que ce seroit plus d'avantage pour moy d'aller loing de mon fumier que demeurer dessus. Et conseilley toujours à un mien amy de prendre charge plustost loing que près du lieu de sa demeure, car en fin nul n'est prophète en son pays. Quoy qu'il en soit, pour le bien de la patrie je prins ceste charge pesante sur mes espaules^d.

Or, comme je pensois partir de Bourdeaux^e pour aller à Thoulouse^f après avoir tout pacifié, arriva la paix^g, que le capitaine Fleurdelis^h apportaⁱ. Il^j avoit trouvé le capitaine Monluc^k devant Mussidan^l, qui amenoit au Roy douze compagnies de gens de pied, les plus belles compagnies et les mieux^m armées que encores se fussent levées en Guyenne, et une compagnie de chevaux legers : leⁿ sieur de Cancon^o estoit son lieutenant et le sieur de Montferrand^p son enseigne. La ville de Bourdeaux^q luy

^a Ed. : Montluc.

^a) fait les services que j'ay faictz aux feuz — ^b) du — ^c) sera — ^d) Bourdeaux — ^e) Tholose — ^f) Fleur de lys — ^g) et — ^h) Moissidan — ⁱ) meit leurs — ^j) legers que le — ^k) Quanquon — ^l) Montferrand

1. Sur les véritables raisons qu'avait Monluc de refuser la charge, cf. *B. de M. h.* p. 676.

2. Il y était rappelé pour réprimer les désordres qui s'étaient produits à Pamiers, Aurillac et Ruzet (Le Parlement de Toulouse à la reine, 13 avril 1563, B. N., ms. fr. 15875, f. 180 ; Monluc à la reine, Bordeaux, 16 avril, éd. de Ruble, t. IV, p. 217, commission au capitaine Arné, Bordeaux, 11 avril, dans J. Lestrade, *op. cit.*, nouv. ser., p. 39 50).

3. La paix d'Amboise (19 mars 1563).

4. Jean de Fleurdelis, s^r de la Neville et Gallotz, commissaire des guerres du 22 août 1559 au 12 décembre 1573 (B. N., ms. fr. 21525-21536, 20800-20803 ; n. 201 fr. 8622-8629, Clairamb., 259-273). [Communication de M. F. Vindry]

avoit envoyé deux canons et une coulouvreine, que ledit capitaine Fleurdelis^a trouva à deux lieues de Mussidan^b. Le^c capitaine Monluc^d ne voulut^e jamais arrester de passer^f outre, qu'il n'eust de mes nouvelles. La^g paix arrivée^h, toutⁱ le monde fut d'avis que je le contre-mandasse, ce que je fis, et ramena^j l'artillerie, et fis retirer tous ses gens de pied et gens de^k cheval, afin^l que le peuple ne fust mangé d'avantage. Et manday à Thoulouse^m de faire le semblable, de sorte queⁿ en huict jours tout le monde fust retiré, m'assurant^o de garder la Guyenne sans garnison d'homme de cheval ny de pied, ce que je fis; car, par l'espace de cinq ans, homme de pied ny de cheval ne mangea en toute la Guyenne une poulle tenant les champs. J'avois^p trois canons à Agen, et avecques braveries et menaces je^q tenois tout le monde en crainte; et fis poser les armes, mesmement toutes armes à feu, et n'y avoit homme qui portast armes, sinon les gentils-hommes leurs espées et dagues. Et mis une si grande^r crainte par tout le pays, pour deux soldats catholiques que je fis pendre, ayant transgressé^s l'edict, que nul n'osa plus mettre la main aux armes. Les huguenots pensarent^t eschapper^u à bon marché, et que je ne les punirois pas à eux; deux autres de leur religion transgressarent l'edict, et soudain ils

^a Ed. Montluc

a) Fleur de lys — b) Moissidan — c) Ledict — d) vouloit — e) tirer — f) nouvelles. Et comme la — g) paix feust venue, tout — h) radmenarent — i) à — j) pour — k) Tholoze — l, semblable, ce que — m) et me voukis asseurer — n) n'ayant que — o) menasse des canons je — p) grand — q) transgressé — r) pensarent en eschapper

1. A l'audience du 30 mars, Monluc communiqua au Parlement « certaines lettres du roy et autres du conestable, par lesquelles luy mandoit qu'il y evoit paix, et autres lettres du roy qu'il la fit proclamer ». (Bibl. mun. de Bordeaux, ms. 369, 2, f° 563.) Le lendemain, la paix fut publiée (Burio à la reine, Bordeaux, 31 mars. B. N., ms. fr., n. acq. 20598, f° 67-68, orig.)

C'est le 10 avril suivant que « la patente de la paix », apportée à Bordeaux par le capitaine Sainte-Colombe, fut enregistrée par le Parlement. Cf. Catherine de Médicis à Monluc, 31 mars (*Lett. de Cath. de Médicis*, t. 1, p. 551-553); Monluc à la reine, Bordeaux, 21 avril (éd. de Ruble, t. IV, p. 205), Bibl. mun. de Bordeaux, ms. 369, 2, f° 463-466; Arch. dep. de la Gir., reg. secr., f° 168 r°.



furent pendus, pour faire compagnie aux autres. Et quand les deux religions virent que les uns ny les autres ne pouvoient avoir d'assurance de moy, s'ils transgressoient, ils se^a commencerent à entr'aimer^b et se frequenter. Voilà^c comme j'entretins la paix l'espace de cinq ans en ce pays de Guyenne entre les uns et les autres; et croy que, si tout le monde eust voulu faire ainsi^d sans se partialiser d'un costé ny d'autre, et rendu^e la justice à qui le^f meritoit, nous n'eussions jamais veu tant de troubles en ce royaume. *Ce n'estoit pas petite besoigne*, car^g j'avois affaire avecques des cerveaux aussi fols et gaillards qu'il en y aye en tout le royaume de France, ny par adventure en l'Europe. Qui gouvernera bien le Gascon, il peut s'asseurer qu'il aura fait un chef-d'œuvre; car, comme il est naturellement soldat, aussi est-il glorieux et mutin. Toutefois, tantost faisant le doux, puis le collère, je les maniois si bien que tout ployoit souz moy, sans que nul osast lever la leste. Bref le Roy y estoit reconnu et la justice obéye^h.

Voylàⁱ la fin^j de la guerre des premiers troubles, où je me suis trouvé, et ce^k que j'ay faict en iceux; qui est en somme que, si Dieu ne m'eust donné le courage de m'opposer aux huguenots, ils se fussent tellement quantonnez qu'il n'eust esté en la puissance du Roy de les en tirer de long temps. Et ne suis pas de l'advis de ceux qui disent que ce n'est rien et que, quand bien ils seroient icy quantonnez, qu'on les y enfermeroit. C'est un pays bon et riche, s'il en y a en France, avec de belles rivières et beaucoup de places fortes et de ports de mer; comment se peut donc un tel pays renfermer. veu qu'Anglois et autres estrangers y peuvent

a) transgressoient l'édit les uns et les autres se — b) à s'entourner — c) frequenter. Et voilà — d) ainsi — e) rendre — f) la — g) ces les troubles secondas et derniers, car — h) l'Europe. Et voilà — i) l'achèvement

^k Sur les tentatives de Montuc pour faire régner la paix et sur leur échec, cf. H. de M. A., p. 580-581 et Un cadet de Languedoc au XVI^e siècle, Blaise de Montuc, p. 201-202.

aborder par la mer ? Le Roy n'en a tenu que trop peu de compte ; j'ay peur qu'à la longue il s'en pourroit trouver mal. Mais pourveu que ces messieurs, qui en parlent à leur aise, ayent les coudées franches, ils ne se soucient pas des autres. Quand on leur demande aide et secours d'argent, car d'autre chose nous n'en n'avons que trop, ils disent qu'on s'aide du pays ; et aussi le soldat, n'estant payé, est forcé de voler et saccager, et le lieutenant du Roy l'endurer. C'est tout un, disent-ils, pays gasté n'est pas perdu. O la meschante parole, indigne d'un conseiller du Roy qui a les affaires d'Estat en main ! Il n'en porte pas la peine ny n'en a pas les reproches, mais bien celluy qui a ceste charge, lequel le peuple accable de malédiction.

Voilà donc nostre Guyenne perdue et reconquise, et puis maintenue en paix pour le bien de tout le peuple, et particulièrement pour mon grand mal-heur. Car mon fils, le capitaine Montluc^a, ne pouvant non plus vivre en repos que son frère, se voyant inutile en France, pour n'estre courtisan, et ne sachant nulle guerre estrangère où s'employer, des-seigna un'entreprise sur mer pour tirer en Affrique et conquerir quelque chose¹ ; et pour cest effect, suivy d'une belle noblesse volontaire (car il avoit plus de trois cents gentils-hommes) et d'un nombre des meilleurs soldats et capitaines qu'il peust recouvrer², s'embarqua à Bourdeaux³, avec sir

^a Ad. Montluc

1. Sur l'expédition du capitaine Peyrot, cf. Caffarel, *Le Capitaine Peyrot Montluc* (*Revue hist.*, 1879, t. IX, p. 273-331) ; Ed. Falgairelle, *Une expédition française à l'île de Madère en 1566*. Paris 1895, in 8°, J. Andrieu, *L'expédition maritime de Peyrot de Montluc en 1566* (*Revue de l'Agenais*, 1895, p. 105-113). P. Courteault, *Blaise de Montluc historien*, p. 495-498, et surtout La Roncière, *Hist. de la mar. fr.*, t. IV, p. 83-91.

2. Il avait fait appel à toute la noblesse de Gascogne et réuni de 750 à 800 hommes, parmi lesquels son frère Fabien, Louis de Lur-Saluces, vicomte d'Uss, le vicomte de Pompadour, le baron de Guittières, M. d'Alzate, de la maison d'Urtubie, et son frère, des cadets, tels que Jean d'Antras, qui a laissé dans ses *Mémoires* un récit de l'expédition (P. Courteault, *Les expéditions maritimes des Basques, des Gascons et des Rochelais au XVI^e siècle*, dans *Congrès d'hist. et d'archéolog. du Sud-Ouest*, Bordeaux, 1908, in-4°, p. 60-61).

3. Le 23 août 1566 (Montluc au roi, Bordeaux, 23 août, éd. de Ruble, t. V, p. 69 — Bibl. mun. de Bordeaux, ms. 369, 3, f° 101 ; 370, f° 850).

navires¹ aussi bien equippez qu'il estoit possible. Je ne veux m'arrester plus longuement sur le desseing de ceste mal-heureuse entreprise, en laquelle il perdit la vie, ayant esté emporté d'une mousquetade en l'isle de Madères², où il fit descente pour faire aigüade, et parce que les insulaires ne vouloient permettre de rafreschir ses vaisseaux, il fallut courir aux mains à leur perte et ruyne, et plus à la mienne, qui perdis là mon bras droit. Que s'il eust plu à Dieu me le conserver, on ne m'eust presté les charitez qu'on a faict. Bref, je l'ay perdu en la fleur de son eage, et lorsque je pensois qu'il seroit et mon baston de vieillesse et le soustien de son pays, qui en a eu bon besoing. J'avois perdu le courageux Marc Antoine, mon fils aîné, au port d'Ostie³; mais celui qui mourut à Madères pesoit tant qu'il n'y avoit gentil-homme en Guyenne qui ne jugeast qu'il surpasseroit son père. Je laisse à discourir à ceux-là qui l'ont cogneu quelle estoit sa valeur et sa prudence. Il ne pouvoit faillir d'estre un bon capitaine, si Dieu l'eust preservé, mais il dispose de nous comme il luy plaist. Je croy que ce petit Montluc⁴, qu'il m'a laissé⁵, tâchera à l'imiter soit en vaillance ou en loyauté envers son prince, comme tousjours les Montlucs⁶ ont fait. S'il n'est tel, je le desavouë.

On sçait bien, et la Royne mieuz que tout autre, que je ne fus jamais l'auteur de ceste infortunée entreprise⁷. Monsieur l'admiral sçait bien combien je tâchay à la rompre⁸.

¹ Ed. Montluc ² Ed. : Montlucs,

¹ La flotte de Peyrot comptait sept bateaux, dont deux navires, quatre roberges et une patache, tirés des ports de Bordeaux et de Saint-Jean-de-Luz, auxquels se joignirent trois bâtimens de Saint-Malo.

² En essayant de s'emparer de Funchal

³ Cf. p. 248-249.

⁴ Jean-Blaise de Montluc, fils aîné de Pierre Bertrand de Montluc et de Marguerite de Caupène, héritier universel de son grand-père, seigneur d'Estillac, chevalier de l'ordre, capitaine de 50 hommes d'armes (5 octobre 1586, tué au siège d'Arles en 1590)

⁵ Elle écrivit à Montluc pour le consoler de la mort de son fils et l'informer qu'elle donnait à Jean, le chevalier de Malte la survivance de ses charges (Montluc à la reine, Bordeaux, 22 décembre 1586 B. N., ms. fr. 1588v, f° 5 r-v°, orig.)

⁶ Cette allusion à Coligny prouve que cette addition est antérieure à la Saint-Barthélemy



TOSCANE



ÉMILIE

Giorgio

—

—

non pas pour vouloir retenir mon fils sur les cendres, mais pour la crainte que j'avois qu'il ne fût cause d'ouvrir la guerre entre la France et l'Espagne. Et encor que je l'eusse désiré, si eussé-je voulu que quelqu'autre eust faict l'ouverture, pour la tirer de nos maisons. Le dessein de mon fils n'estoit pas de rompre rien avec l'Espagnol, mais je voyois bien qu'il estoit impossible qu'il ne donnast là ou au roy de Portugal, car, à veoir et ouyr ces gens, on diroit que la mer est à eux¹. Monsieur l'admiral n'aimoit et estimoit que trop mon fils, ayant lemoigné au Roy qu'il n'y avoit prince ny seigneur en France qui eust peu, de ses seuls moyens et sans bien faict du Roy, dresser en si peu de temps un tel equipage. Il disoit vray, car il avoit gaigné le cœur de tous ceux qui le cognoissoient et qui vouloient suivre les armes; et moy j'estois si mal-advisé qu'il me sembloit que la fortune luy devoit estre aussi favorable qu'à moy. Pour un vieux guerrier tel que je suis, je confesse que je fis une grande faute de n'avoir, avant partir, descouvert l'entreprinse à quelqu'autre, veu que les vicomtes d'Uz et de Pompadour² et mon jeune fils estoient de la compaignie, qui eussent peu tanter fortune et pour suivre l'entreprinse projetée, de laquelle je me tairay, parce que peut estre la Royne la renouvra quelque jour.

¹ Allusion aux complications diplomatiques dont l'entreprise de Poyrot fut l'occasion et au desaveu officiel que lui infligea la reine, sur la réclamation de Philippe II (cf., pour plus de détails, *B. de M. h.*, p. 497-498).

² Louis, vicomte de Pompadour, baron de Troignac, chevalier de l'Ordre, fils de Geoffroy de Pompadour et de Suzanne d'Escars, testa le 16 sept. 1587 et mourut en 1591; il avait épousé, par contrat du 1^{er} juillet 1570, Peyrune de La Guiche (Anselme, t. VIII, p. 286).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Livre troisième	5
Livre quatrième	197
Livre cinquième	390







